Ad Guyot

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> MATTHIEU, XXIV, 14.

QUATORZIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,

RUE BASSE-DU-REMPART, N° 62, BOULEVARD DE LA MADELEINE.

1839.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.—Extrait d'une lettre de M. Lemue, datée du 1er juillet 1838.

Rétablissement de Mad. Lemue.

Messieurs et très honorés frères en Jésus-Christ,

« Vous apprendrez avec plaisir que Dieu a exaucé nos prières en partie : sa main était levée, je croyais de jour en jour, comme Abraham, que l'heure du sacrifice allait sonner ; mais il a vu notre position particulière ; il s'est souvenu de ses compassions, et ma chère femme vit encore. Elle a même pu depuis assez longtemps vaquer aux soins de sa maison et vouer une portion de son temps à enseigner à coudre aux femmes Béchouanas. Cependant quelques symptômes fébriles qui reparaissent de temps à autre, exigent des précautions et me font craindre que sa constitution ne soit plus aussi robuste que par le passé.

« J'espère que le fruit des châtiments que Dieu nous envoie pour purifier notre foi et nos affections ne sera pas entièrement perdu ; nous apprendrons peu à peu, à l'école de l'expérience, à pouvoir dire à Dieu : *Que ta volonté soit faite ;* et puissions-nous aussi désirer plus ardemment la possession des véritables biens, auxquels il destine les siens, par la rédemption qu'il leur a acquise au prix des souffrances de son Fils bien-aimé !

Baptême de trois adultes.

« L'œuvre de grâce et de régénération qu'il a daigné commencer dans le cœur de quelques personnes qui ont entendu l'Evangile depuis longtemps sur cette station, m'encourage à proclamer le don gratuit du salut, offert à tous les croyants. Deux adultes ont été baptisés le 28 avril 1838 et un autre le 3 juin de la même année. Ngaka (le docteur) l'un d'eux, est père de famille et mari de Seritsane qui a été admise dans l'Eglise, il y a environ deux ans. L'exemple et les discours de sa femme qui n'a cessé de nous édifier depuis son baptême, par sa piété et sa fidélité à toute épreuve, ont sans doute contribué pour beaucoup à sa conversion. Il confesse que c'est elle qui lui a d'abord inspiré le désir d'écouter attentivement la prédication. Autrefois il avait de si grands préjugés contre les Chrétiens, que si en entrant dans une maison ses yeux rencontraient un livre, il en sortait bien vite, de peur d'être contaminé par leur doctrine : aujourd'hui il assiste à l'école très assidument, et n'a pas honte de s'asseoir avec les enfants autour d'un tableau pour apprendre à lire. Il a même déjà vaincu les premières difficultés; et il y a toute apparence que bientôt ses efforts seront couronnés de succès. Il avait aussi le malheur de s'abandonner à l'intempérance et de s'enivrer avec la bière que font les natifs, mais depuis que le Seigneur lui a ouvert le cœur pour comprendre les Ecritures, il a horreur de sa conduite passée, et bénit Dieu d'avoir brisé les liens d'iniquité dans lesquels il était engagé.

» La femme de Saul, Tsikélési, est aussi du nombre de nos nouveaux membres. Elle paraissait donner des marques de repentance depuis longtemps; mais elle manquait de décision, et son cœur demeurait toujours

partagé entre Dieu et le monde. Une maladie vint enfin lui ouvrir les yeux et lui signaler le danger auquel elle s'exposait. Depuis ce moment, pour me servir de ses propres expressions, elle a pris la résolution de retourner à Dieu, comme l'enfant prodigue retourna vers son père, et de chercher un refuge dans le Sauveur des pécheurs. Comme elle appartient à l'une des premières familles de l'endroit, et qu'elle a beaucoup d'amis, nous espérons qu'elle exercera une influence salutaire autour d'elle.

« Enfin, le troisième est un jeune homme, dont l'histoire n'offre rien de bien remarquable, si ce n'est sa simplicité. J'aime à croire qu'il est du nombre de ceux dont le Seigneur a dit : *Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.* Pauvre à tous égards, il a vivement senti sa misère, et a diligemment cherché le Seigneur, qui a daigné répandre les consolations de son Esprit dans son âme. Il paraît avoir reçu un don particulier pour la prière, et nous ne doutons pas qu'il ne soit maintenant riche en Dieu qui se plaît à se révéler aux humbles.

« Aux jours des Apôtres, une seule prédication de saint Pierre fut le moyen de la conversion de trois mille âmes ; autant de milliers que je viens de mentionner d'individus. Nous ne pouvons nous empêcher de soupirer et de demander à Dieu de faire renaître ces beaux jours qui ont relui sur l'Eglise primitive. Le Seigneur est encore tout puissant et il peut répandre des grâces aussi extraordinaires sur la terre, quand il le jugera à propos ; mais il est une pensée qui nous soutient, c'est que l'œuvre des missions n'est pas seulement utile à ceux qui ont le bonheur de recevoir à salut la Parole de vie, elle prépare aussi les voies pour l'avenir. Et comment pourrait une nation sauvage qui n'a aucune idée ni de Dieu, ni de l'âme, ni du péché, se convertir sans avoir appris à con-

naître préalablement les grandes vérités de la foi ! Plus ces vérités seront senties, plus rapide deviendra, avec la bénédiction de Dieu, la conversion des païens.

L'école.

« Après la prédication, il n'y a rien que j'aie plus à cœur que la prospérité de l'école. L'argent consacré à l'achat de livres en langue sechuana, que vous trouverez porté sur mon compte, vous prouvera que plusieurs sont capables de lire l'Ecriture. Cependant l'indifférence d'un grand nombre de parents pour l'éducation de leurs enfants m'afflige souvent. Plusieurs croient qu'ils ne peuvent pas m'accorder une plus grande faveur que de m'envoyer leurs enfants, et ils ne se trompent pas. Je n'ai donc pas grand secours à espérer de ceux des parents qui n'apprécient pas eux-mêmes l'Ecriture; et comme les enfants sont parfaitement libres de faire ce que bon leur semble, je tâche de les attirer par la douceur et la persuasion, et quelquefois par de petites récompenses, selon que mes faibles moyens me le permettent. Mais cela n'empêche pas qu'ils soient très irréguliers, de sorte que quelquefois je compte cent écoliers, tandis que d'autres jours je n'en ai que quarante.

Excursion à Mashauing.

« Dans le courant du mois dernier, j'allai visiter, un jour sur semaine, un village de Barolong, situé à quelques heures de Motito, sur la rivière Mashauing. Quoique nous fussions dans le mois de juillet, c'est-à-dire au cœur de notre hiver, la température était des plus agréables, répondant à peu près à celle du mois de mai, en France. De tous les arbrisseaux, l'épine seule était dépouillée de ses feuilles, les autres conservaient un feuillage frais et épais comme en été. L'herbe, à hauteur de genou, ressemblait

à un champ de blé prêt à recevoir la faulx, et de nobles bouquets de mimosa, parsemés de distance en distance, offraient par moments un coup d'œil admirablement varié. La pensée que Dieu avait répandu, avec tant de profusion, ces ornements dans un coin ignoré du monde, et comparativement désert, remplissait mon âme de joie et d'espérance. Oh! comme l'on reconnaît la main puissante du divin Ouvrier, à toutes ses œuvres! Ces vastes plantations semblaient appartenir en propre aux gazelles. Quelquefois un troupeau de celles-ci, mises en fuite par nos chiens, déployaient devant nous leurs formes élégantes, et par des bonds redoublés semblaient animer le désert.

« Nous avancions ainsi vers un mimosa qui par sa forme particulière attira mon attention. Sur une de ses branches nerveuses, qui a résisté au vent du Kalliharri près d'un siècle, logeait une famille d'oiseaux. Leur nid, qui n'a pas moins de huit pieds de circonférence, suggère d'abord l'idée d'un colombier suspendu. La branche sur laquelle il est fixé, tient lieu de faîte et supporte tout l'édifice. Une espèce d'herbe longue et forte est ajustée perpendiculairement de chaque côté de la branche en forme de toît, et sous ce toit chaque couple construit son nid, dont l'orifice est invariablement en dessous. Lorsque la famille s'augmente, elle ajoute un autre étage à sa demeure, toujours en dessous, ayant soin toutefois de laisser de petites ouvertures pour communiquer à l'étage supérieur, qui sans cela deviendrait inutile. Ainsi ces oiseaux construisent cinq à six étages et rallongent leur toît, en proportion. Que la pluie descende par torrents et que les vents se déchaînent, cette industrieuse famille est toujours à l'abri de l'intempérie des saisons. Par la manière dont sont faits ces nids successifs, ils mettent leurs paisibles habitants à l'abri des oiseaux de proie,

mais je doute que le rusé serpent ne puisse pas s'y insinuer. Deux de ces demeures étaient construites sur le même arbre; dans l'une d'elles je n'ai pas compté moins de soixante-dix ouvertures.

« En quittant cette intéressante colonie, nous rencontrâmes un homme de Mashauing, chassant devant lui des troupeaux de bœufs et des chèvres, et suivi de femmes, d'enfants, de domestiques et de quelques bœufs de charge qui portaient son bagage. Où allez-vous avec tout cet équipage, lui dis-je? Je vais, répondit-il, demeurer avec mon frère aîné à Motito. Plaise à Dieu que les moyens de grâce qui vont être mis à leur portée contribuent au salut de leurs âmes!

« En arrivant à Mashauing où je comptais prêcher le soir même, Morukanele, chef du village, vint nous saluer à notre wagon. Je lui fis aussitôt part de l'objet de ma visite, l'engageant à réunir tous ses gens. Les femmes et les enfants, que la visite d'un étranger ne pouvait manquer d'attirer, furent bientôt rassemblés autour de moi. Mais hélas! en un moment je fus assailli d'une foule de questions frivoles et témoin de plus de légèreté que je n'en avais vu dans le cours d'une année à Motito. L'heure fixée pour le service étant arrivée, je me rendis au kraal du chef, où une quarantaine de personnes vinrent s'asseoir auprès de moi. Nous chantâmes une hymne et ayant lu le premier chapitre de la Genèse, je leur parlai de la création et de l'immortalité de l'âme. Avant de nous séparer, Saul qui m'accompagnait, les exhorta à ne pas perdre de vue ce qu'ils venaient d'entendre touchant leurs âmes immortelles. » Elles ne nous appartiennent pas, ajouta-t-il; mais elles appartiennent à Dieu, qui nous les a données en dépôt, pour que nous les lui remettions un jour.» L'un de nos auditeurs répondit : « il n'y a rien à répliquer; ce que nous avons entendu est indubitable;

quand nous dormons notre esprit veille toujours, il voit des villes, il parle aux hommes, et fait toute sorte de choses. » Le chef ayant aussi pris part à la conversation, indiqua d'une manière assez correcte l'ordre dans lequel les principaux événements de la création nous sont rapportés. Je les quittai ainsi, priant le Seigneur que ce que je venais de leur dire, servît du moins à les faire réfléchir, et à leur inspirer le désir de connaître la doctrine du salut. Ce petit chef qui a de cent cinquante à deux cents personnes sous lui, paraît tout-à-fait décidé à venir se fixer l'année prochaine à Motito. Par ce moyen, ces pauvres gens auront fréquemment l'occasion d'entendre l'Evangile, s'il plaît à Dieu de leur conserver la vie et la santé.

« Daignez, M. le président, M. le directeur, et Messieurs et très honorés frères, agréer les vœux sincères que je fais, ainsi que ma femme, pour la prospérité de votre œuvre, de vos familles et de tout ce qui vous concerne.

Votre tout dévoué serviteur et frère en Christ,

« P. LEMUE COLANY. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

Présidence de Madras (1).

Nous voici arrivés sur le sol le plus intéressant de l'Inde, sous le point de vue missionnaire, dans le district de Tinevelly, situé à l'orient des chaînes de montagnes

((1) Voir l'article précédent (p. 397) dont celui-ci est la continuation et la fin.

qui bornent le Travancore. Le point central de cette grande et magnifique mission est la forteresse de Palamcottah. Au mois de juin 1829, on y comptait déjà six mille deux cent quarante-trois âmes qui y avaient embrassé le christianisme, et les missionnaires Rhénius, Bernhard, Schmid et Winkler, assistés par les aides missionnaires Regel, Coombes et Pilley, et un grand nombre de catéchistes indigènes et de maîtres d'école, étaient à la même époque tellement surchargés de travail, qu'ils pouvaient à peine suffire aux instances des Hindous qui demandaient à être instruits. L'excellent Rhénius était l'âme de cette mission, qui subissait l'heureuse influence de son activité, de son zèle, de son expérience. Voici le portrait qu'a tracé de ce missionnaire l'archidiacre Robinson de Madras, dans un rapport sur une visite à Palamcottah : « Sa parole vivante, facile et qui porte à un haut degré le cachet national, attire particulièrement les indigènes; les brames s'assemblent en foule autour de lui, désireux de l'entendre. Une seule de leurs questions fournit souvent matière à une démonstration complète de la folie de l'idolâtrie. Le missionnaire les convainc et les bat avec leurs propres armes; puis il passe de ces conversations individuelles à des discours adressés à la multitude assemblée, qui l'écoute presque sans respirer. Rhénius est hardi, impressif, animé; il a dans tout son extérieur quelque chose qui prévient en sa faveur; il est heureux dans ses explications, et non seulement il est maître de la langue des indigènes, mais il connaît de plus parfaitement leurs idées et leurs manières de voir. »

Son principal soin était la prédication de l'Evangile; tandis que dans d'autres parties de l'Inde, les missionnaires, désespérant d'opérer efficacement sur les adultes, ont restreint presque toute leur activité à la fondation et

à la direction d'écoles pour l'enfance, Rhénius suivait la pratique apostolique et s'appliquait surtout à prêcher la Parole de Dieu aux masses. Ce n'est pas qu'il eût négligé les écoles, mais partout dans le district de Tinevelly, elles ont suivi la fondation des Eglises au lieu de les précéder; et quand on s'est adressé à lui pour avoir des maîtres d'écoles, il a commencé par s'assurer qu'il y avait dans la localité qui lui en avait fait la demande un certain nombre de personnes déclarées pour l'Evangile. Dans toutes ces écoles, l'on avait introduit des livres chrétiens. Des inspecteurs voyageaient sans cesse pour les visiter et s'assurer que tout s'y passait en ordre. L'archidiacre Robinson qui a assisté aux examens publics de ces écoles en a été fort satisfait. « Je dois avouer, a-t-il écrit à ce sujet, que les connaissances que ces enfants possèdent des vérités du christianisme surpassent ce que j'ai vu à Madras et dans d'autres parties de l'Inde. » Ces examens avaient lieu ordinairement dans les églises. Les parents païens s'y rendaient dans ces circonstances-là, et l'on a remarqué plus d'une fois que les vérités qu'ils y avaient entendues leur avaient profité pour leur salut. C'est des meilleurs sujets de ces nombreuses écoles que s'était formé et que se recrutait le séminaire de Palamcottah, dont les élèves étaient instruits dans les langues tamule, anglaise, latine, hébraïque, dans la géographie, l'histoire, le calcul, la logique et la réthorique. Les jeunes gens qui réussissaient le mieux dans leurs études étaient destinés aux fonctions de catéchistes et de prédicateurs. Outre ceux-ci, d'autres adultes convertis, qui paraissaient avoir des dons pour l'enseignement, étaient préparés à devenir utiles à l'Eglise. Ils composaient une classe à part. Tous les catéchistes se réunissaient une fois par mois dans le chef-lieu de la mission pour y faire leur rapport sur leurs stations respectives, recevoir de nouvelles instructions et

chercher des conseils pour les difficultés qui pouvaient se présenter dans l'exercice de leurs fonctions. De cette façon, les différentes parties de cette grande œuvre se trouvaient cimentées entre elles; l'ordre et la régularité étaient maintenus, l'activité et les progrès assurés, les embarras évités ou écartés, les membres faibles soignés et les membres corrompus éloignés; le sang revenait ainsi battre au cœur périodiquement, et de là se répandait une nouvelle force et une nouvelle vie dans toutes les parties de l'organisation.

A cette époque encore la Parole de Dieu agissait avec puissance dans le pays. De différents côtés arrivaient des demandes nombreuses, ayant pour but d'obtenir des instituteurs; les anciennes Eglises se fortifiaient, de nouvelles surgissaient; les Maravers eux-mêmes, fameux peuple de brigands, paraissaient s'émouvoir, et là même où le christianisme n'avait encore remporté aucune victoire sur les âmes, l'on voyait tomber le culte des idoles. C'est ce que l'on put remarquer, surtout à Tinevelley, capitale du pays, le jour de la grande fête des dieux. Peu d'habitants des villages des environs se rendirent à cette époque dans la ville pour tirer les chars monstrueux de divinités autrefois si révérées; quand les brames et les autres personnes influentes envoyèrent des émissaires dans la campagne pour faire venirl es gens, on leur répondit que c'était aux habitants de chaque ville à traîner eux-mêmes le char de leurs idoles, et sur les menaces qu'on leur fit à cette réponse, ils déclarèrent que si l'on insistait, ils se feraient chrétiens. Sans le secours d'un riche paria et de ses nombreux serviteurs, il est probable que les chariots n'auraient point pu faire leur procession accoutumée dans les rues. Un jour, le principal char en se mouvant reçut une si forte secousse qu'il faillit tomber; à cette occasion le peuple se livra à

plusieurs observations. Un brame entre autres fit cette remarque : « C'est une preuve que Christ a le dessus. »

Ce mouvement ranima le fanatisme des sectateurs opiniâtres de l'ancien culte; plusieurs délibérations eurent lieu dans le but d'aviser aux meilleurs moyens de remettre en honneur la gloire obscurcie des divinités du paganisme, et parmi les diverses mesures que l'on proposa, l'une avait pour objet de faire assassiner un chrétien, afin d'inspirer la frayeur aux autres et d'arrêter ainsi les progrès du christianisme. Les persécutions commencèrent dans le nord de Tinevelly et se propagèrent insensiblement dans tout le district. Elles ne consistaient, il est vrai, ni en exécutions, ni en assassinats (une pareille manière de procéder est impossible sous la surveillance d'une autorité chrétienne); mais elles se composaient d'un nombre infini de souffrances moins vives, mais plus longues et peut-être plus sensibles. Plusieurs familles qui vivaient sur les terres du semindar (propriétaire) d'Etiyapuram s'étaient converties au christianisme; cela déplut au semindar, qui, ne voulant pas souffrir ce changement, les maltraita de la manière la plus barbare. Il leur interdit de recueillir leurs moissons et d'ensemencer leurs champs; il défendit au charpentier, au forgeron et autres artisans du village de travailler pour eux, au marchand de riz de leur vendre aucune provision, au blanchisseur de rien laver pour eux; on leur ferma l'accès aux fontaines, on les empêcha de se procurer du fourrage pour leurs troupeaux, et l'on injuria et battit le catéchiste de l'endroit. On procéda de la même manière contre les chrétiens dans d'autres lieux encore. On les menaça de la mort et on leur fit souffrir toutes sortes de mauvais traitements. Au sud du district, les Mahométans firent alliance avec les Païens pour détruire une Eglise chrétienne; ils renversèrent la chapelle et étranglèrent

presque le catéchiste. Malheureusement ils réussirent en plus d'un lieu à ébranler des âmes mal affermies et à les détourner de l'Evangile; mais le plus grand nombre demeura ferme : ni promesses, ni séductions, ni menaces, ni tentations ne furent capables de les faire renoncer à leur foi. On vit même des femmes et des enfants encourager leurs parents à rester fidèles à Jésus-Christ. Ainsi ces persécutions, loin d'entraver la marche du règne de Dieu, ne firent qu'accélérer ses progrès; dans toutes les directions, les troupeaux s'accrurent et la tribulation contribua à l'affermissement des fidèles, tout en servant à séparer l'ivraie du bon grain. Voici quelques extraits du riche journal du missionnaire Rhénius, à cette époque : « Hier, le catéchiste de Vattakaiviley, accompagné du président, nous apporta une charge d'idoles auxquelles les habitants de cet endroit avaient renoncé; parmi elles était l'image d'un vieux roi monté sur un cheval de pierre, une *cobra capello* (1), avec krischna, un *cobra capello* simple, et une espèce de gros rat. Le charretier païen les a amenées avait de grands scrupules; il craignait fort qu'il ne lui arrivât quelque malheur en route, mais tout est arrivé à bon port, sans accident, et ces idoles sont maintenant dans mon cabinet d'étude. » — « D'Alvarneri, village à trois lieues d'ici, dans la direction sud-est, sont venus six hommes me prier, au nom de vingt familles, de les recevoir dans l'Eglise chrétienne. Il y a quatre mois déjà qu'ils avaient ce projet en tête et qu'ils en avaient parlé au catéchiste. Ils ont beaucoup de dieux qu'ils sont décidés à détruire, et quant à leur temple, ils veulent le convertir en une chapelle. » — « Pendant que le catéchiste Titus lisait un traité, un Maraver a dit : « C'est vrai, tout

---

(1) *Voy.* XIIIe année, p. 408.

cela est bon ; le christianisme se répand et les faux dieux passent. Cette religion a un tel effet sur le peuple, que maintenant une brebis peut demeurer sans crainte en présence d'un loup. » — « Sept familles, appartenant à un village du semindar d'Etiyapuram ont renoncé à l'idolâtrie, et quelques autres villages ouvrent la porte au christianisme. Que va dire à cela le semindar? Pendant qu'il cherche à éteindre le feu dans le premier de ces endroits, l'incendie éclate dans trois ou quatres autres. » — « Journée de travail. De nouveaux individus de trois ou quatre villages sont venus demander d'être reçus dans l'Eglise chrétienne. » — « De nouveau, un jour de fatigue. Les maravers de Melapaleyam sont venus comme hier pour recevoir l'instruction chrétienne. Leur chef m'a annoncé que dès que les autorités du village avaient été informées de leur projet d'embrasser le christianisme, elles les avaient menacés de les dépouiller de tout ce qu'ils possèdent. Il est visible que ces menaces les ont un peu effrayés. Je ne leur ai pas caché que dans une affaire aussi sérieuse et qui concernait leur salut, ils devaient être prêts à tout perdre et même à sacrifier leur vie. Je leur ai donné du temps pour réfléchir davantage et pour faire le calcul de la dépense de la maison qu'ils veulent bâtir. »

Mais pendant que du dehors les Eglises étaient ainsi assaillies par la persécution, l'ennemi cherchait à répandre au milieu d'elles les semences de la discorde. Dans plusieurs lieux il y eut des divisions entre les Chrétiens ; ailleurs, ils se soulevèrent contre les catéchistes ; dans d'autres endroits, un ou deux de ceux-ci se laissèrent aller à des actes répréhensibles. Grande fut la sollicitude des missionnaires dans ces jours de douloureuses expériences, profonde leur tristesse ; mais ils firent preuve en même temps de beaucoup de sagesse et dé-

ployèrent une rare vigilance. Le missionnaire Rhénius dépeignait l'état général des Eglises, à cette époque, dans les termes suivants : « Nos épreuves ont réagi salutairement sur la moralité de nos troupeaux. Quelques-uns de leurs chefs sont venus d'eux-mêmes, il y a quelque temps, nous confesser que lorsqu'ils étaient encore païens , ils se laissaient aller à fermer les yeux sur certaines tromperies concernant les revenus du gouvernement , mais que maintenant ils ne pouvaient plus agir de la sorte , et qu'ils étaient décidés à faire sur ce sujet leur rapport à l'autorité, qui par ce moyen a gagné quelques centaines de roupies. Sous d'autres rapports encore, ils ont fait des progrès dans la foi, dans la sanctification, dans la connaissance d'eux-mêmes et dans la vie intérieure. Les doctrines de la parole de Dieu ne leur ont pas été prêchées en vain; elles se sont manifestées comme un antidote puissant contre leurs penchants et leurs vices naturels. Nous ne pouvons pas dire, il est vrai, la même chose de tous les membres de nos églises; tous ne profitent pas également des avantages de l'instruction chrétienne; tous ne désirent pas avec ardeur se nourrir du lait spirituel et pur de la Parole de Dieu. On peut les comparer aux malades d'un hôpital, affligés de diverses infirmités qui souvent reparaissent avec violence après l'emploi des remèdes les plus efficaces. L'orgueil, l'envie, l'amour du monde et d'autres passions ne se montrent que trop encore chez quelques-uns et nous causent de grands chagrins; mais des exhortations faites à propos produisent leur effet, et de cette manière nos gens acquièrent de nouvelles preuves de leur profonde corruption et du besoin qu'ils ont d'un Sauveur. Ils s'affermissent aussi dans la conviction que la religion chrétienne est la vraie religion, la seule qui réponde aux besoins spirituels de leur nature; ils conçoivent une haîne toujours plus marquée pour

l'idolâtrie et s'affranchissent de plus en plus du joug de la superstition. Lorsqu'ils voient leurs compatriotes encore païens recourir aux sorcières, aux devins et autres pratiques de cette espèce, ils s'en éloignent et ne s'appuient, pour être délivrés ou gardés, que sur le Dieu vivant qui a fait les cieux et la terre. Quand on les méprise, les opprime ou maltraite, ils sont bien quelquefois saisis par la crainte, mais ils ont honte plus tard de leur lâcheté, et, grâce à l'influence de l'Evangile, ils se surmontent eux-mêmes et rendent le bien pour le mal. »

Vers la fin de 1830, la persécution se ranima. Un Mahométan, qui avait été six mois malade, vint à mourir. Aussitôt on lui fit des blessures à la tête, on l'aspergea avec du sang de mouton et on accusa les Chrétiens de l'avoir assassiné. Plusieurs d'entre eux furent mis en prison; mais ils n'y demeurèrent pas longtemps, le juge n'ayant pas tardé à reconnaître leur innocence. Les maravers, qui sont le fléau de ces contrées, se mirent alors à tourmenter et à dépouiller les Chrétiens, impunément et en plein jour, au point que c'était à peine si l'on pouvait sortir de chez soi avec quelque sécurité. En plusieurs lieux, l'on fit peser sur les Chrétiens des taxes dont leurs voisins païens étaient exempts, et dans un endroit on alla même jusqu'à leur faire payer deux fois leur contribution annuelle, sans compter une amende de cinquante roupies qu'on leur imposa en sus. Ici et là, on leur enleva leurs terres, on les priva de leurs récoltes ou on les détruisit; il y eut même quelques villages où l'on parvint à obtenir de l'autorité un décret interdisant aux indigènes de passer du paganisme au christianisme. Toutes ces circonstances réunies furent cause qu'à la fin de l'année 1830, on trouva une diminution assez sensible dans le nombre des catéchumènes. Dans deux cent soixante-un villages, huit mille cent trente-huit person-

nes faisaient profession d'être chrétiennes, ce qui donnait une diminution de sept villages et de deux cents cinquante-huit âmes sur le chiffre de l'année précédente. Le nombre réel des relaps était plus considérable que le nombre que nous venons d'indiquer; mais ce déficit avait été aussitôt comblé par de nouveaux villages et de nouvelles familles qui avaient embrassé la foi. Tout considéré, l'œuvre de la propagation du christianisme était en progrès et le paganisme était visiblement sur son déclin.

Au mois d'avril 1831, le missionnaire Schaffter quitta la station de Madras pour celle de Palamcottah, en attendant que des missionnaires qui devaient venir d'Europe fussent arrivés. « Le 30 avril, écrivait-il, tous nos catéchistes, au nombre de soixante-douze, se sont rendus à Palamcottah. Le soir ils se rassemblèrent à l'Eglise, où Rhénius leur adressa un discours plein de cœur, dans lequel il s'attacha à faire ressortir quelques points importants du christianisme, pour montrer l'excellence et la sublimité de cette religion ; puis il les invita à raconter les difficultés et les encouragements qu'ils avaient rencontrés dans leurs travaux et à exposer les résultats que chacun d'eux avait obtenus. C'était délicieux de les entendre faire avec simplicité le récit des progrès du règne de Dieu ! Les uns firent part du désir que manifestaient plusieurs familles de recevoir une instruction chrétienne ; d'autres annoncèrent que le peuple venait avec zèle s'instruire dans l'Evangile et faisait des progrès en connaissance et en moralité ; d'autres, enfin, que les obstacles qu'ils avaient d'abord rencontrés s'aplanissaient, et que les troubles qui avaient eu lieu dans leurs communes étaient apaisés. En même temps, ils ne cachèrent pas les difficultés de leur position, et plusieurs d'entre eux se plaignirent de la tiédeur et de l'inattention de leurs auditeurs. » Le 21 juin suivant, le même missionnaire écrivait : « Hier encore, soixante

familles païennes, qui résident dans un village à trois lieues de Palamcottah, ont renoncé à leurs idoles et doivent venir dans peu de jours pour exprimer leur désir d'être instruites dans la religion chrétienne. On peut espérer que dans quelques années le nombre des chrétiens, à Palamcottah et aux environs, sera plus grand que celui des païens. Jusqu'à trente lieues d'ici, nous avons élevé des temples chrétiens, au milieu des ténèbres du paganisme. Assurément, tous ceux qui se joignent à nous ne sauraient être envisagés comme de vrais chrétiens; l'œuvre de la conversion à Christ exige plus que de renoncer extérieurement au culte des idoles; elle demande le cœur et la vie, et ne se propose rien moins que de faire de l'homme une nouvelle créature. Le baptême n'est administré qu'à ceux qui donnent des preuves d'une réelle conversion; aussi la plupart des personnes qui composent nos troupeaux ne sont-elles point baptisées. Ce sont des chrétiens comme on en trouve des milliers en Europe, avec cette différence pourtant qu'ils demandent instamment qu'on leur enseigne la religion, tandis que les chrétiens de nom, en Europe, rejettent l'Evangile au fond de leur cœur, et disent: « Je suis riche, je n'ai besoin de rien. » Nous avons eu la joie, ces jours derniers, de baptiser un prêtre païen. Avant sa conversion, il était regardé par les païens comme un grand saint et même adoré comme un dieu. Dans le temps de son ignorance, il s'était imposé toutes sortes de mortifications, dans le but de parvenir à la sainteté; il ne mangeait qu'une fois le jour, ne se couchait jamais, dormait assis, etc.; mais l'emploi de ces moyens ne le rendait nullement saint, et il se convainquait tous les jours davantage que toutes ces pratiques ne faisaient que l'éloigner toujours plus de la sainteté. Mais plus on lui rendait d'honneur, plus il se sentait impur et se recon-

naissait coupable. Un jour, il fit la rencontre d'un catéchiste qui lui enseigna la voie du salut. Le prêtre reçut avec joie la bonne nouvelle de l'Evangile; mais craignant d'être trompé par le catéchiste, il vint ici pour s'entretenir avec nous sur un sujet aussi important. Il apprit à connaître Christ comme son Sauveur, et il est maintenant heureux dans la foi qu'il possède. »

Les frères Fijllstedt et Muller arrivèrent d'Europe à Palamcottah au commencement de l'année 1832. A cette époque, voici quel était l'état de la mission ; c'est encore le missionnaire Schaffter qui nous le fait connaître dans une lettre du 13 janvier 1832. « L'œuvre du Seigneur à Palamcottah, continue à prospérer; c'est une chose merveilleuse devant nos yeux, d'autant plus que l'opposition n'a jamais été ni si grande, ni si étendue. Ce ne sont plus seulement les païens qui contrarient nos efforts; les autorités chrétiennes elles-mêmes se montrent peu favorables aux missionnaires; ces dernières paraissent craindre un soulèvement des indigènes, quoiqu'il n'y ait aucune raison d'appréhender rien de pareil. Depuis le mois d'avril 1830, jusqu'au mois d'avril 1831, le nombre des convertis avait un peu diminué; mais depuis cette dernière époque, nous avons eu un accroissement de plus de huit cents âmes; dernièrement encore quelques villages se sont annoncés comme voulant embrasser la foi chrétienne. Le nombre des âmes confiées à nos soins est de près de dix mille, en y comptant celles qui se sont présentées, dans les derniers temps. Nos écoles, dont le nombre s'élève à cent environ, comprennent trois mille enfants qui sont instruits selon les préceptes du christianisme. Nous avons même des écoles de brames, et des maîtres d'écoles brames qui ne font aucune objection contre l'emploi de nos livres. Tout homme qui connaît tant soit peu la force des préjugés des brames contre le chris-

tianisme, conviendra qu'un pareil résultat a quelque chose d'extraordinaire. »

A cette époque, à peu près, trois grandes plaies affligèrent simultanément le pays; savoir : le choléra, la sécheresse et la persécution. La première enleva un grand nombre de chrétiens; la dernière éclaircit aussi leurs rangs, en faisant rentrer par la peur, dans les ténèbres du paganisme, ceux qui n'étaient devenus croyants que de nom. Rien de nouveau sous le soleil. Ce qui se reproduit ici a eu lieu au temps des apôtres. Les ténèbres se soulèvent contre la lumière, et la chair combat contre l'esprit. Mais le triomphe de la vérité est assuré, et ce qui semble entraver sa marche, ne fait plus tard que l'affermir et l'accélérer.

Pendant le cours de l'année 1833, la mission fut en continuel progrès, et les missionnaires furent témoins des effets les plus frappants de la puissance de l'Evangile. En mars 1834, Rhénius écrivait : « Un jeune homme non marié était venu un jour me trouver pour me manifester son désir de devenir chrétien. Je lui dis que, pour cela, il fallait qu'il apprît à connaître la Parole de Dieu, et qu'il se fît recevoir membre de l'une de nos Eglises. La-dessus, je l'avais congédié en lui remettant quelques traités. Quelques mois après un catéchiste m'annonça que cet individu était retourné dans la ville où il demeurait, et s'y était joint à l'Eglise; mais que sa mère, qui adorait une image du diable, étant devenue furieuse, s'était mise à hurler, et avait employé tous les moyens pour détourner son fils de la voie dans laquelle il venait d'entrer. N'y ayant pas réussi, elle était parvenue, avec le secours de quelques-uns de ses parents, à le barbouiller par tout le corps avec des cendres sacrées. Celui-ci ne pouvant les en empêcher, ne cessait de leur répéter : « Faites ce que vous voudrez; à peine aurez-vous fini, que j'irai me laver dans

le fleuve, et il n'y paraîtra plus rien.» Avant sa conversion, cet homme s'était fait un métier d'intenter de fausses accusations et de déposer de faux témoignages; il gagnait beaucoup d'argent de cette manière, et sa mère était irritée de ce qu'au lieu de recevoir maintenant les deux ou trois roupies que les gens lui apportaient pour l'engager à être faux témoin, il repoussait avec horreur ce salaire de l'iniquité, et adressait à leur conscience de sérieuses exhortations. Elle ne cessait de répéter que son fils était un fou de manquer l'occasion de gagner tant d'argent, et elle l'accablait d'injures et de propos violents et emportés. « Ma mère, lui dit un jour celui-ci, en réponse à ses invectives, ma mère, rappelez-vous la manière dont je me conduisais envers vous lorsque je n'étais pas chrétien. J'étais toujours en querelle avec vous, je vous outrageais et je vous maltraitais. Depuis que je suis chrétien, je n'en agis plus de la sorte. Pourquoi donc vous montrez-vous si cruelle envers moi, qui, par le christianisme, suis devenu meilleur que je n'étais auparavant?» A cette réponse, la mère demeura interdite, sans pouvoir proférer une parole, et se borna à déplorer que son fils eût renoncé à continuer une profession qui lui rapportait tant d'argent. Plus tard ce même homme se livra à un travail honnête et utile, et s'est fait baptiser; et les missionnaires avaient l'espoir de pouvoir l'employer comme instituteur.

Tel était, en 1834, l'état de cette mission. Par sa sagesse et son activité, le missionnaire Rhénius, qui en était la cheville ouvrière, était parvenu à y fonder les meilleurs établissements; et il avait, non content de les créer, le don de les faire prospérer et d'y entretenir la vie. C'est ainsi qu'il avait établi une caisse des pauvres pour distribuer du riz parmi les indigents, et une société de chrétiens indigènes, qui avait pour but d'acheter du

terrain pour fonder des villages chrétiens, afin que les convertis, réunis entre eux, ne fussent plus exposés aux tentations qu'ils rencontraient sans cesse au milieu de l'empire du paganisme. Cette société était parvenue à établir six villages de cette sorte, sans compter les sept qui appartenaient à la Société des missions. Les païens eux-mêmes faisaient des dons à cette société, et demandaient à mettre leurs propres villages sur le même pied, à y établir la même discipline, et à les placer sous une surveillance chrétienne. Une société des traités tamule contribuait à répandre la Parole de Dieu, et s'occupait de pourvoir de livres chrétiens les Eglises et les écoles. Une géographie et des livres d'histoire avaient été imprimés dans la langue tamule. Le Nouveau-Testament avait été traduit, revu et imprimé. Les cinq livres de Moïse et celui de Josué étaient prêts à être mis sous presse. L'école supérieure se composait de quarante élèves, qui, outre les études ordinaires, étaient instruits dans diverses autres sciences. C'était là également que se formaient les catéchistes indigènes, dont l'utilité n'a été manifeste dans aucune mission comme dans celle-ci ; et dans une autre classe préparatoire, on admettait ceux en qui l'on remarquait des capacités pour la vocation de pasteurs et de maîtres d'école.

Mais l'ennemi des âmes était jaloux d'une pareille prospérité. La vue de ce jardin de Dieu qui commençait à fleurir au milieu d'une contrée, où il avait, depuis des siècles, établi son empire, excitait sa rage. C'est pourquoi, *pendant que les gens dormaient, il vint et sema de l'ivraie parmi le bon grain, et s'en alla; et après que la semence eut poussé et qu'elle eut produit du fruit, l'ivraie parut aussi.* (Matth. XIII, 25, 26.)

Il s'agit ici d'une fâcheuse scission entre les missionnaires et la Société des missions de l'Eglise épiscopale

d'Angleterre, à laquelle ils étaient attachés. Si nous n'avions consulté que notre sentiment personnel, nous aurions passé sous silence des événements qui ne peuvent que contrister les amis de l'Evangile et de la paix; mais ces événements appartiennent à l'histoire de la mission de Tinevelly, et pour être complets, nous devons à la vérité de les exposer ici succinctement. Ayant ici à juger entre M. Rhénius, ce missionnaire éprouvé et si remarquablement béni dans ses travaux et la respectable société des missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, nous sentons toute la difficulté de notre position. Aussi nous bornerons-nous presque uniquement à rapporter les faits, tels qu'ils se sont passés, sans nous prononcer ni pour l'un ni pour l'autre des deux partis.

De tout temps la Société des missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre a fait un devoir aux missionnaires qui dépendent d'elle, de faire usage, dans le service divin, de la liturgie de l'Eglise anglicane, et de solliciter l'ordination et l'imposition des mains, dans cette dernière Eglise, ou dans toute autre, ayant, selon elle, la succession des évêques depuis les temps apostoliques, comme, par exemple, l'Eglise luthérienne. Depuis longtemps ces deux obligations pesaient à M. Rhénius (1), qui aurait voulu jouir de plus de liberté dans l'exercice de son ministère; il s'en était fréquemment expliqué avec les directeurs de la Société, mais sans obtenir d'eux qu'ils voulussent faire aucune concession sur ces deux points. En 1834, la question fut de nouveau traitée, et Rhénius, peu satisfait des explications qui lui avaient été données, crut devoir (ce que nous ne saurions approuver), attaquer, par la voie de la presse, la constitution de l'Eglise anglicane. Grande fut la rumeur que causa cet écrit parmi les

(1) M. Rhenius est allemand ainsi que ses collègues.

membres de cette Eglise dans l'Inde et dans la Grande-Bretagne. A peine les directeurs de la Société des missions eurent-ils appris cette circonstance, qu'ils adoptèrent la résolution suivante :

« Autant les relations de notre Société avec M. Rhénius ont duré longtemps, autant nous sommes prêts à rendre justice à sa piété, à son zèle, à son dévouement et à son infatigable activité, autant nous sommes également disposés à reconnaître les riches bénédictions dont il a plu à Dieu de couronner ses travaux; autant, d'un autre côté, nous avons été profondément affligés d'apprendre qu'il a fait imprimer dans l'Inde un écrit dans lequel il attaque la constitution, le rituel, la liturgie et la discipline de l'Eglise anglicane, avec laquelle il était en rapport, comme missionnaire de notre Société. Quelque pénible qu'il nous soit de rompre avec un homme que nous avons tant de raisons d'estimer et d'honorer, nous croyons toutefois, en notre qualité de membres fidèles de l'Eglise d'Angleterre, devoir prendre un parti qui nous coûte beaucoup, et déclarer que les rapports missionnaires qui ont existé jusqu'à présent entre notre Société et M. Rhénius ont pris fin. »

Lorsque cette résolution fut connue à Palamcottah, les missionnaires Schaffter, Muller et Leckler ne voulant pas séparer leur sort de celui de leur collègue Rhénius, quittèrent également le service de la Société des missions de l'Eglise épiscopale, et le secrétaire du comité de correspondance, M. Tucker, fut envoyé à Tinevelly pour mettre à exécution la résolution dont il vient d'être fait mention, pour régler les affaires de la mission, et pour prendre les mesures nécessaires à sa prospérité future. Pour prouver à M. Rhénius combien elle appréciait sa personne et ses travaux, la Société des missions lui fit offrir des secours, mais il les refusa.

C'est le 28 mai 1835 que M. Tucker arriva à Palamcottah. Il annonça à M. Rhénius qu'il était envoyé pour le remplacer, et qu'il eût à lui remettre la direction de la mission. Ni les représentations et les prières des missionnaires, ni celles des membres de leurs Eglises ne purent le déterminer à différer l'exécution du décret dont il était porteur. Rhénius et ses collègues durent quitter le champ de leurs travaux, et se retirer à Wallajahbad. Ce fut un jour bien solennel, que celui où ils prirent congé de leur Eglise, et où ils durent se séparer de tant d'âmes amenées à la foi par leur ministère. Tous leurs amis étaient en larmes, et cent-six catéchistes avaient signé une pétition pour les supplier de rester avec eux. Mais la crainte d'exciter des troubles et de faire naître des divisions en demeurant, les décida à fermer l'oreille à ces supplications, et à se conformer aux ordres du Comité des missions. Ils partirent donc le 19 juin, et les missionnaires Tucker, Pettitt, Devasagayam, Dent et Edouard Sergeant prirent en main l'administration de la mission, et se firent un devoir d'en continuer les travaux d'après le plan tracé par Rhénius. Plus tard deux autres missionnaires furent envoyés de Madras pour les assister, et de cette façon l'œuvre reprit sa marche accoutumée : rien n'y était changé, si ce n'est le personnel des ouvriers.

Mais vers la fin d'octobre de la même année Rhénius, rappelé par les vœux de soixante-dix-sept catéchistes, instituteurs et anciens de son Eglise, crut devoir revenir en Tinevelly et y réprendre des travaux auxquels il paraissait avoir renoncé. Ce retour fut le signal d'un schisme complet. Plusieurs troupeaux avec leurs catéchistes et leurs instituteurs se rangèrent de son côté, d'autres demeurèrent en rapport avec la Société des missions de l'Eglise épiscopale. Celle-ci vit ce retour de Rhénius avec beaucoup de chagrin et s'en plaignit, alléguant que rien ne pouvait

le justifier, attendu que pendant les trois mois qu'il avait été absent, l'œuvre au lieu de souffrir, était allée toujours croissant. Dans ce court espace de temps en effet deux cent cinquante familles formant un total de sept cent cinquante âmes avaient renoncé à l'idolâtrie. Voilà donc une mission sur laquelle les amis de l'Evangile se plaisaient à fixer leurs regards, comme sur l'une des plus riantes parties de la vigne du Seigneur, devenue le théâtre des passions humaines et de la discorde. Non seulement il y a eu partage entre les villages, les catéchistes et les instituteurs dont les uns, ainsi que nous l'avons dit, se sont rattachés à leurs anciens missionnaires, tandis que les autres se sont placés sous la conduite de leurs nouveaux pasteurs; mais plusieurs villages et plusieurs Eglises sont divisés en deux fractions dont l'une suit la prédication de Rhénius et de ses collègues, et l'autre fréquente le culte dirigé par les missionnaires de la Société épiscopale.

M. Rhénius et ses collègues sont actuellement soutenus par des contributions volontaires perçues en grande partie dans l'Inde, en Angleterre et en Allemagne. Le total de ces contributions pour 1836 s'est élévé à 35,000 roupies (87,500) dont 22,400 ont été envoyées des trois présidences de Madras, Calcutta et Bombay, 9,750 d'Angleterre et 2,850 d'Allemagne. Depuis lors le missionnaire Rhénius a cherché à entrer en rapport avec la Société des missions de Londres, qu'il ne faut pas confondre avec la Société épiscopale : puis avec la Société des missions de Dresde; mais ses démarches n'ont pas eu de résultats.

D'après le dernier rapport qu'on a reçu de lui et qui porte la date du 8 juin 1837, les divers troupeaux sous ses soins se composaient de deux mille six cent soixante-onze familles, formant sept mille cinq âmes, répandues dans deux cent cinq villages. Deux mille cinq cent quatre-vingt-trois enfants fréquentaient les écoles.

A la date des dernières nouvelles envoyées par les missionnaires de l'Eglise épiscopale, ceux-ci comptaient, dans huit districts, cinq mille cinq cent soixante-sept âmes qui recevaient l'instruction chrétienne; cent-dix catéchistes travaillaient sous leurs soins et il y avait deux mille cinq cent-quatorze garçons, et cent trente-quatre filles dans les écoles de la Société.

Au moment de livrer au public l'article qu'on vient de lire, et qui est composé depuis quelque temps, nous apprenons, à notre grande surprise, la mort du célèbre missionnaire Rhénius, dont nous avons cherché à esquisser, dans les lignes qui précèdent, les grands et utiles travaux. Il est mort à Palamcottah, le 5 juin 1838, des suites d'un refroidissement, et laisse une veuve et dix enfants. C'est ainsi que le Seigneur, dans des vues insondables, retire ses ouvriers, les uns après les autres; souvent les plus capables sont ceux qu'il laisse le moins longtemps travailler à sa vigne. Lui demanderons-nous compte de ses voies? ne courberons-nous pas la tête devant lui? et nous confiant en celui qui n'est pas lié aux hommes pour accomplir ses décrets, et qui a dans sa sagesse mille moyens de nous bénir ne lui recommanderons-nous pas d'une façon particulière, cette mission de Tinevelly, qui est plongée dans un si grand deuil.

VARIÉTÉS.

Mœurs des habitants de la Nouvelle-Zélande.

(Fin, voy. XIII[e] année, page 395.)

Il n'est peut-être pas de peuple qui rende de plus grands honneurs aux morts que les habitants de la

Nouvelle-Zélande. Des hommes qui étaient détestés ou méprisés de tous pendant leur vie, des gens que l'on regardait comme des fléaux de la société, ou dont on ne faisait aucun cas, sont honorés et pleurés après leur mort, et l'on célèbre pour eux les cérémonies les plus solennelles, comme s'ils avaient fait les plus grands exploits, ou s'ils avaient été les bienfaiteurs de leur pays. Lorsqu'un chef est mort, on annonce aussitôt cet événement en tirant un grand nombre de coups de fusil, et l'on envoie des messagers aux amis qui demeurent trop loin pour entendre ce signal. Le frère ou la sœur du mort lui ferme les yeux, et on le revêt de ses plus beaux habits. Le lendemain, le frère du mort bat son corps avec des chènevottes pour chasser le mal qui pourrait se glisser en lui, et pour accompagner son esprit hors du corps, avec un grand bruit, dans les champs de l'air, ou, comme d'autres le disent, dans les lieux souterrains; car ils n'ont pas d'idées arrêtées là-dessus. Alors on attache ensemble les genoux du mort de manière à ce qu'ils touchent son menton. On orne ses cheveux avec des plumes, et l'on dépose son corps dans une caisse garnie d'étoffes en dedans, et peinte en rouge en dehors, et il reste ainsi exposé à tous les yeux, tandis que l'on fait jour et nuit de grands cris et de grands gémissements jusqu'à ce que le soleil se soit levé et couché trois fois sur sa tête. Ses amis les plus intimes, ses plus proches parents et ses esclaves se font de profondes blessures sur tout le corps, de sorte que des yeux européens ne pourraient supporter un tel spectacle. Le visage est couvert de larges incisions depuis le front jusqu'au bas des joues; les femmes font couler le sang de leurs bras, de leur poitrine et de leurs jambes, aussi bien que les hommes. On peut à peine supporter les hurlements de lamentations dont les tons discordants déchirent les oreilles, et rappellent ce lieu

de ténèbres où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Au bout de trois jours, on suspend la caisse qui contient le corps à un arbre, ou bien on la place sur deux poteaux de neuf pieds de haut, qui ont été préparés d'avance. Les lamentations recommencent, et puis toute l'assemblée se précipite vers la rivière la plus proche, et s'y plonge jusque par dessus la tête pour se relever du tabou. Alors les chefs eux-mêmes préparent le repas sacré dans un four, et au bout de deux jours, les hommes, les femmes et les enfants, les hommes libres et les esclaves viennent prendre part au repas des morts avec de grandes démonstrations de joie.

On célèbre tous les ans une grande fête appelée *hahunga* en l'honneur des morts. Plusieurs tribus éloignées les unes des autres se réunissent, et l'on fait de grands préparatifs de festins et de divertissements. On apporte les cercueils des morts, on les orne une seconde fois, et on les met tous ensemble. Deux vieilles femmes barbouillées de rouge, de la tête aux pieds, reçoivent les crânes des morts, et les gardent pendant qu'on exécute un chant funèbre.

On prononce des discours, on tire des coups de fusil, à la fin on réunit tous les os, et on les porte à leur dernier lieu de repos. Alors commencent les festins, on danse, on crie, on chante, on se bat, on se querelle, on raconte des histoires jusqu'à ce que la fête soit finie, et chacun retourne joyeusement chez soi avec une corbeille pleine de provisions.

Six mois après, on célèbre une autre fête annuelle nommée *hakari*. Les conviés apportent des provisions, bien que ceux qui les reçoivent aient fait aussi de grands préparatifs; on rassemble tout cela, et l'on en fait une

pyramide qui a quatre-vingts pieds de haut et vingt de large, et qui est surtout composée de poissons secs et de pommes de terre.

Il est assez difficile de dire ce que pensent les habitants de la Nouvelle-Zélande de l'état de l'âme après la mort, car ils ne le savent pas très bien eux-mêmes. Ils sont pourtant décidés sur ce point que l'esprit de l'homme ne cesse pas d'exister lorsque son corps cesse de vivre, mais qu'il va, après la mort, dans des pays éloignés pour y être heureux ou malheureux. Les uns pensent que tous les esprits se rendent dans un lieu de tourments appelé *ringa*, dont l'entrée est une énorme caverne qui se trouve près du cap situé au nord de l'île, et dans laquelle la mer se précipite avec une grande impétuosité et un bruit effrayant. C'est là, pensent-ils, qu'habite *Wiro*, le méchant esprit et le meurtrier des hommes, et qu'il tourmente les esprits dont il a couché les corps dans la poussière. Comme ils croient que tous les morts sont retenus en prison, et qu'ils n'obtiennent que de temps en temps la permission de se promener sur la terre, pour causer tout bas avec leurs amis, et comme ils admettent que toutes les occupations de la terre continuent à avoir lieu dans cette caverne, il leur arrivait souvent autrefois, et il leur arrive même encore aujourd'hui de mettre à mort quelques esclaves d'un chef qui vient de mourir, afin qu'ils puissent le servir dans l'autre monde; on voyait aussi les amis du défunt forcer une de ses femmes à se pendre à un arbre pour accompagner son mari dans le séjour des morts. Quelques-unes se tuaient même volontairement, et laissaient ainsi leurs enfants sans appui. La lumière de l'Evangile a heureusement détruit presque entièrement ces coutumes barbares sur toute la surface de l'île.

Bien que les habitants de la Nouvelle-Zélande soient

extrêmement superstitieux, ils n'ont pourtant pas de dieux auxquels ils rendent un culte; et l'on ne trouve rien parmi eux qui puisse s'appeler une idole. Ils se représentent leur dieu comme un grand esprit qui tonne dans le ciel, qui envoie le vent, et qui cause tous les malheurs qui enlèvent aux hommes leur vie ou leur propriété. De là vient qu'ils ne pensent à cet être, qu'ils nomment *Atua*, qu'avec crainte et tremblement. Quand l'Atua est irrité, il rend les hommes malades, en se glissant dans leur corps sous la forme d'un lézard, et il ronge leurs entrailles jusqu'à ce qu'ils en meurent. Aussi font-ils usage d'enchantements auprès des malades pour apaiser le dieu irrité, ou parvenir à le chasser, ce qu'ils espèrent accomplir en lui disant toutes sortes d'injures, et en le menaçant de le détruire et de le manger, ou de le réduire en cendres, s'il ne veut pas sortir sur-le-champ du malade et le laisser guérir. Un homme âgé assura très sérieusement à M. Yate qu'une fois, après avoir achevé cette cérémonie, il avait vu sortir le dieu de la bouche du malade sous la forme d'un lézard, et que le malade avait été guéri sur-le-champ.

Ils se font les idées les plus ridicules d'un être qu'ils appellent *Marve*, et qu'ils disent avoir pêché leur île du fond de la mer. Ce Marve habitait un rocher nu qui était au nord de la Nouvelle-Zélande. Il n'avait pas d'autres compagnons que sa femme Hina et son frère Faki. Il eut deux fils qu'il assomma tous deux d'un coup de massue pendant qu'ils étaient encore jeunes, pour se faire des hameçons, des os de leur mâchoire. Il arracha à chacun son œil droit, et les plaça dans le ciel où ils devinrent les étoiles du matin et du soir. Marve était si fort qu'il pouvait pêcher les plus grosses baleines et les porter sur son dos sur le rivage. Un jour qu'il pêchait avec l'os de la mâchoire de son fils aîné, et qu'il avait pris pour amorce

un morceau de son oreille, il sentit que quelque chose d'extrêmement pesant s'était accroché à son hameçon, et il vit que c'était une grande île. Il se fatigua beaucoup pendant trois mois, à tirer cette lourde capture de l'eau, et il n'y serait jamais parvenu, s'il n'eût attrapé une colombe, et n'eût attaché à son bec la corde à laquelle l'île était suspendue; quand cela fut fait, il la laissa s'envoler dans les nuages, et elle tira l'île sur la surface de la mer. Cette colombe sacrée, animée de l'esprit de Marve, se montre quelquefois, et roucoule dans la nuit, ce qui annonce toujours une tempête terrible. Lorsque la Nouvelle-Zélande eut été tirée du fond de la mer, Marve se promena sur le rivage et fut étonné de voir dans l'île des hommes et du feu, chose qu'il ne connaissait pas auparavant. Il prit un peu de feu dans sa main, ne sachant pas que le feu brûlait, et sentant une vive douleur, il sauta dans la mer, et rapporta sur ses épaules l'île de soufre dans la baie de Plentay. Il jeta le feu sur cette île, et il y a toujours brûlé depuis. Lorsqu'il s'enfonça de nouveau dans la mer, le soleil se coucha pour la première fois, et la terre fut couverte de ténèbres. Lorsque Marve s'en aperçut, il poursuivit le soleil et le ramena le lendemain matin; il ne fut pas assez fort pour le retenir de manière à ce qu'il ne lui échappât plus, et la nuit revint encore; alors il prit une corde dont il entoura le soleil, et qu'il attacha par l'autre bout à la lune, de sorte que lorsque le soleil voulut se coucher, la lune fut forcée de sortir de la mer pour éclairer Marve pendant son absence. Lorsque les habitants de la Nouvelle-Zélande offensent Marve, et qu'il ne peut pas les punir en obscurcissant le soleil, ou en leur cachant la lune, il met seulement quelquefois sa main entre la lune et leur île, de sorte qu'ils ne peuvent plus voir sa lumière. Marve retient aussi les vents dans sa main, excepté le vent d'ouest, ou bien

il les enferme dans une caverne afin qu'ils ne puissent pas souffler. Il n'a pas pu attraper le vent d'ouest, ni découvrir l'ouverture par laquelle il sort, pour la fermer avec une pierre, aussi n'a-t-il aucune puissance sur ce vent, et ne peut-il l'empêcher de souffler continuellement. Cesse-t-il pourtant quelquefois, ils croient que Marve est presque parvenu à s'en rendre maître, et que le vent s'est enfermé dans une caverne pour se cacher jusqu'à ce qu'il se soit éloigné. Le vent souffle-t-il du nord, du midi ou de l'est, les indigènes pensent que Marve a lâché ce vent, et qu'il est monté sur ses ailes pour poursuivre le vent d'ouest.

Telles sont quelques-unes des fables populaires que les missionnaires ont recueillies de la bouche des habitants de la Nouvelle-Zélande sur l'origine de leur île; mais nous devons ajouter qu'ils les regardent presque tous eux-mêmes comme des fables. Personne ne songe à rendre un culte à Marve ni à aucun autre dieu, et le seul obstacle qu'on ait à vaincre en cherchant à amener les insulaires à croire à l'Evangile, c'est la dureté de leur cœur, car les missionnaires ne sont pas appelés à commencer par les engager à renverser les images de leurs dieux.

Les idées que se fait ce peuple du mauvais esprit qu'il nomme *Wiro* s'accordent, sous beaucoup de rapports, avec les instructions que renferme la Parole de Dieu sur le prince des ténèbres. Ils disent de lui qu'il est menteur et le père du mensonge; qu'il porte les hommes au meurtre et à la cruauté; qu'il les entraîne dans l'impureté et dans l'adultère; et qu'il les pousse au vol, à la magie, au suicide et à toutes sortes de crimes et de péchés. Ils ajoutent que Wiro pleure quand les hommes se réjouissent, et qu'il se réjouit quand ils sont affligés; qu'il danse quand ils sont en guerre les uns avec les

autres; que le sang humain est la boisson qu'il préfère, et que, comme il avale lui-même les âmes des hommes, il a appris aux hommes à manger leurs corps. Ils le regardent comme un esprit puissant qui est présent partout, et qui est toujours occupé à faire du mal. Ils disent qu'il se tient auprès de leur lit quand ils dorment, et qu'il leur donne de mauvais rêves; qu'il les accompagne quand ils se lèvent; que lorsqu'ils vont sur mer, il s'établit sur le derrière de leur bateau, qu'il chante et danse avec eux, qu'il prend part à leurs cérémonies sacrées, et que lorsqu'on invite des hôtes, il vient aussi sans être invité: et ils croient être unis pour toujours à ce mauvais esprit dans le monde souterrain. Ces diverses opinions fournissent souvent une occasion naturelle d'annoncer à ces pauvres insulaires la bonne nouvelle que Jésus-Christ le Fils de Dieu est venu au monde pour détruire les œuvres du diable, et qu'il a toute puissance pour vaincre l'esprit malin.

Dans ce pays, il n'existe pas de sacerdoce régulier; plusieurs des insulaires prennent cependant le titre de prêtres, et il est permis à presque tous les indigènes d'accomplir les cérémonies, de répéter les prières, d'interroger les oracles et de guérir les malades au moyen de certains charmes. La règle est pourtant que le plus jeune frère d'une famille se consacre à ces occupations, lorsqu'il est parvenu à l'âge viril, mais il y renonce dès qu'il le veut, ou ne remplit ces devoirs que lorsqu'il y trouve beaucoup de profit. Ce peuple n'adorant réellement aucun dieu, les prêtres ne peuvent exercer une grande influence. Leurs fonctions ne les mettant en rapport ni avec la vie ni avec la conscience des hommes, le prêtre n'est pas plus considéré que le moindre esclave, à moins qu'il ne soit en même temps chef d'une tribu, et les gens qui l'entourent n'écoutent ses paroles que

lorsqu'elles s'accordent avec leurs idées et leurs inclinations. On emploie les prêtres pour faire venir du vent et de la pluie, et on les envoie chercher dans ce but; bien des insulaires croient fermement que la pluie dépend de la volonté des prêtres. Lorsqu'un prêtre arrive dans un village pour faire venir de la pluie, il est toujours assez prudent pour se cacher jusqu'à ce que l'état de l'atmosphère présage la pluie. Lorsqu'il y a des signes qui annoncent que le vent de l'est va souffler, on peut prédire avec confiance, dans la Nouvelle-Zélande, que la pluie tombera bientôt. Et comme ces insulaires sont assez habiles pour discerner les signes du temps, leurs prédictions s'accomplissent le plus souvent. Bien que les plus sensés n'aient pas grande confiance dans la science des prêtres, ils font souvent venir de ces prophètes du temps des autres tribus, pour s'en servir dans leurs vues politiques, et pour accomplir par eux leurs desseins secrets.

Les habitants de la Nouvelle-Zélande ont un talent tout particulier pour se *tatouer*, c'est-à-dire tracer des dessins réguliers sur leurs visages et sur leurs jambes. Cette opération est extrêmement douloureuse, et il leur en coûte cher pour se donner ces ornements auxquels ils attachent beaucoup d'importance. Ce n'est pourtant pas chez eux une marque de dignité, comme l'ont pensé quelques voyageurs; car il y a des chefs du plus haut rang qui n'ont pas une seule ligne sur le visage, tandis que le moindre esclave peut se faire tatouer, si tel est son bon plaisir. Les dessins dépendent uniquement du goût de l'artiste et de la fantaisie de celui qui se soumet à ce genre de supplice. Cette opération a lieu, à la Nouvelle-Zélande, d'une manière très différente de celle en usage dans les autres îles de la mer du Sud, où l'on se contente de soulever la peau avec un instrument pointu pour y introduire la couleur dont on veut se peindre, de sorte

que la peau demeure ensuite aussi unie qu'auparavant, tandis qu'à la Nouvelle-Zélande les cicatrices que laissent les incisions sont si profondes qu'on peut y cacher une épingle. Les gens qui font métier de tatouer, à la Nouvelle-Zélande, vont d'un village à l'autre, et sont très bien payés. On a très bonne idée du courage de ceux qui supportent, sans remuer et sans se plaindre, les douleurs du tatouage, et ces dessins sont regardés comme une grande beauté. Celui qui veut se faire tatouer se couche par terre, place sa tête entre les deux pieds de l'artiste tatoueur, et appuie ses pieds contre un poteau bien solide. On commence par dessiner les lignes sur son visage avec un charbon, mais ces marques sont bientôt effacées par le sang qui coule à grands flots des incisions que fait le tatoueur avec un petit ciseau grossier qu'il tient de la main gauche, et sur lequel il frappe avec un petit marteau qu'il tient de la main droite, en introduisant les couleurs à mesure dans le sillon qu'il a pratiqué. La douleur que cause cette opération, ainsi que l'inflammation subite qu'elle produit, ne permettent pas de la prolonger, de sorte qu'il faut souvent une suite d'années pour qu'elle soit complètement terminée. Une fois que ces dessins sont faits, rien ne peut les détruire, et on les retrouve avec toutes les couleurs aussi fraîches qu'au moment où elles ont été posées, sur les têtes de morts que les indigènes ont l'habitude de conserver.

Cet usage du tatouage a entièrement disparu dans toutes les stations des missions; l'influence bienfaisante de l'Evangile finira par l'expulser de tout le pays; et ses habitants raconteront un jour à leurs enfants que leurs ancêtres se faisaient tailler le visage avec un ciseau, et se peignaient de toutes sortes de couleurs, comme nous rapportons maintenant à nos enfants les coutumes barbares de nos ancêtres païens.

Les ornements que portent les insulaires n'ont aucun

rapport avec leurs idées superstitieuses, et ne sont pas des idoles, comme l'avaient supposé plusieurs voyageurs. Leur *heitiki* qu'ils portent autour de leur cou est un bijou de famille qui passe d'une génération à l'autre. Lorsque des parents viennent vous visiter, on ôte son heitiki, on le pose au milieu du cercle, et l'on chante et pleure en mémoire des morts qui l'ont porté jadis. Il est ordinairement composé d'une espèce de pierre verte qui ne se trouve que dans les îles de la mer du Sud, et dont les indigènes font des ornements qu'ils portent autour de leur corps ou à leurs oreilles. Ils gravent quelquefois dessus des figures d'hommes. Ils bordent aussi leurs vêtements de petits morceaux d'os de baleine, et portent à leurs oreilles toutes sortes de petites figures. On les voit souvent aussi suspendre de petits oiseaux à leurs oreilles, en les y faisant entrer par la tête; ils y mettent même des oiseaux vivants qui battent des ailes sur leurs visages jusqu'à ce qu'ils soient morts. Ils portent aussi, comme ornements d'oreilles, le duvet de la poitrine des albatrones, ce qui leur donne une apparence très étrange aux yeux des Européens. C'est un usage général parmi eux que celui de se barbouiller tout le corps d'huile et d'ocre rouge, et il est difficile de se faire une idée de l'aspect effroyable qu'ils ont, ainsi barbouillés de rouge, et avec leurs figures tatouées.

Les habitations soignées des insulaires sont chaudes, bien fermées et ornées de figures sculptées. Les murs sont de joncs polis, et les intervalles sont remplis de feuilles de palmiers. Ces maisons ont environ seize pieds de long sur dix de large, avec des balcons ou des galeries sur le devant. Comme elles n'ont pas plus de quatre ou cinq pieds de haut, il est très incommode de s'y tenir debout. Une petite fenêtre y laisse entrer l'air et le jour. Les magasins dans lesquels ils conservent les patates douces sont beaucoup mieux bâtis que leurs plus belles habita-

tions, et sont ornés des plus belles sculptures. Tous ces magasins sont *tabous*, et l'on ne peut y entrer qu'après avoir été relevé de ce tabou.

On ne trouve dans leurs maisons d'autres meubles que deux ou trois nattes de jonc qui leur servent de lits, sans autres couvertures que leurs vêtements journaliers, une cruche pleine d'eau, et une petite caisse qui contient leurs plumes et leurs autres effets précieux. Une ou deux pierres creuses leur servent de marmites, et des outils d'Europe ont remplacé la hache de pierre qui était jadis leur seul outil pour tous leurs travaux.

Les villages sont ordinairement composés de maisons dispersées dans les champs sans plan et sans ordre. A côté de la maison du chef, on voit quelquefois l'étable à cochons d'un de ses esclaves, puis un beau magasin; et dans une autre direction, un échafaudage de vingt pieds de haut, sur lequel sont placées deux ou trois cents corbeilles pleines de blé. Dans l'intervalle croît le lin avec lequel ils font les cordes qui leur servent à attacher les fardeaux qu'ils portent sur leurs épaules. On a vu souvent des hommes et des femmes porter, chacun sur leurs épaules, un fardeau qui pesait de quatre-vingt-dix à cent livres, et qu'ils devaient porter de six à huit heures de suite. Ce qui frappe le plus le voyageur qui arrive dans un de ces villages, ce sont les espèces de greniers qui sont construits sur le sommet des arbres les plus élevés avec de grandes planches. C'est là qu'ils mettent leur blé et leurs pommes-de-terre à l'abri des voleurs et des rats. Il est impossible de monter à de telles hauteurs sans être vu, et même, dans les expéditions de pillage, on va rarement chercher les provisions placées si haut. Les plantations des indigènes sont souvent éloignées des villages, mais ils ont des jardins à portée pour les besoins journaliers. Ils cultivent leurs terres avec beaucoup de soin, surtout les champs destinés aux patates

douces qui exigent un terrain léger et sablonneux.

Ils ont du lin en abondance, et l'emploient à faire des filets et des espèces de nattes dont ils font des vêtements très variés. Les femmes emploient la plus grande partie de leur temps à ce travail qui est long et pénible, faute d'instruments commodes. Il faut quatre mois pour faire un de leurs *kaitakas*, natte très fine, qui a quelquefois neuf pieds de long sur huit de large, et qui a l'apparence de la soie, et est ornée d'une jolie bordure. Les gens les plus distingués sont les seuls qui portent ce vêtement, qui est beaucoup mieux fait dans l'île du midi que dans celle du nord. Leur *patai* est une pièce d'étoffe qu'ils portent autour de la ceinture et qui leur pend jusqu'aux genoux; il est surtout porté par les femmes. Le *tatata* est un vêtement du même genre, qui est bordé d'une espèce de frange et qui sied très bien. Le *ngeri* est une espèce de manteau en forme de toit qui garantit parfaitement de la pluie. Un insulaire, couvert de ce manteau, et assis de manière à ce que ses genoux touchent son menton, posture qu'ils prennent souvent, ressemble tout-à-fait à une ruche d'abeilles. Il est digne de remarque que les hommes et les femmes, les maîtres et les serviteurs portent généralement les mêmes vêtements. Depuis quelques années ils recherchent beaucoup les habits européens, et ne veulent maintenant recevoir en paiement de leurs denrées ou de leur travail, que des tabliers, des pantalons, des habits et des robes. Ils ont souvent la tournure la plus étrange avec tous ces habits, car c'est l'usage de ces indigènes de porter à la fois tous les vêtements qu'ils possèdent. Une femme qui a trois robes, les met toutes les trois, en ayant soin qu'elles se voient toutes. Il est clair que l'on parle ici des indigènes qui vivent dans les villages enfoncés dans le pays, et non de ceux qui habitent les stations des missions, et qui ont l'occasion de voir comment s'habillent les Européens.

Leurs filets sont faits de cordes de lin, et ont quelquefois deux ou trois cents aunes de long. Ils ont aussi de petits filets attachés au bout d'un bâton pour prendre les écrevisses qui sont très abondantes. Ils tuent aussi les anguilles avec des lances, en allumant, la nuit, des feux qui les font sortir de leurs trous.

Les indigènes font de très bonnes cordes avec leur lin, mais cet ouvrage se fait lentement et péniblement parmi eux, et ils ne furent pas peu surpris lorsqu'ils virent faire si vite et si facilement les cables les plus épais avec les instruments d'Europe, dans la station missionnaire de Waimate. Ils prenaient aussi autrefois une peine infinie pour construire leurs canots ou barques, n'ayant d'autre outil que leurs haches de pierre. Quatre ou cinq hommes employaient au moins deux mois à abattre un arbre : il fallait ensuite le creuser, en partie avec la hache, et en partie avec le feu, ce qui exigeait une grande patience, et il en fallait au moins autant pour achever de le sculpter, selon le goût du pays. Leurs canots de guerre exigeaient encore plus de travail, car il fallait couper deux arbres en planches épaisses pour les rendre plus grands et plus solides, et on les ornait de sculptures peintes en rouge qui étaient très longues à faire. Ces canots de guerre portent quelquefois quatre-vingts ou cent guerriers. Des rameurs assis des deux côtés du bateau le font avancer avec de petites rames. Ils vont bien, même par un vent très fort, mais, comme ils sont très longs, ils fendent l'eau au lieu d'être portés dessus. Il y a quelque chose de vraiment redoutable dans l'aspect d'une centaine de bateaux de guerre de la Nouvelle Zélande ; car, à chaque coup de rame, tous les guerriers poussent un cri terrible pour effrayer l'ennemi qu'ils vont attaquer; on ne sait que trop d'ailleurs que cette armée va porter partout la ruine et la mort.

On ne voit que peu de gens âgés dans ce pays, très peu

d'individus dépassent cinquante ans. Les expéditions meurtrières, les maladies, les accidents de tout genre, détruisent la population, et elle était évidemment près de s'éteindre sur la côte nord-est de l'île lorsque les missionnaires y ont débarqué. Il peut y avoir en tout cent quatre-vingt mille habitants dans l'île septentrionale. Il n'y a, au plus, que vingt-huit mille âmes dans toutes les tribus qui habitent depuis la baie des îles jusqu'au cap situé au nord. On arrive à ce résultat en comptant quatre indigènes pour chaque guerrier, calcul qui ne paraîtrait pas exact, si l'on ne considérait pas que les chefs ont l'usage d'avoir plusieurs femmes, et que beaucoup d'enfants meurent très jeunes. Sur toute l'île septentrionale, il y a environ quarante mille guerriers, et depuis la baie des îles jusqu'au cap du nord environ sept mille. Il est impossible de calculer avec quelque certitude quelle peut être la population de l'île qui est au sud; mais nous avons des motifs de penser qu'elle est très peu considérable, et qu'un petit nombre d'habitants sont dispersés sur une grande étendue de pays.

NOUVELLES RÉCENTES.

Mort de M. Blumhardt.

Le 19 Décembre dernier, est mort à Bâle, après une longue et douloureuse maladie, M. C. G. Blumhardt, le pieux, savant et vénérable Inspecteur et Fondateur de l'Institut des missions de cette ville. Cette perte est incalculable. Personne en Europe, ne connaissait mieux que lui l'œuvre des missions, ne l'aimait davantage, et n'avait plus travaillé pour elle. Il était, depuis près de 25 ans, l'âme de la Société des missions de Bâle.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Le Comité vient de recevoir les nouvelles les plus réjouissantes des stations de Béerséba, Morija, Thaba-Bossiou et Mékuatling. Il s'empresse de les faire parvenir à la connaissance des amis de la Société, par la voie de ce journal, dans l'espérance que ces communications, faites immédiatement avant l'assemblée générale, contribueront à rendre leurs prières plus ferventes et leurs dons plus abondants. Car s'ils ont été prompts à soutenir cette œuvre, à une époque où elle n'était pas aussi prospère qu'elle l'est maintenant, comment ne se sentiraient-ils pas pressés de multiplier les offrandes de leur libéralité, aujourd'hui que le Seigneur se plaît à lui accorder les bénédictions les plus signalées? Dans une livraison suivante, que nous chercherons à faire paraître peu après celle-ci, afin qu'elle arrive aux Sociétés auxiliaires et aux amis de notre institution, avant l'époque ordinairement fixée par od xnəur l'envoi de leurs subventions et de leurs dons, nous donnerons la suite des nouvelles qui n'ont pu trouver place dans cette livraison. Tous ces faits, nous n'en doutons pas, parleront à leur cœur et raviveront leur charité.

STATION DE BÉERSÉBA.—Lettre de M. Rolland, datée du 15 septembre 1838.

Messieurs et très honorés frères,

« Je viens essayer aujourd'hui de vous mettre au courant de mes travaux. Béerséba continue à présenter un aspect de plus en plus encourageant, surtout sous le rapport spirituel. Bien que nous soyons environnés d'ennemis au dedans et au dehors et toujours soumis à diverses épreuves, surtout à la guerre et à la famine, le Seigneur a fait une œuvre parmi nous. Il n'a point regardé à la faiblesse de ses serviteurs; il nous a bénis abondamment; si nous avons semé avec larmes pendant longtemps, les jours sont arrivés où nous devions moissonner avec chant de triomphe.

Baptême de vingt-sept adultes et de trente-cinq enfants.

« Vous vous rappelez, Messieurs, que dans une lettre du 21 décembre de l'année dernière, je vous parlais de vingt-huit candidats au baptême (1). Aujourd'hui j'ai la joie de vous annoncer qu'ils ont tous persévéré dans les bonnes dispositions qu'ils avaient manifestées dès le commencement, et qu'ils ont été baptisés et reçus membres de notre petite Eglise. Une femme seulement, qui s'était mariée avec un homme inconverti, pendant qu'elle recevait l'instruction religieuse, a été privée du baptême. Maintenant déjà elle a reconnu sa faute et témoigné un repentir sincère. « J'ai, me disait-elle dernièrement, j'ai péché contre Dieu, qui m'avait pardonné mes péchés, et contre vous qui m'aviez enseigné la voie de salut. J'ai péché contre mes frères et sœurs, et contre

(1) *Voy.* Journal des Missions. XIII[e] année, p. 242.

l'Eglise de Christ, dont j'ai trompé l'attente, et à laquelle j'ai été en scandale en voulant me choisir deux maris en même temps; Christ me devait suffire. Mais je me suis repentie de ma faute et Dieu a fait rentrer la joie de son salut dans mon cœur. Je désire maintenant porter sur mon front la marque de ses enfants. » J'ai, tous les vendredis, avant le premier dimanche de chaque mois, une réunion qui est une préparation à la célébration de la sainte Cène; à la prochaine assemblée mensuelle, cette femme sera présentée à l'Eglise et en deviendra membre, si personne ne s'oppose à sa réception.

« Ce fut à la fête de la dernière pentecôte que nous eûmes la joie de baptiser nos candidats. A mon invitation, M. Arbousset avait bien voulu se rendre à Béerséba, pour prendre part à cette sainte cérémonie. L'auditoire était nombreux et attentif. Le service eut lieu comme à l'ordinaire; seulement le sermon était de circonstance. Après la prédication se présentèrent les candidats pour répondre aux questions d'usage, en pareilles circonstances, dans nos Eglises de France, et promettre devant Dieu et son Eglise :

1° De ne jamais abandonner le Dieu vivant, de vivre et de mourir dans son service;

2° De renoncer au diable et à ses œuvres, au monde et à leurs anciennes coutumes;

3° De prendre la Parole de Dieu pour unique règle de leur conduite.

« Après avoir confessé leur foi à un seul Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, ils se mirent à genoux pour recevoir le saint sacrement du baptême au nom et par le commandement de Jésus-Christ. La cérémonie fut fort touchante. L'auditoire qui avait d'abord gardé un profond silence, parce qu'il sentait la présence du Seigneur, l'interrompit enfin pour donner un libre cours aux larmes que cette

auguste cérémonie avait fait naître dans tous les cœurs. Moi-même j'étais fort ému, et j'avais beaucoup de peine à commander à mes sentiments en passant d'un candidat à l'autre pour les baptiser au nom du Seigneur. Cette cérémonie terminée, nos néophytes présentèrent leurs plus jeunes enfants pour les consacrer aussi à Dieu par le baptême. Ils prirent sur eux de ne rien négliger pour les élever dans la crainte du Seigneur, sur quoi je baptisai les enfants, au nombre de trente-cinq.

Célébration de la sainte Cène.

« L'après midi nous eûmes la joie de nous asseoir avec ces nouveaux chrétiens, à la table du Seigneur. Nous étions en tout quarante-huit : cinq européens, onze bastards et trente-deux béchuanas. Nous terminâmes cette réjouissante journée par les agapes. Ce fut vraiment un jour de pentecôte pour nous et en général pour un grand nombre d'habitants de Béerséba. Les larmes répandues ce jour-là ont été chez plusieurs des larmes de repentance et d'amendement. Depuis cette fête jusqu'à aujourd'hui, mes classes n'ont pas cessé d'augmenter. C'est de quoi j'aurai occasion de vous parler plus bas.

Quelques réponses des candidats et leurs noms.

« Avant leur réception, nos candidats avaient subi un examen sérieux et chacun d'eux avait rendu témoignage de sa foi, de ses espérances et de son désir sincère de vivre uniquement pour le Seigneur. Ce serait ici le lieu de vous rapporter les questions fort naïves et intéressantes qui leur furent adressées par les anciens membres de l'Eglise, et les réponses, pleines de sens et de justesse qu'ils firent. Mais comme les faits dont j'ai à vous parler sont un langage plus éloquent en leur faveur que ne peuvent l'être leurs réponses, je me bornerai à vous en rap-

porter une ou deux. « Vous avez des péchés, dites-vous, nous avons aussi une bonne fontaine à Béerséba, ne pourriez-vous pas y aller laver vos péchés? » — « Je pourrais m'y laver; mais le péché est une chose trop sale pour être enlevé avec de l'eau. Le sang de Christ est la seule fontaine qui efface le péché de ceux qui s'y lavent avec foi. » — Un autre : « Vous dites que votre cœur est malade, et que c'est la raison pour laquelle vous êtes allé à Jésus; n'avons-nous pas assez de docteurs qui connaissent les plantes auxquelles nos pères ont toujours eu recours pour se guérir de leurs maladies, et se purifier des crimes qu'ils avaient commis; ne pouvez-vous pas aller à ces docteurs? » — « Nos docteurs ont perdu leur crédit chez moi; ils ne peuvent pas guérir les cœurs brisés. Jésus est mon docteur; lui seul peut guérir et sauver mon âme. » — Un troisième : « Vous dites que Dieu vous a pardonné vos péchés, que vous le sentez, non avec la tête, mais avec le cœur, et que vous voulez vivre et mourir pour lui; si les Cafres viennent un jour pour vous tuer, n'abandonnerez-vous pas sa Parole pour fuir? » — « Si les Cafres viennent et me tuent, je serai plus tôt chez mon Père. » Voici les noms des candidats : hommes, — Mapaté, Ntounia, Makarika, Pourouroux, Pitcho, Ramolelo, Mayoualé, Moyolouané et Kapitaine; femmes, — Letlotleng, Khobuclo, Moïketsi, Makouroubané, Matékoa, Touté, Nogé, Lésémélo, Nouniana, Mayoe, Mokouèni, Lelate, Ntouna, Lepafé, Lekhala, Fumani, Mosiriniani et Seboulelo.

« Mapaté est le mari de Mina, l'une des femmes baptisées l'année dernière. Il était travaillé dans son âme depuis longtemps; il aurait pu être baptisé avec sa femme; mais alors il venait de renoncer à la polygamie, et j'ai désiré qu'une année de délai justifiât de sa sincérité. Il est l'un des plus avancés dans la piété, et l'un des plus

zélés à annoncer le salut à ses compatriotes. Il tient des réunions chez lui ; et comme sa maison était trop petite pour y recevoir ses amis, il vient de s'en bâtir une, dans le style européen, assez grande pour répondre à son but.

« Pourouroux est le mari de Catherine que j'ai baptisée avec Mina. Il est spirituel et très avancé dans la connaissance du Seigneur. C'est un vieillard qui pense et réfléchit beaucoup et qui ressemble plus à un chrétien rempli d'expérience qu'à un jeune converti. Souvent il nous a fait des discours qui nous ont fort étonnés. Aussi lui avions-nous donné, le frère Daumas et moi, le beau nom de philosophe. Voici le résumé de l'un de ses discours dont le sujet était l'amour de Dieu : — « Quand je contemple les cieux et toute leur armée, le soleil, la lune et les étoiles, et que je considère leurs rapports avec les besoins de l'homme, moi, Monari, (de Myn heer, monsieur), je dis que Dieu est amour. Quand j'abaisse mes regards vers la terre, que Dieu a créée assez dure pour nous porter et pas trop dure pour nous empêcher de la labourer ; quand je pense à sa fécondité et à nos besoins, moi, Monari, je dis que Dieu est amour. Quand je porte mes regards sur les êtres animés, le bétail, les bêtes des champs, que j'examine leurs nécessités, et que je vois les campagnes couvertes d'herbes pour fournir à leurs besoins, moi, Monari, je dis que Dieu est amour. Quand je rentre en moi-même, que je vois le péché et Dieu qui a envoyé son Fils pour me sauver, alors moi, Monari, je m'écrie : vraiment Dieu est amour. » Il y a près d'un an que cet homme me fit ce discours, en venant me parler des besoins de son âme. Aujourd'hui parmi les questions qu'il adresse aux différentes personnes qui cherchent le Seigneur, se trouvent souvent celle-ci : « Sais-tu que Dieu est amour et que cet amour nous a donné son Fils ? »

« Mokouèni est la femme de Juli qui fut aussi baptisé avec Mina ; c'est l'une des femmes les plus pieuses de la station. Elle fait beaucoup de bien dans la *Motsi* (village) où elle demeure ; quatre de ses compagnes ont été amenées à chercher le Seigneur par son moyen.

« Je vous ai parlé de ces trois personnes non par choix, mais uniquement à cause des liens qui les unissent à nos premiers néophytes. Si je devais faire un choix parmi ces nouveaux chrétiens, afin de vous en entretenir, je serais fort embarrassé, parce que tous sont dignes des mêmes éloges. Ce ne sont pas là, au reste, les seules familles chrétiennes sur la station : il y en a plusieurs autres encore : Kapitaine et sa femme, Pitcho et sa femme, Lekhala, Makarika et Lésémélo, son épouse, sont de ce nombre, et nous pourrions encore citer les noms de Ntounia, Ramolélo et Mayoualé dont les femmes sont au nombre de nos candidats au baptême.

Zèle et conduite chrétienne des candidats ; célébration de neuf mariages.

« Mais j'en viens aux faits que je vous ai annoncés. Le premier et le plus important est la fidélité et la persévérance de nos candidats, et leur désir sincère de glorifier le Maître auquel ils se sont donnés. Le culte domestique a été établi par eux-mêmes, sinon dans chaque famille, du moins dans toutes celles dont le mari ou la femme sait lire. Ceux qui ne savent pas lire se rassemblent chez ceux qui savent. Là on lit une portion des Saintes-Ecritures, on fait quelques remarques, on chante plusieurs cantiques et l'on termine par la prière. Lorsqu'on s'est séparé, chacun prie encore en son particulier. Ceci m'a été rapporté par une femme faisant partie du nombre de ces candidats, qui va tous les soirs chez Mapaté. Un autre fait, c'est qu'ils rassemblent eux-

mêmes les candidats, chaque semaine, pour les questionner, les exhorter et prier avec eux. Souvent ils viennent, quatre ou six à la fois, me raconter la joie qu'ils ont éprouvée dans ces réunions ; voici comment ils s'expriment : « Monsieur, nous avons rassemblé les candidats ; ils sont allés en avant : ils ont de la réponse. » Autre fait. Dernièrement nous eûmes la réunion de préparation à la sainte Cène où Mapaté, Ntounia, Pourouroux, Pitcho, Mayoualé, Mogolouané, Makarika, Juli et Ramolelo déclarèrent que, vu qu'ils s'étaient entièrement donnés au Seigneur et qu'ils avaient abandonné leurs anciennes coutumes, et en particulier la polygamie, ils désiraient, pour se conformer en tout point à la Parole de Dieu et vivre dans la sainteté, faire bénir leur mariage dans l'Eglise ; car, disaient-ils, le mariage est d'institution divine, et notre union avec nos épouses, n'a point reçu d'autre sanction qu'un consentement mutuel d'elles et de nous. Je reçus cette déclaration avec joie; je publiai les annonces trois dimanches de suite, et, vers le milieu de la semaine suivante, je bénis ces neuf mariages. Les époux firent une fête chrétienne qui dura trois jours; ils se firent un scrupule de boire de la bière; l'un tua deux vaches, l'autre une, le troisième des brebis; ceux qui étaient pauvres ne tuèrent rien ; mais les indigents eurent autant que les riches, parce que toutes choses étaient communes entre eux pendant ces jours de fête. Leurs repas se composèrent d'un morceau de *bogobé* ou pain cafre, et d'un morceau de bœuf; l'eau fut leur unique boisson. Après les repas, les convives chantèrent des cantiques et prièrent tour à tour ; ils allèrent ensuite faire une promenade, marchant à la file et chacun conduisant sa dame par le bras, chose nouvelle chez les Béchuanas. Quelques coups de fusil terminèrent la fête.

« Je citerai comme dernier fait, Messieurs, la fidélité

des néophytes à annoncer l'Evangile partout où ils vont : ils font tous leurs efforts pour réunir le plus de gens qu'ils peuvent. A l'appui de ce fait, je transcrirai ici les lignes que le frère Daumas m'adressait dernièrement : « Mon cher frère, j'ai eu le plaisir de recevoir la visite de plusieurs chrétiens de Béerséba. Ils nous ont bien réjouis par leur attachement à la vérité et leur zèle à rendre témoignage à l'Evangile de la grâce. Je ne saurais vous dire combien je suis heureux des relations qui s'établissent entre notre station et la vôtre. »

Admission de quarante-cinq indigènes comme candidats au baptême, et signes de conversion parmi une classe de plus de cinquante personnes.

« Bientôt après la fête de Pentecôte, je convoquai tous les membres de l'Eglise pour procéder à l'élection de nouveaux candidats au baptême. J'avais alors une classe d'aspirants fort nombreuse ; ils venaient régulièrement chez moi tous les mois pour me parler des intérêts de leur âme. La réunion dura six heures ; durant ce temps, nous cherchâmes à nous assurer de la conversion de ceux que nous allions recevoir. J'ai le plaisir de vous annoncer que quarante-cinq personnes, quinze hommes et trente femmes, furent reçues candidats à l'unanimité de toutes les voix de l'Eglise. La plupart d'entre eux avaient donné depuis longtemps des marques sincères de conversion, en renonçant à la polygamie, en montrant du goût pour la prière et du zèle pour le service du Seigneur. Tous confessaient leur foi en Jésus-Christ, leur renoncement au monde et leur désir de se consacrer à Dieu par le baptême. J'ai commencé avec eux un cours de religion qu'ils reçoivent deux fois par semaine. Les progrès qu'ils font journellement dans la connaissance du Seigneur, me prouvent toujours plus

qu'ils connaissent l'esprit de la Bible, et qu'ils font de leur salut la principale occupation de leur vie.

« Une autre classe, au-dessus de cinquante personnes, me donne aussi beaucoup d'espérance. Dans ce nombre, il y en a plusieurs que je crois près du royaume des cieux. Le sérieux qu'ils mettent à chercher la vérité, me fait espérer que l'année prochaine, si Dieu nous conserve encore, un grand nombre de candidats sortiront de cette classe. Elle augmente encore chaque semaine et prend une grande partie de mon temps. C'est à cause du manque de temps que je ne l'ai pas encore divisée en deux. Mes classes de Béchuanas ne me laissent que le vendredi, que je donne à la classe de Bastards. »

Refroidissement et guerres des Bastards

« Mais que vous dirai-je de mes pauvres Bastards? ils ne peuvent être qu'une tache dans ma lettre : des neuf candidats que j'avais l'année passée, il n'y a qu'une femme qui ait été ajoutée à l'Eglise. Presque tous les Bastards avaient quitté la station, il y a environ six mois, à l'exception d'Aron et des autres membres de l'Eglise, à qui je dois rendre un bon témoignage pour leur fidélité au Seigneur pendant les jours de tentation. Mais la plupart des candidats, aussi bien que le reste de leurs compagnons, se sont laissés entraîner dans le péché. Je dois dire qu'ils avaient été privés de leur récolte, fruit de pénibles travaux. La famine, se faisant fort sentir, les avait portés à faire un commando (expédition) pour se procurer du bétail à tuer. Vous avez entendu parler d'un chef cafre nommé Danster (1), qui tua un parti de Bastards dont le chef était un certain Knecht. Son frère, âgé de dix-huit ans, s'est présenté pour venger cette dé-

---

(1) *Voy.* Journal des Missions Évangéliques. IXe année, p. 296.

faite, avec un autre individu dont le nom est Adam Krotz, demeurant à Yemer-Berg. Nos Bastards ont été contents de cette circonstance : l'un voulait venger son père, l'autre son neveu, etc., etc. La perte de Danster fut bientôt jurée. Comme nos Bastards virent que je m'opposais à cette œuvre de ténèbres, ils quittèrent la station pour être libres, sans néanmoins s'en éloigner autant que je l'aurais voulu. Ils attaquèrent Danster sur les terres de Moschesch, à deux reprises différentes ; ils lui enlevèrent six cents têtes de bétail environ, avec le wagon de Knecht sur lequel le chef cafre avait placé ses effets. Ce bétail a été partagé non loin d'ici ; ainsi ma station se trouve dans un danger imminent ; car si Danster peut rassembler assez de Cafres pour nous attaquer avec quelque chance de succès, il ne manquera pas de le faire. Trois mois après cette affaire, les Bastards se sont rapprochés de la station, et les environs en sont peuplés plus que jamais. Les candidats sont rentrés au milieu de nous ; ils ont reconnu leur faute et m'ont prié de recommencer leur instruction. Je l'ai fait il y a déjà deux mois ; mais ces hommes sont froids et ne paraissent pas avoir compris ce qu'est la conversion. Tout ce que je puis dire d'eux, c'est qu'ils sont convaincus de péché et de la nécessité de se convertir pour entrer dans le royaume des cieux. Le service divin est assez bien fréquenté par les Bastards des environs et ceux de la station.

Epreuves de la station et leur résultat.

« Le commando dont je viens de vous parler a failli avoir les suites les plus graves pour notre établissement. Un grand nombre de Bassoutos voyant que les Bastards l'avaient quitté, et craignant les Cafres, nous abandonnèrent aussi. Parmi eux était le chef Moletsani

et tous ses gens. J'ai craint, pendant longtemps, de voir ma station tout-à-fait désertée par ses habitants. Heureusement que j'avais alors des classes nombreuses de personnes cherchant le Seigneur. Elles m'ont beaucoup aidé à comprimer cette manie d'émigration. Aujourd'hui la plupart des indigènes qui avaient fui, sont revenus, sauf le chef Moletsani et son peuple qui se sont rapprochés de Mekuatling (1); mais ils ont été remplacés par d'autres émigrants venus soit de la Colonie, soit de Philipolis. Les alarmes continuelles, que nous ont causées les Cafres, n'ont pas laissé que d'avoir d'heureux résultats pour nos Béchuanas; forcés plusieurs fois à se préparer à la mort, ils ont appris à prier et à se confier au Seigneur pour obtenir la délivrance; grâce à Dieu, jusqu'ici leur attente n'a pas été trompée.

« Pendant ces temps de trouble, notre chapelle était toujours remplie d'auditeurs sérieux et attentifs à la Parole du Seigneur, seule capable de sauver leurs âmes. L'école était même remplie, et aujourd'hui encore tous veulent apprendre à lire. Ils ont épuisé tous nos livres en séchuana, et j'ai été obligé d'apprendre à lire l'écriture aux plus avancés. Quelques-uns lisent maintenant l'Evangile selon saint Jean à mesure que je le traduis; ils lisent aussi d'autres morceaux. Hier je comptais, dans la plus grande classe, 170 écoliers. Le culte en séchuana est toujours très fréquenté. Le dimanche, une heure avant le service, il y a toujours deux cents personnes qui attendent aux portes de l'église, et lorsqu'elles me voient aller du côté de la cloche, elles courent dans l'enceinte de la chapelle pour y trouver des places. Le nombre de mes auditeurs, tant dans l'église qu'aux portes,

---

(1) Ou Mokotling, station de M. Daumas.

Rédacteurs.

est d'environ 400 personnes. Les enfants ne peuvent trouver de place dans l'église : Mlle. Delatte les rassemble dans l'école pendant le service, et là elle s'entretient avec eux.

« L'infant school, sous les soins de nos dames, va très bien. Les enfants y sont dociles et y font des progrès. Cette école est ordinairement trop pleine ; c'est pourquoi nous avons dû envoyer, à la grande école, une trentaine d'enfants qui la fréquentaient et qui étaient les plus avancés; mais, dans peu de jours, la petite école s'est trouvée tout aussi encombrée qu'auparavant. Le nombre de ces petits écoliers est de 120 à 130.

Progrès de la civilisation et travaux matériels.

« La civilisation fait des progrès dans la même proportion que le Christianisme. Tous ceux qui cherchent le Seigneur et se convertissent, veulent aussi s'habiller à l'européenne et adopter, autant que possible, les mœurs des peuples civilisés. Dans ses après-midi, frère Mœder bâtit une partie de l'aile droite de notre maison pour s'y loger momentanément. Deux petites constructions en briques, de six à huit pieds carrés, ont été achevées. Des pierres ont été carrées et charriées, tant pour une partie du bâtiment dont je viens de parler, que pour le fondement de notre école en briques.

« Veuillez agréer, etc., etc.

S. ROLLAND, missionnaire. »

STATION DE MORIJA.—RAPPORT DE M. ARBOUSSET, SOUS LA DATE DU 26 JUIN 1838.

Monsieur le président et messieurs,

« Il y a longtemps que vous n'avez reçu de rapport détaillé sur l'état de notre œuvre à Morija. Je puis

donc supposer que vous apprendrez avec un plaisir d'autant plus vif qu'elle y est en progrès, Dieu merci.

Culte public.

« Les services religieux sont mieux suivis que jamais, et beaucoup plus goûtés. L'auditoire ne se fait plus attendre après le son de la cloche, au contraire, la chapelle est quelquefois remplie, avant l'heure de la prière.

« En particulier, que j'aime à voir les femmes des natifs profiter des moyens de grâce! L'on se rappelle sans doute qu'il n'en était pas ainsi au commencement : nous les trouvions alors si indifférentes et si légères! Aussi bien n'était-ce pas tout-à-fait leur faute, de témoigner tant d'insouciance. Elles ne connaissaient encore aucun des attraits de l'Evangile pour être attirées; leurs maris ne les encourageaient nullement, et tout dans les mœurs des Béchuanas contribuait à les éloigner des assemblées publiques. Mais aujourd'hui, ces mêmes femmes sont à la fois assidues et attentives à la prédication de l'Evangile. Oh! que l'Evangile est puissant, Messieurs; comme il adoucit admirablement notre caractère et change nos inclinations! qu'il est propre à tout modifier, à tout régénérer dans ces contrées païennes, coutumes, conduite, cœur, tout absolument, sans distinction de sexe, d'âge, ni de rang! Béni soit son auteur pour le premier succès que cette divine doctrine vient d'obtenir au milieu de nous!

« Quelques personnes, durant l'exercice, soupirent, pleurent, sanglottent, tombent dans des convulsions, font un extrême bruit. Les unes, je le pense, avec sentiment, touchées de componction; mais un plus grand nombre, par hypocrisie, à l'instar des premières, ou par habitude, ce qui fait que nous n'avons d'indulgence pour personne.

« Ces scènes, du reste, ne laissent pas que d'émouvoir l'assemblée, qui voudrait savoir notre opinion sur ce phé-

nomène; mais nous n'en avons aucune bien arrêtée. De pareils faits ont eu lieu dans les Indes, aux îles de la mer du Sud, dans presque toutes les stations de l'Afrique méridonale, et partout les missionnaires ont été partagés dans les jugements qu'ils en ont portés; plusieurs n'ont même pas dissimulé leur désapprobation. Pour moi, la première fois que j'entendis les Hottentots pleurer en pleine église, à Béthelsdorp, j'en reçus une impression fâcheuse, qui m'est encore restée. J'avoue pourtant qu'il est naturel que ceux qui ne sont pas habitués, comme nous, à contenir leurs émotions, et c'est le cas des païens, sachent peu cacher les fortes et émouvantes impressions qu'ils peuvent recevoir de la prédication de l'Evangile.

Signes de conversion.

« Mais vous aussi, Messieurs, vous aimeriez mieux ce Mossouto franc, sincère (1) qui vient aujourd'hui me dire ouvertement, mais sans flatterie : « Vos paroles sont vraies et bonnes, je les reçois, » et qui le lendemain me rapporte une *essette*, une *plane* en ajoutant : « Tenez, autrefois je vous volais, de même que les autres gens; mais je ne veux plus le faire. Et ces outils, que voilà, je vous les fais rendre par un de mes sujets qui les avait tenus cachés pendant deux ans. Quand les Béchuanas, dérobent quelque chose, leurs chefs le savent, mais ils n'en disent rien, parce qu'ils sont complices. Dorénavant, je vous déclarerai tous les larcins de mes gens, et je les obligerai à tout vous rendre. » Ce jeune Molapo, j'aime à le croire, est réellement converti, avec un de ses premiers conseillers et deux autres de ses sujets.

(1) Molapo, fils puîné de Moschesch et second chef de Morija. Quelquefois son émotion est visible durant le service, mais sans être extérieurement accompagnée de démonstrations suspectes de ce qu'il éprouve intérieurement.

Catéchumènes internes et externes.

« Tous les quatre ont été reçus candidats au baptême, avec huit autres habitants de la station ; les douze me donnent de l'encouragement par le désir qu'ils manifestent d'instruction, et quelques-uns par leur intelligence supérieure. L'un d'eux raisonnait un jour comme suit : « Vous voulez savoir si l'âme est immortelle ! Considérez Adam; de quoi fut-il créé? Son corps, d'argile, son âme, Dieu la lui souffla dans les narines. Puisque cette âme sort de Dieu même, elle est immortelle, comme Dieu. » — « Voyez, encore le nom de l'âme, *moea!* Ce mot ne signifie-t-il pas *vent*, quelque chose qui n'a point de membres ? Eh bien, le vent ne meurt pas; il passe, nous l'entendons de nos oreilles, et il s'en va souffler ailleurs ! » Cet autre voulant prouver que le péché est en nous par notre premier père : « Nous sommes noirs, dit-il, et nos enfants sont noirs. Les blancs, au contraire, ont des enfants blancs; un poitrinaire lègue son mal à sa postérité : le père des hommes légua de même à ses descendants la maladie du péché. » — « Dieu est partout, disait encore l'un de ces intéressants Bassoutos, comme la lumière est répandue dans tous les lieux ! » Et Molapo, en parlant des œuvres du Créateur. « Je les admire toutes, s'écriait-il avec émotion; mais celle qui m'étonne le plus, c'est l'espace (Sébaka) ! »

« Cette première classe de catéchumènes internes reçoit régulièrement une instruction chrétienne dans ma maison, le mardi et vendredi de chaque semaine. En outre, il y a catéchisation les mercredis et samedis soir pour dix-sept individus *externes*, moins développés que les premiers, mais non moins intéressants. Ils prennent la peine de se rassembler sur la station, pour être instruits, des divers quartiers du district missionnaire, c'est-à-dire de deux

et même trois lieues de loin de notre établissement. L'un d'eux assure que son âme est travaillée depuis trois ans; un autre confesse ouvertement qu'il a un cœur de chair « qui n'aime que la viande » et que c'est pour cela que le désir lui est venu de se repentir. Tous reconnaissent que tout ce que nous prêchons est vrai, qu'il y a un Dieu dans les cieux, puissant, terrible, qui peut tuer et donner la vie, qui veut et doit être craint, aimé, servi.

Incrédulité.

« Avec tout cela, et au milieu de ces belles confessions, surgissent dans l'esprit de quelques naturels certaines pensées d'incrédulité, comme dans la parabole du semeur l'ivraie parut aussitôt avec le bon grain. « Moi, je veux d'abord monter au ciel pour voir s'il y a réellement un Dieu, disait fièrement un pauvre Mossouto, et quand je l'aurai vu, je croirai en lui.»

« Moïse en donnant la seconde loi au peuple Juif, ajouta : « Ce commandement que je te prescris aujourd'hui, n'est pas trop haut pour toi, et il n'est pas non plus éloigné. Il n'est pas aux cieux pour dire : Qui est-ce qui montera pour nous aux cieux et nous l'apportera, afin de nous le faire entendre et que nous le fassions; car cette parole est fort près de toi, (1)» et Saint Paul (2) applique ces mêmes paroles aux doctrines du salut qui sont claires, explicites, à la portée de toutes les intelligences. Nous, comme on voit, nous avons à les appliquer à la doctrine de l'existence de Celui « dont la puissance éternelle et la divinité se voient comme à l'œil, quand on considère ses ouvrages. (3) »

---

(1) Deut. XXV, 11-14. (2) Rom. X, 6-8. (3) *ibid.* I. 20.

Observation du sabbat.

« Passant de ces tristes réflexions à un sujet moins affligeant, la sanctification du dimanche, qu'il est intéressant, Messieurs, de considérer les progrès qu'ont faits à cet égard, non seulement les habitants de Morija et de Bossiou, mais la tribu tout entière ! On a maintenant pour ce saint jour, un respect général, mêlé d'une certaine crainte, qui fait que déjà des milliers de natifs l'observent très strictement.

« Hors de nos deux établissements on se réunit, à la porte de la hutte du chef, pour chanter et prier aussi bien qu'on sait, tandis que peu de monde, chez nous, ose se livrer aux travaux de la campagne ou de la maison. Le matin, mes collègues et moi, nous nous faisons un devoir d'être debout de meilleure heure qu'à l'ordinaire, veillant à ce que personne n'entreprenne de voyage, ou n'aille à ses champs, démarche hardie, sans doute, mais que le Seigneur s'est plu à admirablement bénir. Ainsi nous chômons tous, lorsque vient le repos de Dieu. Beaucoup de personnes, dans nos alentours, s'unissent à nous pour adorer le Seigneur et lui rendre grâces, avec recueillement. Pourquoi tous nos paroissiens ne le font-ils pas avec plus de connaissance de cause et de sentiment ?

« Témoins de ce spectacle nouveau, les indifférents ont garde de s'en moquer, bien qu'ils avouent avec une parfaite naïveté d'expression, « qu'ils sont trop paresseux pour nous imiter et tomber sur leurs genoux, » quand d'ailleurs, ils ne savent que dire à Dieu. D'autres nous objectent que l'école est loin, qu'ils se fatigueraient pour s'y rendre, à quoi il a été victorieusement répondu que se fatiguer est peu de chose, en comparaison de brûler éternellement, après être mort impénitent, sans connais-

sance du Sauveur, et sans amour pour lui. Et encore cette autre excuse, beaucoup moins plausible que la première : « Je n'ai point d'habits européens, pour paraître à l'église, » comme si c'était avec l'habit qu'on écoute et qu'on prie ! Pardon si je reproduis ici une réplique trop locale, peut-être, mais pourtant juste.

Goût pour la lecture.

« Messieurs et chers frères, l'auriez-vous prédit il y a deux ans ? aujourd'hui, tous nos Bassoutos veulent apprendre à lire. Le succès des dix premiers qui y ont réussi a extrêmement encouragé les autres. Des livres imprimés d'hier dans la langue de ces tribus ont été distribués et reçus avec beaucoup de joie et de reconnaissance à Morija comme à Thaba-Bossiou. Sur le premier feuillet de ces petits livres sont écrits les noms de l'une des deux institutions et des nouveaux *lauréats*, avec une ligne de louange telle que celles-ci : « Molapo a appris à lire. » — « Moniakatela aime les tableaux de lecture. » — « Sepitla aime et la lecture et le chant. » — « Kobotlo reçoit en prix un petit livre dans lequel il a besoin de chercher un meilleur cœur. » Toutes ces petites marques de satisfaction ont produit d'excellents effets.

« Dans nos stations, hommes et femmes demandent des abécédaires ; dans plusieurs villages environnants, c'est la même ardeur ; des centaines de tableaux d'épellation et de lecture ont déjà été distribués au dedans comme au dehors. C'est ainsi que maints individus sont parvenus à lire tout seuls à l'aide de nos feuilles imprimées, qu'ils avaient prises chez eux, et qu'ils étudient souvent, occupés à déchiffrer tout le jour et une partie de la nuit. Remarquez ici comme la lecture civilise. Un nombre considérable d'indigènes commencent à faire

des chandelles, et après avoir eux-mêmes appris à lire, ils font lire leurs femmes et leurs enfants, le soir au retour des champs ou de la chasse.

« Quant à nos écoliers les plus avancés, les petits livres dont on les avait pourvus sont déjà chose rebattue, qu'ils savent à peu près par cœur. Heureusement l'idée est venue à mon ami Casalis de leur apprendre à lire aussi l'écriture de main, ce qu'ils ont bientôt su; de cette manière nous satisfaisons leur avidité d'instruction, en attendant que nous puissions leur offrir quelque ouvrage dont le *volume remplisse les deux mains*, selon l'expression de Molapo.

Prospérité temporelle.

« Béni soit Dieu, le pays des Bassoutos est dans un état de paix parfaite. Depuis quelques années il se peuple à la fois, s'enrichit et s'éclaire tous les jours. Morija où les missionnaires s'établirent il y a quelques années, avec une poignée d'hommes, compte aujourd'hui 272 huttes, c'est-à-dire, en supposant trois personnes dans chaque hutte, 816 habitants. Dans les alentours, sans franchir les limites du district missionnaire, se trouvent plusieurs milliers d'âmes. Partout l'on rencontre de nouvelles faces de gens qu'on n'avait jamais vus auparavant; sur toutes les montagnes s'élèvent aussi des kraals nouveaux. Evidemment le Seigneur a des vues d'amour et de compassion envers ces pauvres païens. Malheureux autrefois, ignorants, grossiers, décimés et par les guerres et par les famines, aujourd'hui ils commencent à voir de meilleurs jours, des jours de paix et de bonheur, d'abondance et de lumière.

« Rien de plus beau que leurs récoltes pendant les trois dernières années et pendant celle-ci surtout. Dans la capitale de la tribu on a fait provision de millet pour sept

ou huit ans; chez beaucoup d'autres chefs pour quatre ou cinq. Les Barolongs, les Batlapis, les Griquois viennent journellement acheter ce blé et pourvoir la nation de bétail; elle en était ci-devant très pauvre. Depuis notre arrivée dans ce petit état, il n'y est pas entré moins de 1,500 bêtes à cornes, 40,000 brebis, 35, 00 chèvres, 200 chevaux, 300 fusils et des munitions de poudre et de plomb en proportion. Les missionnaires eux-mêmes, ceux par exemple, de Béerséba, de Béthulie et de Philippolis, envoient leurs fourgons pour se procurer du blé indigène. « Quoique pour des estomacs français, m'écrivait M. Pellissier, ce grain ne vaille pas le froment, nous serons pourtant heureux d'en avoir dans ces temps de famine où l'autre nous manque, et votre pays deviendra ainsi pour nous ce que l'Egypte fut jadis pour Jacob et ses enfants. »

La médecine en rapport avec l'œuvre missionnaire.

« La confiance des natifs dans leurs guides spirituels augmente considérablement; la sphère d'activité de ceux-ci s'élargit à mesure. Dans ces derniers temps en particulier, ils ont eu fort à s'occuper de médecine et de chirurgie. A Thaba-Bossiou, un jeune homme fut atteint d'une phrénésie aiguë; jeté par cette affection cérébrale dans un délire constant et furieux, présentant un visage rouge et gonflé, des yeux saillants et enflammés, ce jeune homme était un spectacle des plus tristes et des plus effrayants. Frère Casalis pratiqua une saignée à l'avant-bras du malade, et celui-ci recouvra aussitôt l'usage de ses sens et sa santé. Un autre noir ayant fait une chute de cheval qui lui avait démis le bras, fut pansé et recouvra de même l'usage de ce membre, Il y a trois semaines que la chapelle de Morija ressemblait à une infirmerie; vous y auriez vu un Mossouto dont la main avait été fracturée

par le choc d'un fusil qui avait fait éclat, comme il voulait saluer l'arrivée d'un ami. A côté de lui, un autre naturel souffrait d'une lésion aux os du crâne dont la guérison radicale paraît impossible (1). Celui-ci avait été mordu par un pophader; un autre s'était blessé en coupant du bois dans la forêt; un troisième, c'est un tigre qui l'avait déchiré de ses griffes et de ses dents. La plupart de ces personnes étaient des étrangers venus des alentours de la station pour être soulagés, c'est ce qui explique pourquoi ils s'étaient transportés dans l'église où il est rare, d'ailleurs, que nous n'ayons pas toujours quelques malades à soigner. J'ai pour habitude constante, après les pansements, de faire une prière à haute voix, que les assistants répètent phrase après phrase.

L'attachement aux vieilles robes de peau.

« Il est un point où nous n'avançons que très peu. Nous ne pouvons persuader aux indigènes de remplacer par des habits propres et décents, leurs vieilles peaux de brebis et d'antilopes, toujours remplies de graisse et dégoûtantes. Le beau sexe, en particulier, tient extrêmement à l'ancien costume. Quand les femmes des missionnaires appellent les jeunes filles pour leur mettre une jupe et leur apprendre à coudre, celles-ci ne répondent le plus souvent que par un rire d'indifférence, et leurs mères n'agissent pas autrement. Quelquefois même quand vous êtes parvenu à captiver les filles, les pères arrivent au bout d'une semaine qui vous les enlèvent, vous demandant si l'on n'est pas encore prêt à compter aux pa-

(1) Ce jeune homme revenant un jour des champs, très affamé, demanda à une certaine femme de la nourriture qu'elle venait de préparer. Quelqu'un se lève comme un furieux et lui assène un grand coup de bâton sur la tête, avec sang-froid et sans dire pourquoi.

rents *quelque chose ayant des jambes*, c'est-à dire, selon eux, une bête à laine comme récompense. Il a été offert aux femmes des chefs et à d'autres des robes d'indienne très jolie, à condition qu'elles apprendraient à coudre et se feraient elles-mêmes ces modestes vêtements, mais aucune d'elles ne s'est montrée empressée à accepter cette offre, et les plus persévérantes parmi celles qui avaient cédé à notre désir, ne sont pas restées avec nous plus de quatre jours. Elles nous disent que les Bassoutos veulent enduire leurs corps de craie rouge mêlée de gras, de même que chez nous certaines personnes encore se servent de fard pour embellir leur teint.

« Malgré cette opposition nous avons bon espoir ; nos épouses ne se découragent pas non plus. La civilisation lorsqu'elle a eu à combattre des mœurs barbares, a toujours dû surmonter des obstacles bien plus grands que ceux de goût et de mode, et elle les a tous surmontés. C'est dans les écoles que nos petits noirs, avant de grandir, contracteront des goûts différents de ceux de leurs pères et mères, et se civiliseront en s'éclairant et en se convertissant à leur Sauveur. Les étoffes que quelques bienfaitrices chrétiennes dans notre patrie ont eu la bonté de nous envoyer ne sont point un sacrifice perdu. Déjà quatre femmes des natifs ont été habillées, et plusieurs de leurs compagnes suivront cet exemple un jour. Au surplus, ces étoffes nous sont très utiles dans nos écoles, pour habiller décemment les enfants que nous pouvons réussir à y attirer, ce qui leur est un puissant encouragement. D'autres fois elles servent à garantir des intempéries de l'air des corps délicats trop peu soignés. Il n'y a que quelques semaines, par exemple, qu'un habitant de la station vint me présenter son jeune garçon, poitrinaire et très enrhumé ce jour-là, pour que j'en fisse la cure. Hélas! l'enfant n'avait pas un seul haillon sur

lui! « Sans doute, dit ma femme au père, votre fils a besoin avant tout d'être un peu couvert ; » et nous l'habillâmes chaudement, ce qui n'empêcha pourtant pas que six jours après, il ne reposât dans la tombe.

« Agréez, etc.

« TH. ARBOUSSET V. D. M. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES ORIENTALES.

Ile de Ceylan.

L'île de Ceylan, au sud de la presqu'île de l'Inde, est l'une des contrées de l'Asie où règne, sans presque aucun partage, la religion de Bouddha, qui s'est propagée également dans l'Inde au delà du Gange, dans le Thibet, la Chine, le Japon et la Mongolie. Toutefois, l'histoire du Bouddhisme est enveloppée de grandes obscurités, et il est difficile de déterminer s'il est plus ancien ou plus moderne que la religion de Brama.

D'après les recherches les plus récentes, l'on serait tenté de croire que le fondateur de cette religion, Gautama Bouddha ou Bouddhou, a vécu 950 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Ses sectateurs, s'unissant aux disciples de Brama, habitèrent longtemps avec eux la contrée qu'arrose le Gange; ce n'est que 323 ans avant l'ère chrétienne que l'île de Ceylan embrassa le Bouddhisme.

A peu près dans le même temps, les Bouddhistes répandirent leur doctrine dans le Thibet, qui devint leur asyle, lorsque les Brames, devenus puissants, commen-

cèrent à les persécuter. Ces persécutions sanglantes, allant toujours croissant, les émigrations des Bouddhistes, devinrent plus fréquentes et plus nombreuses, et c'est ainsi que leur religion se répandit de Ceylan, à travers les deux presqu'îles de l'Inde, jusque dans la haute Asie d'une part, et jusque dans la Corée et le Japon, de l'autre; les derniers calculs faits portent le nombre de ses disciples à plusieurs cent millions.

Le fond de la doctrine de Bouddha est aussi obscur que son origine. L'éternité de Dieu disparaît dans ce système. Cet attribut incommunicable de la divinité est remplacé par des perfections divines, qui prennent une forme et un corps dans la personne d'un héros ou d'un sage, et qui, au moyen de la métempsycose ou transmigration des âmes, se transmettent, de génération en génération, à des êtres vivants qui sont chargés du gouvernement du monde. Peut-être y a-t-il dans ces incarnations momentanées et successives de quelques-unes des perfections divines, un pressentiment vague de l'incarnation du Fils de Dieu; mais il faut convenir aussi que cette doctrine défigure et rabaisse, bien plus qu'elle ne l'annonce et ne le prépare, le fait évangélique de la manifestation de Dieu en chair. En présence de leurs héros ou de leurs sages divinisés, les Bouddhistes, grands et petits, s'écrient, comme jadis les habitants d'Ephèse le disaient de leur Diane: « Celui-ci est la grande puissance de Dieu! » Mais tandis qu'ils s'empressent ainsi de rendre hommage à des dieux qui ne sont pas des dieux, ils refusent unanimement de donner gloire à Celui qui « est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toutes les créatures; à Celui par qui toutes choses ont été faites, tant celles qui sont au ciel que celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, les trônes et les dominations, les principautés et les puissances; à la Parole, qui était

au commencement avec Dieu et qui était Dieu. » Cette lumière-là, qui reluit au milieu de leurs ténèbres, ils ne la reçoivent pas et ne la comprennent pas.

Il y a cette différence essentielle entre le bramanisme et le bouddhisme, que ce dernier système attribue moins de valeur aux castes que le premier. Les Bouddhistes ont bien des castes, mais elles n'ont pas l'importance de celles des Brames, par la raison qu'ils n'admettent pas de castes de prêtres, et que tout adorateur de Bouddha est, par le fait, apte à remplir les fonctions sacerdotales; aussi chez eux les castes ont-elles un caractère plus politique que religieux. En outre, la tendance qui domine dans le bouddhisme, est celle de la raison. Les sectateurs de Bouddha sont proprement rationalistes, tandis que les adorateurs de Brama, avec leur manie de diviniser les créatures au détriment du Créateur, sont de vrais panthéistes; aussi leur culte revêt-il les formes bizarres de l'imagination la plus fantastique. En échange, le bouddhisme et le bramanisme ont en commun les macérations et ces mille sortes de mortifications dans lesquelles de malheureux êtres abusés espèrent trouver la sainteté, et au moyen desquelles ils s'imaginent parvenir au ciel. Tous les pays soumis à l'influence du bouddhisme, fourmillent de cloîtres dont les moines font vœu de célibat, et obéissent aveuglément à un supérieur nommé Zarado. Les prêtres, en général, appartiennent à ces différents ordres de moines et jouissent d'une grande considération.

L'île de Ceylan à une surface de 1250 milles carrés, et est l'un des plus beaux pays de la terre. La côte sud-est, en particulier, est couverte de verdure et de fruits. Les forêts commencent non loin de la côte; au delà, ce sont des montagnes qui s'élèvent par degrés, dont les unes arrondies et les autres en forme de pyramides, offrent le coup d'œil le plus pittoresque et le plus majes-

tueux. La côte sud et sud-ouest présente le même aspect à peu près, à partir du cap Dondéra jusqu'à Colombo; c'est là qu'au dessus de magnifiques forêts de cocotiers, l'on voit s'élever le pic gigantesque du mont Adam, qui n'a pas moins de 6400 pieds de hauteur, et que les navigateurs aperçoivent en mer à trente milles déjà du rivage. Au nord de Colombo, le sol devient plus uni; il est même plat dans la plus grande partie de son étendue, et est coupé ici et là par de petits golfes que forme la mer en avançant dans les terres, et qui sont comme les diminutifs de l'excellent port de Tricomale que l'on trouve dans cette partie du pays. Plusieurs petites îles sont semées de ce-côté là et bordent le rivage: les plus importantes sont Calpentyn, Manar et Jaffnapatam. L'intérieur de l'île, l'ancien empire de Candy, pays de montagnes de la grandeur de la Suisse, est demeuré longtemps inconnu aux Européens; ce n'est qu'en 1815 qu'il a été conquis par les Anglais qui, les premiers, l'ont exploré.

Les produits de l'île sont le fer, les pierres précieuses, le sel, le riz et la canelle que l'on cultive dans de grands jardins. Parmi les animaux, l'éléphant est le plus remarquable des hôtes des forêts de cette partie du monde, qui donnent aussi un asyle, dans leurs sombres profondeurs, aux léopards, aux hyènes, aux cerfs et en général aux bêtes fauves de toute espèce. Elles fourmillent aussi de serpents que l'on adore en Ceylan comme dans d'autres parties du monde; c'est là l'une des formes les plus usitées que le culte du diable revêt chez les peuples païens. (Apoc. XII, 9.) Mais le plus important et le plus riche produit de l'île de Ceylan, est celui qu'elle retire de la pêche des perles. C'est surtout dans le golfe de Manar que l'on se livre avec le plus d'ardeur à cette branche d'industrie, qui, pour être exploitée, exige des efforts et expose à des périls que l'on a peine à concevoir;

païens et chrétiens de nom rivalisent d'émulation à cet égard, et cherchent à conjurer les dangers immenses qu'ils courent, en employant la magie et les pratiques superstitieuses les plus folles et les plus honteuses. Quand est-ce que les aveugles Chingulais apprendront que la sagesse est plus précieuse que les perles? (Job, XXVIII, 18.) quand consentiront-ils à donner leur récolte de perles tout entière, en échange de cette seule perle de grand prix que le marchand de l'Evangile cherche, trouve et obtient ? (Matth. XIII, 45. 46.)

Les habitants du pays se divisent en trois classes : 1° les Vaddahs qui sont les plus anciens. Ils sont au nombre de 10,000 et vivent au milieu des forêts et dans les antres des rochers; la chasse est leur seul moyen de subsistance; aucun vêtement ne les couvre. 2° Les Singalais ou Chingulais proprement dits, qui paraissent y être venus du continent indien, et qui, 322 ans déjà avant la naissance de Christ, ont adopté la doctrine de Bouddha. Ils occupent surtout l'intérieur de l'île et sont demeurés longtemps libres de tout joug étranger; ils ressemblent beaucoup aux Hindous dont ils ont conservé les castes, avec les modifications dont nous avons parlé plus haut. Parmi eux l'on trouve quelques chrétiens qui datent de l'époque où les Portugais étaient maîtres de la contrée; mais tout leur culte se borne à adorer la vierge Marie. Ces gens appellent leurs prêtres sacristains, et ne se font pas scrupule de fréquenter les temples de Bouddha. La troisième classe des habitants de l'île de Ceylan se compose des Malabares; elle est de toutes la plus nombreuse. C'est au dixième et onzième siècles qu'ils quittèrent le continent voisin et passèrent dans l'île sous la conduite de princes de la religion des Brames. Ils persécutèrent les indigènes et commirent envers eux les plus horribles cruautés. Leur langue est le tamule; leur religion, celle

de Brama ; le territoire conquis et possédé par eux est le nord et le nord-est de l'île.

L'île de Ceylan, désignée anciennement sous le nom de Taprobane, n'est connue de l'Europe que depuis Alexandre le grand. Dans le sixième siècle, après la naissance de Jésus-Christ, elle fut visitée par un négociant nommé Cosmas, qui y trouva, à cette époque déjà, une Eglise chrétienne présidée par un diacre ordonné en Perse. Au huitième siècle, la doctrine de Mahomet parvint à s'y propager, et c'est aujourd'hui encore la religion de la portion la plus cultivée des habitants de l'île. Les Portugais s'emparèrent de l'île en 1518 et en occupèrent successivement toutes les côtes; ils en furent chassés en 1658 par les Hollandais qui, à leur tour, ont dû la céder aux Anglais qui la possèdent depuis 1796. En 1815, le royaume de Candy, qui avait subsisté 2000 ans à travers beaucoup de révolutions, tomba au pouvoir des Anglais ; de cette manière, ceux-ci devinrent seuls maîtres de l'île entière, qui ne fait point partie des possessions de la compagnie des Indes, mais qui relève immédiatement de la couronne.

Les Portugais, aussi bien que les Hollandais, avaient travaillé à propager le christianisme dans l'île de Ceylan, et avaient réussi à déterminer la moitié à peu près de ses habitants à entrer soit dans l'Eglise catholique, soit dans l'Eglise réformée. En 1801, l'on y comptait encore 170 églises et écoles protestantes, et 342,000 habitants se nommaient chrétiens. Mais ce christianisme, comme on peut bien le penser, ne reposait pas sur le bon fondement. Les conversions étaient purement extérieures; aussi, au bout de peu de temps, ces soi-disants chrétiens redevinrent-ils païens, tellement qu'aujourd'hui le district de Jaffna, qui comptait autrefois 32 églises réformées, n'a plus qu'un seul pasteur protestant.

A peine les Anglais se furent-ils définitivement établis

en Ceylan, que les Chrétiens de ce pays touchés de compassion pour ses malheureux habitants s'occupèrent des moyens de porter remède à leur triste état moral. En 1812, la Société baptiste fonda une mission à Colombo, capitale de l'île. Deux ans plus tard le Dr Coke, l'ami de Wesley, aborda dans l'île avec plusieurs missionnaires méthodistes, et y commença d'actifs travaux parmi les Tamules et les Chingulais. En 1817, fut fondé le collége Américain dans le district de Jaffnapatam; et trois ans après que les troupes anglaises eurent conquis le royaume de Candy, la Société des missions de l'Eglise épiscopale vint prendre une part importante dans les efforts faits pour la propagation de l'Evangile, dans ce pays. Ayant parlé ailleurs, avec quelques détails, de l'origine et des progrès du christianisme dans l'île de Ceylan, nous ne rappelons ici que les principales dates de cette histoire(1), et nous nous hâtons d'en venir aux nouvelles parvenues en Europe, dans le courant des dernières années.

Nous commencerons notre revue de la mission, par Colombo, capitale de l'île, qui a une population de 50,000 habitants. Cette station centrale est occupée par les missionnaires baptistes Ebenezer Daniel et Henri Siers. Dans la ville même, l'Evangile fait peu de progrès, le papisme, le mahométisme et la corruption des chrétiens de nom ne faisant qu'endurcir le cœur des païens et le fermer à l'influence de la Parole sainte. Cependant, tous les ans à peu près, quelques païens entrent dans l'Eglise, par le baptême. En échange, les stations aux environs de la ville sont plus florissantes, les conversions y sont nombreuses, et 600 enfants y sont instruits dans 13 écoles.

Le récit suivant, tracé par le missionnaire Daniel, pourra

---

(1) *Voy.* IIe année, p. 310, et suiv.

donner une idée du zèle que déploient les missionnaires, dans l'œuvre de la conversion des âmes : « J'avais appris que le 3 décembre 1832 deux Chingulais devaient être exécutés, comme meurtriers, et je pensai qu'il était de mon devoir de chercher à les visiter. Quoique je susse bien que ces hommes étaient plongés dans la plus grossière ignorance et que l'influence hébétante de leur religion me laissât peu d'espoir de succès, je voulus cependant faire une tentative auprès d'eux, en me confiant dans le secours du Seigneur. Je les visitai le 16 novembre pour la première fois, et leur demandai de me dire à quelle religion ils appartenaient. Nous sommes bouddhistes me répondirent-ils. En me faisant cette déclaration, ils me donnaient à entendre, qu'ils ne croyaient pas au Dieu vivant, éternel, créateur, conservateur et juge des hommes ; qu'ils n'admettaient ni peines ni récompenses après la vie; que la mort, grâce à la doctrine de la transmigration, était pour eux chose fort peu importante, et que de naissance en naissance, leur sort s'améliorerait ou empirerait, ce qui les inquiétait fort peu. Car d'après le système de Bouddha, toutes les âmes sont égales ; celle d'un ange n'a pas plus de valeur que celle du diable, celle d'un homme plus de prix que celle d'un ver de terre, et par conséquent on ne se rend pas plus coupable en ôtant la vie à un homme, qu'en tuant une mouche. Grande est l'ignorance des Bouddhistes, mais parmi les Bouddhistes Horunago et Seletoa (ce sont les noms des deux meurtriers) eussent passé pour très ignorants. Au lieu de leur naissance, reculé dans l'intérieur du pays, ils n'avaient rien appris ni du Dieu éternel, ni de Jésus-Christ, le Sauveur des pécheurs. Il me fallut donc commencer par leur montrer la fausseté et l'absurdité de leur croyance. Je leur parlai du Créateur et Maître de toutes choses, de nos devoirs envers lui, du péché et de ses effroyables suites. Je leur déclarai

qu'il n'y avait de salut pour eux ni en Bouddha ni en quelque autre faux dieu; que Jésus-Christ seul pouvait leur offrir un refuge, et qu'en conséquence, rejetant toute confiance dans leurs idoles, ils devaient chercher grâce et pardon auprès de Dieu par l'intercession de son fils unique. L'un d'eux parut désirer de m'entendre encore sur ce sujet; l'autre demanda qu'on fît appeler un prêtre de Bouddha.

« Dans le principe, je les vis chacun en particulier, plus tard je leur parlai réunis. L'un nia d'abord toute participation au meurtre; l'autre avoua qu'il avait frappé la victime, non dans l'intention de tuer son adversaire, mais dans le but seulement de se venger d'un affront qu'il en avait reçu. Puis de confession en confession, ils finirent par avouer qu'ils avaient commis le meurtre et qu'ils l'avaient fait de propos délibéré. Je cherchai alors à leur rendre sensible la malédiction qui repose sur le péché et à leur montrer la voie du salut qui est par Jésus-Christ. Mais tant qu'ils eurent l'espoir d'être grâciés, tous mes efforts furent vains. Ils semblaient n'être occupés que d'une chose, c'est que je m'employasse en leur faveur auprès du gouverneur, pour obtenir leur élargissement. Je parlai d'eux à leur juge, je lui représentai les circonstances atténuantes de leur crime, mais sans obtenir qu'il me donnât le moindre espoir. Je revins alors vers les condamnés et leur fis part du résultat de mes démarches, leur déclarant que malgré mes instances, je n'avais rien obtenu et les conjurant de se préparer à la mort, qui était imminente et dont ils n'étaient plus qu'à peu de jours de distance. Il paraît que dans l'intervalle ils avaient réfléchi sur ce que je leur avais enseigné, aussi me parurent-ils commencer à songer sérieusement au salut de leurs âmes. Je leur lus des passages de la Sainte Ecriture et les leur expliquai. Ils m'avouèrent alors

que si dans leur ignorance, ils avaient invoqué Bouddha, ils reconnaissaient maintenant la folie de leur conduite passée et ne voulaient plus adorer que le vrai Dieu créateur du ciel et de la terre. Aux questions répétées que je leur adressai sur ce sujet, ils répondirent de la manière la plus solennelle qu'ils étaient décidés à ne plus invoquer que le Dieu de l'Evangile. Huit jours avant leur exécution, deux prêtres de Bouddha étant venus à la prison, dans l'intention de les visiter, ils refusèrent leur ministère et déclarèrent que leur parti était pris de ne plus connaître d'autre doctrine que celle de Jésus-Christ et qu'ils renonçaient par conséquent à celle qu'ils avaient suivie jadis.

« Là-dessus, je m'attachai à leur montrer qu'ils ne s'étaient point seulement rendus coupables par les actes criminels qu'ils avaient commis, mais que leur cœur était en outre rempli d'injustice et de péché, et qu'ils ne pouvaient espérer d'aller au ciel, qu'après qu'ils auraient été purifiés et sanctifiés. Leur ayant cité le passage, (I Cor. VI. 9. 10.) ils confessèrent qu'ils se sentaient chargés des mêmes péchés que les Corinthiens avant leur conversion. Rien de plus remarquable que leurs progrès dans la connaissance de la vérité. Leur ayant demandé un jour, ce que Jésus-Christ a fait pour notre salut, l'un d'eux répondit : Il a quitté le ciel, il est venu dans le monde, il est mort sur la croix, il a pris sur lui nos péchés, il est ressuscité des morts, il est remonté au ciel. A la question, s'ils croyaient que Jésus les entendait lorsqu'ils lui adressaient leurs prières, ils répondirent affirmativement et sans hésiter. Ils reconnurent qu'ils avaient mérité d'aller en enfer, et que s'ils étaient demeurés dans l'état où ils se trouvaient lorsqu'ils furent mis en prison, ils n'auraient point échappé à ce malheur; mais ils exprimèrent en même temps la ferme confiance qu'ils avaient que Jésus-

Christ pouvait et voulait les sauver et leur désir de placer en lui et dans ses souffrances toute leur espérance de salut. Ils témoignèrent une profonde douleur au sujet du meurtre qu'ils avaient commis, et de tous leurs autres péchés ; ils dirent qu'ils demandaient à Dieu de purifier leurs cœurs, et que déjà ils sentaient qu'ils n'avaient plus de haine, qu'ils étaient disposés à pardonner à tous ceux qui les avaient offensés, qu'ils détestaient le péché, et qu'ils ne désiraient qu'une chose, c'est d'oublier leur vie passée pour ne plus vivre que pour Dieu.

« Ils passèrent presque tout entier dans la prière, le jour qui précéda leur fin. Le maréchal leur ayant ôté leurs fers, immédiatement avant qu'ils fussent conduits au lieu du supplice, l'un d'eux s'écria : « O Dieu, ôte-nous nos péchés, pour l'amour de Jésus-Christ, comme l'on vient de nous enlever ces fers. » Ils me demandèrent alors quelle prière ils devaient faire ; je leur répondis que les mots importaient peu, que c'est du cœur qu'ils devaient prier. « C'est de cœur que nous prions, Monsieur, » dirent-ils tous deux alors. Le bourreau voulait leur lier les mains, mais ils lui firent remarquer que cette précaution était inutile, attendu qu'ils n'avaient pas l'intention de s'enfuir ; ils se soumirent toutefois sans résistance à cette opération. En quittant la prison ils demandèrent aux prisonniers qui y avaient été renfermés avec eux, de leur pardonner, si par hasard ils pouvaient les avoir offensés ; ils les invitèrent aussi à prier pour eux. Lorsque je leur demandai, pour la dernière fois, s'ils n'avaient plus rien à me dire : « Rien, répondirent-ils, sinon que vous vous rendiez dans notre village pour annoncer à nos compatriotes le chemin du salut. » Je pris alors congé d'eux, en leur disant : « Que Dieu vous bénisse et reçoive vos âmes dans son royaume. » Arrivés sous le gibet, ils s'agenouillèrent sur le char et firent cette prière : « O

Seigneur, dans notre ignorance, nous avons péché contre toi; mais maintenant nous haïssons le péché, comme tu le hais toi-même. » L'un dit : « O Dieu pour l'amour de Christ pardonne-moi tous les péchés que j'ai commis depuis mon enfance jusqu'à maintenant, et sauve mon âme. » L'autre ajouta : « Seigneur pour l'amour de Christ, ne m'envoie pas en enfer; mais reçois-moi dans ton ciel. » Comme on leur avait déjà mis la corde au cou, ils prièrent le bourreau de leur accorder encore un instant pour prier. L'on entendit alors l'un d'entre eux qui disait : « O mon père! anges du ciel! recevez-moi. » Le char partit alors et leurs âmes entrèrent dans l'éternité. »

Le spectacle de ces deux morts produisit une grande impression sur la multitude. Plusieurs personnes versaient des larmes. Le lendemain, le missionnaire Daniel prêcha à une nombreuse assemblée de Chingulais sur le texte Luc XXIII, 41-43, et posa à son auditoire ému et profondément attentif, la question suivante : « Si deux hommes ignorants et grossiers qui n'avaient jamais entendu parler de Christ, ont embrassé avec tant d'empressement peu de temps avant leur mort, la Parole de la réconciliation, que deviendrez-vous, vous qui l'entendez prêcher depuis si longtemps, si vous négligez un si grand salut ? »

D'après les rapports de 1836, MM. Daniel et Siers continuent leur œuvre avec zèle et persévérance, malgré beaucoup de difficultés. Avec l'aide de trois prédicateurs indigènes, ils célèbrent le service divin dans 15 villages, aux environs de Colombo, et comme les chemins sont mauvais, ils sont obligés de faire à pied des courses extrêmement fatigantes. La station Hangwell est desservie par le prédicateur chingulais nommé A. Carlois. Dix-sept païens y ont été admis dans l'Eglise par le saint

baptême, et à Byamville, située à dix milles anglais de Colombo, l'on a construit une nouvelle église.

La mission méthodiste a également son siége à Colombo. En 1831, MM. les missionnaires B. Clough, D. Gogerly, et A. Chinner, assistés dans leurs travaux par sept aides-indigènes, poursuivaient leur ministère avec activité. A cette époque, ils comptaient 120 membres dans leur Eglise et 400 enfants dans leurs écoles. Plus tard la mission a été renforcée par l'arrivée du missionnaire R. Spence Hardy et celle de deux autres aides-indigènes, et MM. Gogerly et Clough ont reçu une autre destination.

Outre Colombo, les méthodistes ont d'autres stations parmi les Chingulais : ce sont celles de Negembo, Culchura, Galle, Matura et Barlapanater; celles-ci sont occupées par six missionnaires et six aides-indigènes. En 1832, les bouddhistes et les catholiques-romains semblèrent se réunir pour arrêter les progrès de la vérité, en opposant la pompe de leur culte à la simplicité du culte évangélique. Mais leurs efforts eurent un résultat contraire à celui qu'ils en attendaient. Les congrégations des missionnaires ne firent que s'accroître et s'étendre, et des villages entiers se déclarèrent pour l'Evangile. Deux années plus tard, les missionnaires écrivaient : « Il y a onze localités où le Bouddhisme a complètement cessé. Après un long et rude combat, nous avons enfin repoussé l'ennemi. Il se retire en arrière et nous sentons notre courage croître de jour en jour. »

Matura, où travaille présentement le missionnaire Gogerly, est la plus considérable forteresse du Bouddhisme. Toute la richesse du pays y est consacrée à l'entretien de ce culte idolâtre; cette ville seule renferme 700 prêtres des plus instruits et des plus zélés de leur classe, qui y vivent aux dépens des autels. Les mission-

naires ayant à combattre ici contre un système de métaphysique adroitement combiné et défendu par des hommes versés dans l'érudition orientale, leurs succès y sont moins évidents que sur d'autres points de l'île. La violence déployée contre eux va si loin, que leurs ennemis ont été jusqu'à mettre le feu à leurs chapelles et à leurs écoles, et à attenter à leur vie.

La mission méthodiste parmi les Tamules, sur la côte orientale de Ceylan, se compose de quatre stations; Point-Pedro, à l'extrémité nord; Jaffna, Tricomale et Batticaloa; trois missionnaires et cinq aides indigènes y annoncent l'Evangile à une population nombreuse toute dévouée au culte de Brama. Cent trente-cinq personnes ont été reçues membres de l'Eglise, et les écoles, qui sont dans un état de prospérité qui permet aux missionnaires d'en attendre les plus heureux résultats pour la génération à venir, sont fréquentées par 1,600 écoliers. Ils ont souvent la joie d'entendre les louanges de Dieu sortir de la bouche de leurs écoliers passant dans les rues ou se promenant dans la campagne. Partout on demande avec empressement la Bible et des traités. Malgré cela, le paganisme conserve une grande puissance. A la fête de Nellore (ville de six mille habitants, à peu de distance de Jaffna), l'on vit en 1812, 20,000 païens plier les genoux devant un morceau de cuivre qui avait la forme d'une truelle de couvreur, et qui doit avoir été, disent les indigènes, l'arme du Dieu protecteur de la contrée.

Voici comment décrit cette fête de Nellore, qui dura 25 jours, le missionnaire Adley, de la Société des missions de l'Eglise épiscopale. « Les Brames avaient tout mis en œuvre pour la rendre aussi magnifique que possible, et pour conserver leur empire sur le cœur des païens. Ils avaient fait construire deux nouvelles galeries. L'une était destinée à servir d'abri aux personnes que

l'on y nourrissait journellement; l'autre était occupée par les personnes riches qui, à leurs propres frais, régalaient, avec de la crême, les nombreux spectateurs. Le dixième jour de la fête, deux pélerins se coupèrent la langue en l'honneur du Dieu; un autre se passa un fil de fer à travers les deux joues, et s'en alla mendier dans cet état pendant plusieurs jours de suite. Puis le même homme, ayant chaussé une paire de souliers garnis en dedans de pointes de fer, se mit en marche vers le temple pour y faire un pélerinage. Ces divers genres de tortures produisirent naturellement une profonde impression sur les spectateurs. Le soir on donna un feu d'artifice dont l'explosion tua un des assistants et en blessa plusieurs autres. » Le même missionnaire fait observer que ce sont les femmes qui se montrent surtout zélées pour le culte de Bouddha. Elles racontent, dans le plus grand détail, à leurs enfants, l'histoire de ce Dieu, et leur font apprendre par cœur les formules de prières qu'ils doivent répéter dans son temple.

Nellore est la seule station de la Société épiscopale parmi les adorateurs de Brama; les communiants y étaient en 1834 au nombre de 53. Mais cette Société a deux autres stations dans le voisinage de Colombo, à Cotta et à Baddagame, et une à Candy, l'ancienne capitale de l'île. Les missionnaires Baisley et Selkirk sont depuis de longues années établis à Cotta, où ils dirigent les travaux de plusieurs aides indigènes et maîtres d'écoles. A cette station appartiennent un séminaire destiné à former des catéchistes anglais et une imprimerie d'où il est sorti une traduction complète des Saintes-Ecritures dans la langue de Ceylan. A Baddagame, village dans le voisinage de Galle travaillent les missionnaires Trimnel et Faught avec un catéchiste indigène et dix-neuf aides indigènes hommes et neuf femmes.

Voici un extrait du rapport des missionnaires qui nous a paru caractériser leur œuvre.

« Un grand prêtre de Bouddha a fait appeler le missionnaire Faught dans sa *Bana Maduwa* (maison où se rassemblent les Bouddhistes pour écouter les saintes paroles de Bouddha). Le grand prêtre était assis ayant à ses côtés deux autres prêtres; il pria le missionnaire de s'asseoir tout en se faisant rafraîchir au moyen d'un éventail, par un pélerin debout derrière lui. Il proposa au missionnaire diverses questions au sujet de quelques difficultés qu'il avait rencontrées dans la lecture de la Bible. Pourquoi, lui demanda-t-il entres autres choses, le Dieu tout-puissant et tout sage à-t-il permis qu'Adam et Eve succombassent à la tentation du diable! Je l'ignore, répondit le missionnaire; certainement ce qui a eu lieu tournera à sa gloire, et l'homme ne doit pas avoir la prétention de sonder les décrets du Très-Haut. Cette réponse parut satisfaire le grand prêtre. Sur ces entrefaites l'on entendit les jubilations d'une foule de peuple, qui apportait à Bouddha en procession et au son du tambour, des guirlandes de fleurs. Bouddha, demanda le missionnaire Faught, peut-il savoir qu'on lui fait de pareilles offrandes et y prendre plaisir? Assurément repartit le prêtre, car il connaît tout, le passé, le présent et l'avenir. Mais d'après vos propres livres religieux, reprit M. Faught, cela est impossible puisqu'il est parvenu à la Newana, c'est-à-dire à la fin de ses transmigrations, à cet état d'insensibilité complète où il n'éprouve ni peine ni joie. Vous pourriez donc tout aussi bien jeter ces fleurs à mes pieds que les lui présenter. Assurément, dit le prêtre, car celles-ci sont pour son image, mais quant à celles que Bouddha accepte pour lui-même, elles portent avec elles leur récompense pour ceux qui honorent sa statue. Le prêtre, continue le missionnaire, m'adressa ensuite plusieurs autres ques-

tions sur la toute puissance de Dieu, la couleur d'Adam, etc. Il me demanda aussi qui avait créé le monde. Je lui répétai ce que je lui avais déjà dit, que Jéhovah avait fait le ciel, la terre, la mer et toutes les choses qui y sont contenues. Il m'accorda ce point, à mon grand étonnement. Les prêtres qui avaient prêté jusqu'ici une sérieuse attention à mes réponses parurent, dans ce moment, s'animer; l'un d'entre eux surtout, s'adressant avec violence au grand prêtre, lui rappela qu'il était ici pour enseigner les doctrines de Bouddha et non pour recevoir une instruction chrétienne. Le grand prêtre était évidemment agité dans son intérieur, il luttait contre lui-même, c'est pourquoi je profitai de l'occasion qui m'était offerte, pour m'adresser à la multitude, et pour inviter les assistants à chercher leur salut en Christ. Je leur dénonçai qu'une perdition éternelle les attendait, s'ils ne délaissaient pas leurs péchés, pour croire en Jésus-Christ qui a répandu son sang précieux pour le salut du monde. Le grand prêtre fut alors entraîné par les autres et séparé brusquement de moi. Le voyant s'éloigner, je lui tendis un traité intitulé : *Réponse d'un chrétien à un bouddhiste*; mais le prêtre en colère le lui arracha des mains et me le rendit. Là-dessus je partis.

« Une autre fois, le même grand prêtre vint me trouver pour s'entretenir avec moi sur des sujets religieux. Il trouva cette parole dure : « Il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel ils puissent être sauvés, que le nom de Jésus. » Mais je lui fis observer, que ce n'était point ici une parole d'homme, mais la parole du Dieu tout-puissant qui connaît toutes choses. Il fut sur le point de m'accorder la corruption universelle du genre humain, en s'exceptant toutefois lui-même, comme un homme probe et honnête. Je l'invitai alors à se sonder soigneusement et à ne pas se faire illusion

à lui-même, lui promettant qu'il finirait par reconnaître sa propre corruption. Je le sommai d'invoquer le Dieu vivant et vrai, et de lui demander de lui révéler son état de péché et le besoin qu'il avait d'un Sauveur. Ilp arla ensuite de plusieurs autres sujets et finit par confesser en présence de mon interprète, qu'il avait des doutes sur la doctrine de Bouddha, sans pouvoir toutefois se convaincre de la vérité du Christianisme. « J'espère, me dit-il en me quittant, que notre amitié durera. » « J'espère, répliquai-je, que vous deviendrez un vrai chrétien, que nous serons un jour unis dans le Seigneur, et que quand nous aurons été retirés de ce monde de larmes et de misère, nous serons introduits dans le repos préparé au peuple de Dieu, par la grâce du Sauveur charitable, qui a versé son sang pour nous laver de nos péchés.»

A Cotta, il y a 21 communiants, à Baddagame seulement 8. Les écoles des deux stations comptent 900 enfants, et le séminaire 32 élèves.

Au milieu de l'île est située Candy, l'ancienne résidence des empereurs de Ceylan. Cette ville est entourée de toute part d'épaisses forêts. Elle n'a point de fortification; sa seule défense consistait dans les impénétrables forêts dont elle était environnée, et au travers desquelles l'on ne trouvait que quelques issues étroites fermées avec des palissades. Lorsqu'en 1815 les Anglais s'en emparèrent, ils la trouvèrent presque vide; mais plus tard elle s'est repeuplée d'Anglais, de Hollandais, de Portugais, de Chingulais, de Tamules et par la garnison anglaise, de Malais et d'Africains. Dans l'un des temples de cette ville, qui renferme dans son sein cinq cultes différents, le catholicisme, le protestantisme, le mahométisme, le bouddhisme et le braminisme, l'on conserve une prétendue dent de Bouddha, la relique la plus antique et la plus vénérée que possèdent les Chingulais.

C'est dans cette ville qu'a travaillé seul, plusieurs années, le missionnaire Browning, de la Société épiscopale, mais en 1834 on lui a envoyé un aide, dans la personne de M. Oaklei. En 1832, le nombre des communiants était de 19, celui des personnes baptisées de 22 ; la congrégation du dimanche se composait de 200 personnes environ, et les écoles étaient fréquentées par 214 enfants. C'est surtout sur la population chingulaise que les missionnaires ont porté leur attention et vers elle qu'ils ont dirigé leurs efforts. Il arrive souvent que des prêtres de Bouddha viennent les trouver, pour leur adresser des questions au sujet du christianisme. Les missionnaires profitent de ces visites pour leur remettre la sainte Ecriture avec d'autres livres appropriés à leurs besoins spirituels et sortis des presses de l'île. Un jour, un prêtre de Bouddha, qui avait lu les dix commandements, en approuvait ouvertement le contenu. « Comment, lui dit alors le missionnaire, pouvez-vous souscrire à une loi que vous violez, puisque vous transgressez le deuxième commandement, qui interdit l'idolâtrie? » — «Mais vous, repliqua le prêtre, n'adorez-vous aucune idole?» — « Non, cela est contraire à la parole de Dieu.» — « Pourquoi donc vous regardez-vous dans le miroir?» — « Pour pouvoir m'habiller et faire ma toilette! » — « Eh bien ! de même que le miroir réfléchit les traits de votre visage, de même nos statues nous représentent l'image de l'invisible Bouddha.» Il n'est pas nécessaire de rapporter la réponse que fit le missionnaire; chacun peut la supposer. Le sophisme du prêtre était grossier et il n'était pas difficile de l'anéantir.

Les cinq stations de la Société des missions américaines, Tillipally, Batticotta, Oodooville, Panditeripo et Manepy sont à quelques milles de Jaffnapatam. Six missionnaires mariés y travaillent ayant pour les assister dans leur

ministère, trente-un aides indigènes. La nombreuse population tamule de çe district est le champ où ils sèment la Parole de vie. Gabriel Tissera, les prémices de cette mission, fut baptisé en 1819, deux ans après la fondation de cette mission et depuis lors 204 personnes ont été ajoutées à l'Eglise pour être sauvées. La mission a eu ses épreuves : l'incendie, l'opposition du gouvernement et d'autres obstacles l'ont entravée dans sa marche ; mais malgré cela elle a poursuivi ses travaux, et elle est actuellement dans un état prospère. Des réveils considérables ont eu lieu, qui ne peuvent être comparés pour l'étendue, qu'à ceux que l'on voit en Amérique. Les écoles sont surtout l'objet des soins des missionnaires. En 1835, ces écoles ne comptaient pas moins de 6,000 écoliers, et dans l'Eglise il y avait près de 300 communiants. Le nombre des missionnaires s'est accru de 5; il est actuellement de 11 ; ils déploient tous une grande activité.

Comme on vient de le voir, par l'exposé qui précède, le champ de l'île de Ceylan est un sol dur, semé d'épines et difficile à défricher; mais la divine semence y a été déposée; en plusieurs lieux elle a déjà germé et elle produira un jour une riche et réjouissante moisson.

NOUVELLES RÉCENTES.

MADAGASCAR.

Continuation de la persécution.

Un martyre a déjà signalé la cruauté du gouvernement et la puissance de la foi chrétienne dans ce pays (1).

(1) *Voyez* XIII[e] année, p. 119.

L'orage qui s'était levé si menaçant plane encore sur les disciples de Jésus-Christ, et le feu de la persécution souffle avec violence. Dans une lettre particulière portant la date du 8 septembre 1838, l'un des anciens missionnaires de Madagascar, M. le révèrend David Jones, annonce qu'au mois de février de la même année, un autre chrétien a aussi conquis, au prix de son sang, la couronne du martyre. Jetés en prison et chargés de fer, depuis six mois, à ce qu'on croit, deux de ses frères vivaient dans l'attente du supplice et dans chaque jour croyaient voir leur dernier jour; à l'heure qu'il est, ils ont peut-être été immolés victimes de leur foi, et témoins courageux de Jésus-Christ. Objets de la même haine, mais jusqu'ici plus heureux dans leur fuite, quatre autres chrétiens erraient en divers lieux inconnus, mais poursuivis, mais chassés comme les bêtes sur la montagne. Pris, ils devaient être chargés de chaînes et, comme leurs frères prisonniers, expier par la mort, le crime de leur foi. M. Jones espérait qu'il leur serait peut-être possible de se réfugier à l'île Maurice; les chrétiens de ce dernier endroit n'avaient rien négligé pour faciliter à ces victimes de la persécution une fuite devenue pour eux l'unique moyen de délivrance. Toute correspondance est interrompue entre les missionnaires et leurs anciens et toujours fidèles amis; c'est à peine si de temps à autre, et à travers mille difficultés, ils reçoivent des nouvelles les uns des autres. La porte est fermée complètement et pour long-temps sans doute. Cependant les missionnaires sont toujours là qui attendent, et qui prient et pour leurs frères afin qu'ils persévèrent, et pour leurs bourreaux afin qu'ils soient désarmés.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.—Lettre de M. Casalis, datée du 3 septembre 1838.

Le missionnaire se séparant de son collègue et de son troupeau.

Messieurs et très honorés frères,

C'est la première fois que je vous adresse une lettre de Thaba-Bossiou qui est devenu depuis quelques mois le lieu de ma résidence. Les travaux auxquels j'ai dû me livrer avec le frère Gosselin pour faire avancer le matériel de la station, ont pris jusqu'ici une partie si considérable de mon temps qu'il m'a été impossible de vous annoncer ce changement plus tôt. Je quittai Morija le 7 juin. Le souvenir de cette date réveille en moi des émotions bien vives. J'ai été appelé ce jour-là à me séparer d'un intime ami, d'un collègue précieux dont la société m'était devenue en quelque sorte indispensable. Cinq années d'expériences communes nous avaient amenés à une conformité de vues et de plans qui doublait le prix de nos relations journalières.

En m'éloignant de mon ami, il m'a fallu également dire adieu au cher troupeau que je m'étais insensiblement accoutumé à considérer comme ma famille. La vocation du missionnaire semblerait lui interdire des atta-

chements profonds. Après avoir quitté sa patrie et sa parenté ne devrait-il pas se sentir partout étranger?... Le cœur n'est pas, comme la raison, assujetti à la rigueur des principes; il suit partout sa pente naturelle au risque de devenir inconséquent. Peut-être dans ce cas-ci est-ce moins un effet de sa faiblesse qu'une compensation qui lui est accordée par la Providence divine. Je doute que le missionnaire fût heureux s'il ne trouvait autre chose dans son œuvre que l'accomplissement d'un devoir; je doute surtout qu'il réussît. Conduit vers les païens par une compassion profonde, il découvre bientôt l'insuffisance de ce sentiment. L'homme de la nature, fier de son indépendance, repousse une pitié qu'il ne comprend pas et qu'il assimile au mépris, et il ne tarde pas à prouver à celui qui veut l'instruire qu'il doit revenir de ses impressions exagérées, cesser d'attacher une idée de misère à la hutte et au manteau de peau, devenir le commensal de la famille noire, se plaire dans son sein, sympathiser avec elle, et que ce n'est qu'à ce prix qu'on acceptera son amitié.

Dès que ces rapports intimes sont établis, tout se simplifie et devient facile. Le Mochuana n'a plus de secrets pour celui qu'il voit sourire à ses enfants et dormir paisiblement à leur côté. Le missionnaire trouve également des charmes dans la société de ses nouvelles connaissances. S'il les a crues d'abord insensibles, c'est qu'il ne connaissait pas le chemin de leurs cœurs; s'ils lui ont paru stupides, c'est que la confiance n'avait pas encore délié leurs langues. Il découvre en elles des hommes qui lui sont inférieurs parce qu'ils n'ont pas joui des avantages de la civilisation, mais dont l'intelligence ne le cède en rien à la sienne. Les progrès qu'ils font sous ses soins, les questions qu'ils lui adressent, les objections qu'ils opposent à ses arguments, les occasions qu'ils lui donnent

chaque jour de leur faire du bien, tout l'intéresse et l'attache. Les peines mêmes qu'ils lui causent stimulent son amour, en un mot, la compassion qu'il éprouve pour eux est celle d'un père et non plus celle d'un étranger. C'est par ces degrés, Messieurs, que Morija était devenu pour moi comme un second lieu natal : je me trouvais heureux et chez moi au sein de ses habitants (1).—Si quelque chose a pu contribuer à adoucir ma douleur en m'en éloignant, c'est l'état prospère où je l'ai laissé. Quelle différence, en effet, entre l'aspect que cette station présente aujourd'hui et celui qu'elle offrait il n'y a qu'une année ! A cette époque il s'agissait encore de créer chez les natifs des besoins religieux, maintenant ces besoins se manifestent avec une telle force qu'il est presque impossible d'y répondre. La maison missionnaire est comme assiégée du matin au soir par ceux qui y viennent chercher de l'instruction et des conseils. La chapelle a peine à contenir la moitié des personnes qui composent la congrégation d'un dimanche ordinaire. Qu'à Dieu soit gloire et que ce premier mouvement im-

---

(1) Dans une lettre particulière, M. Mæder, aide-missionnaire à Béerséba, dit, en parlant de M. Casalis : « Ce cher frère est extraordinairement aimé de ces peuplades noires ; ses discours ont un grand poids auprès des indigènes ; ses conseils sont bien accueillis et toujours mis en pratique. C'est au moyen de cette influence qu'il est déjà parvenu à retenir plus d'un *commando* prêt à quitter ces quartiers pour aller porter la guerre au loin. Souvent il visite les villages des environs pour y prêcher la Bonne-Nouvelle. Dans ses voyages, il est exposé à passer la nuit dans les maisons des indigènes et obligé de se contenter de leur repas. Leur nourriture consiste en viande, en une espèce de pain bis fait avec du blé cafre, en maïs grillé et en lait. Frère Casalis est si bien accoutumé à ce genre de vie, qu'il ne préférerait pas, au dîner des Bassoutos, un repas richement servi en France, et il dort aussi bien, étendu sur la terre dans la hutte du sauvage, que dans le meilleur lit. »

Rédacteurs.

primé par son esprit aux ossements desséchés soit bientôt suivi des marques non équivoques d'une vie réelle!

Courte esquisse de l'histoire des Bassoutos.

Thaba-Bossiou vous est déjà connu, Messieurs, comme la capitale des Bassoutos et le centre d'une population considérable. Moshesh y établit sa résidence en 1824. Avant cette époque il avait habité avec sa tribu un peu plus au Nord dans les Maloutis. Les chants nationaux célèbrent encore les verts pâturages de Boutaboute et les côteaux escarpés où le jeune Lepoko (1) s'exerçait avec ses compagnons à percer l'élan et le sanglier sauvages. Une guerre désastreuse mit fin à ces passe-temps favoris. Matauana, un des vassaux les plus puissants de Chaka (2) se soustrait avec tous ses sujets à la cruauté de son maître. Il rencontre sur la route Pakarita, chef des Fengous, et après plusieurs combats, le force à fuir devant lui. Pakarita vivement poursuivi, traverse la chaîne des Maloutis (3) et fond sur les Mantætis qu'il trouve sur les sources du Namagari. Ceux-ci favorisés par la connaissance qu'ils ont des localités, s'enfoncent dans les gorges des montagnes, s'avancent rapidement vers le Sud et portent la désolation au sein des paisibles vallées de Boutaboute. Dès lors le pays devient le théâtre de massacres continuels. Matauana, se croyant assez éloigné de Chaka, s'établit sur les rives du Calédon. Pakarita fixe également sa demeure dans ces quartiers. Les deux peuplades ne cessent de se harceler et de faire sentir les terribles effets de leur voisinage aux Mantætis et aux Bassoutos qui sont toujours aux prises. Les champs restent

(1) Nom de Moshesh dans son jeune âge.

(2) On sait sans doute que Chaka a été le prédécesseur de Dingaan, chef des Zoulas de Port-Natal.

(3) Nom indigène des montagnes bleues qui nous séparent de Natal.

incultes, et la famine vient ajouter aux horreurs de la guerre. Des villages entiers sont dépeuplés par ce double fléau; les liens du sang et de l'amitié sont méconnus; chacun se livre au meurtre et au pillage. Quelques-uns des plus démoralisés s'oublient jusqu'à essayer de la chair humaine, et bientôt se forment, dans les cavernes des Maloutis, des associations de cannibales, qui, n'appartenant à aucun parti, vont chercher partout des victimes. Cependant Moshesh, longtemps assiégé, méditait le moyen de s'éloigner de ces scènes d'horreur. Pakarita venait de succomber dans sa lutte contre Matauana, et celui-ci était allé essayer ses armes contre les Tamboukis. Les Mantætis seuls, quoique souvent repoussés, revenaient continuellement à la charge. Moshesh appelle à son secours un chef cafre qui surprend les Mantætis et les force à reculer. Pendant que l'ennemi est tenu en échec, l'émigration s'effectue; les vieillards jettent un dernier regard sur l'antique Boutaboute et s'en éloignent précipitamment avec les femmes et les enfants, tandis que tout ce qui est en état de porter les armes forme l'arrière-garde et repousse l'affreux cannibale, qui cherche à profiter du désordre pour saisir sa proie. Deux jours de marche amenèrent la peuplade entière à Thaba-Bossiou, dont le sommet fortifié par la nature, se couvre en peu de jours d'habitations nouvelles. Les affaires de Moshesh commencèrent dès-lors à se rétablir. Quelques bonnes moissons firent renaître l'abondance. Moussélékatsi et les Korannas furent repoussés avec perte, et l'arrivée des missionnaires rendit la confiance à tous les cœurs.

Cette courte esquisse de l'histoire des Bassoutos pendant les vingt dernières années, expliquera suffisamment leur attachement pour Thaba-Bossiou et l'avantage qu'ils trouvent à l'avoir pour capitale. Cela n'empêche pas le

plus grand nombre d'aller s'établir dans des endroits plus favorables à la culture. L'immense quantité de bétail qu'ils possèdent les oblige d'ailleurs à se subdiviser en petits villages. Mais telle est la facilité avec laquelle ils se meuvent qu'un ordre du chef suffit pour ramener en un seul jour auprès de lui 12 ou 15 mille de ses sujets répandus sur un espace d'une vingtaine de lieues.

Position de Thaba-Bossiou.

Thaba-Bossiou est une montagne isolée, de forme pentagone, haute d'environ 400 pieds et offrant à son sommet un plateau de trois quarts de lieue de tour. L'abord de ce plateau est défendu par un couronnement de rochers perpendiculaires. On ne peut y avoir accès que par cinq interstices assez spacieux. Dans les cas d'attaque ces espèces de portes sont soigneusement bouchées avec d'énormes tas de pierres.—Les villes de Moshesh et de son père Mokachane sont sur le plateau même; le pied de la montagne est également couvert d'habitations, au centre desquelles s'élève la maison missionnaire. En jetant les yeux sur les collines environnantes on découvre vingt-deux villages qui semblent autant de postes avancés destinés à prévenir toute surprise.

Etat réjouissant de la station.

C'est au sein d'une population aussi importante qu'il a plu au Seigneur de me placer, et certes si jamais missionnaire a dû se sentir comme écrasé sous le poids de sa tâche, je crois pouvoir dire que c'est moi. Dieu m'a donné jusqu'ici de grands encouragements. Le chef et les habitants de l'endroit m'ont accueilli avec joie et se sont montrés empressés à profiter des moyens d'instruction mis à leur portée. « Allez, » disait dernièrement Moshesh à l'envoyé d'un chef voisin qui lui proposait une expé-

dition guerrière, « allez dire à votre maître qu'il y a une « maison de prière à Thaba-Bossiou. J'y apprends à faire « consister le pouvoir dans la sagesse et non dans le « nombre du bétail. Mes enfants à Morija m'ont dépassé, « il est temps que je m'instruise. »

Ces sentiments sont je crois ceux de la majorité de mon troupeau.

J'ai organisé une école d'enfants qui est fort bien suivie. Un grand nombre d'adultes apprennent également à lire tant sous mes soins qu'en leur particulier. Dix à douze d'entre eux lisent déjà couramment. Le nombre de mes auditeurs habituels varie de 300 à 350 et il serait je crois difficile de trouver une congrégation plus attentive. Nos services du dimanche s'ouvrent à huit heures du matin par une prière publique à laquelle assistent les plus proches voisins. A dix heures, Moshesh descend avec son monde et je prêche un sermon. On sort de la chapelle à onze ; après un court intervalle de repos, frère Gosselin rassemble les gens autour de lui et leur adresse des questions sur ce qu'ils viennent d'entendre ; il s'étend sur les points qui lui paraissent n'avoir pas été suffisamment compris et profite des avantages qu'offre un entretien familier pour rendre l'application du discours plus individuelle. Le chef dîne avec nous. Il a toujours soin de s'habiller fort proprement et d'observer à notre table les règles de la politesse, qu'il n'a pas eu de peine à apprendre. Ces relations intimes avec Moshesh me donnent occasion de lui faire du bien sous beaucoup de rapports; elles accroissent et fortifient la confiance qui règne entre lui et nous. A deux heures, la cloche nous rappelle à l'Eglise. Ce service est communément consacré à l'exposition de l'historique de la Bible.

Qu'elle est agréable, Messieurs, la tâche du missionnaire lorsque les natifs commencent à goûter ses instruc-

tions! Qu'il est intéressant de suivre le développement progressif de ces âmes neuves et vigoureuses qui sentent si profondément et s'expriment avec tant de naïveté! Il se forme chaque jour autour de ma demeure des groupes de jeunes gens qui viennent lire ensemble et s'entretenir de la « Grande Parole. » Ils s'exercent parfois à chercher dans leur mémoire quelques anciennes traditions qui paraissent avoir trait aux vérités révélées. J'entendis dernièrement l'un d'entre eux dire à ses compagnons : « Nos blancs nous assurent depuis longtemps que tous les hommes ressusciteront un jour, cela me rappelle une *histoire* que j'ai entendu raconter aux vieillards. Au commencement *Chellechelle*, le bon serpent, reçut ordre de parcourir le monde et de crier partout : « le Seigneur dit : Les hommes meurent, mais ils ressuscitéront. » *Mamparoané*, le mauvais serpent, entendit ces paroles et il se mit à courir sans avoir été envoyé, et il devança Chellechelle et cria dans tous les pays : « le Seigneur dit : Les hommes meurent et ils meurent pour toujours. » Chellechelle vint bientôt avec son message, mais les hommes ne voulurent pas l'écouter, ils dirent : « La première parole est la première, la seconde est la parole d'invention. » J'ai souvent demandé, continua le raconteur, quel était le Seigneur qui envoya Chellechelle et on n'a pas pu me le dire; maintenant je vois que c'est le Seigneur du ciel. Ce conte est une vérité égarée. (1) » —Un de mes élèves les plus avancés, jeune homme de 25 ans, trouvait également une preuve de l'existence du Dieu que nous annonçons dans l'usage où sont les Bassoutos de ne jamais pleurer la mort d'une personne tuée par la

---

(1) C'est là une de ces belles expressions figurées dont ce peuple fait un usage journalier. Chaque fois que je rapporte mes conversations vec les natifs, je tâche de les rendre *verbatim* (mot pour mot).

foudre. « On croit parmi nous, que lorsque le tonnerre gronde le *Seigneur du ciel* se réjouit et qu'il serait dangereux de troubler sa joie par des larmes. Ce Seigneur du ciel c'est Jéhova dont nous parlons sans le connaître. »

Voilà donc, par la grâce de Dieu, l'impulsion donnée! Les esprits sont en travail; on ne parle de l'Evangile qu'avec respect et l'on s'en occupe partout. Les mieux nstruits se font un devoir d'éclairer les autres et de chercher à les convaincre. L'un d'eux vint me trouver la semaine dernière pour me raconter un petit triomphe qui le comblait de joie. J'ai imaginé, me dit-il avec simplicité, une comparaison que vous ne connaissez peut-être pas. J'ai dit aux Bassoutos : Vous êtes les poussins et Jéhova est la poule. Supposez qu'une poule abandonnât ses petits lorsqu'ils viennent d'éclore; pourraient-ils vivre? Les Bassoutos m'ont répondu « non! » Eh! bien, si Dieu vous abandonnait vous mourriez tous de même; et si Jésus-Christ ne vous protégeait, vous ne sauriez grandir pour la vie du ciel. » Personne n'a pu résister à cette comparaison et l'on m'a dit : « Tu as parlé! »

Je rapporterai encore un fait qui donnera une idée assez correcte de l'état spirituel de plusieurs Bassoutos de Morija et de Thaba-Bossiou. Mopéri, un des frères de Moshesh, me demanda, il y a peu de jours, un entretien particulier. Je viens, me dit-il, vous parler comme à mon meilleur ami, d'une affaire que je ne confierais à personne d'autre. Vous savez que j'ai déjà deux femmes; eh bien, mon méchant cœur m'a dit d'en prendre une troisième. La fille de mon oncle m'a plu. Je l'ai fait savoir à mon vieux père, mais il m'a expressément défendu de penser à elle parce qu'il désire la demander pour mon frère cadet. Cela ne m'a pas empêché d'aller tuer une vache à la porte de mon oncle et de mettre un collier au

cou de sa fille (1). Aujourd'hui mon cœur me querelle et me dit que j'ai mal fait. Vous nous avez raconté l'histoire de l'homme rouge qui aimait la liqueur forte des blancs et qui, ayant été converti par la Parole de Jésus, alla reporter chez le marchand la liqueur qu'il avait achetée. Cette histoire m'a percé l'âme. Se convertir c'est jeter le péché loin de soi, et moi je commets deux péchés à la fois, je transgresse la loi de mon père et celle de Jéhova. Il nous sera bien difficile à nous, polygames, de renvoyer les femmes que nous avons déjà; peut-être Dieu nous en donnera-t-il cependant la force. Pour le présent je désire ne plus ajouter à mes péchés passés. Il m'est venu à l'idée que je pourrais rompre mon engagement avec ma cousine en offrant quatre belles génisses à son père. Qu'en dites-vous? Je ferai selon votre parole. » — On devine aisément ma réponse et il n'est pas nécessaire de dire avec quelle ardeur je priai le Seigneur de venir au secours de cet intéressant jeune homme. Son cas est celui de plusieurs. Maintenant, plus que jamais, nous avons besoin de l'intercession de nos frères. Oh! qu'on ne nous oublie donc pas en France, et que l'Esprit-Saint attiré par les vœux des chrétiens, dans les cœurs des Bassoutos, leur fasse choisir la bonne part et les porte à s'écrier : « c'est l'Eternel qui est Dieu, nous servirons l'Eternel! »

Recevez, Messieurs, l'assurance du respect et de l'affection filiale que vous porte,

Votre très humble serviteur,

E. CASALIS.

---

(1) Cérémonies usitées aux fiançailles.

Lettre de la conférence des missionnaires Français en Afrique, au sujet des dépenses de la mission.

On n'a point oublié avec quel empressement d'une part et avec quelle libéralité de l'autre, les amis de la Société, vinrent, il y a dix-huit mois environ, au secours de la caisse des missions, épuisée par les dépenses de plusieurs années. Cinquante mille francs à peu près, furent reçus par le Comité, dans l'espace de quatre mois, et comme on l'a dit, dans le dernier rapport annuel, toutes les lettres qui accompagnaient les subventions extraordinaires, envoyées à cette époque des départements et de l'étranger, exprimaient la plus entière confiance dans l'avenir de la Société, exhortaient le Comité à ne rien craindre et l'encourageaient à marcher en avant en comptant sur l'appui du Seigneur. Trois ou quatre de ces lettres seulement, sur plus d'une centaine reçues pendant ce laps de temps, tout en manifestant les mêmes espérances et en formant les mêmes vœux, soumettaient au Comité diverses réflexions. Dans l'une on se bornait à recommander, d'une manière générale, l'économie, et l'on demandait s'il ne serait pas possible de restreindre les dépenses des stations. Un autre correspondant suggérait l'idée d'engager les missionnaires à fournir en partie à leur subsistance. Un troisième, citant l'exemple des missionnaires des frères de l'Unité, dont plusieurs sont artisans et exercent des métiers, semblait croire que les missionnaires de la Société pourraient retirer du produit de leurs terres et de leurs troupeaux, de quoi subvenir à leurs besoins les plus pressants. Un quatrième enfin conseillait de ne pas multiplier les stations, de se borner pour le moment à entretenir celles qui étaient déjà fondées, et de faire passer au service des Sociétés étrangères les élèves qui sortiraient désormais de l'Institut de Paris. Quoique

le Comité, s'expliquant sur la cause de l'embarras momentané de la caisse de la Société, eût déjà fait comprendre à ses correspondants, que si au mois d'octobre 1837, les fonds mis à sa disposition s'étaient trouvés épuisés, ce n'était point, qu'il eût été appelé à faire, depuis un an, des déboursés extraordinaires, mais uniquement parce que les dépenses ayant depuis plusieurs années dépassé les recettes, il avait commencé l'exercice 1837—38, avec le tiers des fonds seulement qui lui étaient nécessaires pour l'achever, il ne crut pas devoir cacher aux missionnaires en Afrique l'opinion des amis dont il vient d'être fait mention. En conséquence, il lui envoya des extraits des lettres, qu'il en avait reçues, en les engageant à donner sur leur situation matérielle, et sur les sources des dépenses qu'ils étaient appelés à faire, tous les renseignements propres à éclairer l'opinion. C'est la réponse de la Conférence à cette lettre du Comité, que nous publions aujourd'hui. Quand celle-ci ne nous en aurait pas expressément demandé la publication, nous n'aurions pas hésité un instant à lui donner place dans ce journal, comme à un document important, propre à fixer une fois pour toutes l'opinion des amis de la Société des missions de Paris sur l'origine, la nature et l'étendue de ses dépenses en Afrique.

THABA-BOSSIOU, 10 septembre 1838.

A Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions Evangéliques.

Messieurs et très honorés frères.

«Appelés par la Providence du Seigneur à exercer un ministère difficile et sacré loin de notre patrie, il est naturel que nos pensées se portent d'une manière spéciale

sur l'œuvre qui réclame notre attention journalière. Nous n'oublions cependant pas les Eglises de France du sein desquelles nous sommes sortis; c'est vers elles que se tournent nos regards fatigués, c'est d'elles que nous attendons des encouragements et des prières; ce sont ces églises, nous le savons, qui nous ont jusqu'ici soutenus de leurs offrandes. Le dirons-nous? peut-être parmi toutes les sociétés chrétiennes, dont Dieu se sert pour envoyer l'Evangile aux païens, n'en est-il pas une qui trouve chez ses agents une sympathie aussi profonde, un attachement aussi filial que la nôtre. Et cela, parce qu'en France, plus que partout ailleurs, l'œuvre missionnaire a été, dès son origine, pour tous ceux qui y ont pris part, une source de profonde sollicitude. Chacun de nous a vu déposer dans un sol ingrat et encore peu préparé ce grain de sénevé, où reposait, imperceptible à d'autres yeux qu'à ceux de la foi, le germe précieux de l'arbre de l'Evangile. Chacun de nous, en entrant au service de la Société naissante, a connu la faiblesse de ses moyens et a suffisamment apprécié l'état religieux de la France pour savoir qu'humainement parlant l'œuvre rencontrerait presque autant d'obstacles dans l'indifférence et l'incrédulité de nos compatriotes que dans les vices des païens eux-mêmes. Mais ces obstacles devaient-ils arrêter une entreprise toute chrétienne? Les fidèles de nos Eglises ne l'ont pas cru et dix années de travaux couronnés de succès incontestables ont prouvé qu'ils ne se sont pas trompés. La mission française a offert jusqu'au moment présent ce caractère de progression qui est le sceau de la bénédiction divine. Chaque année a vu augmenter le nombre de ses stations et de ses envoyés, et nous, Messieurs, participants de vos joies et de vos épreuves, nous avons vu les païens s'approcher chaque jour davantage de la croix du Sauveur.—Mais tout à coup la marche se ralentit ; de la

France elle-même, source de notre force, partent des cris de détresse. On craint déjà d'être obligé de rétrograder. O comment exprimer la douleur de nos âmes à ces tristes nouvelles ! Quoi ! s'arrêter si tôt quand c'est pour le Seigneur qu'on travaille ! Longtemps frustrés dans notre désir de faire quelque bien, nous avons vu enfin une porte s'ouvrir devant nous. Il fallait un champ; nous l'avons trouvé après plusieurs années de tentatives infructueuses. Ces païens que nous ne pouvions approcher, les voilà par milliers autour de nos demeures, il ne s'agit plus que de les instruire; de toutes parts ils s'adressent à nous.... Mais déjà il faut répondre aux chefs qui nous demandent des missionnaires (1) : « Nos pères de delà les mers nous disent qu'ils ne peuvent plus en envoyer. » Bientôt peut-être serons-nous obligés de laisser à des mains étrangères le soin de nos troupeaux bien-aimés. Ah ! il faut comme nous, voir les campagnes blanches pour la moisson, appeler en vain des ouvriers, pour comprendre l'amertume de nos cœurs !

« Ces réflexions déchirantes nous conduiraient trop loin si nous voulions nous y livrer; elles nous font presque oublier l'objet spécial auquel cette lettre doit être consacrée. Et cependant, Messieurs, si les intérêts des malheureux païens n'absorbaient toutes nos pensées, que n'aurions-nous pas éprouvé à la lecture des extraits de votre correspondance avec nos frères des départements. Se représente-t-on combien il doit être pénible pour nous d'apprendre qu'il y a des objections au fond de beaucoup d'esprits au sujet des objets qui servent à notre entretien ? Est-ce après tous les éclaircissements qui ont été donnés, que nous devions nous attendre à voir

(1) Moshesh nous demandait dernièrement des missionnaires pour deux de ses frères qui vivent à quelque distance de lui.

nos plans pour l'extension du règne de Christ taxés d'imprudence, pour ne pas dire d'irréflexion ? Aurions-nous donc perdu la confiance de nos frères ? S'il en était ainsi nous espérons qu'ils auraient la charité de nous le dire ; car ils doivent nous supposer assez de délicatesse de sentiment pour croire que nous aimerions mieux nous voir abandonnés dans ces déserts à la bonté de Dieu, que de vivre un seul jour sous le poids du moindre soupçon. —On demande de nouvelles explications; il ne nous a jamais été pénible d'en donner, notre plus grand désir a toujours été d'être bien compris, et si nous nous affligeons de quelque chose, c'est de l'avoir été si mal. Il est, sans doute, trop difficile en France de se faire une idée de ce pays-ci pour que les renseignements les plus détaillés produisent l'effet qu'on en attend. Ne se trouverait-il pas dans notre Comité ou dans nos Eglises quelque homme à fortune indépendante, qui voulût faire à la cause du Seigneur le sacrifice de dix-huit mois de sa vie? Nous l'accueillerions avec joie sous nos humbles toits, et nous avons d'avance l'intime conviction que quelques semaines de séjour auprès de nous le porteraient à s'étonner que nous puissions faire marcher notre œuvre *à si peu de frais.* (1)

---

(1) A la suite d'une expérience de quatre années et après avoir pris conseil des Directeurs de deux sociétés de missions étrangères, le Comité de la société des Missions évangéliques de Paris, a fixé comme suit, à la fin de l'année 1833, les honoraires des missionnaires de la Société :

Honoraires d'un missionnaire non marié. . *l. st.*	60.	ou 1500 fr.	
Idem. d'un missionnaire marié	82.	2062	50 c.
En sus pour chaque enfant	6.	150	
Honoraires d'un aide-missionnaire non marié.	50.	1200	
Idem. d'un aide-missionnaire marié. . . .	60.	1500	

Le maximum des dépenses pour chaque station est fixé à 2000 fr. par an. Dans les dépenses des stations sont comprises les constructions

« Commençons d'abord par faire observer à nos frères que chacune de nos stations est une *Eglise*. Or, à supposer que les cultes ne fussent pas à la charge de l'Etat, quelle est l'Eglise en France qui, après avoir pourvu à l'entretien de son pasteur, payé les frais de construction ou de réparation de temple et de presbytère ne se trouvât au bout de l'année avoir dépensé autant que l'une de nos stations ?

Mais cette comparaison même est trop en notre défaveur. Nous vivons dans un pays où tout est exorbitamment cher. Au Cap, les dépenses annuelles d'une famille où règnent la simplicité et l'économie ne s'élèvent pas à moins de trois cents livres st. soit fr. 7500. Les salaires des pasteurs dans les bourgs un peu considérables, tels que la Perle et Graaff-Reinet, sont fixés à la même somme, et dans les petits villages des frontières qui ne diffèrent guère de nos stations à 200 liv. st. soit fr. 5,000. Observez que ces Messieurs sont logés dans de bons presbytères entretenus aux frais de la commune, que leurs plus petits frais de voyage sont couverts, sans parler d'autres avantages trop longs à énumérer. Cependant aucun d'eux que nous sachions ne vit dans une plus grande abondance que la généralité de nos pasteurs.

« Nos frères ont-ils remarqué que de toutes les missions entreprises au Sud de l'Afrique, la nôtre a été jusqu'ici de beaucoup la moins dispendieuse ? Chacune des stations de la Société wesleyenne dépense annuellement à peu près la moitié plus que nous ne faisons. La Société de Londres nous dépasse au moins d'un bon quart. Nous restons même, toutes proportions gardées, bien au-

---

et les réparations d'églises et de presbytères, l'entretien des écoles, les frais d'impression, etc. etc.

Rédacteurs.

dessous de nos frères de Barmen, et ici nous n'entendons pas parler de ceux qui dirigent les stations des montagnes des Cèdres, mais de ceux qui vivent dans les villages de la Colonie, tels que MM. Zahn et Külpmann. Or ces chers frères ne fondent pas proprement des stations, ne bâtissent ni maisons, ni églises, ni écoles; tout leur soin se borne à instruire les nègres du village colonial où ils résident et ceux des environs.—Il serait sans doute bien injuste d'accuser d'impéritie ou de prodigalité les trois sociétés respectables que nous venons de mentionner, personne en France n'en aura la pensée; on aimera mieux croire sans doute que le Sud de l'Afrique est un pays où tout se paie à très haut prix.

« En veut-on des preuves détaillées, nous allons en donner : Un habit et un pantalon noirs, qui en France coûteraient 100 fr., coûtent au Cap 175 fr., à Graham's Town ou Graaf-Reinet 200 fr. Un chapeau de 15 francs à Paris, coûte au Cap 37 fr. 50 c. sur la frontière 75 fr. Une paire de souliers qu'on paie 6 fr. à Paris, coûte au Cap 12 fr. et sur nos stations 18 fr. 75 c. Le riz (comestible indispensable dans ces contrées) qui se vend au Cap 33 fr. 75 c. le sac, nous coûte sur nos stations 101 fr. 25 c. Le sucre brut qu'on paie au Cap 33 fr. le sac, nous revient à 145 fr. 62 c. Le bois dont nous faisons nos portes et nos meubles, qui est bien inférieur même au peuplier dont le prix en France n'excède pas 15 c. le pied, se vend 90 c. au pied anglais qui a un pouce de moins que le nôtre. Ainsi la porte la plus simple revient, à la faire soi-même, à 21 fr. 60 c.; prise toute faite dans la Colonie elle coûte à peu près 35 francs. Une table de moyenne grandeur, coûte 37 fr. et une chaise 26 fr. 25 c. Encore ces objets et le bois lui-même ne nous sont-ils pas apportés et sommes-nous obligés d'aller les chercher à frais additionnels dans la Colonie.

« Nos amis en France supposent la main-d'œuvre très-bon marché dans ce pays-ci. C'est une erreur qu'il nous sera facile de relever au moyen de deux ou trois faits. M. Edwards, missionnaire wesleyen, qui demeure dans le voisinage de Mekuatling, vient de faire bâtir une maison de 90 toises et demie de maçonnerie. La main d'œuvre du maçon seulement lui a coûté 2,250 fr. Au surplus ce maçon a été nourri, blanchi et logé, on lui a fourni matériaux, outils et manœuvres. En France, ce même travail, en payant la toise de maçonnerie (mur de deux briques), à raison de 5 fr., et en ajoutant 200 francs pour la couverture, fût revenu à 652 fr. 50 c. — Notre collègue de Béthulie, à l'époque de la fondation de sa station, fut obligé d'avoir recours aux maçons du pays pour lui bâtir une maison. D'après un calcul rigoureux, la maçonnerie et la couverture de ce bâtiment auraient coûté en France 540 fr.; ce travail, à Béthulie, est revenu à 1,312 fr. 50 c., sans compter les matériaux et les manœuvres. — Un autre de nos frères vient d'employer un ouvrier à scier des planches; il a fallu lui donner 2 fr. 50 c. par jour et le nourrir. Notez cependant que nous sommes en hiver et que, faute d'endroit abrité pour travailler, on ne peut guères commencer la journée avant neuf heures et il faut la finir à quatre heures et demie. — Les Hottentots et les Bastards accoutumés aux prix de la colonie ne veulent rien faire à moins qu'on ne leur donne 1 fr. 70 c. par jour avec leur nourriture, et nous mettons en fait que les délais occasionés par leur pipe, leur babil et leur fainéantise réduisent le travail de trois d'entre eux à ce que ferait un ouvrier passable en France payé à raison de 1 fr. 25 c. On jugera de leur activité par le fait suivant : En 1834, les frères de Morija, surchargés de travail, confièrent à un bastard, qui passe dans le pays pour un homme habile, le

soin de couvrir un tiers du toît de leur maison. Ce Bastard se mit à l'ouvrage avec sept membres de sa famille, et fut 22 jours à finir sa tâche. Les frères, quelque temps après, couvrirent eux-mêmes les deux autres tiers dans l'espace de neuf jours.

« Après avoir pris connaissance des détails dans lesquels nous venons d'entrer, on comprendra aisément que la somme fixée pour notre entretien personnel ne soit que tout juste suffisante pour nous procurer les objets de première nécessité. Tandis qu'on s'étonne en France de ce qu'elle doive se monter si haut, nos frères missionnaires de la Société de Londres et de la Société wesleyenne, qui ont l'expérience du pays, ne sont pas moins surpris qu'elle puisse nous mener au bout de l'année. Et en effet, si elle nous suffit, c'est que dans bien des cas, nous nous retranchons ce qui partout ailleurs que chez nous serait regardé comme indispensable. Des changements imprévus dans l'état politique et le commerce de la colonie, rendent notre position plus difficile encore au moment présent qu'elle ne l'a été par le passé. Un nombre considérable de fermiers ont émigré, emmenant avec eux leurs troupeaux. Le pays se trouve ainsi dépeuplé de producteurs et il en est résulté une hausse considérable dans les articles de consommation journalière. Les moutons que nous achetions 3 rixd., se vendent maintenant 5 et 6 rixd. Le blé, dont le prix était de 8 rixd. le sac, est monté jusqu'à 15, et il a été enlevé avec une telle rapidité, à la moisson, que tous vos missionnaires, Messieurs, sont sans pain cette année.

« Mais, dira-t-on, comment se fait-il que vos jardins et votre bétail entrent pour si peu dans vos calculs ? — Nous ne disconvenons pas que l'agriculture ne nous soit de quelque secours. C'est, jusqu'à un certain point, le rapport de nos champs qui nous a mis en état de suivre

le plan économique au moyen duquel nous avons vécu jusqu'ici ; mais pour rendre nos produits de quelque importance, il nous faudrait y consacrer beaucoup de soins et de temps, et c'est ce que notre conscience ne nous permettra jamais de faire. Nous en appelons à tout homme versé dans les entreprises rurales : les moments fugitifs dérobés à un ministère aussi sacré que le nôtre, sont-ils suffisants pour conduire à bien des cultures tant soit peu considérables ? On sait d'ailleurs que l'Afrique est exposée au terrible fléau des sauterelles. Depuis que notre frère Rolland est à Béerséba, il n'a encore fait qu'une récolte. En 1835 et 1837, son blé et ses légumes ont été complètement dévorés. Le frère Pellissier se trouve dans le même cas, seulement en 1835, il parvint à sauver son jardin. — Le produit du bétail n'est guère plus assuré. Il suffit d'une année de sécheresse pour réduire un troupeau de moitié. L'année passée, M. Pellissier perdit 24 vaches et 40 moutons par cette seule cause. En 1836, M. Arbousset perdit 10 vaches. Cette année-ci, M. Rolland a perdu 30 brebis et 3 chevaux. Depuis que MM. Arbousset, Gosselin et Casalis sont en Afrique, ils n'ont pas perdu moins de 10 chevaux, dont 4 ont été dévorés par les lions, 3 sont morts de maladie et 3 ont été volés.

« Pour sauver nos troupeaux dans des années de sécheresse, il faudrait, qu'imitant les colons, nous quittassions nos stations pendant un temps indéterminé pour aller à la recherche de bons pâturages. Mais, est-ce là ce qu'on attend d'un missionnaire ?

« Ceci nous amène, Messieurs, à une explication décisive sur la proposition qui vous a été faite de laisser à vos agents en Afrique, le soin de pourvoir à leurs besoins, si ce n'est entièrement, du moins en grande partie.

« L'expérience de plusieurs siècles a prouvé à toutes les

nations chrétiennes que les fonctions ecclésiastiques, pour être exercées d'une manière profitable aux hommes et agréable à Dieu, doivent être séparées des emplois séculiers. Et croirait-on que parce que notre ministère n'a pour objet de ses soins que de pauvres Africains, il en soit moins sacré ou qu'il nous impose une moins grande responsabilité ? Si nos frères, en France, n'ont pas trop de tout leur temps pour vaquer à la prédication et aux visites pastorales, s'imagine-t-on que nous ayons plus de loisir, nous qui, outre ces mêmes devoirs avons ceux non moins difficiles de fixer et d'étudier des langues incultes, de traduire les Saintes Ecritures, d'appeler des tribus barbares à la vie religieuse et intellectuelle ?

« C'est, il faut l'avouer, un être bien extraordinaire que le missionnaire, tel qu'on se le représente en Europe. En effet, c'est un homme qui bâtit sa demeure et qui l'entretient ; c'est un homme qui cultive les champs et soigne des troupeaux ; c'est un homme qui prêche et tient des écoles ; qui écrit des grammaires, des dictionnaires et compose des livres ; qui explore des déserts inconnus et envoie en Europe des relations de ses voyages. En un mot, il est tout à la fois maçon, laboureur, prédicateur, maître d'école, grammairien, auteur, géographe, même naturaliste ; à la vérité, on ne lui donne pas dix vies et dix espèces de talents différents, pour accomplir toutes ces tâches, mais il est missionnaire, cela ne répond-il pas à tout ? — Hélas, bon gré mal gré, *il faut* bien que nous soyons un peu tout cela, surtout maçons et charpentiers, et il est plus que probable, Messieurs, que si vous étiez près de nous, vous viendriez souvent interrompre nos occupations manuelles pour nous en rappeler de plus importantes. Que serait-ce donc si ces bras sur lesquels reposent déjà tant de travaux, devaient en-

core pourvoir à notre entretien et à celui de nos familles ?

« On a cité les frères Moraves, mais un peu trop tard, selon nous. Car s'il fût entré dans les vues de notre Société de les imiter, il eût fallu adopter leur plan dès l'abord. Ainsi, au lieu de faire partir pour l'Afrique des hommes sortis d'un collége, on aurait dû choisir des ouvriers pieux dans les ateliers de la capitale. De cette manière on se fût bientôt mis sur le pied de Gnadenthal, où il y a un seul ministre de l'Evangile et quatre frères ouvriers. Secondement, au lieu de fonder des stations chez les Béchuanas, il eût fallu, comme les Moraves, s'établir dans la colonie. C'est là seulement qu'ils parviennent à se soutenir par leur industrie, témoin la station de Klip-plat (1), qui ne subsiste que des secours qu'elle reçoit de Herrnhout et de Gnadenthal. D'ailleurs, il y aurait de l'imprudence à hasarder de forts capitaux dans des pays exposés à des dévastations continuelles. On se tromperait étrangement si l'on supposait que des établissements comme ceux des Frères-Unis se fondent sans de grands sacrifices pécuniaires. Quelque avancé que soit Gnadenthal, il arrive au Cap, à peu près chaque année, un vaisseau chargé d'effets, d'outils et d'approvisionnements de tout genre pour cette station. Nous doutons que notre société fût en état de nous envoyer de pareils secours.

« Peut-être n'a-t-on parlé des frères Moraves que pour nous faire sentir, au moyen d'une comparaison, que nous avons embrassé un champ de travail trop vaste. Nous nous référons sur ce point à la lettre que nous eûmes l'honneur de vous adresser de Béerséba, l'année

(1) Cette station est sur les confins de la Cafrerie.

dernière (1). Votre réponse nous atteste, Messieurs, que nos plans reçurent votre approbation à l'époque où ils vous furent soumis. On peut nous obliger à faire des pas rétrogrades en nous refusant les secours qui nous sont indispensables, mais nous prouver que nous avons eu tort de chercher à nous mettre en contact avec le plus grand nombre de païens possible, et de compter sur le zèle de nos Eglises, c'est à quoi, Messieurs, il sera assez difficile de parvenir. — Frères et sœurs de la France, qui nous avez assez pressés de tout quitter pour porter en votre nom à la malheureuse Afrique un message d'amour, vous qui savez que les anges se réjouissent de la conversion du dernier de ces Béchuanas qui nous entourent, non, vous ne nous accuserez pas d'avoir dépassé les bornes de votre compassion pour eux ! Nous vous voyons d'ici répondre à nos pressants appels les yeux humides de larmes ; vous nous montrez vos veuves qui ont versé tout leur avoir dans le tronc du Seigneur, vos pauvres qui se sont retranché la moitié du pain qui suffit à peine pour eux et pour leurs enfants, et vous nous dites que peut-on faire de plus ? Permettrez-vous à vos missionnaires de hasarder un mot bien délicat dans leur position, mais que l'amour des âmes peut faire pardonner ? Le pauvre a donné plus qu'il ne devait ; mais le riche a-t-il comme Barnabas vendu ses biens pour les mettre au service de l'Eglise ? Il s'est retranché le superflu, mais a-t-il comme l'indigent, touché au nécessaire ? Ah ! que ne pouvons-nous, imitant l'exemple du vénérable Vincent de Paule, placer les objets de notre sollicitude sous les regards immédiats de ceux auxquels le Seigneur a confié ses trésors. « Les voilà, » dirions-nous, « ces malheureux païens dont vous êtes les pères

(1) Voir cette lettre, XIIIe année, p. 20 et suiv.

» naturels, les voilà devant vous. Leur vie et leur mort » sont entre vos mains. Ils vivront si vous continuez » d'en prendre un soin charitable; ils mourront tous » demain si vous les délaissez. »

« Nous terminons cette lettre, Messieurs, en vous priant de rendre publics les faits qu'elle contient. Nous sommes entrés dans des détails qui n'étaient pas nécessaires pour vous, mais qui ne sont peut-être pas inutiles pour quelques-uns de nos frères.

« Nous demeurons dans les liens de la foi, vos tout dévoués et tout affectionnés serviteurs frères,

S. ROLLAND, *Président*; E. CASALIS, *Secrétaire, pro tempore*; J. P. PELLISSIER, Fs. DAUMAS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES-OCCIDENTALES.

Etat des nègres à l'époque de leur affranchissement dans les stations missionnaires de la Guyane anglaise et de la Jamaïque.

Le jour à jamais mémorable de l'émancipation définitive des nègres, dans les colonies anglaises, est passé; de toutes parts on attend avec sollicitude les suites d'une révolution si profonde dans l'état de huit cent mille esclaves; tout ce qui se rattache à l'époque solennelle de leur existence, empruntant des circonstances un grand intérêt, nous venons proposer à l'attention de nos lecteurs des faits qui, en les édifiant, leur prouveront que quand une religion éclairée et des hommes dévoués et sages

préparent, à l'avance, les nègres à la liberté, ceux-ci savent l'attendre avec soumission, la recevoir avec reconnaissance, en user avec modération; preuve de fait qui atteste qu'il est un moyen de retirer ces hommes de l'esclavage, sans danger, tandis qu'il n'en est point de les y laisser, sans une éternelle honte.

L'on sait que le bill de l'affranchissement des nègres avait mis à leur émancipation complète et définitive, la restriction d'un apprentissage qui devait durer quatre ans pour les esclaves domestiques, et six ans pour les esclaves agricoles, que l'on supposait moins préparés à la liberté. Vainement les amis des noirs, montrant les grands inconvénients d'un état transitoire qui livrait les esclaves au mauvais vouloir des maîtres, en avaient demandé, par des pétitions nombreuses, l'immédiate cessation; vainement le gouvernement lui-même avait proposé une loi qui assimilait les esclaves agricoles aux esclaves domestiques, et ordonnait l'affranchissement obligé de tous après l'apprentissage; ni la voix du ministère, ni la voix de la philantropie n'avaient été écoutées; le parlement, craintif, avait repoussé l'une et l'autre demandes, maintenu son premier bill, et ainsi la plus grande partie des esclaves devaient porter leurs demi-chaînes jusqu'en 1840. Les conseils coloniaux, qui l'aurait cru? ont eux-mêmes, sans y être contraints, achevé le grand œuvre de 1834, et comme mis le dernier sceau sur un acte qu'ils semblaient devoir toujours combattre. La loi leur reconnaissait le droit d'abréger la durée de l'apprentissage. Sur l'invitation du ministre des colonies, lord Glenelg, d'en fixer le terme pour tous les esclaves indifféremment, au premier août 1838, le conseil colonial de la Jamaïque avait pris une décision en ce sens, dès le 5 juin, sans qu'aucune voix s'y opposât. Des mesures semblables furent également adoptées dans toutes les autres colonies

anglaises de l'Amérique. Dès lors la sollicitude et le dévouement des missionnaires s'accrurent avec la grandeur de leur tâche; aujourd'hui, on rend justice à la noblesse de leurs efforts, et après les avoir haïs et persécutés, on les tient pour les plus sûrs garants de la tranquillité publique. Amis de l'ordre et jaloux de la dignité des nègres, ils sont les médiateurs bienveillants entre ceux-ci et les colons, et ils trouvent dans les premiers de la docilité et dans les seconds de la reconnaissance, noble rôle d'un ministère de paix et d'amour, dont les détails suivants montrent la vaste influence.

Quand, à Démérari (Guyanne anglaise), les canons du fort eurent salué du salut royal, le jour de la liberté, quand le soleil se fut levé à l'horizon pour éclairer les scènes de ce jour glorieux, les nègres, ravis et humiliés à la fois, accoururent dans la maison de Dieu pour lui rendre grâce d'une aussi grande délivrance. Le service du matin fut particulièrement touchant; des cantiques préparés pour cette circonstance furent chantés, le psaume 103 lu et expliqué, des prières et des réflexions faites par plusieurs nègres, avec un accent si pathétique, que ni la plume, ni la bouche n'en pourraient dépeindre la profonde impression. La chapelle était encombrée de monde, et plusieurs auditeurs se tenaient debout aux portes. Afin d'inspirer aux apprentis libérés le goût de l'instruction, les missionnaires firent lire le psaume 107 aux enfants qui fréquentent l'école. Cette lecture produisit un bon effet: aucun désordre ne vint troubler la joïe de ce beau jour; une expression de bonheur brillait sur tous les fronts, et « Nous sommes libres » était le cri, le mot d'ordre qui s'échappait de toutes les bouches. Le soir, les instituteurs rassemblèrent les nègres dans leurs postes respectifs, et tel fut le recueillement de ce jour que les plus pervers d'entre les affranchis n'osant inviter leurs compagnons à boire et à manger,

durent renoncer à ces manifestations ordinaires de leur joie, et par leur silence rendre hommage à la puissance de la foi.

A Berbice, l'état des nègres est tout aussi réjouissant. « Le temps de leur émancipation est très proche, écrivait le 4 juin de l'année dernière, M. Haywood, missionnaire à la station de Blyendaal; nous éprouvons de la sollicitude, mais nous n'avons aucune crainte. Nous avons l'assurance que tout ira bien. Des milliers d'esclaves regardent aux missionnaires, comme à leurs guides dans ces circonstances. Ils ne bougent, ni ne parlent sans leur avis. Quoique l'agitation qui règne autour de nous, ne date que de peu de jours, cependant les nègres sont venus de toutes parts me consulter et leur première question a été : « Massa, que devons-nous faire? Tout ce que Massa nous dira de faire, nous le ferons. » Ils ont en moi une entière confiance, je les crois bien préparés à cette grande délivrance qui les attend. Ils en voient arriver l'époque avec joie et avec calme. Quand je leur lis les nouvelles et que je leur demande d'où leur vient ce grand bienfait, leurs yeux fondent en larmes et leurs mains montrent les cieux. Quelqu'un leur a dit qu'il était de leur devoir à tous, hommes, femmes et enfants, d'offrir à Dieu, une fois devenus libres, les premières récompenses accordées à leurs travaux; ce projet les a transportés de joie, et je n'ai aucun doute que cet exemple ne soit suivi dans toutes les autres stations. »

Quelque temps avant le premier août, M. Kenyon, d'Albion Chapel, invita les membres de son Eglise à prendre le café avec lui dans l'école de la station. Cette réunion avait pour but de préparer les nègres à leur prochaine émancipation. Quatre-vingt-cinq membres étaient présents, tous exprimaient le même désir de travailler pour leurs anciens maîtres, de cultiver encore ces mêmes

terres, témoins pendant de longues années, de leurs fatigues et de leur misère, à condition néanmoins qu'ils y recevraient de bons traitements et que des mesures équitables seraient prises où maîtres et ouvriers trouveraient leur sécurité et leur intérêt. L'un d'eux se leva et dit : « Massa, nous autres nègres, nous avons jusqu'ici reçu des châtiments beaucoup trop durs, mais dès aujourd'hui, nous en perdons le souvenir; nos cœurs n'en seront plus irrités, car supposez que nous ne pardonnassions pas aux hommes leurs offenses, notre Père céleste ne nous pardonnerait pas non plus les nôtres. » Quel cœur n'eût pas tressailli de joie, en voyant ces anciennes victimes de l'esclavage goûter à l'avance les bienfaits d'une autre condition, prendre à témoin l'Evangile de la droiture et de la sincérité de leurs intentions, l'Evangile où une main divine avait écrit le décret de leur émancipation, et qu'avec émotion ils disaient être la source de toutes leurs espérances, de tous leurs priviléges, de tout leur bonheur.

Des cœurs ainsi disposés ne pouvaient saluer qu'avec une joie chrétienne et calme le jour de la délivrance. Le premier août, dès le matin, les nègres se réunirent en foule à la chapelle, qui se trouva bientôt remplie ou plutôt entourée de toutes parts d'auditeurs empressés. Le soir le missionnaire fit l'inauguration d'une chapelle que les nègres avaient bâtie de leurs propres mains et à leurs propres frais. Un monument plus précieux ne pouvait pas être placé aux confins de deux existences différentes, ni un signe plus sacré marquer le double passage de l'esclavage à la liberté, et des ténèbres à la lumière. A l'issue du service une collecte fut faite en faveur d'une Société des missions (1). La journée tout entière eut un carac-

(1) Faites presque partout, les collectes se sont élevées, dans quelques chapelles, jusqu'à f. 1,125.

tère religieux, comme l'événement qu'elle avait amené; on s'entretint sur des sujets sérieux et on ne manqua à aucune des convenances commandées par cette solennelle circonstance. Le missionnaire qui a donné ces détails ne vit aucun cas d'ivresse, n'entendit le bruit d'aucune danse, ne remarqua que la surprise de quelques propriétaires à la vue d'un ordre si parfait, d'un sérieux si universel.

Le lendemain, sur presque tous les points de Berbice, les nègres se réunirent pour un dîner, auquel ils avaient invité leurs anciens maîtres. Parmi ceux-ci il y en eut qui offrirent à leurs hôtes les uns un bœuf, les autres un mouton, les troisièmes du vin ou de la bière. On dit que le rhum fut refusé, partout où il fut offert. Sur une plantation entre autres, le propriétaire donna une vache et un mouton, et voulut ajouter à ce présent du rhum et du sucre pour faire autant de punch que les nègres en pourraient boire; mais celui qui présidait au repas s'avança et dit : « Nous remercions beaucoup le maître pour la vache, nous le remercions beaucoup pour le mouton; mais nous n'avons nul besoin de boire du rhum et de nous enivrer. S'il plaît au maître de nous donner seulement quelques bouteilles de vin, nous dirons : Merci, maître, et nous boirons à sa santé.»

Nous citerons encore, pour donner une idée générale des dispositions des nègres dans la Guyane anglaise, au mois d'août 1838, quelques extraits d'une lettre adressée par les missionnaires de la Société des Missions de Londres, au gouverneur de cette colonie, M. Henri Light, et quelques passages de la réponse de celui-ci.

« Nous croyons, disent les missionnaires, que si Dieu bénit nos travaux, ceux des autres ministres et de tous les amis de la religion et des lumières, nous touchons au moment où la population nègre occupera une place élevée

dans l'échelle sociale et offrira au monde le spectacle aussi beau que réjouissant d'hommes délivrés de leurs liens, jouissant des droits et des priviléges du citoyen, relevant la dignité de leur nature par leur nouvelle position, et donnant à la société, qui les y aura placés, le gage d'une nouvelle prospérité.

«Nous trouvons dans les scènes édifiantes du premier août un indice favorable pour l'avenir. Toutes nos chapelles, toutes celles de nos frères dans les autres parties de la colonie, furent remplies, et la conduite paisible, grave, touchante des nègres ne saurait être oubliée par ceux qui en ont été les heureux témoins. Nous saluons avec joie le temps où de plus grandes écoles, de plus abondants moyens de grâce et d'instruction seront pour la population émancipée comme l'avant-coureur de son développement moral et religieux : à une œuvre si belle, nous serons toujours prêts à concourir, soutenus, comme nous sommes sûrs de l'être, par le public religieux et éclairé de notre pays, les directeurs de la Société qui nous entretient, les hommes sages et généreux de cette colonie libre et florissante, et surtout par la promesse et le secours de Dieu. »

A cette lettre, signée par cinq missionnaires, le gouverneur fit, le même jour, une bienveillante et chrétienne réponse. Sensible aux vœux dont il est l'objet, le pieux magistrat en témoigne une sincère reconnaissance aux missionnaires, dont il se dit le fidèle ami, et il bénit le Maître souverain des hommes pour la grâce qu'il lui accorde de trouver, au début de sa carrière, un acte glorieux à faire, la délivrance des nègres à proclamer; puis il ajoute : « Mes efforts ont toujours tendu à propager l'instruction; ils doivent être plus grands que jamais aujourd'hui qu'une si grande révolution s'opère à mes yeux, dans l'état de tant d'hommes, encore imparfaite-

ment convaincus, peut-être, de la valeur réelle de leurs nouveaux droits, de l'importance de leur éducation morale et religieuse. C'est pourquoi, vous et tous les autres chrétiens engagés dans une œuvre si noble, vous me trouverez toujours prêt à vous seconder dans vos travaux.

« Je me suis réjoui avec vous du religieux empressement avec lequel les nègres se sont rendus, le premier août, dans tous les lieux de culte établis dans la colonie. Je suis également satisfait de la conduite paisible que tous, sans aucune exception, ont menée depuis le jour de leur émancipation (cette lettre porte la date du 23 août); jusqu'ici aucune plainte sérieuse n'a été faite, malgré toutes les tentations que nos anciens esclaves trouvent dans la cessation momentanée de leurs occupations journalières. Ces circonstances sont une preuve convainquante des relations amicales déjà établies entre l'ancienne et la nouvelle race des hommes libres, et la plus sûre marque de la future prospérité de la colonie.

« De vous, messieurs, des autres ministres de notre sainte religion, des progrès de l'instruction, de l'administration attentive de la justice pour assurer au maître et à l'ouvrier, au pauvre et au riche, leurs droits respectifs, dépendent, ainsi que de la bénédiction divine, toutes ces améliorations que nous avons en vue. Une entière liberté de répandre vos vues particulières vous sera accordée, et vos travaux, dans le champ ouvert devant vous, obtiendront, non pas mon approbation seulement, mais encore le cordial appui de mon influence. . . . . Je ne dois pas espérer de donner quelque efficace à mes efforts, pour le bien public, autrement qu'en joignant mes prières aux vôtres, afin que Dieu bénisse mes travaux. J'ose croire que vous serez longtemps conservés à cette œuvre où vous travaillez et à laquelle il faut apporter plus de zèle

que jamais, pour rendre dignes de la liberté les hommes auxquels on la donne.»

Voilà les nègres, voilà les missionnaires, voilà le principal magistrat de la Guyane; les bonnes intentions des premiers, les efforts des seconds, les vues nobles et chrétiennes du pieux gouverneur, la bénédiction divine implorée par les uns et par les autres et promise à tous, voilà les gages d'un nouvel ordre de choses, d'une ère de paix pour les nègres, de prospérité pour les colons, de gloire pour la colonie.

A la Jamaïque, l'œuvre des missions a fait, pendant les dernières années, des progrès remarquables; de nouvelles écoles fondées, de nouvelles chapelles bâties, le nombre des auditeurs augmenté, la fidélité des chrétiens accrue, la conversion de beaucoup de sauvages opérée par l'Esprit de Dieu, c'est ce qu'on voit dans tous les districts, dans toutes les stations, c'est ce qu'annoncent les lettres de tous les missionnaires. L'Eglise des Frères-Unis, la Société des Missions de Londres, celle de l'Eglise épiscopale d'Angleterre et celle de l'Eglise baptiste du même pays voient, chaque jour, s'élargir la sphère de leurs travaux respectifs dans cette colonie, et toutes ensemble ne suffisent pas à pourvoir au besoin de ces milliers de nègres qui demandent à être éclairés. Dernièrement les neuf missionnaires baptistes, établis à la Jamaïque, ont fait au comité dont ils dépendent la demande pressante de six nouveaux ouvriers, et il est probable que si ce secours leur avait déjà été envoyé, ils se verraient aujourd'hui encore dans la nécessité d'en demander un second. Le champ se déroule à mesure qu'on avance, et les succès obtenus assurent des succès nouveaux. Religieux dans sa cause, l'évènement du premier août l'est aussi dans ses résultats; et il facilite au christianisme, qui l'a produit, la conquête des âmes.

Nous avons sous les yeux différentes publications renfermant toutes des détails également intéressants; nous ne sommes embarrassés que du choix.

Déjà avant leur émancipation, les nègres donnaient de grands sujets d'encouragement aux missionnaires. A la fin de l'année 1837, la Société des Missions de Londres faisait construire seize écoles à la fois, sans compter les demeures nécessaires aux instituteurs, et les missionnaires trouvaient dans les cœurs de leurs jeunes élèves des germes de conversion. Malade et craignant de mourir, l'un d'entre eux avait prié son petit frère d'aller chercher un missionnaire; la mère s'était opposée à l'empressement de ce dernier; le malade guérit et revint à l'école. Le missionnaire lui demanda dans quel dessein il avait demandé à le voir. L'enfant lui répondit: « Parce que j'avais peur de la mort. » — « Pourquoi? » — « Parce que je ne m'étais pas repenti de mes péchés. » — « Avez-vous donc péché contre Dieu? » — « Oui, monsieur. » — « Alors que devez-vous faire pour obtenir le pardon de vos péchés? » — « Croire en Jésus-Christ. » — « Pouvez-vous de vous-même servir Dieu? » — « Non. » — « Que devez-vous faire? » — « Demander à Dieu un nouveau cœur. »

« Aujourd'hui, écrivait un autre missionnaire, à la même époque à peu près, nous avons commencé l'école du dimanche à neuf heures. Au moment où nous allions ouvrir le service, nous avons vu se diriger vers nous, des Africains nouvellement émancipés, au nombre de cinquante; ils venaient pour la première fois assister à notre culte et à notre école. Les jeunes filles assises à côté de ma femme, les garçons à côté de moi, le reste de l'auditoire, placé derrière, nous offrions aux nouveaux venus le spectacle d'un ordre et d'un silence complets. De leur côté, les manières étaient convenables et l'abord satisfaisant. Nés dans d'autres lieux et transportés ici comme

esclaves, gardant quelque connaissance de l'idiome de leurs pères, ils se sont empressés de voir si, sur la terre étrangère, ils ne trouveraient pas des compatriotes. Quelques-uns sont parvenus à faire comprendre leurs paroles; de cette reconnaissance est née une joie dont les spectateurs seuls savent les vifs éclats. Des poignées de main ont d'abord été cordialement échangées, puis sont venues des conversations aussi intéressantes pour nous que pour les compagnons d'exil eux-mêmes. Emu, je sentais mon cœur battre comme les leurs, et je me croyais en Libérie ou à Sierra-Leone, parmi ces simples et naïfs enfants de la nature qui laissent une impression ineffaçable d'affection et de pitié dans le cœur de l'Européen, que les intérêts de leur âme attire sur leurs bords. Différents groupes s'étaient formés dans l'école, et partout régnaient les mêmes félicitations et la même joie. Mais ceux qui, venus de pays intérieurs, sortis de tribus inconnues, ne trouvaient personne à qui parler, demeuraient spectateurs affligés de la scène. Après le service, nous les réunîmes tous et nous en fîmes une vaste classe à laquelle nous essayâmes d'apprendre à lire. Mais ici encore leurs commencements produisirent pendant quelque temps, dans toutes les autres classes, une espèce de confusion qui ne pouvait ni nous étonner, ni nous affliger. Ces pauvres gens agitant tout leur corps pour donner plus de force au son de leurs paroles, prononçaient les uns d'une manière si curieuse, les autres avec de telles explosions de voix, que tous les regards étaient fixés sur eux. Ils continuèrent gaiement néanmoins, et pendant une longue demi-heure ils donnèrent à cet exercice toutes les ressources de leur bonne volonté. Fatigués enfin, ils allèrent les uns après les autres, s'asseoir sur leurs bancs. Ils furent fort réjouis du chant de nos cantiques. »

A côté des écoles, avons-nous dit, des églises s'élèvent;

les nègres réjouissent les missionnaires, et par les travaux qu'ils entreprennent, et par les fonds qu'ils accordent, et par le bonheur qu'ils éprouvent en voyant les moyens de grâce augmenter par eux. « Ce jour, écrit M. Dixon, où nous avons posé la première pierre de notre école et de notre chapelle, est pour moi un jour d'allégresse. Ces simples fondements jetés en terre sont, à mes yeux, la preuve que Dieu a un peuple dans ce ténébreux district. Mais mon plus grand sujet de joie dans ce moment, c'est le souvenir du recueillement qu'a montré la nombreuse assemblée (1) qui est venue de bonne heure prendre part à la cérémonie de ce jour. Pendant le service, je voyais sur plusieurs figures des larmes qui trahissaient un vif intérêt à notre œuvre. Plusieurs disaient, en s'en allant : Nous sommes réjouis d'être venus. »

Quelques jours plus tard le même missionnaire écrivait : « J'ai été réjoui aujourd'hui, en voyant un nègre m'apporter un dollar (environ 5 fr.) pour la construction de la nouvelle chapelle; il est venu avant le service dans la crainte que, trop occupé ensuite, je n'eusse pas le temps de recevoir son offrande. Mon intention, en effet, était de prendre les noms de ceux qui étaient venus apporter leur pite, mesure fort importante aux yeux des nègres qui veulent absolument que leurs dons, quelque petits qu'ils puissent être, soient inscrits dans un livre. Cette occupation m'a pris environ une heure et un quart. J'ai été touché de l'aimable naïveté d'un petit enfant qui s'était approché de moi, en même temps que son père, avec six sous à la main. « Moi et ma sœur » a dit sa petite bouche; puis il s'est retiré. Sont-ce là, lui ai-je demandé, les trois premiers sous que tu donnes au Seigneur Jé-

(1) Elle était composée de 800 personnes dont la plus grande partie était des apprentis.

sus? « Oui, m'a-t-il répondu. » —Bien, mon enfant, ai-je ajouté, en caressant sa petite tête, bien; remercie la petite sœur pour ses trois sous. Tu as donné trois sous pour Jésus-Christ; que dirais-tu s'il te donnait, en retour, une couronne de vie quand tu mourras; ne serais-tu pas bien content? Un rayon de joie brillait au front du père qui est chrétien; il caressait aussi, comme par instinct, les mains de son enfant, et lorsqu'il m'a entendu parler d'une couronne pour son jeune fils, il a dit en se retirant : Le bon Dieu le bénisse, Monsieur, le bon Dieu la lui accorde! Quatre ou cinq autres enfants sont aussi venus m'apporter quelques pièces de monnaie; amenées par leurs parents auprès de moi, ces pauvres petites créatures fixaient leurs regards sur moi, pour m'indiquer leurs dons, marques touchantes de leur naissante piété. Plus de neuf livres (fr. 225) m'ont été apportées aujourd'hui.

Le 25 décembre 1837, jour de Noël, M. Dixon écrivait encore : « En me rendant, par une forte chaleur, à Appleton, un nègre qui marchait avec moi et qui n'est ici que depuis quelques jours m'a dit : » Massa, quand je vins ici, la semaine dernière, j'élevai mon cœur au Père tout puissant pour le bénir de ce que Massa pourra bientôt s'établir au milieu de nous et y vivre. » Le local où j'ai tenu le service était beaucoup trop petit pour contenir toutes les personnes qui y sont venues; 450 y sont entrées; beaucoup d'autres sont restées dehors, exposées à toute l'ardeur d'un soleil brûlant. J'ai été péniblement affecté à la vue de ceux qui, entrés dans la chapelle, y jetaient un coup d'œil et se retiraient, faute de place. Un missionnaire jaloux de faire du bien à ce peuple, ne peut voir sans un vif sentiment de joie six cents hommes rassemblés dans l'église un jour de Noël.

« Cette année j'ai béni soixante mariages: les apprentis m'ont apporté, par petites souscriptions, 30 l. (fr. 750.) ils

sont engagés encore pour 10 l. (fr. 250), le tout est destiné à couvrir les frais de construction de nouvelles églises. »

Les hommes du dehors même rendent témoignage à l'heureuse influence de l'Evangile sur les nègres du district qu'évangélise M. Dixon. Invité par ce dernier à exprimer son opinion sur les effets de l'Evangile dans le cœur de ses apprentis, un colon répondit, sans hésiter, que ces effets sont bons. « Pourriez-vous les définir, lui demanda le missionnaire, ou dire en quoi ils consistent? Ils consistent, répondit-il, dans la diminution sensible des disputes, dans une plus grande assiduité au travail, et dans le progrès marqué de la subordination. »

Dans la paroisse de Sainte-Elisabeth, mêmes progrès et mêmes changements dans les habitudes, les mœurs et la vie des nègres. Jadis et naguère encore, ce district, rempli d'œuvres de ténèbres, était comme le centre de tous les vices et de tous les maux : courses à cheval, combats de coq, jeux de hasard, excès d'ivresse, scènes dégoûtantes de toute sorte, ce fut le spectacle que les missionnaires eurent d'abord sous les yeux. Les uns employaient le jour du Seigneur à prendre ou à dompter des chevaux, à nettoyer les terres, à faire ou raccommoder des habits pour la semaine; les autres se livraient à toutes sortes de dissolutions. Aujourd'hui tous se rendent humbles, paisibles et recueillis, dans la maison de Dieu; leurs figures portent l'empreinte de la sollicitude de leurs âmes, et l'œuvre de la grâce paraît commencée en eux. Quand, retenu ailleurs, le missionnaire ne peut point se rendre au milieu d'eux, pour leur annoncer l'Evangile, qu'ils aiment tant entendre, loin d'être moins sérieux et moins rangés, ils se rassemblent dans des maisons particulières qui, devenues églises, entendent le nègre, à peine éclairé, lire la parole de Dieu, à ses frè-

res attentifs. Chaque samedi, des âmes simples et réveillées vont trouver leur pasteur, lui faire des confessions, et lui demander des conseils; le soir de chaque jour de la semaine, l'école est ouverte à tous ceux qui veulent finir la journée par la prière et l'action de grâce. Un groupe se forme autour des lumières, qui s'essaie à lire des recueils de cantiques, ou des livres d'épellation; à l'arrivée du missionnaire, on pose les livres, on se recueille, et le pasteur, élevant sa voix, présente au Dieu de l'assemblée, des actions de grâce pour les faveurs reçues et des prières pour les biens à obtenir; spectacle bien différent du premier.

Et quand le missionnaire leur montre les richesses de l'Evangile, dépassant tous leurs besoins, ils s'écrient, avec des cœurs reconnaissants: « O ministre, ceci est trop doux! Combien le bon Dieu n'est-il pas charitable de nous faire connaître et aimer ce que nous n'avions point auparavant entendu! » — « Et quelle différence, leur demande le pasteur, quelle différence voyez-vous donc entre ce que vous êtes aujourd'hui et ce que vous étiez autrefois?» — « Ministre, auparavant nous avions entendu parler de Dieu; aujourd'hui, nous connaissons son cher Fils, et nous savons qu'il est mort pour les pauvres pécheurs. » Et ce sont les hommes flétris naguères par le vice et la misère, qui tiennent un pareil langage! O puissance de l'Evangile! c'est elle qui, se déployant dans un nègre, dont l'amour pour la boisson était excessif, dont les désordres étaient notoires, et dont les passions semblaient devoir amener une prompte mort, lui fait passer les jours de repos dans le temple de l'Eternel, et dire à sa mère, dont il a presque brisé le cœur, qu'il n'a jamais goûté, même aux fêtes de Noël, une joie semblable à celle qui maintenant inonde son âme.

Quant à la manière dont la grande délivrance du 1er

août a été reçue à la Jamaïque, nous pouvons dire qu'elle n'a point trompé, mais qu'elle a dépassé les espérances des missionnaires ; leurs sentiments à ce sujet sont unanimes, leur joie est la même, et chacune des Sociétés qui fait une œuvre dans ce pays, a de grands sujets d'actions de grâce. Nous ne trouvons dans leurs publications aucun détail relatif à l'émancipation des nègres qui ne soit d'une nature réjouissante, la voix de chaque missionnaire est comme une voix de triomphe.

A Dry Harbour (station de la Société des missions de Londres), la nuit qui précéda le beau jour de l'affranchissement, fut employée par plusieurs nègres à invoquer Dieu et à le bénir. A quatre heures du matin, on se rassembla, et deux nègres offrirent des actions de grâces au Père des miséricordes pour le grand bienfait de ce jour, et sentant toute la responsabilité et tous les dangers d'une position libre, ils implorèrent le secours de son Saint-Esprit pour être les fidèles dépositaires d'un si précieux talent. A cinq heures et demie, le soleil se montrait brillant à l'horizon pour éclairer le jour de la liberté; les cœurs émus s'élevant alors jusqu'au trône du Dieu éternel, magnifièrent, avec des transports de joie éclatant dans de saints cantiques, la céleste lumière du soleil de justice, et invoquèrent, comme la plus grande des bénédictions, et sur la Jamaïque tout entière, l'éternel bienfait de ses rayons. A huit heures, rassemblés dans l'école, deux cents enfants reçurent des instructions simples, affectueuses et appropriées à la circonstance, puis, hôtes joyeux à la table paternelle des missionnaires, ils prirent le repas que ceux-ci leur avaient préparé. A onze heures, la chapelle et l'école furent remplies ; un missionnaire rappela à ses auditeurs la grandeur du bienfait qu'ils venaient de recevoir, l'usage qu'ils en devaient faire, les avantages qu'ils en pouvaient retirer

et l'influence que doit avoir leur avenir sur les destinées de leurs malheureux frères, encore esclaves, mais non éloignés peut-être de la liberté. Le reste de la journée fut passé dans les transports d'une joie bien naturelle, qu'aucun désordre ne vint troubler, les jours suivants furent des jours de fête sanctifiés par l'Evangile. Le vendredi, un repas fort confortable fut donné par les nègres eux-mêmes sur une plantation ; les missionnaires, qui l'honoraient de leur présence, ne pouvaient qu'être fort satisfaits de la propreté et des bonnes manières, de la paix et de l'ordre qui régnaient dans le fraternel repas. Déjà, le matin suivant, plusieurs nègres étaient aux champs, occupés comme auparavant, et gagnant par leur travail un salaire honorable. Les missionnaires ne doutaient point qu'un arrangement définitif n'eût bientôt lieu entre les propriétaires et les ouvriers.

Le grand changement a eu lieu, dit M. Betts (missionnaire de la Société épiscopale), et le premier août a été sanctifié de la manière la plus satisfaisante par la population nègre; tous les lieux de culte étaient plus que remplis, et la face du Seigneur semblait luire sur tous les visages. Le 2 août fut consacré à une fête publique; mais au milieu du son des instruments, des feux d'artifice et des illuminations qui avaient attiré plus de 10,000 personnes à Kingston, aucun désordre n'eut lieu : on dit que le lendemain matin aucune plainte ne fut faite à la police. Dans tout l'abandon d'une joie si grande, au milieu des plus vives manifestations de l'enthousiasme public, il régnait dans plusieurs cœurs des sentiments plus grands encore de reconnaissance, et les chrétiens mêlaient l'accent de la louange aux innocents ébats de leurs joyeux amis. En rentrant, le missionnaire ne pouvait s'empêcher de féliciter les nègres émancipés du bonheur de ce jour. « Ah ! Ministre, s'écriaient-ils, pour nous le

Sauveur est très bon; nous n'eussions jamais pensé voir ce jour. Bénissez Dieu, Massa, bénissez Dieu; il est trop bon, trop bon. » Père tendre de ces infortunés, le missionnaire ne goûte-t-il pas une joie presque semblable à la leur, et ne se sent-il pas lui-même comme délivré de ces chaînes qu'ils portèrent si longtemps! Aux récits qu'il trace, aux sentiments qu'il éprouve, aux espérances qu'il exprime, on le dirait membre de cette famille de nègres affranchis et on croirait que les destinées qui s'ouvrent pour elle s'ouvrent pour lui-même et ses enfants. Comme donc doivent s'élancer par lui jusqu'au trône des miséricordes, les vifs transports de joie et de reconnaissance de ces âmes qui rapportent au ciel, d'où il est descendu, le grand bienfait de leur nouvelle condition :

A Falmouth (station de la Société des missions baptistes) entre autre service religieux, une réunion publique eut lieu, le premier août, où les nouveaux enfants de la liberté, sous la présidence de leur pasteur chéri, prirent tour à tour la parole, et seuls édifièrent l'assemblée. A la suite d'un premier orateur, William Kerr se lève, et faisant une seconde motion dit :

« Mes chers amis, me voici debout pour rendre de cordiales actions de grâce à la nation anglaise pour le bien qu'elle nous a fait, en nous envoyant l'Evangile. Il fut un temps où j'étais aveugle; mais l'Evangile m'a ouvert les yeux; un temps où j'étais sourd, mais l'Evangile m'a ouvert les oreilles, l'Evangile nous a amenés à ce beau jour; l'Evangile nous a amenés à la liberté. Personne ne peut dire ce que nous vîmes jadis, ce que nous nous souffrîmes autrefois; mais l'Evangile nous a apporté la joie. Nous bénissons Dieu, nous bénissons la reine, nous bénissons le gouvernement, nous bénissons le peuple de la Grande-Bretagne, pour notre bonheur présent. Souvenons-nous que, depuis le lever du jour jusqu'à huit heures du soir, nous travaillions et par des torrents de

pluie et par les ardeurs du soleil, ayant devant et derrière nous des hommes pour nous surveiller; nous étions frappés du fouet et nos femmes étaient battues comme des chiens devant nos yeux; quand nous ouvrions la bouche, nous subissions le même châtiment, et on nous jetait dans les fers; mais gloire à Dieu, nous sommes libres! » Un troisième orateur: « Le peuple d'Angleterre ne nous voyait pas quand fouettées à nos yeux, nos épouses ne trouvaient en nous que des spectateurs impuissants de leurs souffrances et de leur honte, mais Dieu nous a vus, et il a excité leurs cœurs à nous rendre la liberté, et nous sommes un peuple libre aujourd'hui! » « Sans l'Evangile il n'y avait pas de liberté pour nous, dit une autre voix émue; nous bénissons Dieu pour son Evangile, nous bénissons Dieu pour ses ministres qui nous l'ont annoncé; nous prions Dieu de nous les conserver à nous et à l'œuvre qu'ils ont commencée; nous prions Dieu de nous accorder une liberté meilleure encore, cette bonne part qui ne nous doit pas être ôtée; nous prions Dieu afin que, nous et nos pasteurs, nous nous retrouvions tous, un jour, au ciel, pour louer Dieu éternellement. »

Dira-t-on encore qu'ils sont indignes de la liberté, que la nature leur a donnée et qu'on ne fait que leur rendre, ces cœurs d'où sortent, comme d'un triple écho, les voix nobles et touchantes de la piété, de la reconnaissance et de l'amour, et qui bénissent Dieu, les hommes, la patrie et les institutions! Puissent seulement embrasser le Christianisme tous les nouveaux sujets d'une nation généreuse, et l'on verra, par une heureuse union, la foi, les lumières et la civilisation, élever leur commune puissance, leur règne magnifique sur les derniers restes du vice et de l'avilissement, et dans cette substitution du droit à la nature, le nègre; on ne saurait trop le dire, le nègre trouvera son bonheur, la société sa gloire, l'Evangile son triomphe.

Quant aux suites de l'émancipation des nègres dont nous venons de parler, il est facile de les prévoir. Elles ont jusqu'ici été et elles seront à l'avenir, on n'en peut douter, plus réjouissantes encore qu'on n'avait osé l'espérer. Il ne peut être question ici des nègres qui n'ont point été placés sous l'influence de l'Evangile. Quelques missionnaires parlent déjà du grand accroissement de leurs travaux, de leurs succès et de leurs espérances. A Spanish-Town, par exemple, on a de la peine à croire à la révolution qui vient de s'opérer, en voyant l'ordre qui règne dans toutes les relations; seulement les nègres, nous disent les missionnaires, semblent habiter un nouveau monde et respirer une nouvelle atmosphère; l'état présent des choses annonce le plus réjouissant avenir. Déjà les préjugés tombent. Un membre du conseil colonial connu pour sa crainte à l'approche de l'émancipation, en reconnaît aujourd'hui les bienfaisants résultats pour la colonie et ses habitants. Il eût, il paraît, volontiers vendu ses possessions avant le 1er août; aujourd'hui, il en achèterait de nouvelles. Il a offert aux missionnaires une pièce de terre, au milieu d'une nombreuse population, pour y bâtir, à ses propres frais, une chapelle et une école, en ne mettant d'autre condition à cette offre généreuse, que la présence d'un missionnaire sur l'habitation. D'autres propriétaires suivent cet exemple; il est à peine une plantation à plusieurs lieues à la ronde, où le missionnaire qui rapporte ces faits n'ait été invité à bâtir des chapelles et des écoles; et cent acres de terrain pour une lui ont été offertes à cet effet. «Si notre Société, dit ce missionnaire lui-même, pouvait, pendant deux années encore, nous fournir des secours suffisants, la Jamaïque tout entière deviendrait la conquête de l'Evangile.»

Des nouvelles postérieures nous apprendront l'état des nègres affranchis. Que les églises de France joignent

leurs vœux aux prières des chrétiens d'Angleterre, afin que Dieu dirige lui-même cette grande œuvre dont nous voyons à peine les commencements. Le 1er août a été pour les églises d'Angleterre un jour de prières et d'actions de grâce ; tandis que le noir reconnaissant bénissait le généreux ami qui avait travaillé à sa délivrance, celui-ci demandait pour son frère émancipé que de nouvelles faveurs couronnassent ce grand bienfait; et ce touchant échange de bénédictions et de vœux, à travers l'immensité des mers, était la digne célébration de ce beau jour. Pleins, autant que jamais, de sollicitude pour l'avenir des nègres, les chrétiens d'Angleterre songent aux moyens de pourvoir à tous leurs nouveaux besoins, et des sociétés religieuses se forment dans ce but spécial. Ainsi, on voit ces fidèles Eglises s'occuper surtout de ce qui leur reste encore à faire, et se préoccuper moins de leurs triomphes que de leurs devoirs.

NOUVELLES RECENTES. — *Nouvelle-Zélande.* — *Baptême de cent-vingt natifs.*

Le 27 août de l'année 1837, eut lieu à Mangunga, l'une des stations missionnaires de la Nouvelle-Zélande, une scène magnifique. Plus de sept cents natifs, venus des environs, s'étaient rassemblés dans ce lieu; plusieurs chrétiens y étaient venus recevoir le saint sacrement du baptême. Ceux-ci avaient été placés les premiers dans l'église; il n'y eut pas assez de place pour le reste des auditeurs. Après le sermon et les questions d'usage, les cent vingt candidats se levèrent, et furent baptisés dans un solennel recueillement; ils étaient de tout âge et de tout rang; jeunes gens, vieillards aux cheveux blancs, chefs et guerriers, esclaves ou captifs pris dans les combats; mais animés du même esprit, également humbles, sincères et fervents. Jamais on n'eût cru voir tant d'ordre et de douceur, parmi des hommes hier encore stupides et cannibales.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MEKUATLING (1).—LETTRE DE M. DAUMAS, SOUS LA DATE DU 12 SEPTEMBRE 1838.

Travaux matériels de la station.

Messieurs et très honorés frères,

Vous aurez appris par ma lettre à monsieur le Directeur, datée du 10 juin (2), notre arrivée sur cet établissement, et les premiers travaux auxquels nous nous sommes livrés, aidés de quelques natifs. Depuis lors, mes occupations, bien loin de diminuer, n'ont fait que s'accroître; des bâtiments plus considérables ont été érigés; il a fallu préparer les matériaux, couper du bois de charpente à la rivière Calédon, le charier, chercher des roseaux, les couper et les porter sur la station, arracher des pierres et les faire rouler de la montagne, tirer des arbres des endroits les plus escarpés, les scier pour en faire des châssis de portes et fenêtres, ainsi que des planches, enfin faire des briques et bâtir. Ce sont là les

(1) Nous avions d'abord écrit Mokotling, mais nous n'avions pas bien saisi la prononciation des natifs. Le mot que nous avions adopté signifie sac, de sorte que lorsque nous disions Mokotling, ils nous reprenaient en riant et nous disaient, c'est Mékuatling. Nous avons donné ce nom à la station à cause d'une grande montagne qui s'appelle Thaba-Mékuatling (montagne blanche), et qui se trouve à côté de la station.

(2) *Voy.* XIII[e] année, p. 437, suiv.

occupations auxquelles s'est livré notre cher collaborateur M. Hagenbach.

« Outre la petite maison et la cuisine que nous habitions, et qui étaient construites, lorsque j'écrivis à monsieur le Directeur, une chapelle devenue fort nécessaire a aussi été élevée. Elle a 55 pieds de long sur 16 de large. Ce bâtiment provisoire est construit en pieux fixés en terre, à deux ou trois pieds de profondeur et placés à environ six pieds les uns des autres. Le vide est garni en roseaux attachés avec des lanières de peaux de gnou entre deux lattes, et ensuite bien plâtrés en dehors et en dedans. Sur le haut des pieux sont placées des poutrelles qui soutiennent la charpente du toit. A l'un des bouts de la chapelle est la chaire, le piédestal est bâti en briques et surmonté de pieux de bois recouverts avec un morceau de drap. La chaire est séparée du centre par un petit mur de trois pieds de haut. A droite de la chaire se placent la famille du missionnaire et les domestiques, proprement habillés; à gauche les natifs qui aident à conduire le chant. Cette chapelle quoique ébauchée à peine, nous est fort précieuse, parce que pour le présent nous ne pouvons avoir rien de mieux. Elle n'est point encore tout-à-fait finie; elle le sera bientôt.

« Nous ne pouvions pas rester longtemps dans la maison que frère Hagenbach nous bâtit le premier mois de notre arrivée; nous y étions beaucoup trop à l'étroit. Nous dûmes préparer les matériaux pour en construire une plus spacieuse où nous pussions nous loger tous les trois (1). Ne pouvant non plus sans une grande perte de temps et beaucoup de frais, nous rendre à la colonie pour acheter les planches dont nous avions besoin, je pris un

---

(1) Faute d'appartement, M. Hagenbach a été obligé de coucher dans son wagon depuis notre arrivée.

homme à gage pour aider frère Hagenbach à en scier. Dès le lendemain nous nous rendîmes dans l'une des vallées qui avoisinent la station, pour examiner de nouveau quelques arbres que nous avions déjà remarqués. Le plus grand attira notre attention, j'estime qu'il avait au moins 50 pieds de hauteur. Il nous parut que de cet arbre seul nous pourrions tirer toutes les planches nécessaires pour notre maison. Nous en déterrâmes le pied qui était entouré de rochers. Le lendemain cet arbre qui s'élevait avec tant de majesté, tomba sous les coups redoublés de la hache, avec un fracas épouvantable. Vainement nous le voulûmes scier sur le lieu : il fallut, avec beaucoup de peine, partager le tronc et traîner ensuite, au moyen de chaînes et d'un attelage de bœufs, les deux pièces sur la station. Après quinze jours de constant travail nous eûmes la joie de voir empilées, à côté de notre maison, trente planches de huit pieds de long sur un de large; c'était tout le bois nécessaire pour les linteaux et les châssis des portes et fenêtres de notre maison. Ce travail fini, nous fîmes des briques, nous réussîmes assez bien; dans moins d'une quinzaine de jours, nous en eûmes environ dix mille de faites. Maintenant frère Hagenbach est occupé à construire la maison qui aura 36 pieds de long sur 12 de large, et sera divisée en trois pièces; nous aurons deux chambres et une salle à manger. J'espère que dans peu de temps, nous pourrons poser la toiture et nous loger tous trois dans cette nouvelle demeure, avant les pluies qui arriveront bientôt.

Agriculture.

« J'ai fait défricher une partie du terrain qui composera les jardins de la station. La vallée à gauche des bâtiments nous paraissant très fertile, et pouvant facilement être

arrosée, je l'ai fait cultiver. Déjà j'y ai planté des noyeaux de pêches et d'abricots, des noix, des amandes, des noisettes et des dattes. J'ai semé aussi quelques légumes et de la luzerne; quelques pêchers, quelques amandiers, et quelques pieds de vigne m'ayant été envoyés en présent par l'un de nos frères de la Société wesleyenne, je les ai aussi plantés. Nous avons un petit champ de blé; s'il réussit, nous espérons que l'année prochaine nous serons un peu plus heureux que celle-ci. Les sauterelles ont fait un tel ravage dans ces quartiers, que nous sommes réduits à vivre de pain fait avec du blé indigène, et ce pain est fort mauvais.

« Nous devons attentivement surveiller le peu de bétail que nous avons, sinon il serait bientôt ou dispersé ou dévoré par les bêtes sauvages. Il n'y a que quelques mois que nous entendions le bruit du tigre faisant la guerre à nos brebis. Chaque mois il en prenait régulièrement une, malgré l'aboiement des chiens. Je fus obligé de faire faire un kraal (un parc), plus près de notre maison. Depuis lors, nous sommes tranquilles.

« J'ai cru, messieurs, devoir vous donner ces détails afin que connaissant bien notre position, vous nous accordiez d'autant plus le secours de vos prières. Nous ne donnons au reste que le moins de temps que nous pouvons à ces occupations; nous nous employons davantage à l'œuvre pour laquelle nous avons été envoyés. A cet égard je dois dire que nos travaux sont grands, et que si je les néglige un instant, j'entends ces redoutables paroles : Malheur à toi si tu n'évangélises !

Etat de la station à l'arrivée des missionnaires.

« A notre arrivée dans ce pays, nous ne vîmes rien qui ne fût de nature à nâvrer nos cœurs. Ici c'était un pauvre infortuné qui frappé de la pensée qu'il était en-

sorcelé, restait gisant à terre; là un père, par les mauvais traitements qu'il faisait endurer à ses enfants, les obligeait à s'enfuir et à chercher un refuge auprès de nous. Ailleurs, c'était un homme blessé d'un coup d'assagaie, plus loin un malheureux qui avait martyrisé sa femme, ou bien une femme qui battait son mari parce qu'il avait cherché à lui couper les oreilles. Quant à ce dernier fait, voici comment il eut lieu. La femme était fâchée contre son mari parce qu'il lui prenait, disait-elle, ses cannes à sucre, pour en faire présent à une autre femme. Le mari fut si indigné des procédés de sa femme, que prenant un couteau, il lui coupa presque une oreille. Ils vinrent tous les deux chez nous se plaindre l'un de l'autre. Je parlai d'abord à la femme, et je leur fis ensuite, à tous deux, de sérieux reproches. Enfin l'un et l'autre me promirent de se pardonner, et se donnèrent la main en signe de réconciliation.

« M...., le fils du chef du village le plus voisin de notre station, avait gagné mon amitié, par son empressement à nous donner des secours. En quittant Mékuatling, l'année dernière, je lui confiai le soin de tout ce que je tenais à y conserver. A notre retour, tous les natifs accoururent, de toutes parts, pour nous saluer. Je regardai tout autour de moi, mais je ne pus apercevoir M.... Alors je demandai où était cet homme? On me répondit avec tristesse : « Il se meurt. » — « Comment, il se meurt ! » — « Oui, Morenna, le sorcier de son village l'a tué. » Dès que nous eûmes dételé, je me rendis auprès de lui. Je trouvai le pauvre M...., dans l'état le plus pitoyable, enveloppé dans des Kross (habits de peaux) si dégoûtants qu'ils eussent suffi pour rendre malade l'homme le plus sain. Dès qu'il m'aperçut, il leva la tête et me salua, en souriant. Je causai un instant avec lui, je l'examinai, et je vis qu'il n'avait qu'une tumeur au genou. Je tâchai

de le consoler en lui donnant l'assurance que Dieu qui est tout puissant, me ferait la grâce de le guérir, et en lui persuadant de ne pas écouter ceux qui voulaient lui faire accroire qu'il était ensorcelé. Je le visitai ensuite souvent, et lui fis suivre un traitement simple ; au bout de quelques jours, au grand étonnement de tout le monde, il vint nous voir. Tous les gens du village et des environs, ne faisaient que parler d'une chose si étonnante pour eux, et si naturelle pour nous.

« Et de ces pauvres enfants des natifs, vous en parlerai-je, Messieurs ? l'un d'eux n'est plus. Il s'était attaché à nous dès le commencement et était l'un de mes écoliers assidus. Il était fort maladif, par suite, avons-nous entendu dire, des mauvais traitements qu'il avait reçus de ses parents. Ma femme le voyant couvert de vieilles peaux toutes déchirées, lui en donna une bonne pour s'en faire un kross. Il l'emporta, mais quoique le froid fût très rigoureux, son père n'avait point le temps de la lui préparer. Nous fûmes obligés de l'envoyer chercher et de payer un ouvrier pour la faire tanner, afin que le pauvre enfant pût s'en couvrir. Après quelques semaines, on vint nous annoncer qu'il s'en allait mourir, nous courûmes promptement au village, ma chère femme et moi, pour le voir, et nous trouvâmes que, faute de nourriture, il était tombé dans un état d'aliénation mentale. Nous priâmes le père de nous confier son enfant pour le soigner, nous le conduisîmes chez nous, et presque chaque jour nous allions lui faire son petit lit dans la cuisine. Mais malgré nos soins, sa frêle existence ne se prolongea pas, il s'endormit après de grandes souffrances. Dès que le père eut appris la nouvelle de sa mort, il vint me demander où je voulais le faire enterrer, je lui montrai l'endroit, dans notre vallée, à côté d'un gros rocher. Je dus moi-même creuser la fosse parce que je ne voulais pas qu'elle fût ronde. A la tombée

de la nuit, nous vînmes confier à la terre les restes de notre pauvre Kofane; avant de les couvrir, je fis une prière en séchuana à laquelle se joignirent les trois assistants, le père, la mère, et l'un de leurs amis. Je fus si affligé de cette mort que je me sentis pressé le dimanche suivant de prêcher sur ces paroles du prophète. «La vie de l'homme est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs.»

Visites missionnaires dans le district.

«Vous aurez vu, Messieurs, par la carte que je vous ai envoyée (1) que nos soins pastoraux ne doivent pas se borner à la station seule. Aussi me suis-je fait un devoir de me rendre dans les environs pour en visiter les habitants. Le grand nombre de mes occupations ne m'a pas permis de renouveler ces excursions aussi souvent que je l'aurais voulu. Tout me fait supposer que la population du district est beaucoup plus considérable que nous ne l'avions d'abord pensé.

Augmentation de la population de la station proprement dite.

« L'aspect de la station a beaucoup changé depuis notre arrivée. Un grand nombre de familles, vivant à Philippolis et ailleurs, sont venues se fixer auprès de nous. Quatre d'entre elles se sont bâties de petites maisons de forme européenne, toutes en général sont bien disposées et fort désireuses de s'instruire. M. Atkinson, missionnaire de la Société des Missions de Londres, m'a recommandé par une excellente lettre, ces familles. Plusieurs autres familles de Bakuinas sont aussi venues, d'au-delà de Mosika, demeurer sur la station. »

---

(1) *Voy.* cette carte, XIIe année, p. 352.

Services religieux et école.

« Quant à l'école, je la commençai le 2 avril dernier avec un vingtaine d'enfants, mais n'ayant pas de local, je fus obligé de l'interrompre, à l'approche de la pluie et du froid. Maintenant que nous aurons un local dans la chapelle, j'espère la reprendre bientôt et la tenir régulièrement. »

« Les services religieux sont bien suivis, quoique notre chapelle soit passablement grande (elle contient environ 400 personnes) elle ne suffit pas à l'affluence de nos auditeurs ; il en est beaucoup qui doivent se tenir dehors. J'ai deux services le dimanche, un le matin et un le soir. Si vous nous trouviez chez nous, un jour de repos, vous ne pourriez que vous réjouir à la vue de tous ces païens accourant de toutes parts pour entendre la bonne nouvelle du salut ; oh ! que vos cœurs tressailleraient de joie quand vous entendriez de la bouche de nos pauvres Lighoyas, les airs qui retentissent dans les temples de France ! J'ai composé un cantique sur l'air : *Du rocher de Jacob*, *etc.* ; cet air solennel plaît à nos indigènes ; nous le chantons presque toujours à la fin du service, avant la bénédiction.

Instructions particulières.

« Douze à quinze personnes suivent ces instructions ; j'espère que plusieurs d'entre elles sont réellement passées des ténèbres à la lumière ; cependant je ne les ai pas encore reçues candidats au baptême. Je désire savoir comment elles se conduiront pendant quelques mois encore ; je les admettrai ensuite ou continuerai à les tenir à l'épreuve. Mon interprète est du nombre de ces personnes intéressantes ; c'est un jeune homme qui nous est fort attaché, depuis deux ans, il est presque toujours avec moi. Dernièrement

je visitai M. Allison, missionnaire chez les Mantaetis. Ce cher frère fait une œuvre des plus intéressantes. Dans peu de temps il n'a pas vu moins de 52 indigènes se convertir; aujourd'hui ils montrent par leur conduite et leur amour pour les âmes la sincérité de leur piété. Mon interprète, qui m'avait accompagné, fut si touché d'entendre parler et prier un enfant mantaetis, qu'il sentit son cœur se fondre et qu'il dut se retirer pour répandre son âme devant le Seigneur et implorer sa miséricorde. Depuis ce moment il paraît très préoccupé de son salut. Un autre indigène, arrivé dernièrement de Philippolis et l'un des principaux parmi les Lighoyas est aussi du nombre de ceux qui reçoivent des instructions particulières ; à la réunion de lundi soir, il fit une excellente prière. Hier il vint me saluer et me dit : « Nous allons chez Molitsane (1) ; vous savez à quelles gens nous aurons à faire; priez pour nous. Deux Lighoyas à notre service paraissent de même être dans l'anxiété au sujet du salut de leurs âmes. L'un d'eux, boiteux et notre cuisinier est depuis quelque temps dans la plus grande détresse et craint d'être perdu. Presque tous les matins, au culte domestique, il se relève les yeux baignés de larmes ; il est très assidu à prier. Le soir, dès que ses travaux sont finis, il sort et comme Isaac se retire dans les champs pour prier. Ce pauvre infortuné, dans les guerres d'extermination qui eurent lieu ici, il y a une quinzaine d'années, reçut un coup d'assagaie, et comme il lui restait encore un signe de vie, on le précipita en bas d'une montagne; c'est par cette chute qu'il eut la jambe fracassée. L'un de ses amis, l'ayant reconnu, le retira du milieu des morts, lui fit remettre la jambe et bander ses blessures. Quelque temps après, la victime jouissait d'une pleine santé. C'est ainsi que le Seigneur semble avoir

(1) Chef qui a quitté Béerséba avec son peuple.

épargné cet homme, parce qu'il devait entendre l'Evangile et en éprouver les heureux effets.

Croyez-moi, etc. etc.

F. DAUMAS.

STATION DE WAGENMAKER'S VALLEY.—EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. BISSEUX, SOUS LA DATE DU 11 DÉCEMBRE 1838.

Emancipation définitive des Esclaves.

Messieurs et très honorés frères!

« Il est enfin arrivé le premier décembre, jour si désiré (1). L'apprentissage expiré, l'esclavage n'existe plus dans la colonie du Cap. Les chrétiens ne s'en réjouiront-ils pas, n'en béniront-ils pas Dieu, puisque *ceci a été fait par l'Eternel, et que c'est une chose merveilleuse devant nos yeux?* Je vous en félicite, Sociétés de Missions; je vous en félicite, messagers de la bonne nouvelle; vos vœux sont comblés, vos prières sont exaucées; vous entendez le pauvre africain s'écrier, le cœur inondé de joie: « Je suis un homme libre! » Un grand obstacle s'opposait souvent à vos pieux efforts; cet obstacle, c'était l'esclavage, l'esclavage avec tous les vices et tous les abus qu'il entraîne avec soi; mais le voilà, grâce à Dieu, grâce à l'Angleterre, aboli, et aboli, n'en doutons pas, pour toujours. Le gouvernement a accompli sa tâche; chrétiens, frères en Jésus-Christ, nous devons remplir la nôtre. Celui-ci a accordé la liberté du corps; pour nous, notre devoir est d'émanciper l'âme. Présentons à ces

---

(1) Dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, les esclaves ont été émancipés, six mois plus tard que dans les Indes-Occidentales.

Rédacteurs.

hommes libres, et pourtant encore esclaves parce qu'ils ne connaissent pas Jésus-Christ, l'Evangile, la véritable charte de la liberté, afin que le Fils les affranchisse et qu'ils deviennent véritablement libres.

«Le premier décembre a été, en général, aussi tranquille que tout autre jour. On eût dit que ces quarante mille hommes, qui passaient de l'esclavage à la liberté dans un seul jour, s'étaient entendus dans toutes les parties de la colonie pour fermer la bouche, par leur bonne conduite, aux ennemis de leur liberté, qui présageaient depuis longtemps les plus grands malheurs pour le jour de leur affranchissement. La conduite des colons a aussi été, à quelques exceptions près, sans reproche. Si quelques maîtres durs et tyranniques ont fait éclater leur animosité parce qu'ils perdaient leurs ouvriers, s'ils ont chassé de leurs maisons ceux qui refusaient de se louer chez eux, jetant leurs effets dehors pendant que la pluie tombait par torrents; si, dis-je, ces choses ont eu lieu, on ne pouvait guère s'attendre à une meilleure conduite de la part d'hommes qui ont toujours agi despotiquement envers leurs esclaves. La plupart, peut-être, des apprentis, c'est-à-dire, ceux qui avaient des maîtres équitables, ne sachant où aller pour se procurer un asile pour eux, leurs femmes et leurs enfants, sont restés chez leurs anciens maîtres, où ils sont logés, nourris et reçoivent des gages pour leur travail. Les maîtres durs sont presque entièrement abandonnés; ils ne se procurent pas facilement des ouvriers. Il en est beaucoup qui préfèreraient vivre en leur particulier; je l'aimerais mieux moi-même, parce qu'ils seraient plus indépendants des colons; mais où se procurer un morceau de terre pour bâtir une cabane? Il est de l'intérêt des colons de ne pas leur donner cette facilité, puisque, entretenant les nègres chez eux, ils sont assurés de leur service. Un autre

obstacle à ce qu'ils vivent maintenant en leur particulier, c'est la cherté des vivres.

« Dimanche, 2 décembre, il a encore plu tout le jour. S'il n'eût pas fait si mauvais temps, la chapelle aurait sans doute été trop petite pour contenir tout le monde. J'ai prêché sur ces paroles de Saint Paul, (Col. III, 15) : « Soyez reconnaissants. » En montrant aux nègres les raisons qu'ils avaient d'être reconnaissants, je retraçai en peu de mots les maux de l'esclavage, les avantages de la liberté, et je leur fis remarquer la manière dont ils l'ont obtenue. Je leur fis voir ensuite comment ils doivent témoigner leur reconnaissance et vivre dans le monde sobrement, justement et religieusement. Vous avez, leur dis-je, contracté de grandes obligations. Vos amis d'Angleterre, qui ont tant fait pour vous, seraient bien affligés d'apprendre que vous abusez de votre liberté en vivant dans le vice. Ne vous livrez pas au vagabondage; fuyez l'oisiveté, l'intempérance et les mauvaises compagnies; gardez-vous bien de donner à vos ennemis l'occasion de dire que la liberté a été pour vous un fatal présent.

« Plus d'un visage était baigné de larmes pendant la prédication. Plusieurs personnes vinrent après le service me témoigner leur joie; c'était pour elles un besoin d'épancher leur cœur dans celui de leur pasteur. « Qui aurait cru, il y a dix ans, disait un homme, que nous serions libres aujourd'hui? Pour moi, il y a longtemps, il est vrai, que j'ai entendu parler de l'affranchissement, mais je ne croyais pas que ce fût chose possible. Pensez-donc à la somme énorme qu'il a fallu donner pour nous racheter. D'où est venu cet argent? maintenant je vois bien que rien n'est impossible à Dieu. » — « Je me réjouis plus, remarquait un autre, de ce que je pourrai maintenant consacrer tous mes dimanches au service du

Seigneur, que de tous les avantages terrestres que me procurera ma liberté» — « Puissent nos âmes aussi être affranchies du péché, disait une femme, voilà ce que je ne cesse de répéter à tous mes amis qui parlent tant de la liberté du corps; la liberté du corps, leur dis-je, est passagère, mais celle de l'âme est éternelle. Que vous servira celle-là sans celle ci? Ecoutez-donc ce que nous dit notre pasteur, et convertissez-vous au Seigneur Jésus. »

Etat de l'Eglise.

« Mon Eglise a subi une petite diminution dans le nombre de ses membres; trois d'entre eux ont quitté l'endroit, un autre, savoir, le vieux July est entré dans le repos du Seigneur. Voici comment il s'exprimait peu de temps avant sa mort: « Je ne crains pas de mourir, car je vais au ciel; que craindrais-je? Je sens que je suis en Christ, et que Christ est en moi. » — Il y avait dimanche dernier quarante et quelques écoliers à l'école, aujourd'hui, qui est un jour sur semaine, il y en avait trente-quatre.

« Veuillez, Messieurs, et chers frères vous souvenir de moi et de mon œuvre dans vos prières, et recevoir l'assurance de l'affection cordiale et sincère avec laquelle je demeure,

Votre dévoué.

J. BISSEUX. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Des deux grandes îles qui composent la Nouvelle-Zélande, la septentrionale seule, jusqu'à présent, possède des missionnaires. Celle-ci se divise encore en deux parties qui ne sont réunies que par une étroite langue de terre. L'une de ces deux parties compte plusieurs stations depuis longtemps établies; c'est celle qui est le plus au nord. L'autre possède aussi quelques établissements missionnaires; mais ce n'est que depuis un petit nombre d'années. La première voit en paix l'Evangile porter ses fruits au milieu d'elle; elle continue à offrir l'aspect le plus florissant. La seconde présente une perspective moins encourageante; elle a récemment encore été en proie aux horreurs de la guerre. C'est de cette dernière que nous allons d'abord parler.

Cinq stations y fleurissaient naguère : *Puriri*, la plus voisine de la partie septentrionale de l'île; *Rotorua*, située à l'extrémité méridionale; *Matamata*, placée à une égale distance de l'une et de l'autre; *Touranga*, à l'est, et *Mangapouri*, à l'ouest de Matamata. Fondées depuis peu de temps, ces stations prospéraient néanmoins et faisaient déjà espérer d'heureux fruits, quand les horreurs de la guerre sont venues les désoler. L'une d'entre elles, Rotorua, a été complètement ruinée; trois autres ont dû être momentanément abandonnées. Puriri, moins exposée que les autres, a servi de lieu de refuge aux missionnaires. Ces hommes zélés et courageux ont, depuis, été reprendre leurs postes. On ignore encore le résultat

de cette tentative. Rapportons quelques traits des désastres qui l'ont précédée.

Ce serait peut-être le cas de faire remarquer avec combien peu de générosité ou de connaissance de cause, on a osé accuser les missionnaires évangéliques de manquer de courage, de fuir les dangers, de se montrer plus jaloux de leur propre sécurité que du bonheur d'autrui. Voyez, a-t-on dit, les secours qu'ils obtiennent, les pays qu'ils choisissent, les hommes qu'ils évangélisent. Oui, voyez, répond l'Eglise à son tour (car ce fut toujours le privilége de la foi, de confondre la calomnie par des faits éclatants), voyez les hérauts de l'Evangile indistinctement répandus chez tous les peuples; voyez-les se mêler aux tribus vagabondes et, nomades et comme elles, souffrir toutes les privations d'une vie errante et d'un pélerinage sans terme; voyez-les au sein des déserts, confondus avec des hommes sauvages et farouches, policer leurs mœurs au prix des plus grandes peines et d'imminents dangers; voyez-les sur ces plages encore fumantes du sang de tant de victimes, calmes eux-mêmes, prêcher la paix et l'amour au milieu du carnage. Contemplez ce spectacle, et accusez encore de timidité, si vous l'osez, des hommes qui ne redoutent point tant de fatigues et de périls. Mais voici les faits.

C'était à la fin de l'année 1835. Le jour de Noël était arrivé. Les missionnaires de Rotorua, depuis quelques mois accablés de travaux, saluaient avec joie l'aurore de cette fête si douce et si solennelle. Déjà le culte du Seigneur rassemblait un peuple docile, lorsque se répand la nouvelle d'un meurtre qui vient d'être commis. C'était un chef du district de Rotorua, qui avait tué par trahison un autre chef, ami intime de *Waharoa*, célèbre guerrier, qui commande le district de Matamata. On sait de quelles guerres sanglantes un meurtre particulier peut être

l'occasion chez ces peuples sauvages, surtout si le mort est un personnage considérable. Ses parents se joignent au vengeur, la tribu à la famille ; on fait des lignes offensives et défensives ; des peuples entiers se trouvent engagés dans la cause d'un seul individu, et l'on combat de part et d'autre avec la même fureur que s'il s'agissait des droits de toute une nation.

Ce fut malheureusement ce qui arriva à l'occasion du meurtre de *Hunga*. Dès que M. Chapman, missionnaire à Rotorua, eut connaissance de ce fatal événement, il courut aussitôt chez le meurtrier, afin d'obtenir au moins le cadavre de la victime, et d'apaiser, s'il était possible, par ce triste présent, le ressentiment de la famille en deuil. Mais il était trop tard ; le corps avait été partagé en quatre morceaux et envoyé dans différentes directions. La tête seule était demeurée ; on la livra au missionnaire, sanglante et mutilée. M. Chapman emporta ces restes effrayants et les remit aux parents de la victime. Mais ce fut en vain ; *Waharoa* avait pris fait et cause pour son ami. Ce chef sanguinaire voulut à peine permettre quelques pourparlers entre les missionnaires de Matamata et de Rotorua, et il se disposa à attaquer les habitants de ce dernier district. Ceux de Tauranga et de Mangapouri se liguèrent avec lui dans ce but.

L'armée confédérée se rassembla à Matamata. Ces farouches guerriers étaient altérés de sang. « Quel bon goût auront pour moi la chair et le sang des Rotoruains, disait Waharoa, avec les patates douces dont ils se nourrissent depuis quelque temps ! » Et ce langage effroyable, c'était à un missionnaire chrétien que le barbare le tenait ! Un autre jour, il demandait au même missionnaire, avec une cruelle ironie, s'il ne voulait pas aussi manger de la chair humaine. Et comme celui-ci lui dénonçait les jugements de Dieu, il répliqua : « Si tu es

irrité contre moi à cause de ce que nous faisons, je te tuerai et te mangerai aussi, toi et tous les autres missionnaires ; » « Mais comme le diable, son maître, ajoute M. Brown, Waharoa est un lion enchaîné. »

Ce dut être sans doute, pour M. Brown, une bien douce diversion à de si cuisants chagrins, lorsque, le soir de ce triste jour, il put encore rassembler comme à l'ordinaire, un petit nombre d'indigènes véritablement préoccupés des éternels intérêts de leurs âmes, et qui lui demandaient avec anxiété : *Que ferons-nous pour être sauvés* ? « J'aimais à penser que Dieu avait des vues de miséricorde à l'égard de ces pauvres païens, dit M. Brown, et que notre Sauveur serait glorifié par le salut de quelques-uns d'entre eux. »

Waharoa se mit en marche avec ses gens. Sur leur route, ils détruisirent l'établissement d'un Anglais qui faisait le commerce du lin, dont ces contrées abondent. Ils détérèrent un des enfants de M. Tapsell (c'est le nom du négociant anglais), dans le seul but d'avoir le coffre en bois dans lequel le corps était enfermé.

Au lieu de se diriger tout droit sur Rotorua, Waharoa déférant au conseil des Taurangiens, ses alliés, tomba sur Makétu, forteresse appartenant à ses adversaires. Elle fut emportée le 28 mars 1836 ; l'endroit fut détruit ; les habitants furent massacrés ou emmenés captifs. Par représailles, le parti de Rotorua détruisit à son tour une forteresse qui dépendait des Taurangiens ; et dès ce moment, ajoute-t-on, la guerre éclata avec toutes ses horreurs entre ces hordes barbares, dont plusieurs, ne connaissant pas les missionnaires, repoussaient leurs paroles de paix.

Le 31, les missionnaires s'étaient rassemblés à Tauranga, pour se consulter sur ce que la prudence exigeait d'eux dans de telles circonstances. A minuit, ils furent

réveillés par l'approche de l'armée, qui revenait du siége de Makétu. Arrivé l'un des premiers, et juste, cette fois, le chef alla se coucher auprès de la porte de M. Wilson, pour protéger sa demeure pendant le reste de la nuit. Le lendemain, l'armée continua sa marche, et le soleil n'éclaira jamais une scène plus affreuse. — Un cœur d'homme planté au bout d'un bâton, une tête attachée à un pieu, des corbeilles de chair humaine d'où l'on voyait pendre des lambeaux tout sanglants ; voilà quelques traits de cet effroyable tableau. Mais quelle circonstance plus affreuse, qu'un jeune enfant jouant avec la tête d'un chef tué dans le combat, et répondant par les mines les plus grotesques à l'expression de mort qu'il voyait empreinte sur ses traits ? Eh ! quoi, ne suffit-il donc pas que l'homme fait soit sanguinaire ? Et l'enfance même, cet âge de la compassion, cet âge qu'effraie la seule vue du sang, doit-elle donc aussi se plaire au meurtre et se jouer avec le carnage ? Voilà pourtant ces peuples de la nature dont on nous a fait de si belles descriptions ; voilà ces peuples qui peuvent fort bien, à ce que l'on prétend, se passer de l'Evangile !

Le jour témoin de ces horreurs se trouvait être un Vendredi saint. Le cœur des missionnaires était péniblement affecté de ce triste rapprochement. C'était le jour où Christ avait daigné donner sa vie pour le salut des hommes, que ces malheureux s'en retournaient chargés des dépouilles sanglantes de leurs frères égorgés ! « C'était aujourd'hui le Vendredi saint, écrivait M. Brown, et toutes ces scènes d'horreur prenaient quelque chose de plus solennel encore par la pensée qu'à pareil jour le sang de Christ aussi avait coulé sur la croix pour racheter des êtres tombés si bas, et pour détruire l'affreux empire du prince des ténèbres. »

MM. Maunsell, missionnaire de Mangapouri, et Brown,

de Matamata, repartirent au point du jour pour cette dernière station, après avoir rempli le but de leur voyage. L'armée de Waharoa les suivit de près, et les atteignit au milieu de la nuit suivante. Ils continuèrent leur route, au clair de la lune, dans la compagnie de cette troupe sanguinaire. L'atmosphère, écrit M. Brown, était infectée par la puanteur de leurs vêtements, et des monceaux de chair humaine qu'ils portaient en présent aux chefs éloignés. » M. Brown essaya de leur faire entendre quelques paroles d'exhortation; mais ces consciences endurcies n'étaient pas plus accessibles aux menaces de la loi, qu'aux promesses de l'Evangile.

Cependant, les gens de Rotorua étaient extrêmement irrités et formaient des plans de vengeance. Leurs ennemis, de leur côté, n'étaient point encore satisfaits de celle qu'ils avaient tirée. On fit de part et d'autre, des préparatifs de guerre. Le 24 mai, le missionnaire de Matamata écrivait : « De nouveaux préparatifs se font sur une échelle beaucoup plus grande, et il est probable que toute la presqu'île du sud va être enveloppée dans cette guerre de carnage, dont la première étincelle a été un meurtre particulier. »

Waharoa fut encore l'agresseur; il vint établir son camp à quelque distance de Rotorua. C'était le commencement du mois d'août. Le 4, il y eut quelques escarmouches; le lendemain on fit une attaque générale. Le parti de Waharoa demeura encore vainqueur; la station fut prise et ruinée, et l'on vit se renouveler les horreurs dont nous avons, plus haut, cité quelques traits. Les missionnaires eux-mêmes furent fort maltraités, et ce ne fut que par une protection spéciale de la Providence qu'ils conservèrent encore la vie. M. Pilloy, l'un d'entre eux, saisi par cinq combattants, reçut plusieurs blessures dont il a gardé les cicatrices. Nous ne saurions nous

résoudre à faire connaître au lecteur et nous voulons nous épargner à nous-mêmes les détails dégoûtants de ces scènes cannibales. Il y a certes assez de ce qui a été dit.

Ainsi fut détruite, après un an d'existence, la station de Rotorua. Le soir de cette sanglante journée, après que les ennemis se furent retirés, les Rotoruains eux-mêmes mirent le feu à l'établissement missionnaire, sous prétexte qu'il pourrait servir comme de forteresse à leurs adversaires, s'il leur prenait envie de venir les attaquer de nouveau. On juge de ce que devaient ressentir les missionnaires de Rotorua, qui, placés à quelque distance, voyaient les flammes s'élever en tourbillonnant au-dessus de leur maison et dévorer ces demeures fondées avec tant d'espérance. Tout, jusqu'aux clôtures du jardin, fut réduit en cendres.

Les missionnaires de Rotorua ne furent pas les seuls à souffrir de cette guerre. Ceux de Matamata virent également leurs propriétés pillées et dévastées par les gens mêmes de la station. Il faut dire aussi que les naturels qui prirent part à ce désordre, profitèrent de l'absence des chefs, et n'osèrent même s'y livrer que cachés sous un déguisement, afin de n'être pas reconnus. Taiepa, fils du second chef de Matamata, se montra fort à son avantage dans cette circonstance. Il offrit aux missionnaires de les accompagner à la recherche des voleurs, et il leur déclara : « que son cœur était extrêmement sombre à cause de la conduite de sa tribu. » — « Ce jeune homme nous inspire de grandes espérances, écrit M. Morgan, par le désir qu'il manifeste de trouver le chemin du salut. Quoique fils du second chef, il a résisté à toutes les sollicitations de son père, pour l'engager à le suivre dans l'expédition contre Rotorua, tant il sent déjà la culpabilité de ces choses devant Dieu. La conduite des natifs envers nous est bien décourageante ; mais un seul exem-

ple tel que celui de Taiepa, relève notre courage et nous fait espérer que le règne de Dieu, qui est comparé à une semence de moutarde, commence à germer dans ce pays ténébreux. »

On le voit, au milieu de tant de sujets d'affliction; les missionnaires de Matamata et des stations voisines ne sont pas sans quelque consolation. En voici une autre preuve : Le 19 octobre, un des chefs de Matamata, perdit une petite fille, qui tomba sous les coups des ennemis. On rapporta son corps à la station. M. Brown s'empressa d'aller offrir quelques paroles de consolation à ce père affligé. Celui-ci lui répondit : « La seule raison qui rend mon cœur sombre, c'est que je ne sais pas d'une manière certaine si ma fille est allée au ciel ou dans le *Reinga*. Elle a entendu l'Evangile de ses oreilles, et elle l'a souvent lu à mama Brown ; mais je ne sais pas bien si elle l'a reçu dans son cœur. » Il n'est pas besoin de dire que Ngakuku (c'est le nom de ce père malheureux) était chrétien. Après la prière du soir, dans la chapelle, il se leva, et fit une allocution sur Jean XIV, 1. Le lendemain, on ensevelit sa fille, et après que M. Brown eut exhorté l'assemblée en présence du cercueil, Ngakuku demanda la permission de dire aussi quelques mots : « Voilà mon enfant, dit-il avec beaucoup de solennité et de sentiment ; elle a été tuée pour le salaire de votre mauvaise conduite. Mais ne vous levez pas pour chercher à punir les auteurs de sa mort ; Dieu s'en chargera. Que plutôt ce soit là la fin de la guerre ; qu'on fasse maintenant la paix. Mon cœur n'est pas sombre à cause de Tarore (c'était le nom de la jeune fille), mais à cause de vous. Vous avez pressé les missionnaires de venir vous instruire; ils sont venus : et voilà que vous les chassez ! Vous pleurez sur ma fille; moi, je pleure sur vous, sur moi, sur nous tous. Sans doute ce meurtre est un signe

de la colère de Dieu sur nous, à cause de nos péchés. Convertissez-vous à lui; croyez, ou vous périrez tous. » M. Brown ajoute : « Qui pourrait méconnaître Celui qui donnait à ce pauvre natif tant de calme, de douceur et de résignation, dans une circonstance où nous ne pouvions presque attendre que les sauvages explosions de la colère? Que ceux qui nient l'influence du Saint-Esprit sur le cœur, donnent une autre explication de ces phénomènes. Ce n'était point insensibilité de la part de cet homme, car il est naturellement très affectueux, et il aime tendrement ses enfants. Mais il a ressenti la puissance de Celui qui, au milieu de l'alarme et des mugissements de la tempête, sait encore dire au cœur de ses enfants : « *C'est moi; ne craignez rien; demeurez en paix.* »

Tel est l'état de la partie sud de l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, d'après les nouvelles que nous avons sous les yeux; nous avons déjà dit que les missionnaires, à la suite de ces troubles, ont été obligés de se retirer au nord; nous avons annoncé également qu'ils ont fait, pour reprendre leurs anciens postes, une tentative dont on ne sait pas encore le résultat. Il nous reste à parler de la partie septentrionale de la même île.

Cette partie compte huit stations missionnaires qui sont toutes en voie de progrès et qui exercent leur influence sur une grande population. Une guerre qui éclata en 1837, fit craindre pour leur avenir; mais cet orage menaçant fut heureusement dissipé au mois de juillet de la même année. Dès lors, elles ont joui d'un grand calme; la paix s'est consolidée; les naturels se civilisent de jour en jour; surtout, ils apprennent à connaître l'Evangile, qui, ainsi qu'on l'a souvent remarqué, pour n'être qu'un moyen indirect de civilisation, n'en n'est pas moins le plus prompt et le plus efficace. On jugera de l'état de

ces stations, par quelques courts extraits des rapports des missionnaires qui y résident. M. Kemp, écrit de Kérikéri : « Vu la distance des lieux et les travaux matériels de la station, les natifs ne peuvent point être visités aussi souvent que nous le voudrions. Nous avons cependant sujet de rendre grâce à notre Père céleste, de ce qu'une œuvre de miséricorde se fait, nous l'espérons, dans les lieux d'alentour. A trois de ces endroits, le service est régulièrement tenu par des chrétiens indigènes, le jour du Seigneur; un bon nombre d'indigènes assistent à ces services. Aux mêmes endroits, beaucoup d'indigènes, tant jeunes que vieux, consacrent une partie de leur temps à l'école; un grand nombre ont appris à écrire, lisent les écritures et savent par cœur une grande partie du caté-chisme. Nous espérons que la bénédiction divine continuera à reposer sur ces portions de l'Ecriture que les indigènes lisent maintenant dans leur propre langue. Hénaei Wahanga, l'un des instituteurs indigènes à Wangaroa, a été obligé de revenir à Kérikéri, à cause de la maladie de sa femme. Celle-ci, après une longue maladie, est morte triomphante dans la foi; elle est à présent, nous n'en doutons pas, avec son Sauveur, au sein de la gloire. Ils ont fait beaucoup de bien durant leur séjour à Wangaroa, et ils étaient fort respectés des naturels de l'endroit. »

Un autre missionnaire écrivait de Waimate : « Dans les districts où l'on fait profession de christianisme, on trouve les Eglises plus remplies, proportions gardées, que dans bien des pays chrétiens. Aussi, par une conséquence nécessaire, les troupeaux s'accroissent-ils de jour en jour, en même temps qu'ils se fortifient dans la grâce. Il y a cependant encore, même parmi ceux qui professent d'appartenir à Jésus-Christ, une grande ignorance de la vérité évangélique. On a tâché d'y rémédier par

des réunions religieuses (Bible Classes), qui permettent une exposition plus familière et plus à la portée du grand nombre. Durant le cours de l'année, 87 adultes et 49 enfants ont été admis dans l'Eglise, par le sacrement du baptême. Le nombre des communiants a été de 106. »

On lit dans le journal du Révérend Davis, sous la date du 15 mai 1836 : « Comme c'était aujourd'hui un dimanche de communion, notre congrégation était très nombreuse. Il y a eu 105 communiants indigènes ; nous n'en avons jamais vu autant. La pauvre Betty a quitté, ce matin, cette vallée de larmes, pour un monde de lumière et de gloire ; elle est maintenant, sans nul doute, au nombre de ces bienheureux qui environnent le trône du Très-Haut. Elle était âgée d'environ cent ans. Cette femme avait embrassé l'Evangile presque aussitôt qu'il avait commencé à être prêché sur cette station. Qui pourrait méconnaître le pouvoir de notre glorieux Christ, pour sauver les pécheurs ? »

M. Marsden, le père des Missions de l'Océanie, et en particulier, le fondateur de celle de la Nouvelle-Zélande, a fait en 1837, un dernier voyage dans ces contrées. Son rapport est très satisfaisant, et il a été fort réjoui de l'état dans lequel il a trouvé la Mission. Il partit le 7 février de Port-Jackson (Nouvelle-Hollande). « Nous vînmes, dit-il, jeter l'ancre devant la station de *Hokianga*, où je passai treize jours. J'y vis beaucoup de chefs de ma connaissance, et je les trouvai, à ma grande joie, empressés à s'enquérir du Sauveur. Ils suivent assidûment le culte. J'eus avec eux de nombreux entretiens sur des sujets religieux et civils. Ils n'ont point encore de lois, et ils sentent d'une manière douloureuse l'absence d'un gouvernement régulier ; je me dirigeai de là, à travers les terres, sur les stations orientales. Je fus accompagné par plus de 70 indigènes, et d'autres vinrent de Waimate

à notre rencontre. Ils me portèrent sept lieues de chemin dans une espèce de hamac. Nous arrivâmes vers le soir, après avoir franchi seize lieues, tant par eau que par terre. Un des principaux chefs, qui est converti et baptisé, m'accompagna jusqu'à Waimate, parce que, disait-il, la foule qui m'entourait à Hokianga ne lui avait pas permis de s'entretenir à loisir avec moi. Je trouvai en lui un homme plein de sens, qui désire ardemment de marcher dans la voie du ciel qu'il a connue. Partout j'ai rencontré des âmes altérées de la connaissance du vrai Dieu ; partout aussi j'ai trouvé des gens qui savent lire et écrire. Plusieurs livres religieux ont été traduits dans leur langue, et ils en recherchent avidement la lecture. Ceux même qui n'ont jamais fréquenté d'école, ont appris à lire de ceux qui savaient déjà ; d'un bout du pays à l'autre, ils se transmettent ainsi cet art. — En général, la perspective des missions dans cette île, est des plus encourageantes. Les écoles et les églises sont bien garnies, et le meilleur ordre règne dans toutes les classes du peuple. Mais du côté opposé de la baie, sont venus s'établir des Européens, dont quelques-uns introduisent parmi les natifs toute espèce de vices ; et comme il n'y a ni lois, ni juges, ni autorité, Satan y exerce son empire sans entraves. »

Plus loin, M. Marsden ajoute : « Malgré la guerre (c'est celle dont nous avons parlé plus haut, et qui a été heureusement terminée au mois de juillet), le travail des missions se poursuit avec succès. J'ai visité les stations dans un circuit de 40 lieues; et j'ai reconnu avec joie que, depuis sept ans que je n'avais vu ces contrées, il s'y est opéré un changement admirable. Les portions de la Bible qui ont été traduites et imprimées, ont produit les effets les plus étonnants ; partout elles sont lues des indigènes. Un grand nombre ont reçu le baptême, tant chefs

que sujets. Les chefs pieux ont été souvent sollicités à prendre les armes; mais ils s'y sont toujours refusés; leurs sentiments à cet égard sont très chrétiens. J'en ai vu un, entre autres, qui dans le temps était un des guerriers les plus féroces, et qui a souvent été blessé dans les combats; mais à toutes les instances qui lui furent faites, il répondit laconiquement : « Je ne me bats plus. » Je l'ai visité dans son village. Il y a fait construire une jolie chapelle, dans laquelle il tient lui-même l'école, aidé de son fils, et où les missionnaires vont de temps en temps annoncer l'Evangile. Waimate, d'où je vous écris, était autrefois l'un des endroits les plus guerroyants de l'île; aujourd'hui, je n'ai pas pu découvrir qu'un seul des habitants prenne part à la guerre. Je ne connais pas d'endroit où il règne plus d'ordre et de bonnes mœurs. La plupart sont baptisés et vivent comme il convient à des chrétiens. On n'y aperçoit ni débauche, ni ivrognerie, ni jurement, ni querelle; tout s'y passe dans la paix. Les mêmes effets ont été produits dans d'autres districts par la lecture de la Bible et par la prédication. Mon âme magnifie le Seigneur pour tout ce que j'ai vu, et je ne doute pas que la Nouvelle-Zélande ne soit un jour conquise à la civilisation chrétienne. »

M. Marsden avait le pressentiment qu'il ne reverrait plus cette terre qu'il visitait encore une fois. Ce pressentiment s'est réalisé, et le 12 mai 1838, ce vénérable missionnaire a été recueilli dans le sein du Seigneur. Cet homme éminent avait rempli une carrière active et laborieuse; et longtemps encore le ministère qu'il a exercé pendant 45 ans avec tant de dévouement, fera sentir ses fruits.

Il y a bien des siècles que l'Ecriture a déclaré que le loup doit paître avec l'agneau. L'expérience a confirmé cette prophétie par des faits multipliés; on en a vu et on

en voit encore tous les jours. Il faut avouer pourtant que si quelque part on s'attend à ce que l'union et l'amour règnent, ce n'est point chez les féroces cannibales de la Nouvelle-Zélande qu'on se sent d'abord disposé à en aller chercher des exemples. L'homme est incrédule, parce qu'il est faible; mais le Seigneur est puissant, aucun obstacle ne l'arrête; et c'est à la Nouvelle-Zélande même qu'il vient de faire éclater une nouvelle preuve de sa force merveilleuse. « *Tawai* est un chef puissant des environs de Hokianga, écrit M. Mathieu de la station de Kaiatéia. Il y a quelques années qu'un sanglant combat eut lieu entre lui et notre peuple, et depuis lors il était toujours resté entre les deux partis, de la haine et de la crainte; plusieurs fois même l'alarme s'était répandue dans notre vallée, à la nouvelle que Tawai marchait contre nous. Les choses en étaient là, quand le dimanche 3 décembre dernier, ce guerrier, jadis si cruel, parut dans notre village. Il était arrivé la veille avec un ou deux de ses fils; et l'on me dit, à ma grande surprise, qu'il avait changé son nom en celui de Moïse. Je fus tellement frappé de cette circonstance, que je pris pour texte, ces paroles du prophète : *Le loup paîtra avec l'agneau.* L'assemblée fut très attentive, quand je montrai l'accomplissement si frappant de cette prophétie. Après le service du soir, Moïse (Tawai) passa une heure chez moi. Il me raconta sa vie, et ajouta : « Tout ce que « tu as dit ce matin est vrai ; tu as très bien fait mon « portrait ; j'étais en effet semblable à un animal féroce. » Puis de son propre mouvement, il me fit l'histoire de sa conversion. »

« Quelques mois après son changement, il résolut de visiter avec ses fils toutes les tribus auxquelles il inspirait tant de crainte, pour leur assurer qu'il était devenu un ami de la paix, et pour déclarer aux chefs le change-

ment opéré dans son cœur. Il était en chemin pour se rendre ici, lorsqu'il apprit avec surprise que *Pana* avait été baptisé et avait reçu un nouveau nom. Ces deux chefs avaient passé le dimanche ensemble, et s'étaient mutuellement raconté l'histoire de leur conversion. Tawai fut très réjoui de voir l'école du dimanche, et Pana l'invita à celle de la semaine pour le lendemain. Quand j'arrivai le lundi à l'école, je fus témoin d'un spectacle tel que je n'en avais point encore vu depuis mon arrivée : Pana et Tawai, deux des plus célèbres guerriers de la Nouvelle-Zélande, et longtemps ennemis acharnés, étaient assis à l'école l'un près de l'autre, séparés seulement par l'instituteur, qui leur lisait un chapitre de l'Evangile selon Saint Jean !... »

C'est ainsi que le Seigneur agit malgré notre incrédulité ; c'est ainsi que l'Eternel montre que son bras n'est pas raccourci. Il réconcilie les plus farouches ennemis, et il en fait deux frères en Christ. Et ce qu'il fait dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, pourquoi ne le ferait-il pas aussi dans le reste de cette malheureuse contrée ? Espérons en sa miséricorde ; mais surtout, implorons ses compassions : car la prière du juste, faite avec foi, est d'une grande efficace, dit l'Ecriture.

VARIÉTÉS.

Quelques mots sur M. Blumhardt.

Nos lecteurs connaissent déjà la perte douloureuse qu'a faite l'Institut des Missions de Bâle, dans la personne de son vénérable inspecteur ; ils se sont associés à son

deuil, ils ont partagé les regrets de l'Eglise tout entière. Ils nous sauront gré, sans doute, de leur fournir quelques détails sur la vie et la mort de l'homme excellent, que nous pleurons avec eux.

Christian-Gottlieb Blumhardt, naquit à Stuttgard, capitale du Wurtemberg, en 1779, dans l'humble échoppe d'un cordonnier. Dès sa première enfance, il reçut les soins d'une mère pieuse et tendre, qui s'appliqua à développer son jeune cœur, en y déposant et en y cultivant les semences de la foi. A cet âge déjà, son esprit annonçait une maturité précoce, et quoique privé de moyens d'instruction, il sentait un profond besoin de connaître, un ardent désir d'apprendre. Mais loin de seconder cette ardeur et de lui fournir un aliment, son père ne visait qu'à se donner en lui un compagnon d'abord, puis un successeur. A l'atelier semblait devoir se borner l'ambition et toute la carrière de Blumhardt; en effet, l'enfant s'assit triste et silencieux à côté de son père, et s'efforça d'imiter ce qu'il voyait faire, mais avec si peu de goût et d'aptitude que, dès le début, on douta qu'il réussît. Malgré toute la résignation et la bonne volonté du jeune apprenti, il ne parvint à faire preuve que de maladresse et d'incapacité; son père dut lui permettre alors de se vouer à une autre carrière. On voulut d'abord en faire un maître d'école, et dans ce but, on l'envoya à Nurtingen, chez un de ses parents, auprès duquel il s'appliqua à l'étude. Il fit des progrès, et une personne généreuse lui fournit les moyens d'entrer au collége de Stuttgard; on juge s'il en fut heureux et reconnaissant. Ses vœux étaient comblés, mais ils furent surpassés; car tandis que le jeune homme ne cherchait que la science humaine, il trouva la science divine, la connaissance vivante de l'Evangile du Salut. Dès lors, Blumhardt conçut de nouvelles espérances; il aspira au saint minis-

tère. Il se rendit à l'université de Tubingen, où cinq années d'études, qui furent aussi cinq années d'expériences religieuses, servirent à le préparer à sa vocation. Il alla ensuite à Bâle, où il se rendit utile jusqu'en 1807, comme secrétaire de la *Société Allemande.* A cette époque, il fut appelé dans le Wurtemberg où il reçut la direction d'une église de campagne.

L'an 1815 arriva, et des flots de barbares envahirent les contrées de l'occident. La vue de ces foules de cosaques armés, fit concevoir aux chrétiens de Bâle l'idée de porter au sein de leurs steppes sauvages, une guerre qu'ils ne connaissaient point, des armes qu'ils ignoraient encore, la guerre pacifique de l'Evangile, les armes spirituelles du fidèle; c'est en effet pour les cosaques spécialement que s'organisa d'abord la Société des Missions de Bâle. — Ses fondateurs jetèrent aussitôt les yeux sur l'homme dévoué qui avait déjà fait ses preuves au milieu d'eux, et M. Blumhardt vint, avec humilité, avec foi et dans un esprit de prière, prendre en main la direction de l'institution naissante. Dès lors, il se dévoua entièrement et sans réserve à l'œuvre des Missions, elle devint comme la vie de sa vie. Il la connut autant qu'il l'aimait, et l'on ne saurait dire qui l'emporta, de son zèle et de son ardeur à s'y consacrer tout entier, ou de sa sagesse et de son discernement à la diriger. Chargé de la rédaction de deux feuilles périodiques fort répandues en Allemagne, le *Messager des Païens* et le *Magasin des Missions*, il trouva encore le temps d'écrire cette savante histoire des Missions que la mort l'a obligé de laisser incomplète, et dont M. Bost nous a fait connaître tout ce qui a paru.

M. Blumhardt n'avait point atteint un âge fort avancé, il ne comptait pas encore soixante ans; mais des travaux si nombreux et si consciencieux avaient usé ses forces

avant le temps ; le moment était venu, l'heure du repos allait sonner. Lui-même il attendait ce repos ; mais quel repos ! Il se réjouissait de pouvoir, durant toute l'éternité, être ouvrier avec Dieu et travailler à accomplir l'œuvre d'amour qui lui serait confiée. C'est l'espérance qu'il exprimait à ses amis la veille de sa mort, avec un sentiment céleste de paix et de joie. Du reste, il conserva le calme le plus parfait et s'entretint aussi des mesures les plus urgentes à prendre après sa mort dans l'intérêt de l'Institut. L'humilité qui l'avait toujours distingué se fit encore remarquer dans ses derniers instants, et il s'écria avec une naïveté d'expression dont l'énergie ne saurait passer dans notre langue, qu'il n'avait été qu'un serviteur inutile (*ein Taugenichts*, proprement *un vaurien*).

La dernière nuit de sa vie, il goûta quelques heures d'un sommeil tranquille. Mais le matin on reconnut sur son corps les signes avant-coureurs de la mort, et ces mots seuls, errèrent encore sur ses lèvres décolorées, *Gloire*, *Paix*, *Joie* ; mais son visage rayonnant d'un bonheur céleste expliquait assez clairement la signification de ces mots entrecoupés. Il s'endormit en paix et sur sa tombe, l'on répéta les paroles qu'il avait lui-même choisies pour cette triste cérémonie : *Lazare, notre ami, dort.* Oui, notre ami dort, pour un peu de temps encore. Mais bientôt Celui qui doit venir, viendra, et selon la ferme espérance de notre bienheureux frère, il le fera entrer dans la pleine possession de la *gloire*, de la *paix* et de la *joie* ; et non seulement lui, mais aussi tous ceux qui auront aimé son avènement.

A la courte notice qui précède, nous ajouterons un petit nombre de détails sur quelques-unes des circon-

stances et des époques dont elle se compose. Nous les empruntons à un discours prononcé par M. le Pasteur La Roche, sur la tombe de l'homme vénéré à la mémoire duquel nous avons consacré ces lignes.

Comme Saint Augustin, Chrysostome et tant d'hommes dans l'Eglise, M. Blumhardt fut redevable à sa mère, des plus beaux dons qui brillèrent en lui, ou pour mieux dire, c'est de sa mère que Dieu se servit pour lui en communiquer les premiers germes. Celle-ci était une femme éminente par sa piété et l'élévation de son caractère ; quoique d'une naissance obscure et dépourvue de ce qu'on appelle une éducation soignée, son âme s'était tellement agrandie par une communion intime et habituelle avec son Sauveur, ses facultés s'étaient si puissamment développées, son caractère avait tellement gagné en délicatesse de sentiments qu'elle était au nombre des personnes les plus distinguées de sa ville natale, et que son commerce était recherché par les ecclésiastiques pieux qui l'habitaient. Gottlieb Blumhardt était le second de six enfants, et l'aîné des garçons. Sa mère avait plus particulièrement imploré sur cet enfant la bénédiction divine; aussi fut-il dès son enfance et pendant tout le temps de sa vie, son enfant de prédilection. Elle déposa dans son jeune cœur ouvert aux affections tendres, le germe précoce de la crainte de Dieu. Elle l'instruisit, avec un soin particulier et la plus tendre sollicitude, dans les premiers éléments de l'histoire de la Bible et de la révélation divine, et elle féconda et développa par ses prières la semence divine répandue par elle. C'est ainsi que dès sa tendre enfance il conçut une salutaire crainte de Dieu et un saint amour pour son Sauveur qu'il conserva tout le reste de sa vie. Il y joignit en même temps une si ardente affection pour sa mère, qu'encore dans un âge avancé, les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il parlait d'elle.

On a pu voir, par ce que nous avons déjà dit, que Blumhardt avait connu de bonne heure l'épreuve, et que c'est par elle qu'il avait été sanctifié et préparé pour les hautes et difficiles fonctions qu'il fut appelé à remplir plus tard. A l'âge de dix ans déjà, il apprit à connaître la tribulation. Cette tendre mère qu'il aimait de toute son âme tomba dans une sombre mélancolie; sa raison se troubla et elle devint la proie d'une crainte de la mort voisine du désespoir. La vue de son état brisa le naturel tendre et aimant de l'enfant; une douleur sans nom et un ardent désir de mourir s'emparèrent de lui. Les cris et les larmes devinrent sa nourriture, le ciel et l'éternité l'objet favori de ses pensées. Revenait-il au milieu de ses camarades, son cœur se serrait en les voyant si joyeux; il ne pouvait comprendre qu'on pût rire dans ce monde. La maladie de sa mère dura trois années; les soins du ménage, les embarras de la pauvreté et les travaux de son état, n'avaient pas laissé au père le temps de s'occuper de ses enfants; pendant tout ce temps-là, ceux-ci, semblables à des brebis dispersées, étaient restés sans secours. Ces épreuves laissèrent dans le cœur de l'enfant une impression ineffaçable de profonde mélancolie dont dès lors les traits de son visage gardèrent pour toujours les traces douloureuses; mais plus tard il écrivait : « Je me réjouis du fond de mon âme d'avoir « dû au printemps de ma vie, traverser cette période de « douleur. Ç'a été pour moi un gain que le Seigneur ait « daigné former mon jeune cœur par les afflictions, car « j'ai été initié de cette manière aux secrets des choses « célestes et invisibles. »

Devenir un fils digne de sa mère chérie, était la plus douce pensée de notre jeune homme. Mais la main mystérieuse du Seigneur qui voulait dès alors se le consacrer tout entier, lui ôta l'objet de ses plus chères affections.

La dernière lettre que traça sa mère, d'une main tremblante, l'appelait en hâte à Stuttgard. Il accourut, presque hors de lui et plein d'angoisses vers le toit paternel, et arriva encore à temps pour assister aux derniers moments de celle qui lui avait donné le jour. « Enfant, reste fidèle à ton Sauveur, » telles furent les dernières paroles qui sortirent des lèvres de la mourante, et ces paroles, son fils ne les oublia jamais. Ce deuil arriva en 1793. Il le rendit avide de l'éternité et comme il le disait lui-même, lui donna le mal de la patrie céleste. Dès lors, son cœur vécut plutôt dans le ciel que sur la terre; bien des années après, le souvenir de cette perte réveillait en lui des impressions douloureuses, mais en même temps, son âme se retrempa dans l'affliction et ses études furent de plus en plus bénies.

Voici une circonstance de ses études qui nous a paru pleine d'intérêt. Il était parvenu à sa dix-neuvième année, et pensait sérieusement à aller à l'Université de Tubingen dans le but d'y étudier la théologie pour laquelle il se sentait un penchant décidé; mais la pauvreté de son père était un grand obstacle à ce projet. En outre, un ordre du Grand-Duc alors régnant, portant que les fils de bourgeois pauvres ne pourraient plus étudier la théologie, vint l'accabler comme une difficulté plus insurmontable encore. Il cria à Dieu, assiégea de prières le trône de la grâce, et voici, six semaines après la publication de l'ordre ci-dessus nommé, l'assemblée des états le révoqua. Il ne restait plus maintenant qu'un obstacle essentiel sur son chemin; sa voix était depuis deux ans si faible et si enrouée, que même à une petite distance il se faisait difficilement comprendre. Tous les secours de l'art avaient été inutiles. L'époque de l'examen universitaire approchait; tous ceux qui postulaient l'admission au séminaire théologique de Tubingen devaient prononcer

publiquement, au gymnase de Stuttgard, un discours d'adieu et l'état de sa voix ne s'améliorait pas. Son embarras était au comble; les sujets pour les discours étaient désignés. Il se présente en tremblant pour soutenir une thèse. Au milieu des soupirs et des prières, il écrit son discours, va dans les bois, essaye de déclamer à haute voix, recourt à divers remèdes, mais ses efforts sont vains. Encore une fois, il demande à son médecin quelques secours. Celui-ci lui indique, sans lui donner beaucoup d'espérance, un dernier remède; aussitôt notre étudiant court chez lui tout; en priant, il use du remède avec excès; et voici que sa voix laisse sortir par intervalle des sons clairs et nets. Encouragé par ce premier succès, il s'exerce davantage, se rend toujours plus maître de l'organe rebelle, et parvient enfin à se faire entendre, à haute voix et distinctement. Le jour de l'examen arrive, il s'avance avec assurance, et à la surprise générale, il récite sa thèse d'une voix claire et distincte; puis s'échappant dans la campagne, il tombe à genoux, rend grâces et lorsqu'il regagne sa demeure, déjà accourent au devant de lui son père et ses frères avec la nouvelle qu'il est admis.

Après avoir parlé des épreuves domestiques de M. Blumhardt, de la perte de deux enfants et de l'état habituel de souffrance de son épouse, après avoir tracé le portrait de cet homme humble, vivant de prière, toujours actif, et pourtant toujours spirituel, occupé des plus importants devoirs et ne perdant jamais sa douceur et sa sérénité, M. Laroche conclut en disant :

Depuis plusieurs années déjà les forces de M. Blumhardt succombaient visiblement sous le poids d'une charge trop pesante pour lui; sa frêle constitution chancelait évidemment, mais son esprit vigoureux travaillait toujours. Les travaux s'achevaient, les uns après les autres, et tou

concouraient à former un ensemble complet. Pendant cette dernière année, son corps débile céda mainte fois sous les coups de nouveaux soucis et de nouvelles peines qui se réunissaient pour l'accabler. Le bras miséricordieux seul du Tout-Puissant le maintint debout, mais dans la nuit du 3 au 4 novembre, une crise si violente se déclara, que l'on ne put pas ne pas prévoir une fin très prochaine. Les médecins épuisèrent toutes leurs ressources, mais avec peu d'espérance. Le malade prit avec calme et lucidité d'esprit, un congé solennel de son épouse plongée dans la douleur, de son enfant en larmes et des autres assistants. Mais le Seigneur ne voulut pas enlever son serviteur par un coup subit, il exauça le cri de ceux qui demandaient un repit pour sa vie. Le malade se sentit mieux et l'espérance revint. Les soins les plus affectueux lui furent prodigués par les membres de tout âge de sa nombreuse famille; tous se disputaient à l'envi le privilége de rendre encore quelque service à leur père chéri. Mais bientôt plusieurs attaques réitérées éteignirent rapidement le dernier foyer de vie dans son corps épuisé, sans pourtant que son esprit perdît rien de sa clarté ordinaire et de son inaltérable sérénité. Sa joie dans la ferme attente de la délivrance qui nous est promise en Jésus-Christ, sa soif du séjour bienheureux, devinrent plus ardentes, sa certitude d'y arriver, de plus en plus assurée. Le jour avant sa mort, il fit encore avec une présence d'esprit remarquable, plusieurs dispositions relatives à son départ et aux moments qui le suivraient; et la veille au soir, il parla encore avec une joie filiale, de la perspective ravissante de pouvoir là haut servir le Seigneur plus fidèlement; il s'entretint aussi de la communion qui existe entre l'Eglise militante ici-bas et l'Eglise triomphante dans le ciel. Jamais ceux qui ont été admis près de lui dans ces jours solennels, n'oublieront ces sublimes instants.

Enfin, le 19 décembre au matin, il perdit la faculté de s'exprimer distinctement, mais non sa parfaite connaissance. Des versets de la Bible et des Cantiques erraient constamment sur ses lèvres, et lorsqu'il parlait de la gloire des cieux, et de son Ami céleste, ses regards éteints se rallumaient. D'après le désir qu'il en avait manifesté la veille, on appela quelques-uns des élèves de l'Institut qui, rangés autour de son lit de mort, chantèrent doucement et en chœur, pour le soutenir dans le moment suprême, quelques versets de deux de ses Cantiques favoris. Il demanda d'une voix défaillante qu'on chantât encore les derniers versets du premier de ces Cantiques, qui fut alors chanté au milieu des sanglots.

Pendant ce chant et la prière qui le suivit, son âme était perdue dans la silencieuse contemplation de la béatitude à venir. « Le moment approche ! Alleluia ! » balbutia-t-il d'une voix défaillante ; et à dix heures et demie, son âme se sépara de son enveloppe corporelle d'une manière presque inaperçue, sans agonie et au milieu des prières des assistants.

Parmi les nombreux amis qui suivirent sa dépouille mortelle au champ du repos, on remarquait le missionnaire en Abyssinie Gobat, et Zaremba, missionnaire au Caucase. Le dernier prononça la prière sur la tombe.

NOUVELLES RÉCENTES.

Naufrages de plusieurs Missionnaires, et mort de M. et madame Peard.

Saint Paul, le grand missionnaire des temps apostoliques, n'était point en péril sur terre seulement, il était

aussi en danger sur mer. Ceux qui, de nos jours, suivent ses traces, courent les mêmes dangers et quelquefois y succombent. La seule Société des Missions wesleyennes a eu, dans ces derniers temps, plusieurs malheurs à déplorer.

M. Jones, parti pour le haut Canada, vers la fin de l'année dernière, avait placé ses effets sur le *Colborne;* ce navire fit naufrage, la cargaison fut perdue, et des cinquante-cinq passagers qui étaient à son bord, douze purent à peine se sauver. L'année dernière encore, Madame Hardy, femme du missionnaire du même nom, avait entrepris un voyage sur mer dans un vaisseau fort connu des missionnaires; son époux, établi dans l'île de Ceylan, remplissait une mission au lieu où elle avait dessein de se rendre avec son enfant. Elle en était encore éloignée de quarante milles, lorsque dans le milieu de la nuit, le vaisseau alla se heurter contre un rocher; huit minutes après il avait disparu sous les ondes. Couverte de ses seuls habits de nuit, Madame Hardy échappa à la mort ainsi que son enfant. — Au mois de novembre dernier, M. Fleet et sa femme, s'étaient embarqués sur un navire qui devait les conduire à Sierra-Léone. Ils avaient à peine quitté les côtes d'Angleterre qu'un vent contraire vint à souffler; après de grands et vains efforts, les passagers commençaient à perdre l'espoir de conserver leurs vies, mais le Seigneur qui tient en sa main les vents et les tempêtes, jeta le frêle esquif sur des bords hospitaliers, et ses serviteurs furent sauvés. Hélas! il n'en devait pas être ainsi de M. et Madame Peard. Partis quatre jours plus tard, ils devaient périr à la vue même de leur pays natal. Voici comment l'un des secrétaires de la Société wesleyenne s'exprime sur ce triste événement qu'il était chargé de faire connaître au père de M. Peard. Nous traduisons sa lettre en l'abrégeant.

« C'est, Monsieur, un bien pénible devoir pour moi d'être appelé à vous annoncer une nouvelle qui va briser votre cœur et celui de votre digne femme, comme elle a navré le mien. Votre fils était parti pour l'Afrique occidentale ; pleins de confiance en lui et en sa femme, nous espérions les voir longtemps voués au salut de leurs semblables. Dieu a jugé à propos de tromper notre attente. J'accompagnai M. et Madame Peard à Gravesend, jeudi il y a eu quinze jours ; le lendemain ils étaient déjà sur mer. Vous vous rappelez, sans doute, les journées du 27 et 28 du mois dernier, où un vent terrible souffla sur les côtes ; le 28, un vaisseau fut aperçu de bonne heure, le matin, à Weymouth-Bay, il s'efforçait de prendre terre. L'homme qui tenait le gouvernail en fut violemment séparé, à ce qu'on croit, par la fureur des flots ; le vaisseau erra dès lors à la merci des vents, et bientôt jeté entre deux vagues affreuses, il fut brisé en mille morceaux, et tous les passagers périrent dans l'horreur de cette tempête. Ce vaisseau était la *Colombine*, qui portait vos deux enfants, M. et Madame Peard. Ah ! combien sont mystérieuses les voies du Seigneur ! Mais, Monsieur, vos enfants dorment dans le sein de Jésus, et quelque triste que soit leur mort, leur mort au milieu des flots, ils ont senti, n'en doutons pas, que pour eux, elle valait mieux que la vie.

« Comme je les connaissais particulièrement, eux qui, quelques jours avant, étaient encore mes hôtes, je me rendis en toute hâte à Weymouth, afin de voir si leurs corps avaient été jetés au rivage, et dans ce cas, de me procurer la triste satisfaction de leur faire rendre les derniers devoirs. Dans le même port, durant les mêmes tempêtes, neuf vaisseaux avaient péri avec tous les équipages et tous les passagers ; la violence des vagues avait défiguré les corps des victimes, et je craignais de voir

mes recherches sans résultat. J'étais décidé à ne rien négliger. J'appris à mon arrivée qu'on n'avait point trouvé de corps de femme, mais qu'un corps semblable à celui que je demandais avait été enseveli dans la même fosse avec treize autres. Je fis ouvrir la fosse, et bientôt on me présenta la bière qui contenait le corps de votre cher fils. Je le reconnus après l'avoir attentivement examiné. Votre fils serait paisiblement mort dans son lit qu'il n'y aurait pas eu sur sa figure une expression plus frappante de calme et de paix; nul doute qu'une joyeuse espérance ne l'ait soutenu et réjoui au milieu des horreurs du naufrage. Je donnai tous les ordres nécessaires pour les funérailles de notre ami. Le lendemain, cinq cents personnes étaient rassemblées pour accomplir ce dernier devoir; six chrétiens portèrent la dépouille mortelle de votre fils dans l'Eglise. Là je fis un discours sur ce triste événement à une assemblée plongée dans le deuil, puis je terminai cette cérémonie conformément à l'usage de nos églises. Avant mon départ, j'ai donné toutes les directions nécessaires pour reconnaître le corps de Madame Peard, s'il est jeté au rivage, et le faire ensevelir à côté de celui de son mari. »

L'auteur de cette lettre, prodigue au malheureux père qui la devait recevoir, les plus touchantes marques de sympathie; nous ne les rapporterons pas ici, mais, comme les directeurs de la Société qui vient de faire une si douloureuse perte, nous engagerons les amis des Missions à faire de la conservation des Missionnaires en tout temps, mais plus particulièrement pendant leurs périlleux voyages sur les grandes eaux, le sujet de ferventes et constantes prières.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Quatrième Rapport de la Conférence des Missionnaires Français en Afrique.

Nous croyons devoir appeler sur le rapport qu'on va lire l'attention des amis de la Société des missions évangéliques de Paris. Ils y verront quelle consistance et quelle extension croissantes prennent de mois en mois et d'année en année, les travaux des missionnaires français en Afrique. Mais ce que nous recommandons surtout à leur plus sérieuse considération, c'est la demande urgente faite par eux de trois instituteurs et d'un imprimeur. Un des élèves de la Maison des missions vient d'être consacré au saint Ministère ; mais le Comité n'a aucun aide-missionnaire à lui adjoindre, et pourtant ce sont des instituteurs et des aides-missionnaires surtout, que réclament nos frères, du moins, dans le moment présent. Dieu veuille mettre le Comité en état de les leur envoyer bientôt ; et puissent nos frères aider au Comité à les trouver, en lui désignant des hommes d'une foi pure, ayant des principes solides, un caractère éprouvé et possédant les qualités requises pour cette grande et belle vocation.

Thaba-Bossiou, 10 novembre 1838.

Messieurs et très honorés frères,

« La Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique s'est réunie à Thaba-Bossiou, dans les premiers

jours du mois de novembre. Etaient présents MM. J.-P. Pellissier, de Béthulie; S. Rolland, de Béerséba; Th. Arbousset, de Morija; E. Casalis, de Thaba-Bossiou, et F. Daumas, de Mékuatling.

« Comme de coutume, la séance a été ouverte par une prière prononcée par l'un des frères, et par la lecture de l'instruction du Comité; ensuite, M. Rolland, président de la conférence, a pris la parole et a rappelé en peu de mots les diverses épreuves par lesquelles nos stations de Béthulie et de Béerséba passèrent l'année dernière; épreuves que nous n'avons pas été appelés à porter seuls, comme nous l'avons vu par les lettres du Comité, qui nous manifestent la plus vive sympathie. Notre frère n'a pas oublié les sujets de joie et d'encouragement qui nous ont été accordés, pendant les mois qui viennent de s'écouler, depuis notre dernière conférence. Afin de mieux les faire ressortir, il a comparé l'état dans lequel se trouvait ce pays, à l'arrivée des missionnaires français, avec celui où nous le voyons aujourd'hui; il a conclu de ce rapprochement que le Seigneur a opéré de grandes choses au milieu de nous, et que par conséquent nous devons tous nous sentir pleins de reconnaissance envers notre Dieu et disposés à travailler, avec une nouvelle ardeur, à l'évangélisation des païens qui nous entourent.

« Après ce discours simple et fraternel, M. Rolland a rappelé à la Conférence que le temps de sa présidence était expiré: nous nous sommes tous accordés à le réélire pour trois ans; ensuite nous avons entendu un rapport sur chacune de nos stations.

Béthulie (Batlapis.)

« Le triste évènement que nous avions à déplorer dans notre dernière Conférence (1) ne s'est pas répété, comme nous avions lieu de le craindre. Les conséquences de l'attaque d'un parti cafre n'ont pas non plus été aussi fâcheuses que nous l'avions pensé. La population de Béthulie s'est maintenue et se maintiendra à l'avenir, si le fléau de la guerre n'y vient pas porter ses ravages ; cependant, de meilleurs jours ne se sont point encore levés sur cette station, son horizon s'obscurcit de plus en plus et les espérances que nous avions conçues sur sa prospérité semblent s'évanouir. L'année passée, nous ne craignions que les Cafres; aujourd'hui nous redoutons et les Cafres et les Griquois. Le chef de ces derniers, Adam Kok, résidant à Philippolis, avait prévu peu de temps avant sa mort, que ses successeurs voudraient empiéter sur le terrain appartenant à Béthulie ; c'est pourquoi il y vint un jour avec ses conseillers pour déterminer et fixer des limites. Tout se fit avec ordre. Un mémoire fut écrit et déposé entre les mains des chefs griquois et de M. Pellissier. Ce qu'Adam Kok avait prévu est arrivé : deux de ses fils lui ont succédé ; l'aîné fut d'abord élu son successeur à la majorité des voix, mais le cadet, homme ambitieux, qui s'attendait à se voir proclamé chef, ne tarda pas, en voyant son espérance trompée, à former un parti pour chasser l'héritier légitime du pouvoir, et prendre sa place. Parvenu à son but, il cherche maintenant à étendre sa puissance, sans respecter le droit de personne ; Béthulie, étant sur ses frontières, est le premier endroit qu'il veut s'approprier, comme on le voit par une

(1) *Voy.* XIII[e] année p. 287.

lettre du secrétaire de l'usurpateur, adressée à M. Pellissier sous la date du 24 septembre dernier. D'après les nouvelles limites fixées par ce chef, Béerséba et une partie du territoire de Moshesh devraient tomber sous sa domination.

« L'alarme que cette nouvelle a causée parmi les habitants de Béthulie n'a été en rien moins grande que celle qu'ils éprouvèrent à l'approche des Cafres, l'année dernière. Lepui, sachant par expérience ce qu'est le joug tyrannique des Griquois, a déclaré qu'il ne se soumettrait jamais à eux ; résolu de défendre sa liberté avec les armes, il cherchera ailleurs un refuge, s'il y est forcé, plutôt que de se laisser réduire à un état d'esclavage.

« Quelque pénible que soit la position de notre frère, et bien qu'il ait beaucoup d'inquiétudes sur l'avenir de sa station, il ne cesse d'espérer au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui peut déployer la puissance de son bras en sa faveur, et il est persuadé que les circonstances qui paraissent si nuisibles à l'œuvre contribueront à son développement et au salut des pécheurs. Au milieu de ces épreuves, le Seigneur ne s'est pourtant pas laissé sans témoignage en faisant du bien. Les personnes qui s'étaient déclarées pour l'Evangile, l'année dernière, loin de rétrograder, ont fait des progrès dans la connaissance des vérités saintes et dans la vie chrétienne ; aussi ont-elles été, le 21 du mois dernier, reçues dans l'Eglise, par le baptême, au nombre de sept. Dix autres indigènes ont été reçus candidats. Ce qu'il y a surtout de réjouissant, c'est de voir, au nombre des communiants, Lepui et sa femme qui vont, nous l'espérons, être en bon exemple pour les habitants de Béthulie. Depuis que le chef a embrassé l'Evangile, la pratique de la circoncision a reçu un coup mortel, ainsi que plusieurs autres coutumes su-

perstitieuses. On n'a presque plus de confiance aux faiseurs de pluie, et leur crédit se perd de jour en jour dans l'esprit des habitants de la station.

« Depuis le départ du frère Lauga pour Motito, M. Pellissier est fort occupé, tous les services tant du dimanche que de la semaine et l'école elle-même étant confiés à ses soins. L'école qui avait été moins suivie pendant quelque temps, devient de plus en plus intéressante; elle est maintenant fréquentée par soixante écoliers, dont plusieurs se font remarquer pas leurs progrès. Madame Pellissier continue à tenir son école de couture, et elle est presque du matin au soir occupée à faire faire des habillements pour les natifs qui se sont procurés, cette année plus que jamais, des étoffes sorties de nos fabriques.

« Quant à la partie matérielle de l'œuvre, nous devons dire que depuis notre dernière réunion, peu a été fait à Béthulie. La maison du frère Lauga était presque finie, lorsqu'il reçut la décision qui l'appelait à Motito pour y aider M. Lemue; depuis lors cette maison a été convertie en une école.

« La Conférence prenant en considération l'état critique où se trouve la station de Béthulie a résolu d'écrire au sujet des projets hostiles des Griquois, une lettre au magistrat de Colesberg, qui fera, nous n'en doutons pas, tout ce qui dépendra de lui pour empêcher les troubles qui pourraient résulter des empiétements du chef de Philippolis.

Béerséba (Bassoutos).

« Il résulte du rapport fait sur l'état de cette station que l'œuvre de la civilisation et de la conversion des âmes y fait des progrès frappants. Le Seigneur a été avec ses serviteurs et a déployé en leur faveur sa miséricorde. Jamais on n'oubliera à Béerséba le jour de Pentecôte

de 1838. Cette fête chrétienne, par les souvenirs qu'elle réveillera, aura toujours une douceur particulière pour les natifs et surtout pour les vingt-huit Béchuanas qui, ce jour-là, furent reçus dans l'Eglise par le sacrement du baptême. Représentez-vous un auditoire nombreux et attentif, les néophytes sérieux en présence de la chaire, le missionnaire, après avoir annoncé Christ, s'approchant d'eux pour faire couler sur leurs fronts, l'eau, symbole de la régénération, un grand nombre de personnes émues, versant des larmes, et vous aurez une idée de ce que dut avoir de touchant la cérémonie. Cette solennité exerça la plus grande influence sur les esprits, beaucoup d'indigènes demandèrent de devenir candidats pour remplacer ceux qui venaient d'entrer dans l'Eglise. Après mûr examen, quarante-quatre personnes furent reçues candidats au baptême. Deux classes furent aussitôt ouvertes pour les candidats moins avancés, dont le nombre s'élève à 107. Quelle moisson ne promet pas un champ si beau ! Ce qu'il y a de plus encourageant pour nous, c'est le zèle et la piété vive de ces nouveaux enfants de l'Eglise. Le culte domestique est généralement établi parmi eux. Ils lisent avec assiduité la Parole sainte qui a été mise entre leurs mains, et ils en nourrissent leurs âmes. Les indigènes qui ne font qu'aspirer à devenir candidats, manifestent déjà des dispositions fort différentes des sentiments des autres natifs encore plongés dans l'ignorance. Entre autres exemples, M. Rolland fait mention d'un vieillard de plus de 80 ans, à la tête chauve, au front ridé, qui s'exprimait ainsi dans une réunion : « Quand je regarde autour de moi, je ne vois plus aucun de mes compagnons d'âge; où sont-ils allés ? Je n'en sais rien; pour moi, je désire d'aller vers Jésus, qui est mort pour nos péchés. » —Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler 26 mariages ont été célébrés tant parmi les candidats que

parmi les membres de l'Eglise. L'œuvre n'est ni si brillante, ni si encourageante parmi les Bastards. Des neuf candidats dont M. Rolland nous avait parlé à notre dernière conférence, une femme seulement a été admise, parce que seule elle est restée fidèle au Seigneur. Cependant les huit autres sont retournés sur la station et ont manifesté le désir de rentrer dans la classe des catéchumènes.

« Ce que nous avons à déplorer, ce sont les tristes évènements qui ont eu lieu dans les environs de Béerséba, et auxquels ont participé plusieurs habitants de la station : nous voulons parler de l'attaque dirigée contre Danster (1) et de la prise de son wagon et de tout son bétail. Il faut espérer que cette affaire n'aura pas de suites fâcheuses.

« A la suite de cette circonstance, un grand nombre de Béchuanas habitant la station l'abandonnèrent, à savoir, le chef Molitsane et presque tous les Barolongs. Cependant plusieurs de ceux qui avaient émigré sont rentrés avec leurs familles, et beaucoup de Bassoutos venant de la colonie et de Philippolis se sont également fixés à Béerséba ; de cette manière, le vide laissé par Molitsane et les Barolongs se trouve aujourd'hui à peu près rempli, on peut en juger par les écoles et les services religieux, qui sont aussi suivis qu'auparavant. M. Rolland compte 300 auditeurs parmi les Béchuanas, et 150 enfants sont rassemblés dans la salle d'asile pendant le service. L'auditoire des Bastards comprend de 80 à 100 auditeurs. Le nombre des écoliers sous les soins de M. Mæder varie de 100 à 200 selon les circonstances. On peut dire que le goût pour la lecture est généralement répandu ; tout ce qu'il y avait de tableaux à mettre entre les mains des

---

(1) Chef Cafre qui vivait, depuis quelques années, sur le territoire de Moshesh.

enfants a été non seulement lu et relu, mais encore appris par cœur, par un grand nombre. Une dixaine de jeunes gens parmi les Bastards lisent assez bien le hollandais et savent passablement écrire; quelques-uns font les quatre premières règles de l'arithmétique. Quant aux Béchuanas, ils n'ont pas été mis à l'écriture, faute d'ardoises et de crayons. Il serait à désirer que notre Comité pût en envoyer une caisse à chacune de ses stations; ces sortes de choses sont fort chères dans la Colonie.

« L'école pour l'enfance, confiée à mademoiselle Delatte marche assez bien. Dix enfants savent épeler ; quelques-uns commencent à lire; les autres sont à l'alphabet. Il en est qui ont déjà passé à l'école des adultes pour faire place aux nouveaux venus. Lorsque les occupations de ménage permettent à madame Rolland de se rendre à l'école, elle donne aux enfants une leçon d'histoire biblique. Outre cette école, mademoiselle Delatte en a une seconde de couture, à laquelle 25 jeunes persomes assistent régulièrement deux fois la semaine. Plusieurs femmes qui en sont sorties sont à même de faire leurs habits et ceux de leurs maris.

« La civilisation a fait de grands progrès sur la station, quelques natifs ont construit des maisons de forme européenne, se sont adonnés à la culture, et ont acheté un grand nombre d'habillements. Il y avait dernièrement sur la station un marchand, qui en trois jours n'a pas vendu moins de 140 habillements tant pour hommes que pour femmes.

« M. Mæder s'étant surtout occupé de dessins et de la direction des écoles, n'a guère pu encore se livrer au matériel de l'œuvre. Cependant deux petites maisonnettes de six à huit pieds carrés ont été construites ; notre frère élève dans ce moment l'aile droite de la maison missionnaire, où l'on fera une cuisine et deux chambres. En

outre, des pierres pour les fondements de l'école ont été charriées. Les dimensions que nous avions déterminées dans notre avant-dernière Conférence n'ayant pas paru convenables à M. Rolland, il nous a proposé de les réduire à 54 pieds de long sur 22 de large au lieu de 40 pieds sur 16. Sa proposition a été adoptée.

« Nous avons éprouvé un bien grand plaisir en voyant déposés sur le bureau les Evangiles selon saint Marc et selon saint Jean, traduits en sessouto. Le premier est dû au zèle de M. Casalis, le second à celui de M. Rolland. Ces deux évangiles après avoir été préalablement revus par M. Arbousset, seront imprimés à Graham's-town, dans le courant de l'année qui va commencer. Pour en compléter la partie historique, M. Casalis y joindra quelques chapitres de saint Matthieu et de saint Luc; le tout formera un joli petit volume, qui sera tiré à 4,000 exemplaires. La Conférence serait très obligée au Comité, s'il voulait bien faire les démarches nécessaires auprès de la Société biblique française et étrangère pour l'engager à se charger des frais de cette publication (1).

Morija (Bassoutos).

« Le compte rendu des progrès et de l'état spirituel de Morija est bien propre à remplir le cœur d'une vive joie ; un grand changement en bien s'est opéré parmi les Bassoutos. Longtemps, ils ont paru vacillants, pleins d'insouciance, mais il n'en est plus ainsi. Ici n'exagérons rien, et ne couvrons pas le passé de trop sombres couleurs. Les Bassoutos sont un peuple entièrement nouveau. Avant 1833, ils ne connaissaient ni les blancs, pour employer leur langage, ni leurs mœurs, ni leurs croyances. Quel

(1) Ces démarches ont été faites, et la demande des missionnaires a été agréée.

Rédacteurs.

sens pouvaient, de prime abord, offrir à leur esprit les mots les plus sacrés de la Bible ; quel écho pouvait trouver dans leurs âmes endormies, pour ne pas dire mortes, les plus solennelles vérités de la religion ? Cependant nos frères les ont vus d'abord, non sans quelque étonnement, prêter l'oreille la plus attentive à leurs paroles, ensuite se relâcher, sans toutefois cesser d'écouter ce qu'on leur disait, craindre la nouveauté de ces discours, qui ne laissaient pas que de les intéresser. Aujourd'hui, ils reviennent plus confiants et plus rassurés, et remplis d'une nouvelle ardeur, ils semblent commencer à voir et à goûter que le Seigneur est bon, après avoir mieux compris la vaste portée des instructions qu'ils reçoivent. Plusieurs d'entre eux s'étonnent de leur ancienne indifférence, et s'accusent d'avoir beaucoup fatigué et presque lassé la patience divine. Dans l'intéressante station qui nous occupe, les commencements ont été pénibles ; peut-être nous est-il permis d'espérer que les résultats n'en seront que plus beaux et plus abondants. Naguère nos frères s'établirent à Morija. Soutenus par une foi ferme, ils étaient seuls à vouloir le bien de ce peuple, pas un indigène n'était décidément résolu à planter sa tente à côté de la leur. Que les choses sont changées, et qu'il est vrai de dire avec un apôtre que l'espérance des justes ne confond point ! Le nombre des habitants de Morija s'élève aujourd'hui à plus de huit cents individus. Dans les alentours à la distance d'une, de deux, de trois lieues, la population augmente d'année en année, et trois milliers de païens au moins y entendent l'Evangile. La majeure partie d'entre eux sont sous l'influence d'impressions très heureuses. Il n'y a plus personne, par exemple, ou du moins il n'y en a que fort peu qui osent faire infraction à la loi du sabbat. Le samedi soir et le dimanche matin des foules de zélés auditeurs viennent à Morija pour

assister aux services religieux. Faute d'une enceinte assez spacieuse, pendant un certain temps, le même sermon a dû être prêché deux fois de suite. Plus tard le culte s'est célébré en plein air; mais le missionnaire en ayant éprouvé des effets nuisibles à sa santé, toute son auditoire a voulu, d'un commun accord et avec joie, construire une espèce de chapelle de 66 pieds de longueur, sur 40 de largeur. Cette construction, placée devant la porte même du missionnaire, se continue de jour en jour. Au lieu de 80 ou 100 auditeurs qui fréquentaient le culte, il n'y a que quelques années, aujourd'hui on n'en compte pas moins de 400. Quel bien immense ne pouvons-nous pas raisonnablement attendre, de la prédication de l'Evangile parmi tant d'auditeurs ! Notre frère de Morija a tout lieu d'espérer que plusieurs ont été réellement convertis au Seigneur, quoique les apparences ne constatent pas suffisamment encore le changement de leurs cœurs. Dans la station même, 19 hommes et 5 femmes ont été reçus catéchumènes et 62 indigènes du dehors reçoivent également des instructions préparatoires.

« Depuis notre réunion annuelle, presque tout le monde s'est mis à lire sur la station, et plus de deux cents personnes ont déjà réussi à apprendre. Les natifs étudient seuls, rangés en petits groupes, et disent n'avoir besoin que d'être un peu dirigés. C'est un nouveau mode d'instruction qui peut paraître fort singulier à quelques personnes; mais beaucoup moins à celles qui savent combien sont indépendants par caractère, ennemis de toute gêne et de toute règle, les peuples encore dans l'état de nature. Notre frère de Morija n'explique pas autrement ce qui fait que les enfants surtout continuent à être moins dociles et moins aisés à attirer que les gens plus avancés en âge, tandis que dans tout pays civilisé, c'est précisément le contraire qui a lieu. Cinq ou six femmes et autant de jeu-

nes filles apprennent le catéchisme, la lecture et la couture dans la maison missionnnaire.

« Quant aux travaux matériels, la nouvelle chapelle dont il a été fait mention, vient d'être commencée, et une bonne clôture a été construite autour du jardin.

« L'une des heureuses causes qui ont imprimé à la mission chez les Bassoutos, l'élan qu'elle a pris, cette année, c'est évidemment la diffusion des petits livres qui ont été publiés dans la langue de la tribu. Les indigènes les ont lus et relus jusqu'à les savoir par cœur, plusieurs même sont venus des tribus voisines s'en procurer dans nos stations. La première édition de ces opuscules étant presque épuisée, nos frères de Morija et de Thaba-Bossiou se sont décidés à en faire paraître une seconde, revue, considérablement augmentée, et tirée à 2000 exemplaires. Le tout se composera de trois tableaux d'épellation, trois de lecture et de préceptes moraux, d'un nouveau tableau contenant les dix commandements, d'un catéchisme, et d'un livre de prières et d'école. Les manuscrits ont été envoyés à la ville du Cap, copiés d'après un modèle d'écriture fourni par l'imprimeur. Vers le commencement de l'année prochaine nous espérons recevoir ces livres, déjà attendus avec la plus vive impatience dans nos différents établissements. Bien que surchargé de travail, M. Arbousset a entrepris la traduction littérale de quelques chapitres des saintes Ecritures, tels que Genèse, 1, 3, 4, 19, 22; quelques psaumes, le livre de Jonas, le Sermon sur la montagne, etc. M. Casalis a déjà lu une partie de ce travail dont nous autorisons volontiers l'impression; le comité, à notre prière, voudra bien aviser aux moyens de couvrir les frais qui seront faits. Cet ouvrage sera tiré à 4000 exemplaires. La Conférence ne sait si elle doit présenter ce recueil à la Société des traités religieux, ou à la Société biblique française et étrangère, car il paraît tou-

cher aux deux sphères d'activité de l'une et l'autre société (1).

Thaba-Bassiou (Bassoutos).

« Nous avons trouvé M. Casalis installé au poste qui lui a été dernièrement assigné. Nous sommes heureux de pouvoir joindre nos prières aux siennes pour la prospérité future de cette importante station. Le chef et les natifs ont accueilli notre ami avec des transports de joie. Rien n'est plus réjouissant que l'empressement qu'ils mettent à profiter de moyens de grâce qui sont mis à leur portée. Le culte public est suivi avec la plus grande assiduité, et le jour du Seigneur est régulièrement observé. Le nombre des auditeurs ordinaires ne s'élève pas à moins de quatre à cinq cents personnes, et, sous le rapport de l'attention et du respect, ils laissent peu à désirer. Une école journalière a été établie ; cent et quelquefois cent cinquante enfants la fréquentent, ils y apprennent à lire et à chanter les louanges de Dieu. Une centaine d'adultes s'appliquent à la lecture, et y font des progrès marqués ; quelques-uns jouissent déjà du fruit de leur peine et puisent dans les petits livres imprimés en sessouto les instructions religieuses dont ils sont avides. Notre frère n'a pas de peine à discerner parmi les natifs un certain nombre de personnes fortement travaillées et qui paraissent s'enquérir sérieusement de la voie du salut. Il se propose de leur donner un cours particulier de catéchisme, et de les préparer au baptême, dès qu'une connaissance plus intime de son troupeau lui permettra de faire avec plus d'assurance la classification nécessaire. Quoique l'installation de M. Casalis soit fort récente, et qu'à cause de cela,

---

(1) C'est la Société biblique française et étrangère qui s'est chargée des frais d'impression de cet ouvrage.

(*Rédacteurs.*)

notre frère ne puisse offrir que des faits généraux sur la partie spirituelle de son œuvre, cependant ces faits eux-mêmes sont de nature à nous porter à l'action de grâce et à nous faire concevoir de grandes espérances. Les frères Casalis et Gosselin ont été fort occupés, pendant le dernier semestre, des constructions et autres travaux matériels que nécessite la fondation d'une station. La maison missionnaire est terminée et M. Gosselin n'a rien négligé pour la rendre commode et agréable.

« Une chapelle de 40 pieds de long sur 21 de large a été également construite. Ce bâtiment était d'une absolue nécessité. Il a été bien intéressant pour nous d'apprendre qu'il n'a rien coûté à la Société, grâce à l'assistance qui a été prêtée à nos frères par Moshesh et ses sujets.

« Les rapports de Morija et de Thaba-Bossiou se complètent l'un l'autre pour tout ce qui tient aux travaux de traduction et d'impression. M. Casalis s'est joint à M. Arbousset pour tâcher de satisfaire, en quelque mesure, aux besoins de nos lecteurs, dont le nombre s'accroît rapidement.

« La chapelle étant devenue beaucoup trop petite, une aile de 40 pieds de long sur 20 de large y sera ajoutée cette année.

« M. Arbousset réclamait la précieuse assistance de frère Gosselin, et nous avons bien senti qu'elle lui est extrêmement nécessaire, car notre collègue a, dans ce moment, des occupations qui surpassent ses forces, comme le prouve le rapport qui a été présenté sur Morija. Toutefois, la Conférence considérant que M. Casalis est près du chef, au milieu d'une population immense, avide d'instruction, sans avoir personne pour le seconder dans ses moindres occupations, puisqu'il se voit obligé d'aller lui-même avec son wagon scier son bois de chauffage,

ce qu'il ne peut faire qu'au détriment de l'œuvre et de son caractère de ministre de l'Evangile; qu'en outre frère Gosselin est à même de rendre bien des services au chef, et de le bien disposer, de cette manière, envers l'établissement naissant, elle a engagé M. Arbousset à faire à la station de Thaba-Bossiou le sacrifice de son aide-missionnaire pour cette année; M. Arbousset y a consenti dans l'intérêt de l'œuvre du Seigneur.

Mékuatling (Lighoyas et Bassoutos).

« M. Daumas s'est trouvé heureux de pouvoir donner à la conférence un rapport plus satisfaisant que celui de l'année dernière sur cet établissement naissant. Le Seigneur s'est montré fidèle envers ses serviteurs, et a fait pour eux au-delà de leurs espérances. Lorsqu'ils partirent pour occuper le poste qui leur avait été assigné, ils étaient loin d'attendre d'aussi grandes joies et d'aussi grands encouragements. Le sentier leur paraissait épineux, et leur tâche difficile à remplir, de sorte qu'ils n'approchaient du terme de leur voyage qu'avec crainte, priant ardemment le Seigneur de les fortifier et de les rendre utiles au milieu de la nouvelle tribu qu'ils allaient instruire. Que notre Dieu a été bon! Il a entendu leurs prières, et il a aplani le chemin par lequel ils devaient marcher. Au lieu d'hommes indifférents, ils ont trouvé un peuple qui les attendait avec la plus vive impatience, et ne désirait que de les voir pour leur prouver, par de nouveaux témoignages de docilité, son désir d'être conduit dans les voies du salut. C'est le premier mars que nos frères arrivèrent à Mékuatling. Dès que les naturels du pays eurent aperçu leurs wagons, ils accoururent de toutes parts pour les saluer, et, dès l'abord, ils montrèrent, par leur joie, la sincérité de leurs demandes de missionnaires et d'instruction. Ils firent plus; compre-

nant la position où les frères se trouvaient, ils vinrent leur dire avec la plus grande simplicité : « Nous sommes ici, vous n'avez qu'à commander; nous sommes à vos ordres. » Nos frères profitèrent de cette offre touchante pour se faire rendre bien des services. Les uns travaillèrent à nettoyer la fontaine et le canal, qui avait été comblé par les pluies, les autres se chargèrent de creuser un réservoir, d'autres encore plâtraient la maison en roseaux, qui avait été construite lors de la fondation de la station. Enfin, un grand nombre étaient occupés à rouler des pierres de la montagne pour construire la petite maison qui nous a abrités jusqu'à présent. Dès que ces petits travaux furent achevés, nos frères remercièrent les natifs pour cette précieuse assistance qu'ils leur avaient accordéee, et leur firent quelques petits présents, dont ils furent extrêmement satisfaits.

« Une maison de 12 pieds sur 8 ne pouvant servir longtemps de demeure aux missionnaires, M. Hagenbach, aidé de quelques natifs, dut préparer des matériaux pour construire une plus grande maison. Une chapelle provisoire, devenue indispensable, a aussi été construite. Elle a 55 pieds de long sur 17 de large. Dans ce travail, les natifs, bien disposés, ont été d'un grand secours à nos frères, et n'ont demandé aucune rétribution. Ce sont eux, par exemple, qui ont entièrement couvert cette construction. M. Daumas parle d'un petit chef qui, appliqué à sa besogne, appelait tous les passants et les mettait au travail. Un jour, tandis qu'il était occupé à couvrir, on vint l'appeler pour quelque affaire. « Oh! dit-il, maintenant que je suis occupé à la maison de Dieu, je ne puis m'en éloigner. » Dès que la charpente de l'église fut terminée, frère Hagenbach commença la construction de la maison missionnaire; elle est maintenant à peu près finie. Nos frères espèrent

en prendre possession au commencement du mois prochain. De plus, un mur en pierre et un fossé ont été faits autour du terrain destiné à devenir le jardin missionnaire, dont on n'a pas pu, cette année, s'occuper autant qu'on l'aurait voulu.

« De cet aperçu sur les travaux matériels entrepris à Mékuatling, passons à la partie spirituelle de l'œuvre. L'aspect de la station a beaucoup changé; un grand nombre de Lighoyas venant de la colonie et des environs de Philippolis sont venus se fixer au milieu de nous. Cinq d'entre eux se sont bâti des maisons de forme européenne. Plusieurs familles de Baquines vivant au-delà de Mosika sont aussi venues augmenter le nombre des habitants de la station.

« Notre frère ne s'est pas borné à évangéliser les natifs demeurant à Mékuatling même, mais il a aussi annoncé la bonne nouvelle du salut à une partie de la nombreuse population du district. Les natifs sont, en général, désireux d'entendre leur missionnaire, et paraissent très réjouis de le voir au milieu d'eux. Ces visites ont contribué à augmenter le nombre des auditeurs sur la station. Le dimanche matin, la chapelle réunit environ 500 personnes, et dans l'après-midi de 100 à 200. Beaucoup d'entre elles viennent de deux et même de cinq lieues de distance.

« M. Daumas commença à tenir l'école le 2 avril dernier, mais il fut obligé de l'interrompre bientôt après, à cause de la pluie et du froid; il n'avait point de local convenable. Depuis lors, il a été plus heureux; après que la chapelle fut finie, il rouvrit l'école. Le premier jour, il eut cent écoliers, et au bout de quelques semaines, il n'en comptait pas moins de deux cents. Déjà un grand nombre écrivent l'alphabet, près de 50 peuvent épeler, 3 savent lire, 2 ont commencé à écrire.

« En terminant, nous dirons un mot sur l'œuvre du Seigneur dans les âmes. Un cours de religion a été ouvert pour une vingtaine de personnes bien disposées. Plusieurs d'entre elles sont du nombre des émigrants qui nous sont venus de Philippolis, les autres ont été réveillées sur la station où l'esprit de prière semble être répandu.

« Proposé d'élever deux constructions dont une pour atelier, et l'autre pour enfermer les effets du missionnaire : adopté.

Motito (Batlapis et Barolongs).

« M. Lemue, qui avait été invité par une lettre officielle à se rendre à la Conférence, nous a dernièrement témoigné le regret qu'il éprouve de ne pouvoir pas se rendre à notre invitation. Dans cette même lettre, il nous parle au long du bonheur qu'il a eu à embrasser M. et Madame Lauga, que nous lui avons envoyés pour le seconder dans ses nombreuses occupations. Il aurait été bien doux pour nous de voir ce cher compagnon d'œuvre, et de nous entretenir avec lui, parce que nous ne doutons pas que ses conseils ne nous eussent été fort utiles, et que les détails qu'il nous eût donnés sur Motito ne nous eussent vivement intéressés. Mais nous sentons que les circonstances particulières où il se trouve ne lui ont pas encore permis de se diriger de nos côtés. C'est avec le plus grand plaisir que nous avons lu le passage suivant dans la lettre de notre cher collaborateur : « Comme j'espère pouvoir vous donner de bouche tous les détails que vous désirez avoir sur Motito, je me bornerai à vous dire qu'en général l'œuvre va passablement bien, les services sont toujours régulièrement suivis, le nombre des habitants s'accroît encore tous les ans, et notre annexe de Lattakou, autrefois restée déserte par le départ de Mahura, compte déjà une population de quelques cen-

taines d'âmes. Selon toute apparence, elle sera dans peu aussi considérable que celle de Motito. Les conversions ne s'opèrent malheureusement pas dans la même proportion que les accroissements de la population ; cependant quelques personnes, grâces au Seigneur, semblent sentir la nécessité de renoncer au péché pour se consacrer à Dieu. Deux candidats, s'il plaît à Dieu, seront admis dans l'Eglise avant notre départ. » Dans une autre lettre à l'un des frères, M. Lemue dit qu'aidé maintenant de M. Lauga, il espère pouvoir évangéliser la population dispersée dans les environs de Motito.

Demande d'aides-missionnaires et de missionnaires.

« La Conférence, considérant l'état d'effervescence religieuse où se trouve la tribu des Bassoutos, ose faire un appel au Comité. Il ne s'agit pas d'aller placer des missionnaires au milieu de tribus inconnues; mais d'en envoyer aux environs de nos stations déjà fondées, et dont l'influence a été si heureuse que des milliers d'âmes soupirent après l'instruction; elles sont toutes préparées. Un jour nouveau semble devoir briller sur cette contrée, la moisson est toute blanche; malheur à nous si nous n'évangélisons! Ce sera à nous, ce sera surtout à nos compatriotes que le sang de ces âmes qui périssent sera redemandé. Il faudrait pour le présent un aide-missionnaire pour Thaba-Bossiou, et deux pour les environs de Morija; nous placerions ces derniers dans les annexes de cette station. Les hommes que nous demandons devraient avoir une piété sincère, un jugement mûr, et être des hommes capables de se bâtir une maison et d'enseigner aux natifs quelques arts utiles. Ces ouvriers, placés à des distances respectives de Morija, se trouveraient au centre d'une population nombreuse que le missionnaire en titre n'a pas le temps d'évangéliser

aussi souvent qu'il le voudrait. Dans les excursions qu'il y a faites, les naturels l'ont vivement prié de leur envoyer de bons évangélistes, des hommes tels que M. Gosselin, évidemment capables, sinon de diriger une station, du moins de faire bien marcher matériellement et spirituellement une annexe.

« Des instituteurs indigènes capables, nous n'espérons pas pouvoir en former d'ici à longtemps ; d'ailleurs il faudra que notre Société les entretienne comme font toutes les autres sociétés. Parmi les Griquois, les missionnaires ont, depuis longtemps, adressé vocation à des indigènes qu'ils croyaient capables de diriger une école ; mais jusqu'ici, leurs espérances ont été à peu près trompées. Après deux ans, trois ans d'exercice, ces indigènes réputés chrétiens ont fait de lourdes chutes, et ont dû être renvoyés. Ceux qui ne l'ont point encore été sont enflés d'orgueil, vains, médisants, et par le défaut d'un degré suffisant d'instruction, non seulement ils sont devenus de mauvais ouvriers, mais ils s'opposent aux bons, et contrarient les vues des missionnaires eux-mêmes ; et ce n'est pas là un fait isolé, mais un fait général et souvent répété.

« Nous le répétons encore, Messieurs, les environs de Morija se peuplent, beaucoup d'indigènes sont avides d'instruction ; si nous ne répondons pas bientôt à ce besoin, il est à craindre qu'il ne s'éteigne. Comme nous avons déjà demandé des missionnaires proprement dits, nous ne ferons ici que nous référer à cette demande, en ajoutant qu'il serait à désirer que nos futurs collaborateurs fussent envoyés le plus promptement possible. Outre les élèves de la maison des missions que nous espérons voir au milieu de nous, n'y aurait-il pas, en France, quelques jeunes pasteurs qui se rappelassent l'éloquent appel que fit M. le Directeur dans le Rapport de 1836?

Pressés de consacrer leurs vies au Seigneur, dans ces contrées lointaines, qu'ils viennent, et les païens qui nous entourent accourront autour d'eux pour être instruits dans la voie du salut.

Demande d'un imprimeur et d'une presse en fer.

« La conférence s'est de nouveau occupée de la question importante de l'impression de nos traductions au sein même de nos stations. Cette année, elle renouvelle ses instances à ce sujet auprès du Comité, et elle ne craint pas de déclarer que différer encore à répondre à sa demande, ce serait compromettre l'œuvre même. S'il fallait ici des preuves, elle dirait : Il y a, tant à Béerséba qu'à Morija, à Thaba-Bossiou et à Mékuatling, 1400 personnes qui s'appliquent à la lecture et entre les mains desquelles nous n'avons encore pu placer que quelques feuilles imprimées. Nous avons créé en elles un besoin pressant, impérieux, et nous n'avons rien pour le satisfaire. Harcelés, du matin au soir, par nos élèves, qui ne peuvent pas comprendre comment, après les avoir tant pressés d'apprendre à lire, nous n'ayons pas un livre à leur donner, nous avons tâché, jusqu'ici, de calmer leur impatience en leur transcrivant à la main des portions de l'Evangile. Mais on sent combien un tel moyen est insuffisant. Si le Comité ne vient à notre secours, il y a tout lieu de craindre que nos Bassoutos, trompés dans leur attente, ne se dégoûtent de la lecture dont ils espéraient d'ailleurs de si heureux résultats. Et, en fait, quels ne sont pas les fruits que la lecture a déjà produits en eux? Elle les a complètement dégoûtés des chants nationaux, des conversations du kraal, et elle a tourné toutes leurs pensées vers les vérités révélées. Une presse et un imprimeur nous mettraient à même de faire circuler les Saintes-Ecritures dans une foule de villages

trop éloignés de nos stations pour que nous allions nous-mêmes les évangéliser. Nous fonderions aussi une feuille périodique adaptée aux besoins de ce pays, et qui exercerait une influence incalculable en introduisant dans les huttes les plus pauvres de nouvelles idées, et en y détruisant de vieux préjugés. On trouve des fonds pour l'envoi d'un nouveau missionnaire, n'en trouverait-on pas aussi pour nous procurer une presse qui, bien dirigée, répandrait plus de lumières que deux ou trois missionnaires réunis ne pourraient le faire dans toute leur vie? La conférence prie le Comité de mettre le moins de retard possible dans l'envoi 1° d'une presse en fer complète, 2° d'une caisse de papier; 3° d'un imprimeur expérimenté qui puisse apprendre son art aux natifs; 4° d'un assortimentd e vignettes.

Agréez, etc. F. DAUMAS, secrétaire, S. ROLLAND, président, E. CASALIS, J.-P. PELLISSIER, TH. ARBOUSSET, V. D. M.

Examen pour la consécration d'un élève de la Maison des missions.

Le 18 avril, M. J.-A. Pfrimmer, de Strasbourg, élève de la Maison des missions, a subi, en présence d'une commission composée de MM. les pasteurs de Paris, l'examen qui devait faire juger de son aptitude à recevoir la consécration au saint ministère. La commission d'examen était présidée par M. P.-A. Stapfer père, ancien professeur de théologie et vice-président de la Société, et la séance, à laquelle tous les membres du Comité avaient été convoqués, par M. le comte Ver-Huell. Le candidat a successivement été interrogé, pour la critique sacrée et l'exégèse,

sur l'introduction à l'Evangile selon Saint Luc, et sur un fragment de cet Evangile Ch. 1, v. 5—17 ; pour l'exégèse de l'Ancien-Testament, sur le cantique d'Anne. 1 Sam. II. 1—10; pour l'histoire ecclésiastique, sur l'histoire de l'arianisme, et pour la dogmatique, sur l'article de la divinité de Jésus-Christ. L'examen s'est terminé par la lecture d'un sermon d'épreuve sur 2 Cor. v. 20. Quoique M. Pfrimmer n'eût passé que deux ans et demi dans la Maison des missions et que les travaux de sa vocation antérieure l'eussent peu préparé aux études qu'il a dû faire pour se rendre apte à recevoir l'imposition des mains, la Commission a admis, sans hésitation son examen ; elle a témoigné qu'elle était édifiée de sa piété profonde, autant que satisfaite des connaissances positives acquises par lui, dans ce court espace de temps; et elle s'est retirée avec la conviction que la Société possède en lui un bon et fidèle ouvrier, qualifié pour aller rejoindre ses devanciers au sud de l'Afrique et digne de s'associer à la grande et belle œuvre qu'ils y font.

Quinzième assemblée générale de la Société des Missions Evangéliques de Paris.

Les réunions annuelles de la nature de celle que nous annonçons aujourd'hui sont d'année en année, plus nombreuses et d'année en année aussi plus intéressantes. Le public s'y porte en foule, et paraît y prendre une vive part. L'œuvre missionnaire se popularise ainsi et tout nous porte à croire que les progrès qui sont déjà grands iront toujours en croissant.

Depuis deux ans, la Société avait été privée de l'avantage de se voir présidée, dans cette touchante solennité,

par son vénérable et bien-aimé Président. Il occupait cette année le fauteuil et a fait entendre de nouveau cette voix amie et chère qui dit si bien avec quelle chaleur il a épousé les intérêts de la Société et il porte son œuvre dans le fond de son cœur.

Le rapport lu par le Directeur a résumé, grouppé et présenté en divers tableaux les faits les plus saillants empruntés aux annales de la mission française au sud de l'Afrique, pendant l'année dernière. Il a montré tour à tour le missionnaire arrivant dans la station où il doit commencer ses apostoliques travaux, et la femme du missionnaire dangereusement malade, conviant autour de son lit les indigènes, pour les exhorter, en face de la mort, à songer sérieusement au salut de leurs âmes immortelles ; il a décrit la cérémonie solennelle du baptême des Africains convertis, celle de leur participation à la sainte Cène et des agapes qui l'accompagnent, celle du mariage et la manière dont les époux fêtent le jour des noces, ainsi que l'impression produite sur ces populations noires par le spectacle de pareilles cérémonies ; il a signalé les progrès de la civilisation, dans le goût pour la lecture qui se répand généralement, dans les travaux agricoles qui donnent au pays une prospérité croissante, dans l'observation du jour du dimanche, qui est célébré par des tribus qui n'ont point encore de missionnaires au milieu d'elles, dans le développement intellectuel et moral vraiment étonnant qui se fait remarquer chez ceux des naturels qui ont embrassé la foi chrétienne et dont le Rapporteur a cité quelques exemples qui ont vivement frappé et ému l'assemblée. Deux ou trois scènes du désert empreintes de cette douce et belle poésie que la Bible autorise de son exemple terminaient cette partie du rapport.

Le Rapporteur s'est attaché ensuite à résumer les progrès de l'œuvre, dans le courant de l'année dernière, tant

en Afrique qu'en France. Les missionnaires ont traduit en sessouto les Evangiles selon Saint Marc et selon Saint Jean, et plusieurs fragments de l'Ancien-Testament formant deux volumes qui vont être tirés à 4,000 exemplaires chaque. Ils font également dans ce moment, une réimpression de leurs trois publications précédentes soigneusement revues et augmentées et dont ils feront tirer 2,000 exemplaires. En outre, M. Casalis s'occupant en philologue de l'étude de la langue séchuana a fait sur ce sujet un travail que le Comité espère publier plus tard et qui l'emporte de beaucoup sur tous les documents que l'on possède aujourd'hui sur une langue parlée jusque sous le dixième degré de latitude sud, par la majeure partie des indigènes du sud de l'Afrique.

Dans les sept stations de la Société, 48 adultes convertis et 46 enfants ont reçu le baptême; 80 naturels ayant donné des évidences de conversion ont été reçus candidats, et 189 personnes bien disposées se sont mises sur les rangs pour être baptisées et reçoivent une instruction religieuse dans ce but : total 263 personnes, sur qui l'Evangile a exercé ou exerce une influence plus ou moins profonde. L'année précédente 53 personnes seulement avaient été soit baptisées soit admises comme candidats au baptême; et dans le cours des 6 années qui se sont écoulées depuis la fondation de la plus ancienne des stations, 82 personnes seulement ont embrassé l'Evangile. Il y a donc une progression remarquable dans le nombre des naturels devenus chrétiens.

Le culte public est très suivi dans toutes les stations; 4 à 500 personnes composent en général les auditoires des chapelles missionnaires. Deux nouvelles chapelles ont dû être construites et une autre agrandie.

La population des stations augmente également; il en

est parmi celles-ci dont la population a doublé dans peu d'années.

Tous ces fruits d'une œuvre de charité édifient les Eglises de France, les raniment et les encouragent. Pasteurs et troupeaux s'associent à une cause aussi évidemment bénie par le Seigneur. Vingt-huit Eglises ou associations sont devenues, dans le courant de l'année dernière, auxiliaires de la Société. Le nombre total des Eglises en France qui coopèrent, d'une manière active, à l'œuvre des missions est de 172. Il existe de plus, au sein de ces Eglises ou en dehors d'elles, 103 sociétés ou associations qui secondent la Société mère de Paris.

Les recettes de l'année se sont élevées à la somme de 69,753 fr. 68 c. c'est-à-dire 11,377 fr. 88 c. de plus que l'année dernière. L'avoir en caisse au 26 avril 1838 était de 41,364 fr. 31 c. Le total général des recettes au 25 avril 1839 est donc de 111,117 fr. 91 c. Les dépenses ont été de 60,788 fr. 65 c. Il reste en caisse pour commencer le nouvel exercice 50,329 fr. 34 c.

Jamais la mission en Afrique n'a réclamé aussi instamment que dans ce moment-ci, une augmentation dans le nombre des agents qui la desservent, et le Comité n'est point en mesure de répondre au désir des missionnaires qui lui demandent instamment trois instituteurs et un imprimeur.

En conséquence, le Comité fait un appel à tous les amis de l'Evangile et de la Société et les prie instamment de lui prêter leur concours dans la recherche des ouvriers qualifiés pour aller remplir cette mission ; le nombre des élèves a été réduit, par diverses circonstances, de cinq à deux ; et de ces deux l'un a été consacré au saint ministère; il ne reste donc dans l'institut qu'un élève Français et trois pensionnaires. Dieu veuille subvenir bientôt à une pareille disette selon les richesses de

sa grâce! C'est par une invitation pressante ayant pour but d'obtenir les ouvriers dont il a un si urgent besoin, que le Comité termine son quinzième Rapport annuel.

Après la lecture du Rapport du Comité plusieurs orateurs ont pris la parole et édifié l'assemblée; ce sont MM. Paumier, pasteur à Rouen, Wilks, de Paris, Reclus, pasteur à Castetarbe, et Tronchin, de Genève. Comme une analyse de leurs discours paraîtra dans le procès verbal de la séance de l'assemblée générale imprimé à la suite du Rapport annuel, nous nous abstenons de les reproduire ici. Nous dirons seulement que cette séance a été l'une des plus pleines et des meilleures que nous ayons eues, depuis l'origine de la Société.

Ouverte et close par la prière, la séance s'est terminée par une collecte qui a produit 280 fr. 10 c.

Consécration de M. Pfrimmer.

L'élève de la Maison des missions, dont l'examen a été rapporté plus haut, a reçu la consécration au saint ministère, le 29 avril, à une heure de l'après-midi, dans l'église des Filles-Sainte-Marie. La prière d'ouverture a été prononcée en chaire par M. le pasteur F. Monod.

Le Directeur de la Maison des missions a prêché ensuite sur Jean XXI, 15-17, et a montré que l'amour pour Christ, qui est nécessaire à tous les chrétiens, est surtout indispensable au missionnaire. Invité à prendre la parole après lui, le récipiendaire M. Pfrimmer s'est exprimé en ces termes :

« Mes frères, je connais un homme en Christ, qui, il y a plusieurs années, par la grâce ineffable de notre bon Dieu, fut amené à la connaissance vivifiante des Saintes-Ecritures; les yeux de son esprit furent ouverts; il décou-

vrit l'abîme sur le bord duquel il avait dormi, et la main paternelle du Tout-Puissant l'en retira. Insensiblement l'Esprit de Dieu et les nombreuses grâces qui l'accompagnèrent allumèrent en lui le lumignon de la foi ; son amour pour Dieu et les hommes s'embrasa ; la froideur de l'égoïsme du cœur naturel passa ; les ténèbres d'une intelligence aveugle se dissipèrent, et bientôt, illuminé par les clartés d'en haut, il reçut le témoignage qu'il était devenu enfant de Dieu.

« Le cœur plein de reconnaissance et de gratitude envers son bon Sauveur, il résolut de sacrifier dorénavant sa vie entière pour celui dont il avait goûté l'amour. Il se présenta devant le trône de l'Eternel, il l'interrogea, et reçut cette réponse : *Va, je t'enverrai au milieu des Gentils ; tu rendras témoignage de moi auprès des nations assises dans les ténèbres et dans la région de l'ombre de la mort.* Rempli d'un saint enthousiasme, et réjoui d'une si douce assurance, il s'attendait à voir les décrets de l'Eternel s'accomplir sans délai ; mais ses voies ne sont pas les nôtres ; une année s'écoule, et aucune porte ne s'ouvre ; une autre passe et l'Eternel répond : *Ma grâce te suffit ; tes pensées ne sont pas mes pensées.*

« Dans l'Evangile, Jésus dit à un homme sur le point de devenir son disciple : *Laisse les morts ensevelir les morts, mais toi, va annoncer le règne de Dieu ;* ici, pour modérer un zèle qui avait besoin de mûrir encore, le Seigneur appela son enfant à rendre les derniers devoirs de l'amour filial à celui qui lui avait donné le jour. Alors son ciel se couvrit de nuages ; son horizon s'obscurcit, et l'avenir s'enveloppa à ses yeux d'un voile impénétrable ; ce coup de la Providence divine semblait anéantir le dernier rayon d'espérance. Il crut, se remit entre les mains de Dieu en disant : « Que ta volonté soit faite », et il apprit que *toutes choses sont possibles pour celui qui croit.*

« Mais quels signes ou quel espoir d'un affranchissement parfait et prochain de tous les liens terrestres, pourrait-on trouver dans la situation d'un homme sur qui pesait tout le poids de l'administration d'un établissement assez considérable ; d'un homme qui voyait à sa droite une mère qu'il aimait tendrement, et qui, accablée par de nombreuses épreuves, presque infirme, retenait et serrait contre son cœur le dernier appui qui lui restât ; à sa gauche un frère chéri qui coulait ses tristes jours dans une souffrance perpétuelle, avec une sœur en bas âge qui réclamait les tendresses et les soins d'un père qui lui avait été ravi ? Cependant, grâces t'en soient rendues, ô notre Dieu, tu as toi-même mis la main à l'œuvre ; tu as aplani les hauteurs, tu as dressé les chemins, levé les obstacles ; grâces t'en soient rendues, tu as soutenu la foi de ton enfant jusqu'au moment où tu l'as appelé en lui disant : *Viens, suis-moi ; qu'il te soit fait selon ta foi !*

« *Tressaillez donc, tous les hauts lieux, le bras de l'Eternel a fait vertu ;* réjouis-toi, enfant du désert, tu dois entendre parler de ton Sauveur ; tu apprendras que son sang purifie les âmes ; tu sauras que *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éte nelle.*

« Voici, mes frères, monument vivant de la miséricorde infinie de notre Dieu, cet homme se tient aujourd'hui devant vous, confondu à la vue de tout ce que l'Eternel a fait en faveur d'un misérable pécheur ; le voici qui, ayant obtenu le comble de tous ses vœux, bénissant Dieu pour tout ce qu'il a fait, et attendant de nouvelles bénédictions encore, est prêt à recevoir par la main de ces vénérables serviteurs de Christ, le dernier sceau de sa vocation.

« Mes frères, ma bouche s'est ouverte devant vous ; qu'il me soit permis de vous adresser encore une parole

Chacun des jours de la semaine passée a été marqué par une fête en l'honneur de notre grand Dieu ; vous avez tous entendu les grandes choses qu'il opère par de faibles instruments; votre cœur s'en est réjoui. Vous avez fait des sacrifices pour l'édification de la maison de l'Eternel; vous avez formé les vœux les plus ardents pour que bientôt le jour approche où l'on prêchera l'Evangile parmi toutes les nations, et où la terre sera remplie de la connaissance de Dieu, comme le fond des mers l'est des eaux qui le couvrent. Dieu demande plus encore. Les vœux, les dons, les sacrifices, lui sont agréables, mais, pour que sa vigne puisse fleurir, il a besoin d'ouvriers. A quoi servirait-il, en effet, à un architecte d'avoir assemblé les plus nombreux et les plus excellents matériaux, s'il ne trouvait point d'ouvriers qui voulussent les travailler, les préparer, et élever l'édifice auquel ils sont destinés? Dans le règne de Dieu aussi, les matériaux se multiplient et s'accumulent, tandis que le nombre des ouvriers, au lieu d'augmenter, paraîtrait diminuer dans notre patrie. Les pierres vivantes du temple spirituel de Dieu sont prêtes à être travaillées et édifiées ; mais qu'arrivera-t-il, s'il ne se présente point d'ouvriers? La vigne de l'Eternel sera négligée, foulée par les bêtes sauvages; les païens mourront dans l'ignorance, et, au jour du jugement, leur sang témoignera contre nous, parce que, malgré leurs cris redoublés, nous n'avons écouté ni leur voix, ni celle de l'Eternel; parce que nous n'aurons point administré, comme il l'aurait fallu, le talent qui nous avait été confié.

« Si, parmi les nombreux auditeurs qui m'écoutent, il y en avait quelqu'un qui eût attendu jusqu'à la onzième heure, qu'aujourd'hui il écoute la voix de son Créateur et de son Sauveur; qu'aujourd'hui il se rende à ses sollicitations. Qu'il sache que le chef de l'Eglise a dit : *Celui*

qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi; et vous, pères et mères, il vous avertit aussi en vous disant : *Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.* Que chacun donc s'éprouve devant le Seigneur; qu'il ait de la foi, et il verra que *toutes choses sont possibles à celui qui croit.* Amen ! »

Les pasteurs et ministres du Saint-Evangile qui ont pris part à l'acte de consécration sont ceux dont les noms suivent : MM. Audebez, de Paris; Bouisset, de Sainte-Affrique; GrandPierre, de Paris; Jaquier, de Paris; Juillerat, de Paris; Kirk (Etats-Unis); Lagier, de Paris; Léger, de Prangins; Mercat, de Landouzy; Meyer, de Paris; F. Monod, de Paris; Née, de Marsauceux; Paumier, de Rouen; Pédézert, de Paris; Rouville, de Paris; Stapfer, de Paris; et M. Wilks, de Paris.

L'assemblée très nombreuse qui remplissait le temple a assisté, avec le plus grand recueillement et une émotion visible, à cette touchante cérémonie.

La prière de consécration a été prononcée par M. le pasteur Juillerat, président du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris.

La collecte faite à la porte a été de 175 fr.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Iles Sandwich.

Depuis longtemps, on le sait, l'Evangile est annoncé aux îles Sandwich. Il y avait déjà fait de grands progrès, mais il lui en restait de plus grands encore à faire. La

régénération complète d'un peuple est l'œuvre de longues années; elle est quelquefois d'autant plus réelle qu'elle est plus lente. Heureux, mais non complètement satisfaits, des succès que Dieu leur a accordés, les missionnaires des îles Sandwich ne les considèrent que comme le moyen d'en obtenir de plus vastes et de plus complets. Leur attente, grâces à Dieu, se réalise aujourd'hui d'une manière tout-à-fait extraordinaire. Remplis de joie et d'espérance, ils font part à leurs amis de l'admirable progrès de leur œuvre. Le nouveau réveil qu'ils annoncent est fort vaste, et s'étend à plusieurs îles. L'île d'Oahu a été témoin des scènes les plus touchantes, et voit comme une nouvelle vie répandue sur ses nombreux habitants. Les îles d'Ahawaii (Owyhée) et de Maui sont les objets des mêmes bénédictions célestes. Ecrivant de Hilo (l'une des stations d'Ahawaii), le missionnaire Lyman donne les détails suivants sous la date du 20 novembre 1837 :

« Durant les 6 ou 7 semaines qui viennent de s'écouler, le peuple a accordé à la Parole de Dieu une attention toujours plus grande. La dernière semaine d'octobre surtout a vu un changement remarquable s'opérer dans l'une de nos écoles. La plupart des élèves disent avoir choisi Dieu pour leur portion. Le premier dimanche de ce mois, 31 candidats ont été reçus membres de l'Eglise, sur la profession qu'ils ont faite de leur foi en notre Seigneur. Il y a cette différence entre les précédents réveils et celui dont nous sommes témoins aujourd'hui, que celui-ci est beaucoup plus étendu. Autour de nous et loin de nous, dans nos propres stations et dans les lieux qui les environnent et qui s'étendent au loin, un beaucoup plus grand nombre d'âmes paraissent touchées et semblent prêtes à embrasser l'Evangile. Tout, dans nos Eglises et hors de nos Eglises, nous prouve que Dieu déploie ici la puissance de son bras. »

Un autre missionnaire écrivant de la même station, et parlant du même peuple, dit : « Des multitudes entières ont renoncé à leurs vieilles habitudes de péché, et mènent aujourd'hui une nouvelle vie. Dans ma dernière excursion, je trouvai des âmes qui pleurent et tremblent d'une sainte frayeur. Jamais, je n'avais eu des assemblées si nombreuses. Beaucoup d'indigènes me suivaient de village en village pour entendre la vérité ; et quand, après m'avoir entendu deux ou trois jours de suite, ils prenaient congé de moi pour se retirer dans leurs demeures, d'abondantes larmes coulaient de leurs yeux. Au commencement de ce mois, nous avons tenu des réunions extraordinaires durant l'espace de huit jours. Plusieurs ont fait 5 ou 6 milles pour venir entendre la Parole de Dieu. Ç'a été un temps de profondes et solennelles émotions. Des centaines de personnes se croient converties. Dieu seul sait combien le sont en réalité ; quant à nous, nous ne savons qu'une chose, c'est que sa présence se fait sentir dans ce lieu, et que son amour a parlé à plusieurs cœurs. »

Monsieur Armstrong a reçu les mêmes sujets de joie et d'encouragement dans sa station de Wailuku (île Maui). « Véritablement », dit-il, « dans ces derniers temps, nos oreilles ont entendu, nos yeux ont vu des choses merveilleuses en Sion. Le jour de la joie est arrivé ; car les pécheurs rachetés accourent au Sauveur. Je ne puis pas plus douter de la présence du Seigneur au milieu de nous, que je ne puis douter de la vérité de sa Parole. Comment, en effet, pourrais-je éprouver quelque incertitude à cet égard, quand je vois des personnes de toutes les classes et de tous les âges gémissant dans les sentiments de leurs péchés, et tremblant à la pensée de la colère de Dieu ? Plusieurs de ceux qui, jusqu'ici, avaient paru, sous le point de vue religieux, aussi

stupides que des brutes; d'autres qui, sachant prier et lire, n'en commettaient pas moins le jour qu'ils se rendaient à nos réunions, adultères et injustices de toutes sortes, sont maintenant attentifs à leur danger, et redoutent le juste châtiment que méritent leurs péchés. Toute cette population, en un mot, semble s'émouvoir et revivre.

Les îles Ahawaii et Maui, si bénies sous le rapport spirituel, pendant l'année 1837, ont eu toutes les deux à supporter, à la même époque, le même désastre. Un débordement des eaux de la mer eut lieu, qui répandit au même instant l'épouvante dans les stations de Wailuku et de Hilo. Comme les suites de ce commun désastre ont été plus funestes dans ce dernier endroit, nous peindrons la scène telle qu'elle s'y est passée. Il était 7 heures du soir, et un grand nombre de natifs étaient rassemblés à Hilo pour des réunions extraordinaires. Un bruit sourd fut entendu, semblable à celui d'une montagne roulant sur un rivage. Ce bruit fut accompagné de cris de détresse retentissant à 4 milles à la ronde. La mer grossie, et devenue semblable à une vague monstrueuse, s'était jetée sur le rivage, dépassant de plus de 15 ou 20 pieds la marque des plus hautes crues d'eau. Un instant après, les maisons, les meubles, les canots, les vêtements flottaient sur l'abîme au gré des flots irrités. Si imprévue et si prompte fut la catastrophe, qu'à la lettre elle surprit le peuple mangeant et buvant, et le précipita dans les flots sans lui laisser le temps ni de prévenir, ni de prévoir le danger. Quelques-uns furent rejetés sur le bord, d'autres furent sauvés par le secours de leurs amis, d'autres encore furent entraînés dans la mer par les vagues qui se retiraient, et quelques-uns disparurent dans l'abîme. Le nombre de ceux-ci ne fut que de onze. Douze natifs, qui eussent probablement péri, furent

arrachés à la fureur des flots par les généreux efforts des marins anglais qui se trouvaient à bord de l'*Admiral Cockburn*. La désolation fut inexprimablement triste : des multitudes sortaient du sein des eaux sans un vêtement pour couvrir leur nudité; des pères et des mères désolés cherchaient leurs enfants perdus; des enfants en pleurs demandaient leurs parents; des maris couraient çà et là à travers les flots d'une multitude en désordre et demandaient leurs femmes bien-aimées; et les femmes, à leur tour, soupiraient après leurs maris qui n'étaient plus. Le sourd mugissement de l'Océan, les cris de détresse, la précipitation de centaines d'individus accourant au rivage, les restes épars de tant de choses détruites, un horrible mélange de frayeur et d'angoisse, de crainte et de désespoir; tout concourait à donner à cette scène le plus lugubre aspect. Peu à peu les flots se calmèrent, les flux et reflux furent moins extraordinaires, et tôt après la mer rentra dans ses premières limites. On ne peut encore assigner le nombre des maisons détruites, ni apprécier avec exactitude tous les autres dégâts causés par cette subite inondation. Nous dirons seulement que si elle avait eu lieu quelques heures plus tard, des centaines de personnes eussent péri, et des malheurs beaucoup plus grands eussent été à déplorer. Nous dirons encore que, quoique semblable en soi et comme phénomène, à celle dont nous venons de parler, l'inondation qui eut lieu au même instant à Wailuku n'eut pas des suites aussi funestes. Les natifs, n'ayant nulle crainte des eaux, se trouvent dans la mer comme dans leur élément. Ils purent donc nager d'une main au milieu des vagues, et de l'autre, rapporter à bord quelques-uns des objets qu'ils avaient perdus. Il ne périt dans cet endroit que deux femmes avancées en âge.

On n'attend pas de nous que nous recherchions ici les

causes physiques de ce double phénomène. La supposition d'une éruption volcanique au-dessous des eaux ne paraît pas suffisamment l'expliquer, puisqu'il a eu lieu dans deux endroits considérablement éloignés l'un de l'autre. Nous dirons avec les missionnaires que la cause morale de la catastrophe, c'est le péché, et son but moral le salut et la sanctification des âmes.

Les lignes qu'on vient de lire étaient déjà sous presse, quand la nouvelle d'un réveil extraordinaire aux îles Sandwich nous est parvenue. Les missionnaires donnent sur chacune de leurs stations les détails les plus réjouissants. Une effusion du Saint-Esprit, comme jamais peut-être l'Eglise chrétienne n'en avait vu depuis la première Pentecôte, a eu lieu dans ce pays. Cinq mille personnes environ ont été admises dans l'Eglise, depuis le mois de mai de 1837 jusqu'au même mois de 1838. Le réveil a été presque instantané, il s'est étendu à toutes les conditions, à tous les âges, à toutes les stations, à toutes les îles à la fois; il n'est point encore parvenu à sa fin; deux mille quatre cents personnes soupiraient après leur admission dans l'Eglise. Le roi de ce pays important, sans être encore entré dans le royaume de Dieu, a renoncé à ses vieilles habitudes d'intempérance, et vient d'interdire l'introduction des liqueurs fortes dans ses états : progrès immense, amélioration vaste pour le rétablissement des mœurs. Les missionnaires ont tenu des réunions extraordinaires; réveillées, comme jadis les ossements desséchés au souffle de l'Esprit divin, des foules y accouraient nuit et jour; vieillards et jeunes gens, hommes à propre justice et hommes plongés dans la fange du vice, sujets et princes, enfin aveugles et impotents, tous y venaient, y pleuraient, y priaient, s'y convertissaient. Nous ne faisons qu'annoncer ce vaste réveil; nous aurons peut-être occasion d'en rapporter les principales circonstances.

NOUVELLES RÉCENTES.

ILE DE MADAGASCAR.

Continuation de la persécution.

Le feu de la persécution ne s'est point encore éteint dans cette île. Il paraît au contraire plus intense que jamais. Cachés en divers lieux, et souffrant toute espèce de privations, les indigènes supportent la perspective de la mort avec un héroïque courage. L'un de leurs anciens pasteurs, M. Johns, résolut l'été passé d'aller visiter ce petit troupeau de martyrs pour bien apprécier leurs circonstances actuelles et leur fournir tous les encouragements et tous les secours en son pouvoir. Le 25 juin 1838, il atteignit Tamataré, où il reçut les plus tristes détails sur la cruauté de la reine envers ses sujets chrétiens. Il apprit que plusieurs ont été condamnés à un esclavage dont ils ne peuvent être rachetés ; que deux au moins ont été mis à mort, et que d'autres, obligés de fuir pour sauver leur vie, ont dû se cacher en différents endroits du pays. Du nombre de ces derniers est Rafaravary, qui n'a point été, ainsi qu'on l'a cru, le premier martyr de l'île de Madagascar (1). Pendant son séjour à Tamataré, M. Johns eut la triste satisfaction de se trouver au milieu de quelques chrétiens bannis de la capitale. Il reçut d'eux de nouveaux renseignements sur les souffrances et la mort de Rasalama. Elle fut, dirent-ils, cruellement fouettée pendant les jours qui précédèrent son supplice ; cependant elle alla au-devant de la mort

(1) Voy. le Journal des Missions évangéliques XIIe année, page 119. —Le vrai martyr fut Rasalama appelée aussi Rafaravary.—Tout ce qui a été dit sur la mort supposée de Rafaravary trouve sa réalité dans le martyre de Rasalama.—Ainsi, il n'y a eu qu'une erreur de nom sans aucune importance.

avec tant de fermeté et de calme que ses bourreaux eux-mêmes s'écrièrent à plusieurs reprises : « Il doit y avoir dans la religion des hommes blancs quelque charme qui enlève la crainte de la mort. »

Dès que le premier orage fut passé, les chrétiens s'assemblèrent de nouveau, pendant la nuit, dans la maison de l'un d'eux appelé Rafaralahy. Ce lieu de réunion était situé dans un village à une demi-lieue au nord de la capitale. Ils s'y voyaient une ou deux fois par semaine, et ils y trouvaient une grande édification. « C'était une chose bien douce à notre âme, » disaient-ils au missionnaire « que de pouvoir nous trouver ensemble après les rudes travaux de la journée, pour lire en commun la Parole de vie, nous entretenir de choses spirituelles et présenter à Dieu d'un même cœur nos louanges et nos prières. » Mais, hélas! une nouvelle tempête se formait déjà. Un homme, jadis chrétien de nom, vint dans ces assemblées pour en trahir les membres paisibles. Immédiatement après, ce délateur alla tout rapporter à un officier supérieur; Rafaralahy fut saisi, jeté dans les fers, et sollicité par d'horribles tourments, de faire connaître les noms de ses amis. Mais, inflexible, il dit : « Me voici, que la reine fasse de moi ce qu'elle voudra; je suis coupable de ce dont on m'accuse, mais je ne trahirai jamais mes amis. Deux ou trois jours après, il fut amené au lieu du supplice et mis à mort par des coups de lance. Son tranquille courage, à la vue d'une fin si cruelle, produisit une impression profonde sur ses bourreaux. Durant le trajet, il leur avait parlé de Jésus-Christ et de la joie d'un martyr, qui espère voir, après la mort, celui qui s'est sacrifié pour son salut. Avant de mourir, il demanda quelques moments pour recommander son âme à Dieu. Alors il prononça une fervente prière pour son pays et ses frères persécutés, et il remit son esprit entre les mains de son Sauveur; puis, s'étant levé avec calme, il dit à ses

bourreaux, qui se préparaient à l'étendre sur terre : « Vous n'avez nul besoin de m'aider, maintenant je suis prêt à mourir. » En effet, il s'étendit lui-même sur le sol qu'il allait ensanglanter, et il y reçut une mort que les hommes avaient rendue cruelle, mais dont Dieu fit un triomphe.

Son corps fut enseveli par ses amis, tandis que celui de Rasalama avait été livré à la voracité des chiens. Rafaralahy était un jeune homme de 25 ans, et appartenait à une famille respectable. C'est pendant l'année 1832 à 1833 qu'il avait appris à lire; on croit même que le traître qui l'a trahi auprès du gouverneur est la première personne qui lui ait parlé de religion. Le jeune martyr n'avait point été baptisé, et n'avait pas d'abord pris un grand intérêt aux progrès de l'Evangile dans son pays. Plus tard, il reçut de M. Johns une Bible, et continua à visiter le missionnaire une ou deux fois par semaine jusqu'à ce que celui-ci fût banni du pays. Rafaralahy resta lié avec les chrétiens, et, depuis ce moment, il fit de grands progrès dans la connaissance du Seigneur. Il s'était toujours montré fort timide, mais la mort de Rasalama fit une profonde impression sur lui, et le prépara, sans doute, à cueillir aussi, à son tour, la noble palme du martyre.

Après la mort de Rafaralahy, le gouvernement, pour s'assurer du reste des chrétiens, fit saisir sa malheureuse femme. Fouettée, chaque jour, de la manière la plus cruelle, menacée d'une subite mort par les soldats qui tenaient au-dessus de sa tête une lance toute prête à la percer, la femme du martyr, chrétienne comme son mari, à ce que l'on croit, mais moins ferme et moins courageuse, a enfin, après une longue résistance, dénoncé les chrétiens qu'elle connaît. Désolée, aujourd'hui, d'un aveu que l'excès de la plus horrible souffrance a seul pu lui arracher, elle est encore, malgré cette coupable faiblesse, et toutes les promesses qui lui ont été faites,

injustement retenue en prison, sans que rien lui montre le terme de sa captivité.

Les deux chrétiens dont nous avons annoncé l'emprisonnement et l'imminent danger (1), sont Paul et Rantonandro, connus par leur fidélité. Pris aussitôt après la dénonciation de la veuve de leur bienheureux ami, ils devaient sur-le-champ être mis à mort, d'après les ordres exprès de la reine; mais ses officiers voulurent différer la mort des deux captifs jusqu'à ce qu'ils eussent découvert leurs compagnons; du même coup, le gouvernement entendait renverser les derniers restes du christianisme dans le pays. Rafaravary, cette femme distinguée, par sa naissance et surtout par l'héroïsme de son courage, devait, cette fois, devenir martyr. Avertie du danger, elle parvint à s'échapper; mais bientôt dans la maison même qui lui servait de retraite, se précipita une soldatesque avide de son sang. Heureusement que toutes les recherches furent inutiles, et que, dans l'intervalle où les soldats étaient allés rejoindre leurs compagnons pour revenir ensuite renouveler leurs tentatives, le chrétien qui, sans être connu, les avait reçus, et ainsi avait couru le plus grand danger, put, avec sa femme et Rafaravary, prendre la fuite et chercher au loin une nouvelle retraite. Les mêmes recherches durèrent deux ou trois mois, mais sans aucun résultat. Les chrétiens sont, comme on sait, cachés en différents lieux, souffrant de toutes les manières, et condamnés, avant d'être pris, ou à un perpétuel esclavage, ou à la mort. La reine, dans son aveugle fureur, voulait les faire périr tous sans exception, mais l'un de ses conseillers a désapprouvé cette mesure, disant que telle est la nature de la religion des hommes blancs, que plus on lui arrache de partisans, et plus les gens s'acharnent à la suivre.

(1) Journal des Missions évangéliques, XIV[e] année, p. 84.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ILES SANDWICH.

Dans la dernière livraison de ce journal(1), nous avons, à la fin d'un article sur les îles Sandwich, annoncé le réveil extraordinaire qui vient d'y avoir lieu; nous venons aujourd'hui compléter ces détails, et proposer à l'attention de nos lecteurs quelques-unes des circonstances qui sont entrées comme causes ou comme effets dans une si grande et si réjouissante révolution; il importe que l'Église de Christ sache quels succès Dieu daigne accorder aux persévérants efforts de ses enfants. C'est une consolation pour le passé, c'est un encouragement pour l'avenir.

Il faut avoir d'abord une vue d'ensemble de l'état actuel de la mission aux îles Sandwich; des détails subséquents pourraient tromper le lecteur qui voudrait juger des progrès de la civilisation par ceux de la foi. L'œuvre de la foi est l'œuvre de Dieu, l'œuvre de la civilisation est l'œuvre de l'homme, et c'est pour cela que la première est souvent plus prompte dans sa marche que la seconde. Il n'a pourtant pas tenu aux missionnaires que les deux ne marchassent de front.

Différentes écoles ont été établies par eux; les plus nombreuses sont dirigées par des instituteurs indigènes; elles laissent beaucoup à désirer sous tous les rapports; les maîtres sont peu capables, les enfants peu assidus, l'ordre peu observé. Mais ces écoles, quelles que soient les améliorations dont elles sont susceptibles, et quels

---

(1) Page 204.

que soient les vices d'organisation qu'on ait à leur reprocher, sont-elles absolument inutiles? faut-il les abolir parce qu'elles ne sont pas déjà ce qu'elles doivent et peuvent devenir? La question se trouve toute résolue quand on voit que huit mille enfants environ les fréquentent et y reçoivent les moyens d'apprendre à lire, à écrire et à calculer, et que c'est par les ressources qu'ils y ont trouvées que des milliers d'indigènes possèdent les premiers éléments d'une instruction primaire et religieuse. En général, la conduite des instituteurs est louable sous le point de vue moral; quelques-uns d'entre eux sont dignes, par leur instruction, du nom qu'ils portent, d'autres méritent, par leur piété, le nom de chrétiens. Ils ne reçoivent que de très faibles honoraires; quelques-uns n'ont obtenu d'autre récompense de leurs services que des exemplaires des ouvrages publiés dans leur langue. Cette circonstance semble montrer qu'ils rachètent par le désintéressement de leurs efforts ce qui leur manque en lumières et en expérience.

Les écoles établies sur les stations, ayant pour instituteurs des hommes plus capables et pour directeurs les missionnaires eux-mêmes, reçoivent des enfants et des adultes. Les enfants des deux sexes qui les fréquentent sont presque au nombre de 2,500. Ils consacrent à l'étude cinq jours de chaque semaine et six heures de chaque jour. On a cherché à élargir autant que possible la sphère de leur activité : plusieurs jeunes gens, après avoir appris à prononcer les lettres de l'alphabet, se sont élevés jusqu'aux premières notions de l'astronomie et de la philosophie naturelle.

Dans la plupart des lieux, les maîtres d'école ont eux-mêmes, animés d'un zèle vraiment touchant, été chercher les enfants au milieu des rues, au bord des grands chemins, dans les villes, les villages et les hameaux, et

ils ont su tellement captiver les esprits de leurs écoliers, tellement entouré de charmes leurs études, que ces petites créatures, quelques jours auparavant abandonnées dans l'ignorance et l'oisiveté, ont été attachées aux écoles, par besoin, et à leurs travaux, par agrément. C'est moins par la sévérité que par une douce persuasion qu'on a cherché à agir sur eux; on leur a montré, d'un côté, les avantages de l'ordre, de l'autre, les inconvénients et tous les tristes résultats du désordre, et les enfants, libres de choisir entre les deux partis, se sont décidés pour le premier. Par là, les châtiments sont devenus peu nécessaires. Le gouvernement avait donné à quelques stations des morceaux de terrain pour être cultivés au profit des écoles. Quels ont été les actifs ouvriers et les habiles laboureurs de ces champs? Les enfants eux-mêmes. Quelques instants dérobés à leurs études et consacrés à ce travail, les ont mis à même de s'acheter des livres et de se fournir à eux-mêmes, et de donner à leurs instituteurs des moyens de subsistance. Utile exemple que les missionnaires désirent de voir suivre partout ailleurs.

Une pension est établie à Hilo. On y reçoit des enfants, qu'on prépare à entrer dans le séminaire de Lahainaluna; le nombre s'en accroît chaque année, et ainsi, chaque année encore, le séminaire missionnaire se recrute de nouveaux membres et prend un plus grand développement. Une pension de jeunes filles est également établie à Wailuku; le nombre des pensionnaires fut d'abord de six; peu de temps après, il fut de quarante-deux; ces jeunes filles étudient l'arithmétique, le chant, la géographie, l'histoire naturelle et l'histoire de leur pays; en outre, elles apprennent à travailler de leurs mains et à faire des vêtements pour elles-mêmes et pour autrui. Le séminaire missionnaire, peu différent de nos écoles normales, était

composé, en 1838, de plusieurs maîtres, de vingt adultes et de soixante quatre enfants.

L'année 1837 fut bénie pour les écoles, comme d'ailleurs pour toutes les institutions. Par des efforts tout nouveaux, les missionnaires cherchèrent à agir sur les tendres cœurs de leurs jeunes élèves; le Saint-Esprit daigna accompagner de son influence toute-puissante ces travaux de la foi et de l'amour, et presque six cents enfants, nés à la nouvelle vie, tôt après leur entrée dans le monde, furent reçus dans l'Eglise du Seigneur. On ne saurait préciser le nombre d'écoliers aux îles Sandwich; on n'a point reçu de rapport, sur ce sujet, de plusieurs stations; mais ceux qui ont été envoyés constatent qu'il y a dans les écoles hors des stations 8,710 enfants; dans les écoles sur les stations, 2,063; dans les pensions et les séminaires, 122, en tout, 10,885.

Pour fournir des livres à tant d'écoliers, les missionnaires se servent de deux presses établies, l'une à Honolulu, l'autre à Lahainaluna; le nombre de pages publiées pendant le séjour de dix-huit ans que les missionnaires ont déjà fait dans le pays, est de 83,294,857. Le Nouveau-Testament, des livres élémentaires, des traités de morale et de religion ont été mis entre les mains de 30,000 lecteurs. Vaste travail, on en conviendra, dans un pays naguère complètement sauvage. Tant d'écoles établies, tant d'instituteurs formés, tant d'enfants chaque jour élevés par le moyen d'une instruction morale et religieuse; tant d'ouvrages mis entre leurs mains, 30,000 hommes nourrissant leur âme de la lecture des Saintes-Ecritures, et leur intelligence de l'étude de traités complets et raisonnés, le tout réalisé en quelques années et par les seuls efforts des missionnaires, voilà un beau résultat d'aussi nobles travaux.

C'est bien aussi un grand pas vers la civilisation. Si elle est le développement simultané et harmonique de tous les instincts de la nature humaine, l'instruction, en général, est l'un de ses principaux éléments, et l'instruction mêlée de foi et de piété, la principale condition de ses progrès. Un peuple qui s'instruit, apprend à se civiliser et se civilise même; l'instruction, comme un flambeau, marche au-devant de la civilisation, et lui montre le chemin; remarquons, cependant, que celle-ci peut ne pas suivre toujours avec la même promptitude, à cause des obstacles que l'instruction montre et ne détruit pas. Tout ce qui a un rapport direct ou indirect avec la science et la religion paraît s'être particulièrement enraciné dans les habitudes des indigènes des îles Sandwich; au fait, c'est ce qu'il y a de plus important et ce par quoi il faut commencer. Un journal tiré à quatre mille exemplaires et paraissant tous les quinze jours; un code de lois imparfait, sans doute, mais pourtant fort précieux, l'ivresse détruite en grande partie, l'institution du mariage, source d'ordre et de bonnes mœurs, respectée et adoptée, le jour du Seigneur religieusement et généralement observé, plus d'ordre dans les maisons, plus de propreté dans les vêtements, plus de civilité dans les manières, plus de douceur dans les mœurs, c'est le premier aspect de la civilisation aux îles Sandwich.

Le pays est magnifique, le climat excellent, les terres fertiles; mais l'agriculture est peu connue, et le sol cache l'abondance de ses richesses. Les neuf dixièmes de toutes ces îles restent inutiles faute d'adresse et de travail. Jusqu'ici ne peut guère descendre l'influence des missionnaires, et ces mêmes hommes qui les accusent de ne pas s'inquiéter suffisamment des besoins physiques des populations sauvages, seraient les premiers à blâmer

une plus grande préoccupation de semblables intérêts. Mais n'importe que la chose soit bonne ou mauvaise, dès qu'elle est impraticable; on voudra bien croire qu'il est impossible aux missionnaires d'élargir davantage la sphère de leur activité, sans succomber sous le poids de leurs travaux. Que font-ils donc? Tendrement affectionnés aux intérêts même terrestres des indigènes, ils demandent pour eux des secours qu'ils ne peuvent pas leur donner; ils nous font entendre la voix de la foi appelant, appuyée sur ses succès, la philantropie à son aide; celle-ci entendra-t-elle un si touchant appel?

Des essais ont été faits pour établir des manufactures dans le pays; ils n'ont pas été inutiles, mais ils ne sont pas suffisants; et pourtant combien l'activité des manufactures ne serait-elle pas salutaire à un peuple naturellement si indolent et si paresseux! Des chapeaux et des bonnets sont des ouvrages de première nécessité; les indigènes de toutes les stations ont appris à en faire, avec beaucoup d'habileté et de goût; quelques-uns savent se servir des outils de menuiserie et sont en état de se procurer des châssis de vitres, des portes, des chaises et autres ustensiles semblables. Deux fabriques, l'une de soie, l'autre de sucre, doivent être en pleine activité. Elles sont dirigées par des étrangers respectables et pieux, qui désirent, par leur exemple, répandre l'industrie dans le pays. La position des îles Sandwich est fort favorable au commerce, mais les étrangers seuls le font, les indigènes ne paraissent y prendre que peu ou point d'intérêt. Malheureusement le système du gouvernement, malgré d'importantes améliorations, est un obstacle aux progrès de la civilisation; il est vicieux à tous égards, mais transmis de génération en génération, comme le précieux monument de la sagesse de vénérés ancêtres, il est l'objet

d'un grand respect, et, au premier abord, bien téméraire paraîtrait la main qui y voudrait porter atteinte. Il y a tout lieu de croire, cependant, qu'en montrant les avantages d'un nouvel ordre de choses, on parviendrait à y affectionner la nation et ses chefs; car ceux-ci demandent souvent, dans le sentiment de leur impuissance et de la lenteur de leur marche, que faut-il faire, quelles mesures faut-il prendre? Un homme versé dans la théorie de l'économie politique et de la jurisprudence pourrait détruire ces langes où un peuple entier gémit, et d'où il ne sait sortir.

En somme, il y a progrès en tout, progrès admirables, quand on considère le point de départ; progrès surtout dans la sphère des missionnaires; mais ce n'est qu'un premier mouvement vers le grand but de la civilisation, et il y a si loin du commencement de la carrière à son terme!

Heureusement que l'âme peut être sauvée quand l'esprit est encore bien peu éclairé, l'existence bien peu embellie, et que le ciel prodigue à l'homme ses trésors, quand la terre lui refuse les siens. Chose admirable que le christianisme devance la civilisation; c'est qu'il doit la produire d'abord, la sanctifier ensuite; ce qui nous surprend, est en soi fort naturel, puisque les intérêts du corps ne viennent qu'après ceux de l'âme, et ceux-là se trompent singulièrement, qui s'imaginent que l'Evangile ne peut marcher que sur les pas de la civilisation; c'est Dieu qui agit le premier; l'homme agit ensuite, et il n'agit bien que quand il agit après lui et avec lui. C'est le spectacle que les îles Sandwich paraissent devoir offrir; chrétiennes avant tout, elles ne s'élèveront qu'ensuite et progressivement au rang des nations civilisées.

Nos lecteurs savent que l'année 1837 fut une année de grandes bénédictions pour tout ce pays. Témoins et ob-

jets de l'amour de Dieu, chaque île, chaque ville, chaque famille presque l'ont vu éclater d'une manière frappante dans la légèreté de l'enfance changée en sérieux, dans l'endurcissement de l'incrédulité changé en une humble ferveur, dans les désordres du vice changés en vertu, dans les plus froides glaces de la languissante vieillesse changées en une nouvelle vie. Nous avons déjà dit quel nombre de personnes l'esprit de Dieu paraît avoir converties, mais il est une circonstance que nous tenons à signaler en passant. C'est quand le conseil américain se trouvait dans l'embarras d'une position fort critique, c'est quand les missionnaires recevaient de moindres secours du dehors, et tandis que dans leurs cœurs affligés retentissait encore le cri de détresse qui, parti des rivages de la patrie, était arrivé jusqu'à leur lointaine retraite, c'est alors que leurs efforts ont été plus bénis, leurs succès plus éclatants, leur force plus réelle; ah! mieux vaut disent-ils d'une commune voix, et n'est-ce pas un succès d'une autre nature, mieux vaut se confier en l'Eternel que de se reposer sur le bras de chair.

Le lecteur judicieux concevra peut-être quelque doute sur la réalité de tant de conversions, si inattendues et si promptes. Au milieu du bon grain, qui l'ignore? une main ennemie jette toujours une fausse semence; les missionnaires ne se font aucune illusion sur ce sujet grave; leurs craintes ne pourraient être poussées plus loin sans une apparence d'incrédulité; mais ils espèrent pourtant que parmi beaucoup d'ivraie peut-être, le Père éternel recueillera une riche moisson, produite et mûrie par les doux rayons de sa grâce. Que le lecteur écoute le langage des serviteurs de Dieu, et il partagera leur attente.

« Il y a dix-huit ans, dit le vénérable missionnaire de Kailua, que j'abordai sur les rivages de cette île; le 12

avril 1820 deux de nos familles missionnaires s'y fixèrent tandis que les autres firent voile pour Oahu. Les changements que la grâce de Dieu a opérés dans ces îles, par les travaux des missionnaires, ont été grands et étonnants; nos rapports en font foi. Néanmoins ce qui a été fait est peu de chose à côté de ce qui reste à faire pour élever ces pays au rang des peuples civilisés. Mais un haut degré de civilisation et de développement intellectuel n'est point nécessaire à ces îles avant de pouvoir être préparées pour le ciel. Plusieurs âmes se sont déjà mêlées aux rachetés de Christ répandus devant le trône de Jéhova, et ont avec eux commencé le cantique éternel. Un plus grand nombre encore se préparent à cette vie bienheureuse.

« Depuis le mois de décembre, une grande attention a été accordée ici aux solennels objets de la religion. L'Esprit Saint a été avec nous, et bien des âmes, nous l'espérons, ont été converties à Dieu. Des centaines d'individus disent s'être approchés du Seigneur depuis cette époque; plusieurs d'entre eux en donnent des preuves évidentes. L'œuvre de Dieu s'est étendue à tous les âges depuis le vieillard aux cheveux blancs, jusqu'à l'enfant à peine âgé de huit ou dix ans. Nos assemblées du dimanche matin sont composées de presque 2,500 personnes; depuis le mois de janvier quarante-trois indigènes ont été admis dans l'Eglise; c'est le temps de la moisson; les âmes sont recueillies dans les greniers de l'Eternel; l'Eglise entend la parole de son Dieu: *Lève-toi, sois éclairée, car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi;* elle se lève, elle est éclairée, et la gloire du Seigneur est au milieu d'elle. »

C'est aussi au commencement de 1837 que le mouvement religieux se fit sentir à Ewa. « A cette époque, dit le missionnaire de cette station, des réunions furent tenues

en divers lieux ; continuées pendant l'hiver, elles devinrent sous la bénédiction du Seigneur, un moyen de réveil pour des pécheurs profondément indifférents. Dès le début, nous vîmes les enfants de Dieu excités à prier pour la conversion des pécheurs. Plus nos propres cœurs se sentaient pressés de prier, plus aussi ils éprouvaient le besoin du secours d'en haut, et plus les âmes devenaient attentives à la prédication de la Parole de vie. A chaque assemblée accouraient des foules entières; on les voyait ensuite se retirer réfléchies et pleines d'émotions solennelles. Outre les réunions de prière tenues chaque matin dans différents village du district, nous avions tous les soirs un culte, où nous priions et où nous annoncions l'Evangile. Nombreuses et régulièrement fréquentées, ces assemblées réunissaient une foule d'auditeurs dont la plus grande partie n'était jamais venus à la chapelle, avant cette époque. Le sérieux qui s'était fait remarquer dans les âmes a été en croissant de semaine en semaine jusqu'à ces derniers temps, et pendant plusieurs mois on a vu augmenter, chaque semaine encore, le nombre de ceux qui se tournaient vers le Seigneur. Une attention calme, sérieuse et continue prêtée à la prédication de l'Evangile, des larmes et une grande profondeur de sentiment, un changement immédiat dans les habitudes extérieures et une réforme complète dans l'ensemble de la vie ont été les principaux signes de l'œuvre de Dieu dans les cœurs. Ce réveil paraît toucher à son terme, mais nous espérons qu'environ mille âmes ont, dans ces derniers temps, appris à connaître, par expérience, le pouvoir régénérateur de la grâce de notre Dieu. Sept cent soixante-un indigènes ont été admis dans l'Eglise; tous, à l'exception d'un seul, marchent d'un pas ferme dans la voie du Seigneur. Nos assemblées se sont accrues au point d'être presque quatre fois plus nombreuses qu'auparavant.

Jusqu'ici nous avions environ mille auditeurs; aujourd'hui nous en avons peut-être, chaque dimanche matin, quatre mille, et presque autant dans l'après midi. Nous avons dû abandonner notre chapelle, et nous construire dans la campagne un vaste abri pour y prêcher presque en plein air. Notre nouveau lieu de culte a 165 pieds de long sur 72 de large, et il suffit à peine à contenir le grand nombre de nos auditeurs, obligés ordinairement de s'asseoir à terre presque les uns sur les autres. »

Tout ému encore des scènes dont il venait d'être le témoin, M. Baldwin, missionnaire à Lahaina, écrit au conseil américain : « Je vais essayer de vous donner un court récit de ce que le Seigneur a daigné faire parmi nous, bien que je sache que ni la bouche ne peut dire, ni la plume écrire ce que nos yeux ont vu et ce que nos cœurs ont senti. De pareilles scènes ne se peuvent pas bien apprécier sur la terre; il suffit qu'elles doivent être pleinement connues et manifestées au jour où les secrets de tous les cœurs seront découverts. Mais dès à présent, vous verrez que le Seigneur ne nous abandonne pas, mais qu'il a lui-même mis la main à l'œuvre et répandu en abondance son Esprit sur ces îles.

« Les moyens employés pour exciter ce réveil furent des réunions extraordinaires, et les sujets choisis furent des vérités capitales auxquelles nous donnions toujours une tendance pratique, l'intérêt que nos auditeurs y prenaient précédemment déjà parut s'accroître, et les cas de réveil et de vraie conversion commencèrent à se multiplier. Le faible nuage que l'œil apercevait à peine au firmament s'était grossi et semblait couvrir le pays tout entier. Une grande crainte paraissait s'être emparée de tous les esprits. Durant une semaine d'assemblées extraordinaires, toutes occupations furent, comme par instinct, entièrement suspendues; même on négligea, malgré l'aiguillon de la

faim, de préparer de la nourriture; pas un feu ne fut allumé, dans tout l'endroit, pour cuire quelque mets que ce fût; les chefs, par les ordres les plus positifs, eussent difficilement, à toute autre époque, obtenu de leurs sujets une si complète suspension de tous leurs travaux. La population tout entière semblait envisager cette semaine comme un long jour de repos, à nous-mêmes il nous paraissait que les plus endurcis sentaient le Seigneur auprès d'eux. Ces jours furent solennels pour nous. Nous avions entendu parler de l'effusion du Saint-Esprit répandue sur les diverses parties de l'île Hawaii; maintenant nous voyions le même Esprit s'avancer vers nous, plein de majesté! Recueillis et sérieux, nous inclinions nos fronts devant lui, et nous le priions de ne point passer outre, sans nous laisser une rosée de bénédiction. Déjà avant les assemblées, nos auditeurs étaient devenus plus nombreux; l'enceinte où nous nous réunissions était presque toujours plus que remplie. Environ deux mille personnes étaient d'ordinaire présentes, tandis que beaucoup d'autres se tenaient dehors, cherchant vainement à entrer; nulle part au monde on ne vit jamais plus d'attention, de calme, de solennité. Toutes les classes indifféremment accouraient à nos réunions; les enfants se cachaient dans tous les endroits où une petite place leur restait; ces pécheurs endurcis qu'à peine on vit, à de très rares intervalles, dans la maison de Dieu, pendant les quinze années que nous y avons annoncé l'Evangile, s'y rendaient aussi, fondant en pleurs et enfin gagnés par l'attrait tout puissant de la vérité; des aveugles, jusqu'alors inconnus à nos regards, venaient aux autels du Seigneur, conduits par l'un de leurs parents, quelquefois par un fils ou même un petit-fils; leurs membres affaiblis semblaient chanceler sur la pierre du tombeau, tandis que nous considérions la lenteur de leur marche; les impotents tou-

chaient profondément nos cœurs, par la vue des efforts qu'ils faisaient pour aller aussi invoquer le Seigneur; on en vit alors, on en voit encore deux se traîner sur leurs mains et sur leurs pieds pour assister à chaque réunion. Personne d'entre nous n'avait vu l'un d'eux, personne d'entre les indigènes ne savait qu'il fût au monde, aujourd'hui nous espérons que dans son âme du moins il a été guéri comme jadis le boiteux assis à la porte du temple.

« Le roi qui était au milieu de nous avec sa cour, n'avait commencé à se rendre à la chapelle que peu de temps avant nos réunions; mais lui aussi, il vint nous entendre assez régulièrement; nous avons quelquefois cru qu'il était sous l'influence du Saint-Esprit. Depuis lors sa femme a reçu de plus profondes impressions; nous ne pouvons que croire qu'elle est née de nouveau. La cour était nombreuse et composée en grande partie de jeunes gens qui, frivoles et légers, nous donnaient moins que tous les autres, l'espoir de leur conversion; mais secouant le joug de l'indifférence, ils vinrent tous, les uns après les autres, se joindre à la grande assemblée. Aussi longtemps que durèrent nos réunions, aussi longtemps nous célébrâmes, presque tous les jours, un culte dans la maison royale; le prince y assistait et tous ses gens aussi. Là, les plus solennelles et les plus poignantes vérités furent annoncées, et annoncées de telle sorte que ceux qui les ouïrent ne les oublieront jamais; elles s'élèveront contre eux au jour du jugement, si elles ne les convertissent pas. Mais elles ne sont point restées jusqu'à ce jour sans effet; jointes à d'autres moyens, elles ont réveillé plusieurs âmes, et nous pensons que quelques-unes des plus endurcies se sont données au Seigneur.

« Au milieu du peuple, chaque sermon portait son

fruit; les âmes étaient remplies de crainte, quand la loi leur était annoncée, et de douces émotions, quand l'amour du Rédempteur leur était dévoilé, ceux-là même qui s'étaient montrés les plus grands ennemis de l'Evangile étaient, dans plusieurs occasions, les premiers subjugués par sa puissance; si efficace était chacun de nos efforts que j'eusse voulu pouvoir prêcher pendant les vingt-quatre heures du jour, sans interruption, ni délai.

« La docilité de nos auditeurs était extrême; quoique les plus sérieuses vérités que la Bible contienne leur fussent prêchées avec autant de force que possible, quoique des exhortations toutes personnelles fussent souvent adressées aux hommes de tous les rangs, depuis le monarque et ses premiers chefs, dont les personnes étaient naguère si sacrées que c'était un crime puni de mort que de passer à leur ombre, jusqu'au dernier de leurs sujets; quoique dans l'Eglise et hors de l'Eglise, nous nous fissions un devoir de révéler à tous la gravité de leurs péchés, quels qu'ils fussent, et l'immensité de leur danger, cependant nous n'avons pas appris qu'une seule personne se soit offensée de nos paroles ni de nos démarches. Il nous serait même impossible de dire tout l'intérêt que ce peuple nous témoigne depuis que le Saint-Esprit a été répandu sur lui. Nous en voyons les preuves touchantes dans mille accidents divers. J'en citerai une seule: après une absence de quelques jours, je revins sur la station par une nuit fort obscure, j'avais pris les devants sur ma famille pour ouvrir la maison; je ne croyais voir personne, ne sachant pas que les indigènes étaient instruits de mon retour. Mais à peine fus-je entré dans ma maison que je la vis remplie d'une multitude accourue pour me saluer. J'ai souvent voyagé dans différentes îles, mais je n'ai jamais vu les natifs me serrer les mains avec autant d'empressement. Je ne fus pas moins surpris que réjoui

du naïf témoignage de leur tendresse et de la vue de nouveaux visages qui m'étaient jusqu'alors restés inconnus et qui me prouvaient que l'œuvre de Dieu n'avait point été suspendue pendant mon absence, cequi m'avait fort préoccupé avant mon départ.

« Ma maison était remplie du matin au soir de ceux qui venaient s'enquérir de la voie du salut, et ma femme et moi consacrions tout notre temps, à conduire les âmes à Christ ; nos conversations ne cessaient pas même pendant les repas. Ceux qui venaient laissaient voir en eux des émotions et des émotions souvent profondes ; ils ne pouvaient pas s'empêcher de pleurer, les larmes coulaient librement de leurs yeux.

« Ma femme pouvait quelquefois tenir des réunions pour les femmes et les enfants ; mais la maladie de l'un de ses enfants l'obligeait la plupart du temps à restreindre ses efforts dans l'étroite enceinte de sa maison. Une chambre avait été consacrée par elle à servir de lieu de culte ; toutes les fois que des conversations particulières n'y mettaient point obstacle, elle s'y réunissait avec des femmes pieuses, pour prier ; en son absence ces femmes priaient elles-mêmes, de sorte que la chambre était un lieu de prière du matin au soir. Quelques membres de notre Eglise s'adonnèrent si complètement à l'œuvre du Seigneur, que quelques-uns oublièrent probablement de boire et de manger, pour continuer à prier, ou plutôt firent de la prière leur nourriture et leur breuvage. Il est dans le caractère des natifs de ne se livrer qu'à une occupation à la fois, mais de s'y livrer entièrement. Dans cette occasion, ce fut l'esprit de prière qui s'empara d'eux et les posséda exclusivement ; sous leurs yeux aussi se passaient les choses les plus étonnantes et les plus merveilleuses. Il n'y avait pas jusqu'aux plus obstinés fumeurs qui abandonnant leurs pipes, de tous les sacrifices le plus

grand pour eux, ne vinssent se presser dans la maison de Dieu.

«Les enfants ressentirent les mêmes effets de la grâce divine; des réunions exclusivement tenues pour eux furent bénies au-delà de notre attente. Les parents étaient étonnés non-seulement de les voir devenir plus dociles et plus empressés à leur obéir; mais encore de les trouver souvent priant Dieu, dans la retraite, de sauver leurs âmes. Pendant longtemps, je ne pouvais aller nulle part, parmi les plantations de cannes à sucre et de bananiers, sans les trouver aussi occupés à prier et pleurant devant Dieu; pour ne pas les interrompre, je me détournais de mon chemin.»

Un réveil qui s'est étendu à tout un pays, a commencé en tant de stations à la fois et a laissé de si beaux résultats, ne peut avoir été opéré que par le Saint-Esprit; dans cette œuvre de Dieu, il y a quelque chose d'humain sans doute, mais où n'y en a-t-il pas? Trois grands sentiments d'ailleurs expliquent les circonstances les plus extraordinaires: l'amour de Dieu, source des plus précieux dons; l'amour des âmes, source des plus ferventes prières: l'amour du pardon, source des plus grands efforts; l'un en Dieu, l'autre dans l'Eglise, le dernier chez les pécheurs ne donnent-ils pas le secret de tous les réveils et de toutes les circonstances qui s'y rattachent? Qui les aurait bien compris, ne s'étonnerait plus de rien.

EMPIRE BIRMAN.

Mission baptiste américaine.

Les missionnaires baptistes américains, qui jusqu'à ce jour, sont les seuls qui aient entrepris d'évangéliser les quatre millions d'habitants, qui forment la population du

pays des Birmans, continuent à déployer, dans cette noble entreprise, un zèle que Dieu se plaît à couronner des plus visibles succès. On en jugera par les extraits que nous allons communiquer de leurs journaux.

M. Kincaid, de retour d'un voyage fort étendu, entrepris par lui dans une grande partie de cette vaste contrée, a consigné les lignes suivantes dans son journal du mois de mars 1838 :

« L'excursion missionnaire que je viens de faire dans le nord du pays a beaucoup contribué à ranimer mes espérances quant au salut de la population de ce vaste empire. Ce n'est pas que j'aie jamais douté que les promesses de Dieu pussent ne pas s'accomplir à son égard; mais aujourd'hui les obstacles me paraissent moins formidables, et les moyens de trouver accès auprès des indigènes moins difficiles. Peut-être me reprochera-t-on, d'être trop enclin à ne voir que le beau côté des choses; il me semble pourtant, que depuis quatre ans que je connais le gouvernement d'Ava, que je voyage dans toute l'étendue de cet empire du nord au midi, que je visite presque toutes les villes et les villages situés sur l'Iraouaddy, depuis le golfe Martaban jusqu'aux monts Himàlaya, que j'ai formé des relations avec les principales autorités de la province, et que j'ai pu par conséquent, étudier les mœurs et le caractère des diverses tribus birmanes, on doit m'accorder au moins d'avoir eu les occasions les plus favorables pour me former de justes idées de ce qu'il est possible de faire pour l'évangélisation de ce pays. Il y a huit ans, que personne n'aurait admis la possibilité pour un missionnaire de traverser librement le royaume d'Ava, d'y prêcher publiquement l'Evangile, d'y baptiser les croyants et de les réunir en église chrétienne. On n'aurait pas cru davantage qu'il serait reçu, avec bienveillance, dans les maisons des princes et des

nobles et qu'on lui accorderait la faculté de parcourir villes et villages pour y répandre des livres et y annoncer la vérité. Tout cela pourtant a eu lieu, et de la manière la plus publique et la plus franche. Vingt personnes ont été baptisées et se sont constituées en église. Le dimanche elles se réunissent pour prier, chanter les louanges de Dieu et entendre la prédication de l'Evangile. Ajoutez à cela une multitude immense, qui a ouï parler de Dieu et du Médiateur et qui lit plus ou moins les Saintes Ecritures. Tout cela sans doute a été accompli par de faibles instruments, avec des ressources très bornées et des moyens fort limités. Toutefois le terrein est mieux connu; les préjugés, les vices et les habitudes des indigènes ne sont plus un mystère. Quand on saisit d'un coup d'œil l'ensemble de ces résultats, l'on sent que l'on doit placer une confiance toujours plus entière dans l'usage des moyens que Dieu a établis pour la conversion du monde. »

Les Tenasserim sont une chaîne de montagnes qui longent la plus grande partie de la presqu'île de Malacca, entre le golfe de Siam et le golfe de Bengale. Dans son zèle évangélique M. Kincaid les a traversées et n'a pas craint de s'y exposer aux plus grands dangers. Voici ce qu'il écrit à ce sujet, dans son journal, sous la date du 30 mars 1838 :

« Ces montagnes sont à pic, irrégulières et couvertes des plus épaisses forêts. Nous marchâmes près de quatre heures, sans trouver d'autres sentiers que ceux pratiqués par les éléphants et les tigres. C'est ici un territoire ou ils règnent en souverains et que nul ne songe à leur disputer. Si l'on en juge par leurs traces, ils doivent être très nombreux. Ces régions inhospitalières fourmillent également de singes. Il y en a de fort grands, qui n'ont point de queue. Les Karens m'ont dit, que de toutes les

espèces, c'était la plus sauvage, et qu'il arrivait fréquemment qu'ils attaquaient les voyageurs quand ceux-ci n'étaient pas plus de deux ensemble. Lorsqu'on se voit entouré par une multitude de ces animaux qui s'excitent l'un l'autre à l'attaque, en poussant des cris perçants, la seule sûreté du voyageur est d'allumer des feux, dont la vue les met en fuite, comme presque toutes les autres bêtes sauvages. »

Dans l'un de ses voyages sur l'Iraouaddy, M. Kincaid arriva dans une île, où se célèbre annuellement une fête religieuse, dont il nous donne la description suivante :

« Des bateaux chargés d'hommes, de femmes et d'enfants arrivaient à tout instant. Pour plusieurs ces bateaux servaient d'habitation, mais le plus grand nombre se dressait des tentes faites de nattes et de feuilles de palmier. Il m'a paru qu'il y avait bien deux à trois mille de ces tentes. Elles étaient placées de manière à former des espèces de petites rues, le long desquelles l'on voyait étalés sous des toits construits à la hâte, divers articles de marchandise en usage parmi ce peuple. Si l'on n'en eut pas été prévenu, l'on aurait eu de la peine à croire que la religion était le but principal de cet immense concours. Car les gens ne paraissaient guère occupés d'autre chose que de vendre et d'acheter. Chaque marchand en vantant les bonnes qualités des articles de son commerce et en engageant les amateurs à s'en pourvoir auprès de lui, élevait tellement la voix, que tous ces cris réunis formaient la plus grande confusion qui se puisse imaginer. J'avais autour de moi des Birmans, des Shyans, des Paloungs, des Yiens, des Chinois, des Cassayens, des Asamois et des Kakhyens. Les Shyans étaient en nombre considérable; ils étaient tous, sans exception, vêtus en cotonnades bleues, tandis que les Birmans s'habillent en soie des plus brillantes couleurs. Toutes les pagodes étaient

petites, n'ayant pas plus de vingt-cinq à quarante pieds de hauteur, mais leur nombre était si considérable, que je n'avais jamais rien vu de pareil depuis que je suis dans le Birman. Elles étaient élégamment construites et il y en avait quelques centaines couvertes de feuilles d'or. A leur sommet, elles avaient toutes une baguette en fer, qui supportait un ornement de même métal, ayant la forme d'une ombrelle et à l'extrémité duquel pendaient de petites sonnettes. Aux battants des sonnettes étaient attachées de larges pièces de métal minces et unies afin que le souffle du vent venant à les agiter, elles fissent sonner les sonnettes. Quand j'arrivai au milieu des pagodes, le vent soufflait avec assez de force, de sorte que le bruit produit par toutes ces sonnettes mises en mouvement était presque assourdissant. Ces sonnettes sont de toutes les dimensions et produisent des tons très variés. Ici et là, j'apercevais, en passant, des boutiques en briques, remplies d'idoles de toutes les espèces et faites de toute sorte de matière. Les plus communes étaient en marbre blanc, en cuivre et en plomb. Aux yeux d'un bouddhiste, une pareille scène devait avoir quelque chose d'imposant et de solennel ; car c'était vraiment un désert de pagodes et d'idoles. Que l'on ajoute à cela, ce nombre infini de sonnettes retentissant dans les airs au-dessus de nos têtes de manière à ce que l'on ne pouvait entendre le son de la voix humaine, et l'on comprendra comment, si l'on avait le malheur de perdre un instant de vue son guide, l'on pouvait s'égarer pendant des heures entières, sans retrouver son chemin. Autant que j'ai pu m'en informer, il y a des siècles que cette île est devenue un lieu de pélerinage, grâce à l'influence d'un roi shyan très populaire, qui y fit bâtir à grands frais un monastère et quelques pagodes. Mais ce qui donne surtout à cet endroit la célébrité dont il jouit, c'est une dent de Gaudama qui doit

avoir été placée sous la première pagode qui y fut construite.

« Quoique la foule fût très occupée à acheter ou à vendre, quelques personnes cependant prêtèrent l'oreille à mes paroles et me demandèrent des traités. J'en distribuai 300 environ, et seulement deux volumes reliés. On aurait pu peut-être placer utilement un million de pages, qui eussent été transportées dans huit provinces différentes. D'après des informations prises par moi, je me suis convaincu que les Shyans, qui vivent à l'est de ce pays-ci et de Bamau, ne savent pas lire le birman, à quelques exceptions près; il n'y en a même que très peu qui puissent parler cette langue.

Dans une autre partie de son journal M. Kincaid donne sur plusieurs des populations de l'empire birman des renseignements que l'on chercherait vainement dans les meilleures géographies, où nous n'avons même pas trouvé le nom des peuples qu'il nous fait connaître.

« Les Shyans sont divisés en dix-neuf principautés et cinq provinces, s'étendant depuis la grande rivière Camboge à l'est, jusqu'à 150 milles au-delà d'Ava à l'ouest; de là le long des côtes nord de la Chine, aussi loin que Mogaung, jusqu'à cent milles au nord d'Ava; puis on les retrouve à l'ouest d'Ava, jusque sur les frontière du Cassay et aux pieds des monts Arracan. Je me suis appliqué à connaître la population de chaque province et après avoir comparé entre eux les documents des princes et des marchands shyans, des officiers et des marchands birmans, et avoir profité des judicieuses informations du colonel Burney, qui a résidé huit ans à Ava, je suis arrivé à la conclusion, qu'il y a environ huit millions de Shyans. Tous parlent la même langue et ont les mêmes caractères pour l'écrire, à l'exception de deux principautés, celle des Paloungs et celle des Yiens, dont le dialecte n'a pas même

de différences radicales. Les Paloungs et les Yiens lisent le shyan, et je crois que la plupart d'entre eux le parlent. Ainsi nous avons huit millions d'indigènes, ayant une seule et même langue. Cette langue se compose de monosyllabes et a beaucoup de sons nasaux. »

« Le résultat de mes recherches sur les Kakhyens, est qu'ils ne forment qu'un seule et même peuple avec les Karens (Maltebrun : *Karian*). Toutes ces tribus habitant les montagnes du pays des Shyans jusqu'au nord du Thibet, sont connues sous le nom de Kakhyens, excepté dans la vallée Hukong entre Mogaung et Cassay où on les appelle Thing-Bau Kakhyen. Tout le haut pays entre Mogaung et Cassay est habité par le même peuple. Autour du golfe Martaban, depuis Mergui jusqu'à Bassein, et depuis là aussi loin que peut s'étendre la population birmane, les tribus des montagnes s'appellent Karens. Ils sont fort nombreux dans le pays qui est compris entre Toung-Oo et Ava et Toung-Oo et Monay, ville shyan à 250 milles d'Ava. Il y a d'autres tribus disséminées entre le Birman et les états shyans et que l'on appelle Karen-ni ; on les retrouve à l'est jusqu'à Zemmay (Zenme). Ils sont moins civilisés que ceux qui vivent dans le voisinage des villes du Birman. Quelques personnes les ont à tort considérés comme appartenant à la famille des Shyans. Mais leur langue et leurs mœurs prouvent incontestablement qu'ils sont Karens. Karen-ni signifie *Karen rouges.* Ils sont ainsi nommés parce que les habits qu'ils portent sont d'un rouge tirant sur le brun. On voit donc que Kakhyens, Thing-Bau Kakhyens, Karens et Karen-ni ne sont que différents noms d'un seul et même peuple. Quoique entourés d'idolâtres, ils ne se sont pas confondus avec eux. De siècle en siècle, ils se sont préservés de l'idolâtrie, et ont résisté au charme de ses rites imposants. Ils conservent dans leurs chants nationaux le souvenir

d'une ancienne prospérité et l'espérance d'un bonheur inintelligible pour eux au-delà du tombeau. Ils ont quelque idée de l'Etre Suprême, et, chose remarquable, l'une de leurs traditions leur annonce qu'ils recevront le livre de Dieu. Peut-être est-ce là la raison pour laquelle ils ont su se mettre à l'abri de l'influence délétère de l'idolâtrie. Ils semblent ainsi préparés à recevoir l'Evangile qui a mis en évidence la vie et l'immortalité. Tout ce que je connais de leurs traditions et tout ce que j'ai vu de leurs mœurs me donne l'espérance que l'œuvre de leur conversion marchera rapidement, dès qu'ils pourront être mis en contact avec la Parole de Dieu (1). La presse que le Conseil a placé à Tavoy est consacrée uniquement au bien de ce peuple. Avant peu, il nous en faudra probablement deux ou trois de plus. Quel beau jour que celui où le pays au nord, à l'est et à l'ouest d'Ava et toute la frontière de l'empire birman du côté de la Chine où cet intéressant peuple abonde, posséderont des moyens de grâce aussi nombreux que ceux qui sont maintenant répandus dans les provinces ! Si nous sommes fidèles à notre mandat, ces cinq millions d'âmes recevront la Bible par le moyen de la presse chrétienne, et ainsi elles n'auront jamais été idolâtres. »

Aux détails qu'on vient de lire sur le pays qui est le théâtre de l'activité des missionnaires baptistes, nous devons joindre quelques particularités relatives à l'exercice de leur ministère; nous montrerons ainsi par des faits que les espérances manifestées par M. Kincaid ne sont point vaines, mais que l'intéressant peuple des Karens est avide de recevoir la Parole du Salut et que des centaines d'entre eux ont déjà embrassé la foi chrétienne.

---

(1) *Voy.* sur plusieurs cas de conversion chez les Karens, XII[e] année. p. 247, p. 56. VIII[e] année p. 33.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le journal du missionnaire Wade :

15 *janvier* 1837. « L'instituteur de Pégoukaren est revenu hier soir et nous a dit qu'il y a un grand mouvement religieux parmi les Pégoukaren qui sont à l'est de nous. Plusieurs femmes, dont les maris sont fortement opposés à la vérité, paraissent désireuses de vénir à nous, et d'écouter la Parole de Dieu. Les vieux prophètes karens ont ranimé leur zèle, ils ont des songes, ils prophétisent et font tout ce qui est en leur pouvoir pour abuser ce pauvre peuple par des mensonges. Un homme de ce pays, très bien disposé, vint se transporter ici, avec sa femme, ses enfants et un jeune frère. Il nous a dit qu'il ne pouvait plus vivre parmi des gens qui blasphèment contre Dieu, leur Sauveur: la plupart d'entre eux, cependant, sont de ses plus proches relations. Nous voyons que Dieu a commencé une œuvre ici, et afin de pouvoir nous rendre propres à y coopérer, nous avons jugé convenable d'avoir un jour particulier de jeûne, d'humiliation et de prière. Comme Eglise, nous sentons qu'il faut que le Saint-Esprit soit abondamment répandu sur nous, pour pouvoir offrir en faveur des âmes qui périssent la prière du juste qui a une grande efficace. Nous avons ici présentement cinquante personnes intéressantes qui cherchent la vérité, et dont plusieurs font des progrès marqués en connaissance et en grâce.

12 *mars*. « Ce matin, le Pégoukaren et sa femme ci-dessus mentionnés ont reçu le baptême avec deux autres personnes, ce qui fait 34 personnes baptisées cette année, dans cette station, sans compter 9 personnes qui l'ont été dans d'autres endroits, et qui jointes aux cinquante-deux indigènes baptisés par M. Mason et à celui que M. Judson baptisa ici pendant qu'il y était en visite, forment un total de 96 personnes baptisées dans l'espace de 3 ou 4 mois.

« Cette après-midi, nous nous sommes réunis pour faire la commémoration de la mort de notre Sauveur, de concert avec environ 300 bien-aimés Karens convertis. Une seule personne a dû être exclue de la participation à la table sacrée, pour cause de mauvais procédés envers son mari malade. Nous nous souviendrons longtemps de cette cérémonie. Le soir, tous les habitants de Mata et des villages environnants se réunirent pour prendre congé de nous et recevoir nos conseils, vu que nous devions partir le lendemain pour Tavoy. Le grand zayat nouvellement construit était presque rempli, et l'expression de tristesse répandue sur tous les visages, à cause de notre départ, nous a vivement affectés. »

Le missionnaire Comstock d'Arracan obtient les mêmes succès :

21 *mars*. « Aujourd'hui, écrit-il, nous avons procédé à la formation d'une Eglise. Frère Fink prêcha sur Jean x. 16. Après le sermon, il demanda à Koung-Oung pourquoi il embrassait la religion chrétienne. Celui-ci répondit : Autre-« fois j'étais dans les ténèbres, suivant le culte de mes pères ; « mais, quand j'eus entendu l'Evangile, je reconnus que « j'avais été dans l'erreur, et que la religion chrétienne « est la seule vraie religion. » — « Aimez-vous Christ ? » — « Oui. » — « Pourquoi ? » — « Parce qu'il est mort pour « me sauver de l'enfer. » — « Pourquoi désirez-vous « qu'une Eglise soit formée à Kyoug Phyoo ? » — « Afin « que vivant ensemble dans l'union, nous puissions mon-« trer aux païens, par notre conduite, l'excellence de la « religion de Jésus-Christ. » Des questions semblables furent adressées aux autres candidats qui demandaient la formation d'une Eglise, et ils y firent des réponses semblables. L'un d'eux dit : « Je suis devenu chrétien, « parce que je ne trouvais dans ma religion aucun « moyen de salut, tandis que l'Evangile sauve les pé-

« cheurs de l'enfer. » Un autre : « J'aime Christ, parce « que, quoique je fusse une vile créature, ayant mérité « l'enfer, il est mort pour moi. » Après ces questions et ces réponses, Khu Pon, l'un des aides-indigènes de Akyab nous donna la main fraternelle d'association; puis il y eut prédication et communion. Puisse la petite Eglise qui vient d'être établie ici s'accroître bientôt et embrasser dans son sein des multitudes d'idolâtres qui périssent. »

Enfin le missionnaire Abbott, stationné à Rangoun, au fond du golfe Martaban écrit ce qui suit :

19 *Décembre* 1837. — « Le village que je me proposais de visiter, étant plus éloigné que je ne le pensais, je n'y arrivai qu'à la tombée de la nuit. A mon arrivée, tous les indigènes, jeunes et vieux, accoururent pour me témoigner la joie qu'ils éprouvaient de me voir. Après un moment de conversation, je leur adressai cette question : Combien y en a-t-il parmi vous, qui aient embrassé la religion chrétienne? » — « Tous, tous », fut le cri que répétèrent quarante personnes environ présentes dans ce moment. Nous chantâmes alors les louanges de Dieu. Que d'actions de grâce n'avons-nous pas à rendre au Seigneur, de ce que, dans nos déserts, il lui plaît de se choisir un peuple pour le servir et le glorifier sur la terre. Le soir, les habitants se réunirent dans le local le plus convenable du village, dans le but d'écouter la Parole de Dieu. La méditation roula sur cette réponse de Jésus à Nicodème : « Il vous faut naître de nouveau. » Après la prière et le chant, quelques personnes s'approchèrent de moi et me demandèrent le baptême. Je les interrogeai en particulier, et j'appris d'elles qu'il y avait quatre ans déjà qu'elles avaient connaissance de l'Evangile, et que les premières notions qu'elles en avaient reçues, avaient été puisées par elles dans des

traités en birman, qui leur avaient été remis par leurs compatriotes. Depuis lors, elles avaient commencé à rendre à Dieu le culte qu'elles avaient pu lui offrir d'après le degré de leurs lumières; mais comme elles étaient encore fort ignorantes, elles avaient continué à se conformer à quelques-unes de leurs pratiques précédentes. Il y a deux ans, que quelques vieillards ayant visité Maubi, y reçurent une instruction plus approfondie et firent des progrès dans leur vie chrétienne. Un peu plus d'un an après, une nouvelle députation fut envoyée à l'Eglise de Maubi dans le but d'apprendre à lire et d'obtenir des livres; de retour chez eux, les membres de la députation, étaient devenus missionnaires parmi leurs compatriotes et leurs voisins. J'avais vu à Rangoun quelques-uns des vieillards, et deux de nos aides indigènes avaient passé quelques-uns des derniers mois dans ces villages. Ces diverses circonstances réunies servent à expliquer comment, dans ces derniers temps, il s'y est opéré une conversion en masse de presque tous les habitants à la foi chrétienne. C'est à peine s'il y reste quelques personnes, qui osent encore se reconnaître ouvertement païennes. Après leur avoir exposé les conditions exigées des candidats au baptême, quelques-uns des assistants manifestèrent quelque hésitation et dirent : « Nous n'en sommes point encore dignes. » Ils se retirèrent fort tard, et promirent de se réunir de nouveau le lendemain de très bonne heure.

En effet, le lendemain M. Abbott les revit, et reçut trente quatre personnes dans l'Eglise, et le 28 du même mois neuf autres individus.

Le missionnaire Judson, le fondateur et l'âme de cette Mission, annonce, dans une lettre de la fin de 1837, que cinq cent quarante-huit personnes ont été reçues membres de l'Eglise, dans la seule station de Maulmein,

dont deux cent seize étaient des étrangers; le reste appartenait à diverses tribus de l'empire Birman.

Voilà, certes, de nombreux sujets de se réjouir, et tout en rendant grâce pour ce qui a été fait, d'appeler de nouvelles bénédictions sur une mission commencée et poursuivie par de si fidèles serviteurs de Jésus-Christ!

LONDRES.

Baptême d'un Chinois converti.

En arrivant en Angleterre, M. Medhurst, connu de nos lecteurs, était accompagné d'un Chinois qui devait l'assister dans une nouvelle révision des Saintes-Ecritures en langue chinoise. Les chrétiens d'Angleterre ajoutèrent leurs efforts à ceux de M. Medhurst, pour éclairer le voyageur du céleste empire; Dieu daigna toucher son cœur; converti, il demanda le sacrement du baptême; sa conduite prouvait qu'il y était préparé; et l'on se conforma à son désir.

Le vendredi, 20 juillet de l'année dernière, une nombreuse assemblée se trouvait réunie dans l'une des chapelle de Hackney. Le révérend John Clayton ouvrit la cérémonie par la lecture d'une portion de la Parole de Dieu appropriée à la circonstance, et il adressa au Seigneur une fervente prière pour l'édification de ce jour.

Après avoir donné quelques détails sur la vie du candidat, M. Medhurst lui fit les questions suivantes:

« Croyez-vous que le christianisme est la vraie religion?

« Je crois, répondit Choo-Tih-Lang, (c'est le nom du candidat) que le christianisme est la seule vraie religion, parce que Dieu lui-même inspira la Bible, et que tout ce que les prophètes avaient dit de Jésus-Christ fut accompli, quand il vint au monde. Aussitôt qu'Adam eut

péché, Jésus-Christ fut promis, et il parut, dans l'accomplissement des temps. D'ailleurs, l'Evangile me dit que ce Sauveur est celui dont un pécheur tel que moi a besoin, et je trouve aussi que tous les commandements contenus dans ce livre sont saints. — Ce sont là les raisons pour lesquelles je crois que le christianisme est la vraie religion!

« Quelle raison avez-vous de croire que vous êtes chrétien?

« J'espère humblement être chrétien, parce que j'aime Christ, qui mourut pour moi; j'aime à prier Christ; je crois que lui seul peut me sauver du péché et de l'enfer; j'aime à m'entretenir avec les disciples de Christ et j'espère parler de Christ à tout le monde; quand je serai de retour en Chine, j'essayerai d'amener mes compatriotes à la connaissance de Christ.

« Avez-vous entièrement renoncé aux cérémonies idolâtres du paganisme?

« Comme j'aime Christ, je ne puis plus avoir rien à faire avec les coutumes païennes. Il est vrai que je les aimai jadis, mais aujourd'hui, je les hais. « Les idoles sont l'ouvrage de l'homme, et périront; mais Jésus-Christ est vrai Dieu, et c'est lui seul que je désire servir. »

« Etes-vous résolu, avec le secours de la grâce divine, de persévérer dans la profession du christianisme jusqu'à la fin de vos jours? »

« Je prie Dieu de me rendre capable, par son Saint-Esprit, de persévérer dans la foi et la pratique de l'Evangile jusqu'à ce que je meure. Mon plus ardent désir est de donner mon cœur à Christ et de continuer à lui être fidèle jusqu'à la fin de mes jours. J'ai résolu, non dans ma propre force, car je suis très faible, mais avec le secours de la grâce divine, j'ai résolu de chercher à

connaître Christ de plus en plus, de l'aimer et de lui obéir, chaque jour, de mieux en mieux. »

Après ces réponses prononcées avec une grande émotion, M. Medhurst baptisa Choo-Tih-Lang, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Le révérend Townley prononça alors une fervente prière et demanda à Dieu que les bénédictions attachées au sacrement du baptême fussent abondamment communiquées à celui qui venait d'y participer.

L'assemblée consentit à la demande faite par le candidat de prendre, avant son départ, la sainte Cène, dans ce lieu, témoin de sa consécration à Dieu; l'un de messieurs les ministres présents l'assura de la fraternelle affection de tous les assistants et de la persévérance de leurs prières en sa faveur. Choo-Tih-Lang répondit, par l'intermédiaire de M. Medhurst.

« Mon grand désir est d'emporter la vérité que j'ai entendue, que j'ai connue, et que j'ai sentie et de l'annoncer à mes compatriotes de la Chine. Je désire consacrer toutes les forces de mon corps et de mon esprit à l'œuvre de la conversion des âmes; je désire prendre la grande lumière que Dieu a envoyée au monde, et la placer, pour ainsi dire, sur quelque grande montagne de la Chine, afin que trois cent soixante millions d'âmes puissent la contempler et l'aimer. Oui mon désir est de répandre autant que je le pourrai, la connaissance de la vérité, et de persister dans cette grande œuvre, même jusqu'au jour de ma mort.

« Mes chers et bien aimés amis et frères rassemblés dans cette chapelle, je suis sur le point de vous quitter, et j'éprouve deux embarras; d'abord je dois me séparer de vous, et c'est ma première difficulté, et puis je dois me trouver dans des circonstances toutes différentes une fois arrivé en Chine, et c'est ma seconde peine. Mais je

suis rempli de gratitude envers le Dieu qui m'a amené dans ce pays pour m'y faire entendre l'Evangile, et je me sens rempli de reconnaissance aussi envers ces bons amis qui m'ont appris les paroles de la vie éternelle. Si vous ne m'aviez pas enseigné ces bonnes choses, et fait connaître le christianisme, mon âme, après la mort, fût descendue dans la demeure du malheur; c'est pourquoi je vous suis reconnaissant pour tout l'intérêt que vous m'avez témoigné.

« La raison pour laquelle je ne voudrais pas me séparer de vous, c'est que je souhaiterais de connaître davantage les doctrines de l'Evangile; mais j'ai quitté la Chine déjà depuis trois ans, et j'éprouve un grand désir d'y retourner. Car maintenant que, par la grâce de Dieu, j'ai connaissance de l'Evangile, je me sens pressé de communiquer ce que j'en sais, à ma femme, et à tous ceux qui m'entoureront.

« Maintenant que me voici à la veille de mon départ, vous ne devez pas m'oublier, mais vous devez vous souvenir de moi dans vos prières, afin que Dieu me fortifie pour entrer dans l'œuvre qui s'ouvre devant moi. Arrivé en Chine, je ne vous oublierai pas; mon corps sera là, mais mon cœur sera avec vous, et je demanderai à Dieu, devant le trône de sa grâce, d'augmenter votre bonheur et votre sainteté.

« Au moment de retourner dans mon pays natal, j'ignore si je pourrai un jour revenir au milieu de vous; si Dieu me conserve la vie, s'il fait prospérer mes efforts au sein de ma famille, et s'il me fait la grâce de lui rester fidèle, j'aimerais beaucoup revenir ici. Mais si je n'y reviens jamais, et si jamais je ne revois vos visages dans ce monde, je demanderai instamment à Dieu que je puisse vous retrouver dans une meilleure, beaucoup meilleure vie.

« J'espère que Dieu me fera la grâce de communiquer ce que je sais de son Evangile ; puissions-nous, vous et moi, ne pas travailler en vain à répandre le christianisme ! J'ai l'espoir que vous vous unirez tous de cœur et d'âme pour prier Dieu de changer, dans sa miséricorde, le cœur des chefs de la Chine, afin qu'ils laissent sa Parole circuler sans empêchement. Je pense que si vous vous unissez tous dans de fréquentes et ferventes prières pour cet objet, Dieu entendra vos vœux.

« J'espère que vous enverrez plusieurs missionnaires en Chine, et que ceux-ci, rapides comme des plumes ou des ailes, répandront l'Evangile dans tout le pays : c'est tout ce que j'avais à dire. »

Une dernière prière a terminé cette touchante cérémonie, et l'on a emporté la conviction que personne n'oubliera le baptême de Choo-Tih-Lang.

SIBÉRIE.

Discours tenus par deux jeunes Buriats, dans une réunion pour les Missions.

Chaque année, il y a à Khodon, en Sibérie, une assemblée de Mission, dont l'un des buts est de recueillir les dons des indigènes pieux, en faveur de l'œuvre de la propagation de l'Evangile dans leur pays. Le Rév. Stallybrass, attaché à cette mission, rapporte les discours que deux jeunes Buriats prononcèrent dans l'une de ces occasions.

Tekshi, fils de Morhozin, prit la parole en ces termes :

« Mes chers amis, nous sommes réunis, dans ce moment, pour contribuer librement et selon nos moyens, à avancer la cause de Christ. Ce n'est pas que, de cette

manière, nous puissions éteindre la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers notre Dieu, ou que nos bonnes œuvres soient capables d'être offertes comme le prix de notre salut. J'espère qu'il n'y a personne dans cette assemblée, qui s'imagine qu'il puisse par ce moyen expier ses péchés. Le sang de Christ notre Sauveur a seul l'efficace de nous racheter de nos péchés, de payer notre dette, de nous affranchir et de nous sauver. Confions-nous donc en lui, et nous serons heureux. Amis, quelle miséricorde que celle dont nous sommes les objets! Comment se fait-il que nous ayons le privilége de nous assembler ainsi pour louer Dieu, tandis qu'un si grand nombre de nos frères restent plongés dans les ténèbres et n'entendent pas la bonne nouvelle du salut? Nos ancêtres ont ignoré ces choses. Ils n'ont pas joui de l'espérance que nous avons. Ils ne possédaient pas et ne pouvaient pas lire le saint Livre de Dieu: ils ne pouvaient pas non plus entendre, presque tous les jours, prêcher la Parole de Dieu. Plusieurs de nous l'entendent et ont cependant encore des cœurs durs. Plusieurs connaissent et sentent la vérité, et pourtant demeurent dans l'incrédulité. Bénissons Dieu de ce que quelques-uns de nous ont entendu à salut la vérité, et de ce que Dieu leur a donné d'y croire. Demandons-lui plus de foi, plus de force, plus de grâce, afin que nous soyons renouvelés dans l'homme intérieur. Amis, n'oublions pas nos frères aveugles; demandons grâce à Dieu pour eux, afin qu'ils soient amenés de leurs épaisses ténèbres à la merveilleuse lumière de Christ. »

Un autre Buriat, nommé Badma, fils de Seren-Pil, s'est exprimé en ces termes:

« On vient de vous apprendre, mes amis, quel est le but de cette réunion. Nous ne sommes point réunis ici pour chercher notre plaisir, en communiquant ou en

écoutant des nouvelles. Non, nous nous sommes rendus dans ce lieu, pour glorifier Christ, en nous entretenant de l'amour qu'il nous a manifesté. Nous avons de grandes grâces à lui rendre. Il nous a appelés quand nous étions éloignés de lui. Il nous a invités à prendre part à son amour; et nous a dit: *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai.* Refuserions-nous de nous rendre à un appel si gracieux? voudrions-nous ne pas aller à Lui? Mes chers amis, nous sommes de grands pécheurs; mais le sang de Christ répandu pour les pécheurs peut nous sauver. Confions-nous en lui, et nous trouverons le repos. Nous sommes un petit nombre; n'ayons tous qu'un même cœur. Louons Dieu; que nos âmes s'élèvent à lui et soyons sincères! Il est juste que chacun de nous contribue suivant ses moyens. Il est bon que nous désirions avancer la cause de notre Sauveur Jésus-Christ. Mais ne pensons pas pouvoir par là payer notre dette: cela ne suffit pas. Quand nous donnerions tout ce que nous possédons, et tout ce que les mondes contiennent, il n'y aurait pas là assez pour nous libérer. Le sang de Christ seul peut nous purifier de nos péchés, nous donner une légitime espérance, et nous maintenir dans un bon état d'âme devant Dieu. Dieu a des droits sur nous tous. S'il lui plaisait de nous ôter tout ce que nous avons, pourrions-nous lui résister? Je ne le pense pas. Par conséquent, ce n'est pas pour nous procurer le pardon de nos péchés, mais pour lui témoigner notre gratitude pour sa charité et sa miséricorde envers nous, que nous devons nous montrer empressés à donner. Puissent tous ceux qui donneront être remplis de l'amour de Christ, et marcher sur ses traces, dans la foi, l'espérance et la charité. »

VARIÉTÉS.

Les missionnaires médecins.

Durant les trois ou quatre années qui viennent de s'écouler, quelques missionnaires dévoués ont travaillé comme médecins parmi les Chinois, avec le dessein de profiter plus tard de leur influence pour faciliter l'introduction de l'Evangile dans le céleste empire.

Convaincue, en 1834, par des expériences passées, que les Chinois sont empressés à recevoir des conseils et des remèdes de la part d'hommes que d'ailleurs ils considèrent, sur tout autre point, comme des barbares, la Société missionnaire d'Amérique engagea M. Parkers, ministre du saint Evangile et médecin distingué, à se rendre à Singapore pour y prêcher Christ et y exercer les fonctions de son second état. Dans le court espace de huit mois, plus de 1000 Chinois vinrent le consulter. Persuadé qu'ailleurs il pourrait faire plus de bien encore, il partit pour Canton, et étonné du grand nombre de Chinois frappés de cécité et de l'imperfection des moyens employés pour les guérir, il y ouvrit un hôpital ophthalmique. Le succès de son entreprise a été des plus encourageants. Plus d'aveugles et de malades, de tous les rangs, que son hôpital n'en pouvait contenir, demandèrent le secours de ses lumières, et tous les traitements, même ceux qui inspiraient de l'horreur aux Chinois ignorants, furent patiemment supportés. En deux ans seulement, plus de six mille Chinois sont venus, de fort loin quelquefois, visiter l'institution missionnaire. Témoins des opérations et des cures, ils en ont répandu, à leur tour, la nouvelle dans tout le pays, de sorte que l'hôpital est aujourd'hui fort connu. Huit cents dollars, nécessaires

chaque année à l'entretien d'un si bienfaisant établissement, ont été généreusement donnés par les Anglais et les Américains établis en Chine, qui ont offert ces secours, avant qu'on les leur ait demandés; d'autres ressources sont assurées pour de nouvelles dépenses. Vive et profonde, la reconnaissance des patients rendus à la santé se répand en dons empressés ou en éloges sans limites. Un vieillard, touché de la bonté dont il avait été l'objet, prit sa blanche barbe, et l'étendant, il dit : « Je suis vieux, aujourd'hui, et ma barbe est longue et blanche ; mais je n'ai jamais vu un homme tel que vous (il s'adressait à M. Parker) ni n'en ai entendu parler ; vous devez être un homme divin. »

M. Parker publie des documents sur ses nombreuses expériences; considérés par rapport à la science, ils sont fort précieux, mais ils le sont bien davantage encore par rapport à une cause plus importante, à un but plus noble, à l'avenir de l'œuvre des missions. «Quand le tout de l'homme serait de vivre, dit M. Parker lui-même, et qu'il n'y aurait plus rien pour lui, après que la vie s'éteint, son plus grand privilége serait encore d'être médecin. Mais que la vie ne consiste pas seulement à vivre, est une réflexion qui me vient toujours à l'esprit. Par-delà les limites de la présente existence de l'homme, on trouve l'immortalité de son âme ; autant cette seconde vie dépasse, quant à la durée, la première, autant les intérêts de l'avenir sont au-dessus des besoins du présent ; et même le bonheur de la terre doit consister à travailler directement, longuement et avec succès au bonheur du ciel, surtout parmi des âmes dont le sort a jusqu'ici été si négligé. Mais, puisque chez les Chinois, cela est encore impraticable, et que le céleste empire méprise, comme nation, de semblables efforts, nous avons de justes raisons de bénir Dieu de ce que d'autres moyens peuvent être employés; moyens qui,

précieux en eux-mêmes, le sont encore par la facilité qu'ils offriront plus tard d'apporter en Chine le plus grand trésor de l'homme, l'Evangile, destiné à amener dans le bercail du Sauveur des multitudes innombrables de ce vaste empire. » M. Parker est aidé, dans ses importants travaux, par M. le docteur Colledge, attaché à un hôpital anglais à Whampoa.

Une œuvre semblable à celle de M. Parker a été entreprise à Bankok (royaume de Siam) par le docteur Bradley. Ouvert en 1836, son établissement est fréquenté par des Siamois, des Chinois, des Birmans et des Cambogiens; de cent à cent soixante-dix malades y reçoivent chaque jour des secours. Le samedi, on fait des efforts pour en réunir le plus possible aux assemblées du lendemain. L'hôpital se transforme ce jour-là en chapelle, et l'Evangile est annoncé à des centaines d'auditeurs. M. Dean est de même employé à surveiller l'Eglise chrétienne chinoise à Bankok, et à guérir les malades.

Encouragés par des succès obtenus, MM. Colledge et Parker publièrent, en octobre 1838, quelques réflexions sur la formation d'une société missionnaire-médicale en Chine. Ils pensaient qu'une telle institution faciliterait l'entrée des missionnaires-médecins au cœur du grand empire, et ils demandaient instamment la coopération des Eglises d'Amérique et d'Angleterre, dont, du reste, ils étaient eux-mêmes les dignes représentants. Pleins de vues justes sur la nature de leur œuvre, sa haute importance et les conditions de son succès, ils appelaient des hommes, non pas médecins seulement, habiles médecins même, mais avec cela, chrétiens, doués d'un jugement sûr, animés d'une vraie piété, et tout prêts à sacrifier leur bien-être et leurs intérêts à la gloire de Jésus-Christ et au triomphe de sa Parole. » Dans le vaste conflit, disent-ils, qui doit changer la face du monde intellectuel

et du monde moral, nous ne pouvons méconnaître la valeur d'aucune arme. Comme moyen de réveil pour les esprits engourdis des Chinois, ne pouvons-nous pas penser que la vérité en médecine a une haute importance? et ne devons-nous pas chercher à la répandre, avec la douce espérance qu'elle frayera le chemin à la vérité religieuse? Car, quoique la vérité dans l'art de guérir ne puisse pas sauver le malade en lui communiquant la faveur de Dieu, cependant l'esprit de recherche qu'elle réveille peut ne pas s'arrêter avant d'être arrivé à la connaissance de la vérité par excellence, et ainsi celui qui apporte le bienfait de la santé peut devenir un ange de miséricorde pour montrer aux âmes l'Agneau de Dieu. A tous égards, ceci semble la seule porte ouverte en Chine: laissez-nous entrer. » Nobles paroles qui méritent de trouver un vivant écho dans tous les cœurs généreux et chrétiens!

Elles ont retenti en Angleterre, et non sans effet. Des lettres reçues de Canton, témoignaient déjà d'un grand intérêt aux moyens de guérison employés par M. Parker, et aux remarquables succès qui en ont montré la sagesse et l'efficacité. Le président du collége des médecins de Londres a parlé dernièrement, dans un discours public, des travaux de M. Parker et a montré que la médecine peut devenir l'utile auxiliaire du christianisme. S'étendant sur ce sujet, qu'il a approfondi, l'illustre président émet l'opinion qu'après avoir fait leurs premières études dans des établissements d'instruction publique, les futurs médecins des contrées païennes suivent des cours, fréquentent des hôpitaux, acquièrent toutes les connaisances nécessaires pour exercer leur art avec succès et comme s'ils n'avaient point d'autres moyens de subsistance. Ces hommes doivent être chrétiens véritables, d'après lui, parce qu'il faut toujours

qu'ils puissent dire un mot à propos ; il voudrait qu'ils fussent médecins de l'âme et du corps ; c'est-à-dire, revêtus du double caractère de ministre de l'Evangile et d'homme de l'art. La confiance ne se transmet pas, dit-il, mais fille de la reconnaissance et des services rendus, elle suivra l'étranger indiquant les moyens de sauver l'âme, après avoir guéri le corps. Dans bien des cas, l'opinion contraire pourrait être la meilleure, d'après d'autres chrétiens éminents ; mais d'après tous, œuvre de foi et d'amour, cette entreprise ne doit avoir pour soutiens que des hommes remplis des mêmes sentiments ; ainsi conduite, ses résultats peuvent être aussi grands que son but est noble, que ses moyens sont bienfaisants ; elle trouvera des amis, ou plutôt ne trouvera que des amis parmi les disciples de Celui qui prodiguait à tous les hommes un égal amour. Le noble organe du collége anglais salue, avec confiance, le jour où la Grande Bretagne aura le privilége de répandre les bénédictions de l'Evangile sur trois cents millions d'âmes. Chirurgien habile, Gabriel Bougton, rendit jadis un immortel service à son pays ; il avait guéri une des princesses de la maison du grand mogol ; par reconnaissance pour le généreux étranger, celui-ci permit à l'Angleterre de faire le commerce avec l'Inde, et ce fut l'origine de toute cette gloire et de toutes ces richesses que les Iles Britanniques n'ont depuis cessé de tirer de leur vaste colonie. Qui nous dit que les bienfaits du même art, beaucoup plus multipliés, n'ouvriront pas une porte plus grande encore à l'Evangile du salut ? A l'attrait de cette perspective, la foi s'encourage et se ranime, et espère de se faire pardonner son amour et son dévouement : son attente est trop sublime pour que, tôt ou tard, la grâce qui l'a produite ne la réalise pas.

NOUVELLES RÉCENTES.

Arrivée de M. Loyer à l'île Maurice.

Nos lecteurs apprendront, par le dernier rapport du comité de la Société des Missions Evangéliques, qu'après un séjour d'un an et quelques mois à Wagenmakersvalley, M. Loyer, primitivement destiné à la station de Motito, s'est embarqué au cap, l'automne dernier, pour l'île Maurice. Le comité espérait qu'il n'aurait qu'à se féliciter de ce changement dans la destination de M. Loyer, qui allait occuper un champ de travail plus en rapport avec son caractère et sa capacité que celui qui lui avait d'abord été assigné. Une lettre de M. le missionnaire Lebrun montre que l'attente du comité était fondée.

« En décembre dernier, dit il, nous avons reçu M. Loyer; il est en ce moment employé comme aide-missionnaire à Port-Louis. Il a trois écoles à visiter et il donne deux petites exhortations deux fois le dimanche et deux fois sur semaine. Il emploie avec avantage le reste de son temps à visiter les parents des enfants et les habitants de la ville, allant de maison en maison et distribuant des Nouveaux Testaments; il fait tout ce qu'il peut pour répandre la connaissance du Seigneur. Nous l'avons recommandé à la Société des Missions de Londres, pour qu'il soit employé par elle à Maurice.»

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE.

Depuis longtemps, nous désirions offrir à nos lecteurs un exposé des travaux de la Société des missions de Bâle. Nous sommes heureux de pouvoir le faire aujourd'hui. On sait que la plupart des élèves qui sortent de son institut, passent au service de la Société des missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre. La Société de Bâle n'a pour le moment que deux missions entreprises et dirigées par elle; l'une sur la côte occidentale de l'Afrique, l'autre dans l'Inde. On n'a point oublié que la mission du Caucase, après avoir prospéré pendant vingt années, a été tout à coup suspendue par un ukase de l'empereur de Russie, sous prétexte que l'Eglise grecque a seule le droit de propager le christianisme dans les pays soumis à sa domination.

Nous n'avons donc à parler ici que des deux premières missions.

1° *Mission de la Côte-d'Or.*

Le comité de Bâle avait fondé, dès l'année 1827, une première station sur la côte occidentale de l'Afrique, dans cette partie qui a reçu le nom de *Liberia*. Cette colonie avait été fondée par les Américains, et destinée à l'établissement des nègres affranchis des Etats de l'Union. On espérait la voir devenir comme le noyau, autour duquel les populations africaines viendraient se grouper, pour recevoir, avec le temps, la religion et la civilisation chrétiennes.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter jusqu'à quel point ces espérances ont été réalisées ou déçues; nous nous

bornerons à dire que la mission subsista jusqu'en 1831, mais qu'elle cessa à cette époque, parce que les quatre frères qui y avaient été envoyés avaient tous succombé à l'influence désastreuse du climat, et qu'elle ne fut pas renouvelée plus tard, parce que les nègres libres, revenus d'Amérique, parurent dès-lors avoir pris la résolution de ne plus avoir au milieu d'eux que des prédicateurs noirs.

La seconde station, fondée par nos amis de Bâle en Afrique, le fut en 1828; elle était située sur une partie de la Côte-d'Or, appartenant aux Danois; mais le climat y était encore plus meurtrier que celui d'aucun autre pays; et le nom de *Côte-d'Or* rappellera longtemps les plus douloureux souvenirs; car, après quelques mois de séjour, six de nos missionnaires furent ensevelis sur ses rives, et le frère Riis resta seul sur cette plage désolée, où tant de frères étaient tombés à ses côtés.

Qui dira sa détresse dans cet isolement? Atteint lui-même par de fréquentes maladies, rencontrant des obstacles de tout genre, il voyait sa vie s'écouler dans l'angoisse et la souffrance, sans pouvoir accomplir l'objet pour lequel il avait tant souffert et tout quitté.

En attendant de meilleurs jours, il remplissait avec zèle les fonctions de chapelain de la colonie danoise de *Christiansbourg*, et il y dirigeait l'instruction de la jeunesse; mais il se sentait constamment attiré vers les peuplades idolâtres de l'intérieur.

Enfin, l'occasion s'offre à lui de les visiter. En janvier 1835, il quitte la côte et se rend à *Acropong*, sur la montagne d'*Aguaquim*, non loin de *Christiansbourg*. Partout il trouve des dispositions encourageantes, et son parti est bientôt pris. Quoique seul, il n'hésite pas à consacrer ce qui lui reste de forces au service de Christ, au milieu de ces milliers d'idolâtres.

« Ma ferme résolution, » écrivait-il alors, « est de « commencer l'œuvre missionnaire parmi les Ashantis, « mon premier soin sera d'étudier leur langue; j'ai déjà « trouvé un brave mulâtre qui me servira d'interprète. Il « faudra que je me contente d'abord d'une hutte sombre « et étroite, faite de branches d'arbres, jusqu'à ce que « j'en aie construit une plus grande à la manière des « nègres.—Je sais que des tribulations et des souffrances « m'attendent aussi, que j'aurai quelquefois encore bien « des larmes à répandre dans mon isolement; mais je ne « crains rien, je connais mon Dieu, il est riche en grâce « et en miséricorde, au-dessus de tout ce que je peux « penser; j'ai sans cesse à mes côtés un maître dont le « nom est, l'*Admirable*, le *Conseiller*, le *Dieu fort*, le « *Dieu puissant*, le *Père d'éternité*, le *Prince de la* « *paix*. »

Le comité bâlois attendait avec anxiété de nouvelles lettres de Riis, pour savoir si son espoir s'était enfin réalisé, et si d'autres frères devaient être encore envoyés pour l'assister.

Le journal de Riis sembla confirmer toutes ses espérances. Après avoir cité les vives et bruyantes démonstrations de joie du peuple et de son chef, et les paroles de ce dernier qui avait dit : « Combien est grand mon « bonheur, d'avoir assez vécu, pour voir un blanc arriver « dans mon village, pour y demeurer, et y instruire « mon peuple et mes enfants, » il ajoute que de nombreux présents lui ont été faits, et qu'il a été décidé qu'une demeure vaste et commode serait immédiatement construite pour lui par les nègres; enfin il terminait ainsi son récit :

« Le Seigneur répand sur moi ses grâces, au-delà de « toute expression. Il me bénit, me guide, me protége, « me nourrit et me soigne et pour le corps et pour l'âme,

« comme la tendre mère le fait à l'égard de l'enfant qui
« repose sur son sein. Il me fait trouver auprès des
« nègres, plus d'affection et de confiance qu'on n'en
« aurait attendu de sauvages païens...... J'ai des raisons
« de croire que le climat, dans ce lieu situé sur des monts
« élevés, où l'atmosphère n'est empoisonnée ni par l'air
« de la mer, ni par les exhalaisons des marais, est beau-
« coup plus salubre que sur la côte. Je jouis habituelle-
« ment d'un bon appétit et d'un sommeil tranquille; mon
« corps a repris toute la vigueur qu'il avait en Europe.
« Si vous vous sentez la liberté d'envoyer ici des mission-
« naires dévoués de corps et d'âme au Seigneur, ils sont
« attendus par un pauvre peuple nègre qui a bien besoin
« de leur secours, et par un pélerin solitaire qui soupire
« après des frères..... »

L'impression produite par cet intéressant journal, sur les nombreux élèves de l'institut, fut telle, qu'il n'en fut aucun qui n'eût souhaité d'être choisi pour travailler de concert avec le frère Riis, et le comité, cédant à ses instances, choisit les frères *Mürdter* et *Stanger* pour aller à son aide, et ils partirent en 1836 pour la Côte-d'Or.

Cependant, les épreuves de cette mission n'étaient pas terminées; les indigènes, au milieu desquels s'était fixé le frère Riis, étaient un peuple impressionable et léger; Riis s'aperçut, au bout de quelque temps, que leurs démonstrations étaient suspectes de vues intéressées; la fréquentation des Européens réveillait en eux l'espérance de se procurer, par leur moyen, des liqueurs fermentées, dont ils avaient contracté la funeste habitude.

Frustrés dans leur attente, leur zèle se refroidit, leurs promesses furent oubliées, et leur concours le plus souvent refusé. Mais le fidèle missionnaire ne perdait point courage, il jouissait de la présence du Seigneur, et la vue

qui soutiennent encore de leurs mains affaiblies l'étendard de la croix, au milieu de ces pauvres nègres, pour lesquels il n'y aura de repos, dans ce monde comme dans l'autre, que quand ils se seront réfugiés à son ombre.

2° *Mission dans le Canara.*

Depuis longtemps la Société des Missions de Bâle avait les yeux tournés vers l'Asie; et animée d'une sainte jalousie pour l'Eternel, elle voyait avec douleur les peuplades innombrables qui habitent la péninsule indienne, plongées encore dans les ténèbres du paganisme et des plus dégradantes superstitions.

Et cependant, depuis trois siècles, ce pays avait été visité, et avait même été presque entièrement soumis à la domination des chrétiens d'occident!

Depuis une dizaine d'années, des symptômes plus favorables aux projets de la Société se manifestèrent, et parurent ouvrir des portes nouvelles aux travaux des Missions évangéliques dans ces contrées. Deux évêques, particulièrement pieux, successivement envoyés au Bengale, contribuèrent puissamment, avec l'aide de Dieu, à l'introduction de l'Evangile au milieu des populations païennes de l'Inde.

Le plan de l'Institut des Missions était d'assembler autour de la Parole de Dieu des jeunes gens indigènes, de leur enseigner la voie de la vérité par une instruction chrétienne et solide, et de les préparer ensuite pour la carrière missionnaire, au milieu de leurs concitoyens. Ce projet était le seul que pût former raisonnablement une poignée d'humbles ouvriers, et il fallait bien pour ne pas reculer devant une pareille tâche, qu'ils se sentissent sous la direction du divin Maître qui, avec douze pauvres pêcheurs, avait changé la face du monde.

Cependant deux grands obstacles s'opposèrent longtemps à la réalisation de ce projet : d'abord, la pénurie des fonds nécessaires et plus indispensables encore pour une mission dans les Indes, que pour celles qu'on destine à toute autre partie du monde païen; en second lieu, la loi anglaise alors en vigueur, qui interdisait à tout étranger la faculté de s'établir, dans un but quelconque, dans les possessions britanniques des Indes orientales, du nord et du sud, à moins d'en obtenir la permission spéciale du roi d'Angleterre.

Mais le cri de ce vaste pays : *venez à notre aide*, devenant de plus en plus fort et pressant, le comité bâlois prit le parti de députer à Londres feu M. l'inspecteur Blumhardt, afin d'y prendre des informations, d'aviser aux moyens d'obtenir la facilité de fonder un établissement libre de missionnaires allemands aux Indes, et d'entamer au besoin des négociations à cet effet.

La Providence bénit d'une manière remarquable cette première tentative, car ce fut justement alors que le parlement britannique abolit la loi restrictive citée plus haut, et qu'il fut permis à tout étranger de s'établir aux Indes, pourvu que ce fût dans un but honorable et connu.

Le comité vit dans cet événement le doigt de Dieu, et déjà en 1834, trois élèves de l'Institut de Bâle, les frères *Hebich*, *Lehner* et *Greiner*, ayant été consacrés, furent destinés pour la mission des Indes, et partirent pour ce pays-là, en passant par l'Angleterre, dans le mois de mai de la même année.

Après une traversée des plus heureuses, nos trois frères arrivèrent à Mangalore en octobre 1834. Parfaitement accueillis par les chrétiens anglais établis dans cette ville, ils ne tardèrent pas à reconnaître que c'était dans la province de Canara, qui borne la mer dans un longueur de

de ce peuple plongé dans la superstition, excitait toujours davantage sa profonde pitié, en ranimant son zèle.

Ce fut dans ces circonstances que les frères Mürdter et Stanger le rejoignirent. L'on ne trouverait pas aisément des paroles pour rendre le soulagement et la joie dont son cœur fut inondé, en voyant ce renfort d'amis si précieux, et cette preuve de la sollicitude qu'avait excitée sa destinée; il faudrait avoir connu cet état d'isolement et d'angoisse, cette vie de luttes journalières, pour comprendre quel dut être le bonheur de ce frère délaissé. Mais hélas ! ce bonheur lui-même fut de courte durée; en décembre 1837, avant que les trois amis eussent pu achever les arrangements extérieurs de leur nouvelle vie, ils n'étaient plus que deux ! Il avait plu au Seigneur de rappeler à Lui leur frère Stanger ! ! ...

Le travail missionnaire des deux autres fut encore entravé d'une manière bien pénible, par les menées hostiles des autorités danoises, qui travaillèrent autant qu'elles le purent à exciter la défiance des nègres contre les missionnaires; deux mots expliqueront la cause de cette espèce de persécution.

Le Danemarck et l'Angleterre, qui ont des possessions voisines d'Acropong, se disputent sourdement le patronage de ces peuplades, lesquelles, probablement agitées par des agents des deux puissances, ont été poussées à un tel état de discordes civiles, qu'il s'en est suivi des combats meurtriers. Malgré la prudence de nos missionnaires, dont le ministère se borne à soigner les blessés de tous les partis, il paraîtrait que les Danois les ont soupçonnés de favoriser les intérêts de leurs rivaux, et de là leurs menées, pour entraver leurs succès et affaiblir leur influence.

Ajoutons, que malgré la bénédiction dont le Seigneur a accompagné les soins donnés par les deux frères aux

blessés indigènes, soit que les dispositions de ce peuple à leur égard n'aient pas encore été entièrement changées, soit que les circonstances dépendantes de cet état de guerre et d'anarchie l'aient empêché de tenir la promesse qu'il leur avait faite de les aider, les frères Riis et Mürdter sont jusqu'ici forcés de pourvoir, par le travail de leurs mains, à ce qu'il leur faut pour vivre.

Cependant leur confiance dans l'avenir de la mission ne paraît point ébranlée ; mais nous ne devons pas nous étonner s'ils n'ont jusqu'ici que bien peu de choses à raconter des succès de leurs travaux missionnaires. Ils ont le poste le plus difficile, le plus dangereux, et ils attendent avec anxiété le secours et les directions d'en-haut.

En leur faisant dans le courant de l'été un nouvel envoi d'ouvriers, on pourrait espérer un résultat salutaire de leurs efforts, mais le comité le pourra-t-il et le voudra-t-il ? Voici quelques lignes d'une lettre de Bâle, du 16 mars, qui peint bien la perplexité de nos amis de cette ville relativement à cette mission.

« La station d'Acropong est toujours un sujet de graves « méditations pour le comité. Doit-on abandonner ces « malheureux enfants de Cham, qui sont réellement dans « la plus profonde misère du paganisme ? et d'un autre « côté nous est-il permis d'envoyer de nos élèves dans un « climat où sur treize missionnaires onze sont morts avant « d'avoir pu faire, pour ainsi dire, aucun bien ? Réelle- « ment un comité des missions a bien besoin de la « sagesse d'en-haut, et que les amis chrétiens prient « pour lui.... »

Prions donc, chers et bien-aimés lecteurs, pour que le comité de Bâle soit conduit comme par la main dans le parti si difficile qu'il va avoir à prendre. Mais n'oublions pas surtout, dans nos prières, ces deux malheureux frères, derniers débris de treize messagers de salut, et

« prédication de la croix; et, sans leur opposition, des « milliers de cœurs s'ouvriraient à la Parole de vérité. »

Il revint à Mangalore en 1836, plein des plus belles espérances, et après avoir pu distribuer, pendant son voyage, 150 exemplaires de la Bible, et près de 2,500 traités chrétiens dans la langue de Canara.

Cependant nos frères n'avaient point perdu de vue le plan primitif de former une espèce de séminaire pour y instruire des jeunes gens, destinés à devenir eux-mêmes plus tard des catéchistes et des régents. Ils commencèrent donc par attirer et rassembler autour d'eux des jeunes indigènes, en leur distribuant des traités et en cherchant à gagner leurs cœurs par l'affection qu'ils leur témoignaient.

Bientôt put commencer une instruction régulière en *canarésien*, avec quelques jeunes gens appartenant à des parents païens ou catholiques-romains. Les prêtres de cette communion furent les premiers à s'en irriter, et ils brûlèrent les traités répandus.

En 1836, quatre nouveaux élèves de l'Institut de Bâle furent envoyés pour renforcer la Mission dans le Canara; c'étaient les frères *Mœgling*, *Layer*, *Frey* et *Loesch*. Le premier avait fait un cours complet d'études à Tubingue; ils arrivèrent à Mangalore à la fin de 1836.

Réjouis par l'arrivée de ces quatre nouveaux frères, les trois aînés, tout en enseignant la langue du pays aux derniers venus, purent s'occuper de l'organisation de plusieurs écoles nouvelles, et le Seigneur leur en facilita les moyens.

Ils réussirent à louer, près du Bazar de la ville, une grande maison, et ils y commencèrent tout de suite une école pour les enfants des pauvres *sudras* (la plus basse caste), pour laquelle ils prirent un instituteur qui, bien qu'encore païen, se montrait déjà un disciple docile de Christ.

—L'érection d'une chapelle à côté de cette maison suivit de près, et chaque soir un des Frères y prêchait devant une assemblée journellement croissante de païens qui cherchaient la vérité.

Les riches dons que les chrétiens anglais de la ville firent à nos missionnaires, et qui montaient à environ 6,000 fr., leur permirent de bâtir une nouvelle maison, et d'y organiser une seconde école, qui donnait les plus belles espérances; en outre, accompagnés du catéchiste indien *Malachi*, qu'Hebich avait ramené de son voyage, ils se rendaient tous les jours, les uns ou les autres, sur les places publiques, pour y prêcher l'Evangile aux païens, et leur distribuer des Traités chrétiens.

Nous ne devons pas oublier de dire ici que, grâces aux témoignages nombreux et réitérés de la faveur dont les missionnaires jouissaient auprès des Anglais, ces dignes serviteurs de Christ, se conformant à l'exemple de leur Maître, sachant vivre avec abnégation et renoncement, au milieu même de l'abondance, réussirent, malgré les dépenses de tout genre, occasionées par la nature de leurs travaux, et auxquelles ils avaient eu à pourvoir, à restituer au comité une somme de 5,000 francs sur celle qui leur avait été assignée provisoirement pour leur entretien. Cette conduite, comme vous le comprendrez facilement, dut doubler la confiance et le courage du comité bâlois, qui se prépara dès lors à soutenir de tous ses moyens cette mission du Canara, si évidemment bénie.

Les circonstances avaient paru aux missionnaires tellement favorables à l'extension de leur ministère, les encouragements qui leur étaient donnés de tous les côtés, étaient si pressants que, dès 1835, les trois premiers frères arrivés avaient proposé au comité de Bâle de fonder une seconde station à *Dharwar*, à 90 lieues au nord de Mangalore; on pouvait objecter à ce projet que ces

plus de 80 lieues, que la volonté de Dieu les appelait à établir leur champ de travail.

Le pays y est très peuplé; il passe pour l'une des contrées les plus saines de cette côte brûlante; la terre y est fertile, et les vivres à bas prix. La langue canarésienne est parlée ou comprise fort au loin, et le pays se trouvant soumis à l'autorité anglaise, la sûreté du missionnaire est garantie par cela même dans tous les lieux où ses devoirs peuvent le conduire.

Il est vrai que cette contrée se trouvant assez voisine de Goa, dès le dix-septième siècle, des missionnaires catholiques-romains avaient cherché à répandre le christianisme parmi les habitants de cette côte, et qu'ils avaient même réussi à y faire un assez grand nombre de prosélytes, lesquels sont encore attachés, extérieurement du moins, à l'Eglise de Rome; mais leur religion est un mélange de christianisme et d'un grand nombre de pratiques et de superstitions païennes.

Bientôt nos trois missionnaires eurent le bonheur de se lier intimement avec un excellent ami, M. le collecteur Anderson, établi à Mangalore, qui les avait accueillis de la manière la plus cordiale, et par les conseils duquel ils résolurent de choisir cette ville, qui renferme une population de 30,000 âmes, pour leur première station.

Dès lors ils se vouèrent avec ardeur à l'étude de la langue des indigènes, qui, par la grâce de Dieu, leur fut plus facile que leurs études préparatoires n'eussent pu le faire supposer.

En même temps, ils cherchèrent à apprendre à connaître la vie, les mœurs et la religion des peuples de ces contrées, et déjà dès 1835, le missionnaire *Hebich* écrivait ce qui suit, sur l'état des païens dont il était entouré : « Ils sont tous enveloppés dans d'épaisses ténèbres, et

« profondément enfoncés dans le vice. Nous avons déjà « commencé à avoir, ici et là, avec eux des entretiens « qu'ils ne cherchent pas à éviter, et qui nous font dé- « couvrir, au milieu d'une grande corruption, quelques « âmes qui ne se détournent pas complètement de la « lumière divine de la vérité. Il nous tarde de pouvoir « être sans contrainte les hérauts de la grâce au milieu « d'eux, pour les supplier, en serviteurs de Christ, de « se laisser sauver. Les soi disant catholiques-romains du « pays sont aussi dans un état bien misérable; les diffé- « rences de *castes* existent toujours parmi eux, et le plus « grand nombre continue à allier leurs pratiques païennes « à leur catholicisme extérieur. Leurs prêtres leur inter- « terdisent formellement la lecture de la Bible; faut-il « donc s'étonner si ces gens, vivant dans une profonde « ignorance, ont rendu le nom de chrétien méprisable « parmi les païens, et sont devenus, par cela même, un « grand obstacle à la propagation du christianisme ! »

Dans la même année (1835), le missionnaire Hebich fit, aux frais de l'excellent M. Anderson, un long voyage, en partie pour apprendre à connaître plus exactement le peuple et le pays où la langue canarésienne est parlée, et en partie pour faire la connaissance des missionnaires de la Société de Londres stationnés dans les deux grandes villes de Bungalore et Bellary situées dans l'intérieur, et s'aider de leur expérience pour la manière dont il devait s'y prendre avec le peuple vers lequel il était envoyé. Ce voyage, qui embrassait une contrée de 400 lieues d'étendue, lui permit d'atteindre les buts divers qu'il s'était proposés. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet :

« En général, le peuple est bien disposé à entendre « l'Evangile : je l'ai trouvé presque partout ainsi; mais « ses chefs aveugles, les brames, qui exercent sur lui « une grande influence, sont des ennemis réels de la

deux places étaient bien éloignées l'une de l'autre; que les communications par terre, entre les deux endroits, étaient peu praticables; que les voyages à travers des forêts remplies de tigres, d'éléphants et de buffles sauvages, offraient beaucoup de dangers; on racontait même que deux officiers anglais, voyageant avec leur régiment, avaient été déchirés par ces animaux féroces pour être restés un peu en arrière. Mais on opposait à ces inconvénients la facilité des communications par eau; on faisait observer que Dharwar était aussi un port de mer; on parlait de l'importance de cette ville, à l'autre extrémité de la province de Canara; on disait enfin qu'autour d'elle était réunie une forte population qui n'avait point encore entendu parler de l'Evangile; toutes ces considérations décidèrent le comité à autoriser ses missionnaires d'y établir, sous la bénédiction du Seigneur, une seconde station. Trois des frères s'y rendirent donc en 1837 pour y entreprendre cette œuvre nouvelle.

C'étaient les frères *Mœgling*, *Layer* et *Frey*, qui furent choisis pour la diriger; et pendant qu'ils travaillaient avec ardeur à étudier et à se rendre de plus en plus familière la langue de Canara, ils s'employaient activement, comme déjà ils l'avaient fait avec succès à Mangalore, à prêcher l'Evangile parmi les Anglais établis dans ce lieu, afin de faire en sorte que les Européens pussent servir de modèle aux indigènes par la pureté de leurs mœurs et leur conduite vraiment chrétienne, et devenir en même temps des amis actifs de la mission, en la soutenant par leur coopération et leurs prières.

Il tardait cependant à ces frères de pouvoir proclamer la vérité qui sauve aux milliers de païens dont ils étaient entourés; et le missionnaire Mœgling fut le premier auquel sa connaissance de la langue permit de la prêcher. Voici ce qu'on en écrivait :

« Le frère Mœgling va presque chaque jour, et souvent « deux fois par jour, dans la ville et dans les villages voi- « sins pour prêcher en canarésien, et pour répandre au « milieu de ce peuple païen des parties de l'Ecriture « Sainte et des Traités.

« Les gens du pays se montrent bienveillants envers « nous ; ils nous écoutent quelquefois avec attention, et « même avec approbation ; nous ne les avons point trou- « vés turbulents ou récalcitrants ; aussi tâchons-nous de « leur parler avec amour, afin que leurs cœurs s'ouvrent « à la confiance.

« Nous ne pouvons encore rien citer des succès de « notre prédication ; nous savons que notre devoir est « d'abord de répandre la bonne semence avec charité, « zèle et patience, sur ce sol resté inculte depuis des « milliers d'années ; de la recommander avec prière au « Père de famille, et nous savons que le temps de la « moisson arrivera aussi. »

Bientôt les missionnaires acquirent sans frais, et par l'entremise de quelques magistrats chrétiens de la ville, un emplacement convenable pour bâtir une maison, et on leur fit présent du bois nécessaire pour leurs constructions. Voici ce qu'écrivait à ce sujet l'un d'eux :

« Sur la place acquise, on pourrait bâtir un village « de 600 habitants ; nous avons pu l'entourer, sans beau- « coup de frais, d'un fossé et d'une haie, et nous y « avons planté une belle allée d'arbres. — Une dame « pieuse a mis son jardinier à notre disposition, et nous « a fait don de tous les arbres qui nous étaient néces- « saires pour nos plantations ; un juge de Dharwar nous « a fourni douze prisonniers qui ont travaillé pour nous. « La maison même sera sur un rocher. Ah ! puissions- « nous, par la grâce du Seigneur, y former une congré- « gation fondée sur le rocher éternel, et contre laquelle

« les portes de l'enfer ne puissent jamais prévaloir ! A « cent-cinquante pas de la maison, nous construisons « le bâtiment d'école..... »

Les missionnaires ouvrirent en même temps une *école anglaise*, qui réunit bientôt une trentaine d'enfants païens, mahométans et chrétiens, et une *école canarésienne*, où le nombre des écoliers va journellement en croissant.

Un ami chrétien, M. Wilkinson, s'offrit à eux pour tenir l'école anglaise; il renonça avec joie à un emploi très lucratif, pour se consacrer au service du Seigneur, et à la propagation de sa vérité parmi les Indiens.

Les magistrats anglais conçurent une si haute estime pour nos frères, qu'ils les chargèrent bientôt de la surveillance et de l'organisation de toutes les écoles du district de Dharwar; confiance précieuse, qui leur donna une influence salutaire sur l'instruction de la jeunesse et de tout le peuple, et releva leur ministère aux yeux des païens, en lui donnant un cachet officiel.

A Dharwar, comme à Mangalore, les dons des Anglais du lieu facilitèrent beaucoup, au comité de Bâle, les commencements si coûteux de cette nouvelle station. Un sermon prêché par le frère Mœgling, et dont nous aurions volontiers transcrit quelques fragments si l'espace nous l'eût permis, fut suivi d'une collecte d'environ 3,700 francs, qui furent consacrés aux exigences de la Mission, et l'on promit pour la suite des subventions pareilles, afin d'encourager le comité à envoyer de nouveau un bon nombre d'ouvriers pour étendre le champ de travail dans ces contrées.

Ces dons volontaires des chrétiens anglais produisirent un excellent effet sur les païens des environs; il était en effet d'une haute importance qu'ils reconnussent que

leurs maîtres étaient assez attachés à leur religion pour faire des sacrifices d'argent, afin de la propager parmi leurs sujets, et de procurer gratuitement à leurs enfants des moyens de culture et d'instruction.

Ce fait, nouveau pour eux, fit une telle impression sur l'esprit de ces pauvres païens, que plusieurs des plus influents d'entre eux prirent spontanément la résolution d'ouvrir une souscription parmi les leurs, afin d'encourager les missionnaires allemands à continuer leurs efforts pour la jeunesse; et en peu de temps cette contribution avait produit 1,600 francs en faveur des écoles. Le frère Mœgling écrivait à cette occasion : « Oh ! si seulement « vous pouviez nous envoyer encore une douzaine de « missionnaires, certes nous n'en serions pas embarrassés, et nous ne manquerions pas de quoi vivre; si nous « avions assez de foi, le Seigneur nous accorderait « victoire sur victoire. »

Revenons à Mangalore, où le Seigneur était aussi, là, avec les missionnaires, et où il leur fit gagner à son service plusieurs cœurs sincères. Mais cependant, il était impossible que l'inimitié naturelle du cœur de l'homme contre la prédication de la croix, ne leur suscitât pas souvent des obstacles : plusieurs fois le missionnaire Hebich fut hué et insulté sur la place publique, où il prêchait la Bonne Nouvelle du salut; rarement l'intervention du pouvoir fut nécessaire pour le protéger; une seule fois il fut dans le cas d'invoquer l'assistance d'un agent de police, dont la voix suffit pour mettre fin à une scène tumultueuse, qui ne se reproduisit plus par la suite.

Au milieu de cette série presque non interrompue de succès encourageants, le Seigneur jugea bon d'envoyer à ses ouvriers une épreuve decourte durée, mais terrible à son début.

Tout à coup, 10,000 Coorgs rebelles (1) parurent en armes devant la ville pour y attaquer leurs maîtres les Anglais; leur irruption avait été si soudaine et si peu prévue, que nos missionnaires eurent à peine le temps de quitter leur maison et de se jeter dans un canot pour descendre le fleuve; on tirait de la rive sur eux, et ils furent obligés de se coucher au fond du bateau, pour échapper aux balles ennemies. Cependant ils arrivèrent sains et saufs jusqu'à un navire anglais qui les reçut à son bord; et de là ils purent apercevoir les tourbillons de feu et de fumée s'échappant de la ville embrasée, qui, n'ayant pour toute défense qu'une garnison de 400 hommes, était tombée au pouvoir des rebelles.

La maison des frères, par une grâce particulière du Seigneur, échappa à la dévastation. Les rebelles s'étaient barricadés dans la maison d'école, qui fut prise et reprise deux fois; à la fin, les Coorgs furent complètement battus, et tout rentra dans l'ordre.

Il est à remarquer qu'au moment où l'on venait de décider d'enfoncer à coups de canons la maison de l'école, où les rebelles s'étaient retranchés, un major anglais cria à l'artilleur: *Sergent, ne tirez pas, c'est la maison des missionnaires*! Et la maison fut sauvée.

Nos frères eurent la joie de baptiser, en 1837 et 1838, un petit nombre de païens convertis.

En 1838, ils revinrent à leur but primitif, et réussirent, Dieu aidant, à bâtir dans leur grande cour, une maison plus vaste pour l'institut qu'ils projetaient, une nouvelle école, une habitation pour l'instituteur, et une salle de

(1) Les Coorgs paraissent être une de ces tribus guerrières qui habitent le versant occidental des Gates; quoiqu'elles paient un tribut aux Anglais, elles ont su maintenir, au milieu des révolutions politiques du Decan, quelque reste d'indépendance, ou au moins des formes d'organisation particulière.

prières, destinée aussi à servir pour une école; et bientôt Dieu leur envoya bon nombre d'élèves, qu'ils commencèrent à enseigner en langue canarésienne et tamoule.— Nous avons déjà dit ailleurs, que leur but était d'élever dans cet établissement un certain nombre d'enfants indigènes dans la crainte du Seigneur, de les préparer pour le service de la mission, par une instruction aussi solide et étendue que possible, mais surtout fondée sur l'Evangile. A cet effet, ils reçurent, dans le courant de 1838, vingt et un jeunes garçons qu'ils s'engageaient à loger, nourrir, habiller et instruire gratuitement, sous la condition que les parents renonceraient à les leur redemander et consentiraient à les laisser suivre la carrière missionnaire.

Comme directeur de cet institut, on désigna et appela le frère Mœgling, qui, ayant fait ses études à Tubingue, possédait le plus de connaissances spéciales et solides, et le frère Hebich fut nommé pour le remplacer à Dharwar.

De nombreuses difficultés accompagnent toujours un établissement de ce genre; les plus graves résultent de l'inconstance des vues des parents pour leurs enfants; quelquefois ils se repentent d'avoir consenti à les céder à la mission; soit scrupules de conscience, soit excitation des prêtres, soit enfin affection naturelle, ils reviennent en arrière et ne laissent aucun repos aux missionnaires, qu'ils n'aient obtenu d'eux les enfants qu'ils leur ont confiés. Ainsi, le jeune *Krischtna*, qui faisait la joie de nos frères par sa docilité et son obéissance, et dont l'Esprit de Dieu travaillait l'âme d'une manière visible, fut retiré par ses parents: sa sœur était une fille de mauvaises mœurs, qui voulut une fois l'enlever de force, pendant qu'il se promenait; une autre fois elle vint dans la cour de la mission, poussant des cris épouvantables, injuriant les

missionnaires et conjurant son frère de revenir avec elle. Le jour suivant, un frère aîné de Krischtna vint dire solennellement que s'il refusait de venir avec lui, il se pendrait au premier arbre. Le jeune homme résista longtemps, mais enfin l'influence de ses parents l'emporta et il demanda lui-même à s'en aller, ce à quoi les missionnaires consentirent sur-le-champ.

Une chose qui est pour nos amis une cause particulière d'inquiétude c'est l'établissement futur et domestique de leurs élèves, lorsqu'ils auront réussi avec le secours du Seigneur à en former des catéchistes chrétiens et des maîtres d'école, et à les employer en cette qualité au service de la mission. Il est certain qu'alors ils voudront se marier; ils ne se dissimulent point qu'ils ne trouveront pas d'épouses chrétiennes, et que leur mariage avec des femmes païennes sera une grande tentation pour eux de retourner à leurs anciennes et déplorables superstitions.

Pour obvier à cet inconvénient, il faudrait pouvoir fonder pour de jeunes filles un second institut semblable à l'autre, qui pût devenir, plus tard, comme une pépinière d'épouses chrétiennes pour les futurs catéchistes. Mais, pour que la chose pût avoir lieu, il serait indispensable que quelqu'un des missionnaires évangéliques se mariât, et cela exigerait une augmentation de dépenses toujours croissante.

La réalisation de ce plan promettrait beaucoup sans doute, on peut même dire qu'il est un complément nécessaire de l'œuvre; il dépendra donc en grande partie des sacrifices pécuniaires que pourra faire l'institut de Bâle, suivant l'importance des dons qu'il recevra jusque là, la mission se trouvera bornée dans ses moyens d'action, et ne pourra pas acquérir tout le développement dont elle est susceptible.

En attendant, avec une pareille perspective devant les yeux le comité bâlois se décida avec joie d'envoyer dans le Canara, en avril dernier, cinq nouveaux missionnaires tous sortis de l'institut ; c'étaient les frères *Essig*, *Sutter*, *Supper*, *Dehlinger* et *Hiller*. Après avoir séjourné trois mois en Angleterre, ils ont quitté l'Europe en juillet dernier, et l'on espère recevoir bientôt la nouvelle de leur arrivée au milieu de leurs frères (1).

Dans le courant de 1838, la mission du Canara fut encore renforcée par l'arrivée d'un jeune ministre de Würtemberg, nommé *Gundert*, qui avait déjà travaillé depuis plusieurs années dans les Indes en faveur des missions, et qui est venu s'associer aux travaux de ses frères de Mangalore. En sorte qu'il y a maintenant treize ouvriers dans le Canara.

Déjà ils proposent deux nouvelles stations, l'une à *Onore*, port de mer situé entre Mangalore et Dharwar, et l'autre à *Hoobly*, ville importante, dans le voisinage de la dernière de ces stations. L'on y placerait quelques-uns des frères récemment envoyés. Voici l'extrait de la dernière lettre reçue des missionnaires de Mangalore.

« Il a plu au Seigneur de bénir encore notre pauvre « travail, et de nous donner un nouveau gage de son « amour pour nous et pour ce peuple ; car voici encore « cinq personnes qui demandent à être baptisées et à « faire partie du troupeau de Christ. Nos cœurs sont « pleins de reconnaissance envers notre bon Sauveur, « qui nous donne déjà des prémices parmi les païens.

---

(1) Depuis que cet article est terminé, on a reçu, à Bâle, des lettres de Mangalore, par la mère Rouge et l'Egypte ; elles ne disaient rien encore de l'arrivée des cinq missionnaires envoyés en avril dernier, mais elles annonçaient que le frère Lehner avait épousé une Anglaise, qui allait s'occuper du sort des filles du pays ; cette dame avait écrit une excellente lettre à ce sujet.

« Mais réjouissons-nous en tremblant! car la colère et la « ruse de Satan sont grandes, et le cœur de l'homme est « plein d'astuce; pour le moment, les nouveaux convertis « nous causent une grande joie par leur fermeté dans les « tentations et les souffrances qu'ils ont déjà endurées à « cause de leur foi, mais leur course sera difficile. »

Oui, le Seigneur a fait de grandes choses pour cette Mission; si les conversions ne sont pas encore nombreuses, les cœurs sont préparés, ils sont bien disposés, et si nous prions avec foi, le Seigneur bénira ces commencements.

Avant de quitter ce sujet, nous donnerons en quelques lignes un court extrait du rapport fait aux dernières assemblées de Bâle par le missionnaire Hæberlin, actuellement agent de la Société Biblique d'Angleterre à Calcutta, et qui résume en peu de mots son opinion sur l'état présent de l'œuvre religieuse dans les Indes orientales; et quoique ses réflexions s'appliquent à des contrées un peu différentes et plus anciennement soumises à la domination anglaise que celle que nous venons de parcourir, elles montrent l'avenir de ce pays, si plein des plus belles espérances, que, même en les supposant présentées sous un aspect trop favorable (ce que nous n'avons aucune raison de croire), il y aurait incontestablement encore de quoi se réjouir.

Voici ce que disait M. Hæberlin :

« Les portes des Indes sont ouvertes; les vingt der- « nières années ont amené des changements merveilleux « dans ce pays-là. Lorsqu'on envoya les premiers mission- « naires, il y avait beaucoup de contrées dans l'Inde, où « la vie de celui qui prononçait le nom de Jésus courait « des dangers; aujourd'hui il en est tout autrement; non « seulement le missionnaire n'est plus méprisé ni obligé « de se cacher, mais il court plutôt le risque d'être adoré.

» Au lieu d'être comme jadis, dans la nécessité de « presser et de supplier pour être écouté, à peine peut-il « obtenir quelques instants de repos et de relâche; en « voyage, il prêche jour et nuit la Parole de Jésus à des « âmes avides de l'entendre. Dans plusieurs contrées, on « ne trouve plus de temples consacrés aux idoles; dans « d'autres, ils sont abandonnés, et le voyageur s'y retire « la nuit pour y loger.

« Autrefois chaque village un peu considérable pos- « sédait son école, où le jeune Indou étudiait sa religion. « Dans une certaine ville se trouvaient près de quarante « colléges, dans chacun desquels il y avait de vingt à cent « élèves. Aujourd'hui il m'arrive souvent de prendre « place à leurs côtés, et ils sont deux ou trois ! !

« Le peuple ne soutient plus ses prêtres; ainsi, prêtres « et temples disparaissent peu à peu. Souvent les païens « écoutent plus volontiers prêcher l'Evangile que les « chrétiens eux-mêmes, non que tous désirent à un même « degré s'y soumettre, mais presque tous prévoient qu'ils « seront un jour convertis; ils en ont comme le pressenti- « ment, et disent : Si nous pouvons encore y échapper « nous-mêmes, au moins est-il certain que nos enfants se- « ront tous forcés de devenir chrétiens. — Ils tremblent à « l'ouïe de la Parole, et y résistent difficilement. Un « grand nombre désire quelque chose d'autre et de meil- « leur que ce qu'il a, mais tous n'osent pas encore avouer « ce qu'ils désirent. — Un Indou lettré, qui devait hériter « d'une fortune d'environ 250,000 francs, à la condition « de rester païen, préféra renoncer à ces espérances ter- « restres pour rentrer en possession de la perle de grand « prix. — L'on voit souvent des mères (et j'ai été témoin « de plusieurs exemples semblables) qui donnent à leurs « enfants, lorsqu'elles les voient disposés à devenir chré- « tiens, une espèce de poison qui leur fait perdre la raison

« et quelquefois même la vie ! ! — Le gouvernement an-
« glais entretient à grands frais des écoles pour les natifs, « dans lesquelles les classes les plus élevées sont instruites « dans les sciences européennes. Il y a de ces écoles où « mille à quinze cents jeunes gens de la plus haute classe « reçoivent cette instruction.

« Des milliers d'exemplaires de la Parole de Dieu sont « distribués et reçus avec joie. — Quoique le danger de « mort soit certainement plus grand aux Indes qu'ailleurs, « en raison des maladies et du climat, il est certain tou- « tefois qu'un an passé dans ce pays-là au service du Sei- « gneur, vaut mieux que dix ailleurs ; pour moi, disait le « missionnaire, je n'échangerais pas ma vocation contre « aucune autre..... »

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Rivière Rouge.

Nous avons déjà eu occasion de parler de l'établissement indien situé sur l'un des bords de cette rivière. (1) Des habitants de ces froides régions s'y sont réunis à la voix des missionnaires qui les y appelaient ; malgré l'insouciante langueur de leur caractère, et le mol oubli de leurs intérêts ; malgré les tentations d'une vie errante et vagabonde, une grande corruption de mœurs et des superstitions profondément enracinées, les missionnaires sont parvenus à donner quelque énergie de pensée, de volonté, et d'action à ces hommes de la solitude et du désœuvrement, et ceux-ci paisiblement ramenés de leurs anciennes habitudes, et réunis dans une douce commu-

(1) *Voy.* Journal des Missions évangéliques XIII[e] année, page 444.

nauté d'intérêts et d'inclinations, s'étonnent du changement qu'ils ont éprouvé, prodiguent les témoignages de leur reconnaissance aux cœurs charitables qui ont servi à le produire, et qui peuvent encore le développer. C'est quand le christianisme est seul à agir, et que son influence coule par le canal d'hommes purs d'intentions et de goût, sur un peuple tout neuf encore et prêt à être régénéré, c'est alors qu'on voit sa divine puissance se manifester, pleine de charmes, dans la transformation des affections, des mœurs et de la vie. Si le changement a lieu sur un grand théâtre, c'est un spectacle qui remplit d'admiration; s'il s'opère chez un peuple ignoré, mais intéressant, c'est un bienfait qui remplit le cœur d'une douce joie.

Le missionnaire qui a pendant ces derniers temps travaillé parmi les Indiens, dont nous parlons, est M. Cockran; il ne reste pas sur l'établissement même, à cause de beaucoup d'autres devoirs de son ministère, mais il y va souvent, et c'est ce qui explique ses trop grandes fatigues et les demandes des indigènes. M. Jones, établi depuis plusieurs années dans ce pays, a apporté en Angleterre les dernières nouvelles qu'on en ait reçues; c'est un témoin oculaire qui parle de ce qu'il a vu et de ce qu'il a entendu. Le 13 juin 1838, il consignait dans son journal les lignes suivantes :

« M. Cockran et moi, nous nous sommes rendus aujourd'hui à l'établissement indien; pendant les quatre premières heures, nous avons trouvé un chemin qui circule à travers des masses de chênes, de trembles et de peupliers, dont l'aspect est magnifique et au premier coup d'œil paraît artificiel; plus loin la route devient si bourbeuse, qu'on ne peut la suivre à cheval sans ennui et fatigue. A onze heures environ, nous avons atteint le bord de la rivière Rouge; à la rive opposée se montraient

les habitations des indigènes; la rivière offre un aspect vraiment imposant : elle n'a guère moins d'un quart de mille de large, et on m'a assuré qu'elle a seize brasses de profondeur. Au-dessus de l'établissement est une île qui la divise en deux rivières encore considérables; un ruisseau coule en face des maisons, adossées à la rivière, et fait ainsi de l'établissement une péninsule, au milieu de laquelle la chapelle s'élève, comme l'ornement de ce charmant promontoire.

« Nous sommes restés environ deux heures sur l'établissement, et j'ai été fort réjoui de tout ce que jai vu. Quoique ce lieu soit si rapproché du lac (de Wimnipeg), la campagne offrait à nos regards des moissons aussi belles, sinon davantage, que celles que l'on voit dans le reste de la colonie; les maisons, bien construites, sont faites de bois de chêne et de pin, dont ces pays abondent. Partout nous rencontrions des figures qui nous souriaient; j'en connaissais plusieurs. J'ai été surpris de l'adresse avec laquelle les indigènes maniaient la hache et la houe; ils ont arraché un nombre considérable de troncs d'arbres de la terre qu'ils encombraient, et leurs petits enclos sont bien faits et bien fermés. Ils bâtissent eux-mêmes leurs maisons dont quelques-unes sont fort bien jointes. La plupart du temps, ils font de même leurs chars ainsi que le peu de meubles qui se trouvent dans leurs demeures. On le voit par ces premiers essais d'un peuple naguères complètement sauvage, les Indiens peuvent être civilisés, se civilisent et veulent se civiliser. Que l'Evangile soit connu, qu'on offre à ses ministres les moyens de l'annoncer, et d'autres lieux, comme celui-ci, apparaîtront, au sein même des déserts, couverts des plus beaux fruits et montreront un doux et réjouissant aspect. Chrétiens d'Angleterre ! ayez en affection cette vigne du Seigneur; qu'elle soit plantée

sur un sol fertile, auprès des grandes eaux, qu'elle pousse au loin ses branches florissantes, qu'elle porte des fruits et soit une bonne vigne.

« Nous avons demandé après le vieux chef, et nous l'avons trouvé dans sa charmante maison, placée au milieu d'un petit enclos semé de blé et d'orge. Il nous a dit qu'il était impatient de m'adresser quelques paroles, après m'avoir donné, quelques jours auparavant, un *Calumet* ou pipe de paix, pour être présenté de sa part aux directeurs de la Société des Missions épiscopales. Je le priai de se rendre à l'école, où nous allions nous-mêmes; il s'y rendit; après s'être assis quelques instants et avoir causé avec nous sur différents sujets, il en vint à son objet, autant que je puis me le rappeler, de la manière suivante.

« C'est une coutume chez nous, quand un ami prend congé d'un autre ami, de lui dire quelques mots avant la séparation; comme je n'aurai peut-être pas une autre occasion de m'entretenir avec vous, je veux vous dire quelques paroles aujourd'hui.

« Aux amis des hommes rouges, au-delà des grandes eaux, j'envoie une pipe et une branche; la branche, chez les Indiens, désigne ou remplace celui qui l'envoie, et elle ratifie et confirme l'autorité de son message.

« Dites aux hommes qui demeurent plus loin que les grandes eaux, que je parle maintenant entre deux amis et que je deviens vieux et infirme. J'ai trouvé les promesses des hommes généralement vides et fausses; et les paroles qui leur sont dites, perdues comme les choses qu'on jette à la rivière et qu'on ne revoit plus. Mais j'espère que mes amis ne se montreront pas tels; j'espère qu'ils se souviendront de moi. Dites-leur que vieux aujourd'hui, je n'ai pas encore pris congé de la vie, mais sais néanmoins qu'il me faudra bientôt mourir. J'ai embrassé la

religion des hommes blancs ; et j'espère la tenir d'une main ferme, jusqu'à la fin. Mon fils, George Prince, dort auprès de votre église, je désire dormir à son côté.

« Dites à vos amis que mon pays devient fort différent de ce qu'il était auparavant. Une église est maintenant bâtie au milieu de nous, et nous y allons entendre la Parole de vie ; mais nous avons besoin d'un ministre pour habiter avec nous et nous guider. J'ai dit tout ce que j'ai pu aux Indiens pour leur faire changer d'habitudes et leur faire entendre la Parole de vie ; tandis que quelques-uns m'écoutent, d'autres s'éloignent ; peut-être qu'ils écouteront un ministre ; dites qu'on m'envoie aussi un instituteur. »

« Je témoignai au vieux chef toute ma joie de ce qui se fait autour de lui et du changement qui s'est opéré en lui-même ; je lui rappelai que la dernière fois que je vins le voir, il voulut à peine m'adresser la parole, tant il était engagé dans une cérémonie de conjuration. Je lui manifestai mon espoir de voir bientôt un ministre établi au milieu de son peuple. Je crois, en effet, que la Société ne peut pas fermer l'oreille à notre appel. Un ministre aurait ici la surveillance générale de tous les intérêts de cette communauté naissante ; et il y trouverait un terrain tout préparé, un auditoire sérieux et attentif, et une église agréable et commode.

« Après notre conversation avec le chef, nous nous rendîmes à l'église et nous y trouvâmes un assemblée d'environ deux cents personnes. »

Parlant d'une autre visite à l'établissement indien, M. Jones s'exprime ainsi : « A trois heures et demie, j'ai trouvé l'église bien remplie et le chant délicieux. Je n'ai jamais vu d'aspect plus charmant que celui de cette chapelle, maintenant que les arbres, au milieu desquels elle est bâtie, sont couverts d'une riche verdure. L'excès de

la chaleur forçant à tenir ouvertes les portes et les fenêtres, l'œil, du haut de la chaire, voit la rivière couler silencieuse et transparente, à travers les troncs d'antiques arbres, et dérobe les couleurs les plus agréables au doux éclat de ses eaux. Les hommes placés autour de moi étaient tous des Indiens, faible reste d'un peuple plongé dans l'oubli; ils élevaient leurs voix et célébraient le grand amour du Rédempteur. Tout fait naître en moi des émotions si douces que j'ai un grand plaisir à me rendre dans ce lieu. « Quelques jours plus tard, M. Jones eut occasion de revoir ces intéressants Indiens; après les avoir assurés de toute son affection pour eux, il vit le chef se lever et lui adresser ces paroles: «Vous nous avez parlé comme toujours et ainsi qu'un père parle à ses enfants; je désirerais que tous voulussent vous écouter; je vous chargerai d'une lettre pour les hommes missionnaires en Angleterre; dites-leur de ne pas m'oublier; j'ai besoin que la Parole de vie soit toujours annoncée dans mon pays. » En même temps, le chef indigène remit sa lettre au missionnaire. Après lui, un autre Indien s'avança et parlant dans le même sens, dit avec force et en gesticulant vivement: «Qu'ils soient prompts à nous accorder notre demande; le temps est court; la mort enlève rapidement nos amis et nos parents, dites-leur de faire grande hâte.»

Croirait-on que cette force de langage, cette persévérance des désirs, cette énergie morale que rien ne décourage se trouvent chez des Indiens, naguères si profondément ensevelis dans le long sommeil de leur antique indolence; n'y a-t-il pas là tout au moins le germe d'une nouvelle vie intellectuelle, morale et religieuse? Du reste, ces mœurs paisibles, ce travail soutenu, cette prospérité naissante, ces douces relations de l'amitié, de la reconnaissance, de la vie, enfin ramenée à sa véritable condi-

tion, après les scènes sauvages du désert et les tristes privations du vagabondages; ce renoncement sincère et soutenu, comme disent les missionnaires, à des coutumes dégoûtantes, à des superstitions absurdes qui débordaient sur ce peuple, comme un torrent d'iniquité, et à la suite de tant de vices, une piété qui ne s'est point encore démentie, qui va croissant chaque jour et qui demande à se fortifier par les cris les plus touchants, comme on va le voir; tout le progrès des lumières et des mœurs que les détails précédents font moins connaître que supposer, ne pouvait manquer de rendre éloquente la parole d'un vieux chef demandant un guide pour son peuple, et celle du peuple lui-même s'associant dignement au vœu de son respectable chef.

Le Chef indien, Pigwys, au Comité de la société des Missions Episcopales.

Rivière Rouge, Etablissement indien, 1er Août 1838.

Mes chers amis,

« Il n'est jamais entré dans lês habitudes de ma vie de m'arrêter au milieu d'un travail entrepris, mais je le poursuivais toujours jusqu'à sa fin; je pense qu'il en est généralement de même chez des hommes aussi bons que vous, et, quoi que je vous aie dit, dans ma dernière lettre, je persiste à attendre jusqu'à la fin de ma vie; seulement, mes amis, j'ai trouvé fort étrange que vous ne m'ayez jamais fait une réponse.»

«Mes amis, mon cœur est triste de voir notre maître de prières (M. Cockran), obligé de courir comme un esclave pour venir instruire le peuple à l'établissement. Vous ne connaissez certainement pas la distance qu'il a à parcourir; je ne puis m'empêcher de penser que nous

tuons notre ami ; vous devriez, par charité, nous en envoyer promptement un second pour nous instruire. Aussi vous ferai-je cette question, mes chers amis : A quoi en êtes-vous ? Il est vrai qu'il n'y a pas un été que quelques hommes de prières français (1) arrivèrent ici ; mais mon désir n'est pas d'aller les voir et d'être instruit par eux de la Parole de Dieu. Je suis fâché que la distance qui nous sépare soit si grande que je ne puis pas vous voir personnellement. Je vous exprimerais mieux ma pensée. J'espère pourtant que vous aurez pitié de moi et que vous répondrez à mes paroles, quoiqu'elles soient peu nombreuses. Je suis dans l'inquiétude au sujet de mon ami, M. Cockran. Ce ne lui est pas une chose facile de venir nous instruire, quand il est si souvent gelé presque jusqu'à la mort et inondé par des torrents de pluie. »

« Mes amis, ce n'est pas mon désir d'abandonner votre religion ; je l'ai embrassée, et j'espère la conserver jusqu'à la fin ; j'ai délaissé ma religion ; je suis pleinement résolu de rester attaché à votre doctrine, et de la porter dans mon cœur jusqu'au tombeau. Je suis très fâché que M. Jones doive nous quitter. Puisque ç'a été votre plaisir de porter les bonnes nouvelles, c'est-à-dire la Parole de vie, à tous les peuples du monde et à nous aussi, j'espère que vous continuerez à nous instruire, et je n'ai nul doute que ce ne soit avec bénédiction pour vos auditeurs, dans la suite du temps. »

« Maintenant, je suis vieux ; je m'inquiète moins de mon corps que je ne dois m'inquiéter de mon âme. C'est pourquoi je veux bien retenir vos instructions, mes amis, j'espère que vous prendrez en considération ce que je viens de dire. Mon grand désir était que, plus tard, mon fils, dont la main vous écrivit l'année dernière, pût vous être

---

(1) Les missionnaires catholiques qui se sont établis dans ce pays.

utile; mais il n'est plus, il m'a quitté pour toujours; je conserve d'autant plus l'espoir que vous aurez égard à ma position. Vous serez peut-être peu disposés à continuer, en apprenant que plusieurs de mes jeunes gens ne désirent pas suivre votre doctrine et votre religion; mais vous savez bien que la persévérance va son chemin et ne doute pas de l'emporter avec le temps sur plusieurs obstacles. Maintenant, je vous salue tous; j'espère que vous aurez pour moi la même affection et le même amour que j'ai pour vous, et que vous m'écrirez une lettre pour me faire savoir ce que vous pensez.

Signé WILLIAM KING,
Chef des Indiens de la rivière Rouge.

A cette lettre, les Indiens eux-mêmes en ont ajouté une seconde, qui est plus forte et plus pressante encore.

Rivière Rouge, Etablissement indien, 1er Août 1838.

Serviteurs du grand Dieu,

« Nous venons encore une fois implorer votre secours et votre assistance et nous espérons que ce ne sera pas tout-à-fait en vain. Vous nous avez envoyé ce que vous appelez la Parole de Dieu, nous avons abandonné le pays où nous chassions et nous sommes venus auprès de la Parole de vie. Quand nous l'entendîmes, nous ne l'aimâmes pas du tout, car elle nous disait de renoncer à l'ivresse et à l'adultère, de ne prendre qu'une femme, de jeter nos idoles, nos sonnettes et nos dieux, et de quitter toutes nos coutumes païennes. Mais la Parole de Dieu nous répétant sans cesse que si nous ne renoncions pas à nos dieux et à notre idolâtrie, le grand Dieu nous enverrait tous au grand feu du méchant, par la bonté de votre Dieu, nous crûmes que sa Parole est vraie. Maintenant,

nous aimons la Parole de Dieu, et nous avons renoncé à l'ivresse, délaissé l'adultère, renvoyé toutes nos femmes, sauf une seule, jeté nos sonnettes, nos tambours, nos idoles et abandonné nos mauvaises coutumes païennes.

« M. Jones est sur le point de partir; M. Cockran parle de nous quitter; devons-nous donc retourner à nos idoles et à nos dieux, ou aller auprès des maîtres de la prière français, pour leur demander des secours et de l'assistance, comme l'ont fait quelques-uns de nos enfants et de nos parents? Nous ne voyons pas moins de trois Français maîtres de la prière, arrivés à la rivière Rouge, et il n'y en a pas un seul pour nous; qu'est-ce que ceci, chers amis? La Parole de Dieu dit qu'une âme vaut plus que tout le monde; certainement alors 300 âmes méritent un maître de la prière. Peut-on espérer qu'une ou deux instructions données à un enfant suffisent pour le rendre sage et lui servir de guide durant toute sa vie? Non, sans doute; nous sommes pourtant dans le même cas. Pour nous rendre sages, il ne suffit pas de nous instruire une ou deux fois par semaine; nous avons des cœurs mauvais, mais nous haïssons nos mauvais cœurs et toutes nos mauvaises voies, nous désirons les abandonner, et nous espérons qu'avec du temps et le secours de Dieu, nous pourrons le faire. Mais prenez patience, chers amis; nous espérons que nos enfants seront meilleurs et qu'après avoir appris à lire le Livre du grand Dieu, ils iront annoncer la Parole de vie à leurs compatriotes, et que de cette manière, plusieurs seront sauvés du grand feu. Encore une fois, nous vous prions de considérer notre état; nous espérons que vous aurez pitié de nous, que vous écouterez le cri que nous vous faisons entendre pour que vous nous envoyiez un père qui demeure avec nous, et qui annonce à nous, à nos femmes et à nos enfants la Parole de vie. Nous vous remercions pour tout

ce que vous avez déjà fait pour nous et nos enfants, nous aimons la Parole de vie, et nous désirons que nos compatriotes l'entendent aussi.»

De telles paroles ne pouvaient manquer de produire leur effet; le comité de la Société épiscopale des Missions a choisi, parmi ses élèves, un jeune missionnaire qui sera le père de ce peuple si intéressant, et répandra, sous la bénédiction de Dieu, la lumière et la vie dans un pays qui les demande avec tant d'instances.

VARIÉTÉS.

Assemblées religieuses annuelles à Londres.

Les différentes sociétés religieuses d'Angleterre ont tenu leurs dernières assemblées annuelles, pendant les mois d'avril et de mai derniers; solennelles et intéressantes, comme toujours, ces grandes réunions ont duré plus d'un mois. Un nombre fort considérable de sermons avaient été prêchés auparavant dans les nombreuses chapelles de Londres et des environs. Il serait impossible à la plume la plus éloquente et la plus exacte, de rendre ces émotions profondes, noble et grand enthousiasme qui ont régné parmi des milliers de cœurs transportés d'ardeur et d'admiration. Les faits sont ici les éloquents témoins de ces succès éclatants ou de ces besoins immenses, qui ont amené des scènes de joie et des appels pressants à la plus abondante des générosités.

Plus de trente sociétés ont successivement célébré leurs anniversaires, l'espace ne nous permet pas de parler de chacune de ces réunions; nous devons nous borner aux plus intéressantes. L'assemblée de la Société des

Missions wesleyennes, a été nombreuse et importante; tenue à Exeter-Hall, elle avait pour président M. J.-P. Plumptre, membre du parlement. On sait qu'à l'approche de l'époque qui leur rappelle la fondation de leur société, les méthodistes wesleyens ont résolu de faire des collectes extraordinaires, et d'apporter deux millions aux pieds du Seigneur, comme une preuve de leur reconnaissance et de leur désir d'avancer son règne. Avec la plus grande promptitude, des sommes immenses ont été recueillies; toutefois les recettes ordinaires de l'année n'ont pas été moindres que celles des années précédentes, elles se sont élevées à L. 84,818 s. 12. d. 2 (F. 2,120,464. 80). Les dépenses ont été plus grandes encore, n'étant pas restées au-dessous de L. 100,077. (F. 2,501,925); mais déjà, à la suite de l'assemblée générale, on n'avait pas recueilli moins de L. 2,613. 5. 9. (F. 65,331. 90). Qui peut douter que le reste du déficit ne soit bientôt couvert?

L'affluence fut telle à l'assemblée de la Société épiscopale des Missions, que le soir du même jour on dut tenir, dans le même local (Exeter-Hall), une seconde réunion entièrement semblable à celle du matin; la première fut présidée par le comte de Chichester, la dernière par le marquis de Cholmondeley. Cette Société, jusqu'ici si riche, se trouve dans un embarras pécuniaire, à cause de l'extension rapide de ses dépenses; elle a fait un appel pressant, qui sera sans doute, entendu, comme il mérite de l'être. Elle n'avait du reste que des progrès à raconter sur l'échelle immense de son activité. Ses recettes ont été de L. 72,031. 6. 1. (F. 1,800,781. 30), ses dépenses de L. 91,453. 9. 1. (F. 2,286,334. 90); la différence est donc de L. 19,422. 3. (F. 485,553. 60). La noble institution espère que l'abondance de ses succès provoquera l'abondance de ses ressources, et son attente est

trop belle et trop bien fondée pour n'être point promptement accomplie.

La grande Société biblique britannique et étrangère, se réunit à Exeter-Hall, sous la présidence de lord Bexley. Plusieurs personnages de haute distinction prirent la parole, et invitèrent l'assemblée à bénir Dieu pour tant de livres saints répandus parmi les habitants de la terre, tant de succès accordés, de grandes ressources assurées, et la perspective de travaux plus grands et plus importants encore pour l'avenir. On jugera de l'étendue des efforts de la Société, par les mouvements de la caisse; elle a dépensé L. 106,509. 6. 4. (F. 2,662,735. 60), et elle a recueilli L. 105,255. 2. 11. (F. 2,631,378. 50).

Une Société bénie jusqu'ici et fort importante par ses travaux et ses succès, la Société des Missions baptistes, se trouvait dans un état de grande détresse l'année passée; un déficit fort considérable semblait devoir arrêter sa marche ou du moins la ralentir; des appels pressants furent faits, des secours généreux et empressés furent accordés, et la Société s'est présentée cette année devant ses amis pleine de reconnaissance et d'espoir. Son déficit était de L. 4,000. (F. 100,000); des traites devaient être payées, qui ne s'élevaient guère à moins de L. 3,000. (F. 75,000); malgré le triste état de sa caisse, la Société avait besoin de dix nouveaux missionnaires; elle eut le courage de demander les moyens de les équiper et de les entretenir; il fallait donc, pour payer une dette énorme et envoyer des missionnaires, des dons spéciaux, avec une augmentation des recettes ordinaires, pour prévenir une pareille crise; tout cela a été accordé; L. 1,323. 2. 6. pour l'extinction de la dette, L. 2,993. 10. 0, pour l'envoi de dix nouveaux missionnaires, L. 16,223. 10. 11, pour couvrir

les dépenses ordinaires, beaucoup d'autres sommes pour des objets spéciaux, en tout L. 22,416. 1. 11. (F. 560,403. 50); les dépenses se sont élevées à L. 20,622. 18. 11. (F. 515,572. 70). Il ne faut pas seulement de nobles intentions, il faut d'importants succès aussi pour obtenir de si efficaces secours. Dans les seuls Indes occidentales, la Société compte 21,337 membres, dont 2,617 ont été convertis pendant l'année dernière, 20,919 âmes réveillées, 16,117 enfants et adultes fréquentant les écoles de la semaine et du dimanche. D'indignes calomnies dictées par la haine et l'égoïsme, et tendant à faire méconnaître le caractère paisible et les intentions pures des missionnaires, avaient circulé en Angleterre, et d'Angleterre on se souvient qu'elles se sont répandues en France; elles trouvèrent ici, comme dans d'autres occasions, d'éloquentes réponses, et l'on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur des bruits que la passion pouvait seule propager, et que des rapports officiels n'ont jamais confirmés.

On a calculé en Angleterre que sur seize matelots qui meurent de maladie, onze périssent noyés ou naufragés; que le nombre des navires que la nation anglaise perd chaque année, est de un sur vingt-cinq, et qu'en conséquence presque deux mille bâtiments disparaissent, en si peu de temps, sous les grandes eaux. Où vont ces centaines de veuves, ces milliers d'enfants privés par ces désastres, des soutiens de leur existence; ils reçoivent de la charité publique, une froide et précaire assistance; elle était donc bien utile la Société qui s'occupe de leur triste sort, et s'en occupe comme le fait la Société pour les marins anglais et étrangers. A cette institution est étroitement liée, par son objet et son esprit, la Société biblique navale et militaire; elle a distribué, cette année,

12,553 Bibles et Nouveaux-Testaments aux armées anglaises dans l'Inde et dans le Canada, aux vaisseaux de la marine royale et aux navires du commerce.

L'anniversaire de la Société des Missions de Londres, a été l'un des derniers, mais l'un des plus intéressants; grande par ses succès et ses ressources actuelles, cette Société l'est davantage encore par son zèle et son avenir. Comme d'autres Sociétés, elle est dans un moment de crise, si l'on peut appeler de ce nom une gène momentanée qui ne sert qu'à faire paraître une vivante sympathie et l'empressement des sacrifices. Cette réunion, tout-à-fait missionnaire, mérite d'être connue; il importe de voir quelquefois une œuvre dans ses ressorts au lieu où elle est fondée; c'est de ce sol, qu'arbre puissant, elle tire les forces qu'elle emploie à grandir et à s'étendre.

Le Comité s'était présenté à l'assemblée avec des succès et des dettes, les premiers expliquaient les secondes, et devaient les faire disparaître; l'affluence était immense, les cœurs étaient émus, les besoins étaient pressants, la parole du président avait été noble et touchante, celle des orateurs fut pleine de force et d'entraînement. Deux représentants du Conseil américain, assistaient à la séance; la vieille Angleterre se réjouissait de voir dans ses enfants cette tradition de son zèle, rayonnant encore aujourd'hui d'une gloire toute nouvelle. Ceux-ci l'ont profondément édifiée par leurs paroles. L'un a raconté comment, au milieu de sa grande épreuve, le Conseil américain avait reçu d'Angleterre un don accompagné de ces paroles: Confiez-vous davantage en Dieu. L'homme généreux et fidèle qui avait envoyé cette double contribution d'argent et de lumières, était sir Culling, le vénérable président de l'assemblée, étonné de voir malgré lui, sa libéralité mise à découvert; l'orateur étranger cita un exemple frappant de l'efficacité de

la prière dont il recommandait le persévérant exercice. Les chrétiens d'Amérique sont dans l'habitude, depuis assez longtemps, de consacrer à la prière le premier lundi de chaque année; la première solennité de ce genre fut si bénie, qu'on en espéra de grandes suites. Quelques jours plus tard on reçut une lettre d'un missionnaire dans l'Inde, qui disait à un ami : « Racontez-moi, cher frère, ce qu'on a fait en Amérique. Nos amis n'ont-ils pas prié plus que d'habitude ? » Le premier lundi de janvier, en arrivant dans l'école, je trouvai douze ou quatorze personnes, qui se levèrent et me dirent : « Nous sommes prêtes, nous, nous sommes prêtes à donner nos cœurs à Jésus-Christ ; » d'autres vinrent encore, et me donnèrent des preuves satisfaisantes de conversion. » Un retard fut apporté à l'envoi de la lettre du missionnaire ; un journal lui apprit dans l'intervalle qu'un jour avait été consacré par ses amis à la prière, il écrivit alors : « Maintenant je comprends la chose ; » il avait vu qu'il y a pour l'Inde un chemin plus court que celui du Cap de Bonne-Espérance, et ce chemin est celui qui passe par le trône de la grâce, a dit le digne chrétien qui a rapporté ce fait. Son collègue a appris à ses nombreux auditeurs, l'origine du conseil américain; deux jeunes gens, assis encore aux bancs du collége, se retiraient au bord d'une rivière, et là priaient pour les païens, quand pas un cœur ne battait encore, aux Etats-Unis, d'amour pour le salut des pécheurs. C'est de cette source humble, mais précieuse, qu'est descendu le Conseil qui est allé, jusqu'à aujourd'hui, se fortifiant du temps et des événements; après une crise sérieuse, il possède maintenant plus de ressources que jamais, et s'il élève la voix encore, c'est pour demander des hommes et utiliser l'argent. Ces paroles étaient singulièrement adaptées à la circonstance ; elles commandaient un mélange de con-

fiance et de dévouement; mais un autre appel devait, quoique muet, être tout aussi efficace ; il venait du fond des mers et c'étaient les nègres qui l'adressaient à leurs frères d'Angleterre. Les nègres ont en effet donné L. 5,000 (F. 125,000) durant le courant de l'année et cet exemple ne peut manquer de produire ses fruits. Toutefois la Société ayant dépensé L. 75,855,17. 11 (F. 1,896,396.50) et n'ayant recueilli que L.65,490.10.5 (F. 1,637,262.10), il restait un déficit de L. 10,365.7.6 (F. 239,134) avec la prévision d'un plus grand déficit encore l'année prochaine. Les directeurs n'hésitèrent pas à réunir les amis de leur œuvre pour se concerter avec eux sur les mesures à prendre pour prévenir une crise. On voulait demander davantage, mais l'un des membres fit observer que se borner à demander davantage, c'était ne rien demander, et il proposa de demander : L. 100,000 (F. 2,500,000). Malgré les craintes de quelques esprits moins confiants, la proposition fut adoptée, et le jour de l'assemblée générale, les directeurs vinrent soumettre leur demande à leurs amis ; on peut assurer que ceux-ci furent moins étonnés que réjouis. Dignes fils de vénérables pères; pères respectables à leur tour, quelques-uns d'entre eux rappelèrent le temps où ils venaient, jeunes encore, et conduits par leurs parents, prendre part aux émotions de semblables solennités, et aujourd'hui, ils y conduisaient leurs fils, afin que cet attachement à une œuvre si belle, se perpétuât de génération en génération dans leurs familles. Pendant la séance, une souscription fut ouverte qui promit des secours abondants. Le docteur Raffles présenta le premier produit d'un bien-fonds acheté par un chrétien et destiné à devenir la propriété de la Société et à lui fournir un revenu annuel de L. 6,000 à 7,000. Le même chrétien se propose de donner encore L. 10,000 à la So-

ciété, qui recevra ainsi d'un seul et même individu des ressources considérables. L'orateur annonça encore un don de 25 souverains (F. 625), fait par un jeune homme sur son lit de mort, et fruit de ses épargnes. A Manchester, un individu donna au docteur 1,000 livres ; un autre lui fit un premier don de 1,000 livres pour l'achat d'un bien fonds en faveur de la Société, et un second de 1,000 livres encore, comme subvention en argent. A un autre ami des missions de la même ville, l'orateur dit : il nous faut L. 25,000 ; vous les aurez, lui répondit le premier, et le lendemain, il avait déjà fait un don de L. 400, et il disait : « Je donnerai davantage, s'il le faut.» Un chef des îles de la mer du sud exprimait toujours son sentiment sur le sujet des discussions, en disant : « Que cela réussisse. » «Nous devons, cette année, ajouta l'orateur recueillir L. 100,000, eh bien! messieurs, je demande à cette assemblée : cela réussira-t-il ? Cela doit réussir ; nous avons passé le Rubicon, nous ne pouvons plus reculer ; il faut fermer vos écoles, rappeler vos missionnaires ou être prêts à avancer jusqu'à la fin du monde ; je reviens à ma question: Cela réussira-t-il? Des voix se firent entendre dans l'assemblée qui disaient : Oui ! Oui !

NOUVELLES RÉCENTES.

Les détails qu'on a lus au commencement de cette feuille, étaient déjà livrés à l'impression, quand nous avons eu la douleur d'apprendre que le missionnaire Mürdter, qui était allé avec tant de zèle, partager les travaux et les dangers de M. Riis (voy. page 253), vient de passer dans l'Eternité. C'est donc le huitième ouvrier que la Société de Bâle perd sur cette côte meurtrière.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.—Journal de M. Arbousset.

19 janvier 1839.

Messieurs et très honorés frères,

Nos derniers rapports sur la mission chez les Bassoutos révélaient un progrès marqué, beaucoup d'application chez les natifs, une espèce de mouvement religieux ressemblant à un réveil, et que bien des gens, peut-être, n'eussent pas appelé autrement. Cet encourageant état de choses continue encore par la grâce de Dieu. Toujours même assiduité aux services publics, même empressement à s'instruire, même désir d'être sauvé chez nos indigènes. Il est évident que les doctrines qu'ils ont entendu expliquer depuis près de six ans, les occupent aujourd'hui plus que jamais. Un bon nombre paraissent très sérieux et touchés de componction; quelques-uns, j'en ai la ferme assurance, ont déjà subi ce changement intérieur qu'on nomme conversion, bien qu'ils soient encore difficiles à démêler assez clairement, et peut-être insuffisamment préparés, pour être reçus dans l'Eglise par le baptême.

L'un des mieux disposés faisait cette simple prière: « Tu nous aimes Seigneur Jésus: nous ne périrons point. « Tu es miséricordieux! tu nous as beaucoup aimés; tu

« nous as rachetés par la miséricorde qui est en toi..... !
« Amen. »

Un autre résumait, avec une fraîcheur et une concision surprenantes, les vérités révélées. Il dit : « Jéhova est un « Esprit, puissant, habile (sage), bon, il est de tout temps « (éternel), il est en tous lieux; c'est la source de tout « ce qui existe, le juge des bons et des méchants ; *Lui* est « Sauveur; *Lui* surveille les œuvres qu'il a faites; il ne « se laisse point comprendre, il a créé cieux, terre et « mers. »

« Or, Dieu façonna Adam et lui dit de ne pas manger « du fruit défendu ; mais Adam s'attacha à la parole de « Satan: il oublia Dieu... Est-ce que Dieu détruisit Adam « pour cela? Non, car il est miséricordieux. Il dit : *un* « *fils de la femme écrasera la tête du serpent*, vous serez « rachetés. Maintenant il fournit la rançon, il se bat lui- « même (il se punit), il donne son propre fils. Jésus meurt « pour les péchés des hommes. Cette vérité se fait en- « tendre chez tous les peuples; elle arrive aussi jusqu'à « nous. Or, ceux-ci croient; ceux-là refusent... Au jour « du jugement, séparation sera faite par le Seigneur qui « dit à chacun : Hier tu as entendu ma parole de grâce; « aujourd'hui je te juge. Toi, tu as cru : viens à moi ; toi, « tu as refusé; va là-bas. J'ai préparé deux habitations, « l'une de feu pour les enfants qui me renient et se sont « attachés au maître de *lihele* (les enfers) ; l'autre de « joie pour les enfants de Jésus. Séparation faite, les cieux « disent : Il le fallait ! »

Les amis des missions en France n'apprendront pas non plus sans intérêt, que le nombre de nos lecteurs augmente chaque jour. Parmi eux, on compte à présent un certain Moguma. C'est un jeune homme peu intelligent par nature ; mais, en revanche, d'une application excellente. L'étude de l'alphabet l'éprouva d'abord beaucoup;

ensuite, vint l'épellation, qui faillit le faire échouer. Cependant, comme il ne se laissait pas rebuter, il parvint aussi à l'apprendre. « Au kraal, les gens se rient de moi, » me contait-il; « ceux qui pourraient me servir de guides, « me disent que je suis trop stupide pour réussir. » Ainsi le pauvre jeune homme recourait à nous, comme à ses maîtres les plus indulgents. Pendant plus de six mois, ma femme et moi lui avons montré à lire et quelquefois, il faudrait même dire souvent, il nous tenait l'un et l'autre de piquet jusqu'à dix heures du soir devant une feuille imprimée. A la fin, ce bon Mossouto sut lire: « Je suis « aussi un homme ! » nous dit-il alors, en nous remerciant pour tous les soins que nous avions pris de lui; « le Sei« gneur m'a fait homme, je puis lire. » Il demanda son *prix*, c'est-à-dire un petit livre d'hymnes et de prières. Mais ce livre était si joli pour lui, qu'il n'osait y toucher: « Donnez m'en un vieux, » dit-il; « vous savez qu'il me « faut longtemps pour voir dans ces choses: quand je « l'aurai étudié d'un bout à l'autre, je prendrai le neuf... » Et ainsi nous fîmes. Aujourd'hui, il possède en effet ce dernier, qu'il a soigneusement entouré d'une couverture faite par lui-même en peau de chèvre. A l'église, il ne paraît jamais sans avoir entre ses mains ce qu'il appelle son *khomo*, ou *bœuf*, pour signifier une chose précieuse. L'histoire de *Moguma* est une de ces preuves assez ordinaires, qu'avec de la persévérance tout devient possible. Elle me fait bien espérer pour beaucoup d'autres natifs. Souvent, en voyant l'application du jeune homme, je me suis rappelé la maxime latine qui dit: *Labor omnia vincit improbus*, quelque part rendue par ce vers: *un travail assidu voit le fruit de ses peines.*

Peut-être, Messieurs, quelques extraits divers de mon journal vous feront-ils plus de plaisir que des considéra-

tions générales sur notre œuvre: je vais donc, cette fois-ci, suivre le premierplan.

Du 15 *au* 21 *novembre* 1838. — M. et madame Daumas m'ont rendu une visite, à laquelle j'ai été d'autant plus sensible, que je me trouvais absolument seul dans la maison. Mon âme a été rafraîchie, et les Bassoutos sérieusement exhortés à se convertir. Nos amis, en s'en retournant à Mékuatling, ont remporté d'ici une charretée de bambous, et deux pigeonneaux.

24 *novembre.* — Reçu des lettres d'un missionnaire berlinois stationé en Caffrerie, du magistrat de Colesberg et de frère Rolland, nous prévenant, par charité, qu'une armée de Tambouquis se disposait à venir attaquer Moschesch. Le lendemain, dimanche, j'ai communiqué ces nouvelles en pleine église à mes auditeurs, et n'ai pas craint de leur dire, que le sang des Caffres, qu'ils ont versé en 1834, pourrait bien effectivement leur être redemandé de la part de Dieu et se rassembler, comme un noir nuage, sur leurs têtes coupables. Une prière publique a été offerte à ce sujet au Seigneur pour implorer de sa miséricorde paix et pardon.

Du 26 *au* 28. — J'ai passé quelques jours d'inquiétude avec frère Casalis à Bossiou. Il s'agissait de guerres; de certains Bassoutos que se fourvoient, et deviennent par trop mystiques; d'autres, enfin, qui se donnent la liberté d'instruire leurs concitoyens sur des choses qu'ils ne comprennent encore eux-mêmes que très imparfaitement. Nous avons revu ensemble mon ami et moi quelques chapitres de la Bible, traduits en sessouto.

Le 29. — Reparti avec ma femme et mon enfant pour Morija. Frère Casalis a bien voulu venir conduire mon waggon une bonne partie de la route. En dételant les bœufs, je me suis blessé la main.

Dans les premiers jours de décembre, j'ai revu avec quelques indigènes intelligents la traduction faite en leur langue du sermon sur la montagne. Ils ont beaucoup admiré la doctrine du Sauveur ; et, fortement pénétrés, ils disaient : « L'oreille comprend bien ; mais c'est le cœur « qui s'obstine. Oh ! nous, Bassoutos, qu'il faut que nous « soyons durs ?... nos missionnaires nous condamnent : « ils demandent à Dieux paix, quand même il y a déjà « paix. Ils prient pour la pluie lorsqu'elle manque. Ils « implorent protection chez eux, protection en voyage. « Ils rendent grâces pour le pain qui les nourrit ; mais « nous, au contraire, nous mangeons sans prier, comme « font les bêtes. »

Sefolo est une catéchumène qui ne fait pas moins de trois lieues de chemin le mercredi et le samedi, pour se rendre aux catéchismes qui ont lieu chez moi dans la semaine, et à nos services du dimanche. Elle paraît être encore la seule personne dans son village qu'occupe sérieusement la pensée du salut. Sa figure triste, son teint pâle, la maigreur de son corps, enfin, son extrême faiblesse, inspirent la pitié. Elle m'a dit que c'était le sentiment de ses péchés qui la rendait si misérable. Mais il y a plus que cela. Indépendamment de sa constitution, cette pauvre noire a autrefois été très malheureuse, et il n'est même pas probable qu'elle puisse jamais revenir de tout ce qu'elle a souffert. Son corps porte cinq cicatrices de sagaie. L'ennemi la laissa pour morte dans les champs, dans un état de grossesse avancée, et ayant deux petits enfants à ses côtés, sans secours humain d'aucune sorte ! Peu à peu elle tâcha de se relever, mais ne le put point. Toute criblée de coups, l'esprit troublé, la voix lui manquant pour inviter ses enfants à la suivre, la vue obscurcie et le visage couvert de sang, Sefolo se traîna instinctivement vers quelque endroit. Ses mains, dit-elle,

touchèrent bientôt des pierres ; elle gravit, en marchant sur ses genoux, jusqu'à ce que son corps tomba d'épuisement dans la fente d'un rocher, vers le haut d'une montagne. Là, elle resta couchée deux jours et deux nuits, sans rafraîchissement, sans personne pour lui adresser une parole de consolation, n'ayant conservé un faible reste de connaissance que pour se rappeler qu'elle avait laissé deux enfants en bas âge au milieu des champs. Vers la fin du second jour, cette pauvre femme souffrante rassembla son peu de forces, et redescendit comme elle était montée, c'est-à-dire en s'aidant de ses mains et de ses pieds, mais sans qu'elle sût exactement ce qu'elle faisait.

Arrivée au bas de la montagne elle trouva heureusement son mari qui lui dit : « Sefolo, mon épouse, tu vis « donc encore, il te reste encore une ombre de vie !.... « Oh ! comme je t'ai cherchée !... Je te croyais morte !... « Que de blessures sur ton corps ! Les descendants de « tes aïeux t'ont fait ce mal; il faut qu'ils ne nous aiment « point. Je t'amènerai néanmoins des *engakas* (espèce « de médecins), pour que tu sois soulagée, si c'est pos- « sible. Vois, Sefolo : j'ai retrouvé l'aîné de nos enfants, « que mes mains ont enlevé de dessous les pas des tigres « et des panthères : le voilà qui cherche à t'embrasser : » et, en disant cela, le tendre père présentait à la mère son enfant, pour qu'elle le baisât, avant de s'écrier : « Mais le plus jeune !!... » Quelque bête féroce l'avait probablement dévoré.

C'est Sefolo elle-même qui m'a raconté cette scène si déchirante, tout en me demandant où est-ce que son âme pourrait trouver du soulagement? Je l'ai naturellement adressée au Sauveur : et à sa requête, je lui ai expliqué la nature de la prière et ai prié avec elle ; après quoi ma femme lui a donné d'autres soins. Je ne dois peut-être pas oublier de dire que la prière journalière de la

malheureuse Sefolo consiste en ces quatre phrases seulement : « Père, je suis petite; je n'ai point de force; je « n'ai point d'yeux pour te voir; je ne me confie point « en moi-même. »

7 *décembre.* — *Chochane*, notre berger, est enfin venu me demander un alphabet pour son usage. Depuis cinq ans passés que ce vieux Mossouto est à notre service, nous lui disions souvent : « *Chochane*, quand vous met« trez-vous à lire, comme font les autres gens ? » et sa réponse habituelle était celle-ci : « Lorsque mon cœur « me le dira ; » ou bien, « Je n'ai point encore de désir « de savoir lire ; pourquoi me presseriez-vous ? » Il y a ceci de bon dans les naturels qui nous entourent : qu'ils ne sont point encore hypocrites en fait de religion ; et cela tient peut-être, en partie, à ce que nous ne leur donnons pas lieu, par des démonstrations trop vives de l'ardent désir que nous éprouvons qu'ils se convertissent, de chercher à paraître au dehors ce qu'ils ne sont pas intérieurement, dans le but de nous plaire, défaut difficile à éviter pour bien des indigènes.

17 *décembre.*—Monté à cheval, le bras en écharpe, par suite de ma blessure du 29 novembre, qui, Dieu soit béni, commence à se fermer; je me suis rendu, à cinq lieues de la station, chez une pauvre hydropique très malade, pour la consoler. Dans ce voyage, j'ai traversé une colline d'où l'on extrait du fer. Elle a une vingtaine de toises d'élévation, et présente l'aspect d'un vaste plateau circulaire, que composent d'immenses bancs de pierres tendres sablonneuses. Ces pierres contiennent beaucoup d'oxyde de fer. Les indigènes ont déjà exploité toutes celles qui se trouvaient à la superficie, ou à la profondeur de quelques pieds seulement. Ils les fondent sur l'endroit même, dans des fondrières naturelles ou tout autre lieu creux, pour en obtenir le

métal qu'elles renferment, et en fabriquer des houes et des armes.

La malade a paru enchantée de ma visite. M. Casalis lui avait donné pendant longtemps des secours hygiéniques, mais presque sans résultat. « Je vous irais « bien voir aussi à Morija, » me disait cette femme souffrante, « si ce n'était que mes concitoyens sont durs, et « qu'ils me demanderaient peut-être comment je puis ainsi « *promener mes eaux* d'un médecin chez un autre, « comme si je ne me savais pas incurable. » Je n'ai jamais vu de dégoût pareil à celui de cette femme. Elle n'aime ni le pain, ni la viande, ni la boisson. « Voyez-« vous cette terre rousse, » disait-elle, « il me semble que « j'en pourrais manger, si l'on me laissait faire. » La pauvre patiente est mal habillée, et, ce qui est encore pis, humidement logée, bien que ses parents d'ailleurs ne s'épargnent pas en soins pour elle; mais ils ne peuvent aller au-delà de leurs faibles moyens et de leur savoir-faire, toujours insuffisants dans des pays tels que celui-ci. Il m'a été doux d'apporter à la mourante quelques paroles de vérité qu'elle reçoit, j'espère, quoique ses connaissances soient imparfaites. « C'est seulement le « cœur, » disait l'hydropique aux assistants, « c'est le « cœur seul qui s'obstine: l'Evangile est bon. » — « Mais « c'est bien parce qu'il est si beau et si bon, » a repris alors fort sagement quelqu'un, « qu'il est difficile à suivre : « *go go'ntle, ki go ba ne go thata.* » Cette judicieuse remarque dans la bouche d'un Mossouto, m'a très agréablement surpris. Après la prière, on m'a demandé de clairement définir ce que le Seigneur appelle *péché*, dans sa Parole.

25 *décembre.*—Mes collaborateurs de Bossiou sont arrivés ici hier au soir, et nous avons passé Noël ensemble. Chez les païens, quels jours heureux et bénis que ceux

où l'on peut ainsi s'entretenir entre chrétiens, de l'incarnation de Jésus! La joie est grande, quelque petit d'ailleurs que soit notre amour au prix de l'amour infini du Sauveur. Les Bassoutos aussi ont paru sensibles à la visite de M. et de Madame Casalis et de frère Gosselin; ils ont même aimé revoir le petit Eugène, car les natifs s'attachent singulièrement aux enfants des missionnaires.

Noël a été célébré à la manière de nos Eglises de France, et tout s'est passé très sérieusement. C'était la première fête de cette nature pour nos gens: plusieurs personnes venues des environs y ont pris part. Frère Casalis a raconté et développé le commencement du second chapître de saint Matthieu à une nombreuse assemblée.

Le 29, nous avons commencé d'agrandir la chapelle, par où l'on voit que la visite de nos amis avait un double but. Les naturels, tant hommes que femmes, se sont diligemment prêtés à ce travail, qui est ainsi devenu commun à tous. Ce sont eux-mêmes qui ont fourni le bois et les roseaux nécessaires; tandis que d'autres ont fait une battue aux couaggas, pour nous procurer les peaux dont nous avions besoin, afin d'en tirer des lanières pour attacher la charpente, au lieu de clous, et consolider le tout aussi bien que possible. La construction doit avoir 50 pieds de longueur sur 17 pieds de largeur : ce qui, joint à l'église déjà existante, fera un corps de bâtiment capable de contenir 600 âmes.

30 *décembre, dimanche.*—Echange de prédication entre mon collègue de Thaba-Bossiou et moi. Dans le service du matin, j'ai raconté à mon auditoire l'histoire de la sortie des Israélites du pays d'Egypte, et l'après-midi, je me suis attaché à expliquer une délivrance non moins merveilleuse, et plus difficile encore, celle du péché par le même pouvoir secourable du Seigneur. Le

reste de la journée, j'ai été constamment occupé à répondre à une foule de questions relatives à ces deux sujets, à mesure qu'elles m'étaient faites par Moschesch ou par quelqu'un de ses sujets.

Le lendemain, je me suis rendu, pour affaire de station, chez M. Daumas, à Mékuatling. Moschesch a bien voulu m'y accompagner avec une vingtaine de cavaliers. Je ne pouvais, en route, m'empêcher d'admirer la simplicité d'un grand chef de tribu, qui semblait être presque uniquement occupé de Religion, et qui chantait, avec le goût et la liberté d'esprit du plus humble de ses sujets, l'oraison dominicale, versifiée dans son dialecte.

Arrivé à Mékuatling, j'ai eu le plaisir de revoir, outre les missionnaires de cette station, un digne confrère, duquel j'avais été séparé pendant cinq ans et demi, M. Lemue, qui se trouvait là avec son épouse et ses enfants. Nous avons joui tous ensemble d'une douce communion chrétienne; et, après avoir accompli le but de ce voyage, je suis rentré, le 5 janvier 1839, à Morija.

16 *janvier*. — Ce matin notre jeune chef, Molapo, étant parti pour la chasse avec quelques-uns de ses gens, Mamosa, sa compagne, a profité de cette absence de son mari pour venir dans la maison finir une de ses robes d'indienne. Mais vers midi, elle s'est détachée de son travail, et s'en est allée préparer le dîner de son *homme*, suivant l'expression des femmes béchouanas; après quoi elle est revenue reprendre son ouvrage. A deux heures, un messager est venu lui annoncer le retour du chef et de son parti. La main sur la bouche, en signe d'étonnement, celui-ci a seulement dit: « Mamosa, votre mari « vous attend; » et celle-ci a aussitôt volé à sa maison, laissant tout pêle-mêle avec un peu de trouble. Molapo, au lieu de maîtriser sa colère, a maltraité sa femme, et, comme la foudre suit immédiatement l'éclair, ainsi le

remords a succédé en lui à cette grave faute. Il est venu me trouver : il est entré sans bruit, confus, la tête baissée, et s'est assis dans un coin de la chambre, le front dans ses deux mains. Après un moment de silence, il m'a dit : « Mynheer, j'ai manqué aujourd'hui : oh ! oui, « j'ai grandement offensé Dieu ! » — « Et qu'avez-vous donc fait, pauvre Molapo ? » Alors les yeux en larmes, le jeune homme m'a confessé qu'il venait, dans un accès de colère, de renverser sa femme avec violence ; tout en ajoutant : « Et cependant, cette Mamosa est mon épouse ! « comme moi elle cherche le Seigneur...... à présent son « cœur pleure, sans que je puisse savoir le mal que je lui « ai fait : venez, je vous prie, venez consoler Mamosa et « Molapo ! » J'ai répondu qu'il importait de ne pas donner plus de scandale au kraal, et qu'il valait mieux par conséquent faire chercher la pauvre femme ; ce qui a été fait aussitôt par un exprès, puis par un second, auxquels le prince disait : « Pas de mention de moi ; parlez seule« ment du missionnaire, et alors Mamosa viendra. »

Effectivement, elle a paru sans trop de délai, et sans murmurer. Tout a été soigneusement expliqué en secret : les deux jeunes gens ont fait la paix et se sont serré la main, tout en se promettant l'un à l'autre de ne jamais parler de leur différent, ni de se plus disputer à l'avenir. Puis, comme ils ne savaient comment demander à Dieu pardon de leur péché, ils m'ont prié de le faire pour eux. Nous nous sommes donc agenouillés : les deux époux ont répété ma prière, phrase après phrase, et se sont ensuite retirés tranquillement en me remerciant.

Agréez, Messieurs et bien aimés frères, l'assurance de mon constant attachement,

TH. ARBOUSSET

A la suite du rapport qu'on vient de lire, nous publions une seconde lettre de M. Arbousset, que nous venons de recevoir. Appendice du dernier appel de la Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique (1), cette lettre montre dans tout son jour l'urgente nécessité de nouveaux ouvriers dans ce pays. Plusieurs jeunes chrétiens ont déjà offert leurs services au Comité comme futurs missionnaires et aides missionnaires; mais le nombre n'en est pas assez considérable, et comme le Comité aura d'ailleurs à faire un choix parmi ces candidats, et fort probablement à refuser le concours de quelques-uns d'entre eux, il laisse à l'appel du missionnaire tout ce qu'il a de pressant, demandant instamment à Dieu de le rendre aussi efficace qu'il est bien motivé, et rappelant à ses amis que la station de Morija n'est pas la seule dont les besoins soient si grands et si urgents.

APPEL DE M. ARBOUSSET.

Morija, 12 février 1839.

« Messieurs et très honorés frères,

« Notre Conférence, qui, dans son dernier rapport annuel, vous a prié de procurer, si vous le pouvez, de bons aides missionnaires ou instituteurs à la station de Morija, aurait pu motiver cette demande sur un aperçu statistique des vastes et populeux districts que je suis appelé à desservir. Mais à défaut de ces données générales, qui auraient probablement nécessité un voyage spécial, difficile à entreprendre dans ce présent moment, par moi ou tout autre de mes collègues, voici un extrait à peu près littéral de mon journal particulier, relatif à une tournée pastorale que je fis, il y a plus d'un an (et depuis lors les

(1) *Voyez* p. 169 et suiv.

choses ont subi un grand changement en bien, en même temps que les besoins aussi sont devenus plus pressants), dans la partie *méridionale* et au-delà du district en question.

Samedi. — « Parti à cheval pour Kryboem, situé à trois heures O. de ma station. Les habitants de cet endroit sont encore fort indifférents en fait de religion, à l'exception pourtant de leur chef Machossa, qui les exhorte à mieux profiter des instructions qu'ils reçoivent de temps à autre. Aux alentours de ce village se sont grouppés plusieurs autres villages qui font de la contrée un endroit très propre à devenir une *annexe.* Les principaux de ces villages sont *Péchéle, Tsépe, Manyaréla, Mochikuane* et *Ramoëti.*

« Après avoir donné une prédication à Kryboem, je poursuivis mon voyage pendant deux lieues, jusqu'à Jammerberg, en suivant la même direction. Au besoin, ce lieu-ci pourrait devenir, dans la suite du temps, une station missionnaire et servir de lieu de communication entre Béerséba et Morija. Il est sain, fertile et bien arrosé. Aujourd'hui, ce sont seulement des Bastards en petit nombre qui l'occupent; mais il ne manque pas de Bassoutos aux environs. Je mentionnerai seulement les kraals de *Ramakoa, Empat-Suane* et *Manèla*, qui sont les plus considérables et les plus rapprochés. Ils mériteraient certainement de devenir une annexe.

Dimanche. — « J'eus deux services en hollandais pour les habitants de Jammerberg, et un en séchuana, auquel assistaient environ cent Bassoutos. Une vingtaine d'entre eux étaient venus de deux lieues et demie de loin.

Lundi. — « De Jammerberg, allant quatre lieues sud, j'arrivai à Mossaka, et de là à Ramatsèpe, deux kraals dont les habitants n'avaient jamais entendu l'E-

vangile. Les natifs se réunirent autour de moi, et je le leur annonçai.

« A des distances rapprochées de Mosaka (autrement dit Likhole), on trouve les villages *Enkourou, Ramahalane, Ramanaï, Ratia, Tsiou, Rajuale, Ramaoba* et *Boulane. Mossaka* et *Boulane*, en particulier, sont deux petites villes voisines l'une de l'autre et également propres, sous bien des rapports, à devenir le siége d'une institution missionnaire, sœur de celle que notre Société a déjà fondée dans ce beau pays. Il serait difficile de décider lequel des deux emplacements conviendrait le mieux à ce dessein. Le premier a de jolies eaux, de bons pâturages, une nombreuse population tout autour, et, au surplus, il se trouverait sur la ligne directe de Morija à Béerséba, à peu près à égale distance de ces deux stations. Le second ne réunirait guère moins d'avantages. S'il n'était question que d'opter, notre Conférence le ferait bien; mais procurer un missionnaire à ce poste important, voilà qui n'est pas en notre pouvoir. Néanmoins, ce champ est mûr pour l'Evangile. Les habitants nous prient, avec les plus grandes instances, de leur envoyer, dès qu'il nous sera possible de le faire, un de nos amis, *pour leur enseigner la voie qui mène au Seigneur.*

« De Mossaka, j'arrivai dans trois quarts d'heure à Boulane (Est), où je prêchai à une soixantaine d'auditeurs attentifs et bien disposés. On me montra dans cet endroit un rocher de pierre tendre déchiré par la foudre.

« Nous errâmes ensuite, moi et mon guide, pendant une bonne partie de l'après-midi, et ce ne fut qu'à l'entrée de la nuit que nous trouvâmes un chef, nommé Moakouri, qui nous offrit l'hospitalité. Il me fit coucher dans un coin de sa hutte. Comme il me vit m'agenouiller pour pour offrir à Dieu ma prière du soir, il voulait suivre cet exemple; mais le pauvre homme ne connaissant del a

religion que deux ou trois mots principaux, les répétaient à la manière du *Allah ! Allah !* des Mahométans, puis il s'arrêtait pour demander tout haut : « *Que dois-je encore dire?* » Son ignorante simplicité me toucha beaucoup ; je ne le quittai point sans lui expliquer, ainsi qu'à ses sujets, la nature de la prière et ses bienfaits.

« Je n'étais qu'à dix ou douze lieues de l'Orange, et l'on voyait distinctement les groupes de montagnes qui avoisinent le fleuve dans cette direction-là. Cette contrée est magnifique et très peuplée. Un établissement missionnaire y serait comme une vraie « ville située sur une montagne, » d'où la lumière de notre foi se communiquerait à une foule de kraals païens dans les alentours, outre qu'il servirait (chose bien utile) de point de communication entre nos stations déjà existantes et le gouvernement du Cap. Entre autres villages importants, on y trouve ceux de *Ramotsuane*, de *Mossoutouane*, *Khari*, connu pour sa belle fontaine, *Ramoélétsi*, *Ramounkué*, *Kouroutsouane*, *Motibisi* et *Sefari*.

Mardi. — « J'ai annoncé l'Evangile à Mokitsinyane, à 40 auditeurs. Un jeune homme me pria de lui dire « quand et où le Seigneur veut être invoqué. » Excellente disposition ! Dans un autre kraal, où je venais de prêcher sur notre état de chute et sur notre réhabilitation par Jésus-Christ, un vieillard, à qui je demandai s'il m'avait bien compris, me répondit : « Oui ; tu as dit que nous sommes des tordus, mais que le Fils de Dieu était apparu pour nous redresser. »

« L'endroit où je me trouvais s'appelle Thabachéou. Il n'est qu'à cinq ou six lieues au nord de Morija ; c'est un bel emplacement pour une annexe de cette dernière station. Entre autres avantages locaux, il s'y trouve une petite rivière qu'on pourrait détourner pour arroser une spacieuse vallée, couverte d'un pied et demi d'humus ou

terre végétale encore vierge. Aux environs s'élèvent, sur différents points, les villages de *Chalé, Mapinya, Mokitlinyane, Leshai, Monnanyana, Mashakale, Leko, Kotonana, Entlabé, Khuase, Titime, Tsoaile* et *Mokétoung*. Ce dernier est gouverné par Poushouli, frère de Moshesh. Les sujets de Poushouli ont grandement besoin de recevoir plus de soins religieux que nous ne pouvons leur en donner. Le rois des Bassoutos nous a souvent priés de leur procurer un catéchiste.

« J'eus successivement service à Sékuai et à Ralituane, deux villages dont les habitants sont encore plongés dans une grande ignorance. Dans le premier, quelqu'un riait aux éclats de me voir manger avec une cuillère au lieu de la main.

Mercredi. — « Je traversai six à sept kraals, dans l'un desquels il me fut donné de pouvoir annoncer quelques paroles de grâce. Heureusement que je touchais au bout de ma tournée. Mon cheval ayant plié sous moi, par peur de quelque objet, les sangles cassèrent, et je fus jeté avec la selle à six pas hors du chemin. Je me hâtai alors de rentrer à la maison, dont je n'étais éloigné que de deux heures de marche.

« Messieurs les directeurs, le nombre des villages dont je viens de mettre la liste sous vos yeux s'élève à 52. Ils se trouvent circonscrits dans un giron de 23 à 25 lieues, et tous placés au sein d'un pays fertile, et situés, comme il a déjà été dit, au sud de Morija. Chacune de ces localités peut avoir, en moyenne, 40 feux, c'est-à-dire qu'elle peut contenir environ 130 habitants, ce qui fait un relevé total d'à peu près 7,000 âmes.

« Autour de ces villages se forment journellement d'autres villages, outre que les noms de plusieurs qui existent déjà ont échappé à mon observation, ou n'ont pas dû entrer dans cet aperçu.

« Or cette population considérable de païens ne connaît pas encore l'Evangile. Sous ce rapport, votre établissement de Morija, durant les six années qui se sont écoulées depuis sa fondation, a bien, par la grâce du Seigneur, exercé une certaine influence salutaire sur ce pays-là; mais cette influence a été préparatoire peut-être plus que tout autre chose, et, dans tous les cas, fort disproportionnée avec l'immense bien qu'il y aurait à faire. Pour réagir efficacement sur la masse de Gentils qui nous entourent, il faut employer de meilleurs moyens que ces instructions occasionelles ou du moins peu fréquentes que nous leur avons données jusqu'ici. Et d'ailleurs, c'est à grands cris qu'eux-mêmes le demandent, de sorte que leur sang pourra nous être redemandé par Dieu si nous ne les évangélisons pas. Dans la plupart des lieux circonvoisins et plus éloignés où j'ai partagé avec mes collaborateurs le privilége de proclamer le salut, on se réunit habituellement chaque dimanche, et quelquefois aussi dans la semaine pour prier, mais sans guides spirituels, sans une connaissance suffisante, à l'instar de nos paroissiens proprement dits. Il n'est pas rare que ce soit une femme, au lieu d'un homme, qui officie, parce qu'elle a probablement un peu plus appris que ses concitoyens, ou qu'elle a plus fréquemment visité nos stations.

« Au moment où je trace ces lignes, il se trouve à Morija une douzaine d'étrangers avec leurs enfants, venus du quartier où se fit la tournée missionnaire dont il a été rendu compte ci-dessus. L'unique but de leur visite est d'apprendre à lire, pour s'en retourner avec nos petits livres sessoutos. Ils sont à épeler tout le long du jour.

« Un chef d'au-delà, Moakouri, m'a aussi dernièrement

amené sa compagne, qui se dit travaillée par ses péchés, afin que je la consolasse. D'un autre côté, comme les soins qu'exigent sa famille et ses blés ne lui permettent pas de quitter pour longtemps sa maison, elle vient d'y être reconduite par son mari. Pourtant ce dernier est attendu ici dans quelques jours, résolu qu'il paraît être, à étudier nos tableaux de lecture, afin de les laisser ensuite apprendre à sa femme et à ses enfants. Après la moisson, il a l'intention de se rapprocher, avec sa petite ville, de Morija, pour profiter des moyens de grâce qui s'y trouvent.

« Samedi dernier encore, deux intéressantes Bassoutos sont venues me trouver de Ramakas, c'est-à-dire de sept ou huit lieues de distance, pour s'informer des doctrines chrétiennes. Elles ne désiraient rien tant que d'engager leurs maris et leurs parents à se rapprocher de nous. C'est le parti qu'ont déjà pris une foule de naturels qui vivaient plus ou moins loin, de sorte que le nombre de mes catéchumènes externes s'élève actuellement à 84.

« Les faits que je viens de rapporter resteront-ils muets ou non? Quand les païens nous tendent les bras, leur fermerons-nous les nôtres? Il serait sans doute fâcheux que nos Eglises de France méconnussent les temps et les moments du Seigneur. Or, il leur dit de faire davantage. Ce qu'elles lui ont demandé avec prière, il le leur accorde aujourd'hui; la porte est ouverte, on n'a qu'à entrer. Voyez autour de Mossaka cette riche moisson qui est mûre et toute blanche;... mais elle manque de moissonneurs! Eh bien! que quelqu'un de nos jeunes pasteurs (1) vienne la faire. Le vide qu'il laissera dans sa

(1) Inutile de nommer ici les élèves de l'Institut, qui sont les premiers compris dans cet appel.

patrie, Dieu le remplira, et tant de milliers de Bassoutos altérés et affamés de la justice ne périront pas faute de connaissance.

« Agréez, etc.

« Th. ARBOUSSET, V. D. M. »

STATION DE THABA-BOSSIOU.—Extraits du journal de M. Gosselin, sous la date du 14 janvier 1839.

M. Gosselin, en soumettant au Comité le tableau de ses travaux pendant les six derniers mois de l'année qui venait de s'écouler, donne, entre autres détails, ceux qui suivent

20 *août.* — « Muni de deux wagons, jai été avec le frère Casalis couper du bois pour le toit de l'école.

21. — « Ce matin, frère Casalis s'est blessé à la main gauche avec la coignée; il lui a été impossible de travailler. Nous avons chargé une voiture et je l'ai ramenée à la maison; frère Casalis a beaucoup souffert de sa blessure : il a été un mois sans pouvoir travailler.

30. — « Frère Arbousset est venu me rendre visite; comme je ne pouvais pas monter la charpente tout seul et que frère Casalis ne pouvait pas m'aider, frère Arbousset est resté quelques jours pour m'aider.

1er *septembre.* — « Nous avons fini de monter le toit.

3 *novembre.* — « Parti pour Morija pour chercher M. Arbousset et sa femme, qui devaient se rendre à la Conférence. 4 et 5; « Arrangé la voiture de M. Arbousset, et parti pour Thaba-Bossiou avec les frères Rolland et Pellissier. En arrivant le soir, nous avons eu la joie de trouver frère Daumas et sa femme. Le temps que nous avons passé ensemble, a été un temps de rafraîchissement

pour nos âmes. Les frères Rolland et Pellissier nous ont quittés le 13, et le frère Daumas le 14. — 18. « Comme nous étions encore pleins de joie en considérant les progrès de l'œuvre de Dieu sur toutes nos stations, quand nous nous disions combien le Seigneur est bon, quels encouragements ne nous donne-t-il pas au commencement de notre œuvre, et quelle perspective pour l'avenir n'ouvre-t-il pas devant nos yeux, dans ce moment même nous arrive une lettre de l'un des missionnaires nos voisins, nous annonçant qu'un ami de Graham's-town lui avait appris que les Caffres allaient fondre sur nous. Nous nous sommes dit : Que la volonté de Dieu soit faite.

« Frère Casalis était sur le point d'entreprendre un petit voyage pour se pourvoir d'objets de première nécessité. Retenu par l'éminence du danger, il me proposa de faire moi-même ce voyage. Obligé de partir promptement, le 20 mars je me mis en route; le soir du même jour je couchai chez le frère Daumas. Je vis le frère Hagenbach pour la première fois; je fus bien aise de faire sa connaissance. Ce cher frère pourra faire beaucoup de bien où il est. Le lendemain je me rendis auprès des fermiers hollandais qui se trouvent dans ces quartiers, pour voir si je pourrais me procurer au milieu d'eux les objets dont j'avais besoin; dans deux jours j'en eus une partie. Revenu le samedi auprès de frère Daumas, le dimanche j'annonçai l'Evangile, et le lundi je partis pour Thaba-Unchu. Je cherchai pendant deux jours ce dont j'avais encore besoin parmi les marchands qui habitent ce pays, mais je ne pus rien trouver. J'appris de nouveau par une lettre que le frère Casalis écrivait au nom de Moshesh, à Moroke, chef des Barolongs, que les Caffres étaient prêts à tomber sur ces contrées, ce qui avait engagé Moshesh à inviter Moroke à se rendre à Thaba-Bossiou pour s'entendre avec lui sur ce qu'il convenait de faire. J'aurais

passé quelques jours à visiter plusieurs stations dans ce pays-ci, tant pour y voir la marche des choses que pour prendre un peu de repos; mais les circonstances hâtèrent mon retour; bien que plus fatigué que d'ordinaire, je me sentis pressé de rejoindre mes frères. J'arrivai en deux jours, et le troisième je raccommodai une porte.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ABYSSINIE.

Retraite des missionnaires et tentatives pour l'établissement d'une nouvelle mission.

La mission entreprise dans ce pays, était jusqu'ici restée à l'état d'essai et de tentative, et n'avait donné que peu de résultats en faisant naître de réjouissantes espérances. Cet état d'attente, que la foi et le zèle pouvaient seuls supporter au milieu de beaucoup de contradictions et de peines, vient d'être brusquement suspendu par le mauvais vouloir d'un peuple superstitieux. L'avarice des chefs, le sot entêtement de prêtres inhabiles à tout sinon à entraver les progrès d'une religion dont ils se croient les ministres, avaient déjà bien affligé les missionnaires, bien contrarié leurs efforts et singulièrement accru les difficultés de leur tâche. En mars 1838, arrivèrent à Adowah, où étaient les missionnaires, M. Acadie et le prêtre italien Padre Guiseppe, venus, il paraît, pour ressusciter dans le pays ce catholicisme mort depuis si longtemps et si profondément dégradé dans les restes informes de ses anciennes cérémonies. Soutenus de l'influence du roi, forts davantage encore de leur droit et du

haut sentiment de leur devoir, les missionnaires évangéliques s'étaient jusqu'ici maintenus à leur poste, malgré les incessantes attaques de la superstition et de l'avarice; mais après l'arrivée de ces messieurs, soit lassitude, soit impuissance, le roi se dit incapable de les protéger encore, et leur conseilla une prompte retraite. Placé lui-même dans son camp, au milieu de la campagne, il laissait dans la ville ses chefs faire ce qu'ils voulaient. Ceux-ci signifièrent aux missionnaires et à quelques Européens avec eux, de se rendre dans la maison de l'Alaka. Là étaient réunis tous les hommes de haute condition d'Adowah et des environs; soumis aux lois, les missionnaires s'y rendirent. A leur arrivée, le magistrat, oubliant la dignité de sa charge aussi bien que le respect dû à d'innocents étrangers, les couvrit d'injures, les accusant de blasphémer le nom de Dieu et de ses saints, de répandre le trouble dans le pays par de fausses doctrines et d'étranges cérémonies; ces étranges cérémonies étaient le service du Seigneur célébré sous le toit domestique à défaut d'édifice public; le sujet de l'accusation n'était guère étrange, mais l'accusation elle-même l'était beaucoup; dans l'emportement de son zèle, l'Alaka répéta souvent au missionnaire auquel il s'adressait particulièrement, qu'il était un voleur puisqu'il ravissait la foi; puis il finit par ordonner au nom du roi, aux étrangers, de quitter immédiatement le pays.

Il restait à savoir si cet ordre était réellement émané de la volonté royale ou seulement de cette mauvaise foi dont les raisonnements étaient si bizarres. A un ordre du roi, il n'y avait rien à objecter; à l'emportement de la passion, il y avait à résister. L'un des missionnaires prit la parole, et opposant la fermeté de son âme à la pétulance de ses adversaires, il leur dit, au nom de ses amis, qu'avant de partir ils voulaient s'assurer que c'était la volonté

expresse du prince, et que pour savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet, ils en appelleraient à lui-même. Grande fut la colère de l'assemblée; irrités du soupçon, les chefs assurent à leur tour les missionnaires qu'ils ne verront pas le roi, et qu'ils seront punis pour leur désobéissance. Cela pouvait les épouvanter, mais non les convaincre. Les missionnaires motivèrent l'excès de leur prudence sur la gravité de la démarche qui leur était imposée; ils firent remarquer aussi que dépendant du roi seul, ils n'avaient d'ordres à recevoir que de lui, et que d'ailleurs la haine bien connue de leurs adversaires, devait retarder un peu l'empressement de leur obéissance. Les magistrats en appelèrent les uns aux autres, et tous se dirent les organes officiels de la volonté du prince, après quoi ils répétèrent les précédentes injures. — Qui donc d'entre nous devra partir?—Tous, sans en excepter un seul.—Mais si durant trois ans, Oobieh (nom du roi) nous a protégés, s'il vous a défendu, à vous, de nous inquiéter, si, serviteurs infidèles, vous nous avez montré la même inimitié, si, du commencement à la fin, vous avez porté contre nous les mêmes accusations, et que le monarque cependant ait toujours dit que ce n'était pas des raisons pour nous de quitter le pays, comment les choses ont-elles si subitement changé? quelles grandes fautes avons-nous commises qui méritent un si prompt châtiment? — Vous avez été tolérés parce que le roi et nous pensions que vous vous repentiriez de vos hérésies et rejetteriez les formes de votre culte; mais le temps de la patience ayant passé inutile et sans résultats, les choses en sont venues au point où vous les voyez. — Que deviendront nos maisons bâties à nos frais et dont le terrain a été acheté avec la permission de l'Alaka et du roi lui-même, avec témoins, serments, argent et toutes les garanties possibles? — Elles appartiennent à Oobieh et à Madhan Alam. — C'était

fort probablement cet appât qui avait excité la convoitise des chefs, et cette tentation jointe à une haine invétérée, explique leur conduite, qu'ils couronnèrent dignement au reste en ordonnant aux missionnaires de partir le même jour ou le lendemain au plus tard, chose parfaitement impossible à cause des préparatifs à faire.

Les missionnaires s'adressèrent au prince; ils lui demandèrent une entrevue et de la protection pendant leur route s'ils étaient réellement obligés de quitter le pays. Le roi ne répondit pas à la première demande quoiqu'elle lui fut renouvelée plusieurs jours de suite, mais il accéda à la seconde et promit des soldats pour protéger le retour des étrangers. Je ne suis pas, leur dit-il, votre ennemi personnel, mais je suis forcé de céder aux demandes de vos adversaires; toutefois huit jours vous sont accordés pour vous préparer au départ, et pendant ce temps pas un de vos ennemis ne s'approchera de vous. Cette parole eut son accomplissement, mais la sordide avarice de l'un des magistrats plaça, auprès de la maison des missionnaires, des hommes qui les y tenaient comme emprisonnés, veillant à ce qu'aucun objet ne fût donné à leurs amis; le magistrat voulait prendre possession de tout ce qu'ils ne pourraient pas emporter. A part quelques hommes retenus auprès d'Oobieh, et qui exprimèrent aux missionnaires leur intérêt, un ami qui vint prendre congé d'eux, et les pauvres à qui ils avaient fourni du pain en les occupant, et qui les accompagnèrent hors de la ville avec des cris de détresse, ce pays, qui voyait tristement s'en aller ses meilleurs amis, n'éprouva ni sympathie, ni regret, et le cœur froid de l'Abyssin montra qu'il aime de l'homme la bourse et non la personne. M. Isemberg, à qui on doit ces détails, parle ainsi de leur retraite :

« Nous avons été chassés d'un pays où nous nous esti-

mions heureux de pouvoir annoncer, à une Eglise tombée, les richesses de l'Evangile; plusieurs circonstances nous faisaient espérer que le temps de son salut était proche. A notre départ, nos cœurs se déchiraient et nos âmes étaient accablées de tristesse. Nous ne trouvions quelque consolation qu'auprès de ce céleste ami qui nous a soutenus de sa main, et qui nous a accordé la force de soutenir notre épreuve. C'est cette même main qui, invisible et pourtant étendue sur nous, a tenu nos ennemis dans la crainte pendant notre voyage, et préservé nos personnes de tout accident fâcheux. Nous pûmes prendre les plus précieux de tous nos meubles et ustensiles légers; nous les fîmes transporter par des hommes jusqu'à Halai; d'Halai à Shumfito tantôt par des hommes, tantôt par des bœufs, de Shumfito à Massowak par des chameaux. Le Kaimakam de cette ville nous envoya, de son propre mouvement, son janissaire avec deux soldats turcs, pour nous conduire de Nayb et les Shohos à Massowah. Ici, nous prîmes deux petits canots, et nous arrivâmes, par la grâce de Dieu, sains et saufs à Idda. » De cette ville, MM. Isemberg et Blümhardt vinrent au Caire, et ils y arrivèrent sans accident le 24 juin. Ainsi échouèrent leurs nobles efforts, ainsi s'évanouirent leurs chrétiennes espérances, et ainsi se ferma, pour ne plus s'ouvrir de longtemps peut-être, la porte par laquelle ils étaient entrés naguère, si empressés et si joyeux. Il faut bien de la foi au missionnaire pour supporter les épreuves de son zèle, et quoique ses efforts ne soient jamais vains auprès du Seigneur, il lui est bien pénible de les savoir parfois inutiles pour les âmes qui en étaient les objets. Cette tristesse se conçoit mieux qu'elle ne s'exprime; mais, chose admirable, elle enfante un plus grand dévoûment au lieu de produire le découragement, et l'amour des missionnaires s'affermit des crises mêmes qui semblaient

devoir l'ébranler. Jamais, plus qu'après leur retraite, les serviteurs de Christ, dont nous parlons, ne désirèrent faire du bien aux habitants de l'Abyssinie, et c'est sous l'influence même d'une grande ingratitude, qu'apôtres des derniers temps et méconnus des chrétiens de nom, ils résolurent de se tourner vers les Gentils.

Bien au sud de l'Abyssinie se trouve le royaume de Shoa ; sa capitale, Marfood, paraît encore inconnue des géographes ; le royaume lui-même est compris, d'après la carte de Salt, entre les 9° et 11° latitude nord, et le 38° et 41° longitude orientale. C'est dans ce pays lointain que les missionnaires se proposèrent d'apporter le message du salut. L'un d'eux se souvint que quand il était encore à Adowah, le roi de Shoa l'invita à visiter son royaume, et cette circonstance le décida à tenter sur-le-champ un premier voyage. Il arriva à Moka le 28 mai, il y trouva un domestique du prince de Shoa, qui l'engagea à poursuivre sa route et lui donna des directions pour le voyage. Le consul britannique fit une cordiale réception au missionnaire, et lui promit le soutien de toute son influence; mais celui-ci tomba malade et se vit obligé de revenir au Caire d'où il était parti. Plus décidé que jamais à entreprendre cette nouvelle mission, il s'en entretint avec son collègue, M. Isemberg, et tous deux résolurent de partir ensemble pour le royaume de Shoa. Leur projet est de se rendre auprès du roi, dans sa capitale, d'obtenir de lui la permission d'évangéliser son peuple, et d'étendre leur ministère, plus tard, jusqu'aux tribus païennes de Gallas, fort nombreuses au sud de ce pays. Dans le cas où le prince ne permettrait pas aux missionnaires de s'établir auprès de lui, ceux-ci ne doutent pas qu'ils ne puissent se fixer au milieu des Gallas, et ici le champ serait encore vaste et intéressant. Les consuls des Etats-Unis et de l'Angleterre ont donné aux missionnaires

toutes sortes de recommandations; mais les messagers de paix se confient surtout au Dieu qui les envoie; «que l'Eternel des armées, » dit l'un deux, au moment d'entrer dans une entreprise toute de foi et de dévoûment, « que l'Eternel des armées soit notre guide, notre défenseur, notre force, notre lumière et notre vie, et puisse sa grâce habiter dans nos cœurs !»

VARIÉTÉS.

Guerre des Boers contre les Zoulas.

Nos lecteurs connaissent déjà les causes et les premiers incidents de l'émigration des fermiers hollandais au nord de la colonie du cap de Bonne-Espérance; également funestes à l'œuvre des missions dans ce pays, leurs défaites et leurs victoires ont dû être rapportées dans cette feuille (1). Telle est encore aujourd'hui la connexion de leurs succès ou de leurs revers avec l'avenir de ces peuples qu'on cherche à évangéliser, que force nous est de revenir, pour l'intelligence de leur histoire, sur un si lamentable sujet.

Retief ne vivait plus, infortunés comme lui, ses amis avaient péri de même, et la retraite des missionnaires était devenue une nécessité. Autant Mousselékatsi avait été avide, autant Dingaan avait été traître et cruel; autant el tyran du nord avait été puni de sa témérité, autant son rival devait se repentir de son insigne trahison. Il eut pour lui l'avantage des premières attaques; mais, bientôt refoulé dans son pays, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'un

(1) *Voyez* XIIIe année, p. 365.

ennemi redoutable irait l'y attaquer. En effet, après s'être emparé de Port-Natal, on a vu qu'une première défaite l'avait forcé à reculer devant les émigrants; on pensait alors que, pour éviter de nouveaux malheurs, le gouvernement anglais rappellerait les Boers; nous ignorons si cette invitation leur a été adressée; si elle leur avait été transmise, ils l'eussent rejetée, puisqu'ils ont continué le cours de leurs terribles vengeances. De la capitale même de Dingaan, leur nouveau chef, André Prétorius écrit sous la date du 22 décembre de l'année dernière :

« Nous marchâmes partagés en cinq divisions, commandées par autant de chefs. Notre seul but était de recouvrer ce que les ennemis avaient enlevé à nos compagnons. Nous fîmes prisonniers plusieurs Zoulas, et nous leur donnâmes des drapeaux blancs en signe d'amitié. Nous les priâmes de se rendre auprès de leur roi pour lui dire que s'il consentait à nous rendre les chevaux et les fusils qu'il nous avait ravis, nous ferions volontiers la paix avec lui. Je renouvelai ce message une seconde fois, mais je ne reçus pas de réponse. Le samedi 15 décembre, nous découvrîmes l'armée de Dingaan campée dans une position fort avantageuse. Aussitôt, je m'avançai avec 200 hommes; mais ces forces n'étant pas suffisantes, je rentrai au camp. Comme le jour suivant était un dimanche, nous nous proposions de le passer dans le repos. La clarté se répandait à peine, que nous vîmes le matin notre camp entouré de toutes parts par les Zoulas. La lutte commença immédiatement de part et d'autre. Les ennemis tirèrent sur nous et essayèrent à plusieurs reprises de forcer notre position. Repoussés, ils se retirèrent à une courte distance. Ils tinrent ferme pendant deux heures et furent fortifiés de cinq nouvelles divisions. On se ferait difficilement une idée de l'aspect du combat après l'arrivée de ce secours; il ne fallait pas peu de

courage pour ne pas en paraître ému. Un dernier effort étant devenu nécessaire, je fis ouvrir quatre portes à la fois de notre camp; par ces portes sortirent des cavaliers qui allèrent charger l'ennemi du dehors, tandis que, du dedans, une forte fusillade était dirigée sur lui. Pendant quelque temps, les Zoulas soutinrent aussi cette attaque désespérée; mais enfin, voyant leur nombre diminuer promptement, ils lâchèrent pied et s'écartèrent en différentes directions. Ceux de nos cavaliers qui purent quitter le camp troublèrent leur retraite. »

Plus de trois mille Zoulas périrent dans ce sanglant combat. Les Boers, poursuivant leur marche, entrèrent sans obstacle dans la capitale de Dingaan; mais celui-ci y avait déjà mis le feu; sa demeure était devenue la proie des flammes. Les fermiers trouvèrent les os de leurs infortunés compagnons; ces derniers restes de tant de victimes portaient l'empreinte de fortes blessures; étendus sur le sol, ils eussent, par leur aspect, rempli d'émotion, dit Prétorius, le cœur le plus dur. Les fermiers les enterrèrent. Puis ils cherchèrent à atteindre le roi des Zoulas; une rencontre eut lieu, qni fut sanglante aussi, puisque mille natifs au moins y périrent; mais elle ne fut pas décisive; les Boers ne pouvant arracher Dingaan à la position qu'il avait prise, lui tuèrent encore cent hommes en revenant, lui enlevèrent une grande quantité de bétail, et enfin rentrèrent à Unkunkinglove.

Le major Charters, officier anglais, était arrivé à Port-Natal avec des troupes; il voulait amener un traité de paix entre les Zoulas et les Boers; ceux-ci se disent prêts à suspendre les hostilités et à les cesser complètement, à la seule condition que Dingaan leur rende tous les objets qu'il leur a enlevés. Peut-être que moins orgueilleux de ses forces, aujourd'hui si affaiblies, le fier monarque du désert acquiescera aux propositions qui

pourront lui être faites; dans ce cas, le même champ s'ouvrira, quoique désolé, aux efforts des missionnaires; dans le cas contraire, on ne peut prévoir que les plus tristes résultats de cette lutte à mort.

Arrivée à Londres de six chrétiens de l'île de Madagascar.

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié les détails publiés dans cette feuille (1) sur la persécution dirigée contre le christianisme et ses disciples dans l'île de Madagascar. Il importe qu'ils les aient présents à l'esprit pour l'intelligence de ces nouvelles communications, qui s'y rattachent intimement et qui les complètent. Rasalama, le premier martyr, était mort; Rafaralahy avait été soumis au même sort et avait montré la même constance; Rafaravary s'était échappée, mais après avoir beaucoup souffert et glorifié Dieu par sa soumission et son zèle autant qu'elle aurait pu le faire par le plus sublime martyre. Jadis idolâtre zélée, elle avait offert à ses faux dieux jusqu'aux nécessités de la vie; chrétienne plus tard, elle apporta plus d'ardeur encore dans le service de son nouveau Maître, mais l'excès de sa ferveur la fit connaître et trois de ses domestiques l'accusèrent auprès du gouvernement. Bientôt pesèrent sur elle de graves accusations; bientôt aussi de fortes amendes, précurseurs de plus grands châtiments, lui furent imposées. Ne pouvant contenir son indignation, son père, qui n'était pas chrétien, mais avait un cœur noble, jeta dans les fers ses domestiques infidèles. Mais au moment, où elle fut délivrée, sa fille, loin de les haïr, conçut un ardent désir de devenir

---

1) *Voyez Journal des Missions Evangéliques*, XIIIe année, p. 119 et XIVe année p. 84 et suiv. et p. 205 et suiv.

l'instrument de leur conversion et de payer d'amour leur ingratitude. Elle se rapprocha de la maison où ils étaient détenus ; elle alla prier avec eux et pleurer sur leur sort, jusqu'à ce que touchés, ils pleurèrent eux-mêmes et dirent à leur maîtresse: » Nous avons pensé qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans votre religion, quand nous vous avons vue avoir pitié de nous, au lieu de nous adresser des reproches, et maintenant nous commençons à sentir en notre cœur ce qu'est cette religion. » L'un de ces prisonniers a déjà beaucoup souffert pour Dieu, et ainsi que lui, ses compagnons donnent l'espérance d'une vraie conversion.

Le zèle de Rafaravary ne se relâchant pas, ni la cruauté de ses persécuteurs non plus, elle fut jetée en prison avec plusieurs de ses amis, privée de ses biens et destinée à une prompte mort. La veille de son supplice était arrivée, et le matin, au premier chant du coq, la main du bourreau allait lui ôter la vie; un incendie éclata, la confusion fut extrême, soldats, gardiens et bourreaux oublièrent la sentence, suspendue, mais non révoquée. Cinq mois durant, Rafaravary, accablée de fers, ne put bouger, ni nuit, ni jour, pas même une main, pas même un pouce. Sa langue toutefois annonçait l'amour de Dieu à son gardien, et l'on a lieu de croire que le cœur de celui-ci fut converti à l'Evangile. Après cette captivité, cette femme courageuse fut vendue comme esclave, d'abord dans une maison privée, puis, dans la capitale, à l'endroit le plus fréquenté, devant ses parents et ses amis, afin que l'outrage fût plus grand, la punition plus sévère; le cœur de la prisonnière se réjouit, au contraire, comme d'un grand honneur, de cette ignominie soufferte pour l'amour de Christ. On sait comment, cédant à la violence des plus affreux traitements, la jeune et intéressante veuve du second martyr de Madagascar,

avait révélé, quoique pieuse et chrétienne probablement, aux ennemis de son bienheureux mari, d'elle-même et de tous les chrétiens, les noms de ceux-ci, exposés désormais à toute la rage d'une haine sans frein; comment Rafaravary, avec quelques-uns de ses amis avait prévenu, par une fuite précipitée, la cruauté d'un gouvernement aussi inhumain, comment cachée dans une maison, elle y était devenue l'objet des recherches d'une bruyante soldatesque, et par quel hasard ou plutôt par quelle admirable dispensation de la divine providence, elle avait échappé à un danger devenu si éminent; comment mu, dans ses entrailles paternelles, d'une tendre sollicitude, l'un des anciens missionnaires de l'île, M. Johns, y était revenu, afin de procurer, si possible, quelque secours ou quelques soulagements à ses enfants en la foi, si durement éprouvés; il nous reste à ajouter qu'ayant été informés de son arrivée, les chrétiens fugitifs de la capitale, résolurent dès lors de se rendre auprès de lui. Des amis, touchés de leur sort, leur en facilitèrent les moyens, de sorte qu'après les périls et les souffrances d'une fuite difficile, ils revirent le missionnaire qui les avait instruits dans des temps meilleurs; leur départ pour l'Angleterre fut aussitôt décidé; encore sur la terre de la persécution, dans ce pays témoin de leurs dangers et de leurs épreuves, le perspective de pouvoir adorer et servir Dieu, sans empêchement, comme sans contrainte, leur devait paraître bien douce. Leur projet était à peine connu des chrétiens de l'île de Maurice, qu'il devint l'occasion d'une manifestation de sympathie qui dut beaucoup aussi réjouir leurs cœurs. Un officier dans l'armée du gouvernement anglais, fit appel à la chrétienne générosité de ses collègues et en un jour il recueillit 1050 fr. destinés à payer les frais de transport à l'île Maurice, des chrétiens de Madagascar. Ceux-ci y arrivèrent heureusement et y

trouvèrent quelques-uns de leurs compatriotes, jadis esclaves, et aujourd'hui libres. De là ils s'embarquèrent pour la baie d'Algoa; ils furent fraternellement reçus par tous les chrétiens de cette ville, en général, et tendrement accueillis par les Hottentots, en particulier. Pauvres, comme on sait, en biens de la terre, mais riches en foi, ces hommes compatissants firent, de leur propre mouvement, une collecte qui produisit environ une trentaine de francs, qu'on donna comme une marque d'affection, aux exilés le jour de leur départ. Au cap de Bonne-Espérance, les voyageurs trouvèrent une vive sympathie dans le docteur Philip, heureux de les voir et de les encourager à exécuter leur projet; enfin ils arrivèrent en Angleterre, dans ce pays d'où ils avaient reçu la lumière de l'Evangile et où ils espéraient trouver quelque repos. Ils y trouvèrent plus que cela, ils y trouvèrent des amis, des frères, un accueil fraternel et empressé, des marques sincères, touchantes et publiques d'une sympathie profonde. Présentés par le missionnaire qui les avait, en quelque sorte, été chercher au sein de la tribulation, présentés par M. Johns aux directeurs de la Société des missions de Londres, ils purent se convaincre dans cette première occasion, de l'intérêt qu'ils inspiraient, mais les directeurs voulant leur en donner une plus grande preuve, voulant aussi montrer au public anglais des monuments vivants de la puissance du christianisme, qui apprend à tout sacrifier, et de la bonté de Dieu, qui délivre des plus grands dangers, ils convoquèrent à une assemblée extraordinaire, tous les membres et les amis de la Société.

Au commencement de juin, Exeter-Hall vit, devant un auditoire nombreux et distingué, des chrétiens venus du pays de la tribulation, et prêts à confesser leur Sauveur

dans l'abandon de la communion fraternelle et sur le sol de la liberté, après l'avoir confessé sous les chaînes et dans les prisons. A la suite du discours du président, M. Freeman retraça les différentes phases de la persécution à Madagascar, et il parla d'autant plus librement de la fidélité de ses amis présents, qu'il n'en était pas compris. Après avoir ainsi rappelé leurs dangers et leur délivrance, pour les faire connaître encore d'une manière plus spéciale, parlant de chacun d'eux, en particulier, il dit : «Rafaravary, est cette femme excellente qui sur le point d'être mise à mort, se prépara en martyr, à son dernier jour, mais que Dieu a conservée jusqu'à ce moment; elle a pris le nom de Marie; en lisant ce que l'Evangile dit de Marie, elle a voulu porter son nom même. Le second est Razafi, épouse de cet homme qui sauva la vie de Rafaravary, quand elle alla cacher sa fuite dans sa maison (il sauva également celle de sa femme). Resté à l'île Maurice, il y attend un navire qui le transporte sur les côtes de Madagascar, afin de délivrer, s'il le peut, de la mort, les victimes de la persécution. Le troisième insulaire ici présent, est Andriánománana, il s'appelle aujourd'hui, Siméon. Le quatrième est Rásoamáka, qui a pris le nom de Joseph. C'est un jeune homme d'un éminente piété. Le cinquième est Ratsarakomba, surnommé David; il but le *tangea* (espèce de boisson contenant du poison); le dernier est encore un jeune homme, Andrainisa, appelé James; son père lui facilita les moyens de quitter l'île; quoique officier de la reine, il pensa néanmoins que son plus grand devoir était de secourir ses amis chrétiens, aussi a-t-il dû lui-même s'enfuir à l'île Maurice pour sauver sa vie.»

Sur la demande de l'assemblée, qui désirait connaître plus particulièrement encore ces intéressants étrangers placés devant-elle, M. Freeman, qui ne s'attendait d'ail-

leurs pas à cette demande, fit à ses amis diverses questions sur leur foi, leurs souffrances et leur délivrance.

A Rafaravary «Quelles sont vos vues sur l'amour de Dieu envers le monde?» — «Le grand amour de Dieu envers le monde, a été manifesté par le don de son Fils bien-aimé, qui vint des cieux pour le salut des pécheurs.» — «Croyez-vous que vous avez dans votre cœur de l'amour pour Dieu, en retour de l'amour de Dieu pour vous?» — «Oui, je crois que par le Saint-Esprit, que Dieu m'a donné, j'ai l'amour de Dieu dans mon cœur, de sorte que je suis venue à Christ; car, autrement qu'attiré par l'Esprit, nul homme ne peut venir à lui.» — «Que pensez-vous de l'état de vos compatriotes, qui ne croient pas en notre Seigneur Jésus-Christ.» — «Ils sont tous morts; ils ne peuvent ni comprendre, ni marcher, et à moins que leurs cœurs ne soient changés par le Saint-Esprit, ils ne peuvent point servir Dieu.» — «Pour quel dessein l'Evangile leur avait-il été envoyé?» — «Pour leur enseigner ce que Dieu a dit au sujet de son bien-aimé Fils: «C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le;» et encore: «Celui qui vient à Dieu par lui ne sera point mis dehors.» — «Quels étaient vos pensées et vos sentiments quand vous fûtes accusée par vos domestiques et près de mourir?» — «Ce n'était pas pour moi un sujet d'étonnement, parce que je me rappelais que les prophètes et les apôtres avaient souffert. Quoique je ne pusse que croire à ma mort, j'espérais en Christ pour la vie éternelle.» — «N'y avait-il dans votre cœur aucun ressentiment contre vos accusateurs?» — «Non, rien ne pouvait m'irriter contre eux; mais tout devait exciter ma compassion pour eux, parce que ce qu'ils faisaient, ils le faisaient sans connaître Dieu et sans croire au Sauveur.»

A Andrianisa. «Quelle fut la portion de la Parole de Dieu qui fit, pour la première fois, impression sur votre

cœur, et vous donna le désir de servir le Sauveur? » — « Les paroles, qui les premières firent impression sur mon cœur et le subjuguèrent, furent celles-ci : Celui qui croit en moi a la vie éternelle ; je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi. » — « Si vous retourniez dans votre pays, auriez-vous le désir de servir Dieu durant votre vie? » — « Oui, et c'est mon espérance, non pas que j'aie en moi-même quelque force pour le faire, mais me confiant en la force de Dieu, mon désir est de le servir aussi longtemps que je vivrai. »

A Razafy. — « Vous êtes fort loin de votre mari, de vos parents, de votre pays, vous êtes ici dans un pays étranger; quels sont vos pensées et vos sentiments aujourd'hui au sujet de ceux que vous avez laissés derrière vous? » — « J'ai laissé dans mon pays mes parents et mes amis, mais ils ne connaissent pas le Seigneur, ils ne connaissent pas le Sauveur. Ce ne serait pas pour moi le sujet d'une grande tristesse que ma séparation d'avec eux si par là ils pouvaient être amenés à connaître la voie du salut. » — « Vous proposez-vous de prier Dieu beaucoup d'avoir pitié d'eux et de les sauver? » — « J'ai déja prié, et je désire prier continuellement Dieu d'avoir pitié de mes amis et de mes parents, que j'ai laissés dans ce pays de ténèbres, et mon désir est qu'à mon retour je puisse travailler à leur salut en leur enseignant la connaissance du vrai Dieu. »

A Rásóamaká. « Votre pays est une terre de martyrs; là a coulé le sang des saints, là, plusieurs souffrent pour l'amour de Christ; mais l'Evangile se répandra-t-il? » — « Il y a des souffrances, il y a des tribulations à Madagascar, mais les chrétiens s'y confient en Dieu; Dieu fortifie leurs cœurs, et je ne crains pas que l'Evangile ne puisse pas s'y répandre. » — « Croyez vous, d'après ce que vous savez de vous-même sur ce sujet, qu'il y en a plusieurs à Madagascar qui, malgré les tribu-

lations, persévèrent toujours? » — « Oui, il y a au moins 170 natifs, que nous étions dans l'habitude de visiter et avec qui nous avions des conversations, qui sont, au milieu des tribulations, désireux, par le secours de Dieu, de persévérer. » D'autres paroles des chrétiens étrangers édifièrent l'assemblée; le dernier qui parla demanda, avec instance à tant d'amis réunis devant lui, de prier pour Madagascar, que les exilés n'oublient pas, et où ils désirent revenir, si Dieu leur ouvre la porte, pour y apporter la lumière de l'Evangile dont plus que jamais ils sentent les bienfaits. On n'apprendra pas sans intérêt que deux jours du mois dernier avaient été consacrés, en Angleterre, à des prières extraordinaires en faveur du pays de ces chrétiens, si intéressants par leur piété. Dans la circonstance solennelle où leurs voix se firent entendre, plusieurs orateurs prirent la parole et s'adressèrent tour à tour à l'assemblée et aux voyageurs étrangers; à l'assemblée, pour l'exhorter à la reconnaissance et à l'action de grâce à la vue de ces frères venus d'un lointain pays et échappés à la mort, qu'ils surent braver; à ces monuments eux-mêmes des compassions divines, pour leur renouveler l'assurance d'une sympathie et d'une amitié fraternelle que leur présence et leurs paroles simples et touchantes avaient accrues encore, et l'assemblée montra, par une abondante collecte, qu'elle était réjouie et reconnaissante.

Le Korannas souscrivant à l'œuvre des Missions.

Les Korannas sont fort connus de nos lecteurs; fléau de nos stations, ils les ont quelquefois désolées et souvent effrayées. Mais sur leur cœur aussi l'Evangile est tout puissant: un missionnaire de la Société méthodiste wesleyenne établi parmi eux parle d'âmes réveillées par

son ministère. Un Korannas même, homme digne par son caractère, est devenu prédicateur au milieu de ses compatriotes. Quand le missionnaire lui dit qu'il devait faire quelque chose pour Dieu qui avait tant fait pour lui, cet homme répondit : « Oui, je dois faire quelque chose pour Dieu, et c'est pour cela que je n'ai jamais laissé un homme ou une femme passer devant moi sans les questionner sur l'état de leurs âmes et leur parler du salut.

Dans l'une de ses tournées, le missionnaire qui nous donne ces détails visita plusieurs villages pour voir quels secours on voulait y accorder à l'œuvre des missions. Les neiges de l'hiver avaient fait un grand mal, cependant on donna, soit des moutons, soit des veaux, soit des chèvres, etc., etc. L'interprète du missionnaire est très pauvre et surchargé de famille; on n'eût jamais eu le courage de demander quoi que ce fût de lui; on savait d'ailleurs qu'il donnerait s'il le pouvait. En effet, il vint lui-même auprès du missionnaire, et il lui dit : « Monsieur, veuillez écrire :

Pour moi.	10 fr.	80 c.
Pour ma femme. . .	7	20
Pour mon fils Abel. .	3	60
Pour mon fils Salomon.	1	80
Pour mon fils Arnauld..	»	60
Pour mon fils Martenas.	»	60
Pour ma fille Maria. .	»	60
Pour ma fille Léna. . .	»	60
Pour mon enfant qui vient de naître, car il doit donner quelque chose aussi. . . .	»	60
	26 fr.	40 c.

NOUVELLES RÉCENTES.

Arrivée de M. William et de ses compagnons de voyage à Sidney; arrivée de M. Medhurst à Batavia.

Deux missionnaires bien connus par leur zèle et par leurs succès, dans des champs d'ailleurs bien différents, étaient partis de Londres, accompagnés de plusieurs aides, dans le courant de l'année dernière (1). M. William, sur le vaisseau missionnaire le *Camden*, arriva sans accident à Sidney (Nouvelle-Galles-du-Sud), le 8 septembre de l'année dernière. Pendant qu'il formait là une Société auxiliaire des missions, dont le zèle et la générosité paraissent devoir être remarquables, la perspective qu'il avait devant les yeux lui paraissait s'embellir et le champ de ses travaux semblait devenir plus intéressant à mesure qu'il devenait moins éloigné. Un vaisseau, arrivé des îles où M. William devait se rendre, lui apporta les plus réjouissantes nouvelles: «Il est parfaitement inutile, lui dit le capitaine, d'avoir à bord, quand on se rend dans ce pays, de la poudre et des armes; les insulaires ne vous demandent que des livres, du papier, des plumes, de l'encre, des ardoises et des missionnaires. Les succès actuels de l'œuvre surpassent les précédents, les missionnaires sont fort aimés du peuple.» M. William pense que si Dieu lui conserve la vie pendant quelque temps encore, ses plus grandes espérances seront surpassées.

Une traversée aussi heureuse fut accordée à M. Medhurst et à ses amis. La conduite de Choo-tih-Lang, chinois converti, dont nous avons dernièrement parlé (2), a été tout-à-fait chrétienne. De plus grands efforts vont donc être faits auprès des Chinois; il résulte de l'ensemble des rapports des missionnaires sur la possibilité de l'évangélisation du céleste empire, qu'on a plus que jamais la chance d'importants succès. Spectacle sublime, que celui d'hommes partis d'une île, au milieu des mers, et livrés ensuite, en des pays si différents, aux mêmes travaux de foi, d'amour et de conversion!

---

(1) Pour le départ de M. William, *voyez* XIII[e] année, p. 329.

(1) *Voyez* p. 236.

Recettes des diverses sociétés religieuses de Londres pendant l'année 1838-39.

SOCIÉTÉS DE MISSIONS

De l'Eglise nationale	F. 1,800,781	30
Méthodiste wesleyenne.	2,120,464	80
De Londres	1,637,262	10
Baptiste	560,403	50
Des Missions Européennes	34,762	»
Pour la ville de Londres.	120,510	»
Auxiliaire de la Société des Missions d'Ecosse . .	150,000	»
Pour les Juifs	418,016	»
Auxiliaire des Frères Unis	108,390	70

SOCIÉTÉS BIBLIQUES

Britannique et étrangère..	2,631,378	50
Trinitaire	76,475	70
Navale et militaire.	70,100	30

SOCIÉTÉS POUR L'INSTRUCTION PRIMAIRE

D'Infant-Schools pour l'Angleterre et les Colonies.	46,250	»
Newfoundland et Britannique pour les écoles.. .	77,590	70
Des écoles du dimanche unies	236,745	30
Des écoles britanniques et étrangères.	130,853	70

SOCIÉTÉS DIVERSES.

Pour l'instruction chrétienne.	33,963	»
Société anglaise de la réformation.	29,825	40
Pour livres de prières et sermons homélitiques. .	238,313	80
Irlandaise (hibernian)	292,560	20
De l'observation du dimanche	13,070	»
Pour les marins anglais et étrangers.	62,500	»
Épiscopale d'aides pour les pasteurs	260,580	60
De la maison des matelots	99,110	50
De l'asile des matelots	25,608	60
De l'église épiscopale sur mer	6,005	10
Irlandaise de Londres.	125,500	»
Nouvelle société anglaise et étrangère de tempérance..	17,878	»
De la Paix (1)	13,737	60
Total. . . .	11,438,637	40

(1) Nous n'avons pu nous procurer l'indication des recettes de plusieurs autres Sociétés qui ont aussi tenu leurs assemblées générales à Londres.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO. — Lettre de M. Lemue, sous la date du 28 décembre 1838.

Arrivée de M. Lauga.

Messieurs et très honorés frères,

« Le jour que notre cher frère et notre chère sœur Lauga sont arrivés à Motito, bien des maux ont été oubliés, et de sincères actions de grâce sont montées vers le ciel. Ce jour est en effet pour nous l'aurore d'une ère nouvelle, puisqu'il nous est permis d'espérer qu'une communion intime présidera à tous nos projets, et que désormais nous pourrons agrandir la sphère de nos travaux, en visitant les villages situés dans les environs de la station. Les deux mois que nous avons passés ensemble ne peuvent que confirmer ces douces espérances; ils ont suffi pour nous faire connaître le dévouement de nos amis, et l'adresse particulière dont est doué notre frère pour tout ce qui a rapport à sa vocation.

Baptême de quatre candidats.

« A l'époque où nous partîmes de Motito, la prédication de l'Evangile continuait à porter quelques fruits. Quatre personnes, savoir trois hommes et une femme,

ont été baptisées avec leurs familles, dans le cours de l'année dernière. Une femme qui avait été retranchée de la communion des fidèles, et qui nous avait donné des preuves réitérées de repentance durant dix-huit mois y fut aussi réadmise, à la grande édification de tous les autres membres. Le nombre des communiants était à la fin de l'année de onze personnes, dont trois demeurant à Lattakou, annexe de Motito.

Ecole.

« L'école va comme par le passé; plusieurs enfants y ont fait des progrès dans la lecture, et la connaissance des Saintes Ecritures. Quarante-trois écoliers y ont reçu l'Evangile selon Saint Luc, et parmi ceux-ci trente ont passé dans la classe la plus avancée, et sont pourvus d'un extrait de la Bible, qu'ils lisent journellement. Nous espérons de pouvoir leur remettre bientôt tout le Nouveau-Testament dans leur propre langue. L'arrivée de M. Lauga nous a aussi mis en état de remplir une lacune qui se faisait vivement sentir dans l'école, je veux dire l'écriture, qui faute d'ardoises et d'autres choses nécessaires à cette branche de l'enseignement, n'avait pas encore pu y être introduite. Il serait cependant à désirer que les planches vernies dont on nous a pourvus fussent remplacées par de véritables ardoises, et que deux petits globes nous fussent expédiés. Notre frère Lauga consacre aussi une soirée par semaine à des leçons élémentaires de chant sacré.

« Un chef motlapé vient de s'établir à l'ancienne Lattakou. Cet endroit renfermant aujourd'hui une population presque égale à celle de Motito, il serait bien nécessaire d'y bâtir une chapelle à peu de frais, dès que nos occupations nous le permettront; par ce moyen les services religieux pourront s'y célébrer avec plus d'ordre; et nos

auditeurs, y trouvant un abri contre la pluie et l'ardeur du soleil, s'y rendront en plus grand nombre.

Voyage de Motito à Mékuatling.

« Le 17 novembre, nous dûmes quitter nos amis pour nous acheminer vers Mékuatling. J'avais résolu de me frayer une route nouvelle par Taun, résidence de Mahura, et par l'ancienne Plaat-Berg. Aucun obstacle ne semblait d'abord s'opposer à cette tentative, et Mahura voulait me la faciliter en me procurant des guides. Mais en arrivant chez lui, nous eûmes le désappointement d'apprendre que cette route était infestée par un parti nombreux de Korannas qui venaient d'attaquer un village.

« Lorsqu'en 1832 j'avais visité Taun pour y chercher les Baharoutzi, on n'y voyait qu'une poignée de misérables huttes; et maintenant du centre de la ville de Mahura, je pouvais distinguer quinze villages, disséminés sur les deux rives de la rivière Hart. Plusieurs de ces villages n'avaient pas moins de cinq à six cents maisons. Au nord de la tribu de Mahura, à environ une journée de distance, se trouvent les Baharoutzi, qui au dire de tout le monde, sont plus nombreux que les Batlapi; à quelques heures au S. O., en descendant la rivière, le fils aîné de Mothibé amenait un renfort considérable, qui allait grossir d'un tiers la ville de Mahura. Ainsi, dans l'espace de quelques milles carrés, l'on trouve une population de plusieurs milliers d'âmes. Comme nous nous étions arrangés pour passer un dimanche à Taun, j'y prêchai deux fois; Mahura lui-même nous reçut avec des démonstrations d'amitié. Les habitants de Motito sont toujours considérés comme ses sujets. Dans une visite qu'il nous fit il y a quelques semaines, il disait : « Mon cœur est touché des souffrances de Jésus; mais j'aime deux

choses : j'aime la Parole de Dieu, j'aime aussi nos vieilles coutumes. »

« Obligés de rebrousser chemin, pour éviter les Korannas, nous longeâmes la rivière Hart, et traversant la Vaal ou Gariep, nous nous dirigeâmes vers le Modder, espérant remonter aux sources de cette rivière et parvenir jusqu'à Thaba-Ounchou ; mais ici encore un incident nous fit voir que nous n'étions pas en sûreté chez les Bushmen. Car un jour, ces Arabes du sud de l'Afrique, vinrent à nous, les uns galopant sur des vaches, les autres accourant derrière les premiers, par groupes de trois ou quatre, le sourire sur les lèvres, comme s'il se fût agi d'un rendez-vous général; sous prétexte de nous faire amitié, cette horde indisciplinée voulait à toute force nous faire dételer ; je m'y refusai d'abord; mais jugeant par leurs cris aigus et leurs gestes menaçants qu'un orage se formait, il fallut temporiser et éviter de les pousser à bout. »

« Bientôt après parut un homme d'une taille démesurée, qui contrastait singulièrement avec celle de ses compagnons; les uns le prenaient pour une femme; les autres soutenaient qu'il avait l'allure d'un homme ; mais les uns et les autres avaient raison ; car, dès qu'il fut arrivé, nous apprîmes que c'était le chef, qui s'était mis en tête de paraître avec des habits de femme. Affectant un air sévère et dédaigneux, il lorgnait nos effets d'un œil hagard et scrutateur : il était évident que nous touchions au moment où tout allait être livré au pillage. Espérant encore conjurer l'orage par la douceur, je tâchai de gagner sa confiance, en lui apprenant qui nous étions et d'où nous venions, et j'eus bientôt la joie de lui voir prendre un ton plus calme ; ma femme prit alors un schall que portait sa petite fille et le lui présenta : ce présent eut l'effet désiré ; le chef parut satisfait, et après

avoir distribué quelques petites choses parmi ses gens, nous pûmes, au bout d'une heure, nous remettre en route, bénissant Dieu de nous avoir délivré des mains des Bushmen.

« De là, nous nous acheminâmes vers le kraal d'Abraham Kok, chef Griquois, redouté dans tout le pays. Celui-ci vint à cheval à notre rencontre, et nous traita avec bonté. Ce jeune homme a dû fuir devant son frère, que Waterboer protége, et qui s'est emparé, au détriment de son frère aîné, du gouvernement de Philippolis; il est réduit à une extrême pauvreté, et l'on craint que le désespoir ne le pousse à bout. Il me pria instamment de le recommander à la Société des Missions françaises, mais comme je n'ignorais pas qu'il est en guerre avec les autres Griquois, je lui fis observer que les circonstances dans lesquelles il est placé, ne permettraient pas à un missionnaire de se fixer auprès de lui.

« Je prêchai le dimanche à trois cents auditeurs, qu'il avait réunis à ma demande. Là encore, j'appris que les Bushmen étaient en fort grand nombre sur la rivière Modder, et qu'ils commettaient souvent des actes de violence sur les Boers. Nous hasarder à passer au milieu d'eux, c'était nous exposer au danger presque certain de nous voir enlever notre bétail et de faire périr notre famille de misère au sein d'un peuple inhospitalier et trop souvent opprimé par les Boers. Il fallut donc songer à chercher une autre route et à nous diriger à travers champ, la boussole à la main, vers la rivière Riet, qui coule parallèlement au Modder. Une fois là, nous fûmes en sûreté; et passant par Béthanie, où M. et Madame Wuras, missionnaires de la Société de Berlin, nous comblèrent d'amitié, nous arrivâmes à Mékuatling après un voyage de cinq semaines. En consultant mes notes, il s'est trouvé que nous avions marché cent cin-

quante heures, à cause des détours que nous avions été obligés de faire; et que la distance de Motito à Mékuatling est de quatre-vingt-dix lieues en droite ligne; mais la vue d'un frère et d'une sœur chéris nous a amplement dédommagés des fatigues et de l'ennui du voyage. Dans ma prochaine lettre, j'espère vous parler des progrès rapides que fait l'œuvre des Missions à Mékuatling et sur les autres stations françaises.

« Recevez, etc. etc.

« LEMUE. »

P.S. « Vous apprendrez avec plaisir que notre voyage et notre séjour à Mékuatling, ont déjà exercé une influence salutaire sur la santé de ma femme. Nous comptons partir la semaine prochaine pour Graham's-town. »—De cette ville, M. Lemue écrivait, sous la date du 22 mars: « Après plusieurs semaines de fatigue passées dans le wagon, nous sommes finalement arrivés à Graham's-town. Une course comme celle que nous venons de faire, suffirait, selon moi, pour satisfaire le plus grand amateur de voyages. Déjà nous regrettons nos pénates. Les jours et les mois qui s'écoulent tandis que nous sommes éloignés de nos Béchuanas, nous paraissent perdus sans retour. Cependant nous avons le même trajet à faire avant de nous trouver à Motito. Hormis l'ennui et les difficultés que l'on trouve d'ordinaire dans ces interminables *pérégrinations*, nous avons eu de grands sujets de bénir Dieu pour la protection toute particulière qu'il nous a accordée. Le 9 février, ma femme a donné naissance à un enfant qui portera les noms de Jean-Prosper Calédon. Ce dernier nom, inconnu dans notre calendrier, nous a été suggéré par les circonstances. En effet, c'est sur les bords de cette rivière, loin de toute habitation humaine, que cet enfant est né. Il fait de bonne

heure l'expérience, que la vie dans laquelle il entre n'est point un séjour de repos et de mollesse. Car à peine eut-il vu le jour, qu'il fallut nous remettre en route, et ce ne fut que vers le soir que nous pûmes arriver à Béerséba, où madame Rolland prodigua à ma femme les rafraîchissements et les soins que réclamaient son état.»

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LAUGA, SOUS LA DATE DU 14 DÉCEMBRE 1838.

Nos lecteurs savent que pour soulager M. Lemue dans ses difficiles et importants travaux, la Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique s'était réunie, sur l'invitation du Comité, et avait décidé d'engager M. Lauga, alors aide-missionnaire à Béthulie, à se rendre à Motito, où de si pressants besoins appelaient un ouvrier actif et dévoué (1). Quittant le champ de ses travaux, le 24 août de la même année, M. Lauga entreprit son voyage à travers les déserts; et il arriva, sans accident, à Motito, le 15 septembre.

« Enfin, dit-il, nous sommes à Motito, grâces en soient mille fois rendues à notre Père céleste, qui s'est toujours tenu près de nous et nous a préservés de toute sorte d'accidents pendant le voyage que nous venons de faire. Nous avons eu aujourd'hui le bonheur indicible d'embrasser notre cher frère, M. Lemue. Nous soupirions depuis plusieurs jours après ce plaisir; sa joie a été également grande, et nous bénissons Dieu de nous avoir accordé cette grâce. Nous lui demandons qu'il nous donne d'être en bénédiction les uns aux autres, et d'être, pour tous, le sel de la terre.»

« Nous avons été heureux de faire connaissance avec

---

(1) XIII[e] année, p. 436.

notre bien aimée sœur, madame Lemue, et réjouis de la trouver passablement bien portante, après avoir souffert des maladies aussi graves, et s'être vue aux portes du tombeau. (1) J'avais quelquefois pensé que je ne verrais jamais Motito; m'y voici maintenant pour y travailler; puisse-t-il m'être donné de le faire avec fidélité et avec zèle.

« J'ai été réjoui, en arrivant, de voir qu'ici comme dans les autres stations françaises, Dieu commence à faire une œuvre dans le cœur des Béchuanas. J'ai eu occasion, plus tard, de connaître plus particulièrement les membres de la petite Eglise. Comme partout ailleurs, il y a plus de zèle chez les uns que chez les autres; mais tous, je l'espère, gardent la foi pour sauver leurs âmes. Il faut, dans ces contrées, où les natifs sont si libres chez eux, vraiment du courage pour résister aux tentations du monde et de la chair, et c'est aussi dans ces occasions que la vraie foi se montre et s'épure. Les personnes qui cherchent le Seigneur d'un manière directe, ne paraissent pas fort nombreuses dans ce moment; il y en a quelques-unes cependant qui demandent: Que faut-il que je fasse pour être sauvé? Dernièrement, une vieille femme de soixante-dix à quatre-vingts ans, vint me trouver pour me parler de son âme; la première parole qu'elle me dit, fut celle-ci: « Je suis un péager. » J'eus une longue conversation avec elle, et il me parut qu'elle sent réellement ses péchés, et qu'elle met son espérance en Christ le Sauveur. Les services religieux ainsi que l'école, sont assez bien fréquentés. Le dimanche matin, en particulier, la chapelle est passablement remplie. Ce n'est pas la population qui manque dans ce moment; mais plutôt le

---

(1) Les lignes qui précèdent immédiatement avaient été écrites deux jours plus tôt.

désir de s'instruire. L'endroit m'a beaucoup plu par sa position ; il semble tout-à-fait favorable à la stabilité d'un établissement missionnaire ; il n'est nullement douteux que la station ne prospère, si le pays reste en paix, et que les natifs ne soient pas obligés de fuir d'un endroit dans un autre, par la crainte d'un tyran comme Moussélékatsi.

« Il m'a été doux de pouvoir, au plus tôt, seconder M. Lemue dans ses occupations diverses. Il tenait régulièrement l'école ; je l'ai bientôt soulagé de ce côté-là. Ce n'est pas sans beaucoup de satisfaction qu'on tient une école où les élèves font des progrès marquants ; il en est ainsi à Motito, surtout sous le rapport de la lecture. Il y a un bon nombre de natifs qui peuvent lire couramment l'extrait de la Bible, par M. Moffat. Nous avons formé, depuis mon arrivée, une classe d'écriture et de chant. Ce sont deux choses que les élèves aiment beaucoup à présent. Il faut espérer qu'ils donneront la même satisfaction sous ces deux rapports que sous celui de la lecture.

« Les habitants de Lattakou qui se considèrent comme appartenant à cette station, ayant appris mon arrivée, sont bientôt venus nous dire : « Maintenant vous êtes deux ; nous nous attendons à ce que vous veniez régulièrement nous annoncer la Parole de Dieu. Nous ne fûmes pas en effet, longtemps sans nous rendre à Lattakou. M. Lemue prêcha dans quatre endroits différents. Nous convînmes que nous irions alternativement tous les deux dimanches. Quinze jours plus tard, je revins à Lattakou avec un interprète, et j'eus le plaisir d'annoncer la bonne nouvelle à un bon nombre d'âmes. Bien qu'à Lattakou on ne puisse pas faire une œuvre suivie, comme sur une station proprement dite, nous espérons que nos efforts seront bientôt bénis pour quelques personnes. Lorsque la semence est jetée dans les cœurs, Dieu peut la

faire germer. Il y a, à Lattakou, deux villages dont les habitants montrent beaucoup d'indifférence et de froideur pour le salut de leurs âmes; loin de nous décourager, cette circonstance nous rend empressés à leur annoncer l'Evangile aussi régulièrement que possible.

« Il n'y a que quelques semaines, que M. Lemue nous a quittés, avec sa famille, pour faire un voyage dans la colonie. Il sera probablement six ou huit mois absent; pendant ce temps, je serai chargé des travaux tant matériels que spirituels de la station. Quand je réfléchis aux différents devoirs qui me sont imposés, je me demande: Comment pourrai-je y suffire? Mais j'ai la douce espérance que Dieu m'aidera, et la pensée qu'il veut bien se servir d'un instrument faible pour avancer son règne au milieu des natifs, remplit mon âme de joie. Nous avons chaque jour du repos, entre la prière du matin et l'école du dimanche, deux services où la Parole du Seigneur est annoncée. Je me sers encore d'un interprète, c'est-à-dire de Saul, l'un des membres de l'Eglise. J'espère que dans quelque temps, j'aurai le plaisir d'annoncer, sans ce secours, l'Evangile dans la langue séchuana même. Le mercredi, nous avons une réunion pour la prédication; et le samedi une réunion de prière pour les membres de l'Eglise. Je vais aussi, de temps en temps, à Lattakou. La semaine, je tiens l'école tous les jours, et le jeudi soir je donne une leçon de chant. A l'égard des travaux matériels, je m'occupe dans ce moment à bâtir une cuisine, dont M. Lemue avait commencé la maçonnerie.

« Recevez, etc.

« J. LAUGA. »

Le Comité vient d'apprendre, par une lettre de M. Bisseux, que le Seigneur visite dans ses jugements la station de Wagenmaker's-Valley et les lieux d'alentour.

Appelé par la Providence divine à un poste qui semblait ne devoir pas présenter d'aussi grandes difficultés que d'autres, M. Bisseux néanmoins a déjà eu beaucoup à souffrir et souffre beaucoup encore. La sympathie de ses amis lui est due; il la mérite par la nature même de ses épreuves aussi bien que par la patience avec laquelle il les endure, et c'est pour la provoquer vive et accompagnée de beaucoup de prières que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le triste tableau de l'état actuel de la colonie du cap de Bonne-Espérance et de Wagenmaker's-Valley en particulier.

STATION DE WAGENMAKER'S-VALLEY.

Extraits d'une Lettre de M. Bisseux, sous la date du 1er mai 1839.

Epreuves de la Station.

« Messieurs et très honorés Frères,

« Ma dernière lettre vous apprenait que l'affranchissement des esclaves avait déjà eu d'heureux résultats pour la cause de la religion à Wagenmaker's-Valley. Une belle congrégation le dimanche, plus de cent enfants dans l'école, et avec cela un certain empressement à profiter de mes instructions, tout était de nature à nous réjouir; mais il n'y a rien de stable dans ce monde. Une épidémie par laquelle Dieu nous visite dans ce moment, vient d'arrêter les progrès que nous commencions à faire. La rougeole a paru au Cap; la mort plane sur nos têtes; tout le monde craint la contagion; chacun se renferme chez soi, et l'on évite tout rassemblement, même pour le culte. Voilà deux mois que la chapelle est pres-

que déserte, et cet état de choses peut durer encore tout l'hiver, que nous ne faisons que commencer. La rougeole n'a pourtant encore sévi que dans quelques maisons à Wagenmaker's Valley; mais comme la mortalité a été grande à la ville du Cap, les colons font tout ce qu'ils peuvent pour éviter l'épidémie. Les nègres n'osent mettre le pied dehors, de peur d'être chassés de leurs maisons, et de n'avoir plus de moyen de se loger; car voilà à quoi ils sont réduits en cas de désobéissance. Vous comprenez qu'il n'y a pas possibilité d'avoir une école actuellement. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je soupire après le moment où je pourrai revoir les membres de mon troupeau afin d'exercer auprès d'eux toutes les fonctions de mon ministère. Puisse cette dispensation du Seigneur opérer, par sa grâce, une vraie repentance dans un grand nombre d'âmes !

« Voici, Messieurs, quelques extraits de mon journal; j'aurais voulu vous les envoyer plus intéressants; espérons que Dieu amènera bientôt des temps meilleurs, et qu'il nous bénira encore.

3 *février.* — « J'ai organisé une réunion de chant sacré, qui se tiendra tous les dimanches après le service de l'après-midi. Les noirs ne savent que quelques cantiques, et encore ne les savent-ils que très imparfaitement; je leur en apprends de nouveaux, je leur apprends aussi les airs sur lesquels ils se chantent. La plus grande partie d'entre eux ne sachant pas lire, et devant par conséquent apprendre par cœur, on conçoit que nous n'avançions que fort lentement.

10 *février.* — « J'ai prêché sur le huitième commandement qui est relatif au vol. Ce péché a toujours été considéré comme une faute légère par la population noire. Il ne faut pas s'en étonner. Un maître n'avait garde de dénoncer son esclave et de le livrer à la justice

pour être puni selon les lois. Le Code pénal condamnant le voleur à plusieurs années de déportation, le maître se serait vu privé de l'esclave et de son travail. On passait donc par-dessus le délit et le coupable ne cessait de le renouveler, parce qu'il pouvait le faire impunément. Aujourd'hui il en est tout autrement, le nègre n'est plus la propriété du blanc, la loi par conséquent va être exécutée dans toute sa rigueur. Il importait que je fisse connaître à mes noirs la grandeur de ce crime d'après la Parole de Dieu et les lois humaines, et que je les exhortasse, au nom de leurs plus chers intérêts, à ne pas attirer sur eux ni leurs familles les malheurs auxquels ce péché expose. D'ailleurs, et j'ai eu besoin de le leur dire, je n'ai qu'à me louer de leur conduite depuis qu'ils sont libres. Ils ont donné un démenti aux sinistres prédictions de leurs ennemis qui s'en allaient répétant : « Une fois affranchis, les nègres ne voudront pas travailler; ils ne feront que voler, tuer et ils incendieront nos maisons. »

17. — « J'ai représenté à ma congrégation que nous avons besoin d'une cloche pour appeler le monde au service et à l'école, et que si chacun voulait donner une très petite somme, nous pourrions facilement nous en procurer une. Cet appel a été bien reçu; chacun a fait inscrire son nom sur une liste que j'ai dressée sur-le-champ; et le montant de la souscription s'est élevé, en un instant, à 100 fr.; somme considérable, si l'on réfléchit qu'elle a été donnée par des hommes qui étaient encore esclaves il n'y a que trois mois.

18 *avril.* — « Les nouvelles qui viennent de la ville du Cap sont très tristes; la rougeole enlève beaucoup de victimes; on enterre jusqu'à vingt personnes en un jour. Il y a trente-deux ans que la rougeole n'a pas paru à la ville du Cap, de sorte que tous ceux qui sont au-dessous de cet âge ne l'ont jamais eue. J'ai recom-

mencé le service divin, qui avait été interrompu pendant un mois; mais seulement une douzaine de personnes y assistent. Le Seigneur nous visite cette année par plusieurs calamités. Il y a une grande mortalité parmi les chevaux; tous les vivres sont à un prix excessif; nous donnons 50 fr. pour un muid de blé. Cependant on ne voit point encore des cœurs humiliés; on ne cherche pas celui qui fait la plaie et qui la bande. « Le cœur de ce peuple est endurci! » Au nord on ne cesse de répandre du sang; tantôt les Zoulas massacrent les colons émigrés, et tantôt ceux-ci font tomber les sauvages par milliers: Dingan vient de perdre une bataille où plusieurs milliers de ses sujets ont été tués (1).

« J'ai éprouvé une grande joie en apprenant que Dieu fait prospérer l'œuvre des missions en France; de pareilles nouvelles encouragent les missionnaires. Veuillez vous souvenir de moi dans vos prières, et croire que je suis toujours, Messieurs et très chers Frères, votre dévoué serviteur.

« J. BISSEUX. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

Réveil à Kishnaghur.

Les détails qu'on va lire pourraient faire naître plus d'un doute, si l'on ne se souvenait pas que la toute-puissance de la grâce s'est, de nos jours, plus d'une fois

---

(1) Voy. dernière livraison, pag. 315 et suiv.

révélée dans ces conversions promptes et nombreuses, dont nous avons quelquefois eu l'occasion de tracer le récit, et dont le souvenir n'est sans doute pas effacé de l'esprit de nos lecteurs. L'évidence est d'ailleurs ici si grande, les faits sont si bien avérés, les témoins si compétents, leur assurance si complète, qu'on ne peut s'empêcher de partager leur conviction et leur joie. Le missionnaire dont Dieu s'est servi pour produire ce bien, avait désiré que le vénérable évêque de Calcutta fît une visite à son troupeau; dans sa tendre et chrétienne sollicitude pour le salut des païens, M. Wilson eût voulu répondre immédiatement à ce désir; ne le pouvant point, il pria son archidiacre de faire pour lui ce voyage, et de lui présenter, à son retour, un rapport sur l'état religieux de Kishnaghur. C'est ce rapport que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.

« A mon retour, dit l'archidiacre, d'une tournée faite avec l'évêque, et terminée à la fin de novembre 1838, nous reçûmes de M. Deerr, missionnaire à Kishnaghur, le récit d'un réveil étonnant parmi les natifs de plusieurs villages aux environs de la station. D'autres lettres sur le même sujet, nous déterminèrent, plus tard, à visiter ces villages, et à nous enquérir de l'origine et des progrès de cette œuvre. Mais retenu par ses devoirs à Calcutta, l'évêque ne put pas accomplir son projet; à sa demande, je consentis, avec beaucoup de plaisir, à visiter la scène de ce mouvement religieux, et à faire toutes les recherches possibles, afin de savoir jusqu'à quel point il faut y voir l'œuvre du Saint Esprit.

« En conséquence, accompagné d'un ami indigène, et du révérend Banerjea, je quittai Calcutta le 8 février 1839. Nous arrivâmes à Kishnaghur le samedi matin, 9 du même mois. Comme nous ne pouvions pas aller visiter les villages avant le lundi suivant, je m'efforçai d'obtenir

de M. Deerr un récit aussi étendu qu'il pût l'être de l'œuvre que j'étais venu examiner. Je reçus de lui les renseignements suivants.

1° *Nombre des pécheurs réveillés.*

« Il y a cinquante-cinq villages, (contenant plus de cinq cents familles), qui sont convaincus de péché, qui croient que l'Evangile de Christ donne seul les moyens de salut, et qui sont prêts pour le baptême. L'une dans l'autre, ces familles représentent six individus chacune; de sorte qu'il ne se trouve pas moins de trois mille âmes ici demandant à entrer dans l'Eglise de Christ.

2° *Origine et premiers progrès de l'œuvre.*

« Nous entendîmes parler, au commencement de 1835, d'une persécution dirigée contre une secte de musulmans et d'Hindous. Ceux-ci étaient appelés les *Kurta Bhoja*, c'est-à-dire adorateurs du Créateur. Ils tenaient leur origine de la secte des Dervish, parmi les Mahométans ; mais ils avaient adopté, outre les principes de cette secte, quelques articles de la croyance chrétienne. Ils adoraient un seul Dieu, avaient renoncé aux idoles, et pensaient que Dieu viendrait au monde sous une forme humaine. M. Deerr croit que leur état d'alors ne datait pas de bien loin. Il apprit qu'ils supportaient la persécution avec beaucoup de patience, et il pensa que, quelque erronés que pussent être d'ailleurs leurs principes, cette circonstance était une preuve de leur sincérité. Il se proposa de leur faire une visite, afin de s'enquérir de leur croyance, et de les conduire, s'il était possible, à la voie du salut. Il se rendit donc auprès d'eux ; et, à sa première visite, il fut convaincu de leur sincérité ; vit beaucoup de bien parmi eux ; plusieurs choses même qu'il dut admirer, entre autres l'affection et l'amour qu'ils avaient les

uns pour les autres. En leur parlant de la religion chrétienne, il ne s'aperçut pas que de grandes impressions fussent produites; mais il leur laissa quelques copies des quatre Evangiles, et il se promit de venir les visiter encore. Il réalisa ce projet au commencement de 1836. Il fut reçu plus cordialement, écouté avec plus d'attention, et une impression fut produite qui parut devoir être favorable à la vérité. Après plusieurs visites de la même nature, le missionnaire proposa d'établir un culte public parmi les natifs. Ces derniers y consentirent; mais non sans une grande répugnance, produite par la crainte d'une plus grande persécution. Cependant ils se rassemblèrent; plusieurs païens se joignirent à eux; ils montrèrent encore beaucoup de crainte et de timidité. Le missionnaire leur demanda à tous, l'un après l'autre, s'ils avaient peur de prier; ils répondirent: « Non, nous n'avons pas peur. » Alors il dit: « Prions; » immédiatement les auditeurs tombèrent sur leurs faces. A cette vue, les païens furent étonnés; habitués qu'ils sont à considérer l'acte même de la prière avec les chrétiens, comme une profession de christianisme. Dès cet instant, tous ces hommes sérieux furent tenus pour des parjures de leur religion; ils perdirent leur caste, et ne furent plus envisagés que comme des disciples de Jésus-Christ. Ils reçurent une instruction chrétienne, et quelques mois après, ils furent baptisés. Une persécution beaucoup plus sévère fut fomentée contre eux. Leurs femmes et leurs enfants leur furent enlevés par leurs parents païens; et pour les leur faire recouvrer, un ordre des magistrats fut nécessaire. Depuis ce moment, la vérité l'emporta; d'autres natifs de la même secte que les premiers vinrent les voir, commencèrent à être mieux disposés à leur égard, et enfin invitèrent le missionnaire à leur prêcher aussi l'Evangile. Il se rendit à leur désir, établit

un culte au milieu d'eux; plusieurs furent convaincus de la vérité du christianisme, et déclarèrent hautement que c'était là la chose qu'ils avaient longtemps cherchée.

« En 1838, les chefs de dix villages, appartenant à la secte Kurta-Bhoja, manifestèrent leur foi en l'Evangile, et après avoir été instruits furent baptisés au nom de Christ. Aussitôt ils confessèrent leur Sauveur devant les païens et établirent le culte public dans leurs villages. Ce fut l'occasion d'un grand mouvement et d'une grande curiosité parmi leurs parents et leurs voisins. On assista au culte pour savoir ce qu'il était; plus d'opposition, une plus grande persécution s'en suivirent, et toute personne qui fréquentait les réunions fut considérée comme chrétienne. Dans un village l'agitation fut si grande que quand le missionnaire commença à prêcher, on se demanda avec inquiétude : « La peste est-elle donc aussi venue jusqu'à nous? » Un homme réveillé avait deux frères; ils s'enfuirent de la maison pour échapper à la contagion. Le natif devant la maison duquel le prédicateur se tenait debout, fut chassé par les habitants du village qui pensaient qu'il avait amené le missionnaire au milieu d'eux; mais comme cela arrive d'ordinaire dans la persécution, la vérité se répandit, les chrétiens eurent plus de ferveur, les âmes réveillées se multiplièrent, et la parole de Dieu prévalut, de sorte que des tribus entières furent amenées captives à l'obéissance de la foi. Tel est le résultat de ce réveil; quelques natifs sont revenus en arrière, mais le plus grand nombre a persévéré et soupire après le baptême.

« Dans un cas seulement, on a trouvé un individu se disant chrétien par crainte, sans l'être par conviction; il a depuis fait l'aveu de sa faute. Son beau-père était devenu chrétien. Etant allé le voir, son gendre causa avec lui sur ce sujet; par cette seule démarche il passa

pour chrétien lui-même, et à son retour il fut chassé de la caste par ses voisins. Il ne laisse pas aujourd'hui que de donner de l'espérance. Depuis le premier moment du réveil, des catéchistes et des instituteurs chrétiens ont évangélisé les natifs ; le missionnaire doute peu de la sincérité de ces derniers. On voit par ce résumé de l'origine et des progrès de l'œuvre que tout y est naturel et répond à l'idée que nous nous en étions faite ; nous espérons que c'est l'œuvre de Dieu, mais nous devons en parler avec précaution et attendre encore.

3° *Etat actuel du réveil.*

« M. Deerr pense que parmi les cinq cents familles candidats au baptême, deux cents sont préparées à ce saint sacrement, ce qui donne le nombre de douze cents natifs prêts à entrer dans l'Eglise du Seigneur. Je fis à leur sujet les questions suivantes :

« Croyez-vous qu'aucun motif humain n'a contribué à ce qu'ils devinssent chrétiens ? Quelque chose de terrestre peut-être peut y avoir contribué, mais rien pourtant que la religion elle même ne produise indirectement. Elle nous commande l'amour et la sympathie, et elle nous enseigne à nous prêter aide l'un à l'autre dans le besoin. Voilà le seul motif terrestre qui ait pu agir sur les natifs ; l'Evangile est une religion d'amour ; plusieurs d'entre nos amis sont dans la détresse ; ils n'y étaient pas quand, pour la première fois, ils se présentèrent comme candidats au baptême ; cette détresse a été causée par une inondation qui a détruit les moissons dans tout le district. Tous les villages ont été submergés par les eaux. On envoya des secours aux chrétiens souffrants, dont plusieurs furent sans nourriture pendant des jours entiers. Le missionnaire leur fit passer du riz autant que

ses faibles moyens le lui permirent. Des canots voguaient sur les eaux de village en village, apportant des moyens de subsistance à des frères si éprouvés, et les païens voyant cela disaient : « Voyez comme ces chrétiens s'aiment, sûrement leur religion est la vraie.» Tout ceci peut avoir donné une impulsion aux âmes, mais on ne voit pas comment il pourrait en être autrement. Tandis que les natifs n'ont que cet avantage à être chrétiens, ils en auraient mille à ne l'être pas.

« Les deux cents familles, c'est-à-dire, les douze cents individus que vous dites préparés pour le baptême, ont-ils une connaissance suffisante du christianisme ?

« La connaissance qu'ils en ont n'est pas fort étendue, mais elle est suffisante à des candidats au baptême. Ils connaissent les éléments de la vérité; ils savent par exemple qu'ils sont pécheurs, sujets à la colère de Dieu, que Dieu néanmoins, dans sa miséricorde, a pourvu à leur salut par Jésus-Christ; que celui qui se repent et croit au Fils aura la vie; que le Saint-Esprit seul leur peut faire voir et sentir leurs péchés, et leur donner de se confier en Jésus-Christ, pour le pardon de leurs offenses; qu'il y aura une résurrection des morts, un jugement de tous les hommes, que le juste sera sauvé, que le méchant sera perdu, etc.; ils peuvent réciter le symbole des apôtres, la prière dominicale et les dix commendements.

« Sont-ils prêts à tout quitter pour Christ, à abandonner leurs coutumes païennes et à mener une vie de renoncement?

« Ils en ont déjà donné des preuves par tout ce qu'ils ont souffert; ils s'attendent à de nouvelles persécutions, et ils y sont préparés; ils ont entièrement renoncé à l'idolâtrie et à toutes les habitudes et coutumes que l'Evan-

gile condamne. En un mot, ils désirent se placer sous la direction d'un pasteur chrétien et suivre ses exhortations en toutes choses.

« Quel est, sous le point de vue temporel, leur état présent?

« La plupart d'entre eux, de même que tous ceux qui, chrétiens ou païens, habitent le district le long de la rivière Jelingha, sont dans la plus triste condition; leur misère est inconcevable; l'inondation a entièrement détruit leurs moissons; d'autres moissons viennent, mais on ne peut guère espérer de les faire avant le mois de mars. Si deux ou trois mille roupies pouvaient être recueillies pour leur procurer de la semence, ce serait pour eux une inappréciable bienfait. Ils sont obligés d'emprunter, et s'ils empruntent, ils devront payer au moins cent pour cent. Ce sont les emprunts qui les appauvrissent excessivement, toutes les fois que la moisson leur manque. Il n'y a pas le moindre doute que l'argent ne fût rendu à la prochaine moisson. Ce secours accordé n'engagerait pas les autres natifs à se faire chrétiens, et ainsi n'aurait pas l'inconvénient de remplir l'église de faux fidèles.

« A supposer que les natifs fussent reçus dans l'Eglise par le baptême, quels seraient ensuite leurs besoins spirituels?

« Les ouvriers actuels sont, le missionnaire de la station et M. Alexandre, catéchiste européen, dernièrement envoyé pour assister le premier dans ses travaux; deux catéchistes indigènes, Paul et Ramdhun. Ils se rendent fort utiles en lisant des prières et les Saintes-Ecritures, en prêchant et catéchisant, etc., etc.; six lecteurs, dont la tâche est simplement de lire la Bible, le catéchisme, les traités, etc. Ils ont été choisis principalement dans les villages; ils connaissent les habitudes du peuple et ils se

rendent utiles aussi dans la sphère qui leur a été assignée; un maître d'école anglais à Kishnaghur, Moodha Shoodun. Il a fait ses études au collége épiscopal de Calcuta. Outre ses devoirs d'instituteur, qu'il remplit à l'école anglaise, il a des villages à visiter, des services à diriger, etc. Voilà toutes les personnes engagées dans cette œuvre: il y en a treize pour cinquante-cinq villages. Quelque grand que soit leur désir de concourir au succès du réveil, il leur est tout-à-fait impossible de répondre à la moindre partie des besoins spirituels de tant de villages; ils ne peuvent pas même tenir un service chaque dimanche pour les natifs baptisés. Si donc ceux qui ne le sont pas sont prêts à l'être, quelque chose doit être fait pour leur donner de plus grands moyens d'édification.

« Tel est l'état réjouissant des choses ici, d'après le récit de M. Deerr. Le point important maintenant est de savoir quelle confiance nous devons accorder à ces faits après les avoir examinés en juges impartiaux. Je suis réjoui de voir MM. Wertbrech et Sandys au milieu de nous, parce que nous serons un parti nombreux et d'autant plus capable d'examiner les candidats. Que Dieu nous donne de la sagesse et de la prudence, et puissions-nous trouver qu'en vérité lui-même travaille ici à sa propre gloire et bien évidemment manifeste sa puissante vérité en présence des païens! Demain nous irons visiter les villages.

« Après un jour de repos passé fort agréablement à Kishnaghur, après avoir prêché deux fois aux habitants, et après avoir, le soir, administré le sacrement de la sainte Cène, nous partîmes pour visiter les villages et pour voir jusqu'à quel point notre jugement serait conforme à celui de M. Deerr sur l'œuvre de Dieu dans ce pays. Notre petite caravane était composée de moi-même, des révérends Deerr, Banerjea, Weitbrecht et Sandys. Ces deux derniers vinrent d'une manière tout-à-fait pro-

videntielle et inattendue à Kishnaghur; ils avaient entendu parler de ce réveil, et ils avaient voulu voir ce que Dieu avait fait. Nous fûmes en voyage trois jours; nous visitâmes quatre principaux villages et baptisâmes de cinq à six cents personnes, y compris femmes et enfants. Comme l'œuvre offre à peu près le même caractère dans chaque village, il suffira peut-être de donner un récit un peu étendu de ce que nous fîmes dans l'un : ces détails vous mettront à même de juger du reste.

« Nous nous rendîmes d'abord à Anunda-Bas, grand village peu éloigné de Kisnaghur. Dans ce village, à peu près soixante personnes désiraient être baptisées. Avant d'y arriver, nous eûmes à passer près d'un autre petit village nommé Bengal-Chu, où se trouvent aussi plusieurs familles qui cherchent la vérité. Les habitants entourèrent nos palanquins et nous prièrent ardemment de ne pas passer outre avant d'avoir tenu une réunion. Mes amis missionnaires furent frappés de cette ferveur chez les natifs. C'était quelque chose de nouveau que ces instances de Bengalais demandant une instruction chrétienne. Il nous fut impossible de nous rendre à leur désir, parce que nous avions déjà fait tous nos arrangements et que des devoirs importants en résultaient. Toutefois, nous priâmes notre ami, M. Banerjea, d'adresser quelques paroles à ces hommes intéressants, et de nous rejoindre ensuite; il le fit avec empressement.

« Nous arrivâmes à Anunda Bas vers midi. Des mesures avaient déjà été prises pour le service. Les natifs se réunirent en un petit groupe, devant la hutte de l'un d'eux. Des vêtements jetés sur des pieux formèrent un abri sous lequel on fut moins exposé au soleil. Le nombre des assistants était considérable. Les candidats furent placés en face, sur divers rangs. Nous ouvrîmes le culte par le chant d'un cantique. Je pris ensuite la parole,

Banerjea me servit d'interprète. Je dis à l'assemblée que l'évêque et d'autres chrétiens de Calcuta avaient appris que Dieu leur avait mis au cœur d'abandonner leurs idoles et d'embrasser le christianisme; que nous espérions beaucoup que c'était là une œuvre de Dieu dans leurs âmes, que des vues terrestres ne leur avaient pas fait faire un pas si important et si sérieux, qu'ils avaient bien pesé et compris les devoirs et les obligations de la religion chrétienne, que c'était avec le sentiment de leur état de péché, la conviction de leur salut par l'Evangile, la connaissance des difficultés qu'ils pourraient trouver, qu'ils avaient résolu de devenir disciples de Christ, qu'alors et seulement alors, ils pouvaient espérer que leur changement serait une bénédiction pour eux, et nous-mêmes pourrions nous réjouir de leur conversion. J'ajoutai d'autres paroles à celles-là, puis je les invitai à se joindre à une prière que M. Sandys prononça au milieu du plus grand sérieux que j'aie jamais vu. Ces pauvres natifs, la face inclinée en terre, firent leurs réponses d'une manière intelligible et solennelle. M. Deerr leur adressa un discours affectueux et pressant, sur la nécessité de sentir ses péchés, de croire en Jésus-Christ, de renoncer aux vieilles habitudes et d'obéir au Fils de Dieu. Nous arrivâmes enfin à la partie la plus difficile de notre tâche, l'examen des candidats. Ils furent questionnés sur l'état de leurs âmes, sur leur responsabilité envers leur Créateur, sur le caractère de Dieu, sur le caractère de Jésus-Christ, sur la voie du salut, sur la nécessité d'y entrer: sur leurs motifs, sur leurs espérances, sur les habitudes de leur nouvelle vie. Sur tous ces points et sur d'autres encore, ils donnèrent des réponses que nous n'avions pu espérer plus satisfaisantes; elles dépassaient notre attente, plutôt qu'elles ne restaient en deçà. Deux indigènes seulement furent trouvés en défaut; l'un était

un homme âgé, d'une belle contenance, il ne put répéter le quatrième commandement; il dit qu'il l'avait dans son cœur, mais qu'étant vieux il ne pouvait pas apprendre aussi facilement que les jeunes gens. Nous lui parlâmes avec affection; mais nous pensâmes qu'il fallait nous en tenir à la règle que nous nous étions imposée, qu'aucun catéchumène ne serait baptisé que quand il saurait par cœur la prière dominicale, le *credo* et les dix commandements. Je demandai aux missionnaires présents, s'ils pensaient que quelque chose pût empêcher le reste des natifs d'être baptisés ? Tous unanimement les déclarèrent dignes d'entrer dans le troupeau de Christ. Le sacrement du baptême fut administré par eux à cent cinquante personnes, je pense.

«A ma demande, Banerjea parla aux néophytes des engagements solennels qu'ils venaient de prendre et leur montra ce qu'ils avaient été, ce qu'ils étaient actuellement, ce que leur conduite devait être à l'avenir. M. Deerr parla aux païens, et la bénédiction ayant été donnée, l'assemblée fut congédiée.

« Nous eûmes, comme je l'ai déjà fait remarquer, des réunions semblables dans trois villages, à Bana Bund, Bha Parparah et Sholah; nous examinâmes les candidats, nous les reçûmes dans l'Eglise et nous les exhortâmes à la persévérance. En tout, nous avons, durant l'espace de trois jours seulement, baptisé cinq cent soixante personnes environ.

« Plusieurs peuvent avoir été influencés par des motifs coupables, plusieurs peuvent ne pas comprendre suffisamment ce qu'ils font, plusieurs peuvent avoir été entraînés par l'exemple de leurs familles; je sais que dans quelques villages éloignés, les missionnaires ont trouvé plus d'ignorance et de fausse sécurité que dans les villages plus rapprochés, mais chez le plus grand nombre,

je crois fermement qu'il y a un désir de salut. Je me joins entièrement au sentiment que l'un de nos amis, le révérend Banerjea, qui connaît mieux que nous le caractère des natifs, a exprimé par ces paroles: « Le nombre même de ceux qui ont reçu une instruction chrétienne, l'ardeur avec laquelle ils ont parlé de leurs sentiments, l'intérêt qu'ils ont mis à écouter la Parole de Dieu, joint à la reconnaissance que tous paraissent éprouver de la visite que nous venons de leur faire, ce sont là des preuves convaincantes que le Seigneur est au milieu d'eux. Les réponses que les candidats ont faites à nos questions confirment l'assurance qui naît des premières circonstances; ces réponses nous surprendront d'autant plus, si nous réfléchissons que la plupart de ceux qui nous les ont données, ne savent pas lire et qu'à cause de leur éloignement de Kishnaghur et d'un manque d'ouvriers, ils n'ont que rarement l'occasion d'entendre la Parole de Dieu. Il serait à peine possible que tant d'individus eussent simultanément fait profession d'une religion qui les expose à beaucoup d'épreuves et de troubles, s'il n'y avait pas eu de la sincérité dans leurs cœurs et dans leurs intentions. Je ne puis, en conséquence, m'empêcher de croire que ce réveil est l'œuvre de Dieu, que Dieu a manifesté son salut et ouvertement révélé sa justice en présence des Gentils.

« Maintenant que faire en faveur de nos néophytes? Il est évident que pour continuer l'œuvre, il faut dans les villages des pasteurs, des évangélistes et des maîtres d'école fidèles: sans quelque chose de ce genre, tout reculera. J'ai la conviction que si l'œuvre était ainsi poursuivie, et que, si un évangéliste zélé, prudent, patient, actif et affectueux était placé dans chacun des principaux villages, dans très peu d'années, ce pays serait entièrement chrétien et présenterait un aspect aussi réjouis-

sant et aussi agréable que l'était jadis celui de nos villages d'Angleterre, à l'époque de la propagation de l'Evangile au milieu d'eux. Mais où trouver ces évangélistes et ces pasteurs? L'un de nos chers amis disait : « Ayez foi en Dieu, c'est son œuvre, il y pourvoira. » J'avoue qu'ici ma foi faiblit, et j'ai besoin de dire : Seigneur, augmente ma foi.

« Je suis assuré que le Comité fera tout ce qui dépendra de lui pour répondre à l'appel qui lui est adressé en faveur de ce pays. Le champ est, en vérité, prêt pour la moisson; tous ceux qui aiment la gloire du Sauveur doivent prier qu'il envoie lui-même des ouvriers dans sa vigne et qu'il suscite une grande activité parmi ses serviteurs. Puisse le Seigneur combler de ses plus abondantes bénédictions les travaux de tous ses enfants, et faire fleurir la justice et la gloire devant les nations. Amen!

« DEALTRY, *archidiacre de Calcuta.* »

On ne doute pas du désir du Comité de Londres de poursuivre un œuvre si intéressante. C'est avec joie qu'il annonce que M. Blumhardt, ancien missionnaire de l'Abyssinie, est déjà parti pour Calcuta; et que trois missionnaires destinés pour le nord de l'Inde, se sont également embarqués au mois de juin. Il avait donc raison, le pasteur qui disait en parlant des besoins de Kishnaghur : « Le Seigneur y pourvoira. »

Mission américaine en Syrie.

Nos lecteurs savent que le Conseil américain pour les Missions Etrangères, a entrepris une œuvre d'évangélisation parmi les populations de Syrie, qui furent jadis et pendant longtemps éclairées du flambeau de la foi : cette œuvre n'avance que lentement, mais elle avance, malgré

l'opposition des prêtres, les difficultés nées d'une ignorance profonde, et l'influence funeste de mille préjugés. Moins superstitieuse, la génération qui s'élève offrira, il faut l'espérer, un meilleur accès à l'Evangile et aux lumières. Par les écoles qu'ils fondént, par les livres qu'ils publient, par les nombreux enfants qu'ils instruisent, les missionnaires préparent, sans doute, une ère nouvelle, et la foi doit embrasser et chérir cette perspective naissante. Dans une lettre que nous avons sous les yeux et que l'un des missionnaires a écrite de Beyrout, sous la date du 20 mars dernier, nous trouvons les nouvelles les plus récentes sur cette œuvre importante.

« La tempête d'opposition, dit le missionnaire, qui s'est élevée du sein de l'Eglise grecque, et qui a soufflé avec violence depuis notre retour des montagnes, en novembre dernier, commence à se calmer, et nous voyons à l'horizon des signes avant-coureurs de quelques repos. Le trouble fut produit par la conduite de notre ami D., qui quitta, à cette époque, son Eglise, et passa de notre côté. L'évêque grec l'anathématisa et menaça d'excommunier tous ceux ou qui nous rendraient visite, ou qui liraient nos livres ou qui écouteraient notre prédication. Mais ses paroles ont paru à plusieurs des contes insignifiants, et on l'a laissé les prononcer sans y faire attention. Tous les efforts qu'il lui était possible de faire pour engager les parents à retirer leurs enfants de notre séminaire, il les a faits ; mais vainement, car nous n'avons pas perdu un seul de nos élèves. Plus les autorités ecclésiastiques s'efforcent d'arracher les enfants de nos bras, plus les enfants paraissent s'attacher à nous. Je ne vis jamais au service arabe plus de monde que dimanche dernier. Les deux chambres étaient remplies, et le lieu commence déjà à être trop étroit. D., notre jeune néophyte, nous donne des preuves évidente d'une solide

piété, et il nous est devenu un auxiliaire précieux. Il est maintenant employé comme intendant dans notre séminaire ; ayant su gagner l'affection des enfants, il se montre jaloux des intérêts de leurs âmes. Presque tous les soirs on vient lui rendre visite, et on s'entretient avec lui de sujets religieux. Souvent quinze et même vingt personnes sont présentes, et la discussion devient fort animée. Plusieurs individus se rendent auprès de lui et de Tannoes, qui rougiraient si après nous être venus voir, ils en étaient publiquement convaincus. Par ce moyen plus d'une âme arrive à la lumière, et beaucoup de bien se fait.

« Jeudi dernier, dans la soirée, une réunion de prière pour les natifs seulement, fut tenue dans la chambre de D. Tous les assistants paraissaient prendre à cet acte un vif intérêt ; et dimanche au soir une autre réunion eut également lieu à Y. A. S. et fut composée uniquement de natifs. Puisse le Seigneur bénir ces premières assemblées et s'en servir pour faire un grand bien à tous ceux qui les fréquentent. J'estime que parmi nos amis arabes nous ne vîmes jamais un état de choses aussi encourageant. Ils commencent à sentir la nécessité de faire des efforts tout particuliers pour la conversion des pécheurs.

« Durant l'hiver, deux individus ont ouvertement et fermement pris parti pour la vérité, et ont abandonné les deux Eglises auxquelles ils appartenaient. L'un d'eux était un prêtre catholique à Zahleh ; il est dernièrement parti pour Jérusalem, afin d'éviter la persécution que son Eglise avait soulevée contre lui. L'autre est A. ; il a vivement épousé notre cause, il fréquente nos réunions, et il méprise également et les anathèmes de l'évêque, et les sarcasmes de ses anciens amis. Il a été sévèrement persécuté, mais, tel qu'un roc dans l'océan, il est resté inébranlable.

« L'état de notre séminaire est réjouissant ; nous avons reçu plusieurs demandes d'admission, mais nous n'avons pas pu prendre un seul nouvel écolier aux frais du Conseil. Deux enfants ont été reçus ; les parents se sont chargés de toutes leurs dépenses. Quand vous me quittâtes, vous m'assurâtes que vous plaideriez en faveur de cette institution, j'espère que vous le ferez et avec toute l'éloquence que vous possédez. Tel est l'état encourageant des Druzes aujourd'hui, que nous serions bien réjouis de pouvoir prendre vingt enfants des différents villages situés sur le Mont Liban. Presque toute la population des Druzes du Liban est accessible, et nous croyons découvrir dans leurs cœurs une ferme résolution de devenir chrétiens. Que ne pouvons-nous les instruire ! Recevez nos mille remerciements pour les efforts que vous faites afin de nous envoyer un renfort ; nous n'en eûmes jamais un plus grand besoin. Avec la presse, le séminaire, la prédication en anglais et en arabe, et une foule d'autres travaux qui pèsent sur nos bras, que pouvons-nous faire pour sauver les nombreux habitants du Mont Liban, prêts pourtant à entendre l'Evangile, et, hélas ! à périr s'il ne leur est bientôt apporté. Priez pour nous, afin que nous ne défaillions pas ; priez le Maître de la moisson d'envoyer promptement des ouvriers dans sa moisson ! »

Telles étaient les paroles des missionnaires ; celui qui les a publiées observe que ces réunions de prière tenues par les natifs et composées de natifs, sont un progrès marquant, quoiqu'elles paraissent fort naturelles, au premier abord, au lecteur accoutumé à voir depuis longtemps de pareilles assemblées établies autour de lui. On doit se rappeler que les habitants de la Syrie ne connaissaient que des prières écrites, qu'ils ne priaient même pas, mais laissaient le prêtre lire les oraisons du haut de la chaire. Depuis longtemps, il est vrai, les missionnaires

tenaient des réunions de prière, en arabe, avec les natifs, et c'était là un premier progrès ; mais aujourd'hui, ce sont les natifs eux-mêmes, pressés par leurs besoins, qui prient, et ce progrès est plus grand que le précédent. La piété n'est quelque chose que quand elle est un fait individuel, et elle commence à l'être en Syrie. De l'antique capitale de la Palestine, de Jérusalem, où la vie des anciens temps, semble vouloir briller encore, un natif converti écrit que durant l'absence des missionnaires, lui et deux de ses amis s'unissent en prières, au soir de chaque jour, et que dans quelques-uns des villages répandus autour de la ville, une plus grande attention est donnée à la prédication de l'Evangile. Des ouvriers seront bientôt envoyés dans cette vaste moisson ; le fleuve de la grâce ira donc fertiliser les lieux qui l'ont vu naître.

VARIÉTÉS.

Courte notice sur Finlayson, nègre affranchi à la Jamaïque.

James Finlayson était esclave à Penshurst, propriété de M. Senior. Il était fort dépravé ; danse, ivresse, fornication, il se livrait à tout. Il ne connaissait rien ni de la Bible, ni du chemin du salut, mais vivait sans Dieu et sans espérance dans le monde.

Esclave malgré lui, il eût voulu secouer le joug ; il pensa qu'il y parviendrait s'il savait lire et écrire. Il acheta un livre d'épellation, et il prit quelques leçons. Il ne fit que peu de progrès. Par ce premier livre il reçut quelques impressions sérieuses sur la triste influence du mal, mais sa conduite n'en fut pas changée. A cette

époque (1828) il vint, un dimanche, à Falmouth pour y vendre un peu de miel qui lui appartenait. Dans cette ville deux missionnaires, l'un wesleyen et l'autre baptiste, occupaient chacun une station. L'esclave vint à la maison du premier et offrit son miel. Le missionnaire le renvoya, censura sa conduite, lui montra le péché qu'il commettait, avec une sincère pitié pour son ignorance et son aveuglement. Honteux, sans presque savoir pourquoi, James s'en alla, se rappelant toujours les paroles qu'il venait d'entendre. En entrant dans une autre rue, il vit un certain nombre de nègres, esclaves comme lui, se rendre à la chapelle, et il résolut d'en faire de même. Toutes les places étaient prises ; incapable d'entrer, il se tint debout à la porte, et écouta. Le prédicateur parlait sur ces paroles : *Fils des hommes, jusques à quand tournerez-vous ma gloire en confusion?* L'attention de James redoublait, la vérité pénétrait dans son cœur ; il pensa que chaque parole était dite pour lui, et il pleura. Après le service il se retira, et comme la femme samaritaine oublia sa cruche, dans l'empressement de son zèle et de sa joie, ainsi il oublia son miel ; une profonde inquiétude s'était emparée de lui; son grand souci désormais était d'échapper à la colère à venir, son grand désir d'annoncer à ses amis les choses étranges qu'il avait entendues et qui le remplissaient. A son retour, il s'empressa de se rendre auprès de quelques gens qui passaient pour chrétiens ; mais en eux la lumière n'était que ténèbres. Leurs avis ne lui donnèrent aucune paix. Il entendit parler d'une mission baptiste à Saint-Ann's-Bay. Il alla chez M. Bromley, le missionnaire de la station, et il apprit de lui à connaître le chemin du salut. Il renonça aussitôt à ses péchés, et fit une profession publique de sa foi en recevant le baptême. A peine éclairé, il voulut éclairer ses amis; son cœur, rempli de l'amour de Dieu, ne pouvait se con-

damner au repos; allant d'un village à l'autre, il invitait les nègres à venir écouter la parole de Dieu. James prit par la main et conduisit aux pieds de Jésus plusieurs natifs dont la vie honore aujourd'hui l'Evangile, et d'autres aussi, dont les âmes sont déjà bienheureuses devant le trône de l'Agneau.

Malgré sa conduite licencieuse, James était autrefois l'esclave favori de ses maîtres, l'objet d'une bonté toujours croissante; mais maintenant que sa vie réformée, que sa fidélité plus entière, que sa personne plus respectable méritaient de nouvelles attentions, ou du moins la continuation des mêmes égards, il se vit exposé à leur mépris, à leur haine et à leurs mauvais traitements. Comme si ses anciens vices avaient été des vertus; comme si ses nouveaux sentiments étaient des vices, pour le détourner du christianisme et le faire revenir à ses premières folies ils employèrent tout, artifices du raisonnement, grossièreté des injures, et abondance des menaces. Son maître, ne pouvant vaincre sa constance, et voulant la briser néanmoins, l'envoya à son ami, gouverneur d'une maison de correction. Là, James fut chargé de chaînes, attaché à un joug avec un malheureux comme lui, cruellement fouetté par des conducteurs inhumains, et obligé de traîner, ainsi qu'un cheval, de lourds fardeaux. Il fut étendu par terre et châtié avec une horrible barbarie; dans l'intervalle des coups, on lui disait: « Voulez-vous maintenant cesser de prier? » — « Non, » répondait-il, résolu de perdre la vie plutôt que d'abandonner le trône de la grâce, d'où étaient descendues sur son âme tant de forces et de consolations. Dieu ne l'oublia pas, ni les chrétiens non plus; car tandis que Dieu le fortifiait dan son âme, ses amis subvenaient aux besoins de son corps et suppliaient ses durs bourreaux d'adoucir leur cruauté. Sa santé s'altéra enfin, alors il fut renvoyé à son maître,

mais si souffrant qu'il fut incapable de travailler pendant plusieurs mois. Il apprit à lire la Bible depuis, et fit des progrès sensibles dans la connaissance et dans la grâce. Il recommença aussi ses travaux d'évangélisation.

A la prière de James et de ses amis, une station avait été fondée au lieu de leur résidence. L'Evangile y fut annoncé avec succès pendant l'espace d'un an; ses divines consolations tombaient, comme un baume, sur les cœurs flétris, malheureux et souffrants, des enfants de l'esclavage, qui contemplaient, du sein de leur servitude, et avec les délices d'une joie pure, la perspective d'une délivrance prochaine, sûre, éternelle, au-delà de la tombe, et des douleurs qui y conduisent. Mais un orage venait de se lever sur l'île, et Dieu permit qu'il s'étendît jusqu'à ce paisible troupeau. Sur des habitations éloignées, les nègres avaient voulu conquérir leur liberté par la force; leur tentative ayant échoué, les représailles vinrent et embrassèrent coupables et innocents. Les partisans de l'esclavage avaient toujours vivement désapprouvé les travaux des missionnaires; dans cette circonstance, ils employèrent tous les moyens en leur pouvoir pour faire retomber sur eux l'odieux du crime. La chose fut impossible, et une haine aveugle pouvait seule la tenter; l'innocence des missionnaires parut claire comme la lumière du jour. Néanmoins une ligue fut formée avec le dessein avoué de chasser les missionnaires et de détruire leurs chapelles. Le lieu qui nous occupe fut désolé, le missionnaire vit sa vie et celle de sa famille dans le plus grand danger, sa chapelle démolie jusqu'aux fondements, les membres de son troupeau cruellement traités, quoique parfaitement innocents, lui-même enfin dut chercher son salut dans la fuite et abandonner ces lieux témoins de son zèle et théâtre de ses succès. James fut envoyé à Falmouth. Bien que presque sûr d'être soumis au même sort que plusieurs

de ses frères en la foi ; bien que supplié par ses amis de fuir dans les bois; prêt à mourir pour Jésus, James se rendit au lieu où la mort semblait l'attendre, où plusieurs missionnaires étaient emprisonnés, où des centaines de malheureux nègres étaient et fusillés et pendus, pour le crime d'avoir fréquenté des réunions de sectaires. James transcrivit ces mots dans un journal qu'il tenait à cette époque.

« Au temps de la loi martiale, quand la persécution s'éleva, et que toutes les chapelles furent renversées, je pris ma Bible et tous mes livres, je les mis dans une boîte, et je les portai dans la cave. Lorsque j'ai un petit moment, je vais dans la cave, je m'assieds, et je m'efforce de lire ; ce que je puis lire est bien peu de chose, mais c'en est assez pour me rendre heureux. Quand je vais dans la cave et que je m'assieds, je pense que Dieu est avec moi.

« Trois semaines après, je fus envoyé à Falmouth ; sur tout le chemin je demandai à voir des chrétiens, mais je ne trouvai personne qui me donnât quelque consolation, non, personne. Quelques hommes me rencontrèrent et me demandèrent si j'allais à Falmouth ; je répondis que oui ; ils me dirent : A votre place nous n'y irions pas ; je dis : Je suis entre les mains du Seigneur.

« Le matin où j'allais partir pour Falmouth, tous les enfants de ma classe vinrent prendre congé de moi, je ne pensais pas que je les verrais encore dans ce monde. Nous chantâmes l'hymne qui commence par ces paroles : De mon Seigneur, je n'ai pas honte. » Leurs larmes, il paraît, étaient trop abondantes ; ces tendres créatures ne purent pas chanter avec l'ami qui les allait quitter ; ils pleuraient à la pensée qu'ils ne verraient plus sa face.

« Je suis revenu de Falmouth, sain et sauf : c'est le Seigneur qui m'a ramené. Les enfants de ma classe sont

venus me voir cette après-midi. Ils ne savaient que faire avec moi; je leur ai dit : Venez, humilions-nous et rendons grâce à Dieu pour ses bontés envers vous et envers moi.

« J'ai envoyé auprès des chrétiens, je les ai fait venir chez moi, et je leur ai dit : « Mes frères, écoutez ma parole. Cette affliction doit éprouver notre foi ; que ferons-nous ? reculerons-nous ? A Dieu ne plaise ! Nous verrons nos ministres venir encore au milieu de nous ; sinon, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, sera notre ministre. Nous conviendrons alors de prendre la cène du Seigneur une fois tous les trois mois. »

Pendant deux ans, en effet, Jésus-Christ fut le pasteur de ce faible, mais précieux troupeau; la tempête avait pour longtemps éloigné les missionnaires, et les nègres, brebis tristement délaissées, erraient sur la montagne, mais non à la merci du loup. Le Seigneur les protégeait de sa houlette et ne laissait personne les ravir de sa main. James d'ailleurs était pasteur en quelque sorte, il faisait du moins ce qu'il pouvait pour en remplir les difficiles devoirs. Même à minuit, et quand tout aux environs était silencieux, il avait coutume de rassembler ses frères, malheureux autant que lui, et là, en présence du Dieu qui les voyait, il fortifiait leurs mains qui eussent faibli peut-être, et leur communiquait la constance, le courage et le zèle de son âme, profondément chrétienne. Dieu accomplissant, presque à la lettre, la promesse de faire passer ses enfants à travers les eaux, sans être noyés, et à travers le feu, sans être brûlés, délivra ceux-ci, à la fois, des séductions du péché et de la crainte des hommes.

Ce fut en 1834, que M. Coultart put enfin aller occuper le poste dont on avait si violemment arraché son prédécesseur. James fut le premier à se rendre auprès du missionnaire ; il recueillit ensuite les membres épars de

l'ancienne congrégation. On bâtit une nouvelle chapelle, vaste et commode. Le jour où l'on en fit l'inauguration, fut un jour d'allégresse pour James. Son cœur éprouvait tous les mouvements d'une vive joie en voyant, chaque dimanche, la maison du Seigneur encombrée, plutôt que remplie, d'auditeurs attentifs; une nouvelle congrégation se former auprès de la première devenue trop nombreuse, et ces siéges occupés autrefois par des amis et que la persécution avait laissés vides, devenus insuffisants pour ces centaines d'esclaves qui se rendaient en foule à l'église et dont la moitié pouvait à peine y entrer. Il dut comprendre alors que la persécution est comme la tempête qui pousse la vague au rivage pour la laisser revenir ensuite, avec plus de force.

En 1835, James acheta sa liberté; il établit sa résidence près de la chapelle, et il fournit au missionnaire l'occasion de le mieux connaître encore. Peu de temps après, des commissaires furent envoyés pour faire des recherches sur ce qui venait de se passer. M. Senior, s'étant plaint de la réunion de prière qui se tenait sur sa propriété, et ayant détruit le local qui y était consacré, James fut appelé à donner quelques détails sur ce sujet. Il dit: « Quelquefois environ vingt personnes se rendaient à la réunion, d'autres fois il n'y en avait que la moitié. L'un des frères les plus âgés commençait ordinairement le service par la prière, ensuite nous chantions un cantique qui nous était indiqué également par un frère âgé; nous priions encore et nous chantions; une dernière prière terminait la réunion; chacun alors se retirait chez soi. Ces assemblées me faisaient grand bien; elles m'apprenaient à être honnête dans mes actions, à dire la vérité dans toutes les circonstances, à faire à autrui ce que j'aurais voulu en recevoir, et à être reconnaissant pour toutes choses. Autrefois je prenais une grande partie du

temps que je devais à mon maître, et je ne pensais pas qu'il y ait du mal à cela. Je faisais beaucoup d'autres choses coupables; depuis, la religion m'a appris que tout cela était mauvais. Au reste, personne d'entre nous, ajouta-t-il, en réponse à de nouvelles questions, personne d'entre nous, à ma connaissance, n'a jamais pensé qu'il fallait tourner le dos aux autres esclaves, parce qu'ils n'appartiennent pas à la même église que nous. Ce n'eut pas été un sentiment chrétien. A présent je travaille pour moi-même et je fournis suffisamment à mes besoins; mais je suis toujours prêt à secourir mes semblables, quand ils sont dans le besoin. Depuis que j'ai acheté ma liberté, j'ai prêté 30*l.* 5*s.* (fr. 756) à Peter Atkinson, pour payer la balance de son apprentissage; j'ai aussi prêté 12*l.* (fr. 300) à Francis Johnson. J'ai une grande famille à soutenir, ma femme, moi-même, cinq enfants du premier mariage de ma femme, cinq autres de mon propre mariage. Johnson travaille maintenant pour lui-même; il travailla d'abord pour me rembourser la somme que je lui avais avancée, mais il devenait si malade que je dus le laisser travailler pour lui-même; il me paiera quand il pourra, s'il ne le peut pas, je ne penserai plus à mon argent. J'ai donné 73*l.* 6*s.* 8*d.* (fr. 1,833) pour obtenir ma liberté. »

James est devenu diacre de l'église qu'il a si puissamment contribué à former; il s'acquitte avec fidélité de tous les devoirs de sa charge. A moins que la maladie ne le retienne, il est toujours à sa place, chaque jour du repos, dans la maison de Dieu; il dirige l'école du dimanche, et, en l'absence du missionnaire, la réunion de prière. Ses prières sont fort touchantes; l'avancement du règne de Dieu lui tient plus à cœur que l'acquisition des biens terrestres. Son âme est remplie du désir de voir l'Evangile s'étendre; il souhaite surtout que sa lumière

se répande dans cette Afrique ignorante et malheureuse, toujours objet des vœux sincères de tous les esclaves convertis. Lui-même voudrait pouvoir traverser la mer et apporter au pays de ses pères le trésor de la foi. A l'une des dernières collectes en faveur de l'œuvre des Missions, il donna 10*l.* (fr. 250) pour faire apporter l'Evangile parmi les païens ; et dans l'espace de dix-huit mois, il n'a pas contribué pour moins de 50*l.* (fr. 1,250) à l'avancement du règne de Dieu ; plus libéral que la plupart des chrétiens, donnant plus, lui pauvre, que beaucoup de riches, il témoigne par là de la ferveur de sa reconnaissance et de la constante ardeur de son zèle. On pense bien que ce n'est pas le superflu de ses richesses qu'il offre ; c'est le fruit d'un pénible labeur, gagné à la sueur de son front, qu'il vient déposer sur l'autel de Dieu, et ce lui est un gage et une augmentation du bonheur de son âme, à qui les biens célestes suffisent.

On jugera par l'extrait suivant de l'un de ses discours, de l'ardeur avec laquelle il exhorte quelquefois les chrétiens qui l'entourent : « Vous dites : Quand devrons-nous envoyer nos petits enfants à l'école ? Quand sont-ils capables d'y aller ? Je réponds : aussitôt qu'un enfant est capable de dire : ma mère, donne-moi un morceau de cacao, et vous savez que c'est la première chose qu'il dit, il faut l'envoyer à l'école ; puisqu'il est capable de demander du cacao à sa mère, il est capable aussi d'apprendre à lire. Autrefois il n'y avait ici ni école, ni liberté pour personne, sinon pour les blancs. Comment avons-nous aujourd'hui l'un et l'autre ? Ce bon pays, qui nous a envoyé l'Evangile, nous a aussi envoyé des écoles et la liberté ; c'est pourquoi nous devons, à notre tour, soutenir les écoles au milieu de nous et en fonder au loin. Nous savons que plusieurs contrées gémissent encore sous l'esclavage. Si nous n'instruisons pas nos enfants, com-

ment pourrons-nous leur envoyer des hommes bons et leur faire annoncer les bonnes choses que nous connaissons? Si vous jetez en terre un épi de blé, vous en voulez recueillir un panier; de même le Seigneur attend que la vérité soit propagée par nous dans le monde. N'usons ni d'épée, ni de poudre, servons-nous de la prière comme d'une arme toute puissante. Mais pour cela, il faut que vos cœurs soient pleins d'amour. J'estime que maintenant que nous sommes libres, nous devons donner notre argent, afin que l'Evangile se répande comme sur les ailes de l'aigle. Que ce soient des Baptistes ou des Wesleyens ou d'autres chrétiens qui fassent le bien, nos cœurs doivent également s'en réjouir. Dieu nous bénira, il nous donnera suffisamment d'herbe pour les chevaux, de graines pour les oiseaux, de yams pour nous, alors que nous couronnerons tout par la prière. Quand Moïse demanda aux Israëlites de contribuer aux frais du temple, il fut obligé de dire: arrêtez: ils donnaient trop. Je ne crains pas encore la même chose de nous, mais j'espère que Blackee donnera gaîment. Souvenons-nous que le Seigneur a fait de grandes choses en notre faveur, et que nous espérons vivre avec lui dans le monde d'en haut. Nous devons, mes chers frères, élargir notre chapelle aussi bien que fonder des écoles. Nous devons nous rappeler que l'Angleterre a donné plus d'argent que je ne puis dire pour nous rendre libres, et qu'il faut chercher à payer cette dette de reconnaissance, en envoyant l'Evangile en Afrique, afin que nos frères et nos sœurs voient cette grande lumière qui a brillé dans nos âmes. Maintenant, envoyons nos enfants à l'école, afin qu'ils n'apprennent pas à jurer, à maudire et à boire du rhum, mais qu'ils soient élevés dans la crainte de Dieu. Frères, j'ai fini.»

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE.—Extraits d'une Lettre de M. Pellissier, sous la date du 15 février, 1839.

L'état de cette station, à son origine l'une des plus florissantes de la Société, est toujours assez critique. Elle continue d'être menacée à la fois par les Caffres et les Griquois; par les Caffres qui peuvent la dévaster d'un moment à l'autre, par les Griquois qui tentent de se l'asservir et de la réduire sous leur dépendance. Nous passerons sous silence toute la partie de la lettre de M. Pellissier, qui a trait à ces tristes événements qui ne sont point inconnus de nos lecteurs et dont le quatrième rapport de la Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique renfermait un exposé complet quoique succinct (1). Nous ne leur ferons part que de la fin de cette lettre, en leur recommandant instamment de se souvenir, dans leurs prières, d'un établissement menacé dans son existence et d'un missionnaire sérieusement éprouvé.

Etat spirituel de Béthulie; baptême de sept candidats et admission de dix catéchumènes.

« Quoique notre position actuelle nous donne beaucoup d'inquiétudes, nous ne cessons toutefois pas d'espérer au

(1) *Voy.* p. 171.

Dieu d'Abraham et de Jacob, qui peut faire tomber les murs de Jérico devant nous et jeter l'épouvante dans l'âme de nos ennemis. Nous sommes entièrement résignés à la volonté du Seigneur; s'il appesantit sa main sur nous, nous nous humilierons; s'il nous environne de ses gratuités, nous l'en bénirons; mieux que nous, il sait ce qui doit être fait; ce que nous pensons devoir nous être nuisible, il pourra le faire tourner à l'avancement de son œuvre.

« Cependant depuis que ces rumeurs de guerre sont survenues, la marche de l'œuvre a été extrêmement ralentie et les progrès de l'Evangile, jusqu'à un certain point, paralysés. Nous avons dû remarquer que depuis qu'il est question d'hostilités, peu de personnes sont devenues sérieuses, quoique nos services religieux continuent à être tout aussi bien fréquentés que par le passé. Il faut le dire pourtant, au milieu de nos épreuves, le Seigneur ne s'est pas laissé sans témoignage en nous faisant du bien. Les personnes qui s'étaient déclarées pour l'Evangile, l'année passée, ont fait des progrès, malgré de si grands obstacles. Nous avons eu la joie, le 21 octobre dernier, de baptiser les sept candidats dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre (1); j'en ai reçu dix autres que j'instruis pour ce saint sacrement, depuis trois mois. Du nombre de nos communiants sont Lepui et sa femme, qui continuent à être un exemple béni sur la station. Ils brillent comme des lumières au milieu des ténèbres. Depuis que ce chef a embrassé l'Evangile, la pratique de la circoncision a reçu un coup de mort, ainsi que plusieurs autres coutumes superstitieuses. On n'a presque plus de confiance aux faiseurs de pluie; leur

---

(1) *Voy.* XIII[e] année, p. 443.

crédit se perd de jour en jour dans l'esprit des habitants de la station.

« Leina et Corasi qui, dès le commencement, se sont distingués par leur zèle à faire du bien à leurs compatriotes, ne cessent de s'employer à éclairer leurs semblables. Ils reçoivent chaque soir une vingtaine d'enfants à qui ils apprennent à chanter les louanges de Dieu et à connaître son amour.

« Notre Eglise compte aujourd'hui quatorze membres ; outre les dix aspirants au baptême, quatre personnes ont reçu de bonnes impressions; nous n'osons pas encore les considérer comme converties, nous avons de grandes espérances pour leur avenir.

« Comme vous connaissez, messieurs, la marche que je suis dans mon œuvre, je n'ai pas besoin de m'étendre sur ce point. Le dimanche, j'ai deux services religieux en langue séchuane, et autant en hollandais, lorsque les Bastaards des environs de Béthulie viennent écouter la prédication de l'Evangile. Le mercredi soir, je tiens une réunion publique, le jeudi et vendredi, j'ai deux instructions. En outre, je dois tenir l'école journalière, dont la direction est de nouveau retombée sur moi, depuis que M. Lauga a quitté la station pour se rendre à Motito. Après avoir langui, au commencement de l'année passée, l'école devient de plus en plus intéressante; elle continue à être assidûment fréquentée par soixante élèves; nous sommes réjouis des progrès de plusieurs dans la lecture, l'écriture et le chant.

« Ma chère compagne continue aussi à donner tous ses soins à l'école de couture. Elle est occupée, presque depuis le matin jusqu'au soir, à couper des habillements pour les natifs, qui s'achètent, maintenant plus que jamais, des étoffes pour se vêtir à l'européenne.

« Quant à la partie matérielle de l'œuvre, je n'ai que

peu de choses à dire, vu qu'il a paru prudent à la Conférence de ralentir la marche de nos travaux extérieurs, à cause de l'état politique de la station. Depuis cette décision des frères, la maison de M. Lauga a été convertie en une chapelle, où nous célébrons maintenant le service divin.

« Agréez, etc. etc.,

« J. P. PELLISSIER. »

STATION DE THABA-BOSSIOU. — EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. CASALIS, SOUS LA DATE DU 20 MARS 1839.

Besoin urgent de nouveaux ouvriers.

« Vous dire que nous attendons de vous de nouveaux collaborateurs serait sans doute répéter le refrain continuel des lettres qu'on vous écrit d'Afrique. Cependant je crois pouvoir vous assurer que si nos besoins continuent à s'accroître, comme ils l'ont fait pendant les deux dernières années, nos cris harcelleront encore longtemps vos oreilles. Pour ma part, il me faut, vous le savez, un bon aide-missionnaire qui puisse remplacer mon excellent frère Gosselin, et de plus le district confié à mes soins est tellement en disproportion avec mes forces, qu'il me tarde de me décharger de la moitié de ma responsabilité sur quelqu'un. Pourriez-vous croire qu'il y a dans mon voisinage plus d'une trentaine de villages absolument négligés jusqu'ici, et au sein desquels on pourrait, dès demain même, fonder une station? D'autres vous écrivent les mêmes choses, et bien certainement nos instances trouvent un écho dans la Maison des missions. Quoi de plus réjouissant pour nos frères les élèves que d'apprendre qu'ils sont attendus avec impatience et qu'un vaste champ est ouvert devant eux!

STATION DE MÉKUATLING —Extraits d'une Lettre de M. Hagenbach, aide-missionnaire, sous la date du 15 avril 1839.

« Messieurs et très honorés frères,

« Il y a longtemps que j'aurais dû vous écrire pour vous donner quelques détails sur mes occupations; mais je dois confesser que je ne l'ai pas pu, à cause des nombreux travaux qui me sont confiés et dont il n'est pas aisé de se faire une idée en France. Dans notre pays, si un propriétaire veut bâtir, il fait un accord avec des maçons, des menuisiers, des charpentiers, des couvreurs; les travaux, passant d'une main à l'autre, la maison est bientôt finie, parce que tout ce qui est nécessaire à sa construction se trouve plus ou moins bien préparé dans les ateliers. Ici, c'est bien différent, et les quelques détails que je vais donner sur mes occupations vous le diront assez.

« Vous savez que notre station de Mékuatling, quoique fondée à mon arrivée, ne nous offrait pas plus d'avantages que si l'on y était venu pour la première fois (1). Il est vrai que nous y trouvâmes une petite maison en roseaux, qui nous fit d'abord plaisir; mais cette maison ne pouvant nullement convenir à une famille missionnaire, il nous fallut construire quelque chose de moins mauvais. Après avoir bâti une petite maison en pierres, de huit pieds de largeur sur douze de longueur, je m'occupai à rassembler des matériaux pour une chapelle temporaire de cinquante-quatre pieds de long sur seize de large. Je me rendis plusieurs fois à la rivière Calédon, où nous coupâmes une bonne quantité d'arbres pour chevrons, lates, pieux, et nous les charriâmes sur la station. Ce bois est du saule; quelque faible et tendre qu'il soit, nous

(1) *Voy.* XIIe année, p. 439.

sommes heureux de l'avoir. Nous avons, dans les environs de la station, une autre sorte de bois que les fermiers appellent bois blanc, et qui est meilleur que le saule. Comme l'hiver est la saison la plus convenable pour le couper et le scier, j'en arrachai quelques troncs pour en faire des planches. Un ouvrier anglais m'aida pendant dix-huit jours. Durant cet intervalle, nous sciâmes les planches et les châssis de portes et de fenêtres, pour la maison que nous nous proposions de bâtir. Nous construisîmes aussi la chapelle dont nous ne pouvions plus nous passer. Ce bâtiment temporaire est spacieux, mais peu solide. Je sens que nous devrons bientôt construire une salle d'école en briques, pour y tenir les services religieux et l'école. Ces sortes de bâtiments temporaires donnent plus de peines qu'ils n'en valent, de sorte qu'il vaudrait mieux bâtir d'abord en pierres ou en briques. Pour ces constructions légères, il faut autant de bois et de roseaux que pour d'autres plus durables, et ce sont le bois et les roseaux qui coûtent le plus, parce qu'il faut aller les chercher à de grandes distances. Après ces différents travaux, je commençai à extraire des pierres pour les fondements de notre maison, ensuite je préparai des moules pour faire des briques; nous en dûmes faire nous-mêmes la plus grande partie. Dès qu'elles furent finies, je travaillai à la construction de la maison dont je viens de parler, et qui fut élevée à la hauteur des poutres, dans l'espace d'un mois. Comme je ne connaissais pas beaucoup la maçonnerie, je craignais d'entreprendre seul ce bâtiment, aussi priai-je frère Maeder de venir m'aider; M. Rolland nous écrivit qu'il ne pouvait pas venir. Si j'avais eu frère Maeder pour me diriger et m'aider, la maison serait beaucoup mieux faite et beaucoup plus solide, puisque M. Maeder est un homme de l'art. Dès que les murs furent finis, je posai la toiture et je

couvris le tout avec de l'herbe. Ensuite je plaçai les châssis, les portes et les fenêtres. Maintenant la maison est presque finie; elle est composée d'une salle à manger, de deux chambres, d'une cuisine et d'une autre petite pièce.

« Vous voyez, Messieurs, que je suis beaucoup engagé dans la partie matérielle de notre œuvre; mais ne suis-je pas venu ici pour cela? Toutefois je me réjouis bien de ce que plus tard, quand je connaîtrai mieux la langue des natifs, je pourrai mieux aussi seconder, dans ses travaux, mon compagnon d'œuvre M. Daumas. Je prends quelques leçons de temps en temps, et je vais m'occuper, plus que je ne l'ai pu faire par le passé, de l'étude de cette langue.

« Du reste l'œuvre du Seigneur fait, grâces lui en soient rendues, des progrès parmi nous; plusieurs personnes semblent se réveiller et désirent vivre d'une vie nouvelle. L'école offre aussi un aspect encourageant et est bien suivie. Mais je n'entrerai pas dans d'autres détails sur ce sujet; je laisse à M. Daumas le soin de vous entretenir de tous les succès que nous avons la joie d'obtenir sur notre station naissante.

Départ de missionnaires pour le sud de l'Afrique.

Le Comité s'occupe, dans ce moment, des préparatifs du départ de M. Jean-Auguste Pfrimmer, de Strasbourg, missionnaire de la Société, consacré au saint ministère, le 29 avril dernier, et de M. Pierre-Joseph Bouchaud, de Clisson près Nantes, qui accompagne le premier, en qualité d'aide-missionnaire. Tous deux sont destinés pour le sud de l'Afrique, et doivent, avec le secours d'en-haut, aller fonder une station nouvelle dans le voisinage de Motito, près Lattakou. Le Comité eût été heureux de pouvoir leur adjoindre les trois instituteurs et l'imprimeur chrétiens, si instamment demandés et si impatiemment at-

tendus par la Conférence des missionnaires français en Afrique (1). Mais les appels répétés, faits à cet égard soit par le Comité (2), soit par les missionnaires eux-mêmes (3), n'ont pas produit, jusqu'à ce jour, le résultat qu'on en attendait. Il faut bien le dire, ces pressantes invitations n'ont pas été sans fruit; elles ont réveillé l'esprit missionnaire chez plusieurs jeunes chrétiens qui, depuis lors, se sont présentés comme élèves pour entrer dans l'Institut et y faire des études pour le saint ministère. Deux d'entre eux ont été reçus, vers la fin de l'été, dans la maison des missions, et parmi les six candidats qui se trouvent encore sur les rangs, il y a lieu d'espérer que trois au moins seront admis à l'épreuve (4). Mais, à supposer que tous persévèrent dans leur vocation et réussissent dans leurs études, ce ne sera guère avant trois ou quatre années qu'ils pourront quitter l'Institut et entrer dans le champ de l'évangélisation du sud de l'Afrique. Ainsi, malgré ces accroissements de notre collége missionnaire, la Société n'a pas cessé d'avoir un urgent besoin de maîtres d'école déjà formés, d'instituteurs capables autant que pieux, qui, sans être obligés de passer, dans la Maison des missions, un temps quelconque de préparation et de noviciat, puissent être mis de suite à l'œuvre et placés dans nos établissements du Calédon. Les amis de la Société n'ont pas oublié non plus de quelle importance serait, pour la prospérité générale et les progrès rapides du christianisme parmi les Béchuanas, l'établissement d'une presse et la présence d'un imprimeur

(1) *Voy*. p. 187 et suiv. (2) XVe Rapport annuel, p. 34 et suiv.

(3) *Voy*. p. 300 et suiv.

(4) Il y a présentement dans la Maison des missions évangéliques de Paris, y compris MM. Pfrimmer et Bouchaud, sept élèves, dont quatre appartiennent à la Société.

habile et actif au centre de nos florissantes stations (1). Jusqu'à présent, nos recherches pour nous procurer un homme expert dans cette profession, et qui, à la connaissance de son art, joigne une profonde piété et un désir ardent d'avancer, par ses travaux, le règne de notre Seigneur Jésus-Christ, ont été tout-à-fait infructueuses. Nous sommes donc obligés de répéter encore une fois notre appel à cet égard, en priant instamment les personnes dévouées à notre Société de nous prêter leur assistance, dans cette occasion, pour nous aider à découvrir les ouvriers propres aux différentes fonctions que nous venons d'indiquer.

Nous ne terminerons point sans rappeler aux amis de notre œuvre qu'un départ de missionnaires n'a jamais lieu sans exiger de grands sacrifices pécuniaires. Nous avons montré ailleurs que les frais d'équipement et de voyage de quelques ouvriers seulement augmentent d'un tiers les dépenses de la Société, pour l'année où ils sont faits (2). Courage donc, chers et bien aimés frères, zélés promoteurs de notre institution; par vos ferventes intercessions, obtenez-nous des ouvriers d'élite, et par vos riches libéralités, fournissez-nous des ressources nécessaires pour les envoyer dans cette moisson de l'Afrique méridionale, qui réclame, d'une manière si pressante, leur zèle et toute leur activité.

---

(1) *Voy.* p. 189 et suiv. XV[e] Rapport annuel, p. 35.

(2) XIII[e] Rapport annuel, p. 29. *Journal des Missions Evangéliques*, XII[e] année, p. 290.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN-DEÇA DU GANGE.

Baptême de plusieurs indigènes chrétiens; obstacles à la propagation de l'Evangile.

Nous avons eu souvent occasion de parler des obstacles si nombreux et si puissants qui s'opposent dans l'Inde aux progrès de l'Evangile ; nous voulons en citer aujourd'hui d'autres exemples : non pas que nous puissions apprendre quelque chose à ceux qui connaissent tant soit peu l'état de l'Inde, mais ce qu'ils savent déjà, il est bon de le leur rappeler.

Dans la présidence de Bombay se trouve un peuple remarquable sous plus d'un rapport ; ce peuple connu sous le nom de Parsis suit la religion de Zoroastre, adore le feu par conséquent, sans rester étranger néanmoins aux pratiques religieuses des Hindous. Les Parsis sont laborieux, entreprenants, courageux; ils nourrissent leurs pauvres du fruit d'un travail constant, de sorte qu'on en rencontre peu dans les rues. Habiles autant qu'appliqués, ils se distinguent dans le commerce et dans l'exercice de plusieurs métiers utiles ; plusieurs de leurs marchands sont fort riches, plusieurs de leurs artisans sont fort adroits. D'autres sont employés comme domestiques dans des familles distinguées, quelques-uns occupent des postes honorables et lucratifs dans le gouvernement du pays. L'éclat de ces dignités joint à l'abondance de ces richesses donnent aux Parsis une grande influence sur les Hindous et leur assurent un grand respect. Les Bramines s'applaudissent de leur

générosité et des dons qu'ils font aux dieux et aux temples; ils sont flattés de les voir adorer le soleil et honorer les vaches, objets d'une grande vénération pour les habitants de l'Inde. Les Parsis n'avaient pas appris du fondateur de leur antique religion, à honorer les animaux; mais ils durent se soumettre à cette habitude du pays, lorsqu'ils y vinrent chercher un refuge. Ce peuple paraît avoir une largesse de sentiments et de vües que ne possèdent pas les Hindous; les Européens le trouvent fort sociable et tout prêt à adopter l'élégance de leurs manières, la richesse de leurs vêtements, l'opulence de leurs équipages et, en général, tout l'éclat de leur luxe. Quelques Parsis ont envoyé leurs fils en Angleterre, jaloux de leur procurer une brillante éducation. Ils possèdent aux environs de Bombay un cimetière distribué avec beaucoup de soin, et presque objet de culte.

Leur état religieux est triste; le sentiment de leur supériorité leur inspire un funeste orgueil; les avantages de leur position sont un piége tout aussi dangereux; aisés et même riches, mondains, avides de nouveaux biens et tout préoccupés des moyens de les acquérir, ils vivent dans l'oubli de Dieu, satisfaits du peu de coutumes religieuses qu'ils ont retenues, et pleins de mépris pour les superstitions qu'ils ont sous les yeux. On les voit incliner leurs fronts devant la splendeur du soleil quand il se montre à l'horizon, conserver un feu sacré dans le foyer de chaque famille, en adorer plusieurs sortes dans la gaîté des festins, tenir pour coupable et malheureux l'imprudent qui éteint une flamme, éprouver même de la répugnance à étouffer une chandelle; mais si un Parsi sans instruction, domestique même, écoute la prédication de l'Evangile, il ne tire nul avantage des doctrines qu'il approuve; si le voyant attentif, vous lui

témoignez l'espoir qu'il soumettra son cœur à la vérité : « Maître, vous dira-t-il, « quel besoin en ai-je? je n'invoque pas des pierres et des singes, comme le stupide Hindou.»

Cependant l'amour de Dieu est infini et l'Evangile est tout puissant; l'amour de Dieu peut vouloir, l'Evangile peut opérer le salut de ces pauvres et orgueilleux pécheurs; c'est la pensée qui a soutenu les efforts des missionnaires, et c'est la cause adorable de leurs premiers succès. L'un des missionnaires de Bombay connaissait un jeune Parsi rempli de piété, de talents et de bonnes qualités; il avait depuis longtemps reçu une instruction chrétienne, et il donnait pour l'avenir beaucoup d'espoir. Le missionnaire espérait que ses connaissances plus étendues, sa foi plus affermie, son christianisme plus mûri, le rendraient dans peu de temps membre d'une Eglise dont il avait adopté les principes et les sentiments; il pensait aussi, qu'à l'occasion du premier baptême d'un disciple de Zoroastre, un grand trouble serait excité parmi le reste de ses sectateurs. Ces deux perspectives ne tardèrent pas à se réaliser.

Le 28 mars, cinq semaines avant le jour déterminé pour le baptême du jeune Parsi, deux autres Parsis, attachés à des familles respectables, et instruits déjà des vérités de la foi, vinrent trouver M. Wilson et le prièrent avec instances de les admettre dans l'Eglise du Seigneur; dans une lettre qu'ils lui adressèrent, ils lui dirent entre autres choses :

« Après mûr examen, nous avons été convaincus que le christianisme est la seule vraie religion sur la terre, et nous avons fermement résolu en nos cœurs et en nos âmes de l'embrasser, comme l'unique moyen d'obtenir la vie éternelle. Notre dessein en recevant l'Evangile n'est pas d'acquérir de nouveaux biens: car ceux que nous possé-

dons nous suffisent; mais de nous assurer un libre accès dans le royaume éternel de Dieu, en confessant, devant les hommes, celui qui vint des cieux pour sauver les pécheurs. »

Après ses premiers entretiens avec eux, M. Wilson fut convaincu que dans l'un et l'autre, la grâce avait déjà commencé son œuvre; ils avaient une claire intelligence des principales doctrines chrétiennes; ils comprenaient surtout la rédemption de l'homme par le sang de Christ. Ils paraissaient humbles, dociles, sérieux; ils étaient fermement déterminés à confesser leurs nouveaux sentiments, malgré la colère inévitable de leurs parents et de leurs compatriotes. Ils ne semblaient pas étrangers aux divines consolations de l'Evangile. Le missionnaire prit des mesures pour achever leur instruction; lui et les membres de sa famille y employèrent le plus de temps qu'ils purent.

Mais la nouvelle de leur conversion et de leur projet étant bientôt parvenue aux natifs, des nuages se rassemblèrent à l'horizon, avant-coureurs de la tempête. La sollicitude du missionnaire était aussi grande que le danger de ses jeunes amis était pressant; leur sûreté personnelle lui inspirait de grandes craintes, et son cœur demandait à Dieu l'inestimable faveur d'une prompte délivrance. Le 28 avril, les deux candidats étaient auprès de leur ami; des exercices de piété les occupaient; à leur départ, ils parurent craindre quelque mauvais traitement de la part de leurs parents. Le missionnaire leur offrit, pour le moment où ils en auraient besoin, un asile dans sa maison; ne voyant sans doute pas l'imminence du danger, ils se retirèrent. Dhunjeebhoy (le jeune Parsi dont nous avons d'abord parlé), demeura auprès de M. Wilson. Durant la nuit, tout fut tranquille; mais le matin, on vit que de grands éléments de trouble avaient

été préparés par les familles plus particulièrement liées avec les deux jeunes amis. On envoya messager sur messager pour persuader à Dhunjeebhoy de retourner auprès de ses dieux. L'inutilité de ces premiers efforts en provoqua de plus grands. Des bandes se rassemblèrent auprès de la maison missionnaire; plusieurs personnes y semblaient placées comme des sentinelles; on annonça une grande consternation parmi les Parsis dans le fort; on dut concevoir alors les plus sérieuses craintes pour les deux jeunes candidats qui s'y trouvaient. L'un, dans le désordre de cette scène, parvint à s'échapper; on le vit paraître avec un homme qui portait ses vêtements. Il dit que son ami avait été enfermé par ses parents et que lui-même n'avait pu fuir qu'en surmontant les plus grandes difficultés. M. Wilson avait à peine reçu dans sa maison ce chrétien fugitif, qu'accourus en grande hâte, deux Parsis se précipitèrent dans la chambre où se trouvait le jeune homme, mirent avec violence la main sur lui, et essayèrent de l'entraîner malgré sa résistance. Les domestiques des missionnaires eurent quelque difficulté à mettre un terme à cette profanation du foyer domestique, faite dans le parfait oubli des lois qui le protégent. Les peines et les dangers de M. Wilson furent plus grands qu'on ne saurait croire; mais il avait, comme il dit lui-même, mis sa confiance en Dieu, et dès lors il ne craignait plus ce que les hommes lui pouvaient faire.

Soustraits enfin à cette violente persécution ou plutôt placés dans la fournaise de l'épreuve, les deux candidats reçurent le baptême d'eau avec ce baptême de feu dont parle l'Ecriture, et que les disciples de la croix peuvent seuls supporter. Les autorités protégèrent cette cérémonie solennelle et touchante; cependant elles ne s'étaient pas rangées d'abord du côté du christianisme. La cour suprême cita M. Wilson devant son tribunal; un décret

de prise de corps avait déjà été lancé contre ce respectable serviteur de Dieu ; on l'accusait d'avoir séduit un jeune homme encore mineur : le jugement de la cour suprême prouva le contraire ; mais les injures et les menaces qui lui vinrent de toutes parts apprirent à M. Wilson la grossière et violente inimitié de ses nombreux adversaires, la rudesse de sa tâche désormais et le danger de ses deux enfants en la foi. Sa charité le soutenant, il pense au passé avec reconnaissance, à l'avenir sans crainte ; néanmoins il a grand besoin des vœux et des prières des amis de l'Evangile.

Ce n'est pas seulement aux Parsis que la croix est en scandale ; moins orgueilleux mais plus superstitieux, l'Hindou la repousse également et s'oppose à son triomphe avec un égal emportement.

En voici un frappant exemple : Korilas, jeune élève dans une école placée sous les soins des missionnaires, se rendit auprès de M. Weitbrecht, et lui manifesta le désir de devenir chrétien. Ses amis, ayant connu son intention, lui firent des menaces. Ceci le détermina à tenter d'un coup le pas décisif. Son esprit avait longtemps été sous l'influence de la vérité, et il avait, à l'avance, réfléchi aux suites du parti qu'il prenait. Les missionnaires voulant prévenir tout tumulte et diminuer les déchirements, l'engagèrent à s'entretenir avec son père amicalement sur ce point, et à lui lire, si possible, les Saintes Ecritures. Il alla chez son père, qui l'enferma dans un lieu étroit. Peu de jours après, le jeune homme apprenant qu'on faisait des préparatifs pour le transporter dans un autre lieu, loin de l'influence des missionnaires, s'échappa et se retira auprès de ceux-ci ; il protesta contre un nouvel essai de la même nature ; et on dut lui permettre de rester sur les terres de la mission. Le lendemain matin, l'oncle de Korilas vint, avec six hommes robustes, pour enlever de force et ramener en-

suite le jeune homme. Il refusa d'aller, tandis que son oncle, cédant aux remontrances du missionnaire, se retira enfin, mais rempli de rage et de colère. Depuis, le missionnaire parla au père et au grand père de Korilas; ils paraissaient accablés de tristesse, et ils considéraient la conversion de leur jeune fils comme la plus grande calamité qui pût tomber sur leur famille. C'était un spectacle touchant; le vieillard disait, en sanglotant: « Nous avons nourri et vêtu notre fils; c'était l'enfant de nos cœurs; nous l'envoyâmes s'instruire dans votre école, afin qu'il devînt l'appui de notre vieillesse. J'espérais mourir en paix, et voir ma dépouille mortelle honorée des derniers devoirs. Maintenant mon espérance est détruite; l'honneur et la sainteté de notre caste sont flétris, et nous sommes plongés dans un océan de misère! » Pourquoi faut-il que la superstition se mêle à d'aussi nobles sentiments!

Le missionnaire invita, quelque temps après, le père à un entretien avec son fils. On chercha à lui faire comprendre qu'il n'y avait rien de déshonorant pour sa famille dans la conduite du jeune homme; on lui expliqua les doctrines de l'Evangile, et on lui exprima le vœu que lui-même et toute sa famille abandonnassent l'idolâtrie et s'attachassent aux vérités de la foi. Le père répondit qu'il n'était pas préparé à prendre une résolution aussi importante, mais que quant à son fils, déjà fort engagé par ses démarches, il le laisserait devenir chrétien, pourvu que quelque emploi lucratif lui fût accordé. Récompenser un acte de foi, l'accomplissement d'un devoir commandé par la conscience, c'eût été en détruire la valeur, et, malgré sa complaisance chrétienne, le missionnaire dut ne prendre aucun engagement à cet égard. Le père alors voulut parler seul avec son fils, il le fit, mais sans résultat. Dès cet instant il résolut de se venger. Il se rendit auprès

des magistrats; il accusa le missionnaire de tenir prisonnier, en quelque sorte, son fils; un ordre fut envoyé à M. Weitbrecht; on lui signifiait de rendre le jeune homme à son père; M. Weitbrecht répondit que le jeune homme jouissait d'une entière liberté, et qu'il pouvait, à l'instant même, quitter sa maison, s'il le voulait. Le père allait renouveler ses tentatives, décidé à employer tous les moyens possibles pour enlever son fils. Il eût réussi sans doute; la position du missionnaire était délicate, et son cœur déchiré par la pensée que cet intéressant jeune homme allait être ramené violemment dans sa maison et obligé de faire un sacrifice à une idole pour rentrer dans sa caste. Le pauvre enfant ne pouvait y penser sans horreur. Il désirait vivement recevoir le baptême, il y avait droit, il y était préparé; c'était le moyen de le soustraire aux nouvelles poursuites, en le déclarant ostensiblement chrétien. M. Weitbrecht consulta ses amis; tous furent du même avis, et le désir du jeune Korilas fut enfin satisfait, son avenir déterminé, sa délivrance assurée et son âme remplie de joie. Il avait pris le chemin de Calcutta, immédiatement après son baptême, accompagné de quelques amis qui le conduisaient; c'est pourquoi son père cessa toutes ses démarches.

Citons un dernier exemple de la puissance de l'Evangile et de la résistance qu'on lui oppose. Au mois de novembre dernier, les missionnaires de Calcutta furent agréablement surpris par la visite de deux Hindous venus de fort loin pour chercher des lumières; quelques livres étaient parvenus dans leurs villages; ces livres avaient été lus, avaient fait comprendre la folie de la superstition, et les deux voyageurs, députés par leurs amis, touchés comme eux, avaient été chargés d'apporter cette nouvelle. Déjà les faux dieux étaient abandonnés, l'idolâtrie avait été abjurée; quelques âmes timides étaient re-

venues sur leur décision; mais les autres, plus fermes, y avaient persévéré; prêtes à recevoir de nouvelles instructions, elles attendaient; le champ était défriché, il fallait encore une main pour y jeter la semence, la rosée divine pour la faire germer. C'est ce qu'on demandait.

Les deux voyageurs revinrent bientôt dans leurs villages, accompagnés d'un prédicateur indigène et d'autres chrétiens, qu'on avait chargés d'examiner cet état de choses et de présenter un rapport à leur retour. S'abandonnant aux transports de sa joie, qui lui abrégeait le chemin, le prédicateur retourna promptement à Calcutta, pour annoncer qu'on avait trouvé, non pas des pécheurs réveillés, mais de vrais chrétiens. Sur-le-champ, le missionnaire Lacey se rendit auprès de ces nouveaux convertis; il devait être accompagné de son collègue M. Sutton. Sebo, qui avait jusqu'à ce moment servi de lecteur aux natifs, désirait recevoir le baptême; en pensant aux sacrifices qu'il allait faire, aux émotions qu'il allait éprouver, aux paroles qu'il allait entendre, il tremblait de la tête aux pieds. Mais en lui la grâce devait l'emporter sur la nature. Un jour fut fixé pour son baptême et celui de deux autres natifs. Quand la cérémonie fut ouverte et que les candidats s'approchèrent pour être baptisés, l'un des frères de Sebo se jeta sur lui, avec une suite choisie pour cela; sa femme, presque folle, s'avança avec le même emportement et s'attacha à ses vêtements. Puis elle s'éloigna et s'assit; contemplant alors son mari elle se prit à pleurer, comme pleure une femme qui voit, pour la dernière fois, l'époux qu'elle aime. On fit approcher une charmante enfant, à peine âgée de sept ans, afin d'émouvoir et de déchirer le cœur paternel par cette image touchante, et s'adressant au père et à l'époux en présence d'une femme éplorée et d'une enfant baignée de larmes, on lui demanda s'il voulait laisser son épouse veuve et sa fille orpheline. Le néo-

phyte contînt la violence de ses émotions. Un jeune frère parut, se jeta à terre, embrassa ses pieds, les baigna de ses larmes et le supplia de ne pas compromettre son bonheur et celui de sa famille. L'angoisse de Sebo se trahissait au dehors; mais il fut inébranlable; il dit: « Christ m'est plus précieux que tout, et j'ai tout abandonné pour lui. » Le Zemindar s'approcha et lui parla, mais sans succès; un bramine lui parla de même, mais il fut bientôt condamné au silence. On changea de tactique: on demanda que la cérémonie du baptême fût différée d'un jour. M. Lacey consulta les candidats: Sebo dit avec une noble assurance: « Non, on sait au ciel que j'ai fait mon vœu pour aujourd'hui. » Un agent de la police fut nécessaire pour maintenir l'ordre et la tranquillité: une grande foule était accourue et il restait à peine quelque place aux candidats. Debout devant la multitude, et en partie dépouillés de leurs habits, ceux-ci subirent un interrogatoire solennel: « Croyez-vous à un seul Dieu? » — « Oui. » — « Espérez-vous en Christ pour le pardon de vos péchés et le salut éternel de vos âmes? » — « Oui. » — « Tenez-vous les idoles pour de faux dieux, vains et impuissants? » — « Oui? » — « Voulez-vous, jusqu'à la mort, aimer et servir Dieu? » — « Nous le voulons. »

La multitude attentive écouta ces questions graves, et ces réponses aussi sérieuses; elle se retira émue, après que le missionnaire eut épanché l'eau symbolique sur ces généreux confesseurs de la foi; les natifs convertis leur offrirent une main fraternelle, et mêlés ensemble dans une douce communauté de sentiments et d'espérances, tous ces nouveaux amis se dirigèrent vers la demeure du missionnaire, en chantant les louanges de Dieu. De douces larmes coulaient de leurs yeux, une joie profonde remplissait leurs cœurs; ces épanchements libres, tendres, abondants de la foi et de l'amour, après des

scènes si déchirantes, c'était pour des âmes encore ébranlées une précieuse consolation; les païens furent touchés, plusieurs suivirent les néophytes, comme attirés par l'attrait de leur bonheur; et l'on a lieu d'espérer que ce spectacle de souffrances, de déchirements, d'héroïque courage, de sublime dévouement, et de sainte allégresse apprendra à plus d'une âme que le privilége de croire ne peut s'acheter trop cher, même au prix des plus grands sacrifices.

ARCHIPEL D'ASIE.

ILE DE BORNÉO.

Station de Banjermassing.

Nous avons raconté précédemment quand et dans quelles circonstances cette station a été fondée (1). Nous avons fait connaître ailleurs aussi le peuple vraiment barbare des Dayaks, à qui cet établissement a été spécialement destiné (2). Nous répéterons seulement ici, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que la station de Banjermassing, située à une journée de marche de la côte méridionale de Bornéo, appartient à la Société des Missions du Rhin, qui y entretient trois missionnaires, M. Barnstein, fondateur, et MM. Becker et Hupperts.

Le gouvernement hollandais de l'île est très bien disposé pour les missionnaires et les favorise autant qu'il le peut dans leur œuvre. Le champ ouvert devant les pas des messagers de paix est immense et promet une riche moisson. Ceux-ci s'étonnent souvent de rencontrer si peu d'obstacles et de se voir si bien accueillis partout :

---

(1) XI[e] année, p. 84 et suiv. (2) VII[e] année, p. 280.

« En général, écrit le missionnaire Hupperts, chrétiens et païens semblent vivre ici sous l'influence de la crainte du Seigneur. Les prêtres malais eux-mêmes se montrent prévenants envers nous et demeurent la bouche fermée quand nous annonçons l'Evangile. Il faut qu'une certaine crainte de Dieu se soit emparée de ces populations. Nous avons accès dans toutes les maisons ; nous faisons des visites à qui il nous plaît ; partout nous sommes bien accueillis ; et pourtant nous ne flattons personne, mais nous prêchons la vérité telle que nous la trouvons dans la Bible. C'est souvent pour moi une énigme que les dispositions pacifiques de ce peuple. Je me demande comment il est possible que des vérités aussi sévères ne l'irritent pas ; car il nous arrive souvent d'attaquer avec beaucoup d'énergie la paresse des Malais et de chercher à les réveiller de leur sommeil. Ainsi je répands, sans empêchement, la semence de la divine Parole et des centaines d'individus ont déjà entendu la bonne nouvelle du Salut. Les Dayaks aussi en très grand nombre et de toutes les parties du pays prêtent l'oreille à nos discours. Nous ne mettons pas en doute que plusieurs d'entre eux n'aient commencé à invoquer le Seigneur qu'ils nomment *Hatalla,* tandis que les Malais l'appellent *Allah.* »

Les missionnaires ont déjà obtenu quelques prémices de leurs travaux. Dans le nombre des convertis, l'un de ceux qui leur donne le plus de joie, est un Chinois, nommé Inn, autrefois fabricant d'idoles, et dont le fils, Ambon, (c'est-à-dire rosée) âgé de dix ans seulement, montre déjà les plus heureuses dispositions. Inn a pris une femme de la tribu des Dayaks ; il comprend très bien la langue de ce peuple, et amène en foule des Dayaks et d'autres païens aux instructions évangéliques ; son fils n'est pas moins zélé que lui. Se trouvant un jour à une fête de l'idolâtrie, il se mit à arracher aux faux dieux leurs orne-

ments, en criant à réitérées fois : *Patong nanti dipata*, c'est-à-dire, les idoles doivent périr, et personne n'osa mettre la main sur lui, pour le châtier de sa témérité. Il faut dire, à sa louange, qu'avant de renverser les dieux de bois ou de métal dans les temples, il a commencé par détruire les dieux de chair et de sang dans son propre cœur. En voici une preuve. Il n'y a pas très longtemps qu'il fut injurié et honni par une troupe d'enfants ; son caractère irascible et violent l'eût porté autrefois à rendre l'outrage pour l'outrage ; mais il demeura calme et comme quelques personnes l'excitaient à se venger, « Je n'en ferai rien, » dit-il, ouvertement et à haute voix, « le Seigneur Jésus me désapprouverait, c'est à lui « à les juger et à les punir et non pas à moi. »

Un fait réjouissant à consigner ici est que les temples chinois commencent à devenir déserts, comme ce fut le cas précédemment pour l'école chinoise, dès que les missionnaires en eurent établi deux chrétiennes. Les prêtres des faux dieux ne savent quels arguments employer, contre l'Evangile. Un certain nombre de jeunes indigènes et de Chinois réveillés, que les missionnaires préparent aux fonctions d'aides missionnaires nationaux, promettent de devenir, avec le temps, de bons ouvriers dans ce beau champ d'évangélisation. Ils sont placés sous la direction spéciale de M. Hupperts. L'un de ces jeunes gens se nomme Djemi. Voici quelques détails sur lui : « Le 2 août, écrivent les missionnaires, Bingkim nous a raconté que le jour auparavant Djemi avait prié pour obtenir le Saint Esprit, et qu'il lui avait semblé que le Seigneur Jésus ne voulait pas le lui accorder, parce que son cœur n'était pas pur. Pour comprendre cette inquiétude de Djemi il faut savoir que nous avions dit à l'école que le Saint-Esprit n'habitait pas dans les âmes impures. C'est à la suite d'une pareille déclaration

que Djemi était allé chez lui, s'était enfermé dans sa chambre, y avait répandu son cœur devant le Seigneur, et avait prononcé à haute voix, à plusieurs reprises, et d'une manière soutenue, cette prière que Bingkim, sans être aperçu, avait recueillie de la bouche de son ami : « O Seigneur Jésus ! donne-moi aussi ton Saint-Esprit. Il est vrai que mon cœur est impur, impur réellement. Mais purifie-le toi-même et pardonne-moi mes péchés. » Le même Djemi a un caractère très sérieux ; il confesse courageusement Jésus-Christ, et sait déjà fermer la bouche aux Mahométans. Tout nous fait espérer que nous aurons en lui, par la suite, ainsi qu'en plusieurs autres de ses amis, un ouvrier très utile dans le service du Seigneur. » A mesure que la Chine semble devenir de plus en plus inaccessible à l'Evangile et ferme ses portes aux messagers de paix, il est consolant de voir quelques-uns de ses enfants parvenir à la connaissance de la vérité hors de ses frontières. En attendant que cet immense empire puisse devenir la conquête du Roi des rois, les soldats de Christ enlèvent quelques-uns de ses avant-postes et préludent ainsi à de plus vastes et de plus glorieux triomphes.

Les deux nouvelles écoles établies sur les deux rives du fleuve Banjer sont assidûment fréquentées. Les enfants qui les suivent, chantent d'une manière remarquable les cantiques que les missionnaires ont composés dans la langue du pays et adaptés à des airs allemands. « Quand nous arrivons avec un nouveau cantique, écrit le missionnaire Barnstein, ces petits êtres font des sauts de joie, battent des mains, et ils ont bientôt appris un chant que nous leur entendons plus tard répéter dans la maison de leurs parents. C'est ainsi qu'ils en peuvent déjà chanter ensemble une vingtaine très joliment... Comme nous manquons de livres, nous faisons faire des

copies de ces cantiques par les premières classes en assez grande quantité pour en distribuer à tous. Ce travail s'exécute l'après-midi, sous la direction du frère Hupperts. »

Chaque année les Dayaks arrivent en foule, de l'intérieur de l'île, et se rassemblent par troupes à l'embouchure du fleuve, où se trouve l'établissement de la mission. Les missionnaires profitent de ces occasions pour les pourvoir de la Parole de vie, afin qu'à leur retour chez eux, ces indigènes puissent frayer la voie aux messagers du salut. Un chef des Kaponas visita un jour nos frères allemands, accompagné de plusieurs de ses gens. Le Seigneur lui ouvrit le cœur et le rendit attentif à la vérité qui lui était annoncée. Montrant son oreille, puis son cœur. « Cela a pénétré, dit-il, par l'oreille dans le cœur, et le cœur l'a bien saisi. » Il se fit ensuite un plaisir de répéter à sa suite le nom de Jésus; il exhorta son monde à ne pas l'oublier, et comprit aussitôt que puisqu'il avait la puissance dont les missionnaires parlaient, il ne fallait pas manquer de l'invoquer. Tout fait espérer que de retour dans leur pays ces insulaires n'auront pas manqué de divulguer les bonnes nouvelles qu'ils ont appris connaître à Banjeermassing.

Ainsi, selon toutes les apparences, cette station de la Société des Missions du Rhin est destinée à devenir un poste important d'où la lumière de la vérité rayonnera dans toutes les directions, et pénétrera jusqu'au centre d'une île immense habitée par des hommes plongés encore dans les ténèbres et dans l'ombre de la m rt. De si heureux commencements ont décidé les directeurs de cette Société à renforcer cette mission, en y envoyant de nouveaux ouvriers. Il est question déjà de fonder une seconde station à Pulo-Petak.

AUSTRALASIE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Les détails que nous avons eu occasion de publier précédemment sur l'état social et moral de ce pays, ont dû faire connaître les coutumes barbares, les mœurs féroces, la misère profonde des nombreux indigènes qui l'habitent (1). On a vu également que la guerre, accompagnée des horreurs du cannibalisme, a dévasté les stations qui avaient été fondées dans la partie méridionale de l'île (2); les missionnaires sont restés à leur poste; ils évangélisent encore ces lieux que la vengeance a ensanglantés; leurs efforts ne sont pas inutiles; mais la commotion a été si violente que tous les esprits en tremblent encore; seuls paisibles au milieu de ce tumulte, ces serviteurs courageux de Jésus-Christ, annoncent l'Evangile, quoique leur voix soit souvent étouffée par les derniers bruits d'une aussi terrible tempête; ils attendent, en travaillant, de meilleurs jours, et ils espèrent que quand le calme sera rétabli, leurs paroles seront mieux entendues, et qu'ainsi on préviendra, peu à peu, le retour de pareils malheurs.

Cette espérance, née de la foi, est justifiée en quelque sorte par les événements. Ils étaient bien cruels et bien barbares aussi les habitants de la partie septentrionale de cette île; lions furieux naguère et aujourd'hui agneaux paisibles, des milliers d'entre eux ont montré par leur conversion que les toutes puissantes influences du Saint-Esprit peuvent changer les inclinations des cœurs les plus féroces. Les progrès de l'œuvre continuent, malgré

(1) XIIIe année, p. 311 et suiv. 351 et suiv. 381 et suiv. XIVe année, p. 26 et suiv.

(2) XIVe année, p. 142 et suiv.

beaucoup d'obstacles; les services sont bien suivis ; les livres biens recherchés. On en jugera par quelques extraits des journaux des missionnaires.

Station de Maraetai. Parmi les personnes bien disposées, douze natifs peuvent maintenant lire les Saintes Ecritures. Un jeune homme, chef de parti, paraît s'enquérir, avec diligence, de la voie du salut. D'autres venant, par eau;d'une distance de huit et même dix milles, auprès du missionnaire, pour être instruits par lui, montrent qu'ils sentent vivement le prix des lumières. Animé du même besoin, leur chef principal les accompagne souvent. Parmi eux se trouvent plusieurs jeunes chefs qui paraissent particulièrement avides d'instruction ; quelques-uns ont fait de grands progrès ; seize d'entre eux sont en état de lire, pour eux-mêmes, la Parole de vie. Tous ensemble se sont procurés un canot ; ils s'en servent pour faire le voyage ; c'est un spectacle touchant de voir, unis d'amitié, et assis l'un à côté de l'autre, ces hommes aux traits féroces se rendant sous l'humble toit du missionnaire, et y passant plusieurs jours, pour recevoir cette instruction chrétienne qui tout ensemble redresse l'esprit, régénère le cœur et change la vie. Unis à leur départ, plus unis à leur retour, les insulaires voyageurs subissent une régénération lente et profonde de leurs mœurs, de leurs vices, de leurs sentiments ; c'est ainsi que dépouillant peu à peu les sanguinaires instincts de leur nature, ils se préparent à une vie nouvelle de foi et d'amour.

Les demandes de livres ne cessent pas; le missionnaire se voit dans l'impossibilité d'y répondre ; il ne suffit qu'avec peine à l'instruction de ceux qui viennent dans sa maison ; si cette avidité de livres et de lumières n'est pas un réveil proprement dit, c'est un vaste mouvement qui peut y aboutir.

Aux environs de cette station, mêmes dispositions favorables, et même accès à la prédication de l'Evangile. Un jeune chef et ses gens se sont en quelque sorte faits missionnaires d'eux-mêmes; ils ont établi des réunions de prières pour le matin et pour le soir; ce fut une agréable surprise pour le missionnaire qui allait visiter leur village d'y trouver comme une station sagement établie. Le dimanche, à l'heure du service, on frappa sur une vieille houe avec un bâton : c'était la cloche indigène qui appelait les natifs au culte; ceux-ci arrivèrent avec ordre, le visage propre, la barbe coupée, le cœur tout disposé à entendre la Parole de Dieu.

Ils l'écoutèrent avec attention et remplirent d'une chrétienne satisfaction celui qui était venu la leur annoncer. Ils s'étaient efforcés d'apprendre à lire tout seuls, et ce n'avait pas été sans succès; plus de vingt avaient réussi; deux vieilles femmes, et les femmes de la Nouvelle-Zélande sont encore plus bornées que les hommes, pouvaient déchiffrer les livres qu'on leur mettait entre les mains; ainsi, prières publiques, lectures assidues, habitudes pieuses, tout est né de soi-même dans cet endroit, et encore ici, si ces premiers effets ne sont pas un réveil, ils sont pourtant aussi remarquables que réjouissants.

Sous la date du 26 octobre 1837 un missionnaire de cet intéressant pays écrivait : « Nous avons eu une réunion de prière ce matin au point du jour, j'ai adressé un discours aux natifs. Le mauvais temps les avait empêchés d'aller aux champs; je les ai tous rassemblés pour examiner leurs progrès dans la lecture. Je les ai divisés en trois classes, composées l'une d'hommes, l'autre de femmes, la troisième d'enfants. La plupart ont pu répéter nos trois catéchismes; quatre hommes ont pu lire couramment; l'un d'eux nous sert d'instituteur et est can-

didat au baptême. Après le service du soir, plusieurs natifs sont venus dans ma tente pour s'entretenir avec moi sur des sujets religieux. Je leur ai adressé cette question : La colère de Dieu étant juste, quelle rançon pouvons-nous offrir? Les uns ont répondu : Nous ne pouvons donner aucune rançon ; les autres ont gardé le silence. Mais le vif intérêt qu'ils prenaient tous à la chose se manifestait sur les traits animés de leurs figures qui offraient à nos yeux un aspect bien réjouissant ; et quand à la première réponse l'un des candidats au baptême en ajouta une seconde, et dit que Christ est notre rançon, ce fut comme un trait de lumière qui sembla éclairer les esprits de plusieurs de mes auditeurs. Après leur départ, deux chefs de cet endroit vinrent également me trouver dans ma tente ; et j'eus une conversation intéressante avec eux. Ils dirent qu'ils voulaient bien suivre les choses de Dieu, mais qu'ils étaient comme des vaisseaux sans ancre, emportés par le souffle des vents. Je leur parlai de Christ, comme de l'unique Sauveur de nos âmes. »

Ecrivant à son comité, un autre missionnaire exprimait ainsi sa joie : « Mon cœur brûle de reconnaissance envers le Dieu tout-puissant, tandis que je viens vous annoncer qu'à aucune époque précédente, cette mission n'offrit un aspect aussi réjouissant : Gloire à Dieu ; la vérité, avec une rapidité étonnante, parcourt sa vaste carrière et plusieurs viennent se ranger sous l'étendart d'Emmanuel. » Voici ce qui causait la joie du missionnaire. Un dimanche, vers la fin de l'année passée, ses yeux virent une scène solennelle et touchante, doux témoignage du succès de ses travaux, de l'amour de Dieu, du salut de beaucoup d'âmes. L'Eglise avait été ouverte, presque mille personnes y étaient accourues ; telles que les Juifs fidèles d'autrefois, elles étaient venues adorer

l'Eternel, du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident. La chapelle était plus que remplie; ne pouvant y trouver place, des centaines d'auditeurs s'étaient placés à côté des portes et des fenêtres, prêts à écouter de là la Parole de Dieu. Parmi ceux-ci se trouvaient des étrangers et quelques chefs du premier rang. La vue d'une si grande assemblée réunie autour de la chaire de vérité semblait réjouir et affecter tous les cœurs. La conduite des chrétiens fut aussi intelligente que charitable; l'un d'eux, affligé de voir des étrangers dehors, proposa à ses amis de leur céder leurs places afin qu'ils pussent mieux profiter des instructions de ce jour. La proposition fut aussitôt acceptée, et ce mouvement de plusieurs personnes qui sortaient, de beaucoup d'autres qui entraient se fit avec ordre quoique les natifs ne sachent guère se mouvoir sans confusion. Ouvrant solennellement cette cérémonie, le prédicateur parla sur ces paroles: « Allez et prêchez l'Evangile à toute créature. » L'attention fut profonde; un auditoire cultivé n'eût guère été plus captivé par l'éloquence d'un grand talent que ne l'étaient ces sauvages en quelque sorte suspendus aux lèvres de celui qui les exhortait. Dans cette occasion cent trente-huit adultes et cinquante-six enfants furent reçus dans l'Eglise du Seigneur, par le sacrement du baptême. Plusieurs néophytes appartiennent aux premières familles du pays; d'autres n'ont été convertis qu'après s'être longtemps obstinés contre les promesses, les menaces et tous les préceptes de l'Evangile.

Le service de l'après-midi fut fort intéressant; l'assemblée fut encore très nombreuse; une salutaire impression fut produite dans les cœurs, les chrétiens se retirèrent dans leurs villages respectifs, touchés de ce qu'ils avaient vu, et plus animés du désir d'amener, par un redoublement de zèle et d'efforts, de nouvelles conversions parmi tous les habitants du pays.

OCÉANIE.

Mission dans l'île de Rarotonga.

La dernière fois que nous avons entretenu nos lecteurs de l'œuvre de Dieu dans cette île, nous avons eu de grands succès à constater, assiduité aux écoles et au culte public, marques de conversions, baptêmes nombreux et conduite chrétienne des âmes converties. M. Pitman était seul alors, et on avait lieu de craindre que l'excès de ses travaux ne détruisît enfin une santé déjà fort affaiblie. (1) Par la bonté divine, un nouvel ouvrier est entré dans ce champ intéressant, et aujourd'hui l'œuvre est davantage soutenue et davantage bénie aussi.

On connaît les difficultés que l'on trouve toujours à construire dans ces pays; matériaux, outils, adresse, tout manque à la fois; cependant la persévérance chrétienne des natifs était venue à bout de bâtir une chapelle : une nouvelle salle d'école était indispensable; on en entreprit la construction avec ardeur, et on la termina avec joie. Cette école, qui n'a pas occasioné la moindre dépense à la Société des missions de Londres, s'élève non loin de la mer : en abordant dans l'île, le voyageur peut la considérer comme un monument de l'industrie naissante des natifs, et cette habileté qu'ils montrent déjà à construire est elle-même une preuve de leur désir d'instruction, de leur docilité et de leur zèle. Bâtie avec une espèce de corail qui tient de la porcelaine, l'école présente une enceinte de soixante-douze pieds de long, sur trente-deux de large. Les murs sont élevés de seize pieds et ont deux pieds de profondeur. Seize fenêtres et quatre portes, faites en forme d'arche avec des blocs de corail

(1) *Voyez* XIIIe année, p. 146 et suiv.

doux, laissent un libre passage à l'air et rendent l'intérieur parfaitement sain. Le toit est composé de chaume, fixé sur une pièce de bois de charpente sciée, les poutres sont de bois de fer, et à l'extérieur les murs sont enduits de manière à ressembler à de la pierre taillée; mêlés ensemble, du sable de rivière et du corail ont servi de mortier.

Cette école ne suffira pas à contenir les enfants quand ils seront tous rassemblés; le nombre en est fort considérable, puisqu'il s'élève de beaucoup au-dessus de mille. Tous font de grands progrès dans les différentes branches de leurs études, et ce n'est pas sans émotion que leur vénérable ami, M. Pitman, leur rend ce témoignage. En voyant s'élever, sous ses yeux, cette génération, objet de sa sollicitude, il demande à Dieu de la bénir dans son jeune âge et de s'en servir plus tard pour avancer son règne: prière chrétienne qui sera soutenue des vœux de tous nos lecteurs.

A une époque plus récente, M. Pitman s'exprime ainsi sur son œuvre: « Nous sommes grandement encouragés dans nos travaux, et nous avons d'abondants sujets de reconnaissance envers le Dieu de miséricorde pour la continuation de ses grâces. Il a daigné regarder favorablement nos faibles efforts, et les succès déjà obtenus nous donnent lieu de croire qu'il a un grand peuple dans ce pays. La crainte du Seigneur s'est emparée de plusieurs cœurs, et le nom du Sauveur est magnifié. Si cette œuvre est celle du Seigneur, elle réussira; si c'est l'œuvre de l'homme, elle tombera.

« On s'enquiert généralement des choses religieuses, et les demandes d'admission dans l'Eglise par le sacrement du baptême sont nombreuses. J'ai eu la joie de baptiser soixante-quinze adultes et cent enfants, l'année dernière, j'ai pu également présenter une main frater-

nelle à quarante-sept autres natifs. Quelques-uns d'entre eux étaient connus pour leur attachement opiniâtre à leurs mauvaises habitudes; d'autres ont été mes écoliers. Le nombre des membres de notre Eglise est à présent de plus de douze cents.

« Beaucoup d'indigènes sont morts; mais il y a beaucoup de joie à pouvoir dire que le plus grand nombre nous ont laissé l'espoir de leur salut. Nous ne pouvons pas avoir à ce sujet une assurance absolue; mais le sentiment qu'ils avaient de leur misère, leur humble confiance en Jésus-Christ, et en Jésus-Christ seul, l'absence de toute crainte, leurs prières ferventes, leurs dernières paroles aux amis qui leur survivaient, tout nous fait humblement espérer qu'ils avaient été lavés dans ce sang qui purifie de tout péché.

Le collaborateur de M. Pitman parle de la même manière des progrès de l'Evangile à Rarotonga. « Vous vous réjouirez, dit-il, d'apprendre que dans cette île l'œuvre de Dieu continue à prospérer. Nos Eglises s'accroissent rapidement, et nos candidats dans la même proportion. La touchante demande, « Que faut-il que je fasse pour être sauvé? » nous est souvent adressée, et la sollicitude de plusieurs, jointe à leur bonne conduite, nous fait croire qu'ils sont sincères. La semaine, aussi bien qne le dimanche, on apporte une sérieuse attention à la prédication de l'Evangile, et l'on montre un grand empressement à profiter des moyens de grâce. J'ignore si le mouvement religieux a jamais été plus grand que dans ce moment. Plusieurs natifs se rendent journellement auprès de nous et nous manifestent la plus vive sollicitude touchant le salut de leurs âmes; plusieurs jeunes gens et plusieurs enfants paraissent avoir reçu des impressions de la vérité; plusieurs cœurs des plus endurcis, (leur nombre, je suis heureux de le dire, est peu considérable aujourd'hui), se

joignent à ceux qui montraient de meilleures dispositions, et l'on voit les plus rebelles suivre assidûment nos instructions. Oh! aidez-nous à glorifier le Seigneur pour ses bontés, bénissez-le de nous avoir faits les heureux instruments d'un si grand bien, et d'avoir, avec les choses faibles du monde, confondu les fortes; il en est ainsi, O Père, parce que c'est ton bon plaisir! »

Ces purs accents de l'allégresse et de la gratitude sont quelquefois mêlés aux larmes de la douleur et du deuil. Les maladies qui planent sur les deux stations de Rarotonga, ont, comme on l'a vu, enlevé un grand nombre de victimes; cent cinquante natifs sont morts à Avarua; à peu près autant sont morts à Arorangi, laissant un bien grand vide; et parmi ces hommes disparus, deux surtout privent les missionnaires d'une assistance précieuse; leurs vies étaient exemplaires; leurs efforts pour faire du bien, fort grands; leurs travaux, abondamment bénis. L'un allait être nommé diacre, et serait peut-être devenu missionnaire dans son pays; la mort a abrégé sa carrière, et sa longue patience, durant sa maladie, l'a préparé au bonheur des cieux. L'autre avait vu une affection scrofuleuse dévorer ses mains et ses pieds et le priver de ses yeux; impotent et aveugle, privé de la joie de pouvoir lire, il n'était pas inutile pourtant: son heureuse mémoire, soutenue d'un vif désir d'avancer le règne de Dieu, lui était restée comme un dernier moyen de faire du bien, et il sut en profiter. Il surveillait les classes de jeunes gens; il les examinait sur les sermons qu'ils venaient d'entendre et que lui avait toujours parfaitement retenus. Il était souvent appelé à lire et à prier en public; sans crainte ni embarras, il se levait au milieu de l'assemblée, et il répétait quelquefois d'un bout à l'autre des chapitres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et cela avec la plus grande facilité, en tenant le livre avec ses bras

rongés ; car il disait qu'il serait honteux d'être debout et de lire sans livre. Les jeunes gens placés sous ses soins, ont tous profité d'un zèle si touchant ; trois d'entre eux sont devenus membres de l'Eglise ; deux sont candidats ; les uns et les autres sont utilement employés dans les écoles comme instituteurs ; quelques-uns même ont proposé d'aller éclairer les enfants des païens, en fondant des écoles, tandis que d'autres reçoivent les instructions des missionnaires, et qu'un dernier, mort dans le Seigneur, a devancé l'ami qui devait bientôt le suivre au ciel. Pendant les derniers temps de sa maladie, le patient attirait, par l'attrait de sa piété, les chefs auprès de sa triste couche ; il était pauvre, et la reconnaissance publique ne le laissait manquer de rien. Quand il ne put plus bouger, il était utile encore par les avis qu'il donnait ; on venait le consulter, et ce n'était pas sans fruit. L'exemple de sa soumission eût été une suffisante instruction : montrant toujours une égale patience, quoique dévoré par la maladie ; plein de l'assurance d'une heureuse immortalité, par les mérites du Rédempteur, unique source de son humble confiance, il quitta enfin la vie, et s'endormit paisiblement dans le sein de son Dieu. Il semble que la mort ne pouvait pas marquer le terme de son heureuse influence, et qu'absent de la terre, il continue pourtant à y être béni, semblable à ces fleurs qui laissent pendant quelque temps encore leur agréable parfum au lieu qu'elles ont quitté. Deux personnes, que l'âme sanctifiée du mourant avait captivées, que sa voix défaillante avait, du seuil de l'éternité, instamment conviées au repentir, n'ont pu oublier les dernières paroles de leur ami, et l'une d'elles, que le patient avait conjurée de le venir trouver au ciel, est déjà entrée dans le chemin qui y conduit.

Les missionnaires virent donc la maladie décimer leur

troupeau; mais ce sont souvent des épis mûrs qu'une main céleste vient cueillir, et c'est ainsi que pour eux les épreuves se changent en sujets de bénédiction.

POLYNÉSIE.

ILES DES AMIS.

La Société des Missions wesleyennes a commencé dans ces îles une œuvre qui a déjà pris un grand développement (1). Vavou est le siége d'une station florissante; Lifuka, dans le groupe Haabai, offre les mêmes encouragements aux travaux persévérants des missionnaires. L'une des plus grandes bénédictions accordées à ce pays, c'est la conversion du roi George. Prince intelligent, chrétien fidèle, soutien puissant et dévoué des prédicateurs de l'Evangile, il est le père de son peuple par sa sagesse, il en est le modèle par sa foi, la lumière par ses enseignements. Suivant les missionnaires dans leurs excursions, encourageant les natifs, par la double autorité de son exemple et de ses paroles, à les écouter et à suivre leurs enseignements, il est également aimé et de ceux qu'il soutient et de ceux qu'il exhorte. Sous une influence aussi chrétienne, les insulaires subissent une salutaire transformation dans leurs habitudes et dans leurs sentiments. Des milliers d'entre eux viennent écouter la Parole de Dieu; un grand nombre l'ont comprise et reçue à salut.

Le 13 mai 1838, une assemblée extraordinaire s'était réunie à Vavou. Deux mille personnes étaient venues entendre leur roi, devenu, ce jour-là, leur prédicateur. Le lendemain, les missionnaires devaient rendre compte de

(1) XIIe année, p. 182 et suiv. 48 et suiv. XIe année, p. 247 et suiv.

leurs travaux et de leurs succès. A dix heures du matin, le peuple s'assembla de nouveau ; après avoir imploré la bénédiction de Dieu par ses prières et loué son nom par ses cantiques, il vit encore son roi monter en chaire pour y remplir l'office de président. Ce prince adressa à l'assemblée des paroles tout-à-fait chrétiennes et appropriées à la circonstance. Le rapport fut lu, et, à la suite du rapport, dix orateurs prirent la parole et prononcèrent des discours dignes de la profonde attention qui leur fut accordée. Dans la grande salle d'Exeter-Hall, à Londres, quand une bouche éloquente s'adresse à une vaste assemblée qu'elle électrise, les cœurs ne peuvent éprouver de plus grandes émotions, dit l'un des spectateurs de cette scène, que ces insulaires qui versaient par moments des torrents de larmes. On était venu à cette solennité des îles Fidji, Haabai, Tonga, Kepel, Nina-fou, Waillis et Tahiti; il y avait même trois indigènes d'une île sauvage. Et tous ces hommes, divers d'habitudes, de goûts, de positions, de pays, étaient là en présence de Dieu, animés d'un même esprit, remplis des mêmes émotions, glorifiant le même Sauveur, le Sauveur de tous les pécheurs.

On a bâti une chapelle à Lifuka ; elle a cent-dix pieds de long sur quarante-cinq de large ; ce fut le roi George qui présida à la cérémonie d'inauguration; il prit le texte de son discours dans le premier livre des Rois, chap. 8. Cette île isolée n'était pas l'antique Sion; cette chapelle sans ornement n'était pas le temple magnifique de Jérusalem; ce prince sauvage n'avait pas l'éclat du roi Salomon; cependant cette maison de Dieu, élevée par-delà les grandes eaux, ce roi répétant les paroles du fils de David à une multitude d'hommes des plus lointains climats, ces chants et ces prières montant au ciel avec les mêmes sentiments de foi, d'amour et de reconnaissance,

pour le Dieu qui n'a point d'égard à l'apparence des personnes, c'était un culte saint ; pour les cœurs qui y prenaient part, un jour de douces et profondes émotions ; pour les missionnaires qui en étaient les témoins, le sujet d'une vive et bien légitime joie.

En parlant d'une prédication qui eut lieu, quelque temps après dans cette même chapelle de Lifuka, M. Spinney dit : « L'assemblée était très-nombreuse, plusieurs indigènes n'ont pu trouver de places, ils ont dû, selon leur habitude, aller s'asseoir dehors sur le gazon. Je sentais dans mon âme une grande liberté, en exhortant mes auditeurs à s'approcher de Christ sans délai et à puiser en lui des eaux jaillissantes en vie éternelle. Jésus était au milieu de nous ; nous entendions sa voix qui nous appelait à lui, et plusieurs d'entre nous ont senti sa grâce descendre dans leurs cœurs. Après le service, M. Lyth (nouveau missionnaire) a adressé un discours en anglais aux natifs ; je lui ai servi d'interprète ; le peuple est sincèrement reconnaissant envers Dieu, pour l'arrivée de cet autre Faifekau ; c'est ainsi qu'ils nous appellent.

Pendant ce temps, le roi George était resté auprès des missionnaires ; il revint avec eux à Vavou. Durant le voyage, il fut le capitaine de la petite embarcation ; le soir, à l'entrée de la nuit, le matin, avant le lever du soleil, il réunissait son monde, et il faisait à chacun un devoir de se rendre au culte qu'il désirait offrir à Dieu. Il officiait lui-même, et tandis que le canot flottait paisiblement sur la mer, ses gens, à genoux, priaient avec lui, et chantaient des cantiques propres à nourrir leur piété. Architecte quand il s'était agi de construire la chapelle ; pilote, quand il avait fallu traverser les eaux ; prédicateur, quand sa voix peut être entendue avec fruit ; président d'une Société auxiliaire de missions, donateur généreux

autant que chrétien actif, ce prince semble se multiplier pour faire du bien; roi de ses peuples, il est le plus humble sujet de son Sauveur.

Les habitants des îles des Amis regrettent fort de n'avoir ni argent ni or pour secourir plus efficacement la société qui entretient des missionnaires dans leurs pays. Généreux quoique pauvres, ils donnent de leur pauvreté avec empressement et avec joie. Quelques uns ont offert au Seigneur leurs propres personnes, ils se sont répandus en qualité d'instituteurs et de prédicateurs indigènes dans les différentes îles des environs. Elles avaient dit : *Venez chez nous et aidez-nous ;* ces chrétiens zélés y ont été et y remplacent les missionnaires. Leurs femmes, touchées de la même compassion pour les païens qui périssent, les ont suivis dans leurs champs respectifs et y sont devenues leurs auxiliaires. Les autres font des dons en nature. Dans une occasion particulière, trente-quatre d'entre eux apportèrent aux missionnaires des vêtements indigènes. Ces objets sont utiles; entre autres usages, ils servent à couvrir les maisons et à habiller des domestiques du pays. Dans ces régions où ils vivent quelquefois dans un dénuement complet des choses les plus nécessaires à la vie, les missionnaires ont besoin d'aussi faibles ressources.

Vingt-sept offrirent des nattes de diverses qualités; ces objets sont plus utiles que les premiers; ils servent de tapis pour les tables et pour le seuil des chambres, et quelquefois de vêtements pour le corps. Dix donnèrent des coquilles; les indigènes estiment fort les coquilles, elles doivent paraître moins précieuses aux missionnaires.

Vingt apportèrent des hameçons; les natifs font encore grand cas de ces objets qui leur coûtent, en effet, beaucoup ; ils sont fait d'os ou d'écaille de tortue.

Six présentèrent des oiseaux, cinq des cochons dont

deux très gros, trois des paniers, précieux comme objets de curiosité; d'autres des yams, et d'autres enfin différents ustensiles nécessaires dans un ménage.

Quelquefois les natifs se répandent dans les champs des missionnaires, les labourent, les ensemencent; plantent, cultivent, moissonnent leurs yams, heureux de pouvoir diminuer leurs nombreux travaux et leur donner des marques d'une sincère reconnaissance; en cela, ils suivent l'exemple de leur roi dont la générosité se manifeste, chaque jour, en mille manières. Nous rapportons ces faits comme une preuve des dispositions favorables des indigènes; nous ne pensons pas qu'ils puissent être mal interprétés; on comprendra qu'en travaillant quelquefois pour les missionnaires, les habitants de ce pays travaillent réellement, plus efficacement même que jamais pour eux-mêmes; ils le comprennent ainsi eux-mêmes; et nos lecteurs n'auront pas d'autre sentiment. Nous pouvons leur assurer qu'il faut aux missionaires un grand dévouement pour supporter les privations de leur ministère, alors même qu'ils sont et aimés et secourus; tel d'entre eux a passé de longs jours dans un profond dénuement, s'est vu obligé de vendre ses meubles et jusqu'aux ustensiles de son ménage, a dû attendre, longtemps, avec sa femme, ses enfants, ses domestiques, des secours qu'il ne pouvait pas se procurer et dont pourtant il avait le plus urgent besoin.

VARIÉTÉS.

Le vaisseau missionnaire de la Société des Missions wesleyennes.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que la Société des Missions de Londres, pour répondre aux besoins toujours croissants, de son œuvre, dans les îles de la mer du sud, acheta en 1838 un navire, qu'elle fréta plus tard et fit partir, chargé de missionnaires et de provisions, pour sa lointaine destination. (1) La société des Missions wesleyennes qui a fondé dans le même pays un grand nombre de stations déjà fort prospères, et qui désire également étendre le champ de ses travaux, vient de faire un semblable achat. Le *Triton*, qui lui appartient désormais, a dû être équippé à ses frais et pour son usage, dans le port de Bristol; la libéralité des amis des missions a été grande; les objets envoyés gratuitement aux différentes stations que le navire devait visiter, ont été plus que suffisants pour sa charge. Il faudra avoir recours à une autre voie de transport pour le superflu de ces dons abondants. Le *Triton* devait mettre à la voile pour Sidney (Nouvelle Galle du sud), au mois de septembre dernier. Vingt-deux voyageurs devaient se trouver à bord, en y comprenant les familles des missionnaires et celle du capitaine. On avait dû prendre des places à bord d'autres navires, pour transporter dans les mêmes lieux d'autres missionnaires qui n'avaient pu s'embarquer sur le *Triton*. Le départ de tous ces nouveaux ouvriers a probablement déjà eu lieu. Nos lecteurs se joindront au comité qui les envoie, pour prier le Dieu qui domine sur les éléments de protéger, de sa main puissante, ses enfants exposés à la fureur des flots.

---

(1) XIIIe année, p. 239.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS EVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING. — JOURNAL DE M. DAUMAS, SOUS LA DATE DU 10 MAI 1839.

Messieurs et très honorés frères,

« Je pensais en vous envoyant mon dernier journal avoir bientôt le plaisir de m'entretenir de nouveau avec vous; mais l'œuvre est si belle et si encourageante que je n'ai pas voulu vous communiquer trop tôt ce qui se passe sous nos yeux, pour n'être pas obligé plus tard de me contredire. Grâces à Dieu, mes craintes étaient sans fondement, et j'ai la douce satisfaction de vous annoncer que la station continue à prospérer sous tous les rapports. Je dois avouer cependant que souvent et particulièrement au mois de décembre dernier nous avons été agités par diverses craintes au sujet de la stabilité de notre établissement. La sécheresse fut si grande que la fontaine ne coulait plus que faiblement, et nous pensions qu'elle tarirait complètement. Mais les pluies tombèrent, le soleil devint moins ardent, de sorte que la fontaine coula comme par le passé, à notre grande satisfaction. Cette circonstance nous a fait chercher de l'eau dans les environs, et nous avons découvert plusieurs sources auxquelles nous pourrons avoir recours, dans des temps de grande sécheresse.

Etat temporel de la station.

« Malgré ce manque momentané d'eau, les habitants ont eu le bonheur de récolter d'assez bonnes moissons; maintenant ils sont occupés à couper leur blé et à le mettre dans des paniers en herbe si bien tressés que quoique exposés à l'air toute l'année, la pluie ne peut pas les pénétrer. Dans beaucoup d'autres endroits, le blé a été fort rare, de sorte qu'un grand nombre de personnes se trouveront, cette année, dans la disette. Souvent, dans le courant de l'été, nous avons vu partir une foule de chasseurs qui allaient tuer le leetsa (sorte d'antilope) dans le but de se procurer ainsi de la pluie. Leurs excursions ont eu le succès qu'on en pouvait attendre. Aussi plusieurs de ces hommes superstitieux sont-ils venus me supplier de demander de la pluie à Jéhovah : ils désespéraient du pouvoir de leurs lances, qui avaient pourtant tant de fois percé le pauvre leetsa. Au reste, je dois dire avec reconnaissance envers Dieu, que la paix a régné autour de nous et que nous n'avons été nullement troublés par les faux bruits qui ont répandu la crainte dans plusieurs de nos stations. Cette circonstance n'a pas peu contribué à la stabilité de l'établissement. Plusieurs natifs ont commencé à se bâtir de jolies petites maisons en pierre et de forme européenne. Ils ont construit dans chacune une espèce de cheminée très commode, après avoir enfin compris qu'il n'est aucunement agréable de faire le feu au milieu de sa maison. Quant à nous, notre maison est à peu près finie. Nous en prîmes possession à la fin de l'année dernière, bien qu'alors elle n'eût encore, ni portes, ni fenêtres. Maintenant nous y sommes logés aussi bien qu'on peut l'être dans ce pays, et nous avons vivement senti le prix des services de M. Hagenbach, qui nous a préparé cet asile.

« Nous n'avons pas été très heureux l'année dernière sous le rapport de l'agriculture. Beaucoup de nos semences ou n'ont pas réussi ou ont été détruites par le bétail après avoir poussé. Le blé, en particulier, fut brouté plusieurs fois; cependant il ne fut pas tout-à-fait détruit. Cette année nous avons tout entouré de haies d'épines, et nous espérons, si le temps est favorable, que cette précaution nous assurera une belle moisson. Plantés trop tard et puis exposés à une grande sécheresse, nos arbres sont morts, en grande partie. On avait été très longtemps à nous les apporter, et cette circonstance fâcheuse nous avait empêchés de les mettre en terre dans la bonne saison. Les noyaux d'abricots et de pêche, et les noix que j'avais apportés de la colonie ont produit un bon nombre de petits arbres qui pourront être transplantés, l'année prochaine. J'espère que, mieux soignés que les premiers, ils réussiront mieux aussi.

Ecole.

« Aussitôt après que la construction de notre chapelle temporaire fut achevée, je commençai à tenir l'école tous les matins. Dès le début, la joie fut générale; hommes, femmes et enfants, tous s'y rendirent; près de deux cents écoliers sollicitaient mes soins journaliers, et apprenaient à lire avec un zèle impossible à décrire. Plus tard, quelques-uns se sont relâchés; cependant la majeure partie a persévéré et fait des progrès frappants. Le local s'étant affaissé par suite des grandes pluies que nous avons eues depuis le commencement de l'année, je me vois obligé, à mon grand regret, d'interrompre l'école, dès que nous avons du mauvais temps. Sentant le prix de l'instruction. les natifs bien disposés désirent ardemment que nous bâtissions un nouveau local en briques ou en pierre. J'ai lieu de croire que ce bâtiment coûtera peu à la société,

parce que les indigènes sont disposés à nous aider à le construire.

Prédications.

« J'ai deux et quelquefois trois cultes le dimanche, et ils sont généralement bien suivis par les habitants de la station. Quant aux indigènes des environs, la plus grande partie ne viennent qu'à certaines époques, mais d'autres, désireux d'être instruits dans la voie du salut, fréquentent assiduement nos services religieux. Vous seriez bien étonnés des excuses que les premiers donnent pour se justifier de ne pas venir au culte public. Un jour, je visitai un village situé près de la station et je demandai aux habitants pourquoi ils ne venaient pas plus souvent entendre la Parole de Dieu. « Comment irions-nous, me répondit l'un d'eux, puisque nous n'avons pas de pantalons? » Ce prétexte dut m'affliger, car je voyais bien qu'il couvrait un profonde indifférence; le manque d'habits européens ne peut empêcher personne de se rendre à la chapelle; l'entrée n'en a jamais été interdite à ceux qui portent leur costume ordinaire. Je pense que dès que la moisson sera finie, notre Congrégation qui a sensiblement diminué, deviendra aussi nombreuse que par le passé.

« Je m'absente de temps en temps, et je vais rappeler à ceux qui nous entourent et qu'une triste indifférence enveloppe, que Dieu m'a établi au milieu d'eux pour leur faire connaître le chemin du salut. Ces visites ne resteront pas sans fruit, j'en ai la douce conviction.

Un chef béchuana aux portes de la mort.

« Ce chef est un des principaux de la tribu; il s'est malheureusement rendu célèbre par ses guerres d'extermination et par ses victoires sur les Barolong. C'est le

même qui, il y a environ quinze ans, devint si redoutable aux stations wesleyennes des environs du Kuruman. Néanmoins, affaibli considérablement, il se retira dans le district de Philippolis ; de là, dans le voisinage de Béthulie et de là, à Béerséba, où il passa quelque temps. Dans ce dernier endroit, quelques-uns de ses gens et en particulier deux de ses femmes, qui se disposaient à l'abandonner, furent réveillés par la prédication de l'Evangile. La crainte le saisit, et il résolut de se rendre dans les environs de notre station. C'est ici qu'il essuya une grave maladie, qui le mit à deux doigts du tombeau. Informé de sa situation, je me rendis auprès de lui. Je le trouvai en proie à une fièvre ardente; il était dans un si grand état de faiblesse qu'il ne put m'adresser la parole. Il était couché dans une hutte obscure où plusieurs de ses conseillers consternés le veillaient. Les docteurs du pays arrivaient de tous côtés; portant toutes sortes d'herbes et de racines, ils venaient déployer leur science. A l'arrivée de ces hommes vénérés encore, on tuait beaucoup d'animaux, et sous prétexte de faire des sacrifices favorables au malade, on satisfaisait sa propre gourmandise. En quelles mains n'était pas le pauvre patient ! Un jour on ordonna qu'on fermât aussi bien que possible la porte de la hutte, et l'on faillit ainsi l'étouffer. La hutte ne pouvait recevoir de l'air que par cette unique ouverture, semblable à la bouche d'un four. Heureusement qu'un homme de la station, qui se trouvait là, ouvrit promptement la porte de cette misérable habitation, en dépit de toutes les remontrances des docteurs. En arrivant, je demandai dans quelles dispositions se trouvait le chef; j'eus la joie d'apprendre qu'il priait Dieu et que souvent il laissait échapper ces paroles : « Seigneur, aide-moi ! » On me raconta aussi que pendant un moment, il s'était senti si fortement repris par sa conscience sur ses

péchés passés, que malgré son extrême faiblesse, il avait voulu aller se précipiter dans un trou rempli d'eau et placé tout près de sa hutte. Instruit de l'état de son âme, je l'adressai au Sauveur des pécheurs et l'exhortai à croire à son sacrifice expiatoire. Tandis que je lui expliquais le plan ineffable de la rédemption, il me considérait attentivement et semblait éprouver un sentiment de joie. En terminant cet entretien, j'adressai à Dieu, en sa faveur, une prière à laquelle parurent se joindre les assistants. A mon retour à la station, je lui envoyai une médecine qui contribua, je crois, à son rétablissement. Depuis lors, sans s'être tout-à-fait décidé pour l'Evangile, il nous paraît être mieux disposé qu'avant sa maladie. Ma femme a pris un de ses enfants auprès d'elle; c'est une jeune fille fort aimable et qui se plaît beaucoup avec nous. Son père lui-même voit avec plaisir qu'elle est décemment habillée.

Un enterrement.

« Une femme mourut, il y a quelque temps. Quoiqu'elle fréquentât le culte public, je n'avais remarqué aucun changement en elle. Quand on vint m'annoncer qu'elle n'était plus, je me rendis précipitamment auprès d'elle et je vis qu'il lui restait encore un souffle de vie. Je m'agenouillai et je priai ardemment le Seigneur de la recevoir en grâce, en lui pardonnant tous ses péchés. Pendant ma prière, la pauvre mourante poussa plusieurs sanglots qui me portèrent à croire que si elle n'avait plus la faculté de la parole, elle pouvait me comprendre et se joindre à moi de cœur. Quelques moments après, elle expira. Son mari et plusieurs de ses amis vinrent me témoigner le désir de la faire enterrer selon la coutume des Chrétiens. Nous allâmes ensemble chercher un endroit convenable et devenu depuis le cimetière du vil-

lage. On creusa la fosse; je fixai le moment de l'enterrement; presque tous les habitants de la station en furent instruits et suivirent le convoi funèbre. Nous nous dirigeâmes tous ensemble vers l'endroit qui avait été choisi pour être la demeure des morts. La foule se rangea en silence autour de la fosse et écouta avec une attention et un sérieux difficiles à décrire, un discours approprié à la circonstance. J'avais pris pour texte ces paroles solennelles: « *Tu es poudre et tu retourneras en poudre.* »

Mariages célébrés sur la station.

« Plusieurs personnes m'ayant manifesté le désir d'être mariées dans l'église, je n'ai pas hésité à leur accorder ce privilége. Un des candidats qui avait trois femmes, vint me dire un jour qu'ayant reconnu que cette coutume était contraire à la Parole sainte, il voulait renoncer à la polygamie et être marié avec sa première femme. Je lui montrai les devoirs qu'il aurait à remplir; mais loin d'être effrayé, il me dit: « Avec l'aide de Dieu, j'espère les accomplir, et me conduire en chrétien. » Convaincu de la fermeté de sa résolution, je publiai les bans de mariage trois dimanches de suite, et le quatrième je donnai la bénédiction nuptiale aux deux époux. Leur exemple a été suivi par plusieurs autres natifs, et quatre couples ont également été mariés à l'église. A chaque solennité de ce genre, on célèbre le lundi, une fête chrétienne. Ce jour-là, tous ceux qui ont des habillements européens(1) se réunissent pour chanter des cantiques et se promener avec ordre et décence dans les différents villages de la station. A midi on se rassemble de nouveau devant l'ha-

(1) Les personnes habillées sur la station sont au nombre de cent-cinquante environ. Il est à remarquer que ceux qui s'habillent et se bâtissent des maisons en pierre sont bien disposés envers l'Evangile, tant il est vrai que la civilisation et le christianisme marchent de front.

bitation des époux, où l'on a préparé le repas de noces. Après que l'un des natifs a béni la table, on commence à manger d'une manière tout-à-fait convenable. Cette habitude que j'ai suggérée aux candidats, aura, je l'espère, d'heureux résultats; elle servira à leur montrer la différence qu'il y a entre un mariage chrétien et un mariage païen.

Assemblées tenues par les natifs eux-mêmes et réveil.

« Les habitants bien disposés de deux villages de la station, ont établi à mon insu des réunions qui ont lieu presque tous les soirs. Ces réunions sont ouvertes par un chant, à la suite duquel l'un des assistants prononce une prière. Le même individu prend de nouveau la parole et adresse une exhortation à l'assemblée, ou bien raconte quelque histoire intéressante de la Bible. Ce service est terminé par une seconde prière et par le chant d'un nouveau cantique. Voilà, Messieurs, un exemple de l'influence que la Parole de Dieu exerce parmi nous.

« Indépendamment des catéchumènes dont je vous ai déjà parlé(1), nous avons eu la joie de voir une vingtaine de natifs se réveiller de leur sommeil de mort et désirer de vivre d'une vie nouvelle. Ils reçoivent maintenant une instruction préliminaire tous les jeudis : après quelque temps d'épreuve, ils seront reçus candidats au baptême.

Candidats au baptême.

« Quant à ceux dont je vous parlai dans mon dernier rapport(2), je ne puis que leur rendre un bon témoignage; ils se montrent toujours disposés à entrer dans l'Eglise du Sauveur, et se sont conduits d'une manière conforme aux enseignements de Celui qu'ils désirent servir. Lors-

---

(1) *Voyez* p. 136. (2) *Ibid.*

qu'ils se rendent parmi leurs compatriotes, ils n'ont pas honte de confesser leur divin Maître; et sentant que c'est leur devoir de faire connaître les sentiments qu'ils éprouvent, ils mettent en pratique ce passage du Psalmiste : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Leur zèle s'est montré en présence d'un de nos grands chefs, qui, pour un temps, semblait être opposé à l'Evangile, parce que plusieurs de ses gens l'avaient quitté pour se fixer auprès de nous, et jouir du bienfait de l'instruction; ce qui lui avait fait craindre qu'ils eussent secoué son joug en voulant se consacrer au service du Sauveur. Un jour que deux de nos candidats allaient le visiter, comme de coutume, il tomba dans une telle fureur qu'il voulait les faire attacher et les flageller. Heureusement, quelques paroles de leur part, pleines de sens et de fermeté, le calmèrent.

«Il y a peu de temps qu'un homme qui se sentait pressé de prier Dieu et de parler de Jésus-Christ, fut lié par les pieds et par les mains avec des lanières de cuir pendant cinq jours et cinq nuits, et ne reçut presque rien à manger durant ce temps. Les habitants du village lui infligèrent ce châtiment parce qu'ils le croyaient fou. Il est fou, disaient-ils, il pourrait nous tuer. Dès que ce pauvre homme fut libre, il s'enfuit chez nous et me dit entre autres choses : « que m'ayant vu en songe en présence de Jéhovah, et ayant beaucoup craint à cause des paroles que je lui annonçais, il se réveilla brusquement, se mit à prier et dit aux autres qu'ils devaient se convertir et croire les bonnes nouvelles de Jésus le Sauveur des hommes, et que c'était à cause de cela, et non à cause d'une mauvaise action, qu'on l'avait traité si rudement. »

Heureuse rencontre sur une terre étrangère.

« Vous avez appris la maladie de notre bien aimée sœur madame Lemue (1). Le Seigneur semblait vouloir la retirer de ce monde, mais il lui a plu de la conserver pour le bonheur de sa famille et la joie de ses amis. Quoique nous eussions appris par la même lettre sa maladie et son rétablissement, nous nous trouvions cependant dans une grande anxiété à son égard ; mais une autre lettre de notre cher frère vint nous rassurer à son sujet. Il nous apprenait en même temps que la santé délabrée de notre bien-aimée sœur exigeait un prompt changement d'air, et qu'en conséquence ils allaient faire des préparatifs pour se rendre chez nous. Comment vous dépeindre notre joie à l'ouïe d'une si bonne nouvelle ! Il ne se passait pas de jour que nous ne parlassions de nos amis et que nous ne soupirassions après le moment où nous pourrions les serrer dans nos bras.

« Un samedi soir nous étions fatigués d'avoir attendu ; nous nous disions : Une semaine s'est encore écoulée et ils ne sont pas arrivés. Le dimanche matin je sortis du wagon qui, comme vous savez, nous a servi de chambre à coucher durant une bonne partie de l'année passée, et j'entrai dans notre maisonnette où était frère Hagenbach avec un monsieur habillé en noir. Comme je n'avais entendu ni chevaux, ni bruit, je fus étonné de voir cet étranger (2). Je ne savais dans quelle langue je devais m'a-

(1) *Voyez* XIII[e] année, p. 358. Mesdames Lemue et Daumas sont sœurs, filles toutes deux de M. le pasteur Colany, de Lemé.

Rédacteurs.

(2) Lorsque M. Daumas entra dans la maison des missions, M. Lemue l'avait quitté depuis plusieurs années : ces deux missionnaires ne se connaissaient donc pas personnellement avant leur entrevue à Mékuatling. *Rédacteurs.*

dresser à lui; après l'avoir salué en anglais, je lui demandai d'où il venait, et il me répondit, de Thaba-Unchu (1). Je lui demandai son nom; il me répondit : «Je suis Lemue.» Ce serait en vain que j'essaierais de vous dépeindre mon émotion. Nous nous jetâmes alors dans les bras l'un de l'autre. Je demandai où étaient restés madame Lemue et ses enfants; j'appris que, n'ayant pu arriver le samedi soir, ils s'étaient arrêtés derrière la montagne avec le wagon. J'allai promptement annoncer cette nouvelle à ma chère compagne qui fondit en larmes à la pensée qu'elle était si près de ses chers parents. Après cette scène touchante, que vous vous représenterez aisément, nous nous rendîmes à la chapelle, où je prêchai sur ces paroles du Seigneur : « Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, etc. » (Jean, x, 14-15.) Frère Lemue se chargea du service de l'après-midi, et nous fit un excellent sermon sur les paroles du prophète : « Cherchez le Seigneur pendant qu'il se trouve, etc. » Dans la soirée nous nous dirigeâmes vers le wagon où nous eûmes le plaisir indicible d'embrasser notre chère sœur et ses deux aimables enfants.

« Continuez, Messieurs, à nous soutenir par vos prières, et puisse notre Dieu et Père céleste répandre sur chacun de vous, sur notre cher Directeur, sur les élèves de l'Institut, sur tous nos amis de France et de Suisse ses plus précieuses bénédictions.

« Croyez-moi, etc.

« DAUMAS. »

---

(1) Station wesleyenne à environ treize lieues de Mékuatling.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

GRÈCE.

Rapport de M. Wenger sur les progrès de l'œuvre missionnaire dans ce pays. (1)

Il y a quelques années déjà que nous n'avons eu occasion de parler des efforts persévérants et bénis des missionnaires pour répandre les lumières et la vraie pitié dans la Grèce. Nos lecteurs savent qu'après avoir péniblement secoué le joug de l'esclavage, les Grecs, confus de leur dégradation et épris d'un noble désir de reconquérir leur gloire passée, ont voulu s'élever, par l'instruction, au rang des nations civilisées. Touchée de leur misère, réjouie de leur enthousiasme, comptant sur leurs efforts, la philantropie leur a apporté des secours efficaces et a cru par là moins accomplir un devoir qu'acquitter une dette de reconnaissance envers les malheureux restes d'une antiquité si brillante; la foi, de sa nature plus expansive et plus charitable, devait éprouver le même besoin, tenter, à sa manière et par les moyens qui lui sont propres, les mêmes efforts, car elle avait aussi ses obligations, ses souvenirs et ses sympathies; de là les travaux simultanés de trois Sociétés différentes, entrepris en Grèce, avec le même zèle et le même empressement. Ces humbles tentatives de l'amour chrétien auront plus de suites, pour la gloire et le bonheur de ce pays, que les efforts brillants de ses autres amis; la charité du monde

(1) Comparez ces renseignements avec ceux donnés Ve année, p. 122 et suiv. 213 et suiv. 280 et suiv. 304 et suiv. 371 et suiv. VIe année, p. 375 et suiv. IXe année, p. 152 et suiv.

se lasse et s'épuise par ses propres efforts, la charité des enfants de Dieu s'encourage également et de ses succès et de ses mécomptes. Les Grecs semblent comprendre les intentions bienveillantes des missionnaires, apprécier l'heureuse influence de leurs premiers travaux, vouloir tendre avec eux au même but; leurs magistrats appuient de leur approbation, secondent de leurs efforts, honorent de leur présence les écoles de ces généreux étrangers; le clergé lui même est moins hostile là qu'ailleurs; ignorant, il ne paraît pas ennemi des lumières, ou peut-être il n'ose étouffer la voix du peuple qui les demande avec force. Du moins, de temps à autre, les ecclésiastiques s'opposent aux missionnaires, leur suscitent de grandes difficultés, et il ne tient pas au mauvais vouloir du patriarche de Constantinople que leurs écoles ne soient fermées, leurs livres brûlés, leurs personnes maltraitées, leur œuvre entièrement ruinée. Mais la Providence a soustrait la Grèce au despotisme politique et religieux de la Turquie, et les prédicateurs de l'Evangile aux intentions quelquefois malveillantes des prêtres et de leurs adeptes. Connus aujourd'hui et estimés, ils poursuivent leurs paisibles travaux, avec l'approbation du peuple, et celle de leur divin Maître surtout, qui se plaît à bénir leurs efforts. Plus d'enfants dans les écoles, plus de livres chrétiens mis à leur portée, plus de sérieux chez quelques-uns, plus d'aptitude chez tous à comprendre les intérêts de la vie présente et de la vie à venir, ça et là quelques pécheurs réveillés, quelques âmes converties à Dieu, la perspective d'une plus grande influence dans une plus grande sphère, tels sont les encouragements et les premiers succès des missionnaires.

M. Wenger qui a passé plusieurs années en Grèce, bien que sa vocation l'eût précédemment appelé ailleurs, nous donne d'intéressants détails sur ce pays. «Pendant

mon séjour, dit-il, dans l'antique capitale de la Grèce, je gravissais fréquemment la colline de Mars, et de ce lieu, sanctifié jadis par les pas de l'apôtre Paul, je contemplais la scène brillante du lever du soleil, sous ce beau climat. Située au nord de l'Acropolis, la ville d'Athènes s'étend depuis le temple de Thésée, monument remarquable qui frappe, du fond de la vallée, les yeux du spectateur et forme l'un des contours du tableau, jusqu'au temple superbe de Jupiter olympien, dont le temps a flétri la majesté. La plus grande partie des maisons sont cachées par le bel Acropolis et la colline de Mars; au milieu règne une étroite vallée gracieusement dominée par le pic élévé du mont Lycabette.

« La maison où je demeurais est située au centre de la ville. Quand je voulais, de là, me rendre sur la colline de Mars, je passais auprès du temple de Thésée, surtout quand la chaleur rendait pénible la montée du chemin direct. Ce temple est encore aujourd'hui fort bien conservé. Après l'avoir laissé derrière moi, j'atteignais, par un chemin pierreux, la colline que je venais contempler, en suivant les ruines encore visibles de la grande muraille turque. Je trouvais sur ma route d'abord des marches d'escalier, puis des siéges, enfin des réservoirs d'eau, le tout taillé dans le roc; ensuite j'arrivais dans ce lieu où l'aréopage servait d'oracle à la justice et où saint Paul annonça l'Evangile aux hommes les plus instruits de son temps. Tournant à gauche et montant de nouveaux escaliers, également taillés dans le roc, il y a plus de deux mille ans, je me trouvais enfin sur le point le plus élevé de la colline. Je m'asseyais sur le roc que les Athéniens d'autrefois polirent pour la plus grande commodité du spectateur. Quelquefois le soleil était sur le point de se cacher derrière les montagnes qui dominent, de leurs cimes hardies, l'isthme de Corinthe; les premières om-

bres du soir donnaient déjà un aspect sombre aux collines escarpées de Salamine, le golfe Saronique paraissait immobile et parfaitement uni, tandis que les côtes élevées du Péloponèse et l'île d'Egine conservaient quelques instants encore leur couleur azurée. Le ciel était pur et brillant; les derniers rayons du soleil couchant doraient l'Acropolis placé devant mes yeux, et répandaient une teinte vermeille sur le sommet embelli du mont Hymette. Cette scène, charmante et sublime à la fois, remplie de ces souvenirs profanes et sacrés qui captivent et subjuguent l'esprit dans un lieu si remarquable, donnait quelque chose de solennel à mes sentiments. A mon départ de mon pays natal, un ami prit congé de moi en me disant: « puisse l'Esprit qui anima saint Paul remplir votre cœur durant votre séjour en Grèce. » Ces paroles étaient gravées dans mon souvenir tandis que je visitais les lieux mêmes que le saint apôtre honora de sa présence. Il vint sans doute par terre de la Béotie, et après avoir traversé ces lieux sauvages que dominent, des deux côtés, les monts Parnes et Pentelique, il trouva cette plaine fertile, couverte de jardins, de vignes et d'oliviers que j'ai si souvent eue sous mes yeux. Il était certainement rempli d'admiration et de tristesse, à la vue de ces temples magnifiques, dont l'élégance et la beauté incomparables font encore l'étonnement de ceux qui les voient. Quel vivant amour pour Dieu et pour les hommes dut remplir son cœur parmi ces merveilles de l'art! Entouré des plus beaux monuments de l'architecture, il n'oublia pourtant pas que cette idolâtrie en l'honneur de laquelle le génie les avait élevés, était une insulte constante au Créateur de l'univers, une offense continuelle à la bonté du Père tendre de l'humanité, une honte pour la nature humaine elle-même, une source impure de corruption, un état de chute et d'esclavage, soigneusement entretenu par l'en-

nemi des âmes et que la foi chrétienne pouvait seule détruire. L'amour qui entretint vivantes dans son cœur apostolique, ces premières impressions nées d'un spectacle si extraordinaire, l'amour qui en tempéra la force par une douce candeur, hâta les efforts de son ministère, et anima d'un noble courage le héraut intrépide de l'Evangile. Il avait devant les yeux le temple de Thésée, si cher au peuple athénien et aussi beau alors qu'il l'est aujourd'hui; cet Acropolis aussi imposant et aussi remarquable; ce Parthénon dont le front et les colonnes commandent encore l'admiration et dont la majesté était infiniment plus grande alors que le canon de Venise n'en avait pas détruit le centre, que la piété plus cruelle et plus aveugle des Mahométans n'en avait pas fait une sale mosquée, avant que la barbarie des Turcs eût détruit les dernières beautés de sa riche sculpture et que la main du temps eût mis le sceau à tous ces ravages. Les propylées qui sortent enfin de dessous ces voûtes, où les Turcs les avaient ensevelis, pendant des siècles, paraissaient dans toute leur élégance et leur grandeur. Le temple charmant de la Fortune, qu'on a partiellement restauré, offrait à l'œil ses premières beautés. Le temple de Minerve Pallas qui est, pendant si longtemps, resté presque entièrement enseveli sous des murailles et des ruines, intact à cette époque, était le monument le plus agréable du goût attique. La statue colossale de la même déesse, vue du matelot encore éloigné du bord de plus de douze lieues, s'élevait au dessus de l'aréopage, qu'elle semblait protéger. Outre toutes ces merveilles de l'art, dignement couronnées par le haut Acropolis, combien d'autres monuments ignorés de nous tous, ajoutaient peut-être encore à la beauté du spectacle!

« Quand la ville d'Athènes reçut l'Evangile, elle changea ses temples païens en églises chrétiennes. En 1820,

174 de ces églises furent découvertes dans la ville et les environs. L'apôtre avait raison de dire aux Athéniens qu'ils étaient dévots à l'excès. Avec une pareille scène sous les yeux, en présence de tous ces temples, sous l'ombre de la statue immense de Minerve, saint Paul n'hésita pas à annoncer aux vains, élégants et superstitieux admirateurs de ces monuments, que Dieu n'habite pas dans des temples faits par la main des hommes, et qu'ils ne devaient pas le tenir pour semblable à de l'or, à de l'argent, à de la pierre travaillée par l'industrie de sa créature. Il leur parla de leur état comme d'un état d'ignorance et dans ce lieu même si célèbre par la sagesse et l'autorité d'un tribunal suprême, il ne craignit pas de dire hautement que Dieu commandait, en tout lieu, aux hommes de se repentir, à cause du jour où il devait juger le monde en justice par l'homme choisi pour cela; de quoi il avait donné une preuve certaine en le ressuscitant des morts.

« On doit éprouver une joie toute particulière en voyant, dans cette ville, l'école de la mission épiscopale arménienne. Le local fut construit en 1832. Athènes présentait alors un aspect bien différent de celui qu'elle offre aujourd'hui. Les Turcs étaient encore en possession de l'Acropolis; çà et là étaient éparses dans la ville à peine douze maisons tolérables; la population, élevée aujourd'hui jusqu'à 20,000 habitants, était alors de 2,000 tout au plus; le peuple habitait dans de misérables cabanes. L'instruction était entièrement bannie de cette ville, où elle trouva jadis son berceau. Mais, tôt après eur arrivée, MM. Robertson et Hill, ouvrirent une école; ils réussirent surtout à instruire les femmes, de tout temps condamnées à une profonde ignorance. On s'étonnera peut-être d'apprendre que même aujourd'hui, dans les cercles les plus brillants de la haute société, on trouve

souvent à Athènes des dames incapables d'écrire leurs propres noms et qui n'apprirent jamais à lire. L'éducation des femmes était à peu près inconnue en Grèce avant l'arrivée des missionnaires envoyés par nos Eglises d'Angleterre et d'Amérique. Mais déjà à présent presque 300 jeunes filles, outre 200 garçons environ, reçoivent journellement une instruction chrétienne; le Nouveau-Testament et d'autres portions de l'Ecriture leur sont expliqués; chaque jour du repos, ils assistent à l'école du dimanche : les efforts de M. et madame Hill ont eu de si heureux résultats, que le gouvernement et le peuple y rendent, à la fois, un témoignage mêlé de reconnaissance. De peur que la mort ou la nécessité d'un changement de lieu ne vînt arrêter leur œuvre dans ses premiers succès, M. et madame Hill, aidés par deux sœurs et une autre dame chrétienne, d'Amérique, forment plusieurs jeunes filles à l'état d'institutrice, de sorte que tout fait espérer que plus tard l'instruction, et l'instruction selon l'Evangile, se répandra abondamment dans tout ce pays.

« Une semblable institution fut fondée dans l'île de Syra dès l'année 1827. M. Hildner, missionnaire de la Société épiscopale de Londres, en est le directeur; sous la surveillance éclairée de ce digne serviteur de Christ, l'institution continue à prospérer et à étendre à une nombreuse population le bienfait de ses salutaires influences. Presque 600 enfants, dont la moitié de jeunes filles, s'instruisent à la fois dans cet important établissement.

« Les Grecs aiment les lumières; ils sont avides de science. Les parents consentent à tous les sacrifices pour procurer à leurs enfants les avantages d'une bonne éducation. Même sous le joug tyrannique des Turcs, les Grecs avaient conservé cette soif d'instruction. Ils avaient

établi dans la plupart de leurs villes, des écoles qui malgré de très grands défauts, ne laissaient pas que d'être d'une utilité marquée. Un livre, à cette époque, était une rareté dans le pays; souvent, il n'y avait qu'un volume imprimé pour toute une école; il appartenait à l'instituteur; mais à force d'être écrit à la dictée, d'être répété et appris par cœur, le livre passait tout entier dans la mémoire de chaque élève, et s'y gravant en traits profonds, il n'en sortait plus.

« Je me rappelle avoir vu, il y a deux ans, dans un lieu retiré, une école qui conservait encore quelques-uns de ses premiers défauts. Sauf le siége de l'instituteur, il n'y avait ni chaises ni bancs pour s'asseoir. Les enfants s'asseyaient par terre, le long des murs, et le maître allait, son livre à la main, d'un enfant à l'autre pour leur apprendre à lire, tandis que derrière lui on répétait, à haute voix, une leçon écrite sur le papier et qu'il s'agissait d'apprendre par cœur.

« Cette disposition pour l'étude fut pour les missionnaires une circonstance importante; pour la satisfaire et la développer, ils ouvrirent des écoles partout où ils s'établirent; aussi, sous leurs soins immédiats, plus de mille enfants ont, pendant les six ou sept dernières années, constamment trouvé les moyens de s'instruire.

« Il y a douze ans que la langue grecque (moderne) ne possédait aucun livre d'école proprement dit; dans l'intervalle de quatre ou cinq années, les presses missionnaires de Malte, de Syra et de Smyrne en ont imprimé un si grand nombre qu'on en trouve aujourd'hui dans presque toutes les parties de la Grèce. Ces livres respirent toujours une vraie piété et contiennent d'importantes vérités religieuses.

« Depuis l'arrivée du roi Othon, le gouvernement, de son côté, a commencé à prendre des mesures pour ré-

pandre l'instruction. M. le docteur Korck, fondateur des écoles de la Société épiscopale, à Syra, a dressé un plan d'instruction nationale et a été, pendant quelque temps, le directeur des écoles publiques et du séminaire royal destiné à former des instituteurs. Mais ses trop nombreux travaux et l'opposition de gens bigots et ennemis de la vraie piété, le forcèrent à résigner les fonctions de sa charge. Lié de nouveau avec la Société qui l'avait envoyé, il consacre le reste de ses forces à la publication de livres religieux. Sa retraite n'a pas arrêté dans sa marche l'œuvre qu'il avait dirigée ; les règles mêmes auxquelles il l'avait astreinte contribuent à son succès.

« Le gouvernement lui-même a publié des livres d'éducation; des écoles supérieures ont été établies depuis plusieurs années ; là, beaucoup d'élèves se préparent à entrer dans l'université, ouverte en mai 1837, dans les circonstances les plus favorables. C'était un spectacle intéressant que celui de cette université sortant, en quelque sorte, des ruines d'une cité longtemps malheureuse. Dès le commencement du jour, le roi honora la cérémonie de sa présence; il parut vivement impressionné par les discours que prononcèrent, dans cette circonstance mémorable, les cinq principaux professeurs de l'université naissante. Je n'oublierai jamais l'effet que produisirent sur moi quelques-unes des paroles du professeur de théologie. Parlant de la supériorité scientifique du christianisme sur tout système humain et sur toute école littéraire, il insista fortement sur la nécessité des lumières chez le clergé; puis se tournant vers son royal auditeur, il s'écria : « Malgré cela, sire, dans toutes les provinces soumises à votre majesté, la Parole de Dieu est à peine prêchée et le mot clergé est devenu le synonyme de celui d'ignorance. » Cet aveu, hélas ! n'est que trop vrai. Dans cette ville même depuis 1834 capitale, du royaume,

pourvue de plus de trente églises, appartenant toutes à la même communion, dans Athènes, pendant un séjour d'un an, je n'ai pas entendu un seul sermon prêché par un ecclésiastique grec.

« L'évêque de Syra, homme comparativement instruit et pieux, prêche chaque dimanche, durant le carême, mais c'est là quelque chose de fort extraordinaire, et longtemps encore le digne prélat se trouvera sans imitateurs même dans les petites villes, à plus forte raison dans les villages. A Constantinople, où habitent pourtant plus de 200,000 Grecs, il n'y a que deux prédicateurs pour les nombreuses églises de cette vaste cité et de ses faubourgs. Hélas ! qu'il est donc vrai que ce peuple périt, faute de connaissance ! mais comment voudrait-on que les prêtres grecs pussent prêcher ? Plusieurs d'entre eux comprennent à peine les prières de la liturgie; d'autres ne parviennent pas sans difficulté à écrire lisiblement, ils seraient incapables d'écrire sans faute ; et quant au bas clergé, dans la campagne, il est au niveau des paysans. Etat déplorable de cette population ! tandis que la partie lettrée de la société s'égare dans l'incrédulité, l'autre s'abrutit dans la superstition. La vierge Marie et les saints ont pris la place de Dieu et de son Fils, et l'état moral de ce peuple, d'ailleurs aimable, sous plusieurs rapports, par son caractère, est profondément triste. Nonobstant ses ténèbres et sa corruption, l'Eglise grecque, tant est grand l'aveuglement de l'orgueil, s'appelle l'Eglise orthodoxe et la mère des autres Eglises. Des milliers de ses membres se considèrent comme les seuls chrétiens au monde et tiennent toutes les autres dénominations pour hérétiques.

« Il n'y a guère plus d'un an (c'était en avril ou mai 1836) que les missionnaires de Syra devinrent les objets d'une grande haine populaire; leurs écoles furent assaillies

et l'on attàqua avec des pierres la maison de l'un d'entre eux ; pendant plusieurs semaines, leurs jeunes élèves ne purent sortir dans la rue sans y être insultés, et, ce qui est plus triste, non seulement des traités et des livres d'école, mais aussi plusieurs portions de la sainte Ecriture furent jetés dans les flammes par une populace aveuglément dévote. Le bon sens des habitants éclairés de l'île et la sagesse ferme du gouvernement mirent bientôt un terme dans tout le royaume grec à ces violents procédés de la superstition ; mais, en Turquie, le patriarche de Constantinople les a solennellement sanctionnés, et il a sévèrement défendu la circulation des saintes Ecritures parmi les membres de son Eglise. La Bible a déjà été trop abondamment répandue, elle a trop d'importance aux yeux du public, pour que la malveillance de ses ennemis puisse la faire oublier ou la rendre inutile. Une traduction du Nouveau-Testament faite, il y a 200 ans, a souvent été réimprimée, avec quelques corrections, par les Sociétés bibliques de Londres et d'Amérique. L'Ancien-Testament a été traduit dernièrement, pour la première fois, en grec moderne; des portions détachées ont déjà été imprimées en divers volumes. On poursuit une meilleure version du Nouveau-Testament pour faire suite à celle de l'Ancien. L'agent de la Société biblique britannique et étrangère, M. Leeves a déjà mis en circulation plus de 120,000 exemplaires de diverses portions du volume sacré.

« Outre les enfants des écoles, le nombre de ceux qui lisent la Bible est fort considérable. Les uns sont excités par la pensée qu'ils y trouveront quelque chose de curieux ; les autres par l'attrait de la nouvelle traduction ; ce livre d'ailleurs est le seul qui puisse être en leur possession. Toutefois j'en ai vu plusieurs qui en avaient tiré un profit réel et qui y avaient trouvé les consolations qu'ils

avaient vainement cherchées ailleurs. Je citerai l'exemple d'un officier de marine qui, il n'y a que peu d'années, avait eu le malheur de perdre la vue et de se voir depuis incapable de lire lui-même sa Bible. Sa tendre sœur apprit, déjà grande, un art qui lui était resté inconnu durant son enfance et commença à lire régulièrement la Parole de Dieu à son bien-aimé frère. L'effet de ces lectures devint pour lui de plus en plus profitable et doux, et sa mère aussi bien que sa bonne sœur fut amenée à Christ par cet unique moyen, accompagné de l'efficace du Saint Esprit.

« Les étudiants en théologie dans l'université d'Athènes ont commencé à étudier l'hébreu, ce qu'on estimait complètement impossible, il y a deux ans. Une église attachée à l'université a été ou doit être prochainement ouverte pour servir d'oratoire aux jeunes prédicateurs ; on construit une chapelle anglaise en face des ruines du temple de Jupiter olympien ; elle servira de lieu de culte à la congrégation qui a dû jusqu'ici se réunir dans une maison privée. M. King, depuis son retour de Syrie, poursuit avec zèle ses travaux, consistant principalement à distribuer des Bibles et des traités, à converser avec le peuple et à prêcher régulièrement le dimanche.

« Des difficultés toutes particulières s'opposent aux succès des travaux missionnaires parmi les grecs ; leur orgueil intellectuel et religieux est l'un des plus grands obstacles au triomphe de l'Evangile. Mais le christianisme doit conquérir le monde, et les Grecs aveuglément opiniâtres à honorer les images, à vénérer la croix, à répéter de vaines formules de prière, à célébrer des jeûnes et mille autres cérémonies, comme le principal élément de la piété et le plus sûr moyen de salut, les Grecs eux-mêmes apprendront un jour à rendre à Dieu, par notre bien-aimé Sauveur, le culte en esprit et en vérité. »

Des nouvelles postérieures à ce rapport annoncent que

les missionnaires jouissent de la même liberté d'action, voient le nombre de leurs écoles s'accroître, leurs élèves se multiplier, les progrès de ces derniers devenir plus sensibles, la diffusion des livres d'instruction et de piété s'effectuer avec plus de succès, et la Grèce remonter de quelques pas les siècles passés, pour se rapprocher de sa splendeur première. L'Evangile seul pourra l'y replacer, l'y maintenir, l'y rendre heureuse; les nations tombent toujours du faîte de leur gloire, quand elles ne se fortifient pas de cet éternel appui; mais nous aimons à croire, avec les missionnaires, que la tendance, et les premiers succès de leurs travaux contribueront puissamment, sous la main de Dieu, à ramener ce peuple de ses ténèbres aux douces clartés de la foi; il faut d'abord déchirer le voile qui l'enveloppe d'une profonde nuit, puis viendront du ciel, sur son visage mis à nu, les rayons du soleil de justice, et ce sera le jour de l'Evangile en son midi.

VARIÉTÉS.

CHINE.

Sciences, littérature et instruction publique. (1)

Les Chinois ne sont point restés étrangers aux sciences. On sait que, de très bonne heure, ils observèrent les phénomènes célestes. Dès le règne de leurs premiers rois, ils connaissaient les cinq planètes, les vingt-huit

(1) Cet article et celui qui le suivra, feront suite à ceux publiés, sur le même pays, dans la XIII[e] année, 11[e] et 12[e] livraisons. Quelques-uns des détails qu'ils contiennent sont empruntés aux *Lettres édifiantes*.

constellations, et les douze signes du zodiaque. Malheureusement ils s'imaginèrent, et ils croient encore aujourd'hui, que dans les phénomènes qu'il montre aux hommes, le ciel n'a d'autre but que de leur dévoiler l'avenir. Ainsi les éclipses et les comètes sont d'un sinistre augure; des crimes sont souvent commis pour prévenir les malheurs qu'elles annoncent. En 996, une éclipse du soleil avait été prédite par les astronomes; elle n'eut point lieu; on ne blâma pas la témérité de cette prophétie mensongère; mais les courtisans complimentèrent l'empereur sur l'éclatant hommage que le ciel avait rendu à ses vertus, en épargnant à son règne une calamité si probable. On a vu des monarques faire mettre à mort les citoyens les plus influents et les plus près du trône par leur rang, quand l'apparition d'un météore sinistre leur faisait craindre le renversement de leur puissance. Aux yeux des Chinois, tel est le rapport entre le premier empire de l'univers et la nature, que leurs commotions sont simultanées, leur pouvoir ébranlé par le même choc, et que les corps célestes ne parcourent leurs orbites immenses qu'afin d'éclairer la terre de leur brillante lumière et de lui indiquer, par les irrégularités de leurs mouvements, la chute ou le relèvement des dynasties, les famines, les pestes, les guerres, les inondations et tous les fléaux publics. Le Chinois, qui ne se livre guère aux spéculations de la science, ne cultiverait pas l'astronomie, s'il ne lui attribuait une influence sur les affaires humaines. Il y a, à Pékin, une école supérieure de mathématiques; on s'y occupe surtout de l'étude des astres; les missionnaires catholiques en furent longtemps présidents; cette école avait besoin de leurs lumières; mais il ne paraît pas qu'elle en ait profité, car ses découvertes n'en sont point devenues plus remarquables, ni ses progrès plus rapides: elle en est encore aux rudiments de la science.

La botanique, la médecine et la chirurgie ne sont

qu'imparfaitement connues dans l'empire chinois: un grand nombre de plantes ont été découvertes et classées en différentes espèces : mais ces découvertes et ces classifications paraissent fort imparfaites. Plus de quatre-vingt-dix volumes ont été écrits sur la médecine, plusieurs espèces de pouls ont été constatés et la circulation reconnue; mais ces énormes ouvrages sont loin d'être suffisants; les vaisseaux sanguins n'ont point été exploités, l'économie du corps humain est encore ignorée, l'anatomie encore à créer, et la chirurgie n'existe pas comme science.

Mais il est trois grandes découvertes de l'esprit humain, celle de la boussole, celle de la poudre et celle de l'imprimerie, que les Chinois ne doivent qu'à eux-mêmes, et dont, plus qu'aucun peuple, ils ont le droit de revendiquer l'honneur. Longtemps avant que la lumière des sciences et les brillants produits des beaux-arts (selon les uns, c'était l'an 2600, selon les autres, l'an 1114), avant Jésus-Christ), eussent illustré cette antiquité que nous admirons, placée au haut d'un char, l'aiguille aimantée conduisait le voyageur rassuré à travers les solitudes et les déserts du céleste empire. Lorsque l'Europe était encore plongée dans les ténèbres de sa longue ignorance (en l'an 150 de l'ère chrétienne), le Chinois confiait ses pensées à un papier qu'il venait de découvrir; deux siècles plus tard, l'imprimerie lui fournissait un moyen facile de les multiplier, par les inépuisables ressources de ses presses. Enfin, au treizième siècle, la poudre servait aux pompes et aux fêtes chinoises, par le bruit et les formes fantastiques de son explosion ; elle était employée aussi dans les travaux d'utilité publique, mais elle ne concourait point encore à l'extermination des hommes. Peut-être le voyageur Marco Paulo rapporta-t-il de la Chine, qu'il visita de très bonne heure, des renseignements sur les grandes découvertes que nous venons de rappeler ;

peut-être ces renseignements facilitèrent-ils les découvertes semblables, faites plus tard en Europe. Dans ce cas, nous devons aux Chinois plus que de l'admiration, nous leur devons aussi de la reconnaissance.

Malgré cet heureux début du céleste empire dans la carrière des découvertes, ses progrès ont été lents, et il se trouve aujourd'hui fort au dessous de l'Europe, qu'il avait devancée. Il ne donne même pas une grande attention aux études qui, chez nous, prennent chaque jour plus d'extension. Dans les écoles chinoises, on laisse au choix de chaque élève d'étudier ou de négliger les sciences naturelles ; le gouvernement n'en sent pas toute l'importance : il ne les voit pas dans leurs rapports avec le bien-être du peuple et le développement de la civilisation; aussi sont-elles restées dans ce pays, jusqu'à ce jour, à l'état d'enfance.

La littérature et les sciences morales sont mieux appréciées et tous les citoyens qui aspirent aux emplois doivent en faire une étude longue et approfondie. Leurs efforts et leurs succès méritent d'être ici rapportés avec quelque étendue.

La langue chinoise est fort ancienne. Barbare d'abord, comme tous les idiomes, ce n'est que par la lente succession des siècles qu'elle est parvenue à ce degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui. Jadis des nœuds pratiqués dans des cordes, ensuite différentes sortes de hiéroglyphes successivement employées, servaient aux Chinois à transmettre à leurs neveux les évènements du temps; mais déjà 1120 ans avant Jésus-Christ, des odes composées par deux chefs de l'empire, revues plus tard par Confucius, des messages envoyés en différents lieux et des évènements remarquables transmis à la postérité, prouvent que l'art d'écrire fut découvert de très bonne heure en Chine. On rapporte que la première circonstance qui donna lieu à cette invention, furent les traces

laissées dans la neige par les oiseaux et les marques empreintes par la nature sur le dos de la tortue.

Les Chinois parlent parfaitement bien leur langue, l'écrivent de même, mais en ignorent la théorie. La grammaire, cette philosophie des langues et l'un des plus intéressants phénomènes de l'esprit humain, leur est à peu près inconnue. Ils n'ont en général pas ce sage besoin d'analyse qui guide la pensée dans son travail, et la conduit à la connaissance des choses dans leurs éléments les plus intimes. Ils ne demandent à l'idiome d'autre service que celui de l'usage, peu curieux des merveilles de son organisation. Le nom avec ses cas, ses genres, ses nombres; l'adjectif avec ses lois de dépendance et d'accord; le verbe avec ses modes, ses temps, ses personnes, son sujet et ses régimes; la syntaxe avec ses principes et ses règles, l'analyse surtout dans les différents modes de son application et sa haute utilité, tout cela est inconnu au littérateur chinois, non point que la langue ne se prête aux règles et aux préceptes de la grammaire, n'ont point que plusieurs livres n'aient été écrits sur les moyens et les ressources de l'art de bien dire: mais l'idée d'une théorie raisonnée et complète du langage ne paraît pas être venue aux auteurs qui ont traité de la rhétorique; ils se sont jusqu'ici bornés à d'inutiles distinctions entre les différentes particules, les verbes, et les substantifs. Ils affectent encore un certain vague dans la phrase qui tient de l'élégance et que leur esprit aime à rencontrer.

Il ne faudrait pas penser toutefois que pour n'être point soumise à des règles fixes, la langue chinoise soit un instrument bizarre employé par chacun au gré de ses désirs; elle a une grammaire sacrée que personne n'ose mépriser; c'est le goût de la nation, fondé sur les livres antiques des sages, confirmé par l'autorité de nouveaux exemples et proclamé depuis longtemps dans divers traités de rhétorique. Les Chinois ont beaucoup étu-

dié les caractères de la vraie éloquence et les règles qu'ils ont données pour y atteindre prouvent qu'ils les ont bien compris. Ils ont déployé ici un rare esprit d'observation qu'ils ne paraissent pas avoir apporté ailleurs. Ils ont donné des préceptes concis, clairs et de bon goût sur tous les genres et sur tous les sujets, sur le ton, le style qui leur conviennent, et les défauts qui s'y rattachent. Ils distinguent entre la vraie et la fausse éloquence.

Une bonne règle suppose toujours un bon exemple; on peut donc croire que là où se trouvent de bons principes, là aussi se trouvent de bons modèles. Tous les genres d'éloquence ne sont point parvenus au même degré de perfection dans le céleste empire. La religion n'y a pas des prêtres vénérables pour annoncer, du haut des chaires sacrées, la sublimité de sa morale, la majesté de ses dogmes,[1] les réalités douces ou terribles du monde à venir; la patrie, ces vastes places où la voix d'hommes illustres se faisait autrefois entendre et signalaient leur zèle par de si beaux triomphes; la justice, des organes officiels, soutien de l'innocence, terreur du crime. La religion, avec l'appareil de ses pompes, la patrie avec des édits de censure, la justice avec l'épouvante de ses jugements ne peuvent guère faciliter le progrès de l'éloquence; ou plutôt dans un tel état de choses, l'éloquence dans ce qu'elle a de passionné, d'audacieux et d'entraînant n'existe pas. Mais cette éloquence grave, retenue, majestueuse, insinuante, concise, expression d'un désir ardent mêlé à un profond respect, remplie de clarté, de force, de logique, et de sagesse, on la trouve dans les placets que les censeurs ont adressés aux empereurs; une éloquence également sérieuse et imposante, mais plus libre dans sa marche et plus variée dans son expression, a illustré les enseignements des sages. Les Chinois affectent surtout le laconisme et ils y excellent : bien différents sous ce rapport des autres peuples d'Orient. Mais on peut

leur reprocher un trop grand amour des contrastes et trop d'indulgence pour les répétitions, dans certains genres. L'antithèse dans les pensées, dans l'expression, dans les accents, dans le nombre des lignes, est pour eux un ornement essentiel du discours; la tautologie en augmente la force et la magnificence; la langue chinoise donne une grâce à ses défauts, qui explique leur existence dans une littérature d'ailleurs remarquable.

Il n'est point de science peut-être que les Chinois cultivent avec plus de soin que l'histoire. C'est l'une des branches les plus essentielles de leurs études. La rédaction de l'histoire est une fonction d'état. Les historiographes, nommés par l'empereur, sont divisés en deux classes; l'une consigne les évènements publics: c'est l'histoire de l'empire; l'autre tout ce qui se fait et se dit dans le palais du monarque : c'est l'histoire de la cour. Ces historiographes rédigent leurs documents sur des feuilles volantes, qu'ils introduisent ensuite dans un bureau, par une ouverture pratiquée à cet effet; ce dépôt sacré ne s'ouvre que quand la famille régnante s'éteint. Dans un pays comme la Chine cette précaution est indispensable. Il ne peut y avoir d'unité dans les histoires chinoises; mais il y a de la fidélité et une grande abondance de matériaux. Cette manière d'écrire l'histoire est fort ancienne dans ce pays. Depuis 3265 jusqu'à 255 avant Jésus-Christ, tous les évènements qui ont signalé ce vaste laps de temps, se trouvent consignés dans l'un des livres intitulés *grandes annales ou histoire ancienne*, ouvrage écrit jour par jour par les historiographes de la cour, et entouré depuis des siècles de la vénération de tous les lettrés chinois. Confucius en élaguant ce qui lui paraissait s'accorder peu avec l'esprit humain, essaya d'en faire la base de la législation : il le réduisit à cet effet à cent chapitres. L'an 213 avant la naissance de Jésus-Christ, cette histoire eut le même sort que les autres livres et aurait

péri complètement, si un vieillard de quatre vingt-dix ans ne s'en était rappelé cinquante-huit chapitres qu'il avait appris par cœur. Plus tard, on trouva dans un mur de la maison habitée par Confucius, un exemplaire de l'histoire abrégée, dont cinquante-huit chapitres étaient les mêmes que ceux qu'avait récités le savant vieillard.

La poésie occupe aussi une grande place dans la littérature des Chinois. Elle ne se nourrit pas des brillantes allégories de la fable, qu'elle ignore; mais elle trouve dans une langue où tout est métaphore, allégorie, images, d'amples compensations; elle se distingue par la vérité du sentiment, la pompe de l'expression, la régularité des rimes et l'harmonie sonore de la cadence. Ici le goût de l'antithèse est poussé fort loin; les images doivent être brillantes et pittoresques, sans cesser d'être justes; les accents disposés de manière à frapper agréablement l'oreille par l'énergique harmonie de leurs sons.

Quant au caractère moral de la poésie chinoise il est remarquable; elle ne se joue jamais de la vertu, elle flétrit toujours le vice. Un ouvrage qui porterait atteinte aux mœurs publiques serait condamné par le pouvoir, désapprouvé par la nation. La poésie, surtout dans les anciennes odes, qui font partie des livres classiques, est un moyen de plus d'instruction; l'excès de la passion ne la souille jamais. La poésie dramatique n'existe pas en Chine et n'y serait probablement pas tolérée même dans ses plus beaux monuments; la comédie y est soufferte plutôt que permise; à l'état de grossière ébauche encore, elle amuse quelquefois les loisirs du peuple, plus rarement ceux des mandarins; les femmes seraient perdues d'honneur si elles assistaient à ces représentations où pourtant des règles sévères sont imposées aux acteurs. Ceux-ci n'ont jamais l'estime des gens sensés et ne reçoivent guère d'éloge des spectateurs : ce sont, aux yeux des sages, les vils soutiens d'un vil métier. La gravité des mœurs

chinoises ne s'accommode pas des illusions de la scène. La lyre donc chante chez eux, non point les écarts de l'homme, mais les nobles sentiment de son cœur; ses accords sont graves, savants, harmonieux, quelquefois touchants; ils charment l'oreille et élèvent l'âme. Les douceurs de la vie champêtre, le libre abandon de l'amitié, l'héroïsme de la pieté filiale, l'obéissance due aux dieux, fournissent au poète le sujet de brillants tableaux, où la beauté du sentiment, la richesse de la rime, l'harmonie de la cadence, la magnificence des images produisent un grand effet. Echo sonore et délicat, il répète les plaintes de la patrie, les soupirs de l'amour (mais d'un amour pudique) et les graves accents du vieillard incliné sur la tombe et faisant au monde qu'il quitte, ses suprêmes adieux. Un noble enthousiasme anime alors sa voix et la rend presque sacrée. Ah! que cette lyre eût trouvé de solennels accords dans la majesté des vérités chrétiennes! Les poésies chinoises ne sont point de longue haleine; ce sont des chansons, des odes et des effusions où le cœur et l'imagination apportent, l'un la surabondance de ses sentiments l'autre la richesses de ses conceptions.

Les anciens livres chinois se divisent en deux grandes classes: *les cinq livres classiques et les quatre livres. Les cinq livres classiques* comprennent: *le livres des nombres;* nous en parlerons ailleurs. *Les anciennes poésies;* écrites à différentes époques, plusieurs siècles avant Jésus-Christ, et réunies en un seul corps par Confucius qui livra à l'oubli celles qu'il croyait inutiles; ce sont des cantates et des hymnes chantés jadis, soit par les monarques dans les grandes solennités, soit par le peuple, dans les provinces de l'empire. *Les notices sur les cérémonies;* elles se composent d'une collection de cent quatre-vingt-cinq petits écrits anciens sur la musique et les cérémonies. Daide qui a vécu avant Jésus-Christ a réduit ces opuscules

au nombre de quatre-vingt-cinq; son neveu, au nombre de quarante-neuf, en y comprenant *la grande science* et *le milieu ordinaire* compté aussi parmi *les quatre livres. L'histoire ancienne*, nous en avons parlé; *le printemps et l'automne*, ouvrage de Confucius, commencé au printemps, fini en automne, et à cause de cela, ainsi nommé; il contient des notices historiques sur la province Lu, qui était la moitié méridionale du gouvernement actuel de Shan-Dun. Son style concis a été adopté pour juger la conduite des grands. *Des quatre livres*, les deux premiers, la grande doctrine et l'heureux moyen (medium) furent écrits par Tsze-sze disciple et petit fils de Confucius; là sont exposés les sentiments et les doctrines du sage; le troisième, *le livre des discours* est l'œuvre de plusieurs disciples du même philosophe; quelques-unes de ses paroles et de ses actions y sont rapportées; le quatrième fut composé par Mencius, disciple de Tsze-sze. *Ces quatre livres* sont regardés comme la source de la théologie et de la philosophie; et à cause de cela forment les bases de l'instruction primaire.

Voilà les livres classiques des Chinois; le travail du jeune étudiant est d'en apprendre le plus qu'il peut par cœur, sans cela il serait sûr d'échouer dans ses examens. Le texte de ces neuf livres est égal, quant au format, à celui du Nouveau-Testament, et l'on peut dire que si ce texte était détruit aujourd'hui, demain un million d'individus le retrouveraient tout entier dans leur mémoire et le réciteraient d'un bout à l'autre. Composés à une époque fort reculée, mutilés au temps de Che-Hwang-te, ces ouvrages offrent des passages difficiles; de là, la nécessité de commentaires pour les expliquer au peuple qui ne les comprend pas; celui de Choo-foo-tsze, composé dans dans le douzième siècle, est le plus estimé, on l'apprend même par cœur dans les écoles. Tous ces commentaires,

qui sont fort nombreux, sont écrits dans le même esprit que les ouvrages qu'ils expliquent, et il n'y a pas jusqu'aux prêtres de Boudha et jusqu'aux disciples de Toc qui n'enseignent à leurs adeptes à lire le grand philosophe, et la science n'est point science en Chine, quand ce n'est pas dans cette source antique qu'elle a été puisée.

Outre les classiques et les commentaires, les Chinois ont d'autres ouvrages fort anciens et fort estimés, tels que le Chow-le et E-le écrits, à ce qu'on croit, 1100 ans avant Jésus-Christ, et traitant de la cérémonie du mariage, des funérailles, des fêtes, etc.; le Kea-yu ou paroles de Confucius recueillies par son petit-fils Tsze-sze; un traité de la piété filiale, un livre destiné à la jeunesse et tous les écrits des derniers philosophes, également celèbres et pour l'élégance du style et pour l'orthodoxie de la doctrine; l'histoire et la biographie, la poésie et l'histoire naturelle, la médecine et la jurisprudence ont, comme on l'a vu, fourni, chacune dans son genre, matière à de volumineux ouvrages; de leur côté, le bouddhisme et la doctrine de Toe répandent des écrits que des millions d'individus lisent, tandis qu'un déluge d'autres feuilles de toutes espèces inondent l'Empire. Aussi le libraire chinois publie-t-il, comme le plus brillant bibliopole de notre pays, le prodigieux catalogue de ses ouvrages; plusieurs de ces publications ont deux cent cinquante volumes, d'autres, trois cents; on en a vu une qui en avait trois mille! des bibliothèques publiques existent en Chine, et elles sont fort riches.

On sait que dans le céleste Empire, pour arriver aux emplois, il faut, comme disent les habitants, monter la lourde échelle de la science, et à cet effet subir, avec un égal succès, plusieurs examens longs et difficiles. La Chine est divisée en dix-huit provinces; chaque province contient dix contrées ou départements; chaque département, environ dix districts. Cette division du pays n'est pas

partout la même; mais il suffit de remarquer ici qu'au dessous de la province est le départment; au dessous du département, le district. Le premier examen a lieu dans la capitale du département, le second dans la capitale de la province, le troisième dans la capitale de l'empire, le quatrième et dernier dans le palais de l'empereur.

Le premier examen est très long. Deux fois tous les trois ans, le président du district assemble les élèves placés sous sa juridiction; ceux-ci composent une ode et un discours en prose sur un sujet donné; le magistrat les examine et fait ensuite écrire sur les murs de la salle, le nom des candidats qu'il recommande au lieutenant de la contrée; celui-ci les examine de nouveau, puis renvoie les uns dans leurs foyers, et adresse les autres au chancelier. Un grande importance est attachée à ce premier succès, on a un nom dans le village quand on l'a obtenu; le chancelier renouvelle l'examen avec beaucoup plus de sévérité; les élèves sont renfermés dans de petits cabinets disposés à cet effet, et font là leur composition, sans le secours d'aucun livre. Le chancelier choisit parmi eux ceux qu'il croit les plus capables et leur confère le titre de *sew tsae*, bachelier ès-sciences. Il n'y en a que deux sur cent de reçus. Ce premier degré donne plusieurs priviléges à ceux qui l'obtiennent.

Le second examen a de même lieu tous les trois ans, mais dans les villes principales des provinces. Les *sew tsae* peuvent seuls se présenter. Ils sont au nombre de deux mille quatre cents; à eux se joignent d'autres candidats qui ont échoué dans les examens précédents, et ainsi dix mille aspirants demandent à la fois le diplome d'*hommes élevés*. L'examen dure trois jours et porte sur des compositions en vers et en prose; le premier jour un certain nombre d'élèves sont renvoyés; le deuxième de même; le troisième, il n'en reste que peu. Les plus habiles sont alors proclamés *hommes*

élevés, maîtres ès-arts. La foule accourt pour les voir, des billets sont envoyés dans tous les sens pour annoncer leur bonheur; les parents reçoivent des titres et des honneurs, les lauréats des richesses et de la gloire.

Les treize cents maîtres ès-arts s'assemblent tous les trois ans dans la capitale de l'empire. Une foule d'autres *hommes élevés* se joignent à eux après avoir échoué dans l'examen qu'ils tentent de nouveau. Cet examen est de la même nature que les précédents, mais beaucoup plus sévère : sur dix mille candidats, il n'y en a que trois cents de reçus. Ceux-ci sont les *écoliers avancés* ou docteurs. Ils peuvent dès lors occuper un emploi. Il n'est aucun magistrat en Chine qui n'ait subi ces trois premiers examens. Le nombre des diplomes qu'on accorde est toujours proportionné au nombre des places vacantes, ce qui rend bien incertain le succès des candidats.

Le quatrième examen est honoré de la présence du monarque. De nouvelles preuves de sciences sont exigées des docteurs; un très petit nombre d'entre eux reçoivent le privilége vraiment grand d'entrer dans l'Institut national. Les trois candidats qui se sont le plus distingués dans ce dernier triomphe de leur talent, font, montés sur de magnifiques chevaux, le tour de la ville, durant trois jours, disant à un peuple rempli d'admiration : « Ainsi sera fait à l'homme que le roi se plaira à honorer. » L'Institut national confère à tous ses membres les plus brillants emplois. Richement vêtus, logés, nourris, ils tiennent en main le sceptre de la science et veillent surtout aux destinées de la littérature. Académie et conseil d'Etat, ils discutent dans le silence de la retraite le mérite des ouvrages, prononcent sur des questions importantes, rédigent les pièces officielles du gouvernement, élaborent les projets de loi, recueillent des matériaux pour l'histoire de la nation; passant ensuite de cette vie de méditation et d'étude aux plus hauts emplois, ils de-

viennent le soutien de l'Etat après en avoir été la lumière et l'ornement.

De toutes les institutions du céleste Empire, celle qui oblige les citoyens à de si longues études est sans contredit celle qui lui fait le plus d'honneur et celle qui contribue le plus à sa prospérité. Elle offre d'immenses avantages. Quelles habitudes de constance et de persévérance ne développe-t-elle pas! On attend de chaque candidat qu'il sache par cœur les quatre livres, les cinq classiques, et tous les commentaires autorisés par le gouvernement, qu'il connaisse parfaitement les plus célèbres écrivains du moyen-âge et toute l'histoire de la Chine depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au temps actuel. Ses succès dépendent surtout de ses connaissances; car ses compositions doivent être d'autant plus estimées qu'elles seront riches en citations d'écrits anciens; cette circonstance l'oblige à avoir dans sa tête comme une riche bibliothèque. Ses six premières années sont employées à des exercices de mémorisation; six autres à former son style, le reste de son temps à se préparer plus directement à ses examens; il arrive souvent à l'âge de trente ans qu'il ne les a pas encore tous subis. On le trouve sur ses livres le matin, avant le point du jour, le soir, bien avant dans la nuit. On raconte d'un étudiant qu'il s'était attaché les cheveux à une poutre afin d'éloigner le sommeil de ses yeux; d'un autre qu'il se plantait de temps en temps une alène dans la cuisse, dans le même but; d'un troisième, qu'il avait attaché son livre aux cornes de l'animal qui traînait sa charrue; d'un quatrième, qu'après avoir renoncé à ses études qu'il n'avait plus le courage de continuer, touché de la persévérance d'une vieille femme qu'il avait vue frotter, sur une pierre, une lourde barre de fer afin d'en faire une aiguille, il y retourna plein d'ardeur et devint plus tard l'un de ces trois lauréats dont les acclamations publiques proclament le bril-

lant triomphe. On a vu la persévérance ne finir qu'avec la vie, et le vieillard, chargé d'années, se traîner péniblement encore dans les salles d'examen, où il expirait de fatigue et d'épuisement, avec l'amer regret d'une vie laborieusement perdue.

Cette institution abolit tout rang héréditaire en ouvrant au talent seulement la carrière des honneurs. Tous ont les mêmes droits aux emplois, et tous y tendent avec la même ardeur, mais la science seule y élève. De la cabane du pauvre sortent, aussi bien que du palais du riche, les futurs héritiers de la gloire. Six frères entretiennent quelquefois le septième afin que, magistrat un jour, il fasse son bonheur et le leur.

Le gouvernement trouve un avantage immense dans cet état de choses. Ses agents ont une mémoire exercée, des vues vastes, des connaissances étendues, des habitudes de travail et de persévérance; leur esprit est familiarisé avec les préceptes de la morale, les enseignements de l'histoire, les plus hautes questions de la politique, de la jurisprudence, de la religion et tous les devoirs de leurs charges; par la pompe qui les entoure, le rang qu'ils occupent, et plus encore par l'ascendant de toutes leurs qualités, ils sont l'âme, la lumière, les maîtres, les despotes, s'ils veulent, du peuple confié à leurs soins.

Enfin rien ne contribue autant que ce système à répandre l'instruction en Chine. Dans l'illusion des premières années, chacun se flatte de grands succès et ose tendre au dernier degré de l'échelle de la science et des honneurs. Tous sont invités à la gravir, tous l'essaient, très peu réussissent, comme on a vu, mais ceux même qui échouent retirent quelque avantage de leurs tentatives. C'est la raison pour laquelle chez aucun peuple du monde il n'y a, selon M. Medhurst, autant d'instruction qu'en Chine. Un grand nombre d'écoles existent,

les unes entretenues par l'Etat et gratuites, les autres par les revenus de la couronne et gratuites aussi ; la moitié des Chinois savent lire.

Mais on peut faire ici plusieurs reproches très graves au gouvernement du céleste Empire ; celui d'abord de n'aimer la science qu'autant qu'elle sert ses vues et augmente son influence. Il n'accorde les titres de bachelier et de maître ès-arts, de docteurs et de membres de l'Institut national qu'à ceux dont la chose publique réclame les services; les autres, quels que soient leurs talents, leur amour de l'étude, et leurs progrès, il les renvoie durement dans leurs foyers et les condamne à vivre ignorés dans la foule obscure. Le bien de l'Etat est le but auquel tendent les études des écoles, les examens qui les suivent, les honneurs qui illustrent, les récompenses qui encouragent les talents. Voilà pourquoi la blessure d'un soldat courageux est mentionnée dans les gazettes, tandis que pas un mot n'y est dit des travaux d'un profond penseur. Ce système fait un grand tort à la nation chinoise. Le génie malheureux rentre dans l'obscurité, et le public est privé des découvertes qu'il eût faites ; même les bacheliers et maîtres ès-sciences voient souvent les livres se fermer devant eux, et presque tout le fruit de leurs laborieux efforts perdus ; la vie littéraire n'existe que parmi les mandarins, le reste des citoyens s'incline sous le poids du travail, et demeure étranger aux questions de philosophie, de politique et de science. Le gouvernement croyant suffisantes à sa prospérité et à sa gloire, les études morales et métaphysiques, les sciences naturelles, même les plus utiles ne sont que peu connues, peu cultivées, peu appréciées par la nation. L'éducation des femmes surtout est négligée. Elles ne peuvent point servir l'Etat, elles ne reçoivent pas d'instruction ; elles sont sans dignité, sans influence, accablées de devoirs et de privations : défaut capital dans la civilisation de ce pays, que

le christianisme seul peut détruire. C'est le premier vice de l'instruction publique en Chine.

L'histoire de tous les temps prouve que ni la science, ni l'éloquence, ni la poésie n'atteignent le plus haut point de leur développement que sur le sol qu'éclaire le soleil de la liberté. Un gouvernement qui étouffe l'opinion publique, et ôte aux simples citoyens les moyens de la manifester ; un gouvernement qui les prive de toute vie sociale, de toute influence politique, de toute importance morale et les condamne à un dur travail, à un perpétuel silence, à une obéissance entière, aveugle, constante, non seulement leur ravit des droits sacrés, mais il empêche surtout le développement de leur intelligence, et le progrès de toutes les sciences. Ce sceau d'une gêne funeste, est empreint sur les principales branches de la littérature dans le céleste empire, c'est le second vice de l'instruction publique en Chine ; il faut l'imputer aussi au gouvernement qui étend sur la pensée son sceptre de fer, pour en arrêter la marche.

On sait que la législation de ce pays défend toute relation des citoyens avec les étrangers. En Europe, par un continuel échange d'idées, de principes, et de science, les peuples s'honorent, s'éclairent, s'instruisent tour à tour et les uns pas les autres. La nation chinoise s'est fait, toute seule, sa philosophie, sa morale, sa politique ; pleine d'orgueil au souvenir du passé, elle veut préparer, seule encore, tout son avenir; elle a tort, du moins en ce qui concerne les sciences; elle se prive de la source de ces progrès et de ces découvertes qu'elle n'a point encore faits, que jamais, peut-être, elle ne fera seule. C'est le troisième vice de l'instruction publique en Chine, il faut encore l'imputer au gouvernement, qui veut que le pays vive dans la solitude au milieu de l'univers.

Ajoutons que la nation entière nourrit un préjugé qui rend cette circonstance plus fâcheuse encore. Elle croit

que la perfection se trouve dans l'antiquité, et que la tâche des temps futurs est de l'imiter. Ses ouvrages servent de base aux premières études de la jeunesse, de guide aux efforts de l'âge mur, de modèle aux productions de la vieillesse; ils doivent rester, à toujours, l'étonnement des siècles, le type du beau pour l'imagination, du vrai pour la philosophie, du juste pour la morale. En soi cette tendence est fâcheuse, elle l'est davantage par son objet, qui ne mérite pas le culte qu'on lui rend. Ainsi est étouffé, par ce préjugé funeste, le premier besoin de l'homme, celui de la perfection en toutes choses; ainsi se tournent toujours vers le passé, jamais vers l'avenir, les regards de la nation; ainsi, le vol du génie est rétrograde, et opiniâtrement enserré dans une vieille et monotone ornière, le céleste Empire tourne, sans progrès, sur l'axe immobile des siècles écoulés. C'est le quatrième vice de l'instruction publique en Chine; c'est à la nation qu'il faut l'imputer; elle est à cet égard dans la même illusion que le gouvernement.

Empressement des Chrétiens anglais à répondre à un appel extraordinaire de la Société des missions de Londres.

Nous avons, il y a peu de temps, parlé d'une demande extraordinaire de fonds que la Société des missions de Londres fit à ses nombreux amis réunis en assemblée générale, dans la grande salle d'Exeter-Hall, au mois de mai dernier (1). Cette Société avait un déficit de fr. 239,134, malgré une recette de fr. 1,637,262. 10. Prévoyant un plus grand déficit pour l'année prochaine, et voulant, néanmoins, étendre le cercle de ses travaux, pour répondre à tant de besoins qui lui sont manifestés

(1) *Voyez* p. 287.

de toutes parts, elle demanda, sûre de l'obtenir, un million de plus que les années précédentes, pour l'exercice qui allait commencer et les suivants. C'est avec un vif sentiment de joie que nous voyons déjà les espérances du comité de Londres se réaliser. Plusieurs amis de son œuvre lui parlent des nouveaux sacrifices qu'ils ont faits et sont prêts à faire, et ces premières réponses à un si grand appel, sont, sans aucun doute, les avant-coureurs d'autres réponses tout aussi encourageantes. L'un des soutiens de cette noble institution s'exprimait ainsi, en s'adressant à MM. les Directeurs ;

« Je dois vous annoncer, Messieurs, pour votre encouragement, que dans nos derniers services annuels, qui viennent de finir, il a été constaté que votre Société auxiliaire, dans ce comté, a plus que doublé ses recettes de l'année dernière, puisque celles du présent exercice se sont élevées à L. 1400 (fr. 35,000) ».

Un autre ami écrivait encore aux Directeurs de la Société des missions de Londres : « Nous venons de terminer un suite de réunions bien édifiantes ; les cœurs étaient remplis des meilleurs sentiments ; dans Hull, les recettes se sont montées à environ L. 540 qui jointes à L. 60 recueillies à Beverley, donnent la somme de L. 600 (fr. 15,000) ». Les recettes précédentes de cette Société auxiliaire n'ayant été que de L. 200 à L. 300, (fr. 5,000 à fr. 7,500), on voit qu'elle a, aussi cette année, doublé ses dons.

Enfin le Secrétaire d'une autre Société auxiliaire écrivait de même au comité central : « Dans nos assemblées annuelles à Leeds, nous avons obtenu au delà de L. 1050 ; outre L. 100 collectées à Wakefield, L. 35 envoyées de Huddersfield et L. 5 de Barnsley ; tous dons extraordinaires. Les recettes de cette année se sont presque élevées à L. 3,200 (fr. 80,000) ». Pendant les années précédentes, cette Société n'avait envoyé à Lon-

dres que de L. 200 à L. 300 (fr. 5,000 à fr. 7,500) ; elle a donc plus que doublé et quadruplé ses dons : 80,000 fr. au lieu de fr. 7,000 ; quel progrès, dans si peu de temps, à la suite d'un seul appel ! — Des amis de différentes localités ont pris l'engagement sacré envers la Société, de doubler leurs dons annuels.

Quand, dans la dernière fête anniversaire de cette Société, un orateur demandait, en parlant de l'appel du comité : Cela réussira-t-il ? L'assemblée avait donc raison de lui dire : Cela réussira ; et c'est ainsi qu'on devrait toujours répondre aux questions de la même nature. Puisse cet exemple n'être pas perdu pour nous, dans les circonstances où se trouve notre Société !

NOUVELLES RÉCENTES.

Nouveaux départs pour le sud de l'Afrique.

Nous avons annoncé, dans notre dernière livraison, le départ pour l'Afrique de MM. Pfrimmer et Bouchaud. Nous pouvons ajouter aujourd'hui, qu'ils ne partiront pas seuls, mais que le bâtiment qui doit les transporter prochainement au Cap de Bonne-Espérance, aura avec eux à son bord Mlle Caroline de Bockoldt, pupille de M. l'amiral comte Ver-Huell, président de la Société, fiancée à M. Pfrimmer, avec lequel elle ne tardera pas à être unie en mariage, et Mlle Margueritte Benner, de Guebwiller (Haut-Rhin), qui va rejoindre à la station de Mékuatling, M. Hagenbach, aide-missionnaire, qu'elle épousera, à son arrivée en Afrique. En faisant mention de ce double fait, qui prouve que l'esprit des missions se réveille et s'étend parmi nous et qui servira, nous l'espérons, d'encouragement et d'exemple en France, il est à peine besoin de recommander ces deux jeunes

sœurs aux prières des amis de notre Société. Leur âge, la circonstance grave où elles se trouvent, leur pieuse résolution surtout sont à eux seuls un appel touchant fait à la sympathie et à l'amour fraternel des chrétiens. Ce départ de deux frères et de deux sœurs coïncide avec une époque réjouissante dans l'histoire de notre Société. L'œuvre des missions au sud de l'Afrique prend une extension toujours plus grande et demande de prompts et abondants renforts. Nous venons d'apprendre par une lettre de M. Maeder, datée de la ville de Cap, 15 août dernier, qu'à la dernière fête de Pentecôte, M. Rolland a baptisé à Beérséba quarante-deux Béchuanas. Les nouvelles reçues de Morija, de Thaba-Bossiou et de Mékuatling sont également très satisfaisantes. M. Maeder a été envoyé à la ville du Cap par la Conférence des missionnaires français, pour y soigner l'impression des Evangiles selon saint Marc et selon saint Jean en séchuana ainsi que celle de la seconde édition du *Katechismaniane* (Catéchisme) du *Boukaniane* (recueil de prières et de cantiques en sessouto), et d'un syllabaire en sichuan. Telle est l'ardeur que les Bassoutos mettent à lire, qu'après plusieurs mois de séjour à la ville du Cap et au moment où il s'apprêtait à reprendre le chemin de la station de Béerséba, M. Maeder a reçu l'invitation de différer son retour, afin de pouvoir se livrer encore à l'impression de nouveaux ouvrages composés depuis son départ de Béerséba, et dont la publication est impatiemment attendue par les natifs. L'une de ces publications a pour titre : *Seyo sa Lipelu se Khetiloing Bibeleng a Khalalelo; Kapuo ea Basuto*, c'est à dire: Nourriture du cœur ou Cinquante chapitres de la Sainte Bible, littéralement traduits en sessouto. Ce nouveau travail obligera M. Maeder à prolonger de trois mois son séjour à la ville du Cap, où il est arrivé le 2 juin.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA. — RAPPORT DE M. ARBOUSSET SUR LA STATION, SOUS LA DATE DU 17 JUILLET 1839.

Admirable esprit de lecture chez les Bassoutos.

Messieurs et très honorés frères,

« Il n'y a pas long-temps qu'ayant fait un échange de prédication avec mon bien-aimé collègue de Thaba-Bossiou, le service du matin achevé, je m'assis dans un lieu à l'écart, pour méditer mon texte de l'après-midi. Moshesh vint me trouver, et je lui montrai à épeler. « Vos petits livres, me dit-il, sont très beaux, et je conserve soigneusement l'exemplaire que j'en ai reçu, pour le temps où je saurai lire. » « En attendant, repartis-je, vous vous aidez du doigt pour suivre dans le livre de l'un de vos conseillers, lorsque nous chantons dans l'église. Ce n'est pas mal pensé, et j'espère que le temps viendra où vos yeux aussi verront dans nos cantiques, moyennant le secours de Dieu. » A quoi le chef répondit : « J'étudie avec application, quoique lentement; je crois comme vous que le Seigneur m'aidera, et que je réussirai. » Puis il ajouta : « Attendez patiemment, vous verrez que les Bassoutos se convertiront. Ils ont d'abord été beaucoup trop indifférents; mais il y a bientôt deux étés qu'ils se remuent, et vont de bon cœur à la lecture. C'est une chose dont je n'ai pas été frappé le dernier. »

« Une foule d'indigènes ont fait la même observation ;

« nos cœurs sont trop durs, disent-ils; qu'ils sont donc durs! Comptez bien; il y a six semailles que vous nous parlez de foi, de bonnes œuvres, de salut et de punition. Pendant quatre ans, on n'écoutait pas, ou l'on écoutait mal, et nous ne comprenions point ces vérités. Mais aujourd'hui, il n'y a que le cœur qui se retire, le cœur seulement. » Au reste, quant à ce qui est des livres, tout le monde les aime, et ceux qui n'en ont pas, se prennent de jalousie envers les autres.

« Ces naïves confessions se répètent presque tous les jours, et je ne saurais dire les mille gestes, très significatifs, qui les accompagnent. Le plus ordinairement, c'est les yeux baissés et la main sur la bouche qu'elles sont faites. Il va sans dire qu'elles nous causent bien plus de plaisir et nous encouragent bien plus efficacement que des démonstrations hypocrites de piété; car nous croyons fermement que de tous les ennemis de l'Évangile, il n'y en a point de pires que les Scribes et les Pharisiens, pour employer le langage d'un vénérable prédicateur (1). Un millier de gens environ de cette tribu s'appliquent à lire, et un bon nombre ont réussi. Six cents catéchismes ont été mis en circulation, avec autant de livres de prière, et seize cents tableaux de lecture, dont les sujets sont tous religieux. Notre disette de livres est malheureusement complète; nous avons pourtant reçu un nouveau tirage d'alphabets, que frère Gosselin nous a récemment apportés de la colonie. Ils servent admirablement à raviver le zèle des naturels.

« Quelques Bassoutos, chose intéressante, ont voulu acheter leurs *boukaniane* (recueils de Prières et de Cantiques), et leurs *katekismaniane* (Catéchismes). Tous, en général, les recouvrent d'un morceau de peau souple, et les mettent ensuite dans une espèce de sac à ouvrage,

(1) Nardin.

sui generis (dans son genre), tandis que, de leur côté, les femmes les serrent à la maison, dans des vases de poterie bien couverts, afin que rien ne les gâte. On en prend, en un mot, le plus grand soin possible ; et même ce soin va quelquefois trop loin, puisque plusieurs individus se refusent mutuellement leurs livres, pour ne pas les user. Les abécédaires sont souvent compulsés en deux ou trois courtes semaines, pour ne pas arriver trop tard à « ce qui se sait par cœur, » (les cantiques et les psaumes) Je jouis réellement de voir ce goût pour la lecture, et je puis assurer que si les plus avancés de mes élèves me portaient un défi sur l'exact souvenir de leurs livres, je perdrais à coup sûr; car ils commenceraient à me les réciter d'un bout à l'autre, ce que, certes, je ne voudrais pas entreprendre. Personne n'ignore que les hommes de la nature, ainsi qu'on l'a dit, pleurent difficilement : eh bien, j'en ai vu un verser de grosses larmes ces jours derniers, en m'annonçant que ses deux petits livres avaient été accidentellement détruits. C'est ce même Moguma, dont j'ai fait mention dans un précédent journal (1).

Heureux effets de la lecture et de l'instruction orale.

« Ces faits bien constatés, qui peut douter que les Bassoutos n'avancent? On n'a point le cœur à une bonne chose, sans en retirer du profit. Et sous ce rapport, béni soit le Seigneur, pour le triomphe qu'a déjà obtenu, dans ce pays, son saint et puissant Évangile ! Ces danses pyrrhyques, qui naguères nous causaient une si vive douleur, ont complètement cessé à Morija comme à Thaba-Bossiou. Elles ont également cessé aux alentours de ces deux stations, et ce qui est bien plus admirable encore, des chants chrétiens les ont remplacées, et ces chants

(1) *Voy.* p. 290.

sont les airs pleins de vie et d'onction dont résonnent nos oratoires protestants de France, et qu'on entend dans les églises de la Grande-Bretagne et du Nouveau-Monde. Ainsi la lumière dissipe les ténèbres, et ainsi, partout où elle est arborée, la croix du Sauveur prévaut.

« La condition des femmes chez ce peuple commence à s'améliorer. « Nous ne les battons plus, me disait un chef de Morija, nous ne les regardons plus comme un bien acquis, à la manière dont s'acquiert une bête de somme; elles n'ont plus aujourd'hui le rebut de nos mets, et elles ne se couvrent plus avec des fourures de *sprink-bock* (les moins chaudes et les moins estimées, et que les hommes n'ont jamais mises); comme nos *baroutis* (les missionnaires) aiment leurs compagnes, nous voulons de même aimer les nôtres. »

« L'un des principaux chefs de la tribu a renoncé à la polygamie : il s'appelle Sébatane; c'est un chef allié à la famille royale, et qui pendant sa longue vie a livré beaucoup de combats et soutenu bien des siéges. Après avoir, durant quinze ou dix-sept mois, régulièrement suivi les instructions que reçoit ma classe d'externes, il vint me trouver avec sa suite et me dit :

« Homme envoyé par Dieu pour nous éclairer et nous conduire, tes paroles sont vraies, mais dures. Ce que nous épargnions auparavant, tu dis qu'il faut le couper, et tu annonces aux revêches une punition éternelle qui me fait trembler. Oui, tes vérités sont très dures. » Sur cela, il déclara publiquement à sa plus jeune femme qu'il se séparait d'elle, et cette personne a depuis lors donné sa main à un autre mari. Elle était chérie du premier, lui était soumise, et partageait ses nouveaux principes. Mais Sébatane ne pouvait plus supporter la pensée de demeurer polygame, et en conséquence il sortit de cet état. Il a donné à la femme qu'il a renvoyée l'un des deux

enfants qu'il en avait eus, nouveau sacrifice qui lui paraissait d'abord impossible à faire; aujourd'hui une habitude d'une autre nature lui reste encore à rompre, c'est celle de l'intempérance dans le boire. Le pauvre vieillard ne l'ignore pas; « mais, dit-il, la bière, c'est ma vie, y renoncer, c'est plus que de me couper un membre. » Il en est à ce cruel combat entre la chair et l'esprit, dont Dieu veuille lui faire la grâce de sortir vainqueur.

« Les naturels ont établi, dans leurs kraals, un service du soir, qui se tient ordinairement à la porte de la demeure du chef. Dans certains endroits on se réunit aussi le matin pour prier et chanter ensemble des cantiques. Quelques individus m'ont demandé de leur donner par écrit des directions pour leur culte domestique; d'autres des prières et de courtes expositions destinées au même usage. Que ces faits sont beaux et encourageants!

« Et ce qui, pour un missionnaire, est encore plus doux et plus rassurant, c'est que les doctrines fondamentales de la Bible sont comprises et jusqu'à un certain point aimées par un certain nombre de Bassoutos. Voilà ce qui doit surtout nous réjouir et nous porter à l'action de grâce, mais c'est une observation qui mérite d'être mieux caractérisée.

« Un jour que j'avais expliqué ces admirables paroles du prophète: la justice et la paix se sont entrebaisées (Ps. 85. 11.) et tâché de prouver qu'elles avaient eu leur accomplissement en Jésus-Christ, un Mossouto demanda si Dieu n'aurait donc pas pu faire grâce aux pécheurs sans exiger un réparation pour leurs offenses? A quoi son camarade répondit: « Pas plus que je ne te pardonnerais sans réparation, si tu m'avais impertinemment craché au visage. » — Un troisième reprit plus longuement: « Lorsque l'habit est déchiré, dit-on aux deux pièces: rejoignez-vous? Non, mais on cherche un fil quelconque

qui serve à les rejoindre. Or il en est de même des rapports de l'homme avec Dieu. Adam était jadis en paix avec son Créateur, parce qu'il n'était ni moins droit, ni moins pur que celui qui le fit à sa propre image et à sa ressemblance. Une harmonieuse paix régnait alors entre l'homme et son Auteur. Ensuite, qu'arriva-t-il? il arriva que Satan mit le péché entre Adam et Jéhovah. L'un dit : j'aime le péché; l'autre dit : je ne l'aime point. Ainsi s'alluma la guerre entre les deux partis. Maintenant si Jésus a paru et qu'il ait ôté le péché, il a ôté le désaccord (1); la paix retourne à son ancienne place. Jésus ne devient-il pas de la sorte le fil *unissant?* En lui la justice vengeresse de Dieu qui dit, Frappe l'ennemi; et son amour de la paix qui crie, Epargne Adam, se sont entrebaisées, comme font deux anciens ennemis qui se réconcilient.» — « Tout cela n'est que fort vrai, ajouta le catéchumène. Mais pourquoi nos cœurs refusent-ils l'obéissance ? » — Et il pencha sa tête dans ses deux mains, en poussant un douloureux soupir.

« Ces sortes de scènes se répètent assez souvent sous nos yeux, et j'aime mieux cent fois reproduire les plus frappantes, que de trop spéculer sur l'œuvre qui se fait dans le pays. De cette manière nos Directeurs et en général ceux qui s'intéressent aux Bassoutos peuvent voir à quoi nous en sommes, suivre nos petits progrès, s'associer à nos travaux, prendre part à nos joies comme à nos peines, élever, en un mot, avec les missionnaires, leurs cœurs et leurs mains au ciel, dans une plus ou moins grande communion de prières. C'est ce qui m'encourage à transcrire encore le dialogue suivant que j'ai à peu près recueilli mot pour mot, dans mon journal particulier; puis j'ai fini :

---

(1) Saint Paul raisonnant dans le même sens dit : l'*inimitié*.

Dialogue entre Sépitla et Sékessa, deux habitants de Morija.

Sépitla.— « Nous sommes assurément des sots, puisque nous permettons à nos cœurs d'aimer le ciel et la terre; il existe mille faux liens qui nous tiennent attachés au monde, et nous ne voulons point les rompre.

Sékessa.— « Ah! oui, que c'est être insensé !

Sépitla. — « Si Dieu nous demandait des bœufs, nous nous excuserions, en disant que nous sommes pauvres, mais il ne demande que le cœur.

Sékessa. — « Un cœur qui ne nous appartient pas.

Sépitla.— « Et nous osons le lui refuser !

« Ecoute, Sékessa ; aujourd'hui que nous avons vu les habits des blancs, chacun voudrait s'en procurer, n'est-ce pas? Mais que dis-tu donc de notre refus d'une Parole qui vaut incontestablement mieux que tous les habits ensemble?

Sékessa.— « Mon ami, les vierges folles demanderont de l'huile aux vierges sages, et nous paix aux enfants de Dieu, mais en vain, lorsque sera venu le terrible soleil du jugement.

Sépitla. — « Nous nous lamenterons alors, certainement.

Sékessa. — « Un nouveau cœur, ce n'est pas chose qui se ramasse sur le chemin, il faut le chercher.

Sépitla. — « Il faut le chercher avec courage, en renonçant à tout. Les vérités de l'Evangile surprennent, étonnent, et savons-nous donc où elles finissent? Pour moi, je vais me remettre à l'alphabet; je crois qu'il doit y avoir quelque chose derrière *a*, *b*, *c*, mais que je n'ai pas encore pu découvrir. (1)

---

(1) Une pareille bévue amuse et provoque le rire dans *le Bourgeois*

Ici je dis aux deux interlocuteurs que l'a, b, c, ne recelait aucun mystère, que les lettres étaient purement des signes qui servaient à composer les mots, et comme j'avais jusque là travaillé devant mon pupître, c'est-à-dire, sténographié le dialogue, sans en donner le moindre signe, je repris ma plume, et Sékessa continua comme suit :

« Beaucoup de Bassoutos sont enflés d'un fol orgueil ; la terre est chaude, disent-ils, le pays est en paix, semons de vastes champs de millet, que nos femmes fassent de la bière, buvons et rassasions-nous. Mais s'ils viennent à mourir demain, on pourra justement leur demander : Et quand avez vous prié ?... La confusion sera toute leur réponse.

Sépitla.— « Sois assuré que je souffre, en pensant à l'indifférence de plusieurs des nôtres.

Sékessa.— « Tu n'es pas le seul.

Sépitla.— « Mon beau-père et ma belle-mère, en particulier, m'affligent beaucoup. Je leur disais : considérez bien comme vous avez vieilli ; où voyez-vous ceux de votre âge ? presque tous sont morts, et vous-mêmes, vous vous éteindrez probablement bientôt. Faites-vous petits, croyez et vivez. Les discours des blancs sont bons, les paroles de Jéhovah sont belles. Mais ils m'ont répondu : « Folie ! tu n'es qu'un jeune homme. L'on ne se farde pas avec de la graisse à Morija, mais c'est sans doute qu'on n'a pas de bétail à tuer, ni peut-être non plus de maisons pour y habiter. Vous voilà sages pour ressembler aux grimes de la montagne. » —Comme je me voyais ainsi insulté, une voix intérieure me dit : Ceux qui sont tom-

---

Gentilhomme de Molière ; mais nous ne pensons pas qu'on puisse rire d'un sauvage, qui se méprend de même, mais pour qui rien n'est plus nouveau, ni ne paraît plus étrange que les lettres.

bés dans le bourbier, tends-leur la main, afin qu'ils se relèvent.

Sékessa. — « Quant à moi, Sépitla, ma femme alla visiter ses parents qui demeurent, comme ceux de ta compagne, hors de cette Ecole, et plein de sollicitude pour elle, je ne cessais de demander : quand reviendra-t-elle ? qui sait le mal qu'on peut lui faire chez son père et sa mère ?

Sépitla. — « Je n'ignore point que beaucoup de gens se moquent de nous, mais attends et tu verras qui vivra lorsque les boucs seront séparés d'avec les brebis. Surtout je tremble que le jour du jugement ne nous trouve nous aussi tels que nous sommes aujourd'hui. Or je sens que ce qu'on nous prêche est la vérité ; mais mon cœur s'arrête là. Ah ! si tu savais, comme ce cœur tressaillit d'allégresse, lorsque je vis le missionnaire Rolland baptiser ses candidats ! (1) Et néanmoins je ne voudrais point aller au baptême, car j'y aggraverais peut-être ma condamnation.

Sékessa. — « Moi je crains aussi le baptême, et je crains la mort ; elle se repaît des jeunes et des vieux, ne s'arrête jamais, vient partout sans être attendue, car Dieu a caché le couteau, et le jour de mourir n'est pas plus connu que le jour de naître.

Sépitla. — « La douleur de la mort, ce n'est pas ce que je crains ; ce que je crains, c'est d'être trouvé sans un nouveau cœur, car celui que je posséde à présent est mauvais ; qu'il me paraît dur, mon ami ! Et nous sommes tous les mêmes, chacun est gras et rassasié. Si Dieu nous affligeait comme Job, on dirait : quoi ! prier et pourtant souffrir ! Mais Dieu nous aime, il nous fait du bien. Vois-tu : ce que je trouve étrange, c'est qu'on ait oublié feu Motloumi, notre grand chef, et que parce que nous ap-

---

(1) *Voy.* p. 42.

prenons à connaître le Roi de Motloumi, les gens veuillent précisément jurer par ce dernier. Ils nous répètent que Motloumi a recommandé les danses guerrières, défendu de dévier des vieilles coutumes, et ils demandent si nous abandonnons sérieusement le culte de nos dieux? Je vais demain prendre mon Pélessa (bœuf de somme et de monture) porter à mon beau-père de la viande que je lui ai promise, et je reviendrai si je puis le même jour, car je n'aime pas les disputes de sa ville. »

Recevez, Messieurs les Directeurs, avec ces quelques lignes, l'assurance de mon affection respectueuse et de mon dévouement en Jésus-Christ.

TH. ARBOUSSET.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

TURQUIE D'ASIE.

Ile de Chypre.

L'île de Chypre n'a pas été aussi heureuse que la Grèce, bien qu'elle en soit, en quelque sorte, une colonie. Le despotisme qui a, si longtemps, pesé sur le peuple nouvellement affranchi, étend encore son réseau funeste sur tout ce pays et le tient dans un état de misère et d'avilissement. La population y vit dans l'ignorance, dans la souffrance, dans l'indigence; soumise à mille privations, elle va décroissant de jour en jour, et l'avenir de l'île doit inspirer des inquiétudes à ceux qui en souhaitent le bonheur et la prospérité. Humainement parlant, il semble qu'elle ne recouvrera les avantages qu'elle

a perdus, que par une secousse longue ou violente qui l'arrache à sa position actuelle.

En 1489, l'île de Chypre, quoique conquise par les Vénitiens, contenait, à ce que l'on croit, huit cent cinquante villages, habités par une population de cent quatre-vingt-seize mille neuf cent cinquante six âmes. Grecs, Latins, Arméniens, Coptes, Maronites, Nestoriens y étaient en grand nombre. En 1571, quand la Turquie s'empara de l'île, le chef de l'armée fit faire un recensement général des habitants, et trouva que la population mâle depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à cinquante était de quatre vingt-cinq mille individus; le nombre total des insulaires, y compris femmes et enfants, pouvait donc être d'environ deux cent quatre-vingt mille. Or, en 1820, cette population était réduite, au jugement de M. Connor, ecclésiastique anglais qui a visité l'île, à moins de soixante mille âmes et il paraît qu'il ne restait plus guère que quarante mille Grecs, et cinq cents Maronites de tant de milliers de chrétiens qui avaient primitivement peuplé le sol.

Ce dépérissement considérable de la population a plusieurs causes; les plus grands fléaux ont tour à tour promené leurs ravages sur cette île. Durant la révolution de la Grèce, la guerre y a apporté ses dangers et ses morts; des milliers de victimes périrent dans le conflit; la peste n'a pas épargné ce pays, elle a considérablement concouru à diminuer le nombre de ses habitants. Toutes les nations sont sujettes à ces calamités; à la guerre par leur ambition, à la peste par leurs péchés; mais il est un autre malheur plus grand, parce qu'il est plus long, qu'une saine politique et le travail éloignent, mais qui pèse de tout son poids et depuis de longues années, sur les habitants de l'île de Chypre. Ce malheur, c'est une indigence

constante, devenant souvent une cruelle famine et jetant ses victimes dans la plus profonde misère.

On rapporte qu'il y a environ soixante ans, l'île de Chypre souffrit beaucoup d'une grande sécheresse, et qu'affligé de la même calamité, en 1816, le peuple dut faire venir beaucoup de grains du dehors pour pourvoir à sa subsistance. On ne vit presque pas de pluie dans le pays durant l'hiver de 1836-1837. Cette nouvelle sécheresse laissa à peine assez de grain pour ensemencer les terres, et le peuple, déjà si pauvre, dut encore acheter du blé et de l'orge étrangers pour environ 8,928,575 fr.

Qu'on ne pense pourtant pas que ce soit la nature ingrate qui refuse durement ses bienfaits à ces hommes qu'elle doit nourrir. Elle fournirait un sûr remède à leurs maux, elle les préviendrait même, si une autre circonstance, plus funeste, n'en prolongeait la durée et n'en aggravait la rigueur. Une population beaucoup plus nombreuse vivait autrefois sur le sol de cette île, alors heureuse; elle trouvait une douce abondance au sein de ces plaines et de ces montagnes qui répandent dans le pays, avec la beauté et la majesté des aspects, les unes la fertilité des champs, les autres la fraîcheur des eaux. Un million d'habitants pourraient aisément, agréablement vivre dans l'île de Chypre, et cependant quelques milliers d'individus y souffrent, y végètent, y périssent de misère! C'est que leur condition politique change et altère leur condition sociale et leur état moral, tant est dûr et funeste ce sceptre dont la sublime Porte accable le pays! Nous avons dit que l'année 1836-1837 fut malheureuse. De fort bonne heure, les habitants avaient dépensé tout leur argent pour acheter des blés étrangers; bientôt après ils durent vendre, pour ne point laisser leurs familles mourir de faim, leurs ustensiles de cui-

sine et d'autres objets de première nécessité. Les plus pauvres furent obligés de se défaire de leurs chemises, de leurs pantalons, de leurs souliers, et quand ils furent à la fois nus et affamés, ils se répandirent par centaines, aux portes des riches pour solliciter le morceau de pain qu'ils ne pouvaient plus se procurer. Les bestiaux étaient morts par milliers; ceux qui restaient semblaient par leur extrême maigreur, être la triste personnification de la famine. On assure que plusieurs des habitants n'avaient du pain à manger que deux fois la semaine; d'autres tombèrent malades pour avoir voulu apaiser les tourments de la faim avec des racines, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel. Le gouvernement fut sans entrailles pour ces hommes malheureux; alors comme toujours, avec beaucoup plus de rigueur même, il demanda, il exigea, il extorqua les onéreuses taxes dont il afflige, chaque année, ses nombreuses victimes. L'excès de leurs souffrances avait porté beaucoup d'insulaires à quitter ce théâtre de douleurs et à chercher en Asie, une nouvelle patrie. Le gouverneur les vit prendre ce parti désespéré, avec une parfaite indifférence, ou plutôt il les y encouragea lui-même, mais non par amour pour leur pays ni par intérêt pour leur bonheur. Quelques citoyens généreux, quelques étrangers sensibles et à leur tête le consul français recueillirent des secours, au moyen d'une liste de souscription et les distribuèrent aux plus malheureux. Les agents du gouvernement, au contraire, exigèrent les mêmes taxes, bien qu'il fût si difficile de les fournir. Les pauvres étaient jetés en prison et battus de coups, quand dans leur indigence, ils ne trouvaient pas le moyen de répondre aux inflexibles exigences de leurs chefs. La nouvelle année s'était ouverte sous les plus tristes auspices; on avait vu presque écoulée la saison des pluies, sans que la sécheresse eût cessé, et l'on prévoyait

après les prochaines moissons, le même épuisement et les mêmes souffrances.

Tout fait craindre que l'île de Chypre ne reste longtemps encore dans cet état de gêne et de misère, dont les extrêmes rigueurs se renouvellent, hélas ! si souvent ; on comprend qu'au milieu de si dures entraves, le peuple n'ait ni l'énergie, ni la persévérance, ni la bonne volonté nécessaires pour s'assurer, comme il le pourrait si facilement dans d'autres circonstances, les douceurs d'une existence aisée. Le spectacle de ses malheurs toutefois ne repousse pas, mais attire la charité chrétienne. Sans sympathie pour un état social plutôt que pour un autre, mais remplis d'amour pour les hommes et de compassion pour leurs souffrances, les missionnaires trouvent dans l'état religieux de cet île, un appel et un encouragement.

Les Grecs, qui y sont en très grande majorité, montrent les mêmes dispositions favorables que les habitants de la mère patrie, si l'on peut ainsi appeler le pays de leurs pères. Ignorants et pourtant avides d'instruction, ils n'avaient, en 1820, que peu d'écoles, et dans ces écoles que peu de moyens de s'éclairer. Ils n'y apprenaient que leur langue et la musique. Les Maronites avaient un couvent avec trois moines, mais pas d'école pour leurs enfants ; ou ils les envoyaient s'instruire au mont Liban, ou ils les laissaient croupir dans l'ignorance, privés des premiers rudiments de la science. Quant aux Turcs, ils étaient et sont encore plongés dans une profonde ignorance et esclaves d'absurdes superstitions. On les a vus réunis, en grand nombre, dans une mosquée, pour célébrer une ridicule cérémonie qu'on aurait cru ne pouvoir trouver ailleurs que chez les peuples sauvages. Une grande quantité de caillous étaient entre leurs mains ; grands et petits, avec tout le sérieux dont ils étaient capables, récitaient, à voix basse, des prières sur ces pierres ; à la fin de chaque

prière, ils les portaient à leur bouche, soufflaient dessus, et les jetaient ensuite sur le seuil de la mosquée. Les enfants mêlaient bien à la cérémonie la gaîté et les distraction de leur âge; mais les vieillards y apportaient toute la gravité de leurs manières et de leurs convictions, et tout le recueillement de leurs âmes profondément captivées; 80,000 pierres étaient rassemblées devant eux; 80,000 prières devaient monter au ciel et en faire descendre, si possible, une pluie si abondamment demandée. Après avoir servi comme de siége aux prières, les caillous devaient être mis dans un panier, pour être jetés dans un puits, peut-être parce que par leur contact, sous terre, avec l'eau, ils pouvaient faire descendre des nuées une rosée salutaire sur un sol desséché. Le gouverneur de l'île avait commandé aux Turcs de prier; on assure qu'ailleurs les magistrats, la verge à la main, et hâtant les pas des citoyens par les coups, les traînent dans les mosquées et là les forcent également à prier.

Quand le conseil américain pour les missions étrangères eut connu suffisamment l'état de ce pays, il y envoya plusieurs missionnaires qui y travaillent aujourd'hui avec succès. Déjà M. Connor y avait fait distribuer un grand nombre de Nouveaux Testaments et de Bibles, avec l'agrément du clergé grec: c'était une première semence jetée sur un sol longtemps inculte; les missionnaires d'Amérique vinrent l'arroser et ce ne fut pas sans recueillir plus tard quelques fruits. Ils trouvèrent le clergé et même les magistrats favorablement disposés; le peuple aima ses nouveaux amis. Il est nécessaire de remarquer ici que sous le point de vue religieux, l'île de Chypre, par un heureux, mais singulier contraste, jouit d'une grande liberté. Elle a un archevêque et trois évêques. Agent religieux et politique, l'archevêque est le représentant temporel des Grecs auprès du gouverne-

ment ; une grande partie de son temps est employée à traiter d'affaires avec ce dernier ; il en est aussi le chef spirituel, mais sans être soumis même au patriarche de Constantinople. Seul de tous les dignitaires ecclésiastiques, il ose prendre la robe de pourpre, porter le sceptre et signer ses papiers avec de l'encre rouge. Or ce prélat étant ami des lumières, voulant les répandre au milieu de son troupeau, appréciant la haute capacité et les intentions chrétiennes des missionnaires, pouvant protéger leurs travaux, par cela même en diminuer les difficultés et jusqu'à un certain point en assurer la réussite, il en est résulté que sa position et sa bienveillance ont été un double bienfait pour l'île et un double encouragement pour ses nouveaux instituteurs. Dès 1836, ceux-ci ouvrirent une école supérieure, divisée en trois classes et confiée à un instituteur fort capable et très pieux. Durant dix mois elle appartint aux missionnaires ; plus tard, elle fut placée, avec son premier instituteur, sous la direction d'un comité nouvellement formé. Ses fondateurs purent continuer à la visiter et à la surveiller ; mais la capacité de l'instituteur rendait leurs soins moins nécessaires, et leur joie d'autant plus grande. Ils avaient imprimé le premier mouvement, ils étaient heureux de voir les hommes marquants du pays le seconder et le hâter. Ce fut un point de ralliement pour tous les amis des lumières et comme le réveil de l'instruction dans l'île. L'intelligence de plusieurs jeunes gens s'alluma et ils brûlèrent du plus ardent désir de s'élever au rang d'hommes instruits ; plusieurs d'entre eux sont destinés aux ordres sacrés ; ils s'enquerront, il faut l'espérer, de la vérité, et capables de la comprendre, ils seront aussi capables de la prêcher. L'instituteur, à la demande des missionnaires, commença chaque jour du Seigneur, et pour ses enfants, et pour le peuple, et pour les prêtres, une série d'explications bibliques, intéres-

santes par la forme, instructives par le fond, évangéliques par l'un et par l'autre, qui produisirent chez les jeunes gens un vif enthousiasme de la Bible et de ses sublimes vérités, chez les prêtres une émulation de fidélité et de zèle pour imiter à l'envi le pieux instituteur, chez le peuple, le besoin et l'habitude de fréquentes prédications. L'archevêque lui-même établit un culte semblable dans son école grecque de Nicosie. Les écoles des missionnaires (ils en dirigeaient deux,) grandirent à l'ombre de celles qu'ils avaient provoquées ; et bientôt fréquentées par deux cents élèves, elles rivalisèrent noblement avec les premières. C'est ainsi que paraissant d'abord à l'horizon, comme un point imperceptible, l'instruction répandit bientôt ses lumières, et apporta comme une nouvelle vie dans des cœurs si tristement engourdis ; puisse-t-elle se lever jusqu'à son midi et rester comme un astre bienfaisant sur cette île malheureuse !

L'origine des premières écoles en Chypre, et la cause des heureux fruits qu'elles ont déjà portés, se rattache, aux yeux de la foi, à l'un de ces décrets admirables de la divine Providence, qui font tendre à un but sagement déterminé, les actions qui le plus semblaient devoir s'en éloigner. Qui eût dit qu'en 1821, lorsque le gouvernement turc se souillait du sang des Grecs qu'il sacrifiait à son ressentiment, il préparait, par cet acte même, pour ses ennemis, une ère de lumières et favorisait à l'avance les progrès de cet Evangile qui doit soumettre à son pouvoir et Grecs et Mahométans. Quelques jours avant cette scène de carnage, M. Wolf, qui se trouvait dans l'île, rencontra une veuve désolée dont le fer turc avait enlevé le mari ; pauvre autant qu'affligée, elle offrit d'envoyer son fils en Angleterre, pour l'y faire élever par des amis qui seraient touchés de son malheur ; elle espérait que son fils deviendrait plus tard d'une grande utilité à sa famille par

l'exercice du métier qu'il aurait appris. L'amour maternel ne fut pas trompé dans ses plans ingénieux; le jeune Pierides, de retour dans son pays, y ouvrit une école; le peuple sentit la nécessité de l'instruction, en voyant sa personne et en recevant ses leçons; conçut de justes idées du caractère et du but des Sociétés chrétiennes d'Angleterre et d'Amérique; désira secrètement de devenir l'objet de leurs nobles efforts; de là, la réception empressée, cordiale qu'il fit aux premiers missionnaires et cette affection constante que jusqu'ici il leur a témoignée.

Une violente persécution vint l'année dernière troubler les missionnaires dans leurs paisibles travaux; c'était bien le clergé qui l'avait suscitée, mais non le clergé témoin des efforts de leur zèle. Des lettres, des menaces venant du dehors tombèrent sur l'île pour l'effrayer; mais l'un des évêques, ferme dans son droit, brava l'orage; et oubliant ses intérêts pour ceux de son troupeau, il voulut maintenir et protéger les écoles des missionnaires malgré la perspective de l'excommunication et de l'exil. Vaincu par les instances de son Eglise, plus préoccupée que lui de sa conservation, il consentit à prendre la direction des écoles qui étaient établies dans son diocèse, afin de désarmer la malveillance de ses adversaires. Ce changement fut plus apparent que réel; les missionnaires en retirèrent, presque sans inconvénients, un grand avantage : celui de ne plus payer les instituteurs. Du reste, ils continuèrent à fournir, comme par le passé, les livres, le papier, toutes les choses nécessaires dans ces écoles; ils eurent la liberté de les surveiller et d'étendre sur elles leur sage influence. Ils distribuèrent, chaque jour, des ouvrages sortis de leurs presses, firent à leurs nombreux amis et aux membres du clergé des visites que ceux-ci rendaient à leur tour; avec

les uns et les autres, ils s'entretinrent librement des grandes vérités de la religion. Objets de la haine de puissants adversaires, ils furent pourtant soumis à un examen sérieux, mais qui ne pouvait qu'accroître l'estime qu'ils avaient déjà si justement gagnée. Après que leurs écoles, leurs instituteurs, leurs livres, leur manière de vivre furent bien examinés, chacun se dit que quels que pussent être ailleurs le caractère et l'œuvre des missionnaires, ils ne pouvaient devenir l'objet du moindre blâme. Le peuple confondit ses intérêts avec les leurs; il s'attacha davantage à leurs personnes; il aima davantage leur œuvre, il en estima davantage les heureux fruits; il tint des assemblées, il écrivit des lettres pour jouir des mêmes avantages, et les marques réitérées de sa sympathie furent un adoucissement bien senti à la douleur momentanée de ses précieux amis.

On pense bien que ceux-ci se font un devoir de lui annoncer l'Evangile dans des réunions établies à cet effet; non-seulement eux, mais plusieurs natifs convertis prêchent régulièrement et avec bénédiction sur plusieurs points de l'île. Cependant c'est surtout dans la diffusion des saintes Ecritures et d'autres livres de piété que consistent, pour le moment, la tâche et le principal succès des missionnaires. Instituteurs, ils réveillent le goût de l'instruction; colporteurs, ils cherchent à le satisfaire; instituteurs, ils ont vu plusieurs écoles naître et grandir sous leurs soins; colporteurs et libraires, ils ont répandu une quantité immense d'ouvrages utiles et instructifs. Ils avaient, dans l'intervalle de quatorze mois, distribué cinq mille quatre cent quarante-six livres. La jeunesse s'en était surtout nourrie; cependant des Grecs, des Latins, des Turcs respectables, des prêtres, des diacres, et même le bey de Scala, s'étaient rendus en personne, dans le magasin des missionnaires pour y acheter des livres. Au milieu d'un peuple si pauvre, et malgré les tristes circon-

stances où il se trouve, le prix des achats, s'était, presque en une année, élevé à 158,675 fr. En outre, à leur passage dans l'île, des pélerins avaient reçu des traités; les matelots en avaient aussi été pourvus; à bord d'un nombre considérable de vaisseaux grecs, on avait établi une petite librairie, et l'on avait enfin envoyé dans des îles éloignées et dans divers lieux du continent, des livres qui y étaient nécessaires et que l'on ne pouvait pas s'y procurer.

Les missionnaires avaient arrêté d'offrir le Nouveau-Testament ou quelque autre portion des saintes Ecritures, traduites en grec moderne, à chacune des Eglises de l'île où la liturgie est régulièrement lue. En conséquence, l'un d'eux après avoir présenté des exemplaires du Nouveau-Testament à tous les évêques, après en avoir pourvu toutes les églises de Scala, de Larcana et des environs, fit un voyage de trois semaines dans l'intérieur et remit le volume sacré à cent dix-huit prêtres pour nourrir leurs troupeaux de la parole de vie. Dans une seconde tournée, cent dix-sept autres ecclésiastiques reçurent le même présent, de sorte que déjà une bonne partie de l'île voit replacé sur le chandelier, ce livre qui doit devenir sa lumière.

VARIÉTÉS.

CHINE.

Philosophie et religion (1). (fin).

Nous avons jusqu'ici considéré, dans l'empire chinois, l'industrie de ses habitants, les puissants ressorts de leur

(1) *Voy.* XIIIe année, p. 421 et suiv. 459 et suiv. XIVe année, p. 432 et suiv.

gouvernement, et les différentes branches de leur littérature; il y avait à reprendre, mais il y avait aussi à louer. C'était l'homme, dans le domaine des choses de la terre, cherchant des biens par le travail, de la sécurité par les lois, de la gloire par la science. L'organisation d'un état social est sans doute une œuvre vaste et difficile, les siècles y amènent pourtant les peuples amis de l'ordre, et nous avons vu que le céleste empire y est arrivé; mais quand il s'agit de créer une religion et de soulever le voile mystérieux de nos destinées, les siècles ne servent qu'à marquer les chutes successives par lesquelles l'homme arrive enfin dans un chaos de ténèbres, d'avilissement et de misère, d'où la puissance divine peut seule l'arracher. S'il fallait une nouvelle preuve de ce fait, nous citerions l'exemple de la Chine et pour montrer que l'homme est incapable de donner une solution à sa vie, une règle à sa volonté, une espérance à son âme, nous montrerions que ce peuple, d'ailleurs si remarquable et qui, seul, a su créer sa civilisation et sa prospérité, n'a pu trouver qu'une fausse sagesse, une morale imparfaite, une religion absurde, sans donner de suffisantes garanties ni à sa sagesse pour la faire aimer, ni à sa morale pour la faire pratiquer, ni à sa religion pour la rendre sacrée.

Confucius, Taou, Bouddha, voilà les grands noms auxquels se rattachent, en Chine, trois systèmes de religion; le premier est celui du gouvernement, le peuple suit les deux autres.

Confucius naquit 549 ans avant Jésus-Christ, dans le royaume de Loo, aujourd'hui province de Shan-tung. Sa mère avait demandé un garçon à la montagne Ne et mettant au monde le sage, elle l'appela Chung-ne. Une fable dit qu'au même instant deux dragons entourèrent la maison du nouveau-né, et qu'une douce musique se

fit entendre dans les airs. Confucius fut orphelin de bonne heure ; il étudia l'art de gouverner pendant sa jeunesse ; à l'âge de cinquante ans, il fut nommé magistrat d'un petit district, dans la province où il était né. Il profita de sa position pour engager les enfants à avoir soin de leurs parents pendant qu'ils étaient en vie, et à leur donner une sépulture honorable après leur mort ; il sépara les jeunes gens d'avec les vieillards, aux repas ; il voulut que les hommes et les femmes prissent, en voyage, différents côtés de la route ; il condamna les excès du luxe. Trois ou quatre années plus tard, il fut élevé au rang de premier ministre du royaume de Loo ; il fit de nouvelles améliorations dans le pays ; mais un prince voisin, craignant que son influence ne s'accrût et voulant le contrarier y envoya une bande de femmes musiciennes ; Confucius laissa son maître les recevoir, mais il se démit dès-lors des fonctions de sa charge et il répudia l'agitation de la vie politique, préférant les douceurs de l'étude à l'éclat des honneurs, et la gloire de philosophe à celle de magistrat. Il voyagea dans plusieurs pays, pour s'instruire, souvent exposé aux machinations d'ennemis que sa sagesse lui avait faits, et quelquefois privé des objets de première nécessité. Auprès de lui se trouvaient en grand nombre les admirateurs de sa doctrine ; ils suivaient ses pas et recevaient ses instructions à l'ombre de quelque arbre. La réputation du philosophe s'étendit au loin ; un prince d'une province du sud voulut appeler le sage auprès de lui ; les officiers lui représentèrent qu'il condamnerait les écarts de son gouvernement ; le prince les crut et oublia le philosophe. Celui-ci, mettant fin à ses longs voyages, se retira dans son pays ; mais il ne voulut pas d'autre emploi que celui d'étudier, d'abréger, d'expliquer les anciens livres chinois, et nous avons vu qu'il en retoucha un grand nombre. Ses disciples étaient au

nombre de trois mille ; parmi eux se trouvaient plusieurs hommes fort distingués. Un jour, un habitant du pays rencontra une lionne dans les bois ; Confucius vit dans cette circonstance l'annonce d'une mort prochaine, et essuyant ses larmes il dit ! « Mon enseignement touche à sa fin. » Ce philosophe mourut quelque temps après.

La gloire de Confucius avait été grande de son vivant, elle le fut bien davantage dans la suite. Les monarques s'honorèrent d'être ses disciples, les lettrés d'être ses admirateurs, le commun peuple de suivre ses préceptes, tous vénérèrent également sa mémoire ; il fut déclaré le législateur et le philosophe de la nation, le sage par excellence, la lumière de tous les âges. La reconnaissance nationale dressa des temples destinés à perpétuer le souvenir de ses bienfaits, l'éclat de sa vertu et de sa gloire ; environnée de toute sa splendeur, la majesté du trône vint s'incliner devant son image, tous les ordres de l'état imitèrent son exemple. Il paraît que plus de 1560 temples sont encore dédiés à Confucius, et qu'on offre chaque année à ses mânes 6 bœufs, 27,000 cochons, 5,800, moutons, 2,800 daims et 27,000 lapins, c'est-à-dire 62,606 animaux, outre 27,600 pièces de soie.

Confucius précéda Socrate ; avec autant de courage, de sagesse et de constance, il eut peut-être plus de dignité, d'élévation et de vertu. Moins dialecticien, il était plus puissant par l'énergie de ses convictions et l'éloquence de sa parole ; il prétendit n'innover en rien : simple interprète des lois anciennes, il en faisait sentir la beauté et il en recommandait l'observation ; membre d'un grand état et préoccupé du rôle social de l'homme, il se montra un grand politique, et il posa d'une main ferme les vastes fondements de la plus puissante monarchie de l'univers ; mais il ne vit dans l'homme que l'agent de l'état, et moins instruit que le philosophe d'Athènes de ses plus in-

times besoins, de la sublimité de sa destinée, et des conditions indispensables de son bonheur, il ne pénétra pas comme lui le fond de sa nature morale pour en connaître les imperfections et les ressources. Tous deux, grands philosophes, eurent de grandes lumières, l'un sur la politique, l'autre sur la nature humaine, mais tous les deux montrèrent, par ce qui leur manqua, la nécessité de ce Soleil de justice qui planant sur la Grèce et la Chine doit un jour envoyer la lumière et la vie sur tous les pays à la fois.

On a vu dans un précédent article les principaux caractères du gouvernement de la Chine; les principes de ce gouvernement étant tous tirés des ouvrages de Confucius, nos lecteurs peuvent sans d'autres détails, se faire une idée de la politique du philosophe. Quant à sa morale, elle est toute comprise dans la règle royale qu'il faut traiter autrui, comme on en voudrait être traité. Son école distingue cinq vertus capitales; la bonté, la justice, la politesse, la sagesse et la véracité : elles sont la base et le lien de toutes les relations. Confucius indiqua les divers devoirs de l'homme, mais au-dessus de tous il plaça celui de la piété filiale. C'est ici le trait le plus caractéristique de sa morale. Le respect envers les parents est exigé non seulement de l'enfance, non seulement de la jeunesse, mais aussi de l'âge mûr; vivants, les parents doivent être traités avec respect; morts, honorés comme des dieux, et quand les siècles ont passé sur leurs tombes vieillies, ils méritent encore les mêmes hommages, et la même affection. Un manque d'attention pour les ancêtres serait une grande faute; une injure à leur mémoire, le mal dans toute son horreur. L'empereur obéit à ce devoir comme le moindre de ses sujets, et il soulèverait tout l'empire s'il y manquait. Cette vertu, dit Confucius, comprend, développe, embellit toutes les autres vertus;

là où ne se trouve pas la piété filiale, n'attendez, ajoute-t-il, ni respect pour le prince, ni affection pour la famille, ni bonté pour les domestiques, ni sincérité pour les amis; là où elle est, on voit, au contraire, les passions vaincues, tous les devoirs accomplis, l'âme toute renouvelée. Il faut admirer Confucius dans cette doctrine qui serait si belle, si elle n'était exagérée, car après l'amour pour Dieu, la piété filiale est pour l'homme le sentiment le plus noble et le plus juste, pour la famille le lien le plus doux et le plus durable, pour la société la plus sûre garantie d'ordre, pour un état le plus sûr moyen de durée. Mais comment Confucius qui a ainsi recommandé l'amour et le respect pour les parents, n'a-t-il rien demandé pour le Père de tous les hommes? Comment son génie en enseignant à parcourir la série des ancêtres afin de rendre les plus grands honneurs aux plus anciens, s'est-il arrêté en sa marche et n'est-il pas remonté jusqu'au principe de tous les êtres pour dire : A celui-là sont dus les plus grands hommages? Hélas! c'est que l'homme ne connaît pas Dieu par sa sagesse.

Confucius parle quelquefois des cieux comme d'un pouvoir qui préside aux révolutions de la nature, d'un destin régulateur suprême de toutes choses; mais il ne dit pas si la nature a eu un commencement; si le sort est ou non aveugle; bien moins encore annonce-t-il un Dieu éternel, sage, juste et tout puissant. « A moins que ce ne soit la volonté du Ciel, disait-il un jour, que ma cause périsse, que peut contre moi le peuple de Kwang? » Interrogé dans une autre occasion pour savoir à quelle divinité il valait mieux offrir son culte, il répondit : « Vous vous trompez; celui qui a offensé les Cieux n'a plus personne à qui il puisse adresser ses vœux. » Il dit ailleurs : « Les Cieux qui sont brillants nous accompagnent partout où nous allons. — La vie et la mort sont

décrétées par le destin. Les richesses et la pauvreté viennent du Ciel. »

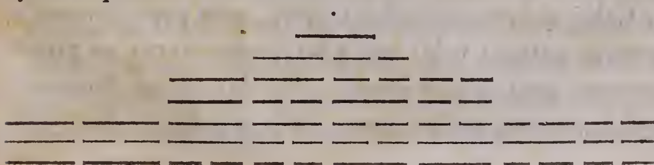
Outre ces allusions aux Cieux, on trouve, dans les livres chinois, quelques passages relatifs à un principe suprême; ils semblent prouver qu'antérieurement à tout système de philosophie, le céleste Empire avait reçu, par tradition, de l'âge patriarcal, la doctrine d'un Dieu universel exerçant un pouvoir absolu sur le monde, et exigeant l'amour de ses créatures. Le livre des odes, écrit en partie, 1120 avant Jésus-Christ, parle d'un ordonnateur suprême, « majestueux dans sa descente sur la terre, survivant aux habitants de ce monde, et auteur de leur bonheur; instruit de ce qui les concerne, punissant ou récompensant les hommes selon la nature de leurs œuvres, et digne d'être honoré par des abstinences et des lustrations. » Ailleurs, les philosophes chinois parlent d'un principe d'ordre qui gouverne l'univers et est l'âme du monde; à ce principe aussi est attribué le pouvoir de punir le vice et de récompenser la vertu.

On croirait, d'après cela, que les Chinois ont quelque connaissance de Dieu et l'adorent comme tel; mais la manière dont ils expriment leurs idées sur les autres parties de la théologie naturelle, prouve qu'ils sont loin de connaître Dieu et le secret de la création. « Avant la séparation des cieux et de la terre, disent-ils, il existait un cahos universel; les deux forces de la nature se dégagèrent l'une de l'autre peu à peu; le principe mâle et le principe femelle s'établirent séparément. Les plus pures influences montèrent et formèrent les cieux; les plus grossiers éléments de matière descendirent et constituèrent la terre. Par la réunion de ces deux principes, toutes les autres choses furent successivement produites; ainsi les cieux sont le père, la terre est la mère de la nature. On voit que les Chinois admettent, comme

autrefois les païens et aujourd'hui encore les matérialistes, l'éternité de la matière. De plus ils étendent l'idée de sexe à tous les objets de la nature; tout ce qui est supérieur, dur, lumineux, subjectif est du sexe masculin; tout ce qui a un caractère contraire est du sexe féminin; les nombres impairs appartiennent au premier genre, les nombres pairs au second. Un point (le cahos ou la réunion des deux principes) en produit deux (les cieux et la terre ou la première séparation des deux principes); deux en produisent quatre; quatre en produisent huit. Ces multiplications suffisamment répétées donnent le secret de tout ce qui existe. Les anciens Egyptiens avaient aussi adopté le système des deux sexes; Pythagore enseigne qu'il y a des êtres simples qui ont servi de premiers types à ce monde. Les Chinois prétendent tout expliquer au moyen des nombres. Par un hasard singulier, une tortue, sortant d'une rivière, apporta un jour sur son dos (dit la tradition) le carré suivant :

4	9	2
3	5	7
8	1	6

Chaque nombre impair représente les cieux ou le principe supérieur; chaque nombre pair représente la terre ou le principe inférieur; les nombres impairs font 25; les nombres pairs, avec une décade, font 30; toutes les révolutions de la nature doivent s'opérer par la réunion de ces nombres; par eux encore tous les esprits durent agir. Plus tard, ils arrangèrent ainsi leurs signes symboliques:



Le point supérieur, qui n'est rien en lui-même, produit une ligne quand il est prolongé; cette ligne étendue et brisée en produit deux, l'une entière, l'autre divisée, celles-ci, doublées et changées, en produisent quatre; triplées, elles en produisent huit: ce sont les huit changements admirés des Chinois. Quand ils sont poussés jusqu'à six lignes, ils s'élèvent à 64 formes différentes; ils produiraient 16,777,216 nouvelles figures si on les poussait jusqu'à 24 lignes seulement. Etonnés de ce que par un petit nombre d'opérations tant de changements ont lieu dans une proportion toujours plus grande, les philosophes chinois ont supposé que toutes les révolutions de la nature et toutes les dispensations de la providence, sont soumises au même ordre que les changements, et par leur moyen peuvent, à l'avance, être découvertes. De là leur croyance aux nombres intelligents qui forme la base de leur cosmologie; de là aussi l'emploi de ces nombres pour soulever le voile de l'avenir et prédire les destinées. Ce système porte sa réfutation avec lui-même; il est aussi bizarre qu'obscur.

Les Chinois ont même imaginé une trinité matérielle composée des cieux, de la terre et de l'homme, c'est-à-dire des sages. Les cieux et la terre, disent-ils, produisirent les hommes; mais leur œuvre eût été incomplète s'ils ne leur avaient pas communiqué des lumières. Ne pouvant pas eux-mêmes parler, les cieux et la terre durent susciter les sages qui vinrent à leur secours, et par là acquirent une égale importance. Les sages connaissent la vérité par une perception intuitive, et peuvent pénétrer sans effort la nature intime de chaque chose. « Celui qui est tout-à-fait sincère, peut perfectionner sa propre nature; celui qui peut perfectionner sa propre nature, peut perfectionner celle des autres hommes; celui qui peut perfectionner celle des autres hommes,

peut perfectionner celle de toutes choses; celui qui peut perfectionner la nature de toutes choses, peut aider les cieux et la terre dans leur travail pour conserver et nourrir le monde. Celui qui peut ainsi aider les cieux et la terre forme une trinité avec ces deux forces de la nature. Confucius est du petit nombre des sages qui sont entrés comme élément dans cette étrange trinité. Sa gloire, dit l'un de ses disciples, inonde la Chine comme un déluge, et remplit tous les lieux que le ciel couvre, que la terre soutient, que le soleil éclaire, le jour, la lune, la nuit; partout où il existe un homme, où un cœur bat, où une âme respire, il reçoit les mêmes honneurs: il est donc égal aux cieux.

Les esprits et les démons dont les Chinois parlent souvent n'occupent pas une place aussi distinguée dans l'échelle des êtres; ils sont bien au-dessous des cieux visibles et matériels, inférieurs même aux anciens sages et aux princes modernes. Confucius avoue qu'il ne les connaît guère; interrogé par un de ses disciples sur le culte à rendre aux esprits, il dit : « Incapable que vous êtes de servir les hommes, comment pourriez-vous servir les esprits? » Son disciple ayant changé de terrain, et lui faisant des questions au sujet des morts, le sage lui répondit : « Si vous ne connaissez pas l'état des hommes pendant leur vie, comment voulez-vous connaître leur condition, après leur mort? » Son langage habituel était : « Respectez les dieux, mais tenez-les toujours à distance de vous; » c'est-à-dire rendez-leur les honneurs que vous leur devez, mais n'ayez affaire avec eux que le moins possible. Les esprits doivent être bien nombreux, d'après les Chinois; car ils président aux dynasties, aux terres, aux moissons, aux rivières, aux vents et au feu, et il n'y a pas jusqu'aux quatre coins de la maison, jusqu'à la boutique, au parloir, à la cuisine de chaque demeure qui

ne soient placés sous la garde et la surveillance des esprits.

Quant à l'avenir de l'homme, le philosophe chinois n'a jamais prétendu le connaître, et on vient de voir qu'il se refusait à en parler. Quelques-uns de ses disciples ont supposé en chaque homme trois âmes intellectuelles et sept esprits de substance animale. Par la mort, les sept esprits se dispersent, la première âme entre dans le sépulcre et y reste; la seconde a je ne sais quelle destinée, la troisième erre en divers lieux avec les génies des montagnes.

Confucius s'est davantage prononcé sur les dispositions naturelles de l'homme. L'opinion générale des Chinois est que la nature humaine tend d'elle-même à la vertu; et que chaque homme, en venant au monde, y apporte des dispositions au bien; la contagion du vice et les mauvais exemples peuvent seuls le souiller, mais les sages sont là qui le rappellent à la vertu, par leurs instructions. Cette doctrine trouva des adversaires et voici la conversation que l'un d'eux eut à ce sujet, avec un disciple de Confucius. « Kaou-tze : — La nature humaine est comme le saule; la justice comme un vase destiné à recevoir de l'eau; pour rendre les hommes bons, il faut faire les mêmes efforts que pour obtenir un semblable vase d'un morceau de saule. — Mang-tzse répondit : Mais pouvez-vous, d'un seul coup, changer le bois en vase? ne faut il pas préalablement le couper et le tailler? Voulez-vous donc dire que pour rendre les hommes bons, nous devons les couper et les tailler? Votre système n'est propre qu'à inspirer à l'homme de l'horreur pour la bonté, puisqu'il la suppose contraire à sa nature! Le premier interlocuteur proposa son idée sous une autre emblême : « La nature humaine est semblable à de l'eau qui coule; si vous la dirigez vers l'est, elle coule vers l'est, si vous la dirigez vers l'ouest, elle coule vers l'ouest; ainsi la nature humaine n'a aucune propension ni pour

le bien ni pour le mal. — Mang-tzse répliqua : L'eau, il est vrai, coule avec une égale facilité vers l'est et vers l'ouest, mais voulez-vous soutenir par là qu'elle remonte une hauteur comme elle descend une pente? Comme l'eau tend en bas, la nature humaine tend au bien. Refoulée avec violence, l'eau peut bien inonder votre tête et passer au sommet des montagnes, mais qui dira que c'est sa tendance naturelle? les hommes peuvent de même devenir vicieux; mais ce n'est pas davantage la disposition de leur nature. »

Avec une pareille logique, il n'est pas étrange qu'on arrive à de telles conclusions. Mais on voit par là quelle connaissance les lettrés chinois ont de la nature humaine. Et voilà pourtant les principaux caractères de cette philosophie tant admirée par nos modernes incrédules. Il y avait lieu en effet de la mettre au-dessus de la sublimité du christianisme ! Le lecteur, plus impartial, nous permettra de lui faire de nouveau remarquer que la doctrine de Confucius n'est pas une religion. Les deux grands termes de la religion, Dieu et l'Eternité y manquent; ses plus grands devoirs, l'amour pour le Créateur et la subordination de la présente économie à la vie future y sont omis; ses plus grandes consolations, le bénéfice de la souffrance et le triomphe éternel de la vertu y sont inconnues, et l'on n'y découvre aucune trace du contraste éternellement admirable de l'amour de Dieu et de la misère humaine, source d'un nouveau contraste également remarquable; l'humilité avec la force, la force par l'humilité; divinement manifesté dans l'Evangile et loin duquel il n'y a qu'orgueil pour la frivolité, et désespoir pour la conscience réveillée. Confucius ne vit pas dans l'existence humaine un phénomène se rattachant à Dieu comme à son principe et à son but; il y vit un fait isolé sans relations certaines et précises avec un principe supérieur; il ne donna donc aucun aliment à l'élément

religieux; incapable de le connaître ou de le satisfaire, il le négligea toujours, et ses disciples, marchant sur ses traces, sont restés ce qu'il était, politiques habiles, mais privés de tout amour de Dieu, de toute crainte de son nom, de toute espérance de son ciel.

Faut-il croire que la doctrine de Confucius et de ses sectateurs forme du moins un corps philosophique? Le lecteur en doutera après ce qu'il vient de lire. S'il en retranche les ténébreuses spéculations sur les sexes, les substances et les nombres intelligents, auxquels il ne sera certainement pas tenté de croire, il lui restera la croyance aux revenants, à la trinité des cieux, de la terre et de l'homme, le système des trois âmes et des sept substances animales accompagné d'explications puériles; il verra que l'être n'est jamais séparé de la forme, l'idée du fait, et qu'à la base de toutes ces erreurs gît un grossier matérialisme à peine voilé par l'artifice du langage. S'il n'a que du sentiment, le lecteur trouvera dans cette philosophie des lacunes immenses, il verra avec douleur que la place que Dieu et l'âme humaine devraient y occuper y sont vides; s'il n'a que de l'esprit, il y trouvera un ensemble de suppositions absurdes et incohérentes, il sera étonné de la bizarrerie de tant d'erreurs et du désordre des intelligences qui les adoptent; si l'esprit et le cœur lui font simultanément sentir leurs mutuelles exigences, il joindra sa désapprobation à sa peine, mais ni dans l'un ni dans l'autre cas, il n'appellera philosophie des systèmes qui froissent également les lois de la pensée et les premiers instincts de l'âme.

La philosophie de Confucius est beaucoup plus respectable dans ses applications à la vie; s'il nous était permis de nous exprimer ainsi, nous dirions que sa morale est plus morale que sa philosophie proprement dite, n'est philosophique. Nous avouerions même qu'il n'en existe

peut-être pas de plus noble en dehors du christianisme; en soi pourtant, ou si l'on veut, examinée du point de vue de la foi, elle nous paraît très imparfaite. Une morale doit être, sous plus d'un rapport, une religion ; elle en est une application ; en dehors de la religion il n'y a point de vraie morale; la morale de Confucius enfante l'ordre, jamais la vertu; elle borne son action au temps, elle ne prescrit rien pour l'éternité; elle fait tout pour l'état, rien pour Dieu ; elle manque d'autorité, puisqu'elle ne repose pas sur sa volonté, de pureté, puisqu'elle n'est pas une imitation de son caractère, de mobiles désintéressés, puisqu'elle ignore ses plus grands droits. C'est, dans l'ignorance de Dieu et des hautes destinées de la nature humaine, une noble convention conclue entre les membres d'un grand peuple; le principe, c'est le besoin de l'ordre, le moyen, c'est la fidélité aux lois, le résultat, c'est le bonheur de tous; mais personne ne doit voir le caractère de la vraie morale dans les conditions d'une prospérité collective; quand Dieu en est exclu, la vertu l'est aussi. Si la théorie est imparfaite, la pratique l'est bien davantage; ainsi, la partie éclairée de la nation chinoise vit dans une profonde indifférence et une flagrante impiété, et elle ignore jusqu'au nom de péché.

La secte du Taou ou de la raison éternelle, eut pour fondateur Laou-Tsze, contemporain de Confucius. Le Taou existe par lui-même, de toute éternité; source de lumière et de vie, commencement et fin de tous les siècles; guide de Confucius dans l'est, de Bouddha dans l'ouest; maître des sages et législateur des rois, « majestueux au-delà de toute majesté. » — « Y a-t-il, demande avec enthousiasme son disciple docile, y a-t-il quelque chose de plus grand que les cieux, et dont les cieux et la terre tiennent leur existence? Oui; qu'y a-t-il donc de

supérieur à l'espace et qui se meuve dans l'espace? Le grand Taou est le père de l'espace; l'espace, le père des cieux et de la terre, qui ont enfanté les hommes et les choses. Plus ancien que tous les êtres, le Taou flottait, même avant l'arrivée du vide, sur l'océan d'une profonde obscurité. Avant la division des cieux et de la terre, avant la séparation des deux grands principes de la nature, au milieu de cette vaste mer de ténèbres et d'immobilité, une concrétion subite eut lieu, et d'elle sortirent un millier de particules de matière élémentaire qui produisirent le vide. Après que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf billions de *kalpas* (environ cent ans), furent écoulés, le million de particules se réunit de nouveau et produisit l'espace : à la fin d'une égale durée, les particules réunies pour la troisième fois, engendrèrent le chaos; après que le chaos fut établi, les cieux furent séparés de la terre, et les hommes naquirent. »

Quant à Laou, il est la racine des cieux et de la terre, et le créateur de l'univers. Il fit trois apparitions sur la terre, du sein de la pureté, et de la raison éternelle. Les hommes ont trois perspectives; après la mort ils deviennent *hien* ou *chen* ou *kouei; hien*, quand leur vertu a été complète; *chen*, quand elle n'a été que médiocre; *kouei*, quand elle ne l'a point emporté sur le vice : dans le premier cas, ils contemplent Dieu et sont en paix; dans le second, ils sont plus heureux que les hommes sur la terre, moins que les *hien* dans le ciel; dans le troisième, ils errent sur les tombeaux, les marais et les lieux infects; n'ayant d'autre nourriture que les vapeurs qui s'en exhalent, d'autres ornements que des débris de cadavre, d'autre perspective que de revenir, déguisés, sur la terre, pour la désoler par de nouveaux crimes, et la souiller par de nouveaux vices.

Les partisans de Laou parlent beaucoup de la vertu,

Ils la font consister dans le sacrifice de tous les sentiments. L'impassibilité est à leurs yeux le dernier progrès de l'homme; c'est pourquoi on les voit errer au hasard sur le sommet des montagnes, cultiver là, loin du bruit et des hommes, leur raison, et parler avec un orgueilleux mépris des richesses, de la gloire, et de la paternité.

Ils se sont tout particulièrement adonnés à l'étude de l'alchimie; eux aussi prétendent avoir trouvé la pierre philosophale et l'élixir d'immortalité; et tel est l'attrait de leurs insidieuses promesses que des princes mêmes y ont ajouté foi et ont pris le magique breuvage. Les victimes qui y ont trouvé une mort plus prochaine au lieu de l'immortalité, n'ont jamais pu désarmer la fourberie, ou dissiper l'aveuglement des charlatans chinois, non plus que la crédule confiance du peuple; elles ne sont pas mortes à ses yeux, elles sont seulement passées dans une meilleure condition. Le magnétisme est surtout le grand soutien de ces sectaires; ils en ont une connaissance remarquable; ses phénomènes qu'ils ont étudiés et qu'ils savent montrer à propos, étonnent, captivent, soumettent une nation crédule et superstitieuse.

Immortel et revêtu d'un grand pouvoir, le chef principal de la secte de Laou étend son autorité sur l'enfer; il force les divinités de chaque district à changer de lieu, comme l'empereur contraint ses officiers à changer de poste; c'est à lui qu'elles doivent demander l'autorisation de protéger leurs adorateurs; son écriture chasse les mauvaises influences et les mauvais génies; celle de ses prêtres a la même vertu, mais il faut la renouveler chaque année, ce qui assure des richesses aux uns et inspire des craintes puériles aux autres. La mort souille les maisons où elle passe; des sacrifices et des prières, accompagnés de dépenses, comme on doit le supposer, sont indispensables pour les purifier; les districts sont de même exposés à la

contagion; de là aussi, la nécessité d'autres sacrifices et d'autres dépenses. La plus extraordinaire de ces solennités, est la cérémonie du feu dont nos lecteurs ont déjà été instruits. C'est là qu'armés de leurs dieux, et assourdis par le bruit des chants, des sonnettes et des cors, une foule d'hommes en délire traversent les flammes d'un grand feu et s'imaginent vaincre les démons quand ils ne font que brûler leurs propres membres. Après cela, on pense bien que les devins, les possédés, les pronostics, la magie, et toutes les ressources de l'imposture sont recherchés, exploités de toutes les manières et par tous les moyens possibles pour servir l'erreur et propager le mensonge. Mais ce ne sont pas là les dernières extravagances des Chinois.

Bouddha, leur principale divinité, naquit, dit-on, l'an 1027, avant Jésus-Christ, dans l'Inde. Peu satisfait de la science des hommes qui ne pouvaient se délivrer ni de la vieillesse, ni de la maladie, ni de la mort, il se retira, à la suite d'une vision, sur les montagnes; après seize années d'efforts, il vainquit ses défauts, devint insensible et par conséquent parfait; puis, sans passer par les infirmités de l'âge, ou par les lentes épreuves de la métempsycose, il reçut le privilége d'être anéanti. Sa religion fut introduite en Chine, soixante-six ans avant Jésus-Christ. On était allé dans l'Inde pour s'en enquérir; on la rapporta dans le pays; elle y est restée jusqu'à ce jour, et a éclipsé la religion du Taou avec laquelle elle a d'ailleurs de grands rapports.

Elle enseigne la métempsycose, et par conséquent un grand respect pour les animaux; elle exalte l'annihilation, et par conséquent les plus folles abstinences de la superstition; ses prêtres renoncent aux relations de la société et méprisent les liens de la famille; ils se font un devoir du célibat, ils rasent leur tête, ils restent dans la solitude

des temples; ils s'abstiennent de viande, et vivent des offrandes volontaires de leurs adeptes; les dieux qu'ils adorent sont les trois grands Bouddhas, le passé, le présent, et l'avenir; Kwan-Yin, déesse de la miséricorde, de la petite vérole, des femmes stériles, et le dieu de la santé; ils n'ont pas de jour de repos fixe, mais ils célèbrent la nouvelle et la pleine lune, cent soixante-deux jours de chaque année, sans compter d'autres heures de chaque journée, sacrées pour eux. Nous ne pouvons donner une idée plus juste de cette secte qu'en disant que c'est le type le plus parfait de l'église Romaine, dépouillée du reste de ses croyances primitives. Le culte est le même: des images, des cierges, de l'encens, des sonnettes, de l'eau sainte, des prières récitées dans une langue inconnue; les usages sont les mêmes: le rosaire, les vaines redites, les abstinences pour tout le monde, la réclusion, le célibat, la tonsure, et des habits particuliers pour les prêtres; les croyances sont les mêmes: la prétention aux miracles, la foi à un purgatoire, le recours à différents intercesseurs, le respect pour les reliques, les hommages à une vierge, « déesse de la miséricorde, mère sainte, reine des cieux » tenant un enfant entre ses bras, et portant une croix; l'esprit est le même: l'importance, la nécessité, le mérite de la souffrance, des privations et tous les rêves de la superstition; en tout point, des rapports si nombreux, une coïncidence si frappante que quelques missionnaires catholiques avouèrent avec candeur que Satan avait dû conduire lui-même les païens à une imitation si complète de la sainte Église, afin d'exposer ses cérémonies au mépris et à la honte. D'autres, au contraire, ont profité de cette coïncidence, pour faire accroire aux Chinois que les deux religions ne diffèrent pas essentiellement, et qu'il suffit pour les concilier de substituer Christ à Bouddha, sans du reste les modifier considérablement dans leurs

formes. C'est là le reproche sanglant que Pascal a fait aux missionnaires jésuites en Chine (1).

On nous pardonnera de citer ici quelques passages d'une méditation sur Bouddha ; ils sont remarquables sous plusieurs rapports, et nous donnent une idée de l'extrême pouvoir attribué à cette divinité par ses aveugles adorateurs.

« Pourquoi, y est-il dit, exhortons-nous les hommes à fixer leurs pensées sur Bouddha, sinon parce que les pensées ont les plus graves conséquences? Ce sont elles qui rendent l'âme noble, le destin favorable, la vie sûre ; si vos pensées sont bonnes, vous montez au ciel ; si elles sont mauvaises, vous descendez en enfer. A l'époque de la transmigration de l'âme, une bonne pensée la fait entrer dans le corps d'un homme; une mauvaise, dans le corps d'une bête. Pourquoi tant d'esprits affamés en enfer? uniquement à cause des mauvaises pensées. Pensez au diable, et vous deviendrez un démon; pensez à Bouddha, et vous serez transformé en Bouddha. Voulez-vous prévenir les six épreuves de la métempsycose ? vous n'avez qu'un moyen; pensez à Bouddha, sinon privé d'un corps humain, vainement vous en souhaiterez un pendant dix mille siècles. Penser à Bouddha et n'être pas délivré de la nécessité de passer par des naissances et des morts successives, cela n'est pas possible ; que si la prière à Bouddha ne transforme pas toujours en Bouddha, c'est qu'elle sort des lèvres seulement et non du cœur. Tous nous devons avoir Bouddha dans la bouche, Bouddha dans l'esprit. Mais pourquoi, dira-t-on, invoquer le seul Améda-Bouddha, quand il existe des milliers et des centaines de milliers d'autres Bouddhas? C'est parce que le premier jura que si quelqu'un, dans les dix mondes, se

(1) Provinciales. Lettre cinquième.

trouvait privé, après l'avoir prié, de l'accès dans son royaume, il cesserait d'être dieu.

« La terre de son royaume est un or jaune, les jardins et les palais en sont garnis de pierres précieuses il est entouré de rangs d'arbres et orné de broderies. Là se jouent les oiseaux au plumage brillant et richement varié; là se réuniront le grand dieu O-lo-han, la déesse de la miséricorde, les innombrables Bouddhas, l'armée des demi-dieux et les sages des cieux et de la terre. Mais il n'y a dans ce royaume aucune femme, car dès qu'une femme y entre, elle est changée en homme. Les habitants de ce séjour naissent de la fleur du lotus; ils ont des corps purs et odoriférants, des visages beaux et bien formés, des cœurs remplis de sagesse et exempts de tristesse. Nus, ils n'ont pas froid; habillés, ils n'ont pas chaud; s'ils jeûnent, ils n'ont pas faim; s'ils mangent, ils ne sont pas dégoûtés; ils sont affranchis de la peine, de la maladie et de la vieillesse : jouissant d'eux-mêmes, ils suivent gaiement Bouddha, et prolongent vaguement leurs courses sans inquiétude. La félicité de ce royaume est vraiment grande; l'âge des bien-heureux sans limites; voilà le paradis de l'ouest; le moyen d'y parvenir est le plus simple possible, un mot, rien qu'un mot : O-me-to Fich (Améda-Bouddha); et cependant les hommes ne veulent pas un bien si facile à obtenir; mais couvrant leurs pieds de bottes d'airain, ils s'en vont péniblement chercher une autre voie. Jurez donc que, dès aujourd'hui, vous répéterez le nom de Bouddha, et que vous chercherez à vivre dans cet heureux royaume. Abandonnez vos livres, et laissez les autres pâlir dessus; quittez les mille chemins, et laissez les autres s'y fatiguer. Au-delà du nom « O-me-to Fich, » pas une parole ne vous est nécessaire. Que chacun se retire dans une chambre et la balaie; qu'il y place une image de Bouddha; qu'il mette en sa pré-

sence, de l'encens, de l'eau pure et une lampe allumée; peinte sur du papier, ou gravée sur du bois, l'image est toujours la figure même de Bouddha; qu'il l'aime ensuite comme son père et sa mère, qu'il la vénère comme son monarque et son chef. Matin et soir qu'il l'adore avec respect; s'il sort de la maison, qu'il l'en informe; s'il y rentre, qu'il l'en informe encore. Partout où vous irez, agissez comme en la présence de Bouddha; soit que vous mangiez, soit que vous buviez, offrez d'abord vos mets ou votre boisson à Bouddha; si vous levez les yeux, si vous remuez les lèvres, que ce soit pour Bouddha; que vos mains ne quittent jamais le rosaire, que le nom de Bouddha n'abandonne jamais vos lèvres; répétez-le à haute voix, répétez-le à voix basse, en lignes de six mots, en lignes de quatre mots; lentement et rapidement, de manière à être entendu, de manière à ne l'être pas; avec des mains jointes et des genoux courbés; en repassant le rosaire et en marchant, au milieu de la société et dans la solitude; à la maison et ailleurs, dans la gêne et dans le repos, assis et couché, répétez-le même jusque dans vos rêves. Répétez-le, et vous exciterez vos sentiments et ferez couler vos larmes; répétez-le, et vous remplirez de respect les dieux dans le ciel, et de crainte les démons sur la terre; répétez-le, et vous réjouirez les cieux, et ferez tressaillir les dieux d'une sainte joie. Le nom de Bouddha agite et ébranle le palais du roi des démons, le nom de Bouddha réduira en menue poussière le bois des épées et la montagne des couteaux en enfer. Le nom de Bouddha dissipe des centaines et des milliers de misères: le nom de Bouddha fait payer la dette de gratitude aux parents, aux princes, aux chefs, aux bienfaiteurs. En un mot, la répétition de ce mot fait que l'homme est protégé par les dieux, entouré des demi-dieux, que les Bouddhas s'occupent de lui, que les démons ne peuvent lui nuire, ni les

calamités l'atteindre, ni ses anciens crimes, pas même les meurtres lui être comptés : que ses songes sont agréables, son cœur joyeux, le monde entier rempli de respect pour lui, et qu'à sa mort, honoré de la vue de Bouddha et de tous les saints, il est par eux introduit dans la terre sainte. »

On pensera peut-être qu'il n'y a que des gens stupides qui ajoutent foi à ces creuses rêveries et observent de si absurdes pratiques. Magistrats et savants, les orgueilleux disciples de Confucius flétrissent de leur mépris et de leurs sarcasmes, et Taou et Bouddha : simples citoyens et hommes privés, ils les honorent souvent et comme le peuple sont imbus de grossières superstitions. On a vu la cour, à différentes époques, avec l'élite de la nation, prendre sous sa protection des cultes que les lois tolèrent à peine, et donner au pays l'exemple des craintes les plus chimériques, des croyances les plus absurdes, des précautions les plus puériles. La philosophie reste dans les écoles et s'enferme dans les livres, l'erreur et la superstition dominent la vie et possèdent tous les esprits. Chaque famille doit offrir, à des époques fixes, des sacrifices aux mânes de ses ancêtres, non pas qu'il soit question ici de péché, ni de pardon ; il faut nourrir les morts. Les esprits mangent les mets qu'on leur offre, et heureux d'être rassasiés, ils protégent les vivants, par un retour de bonté. Que si la nourriture présentée aux morts ne diminue pas quant à la quantité, c'est que les esprits n'en prennent que les parties les moins substantielles, abandonnant le reste à la voracité des vivants. Heureux le père qui, à sa mort, laisse une nombreuse postérité ; la piété filiale fournira des aliments à sa faim ; mais que devient l'infortuné qui meurt sans enfants ? Privé de tout secours, il erre tristement dans les régions invisibles sans vêtements, sans nourriture, sans force. La

puissance des prêtres de Bouddha s'est accrue par toutes ces erreurs; ils ont persuadé au peuple que leur présence est nécessaire aux funérailles pour délivrer les âmes du purgatoire et leur faire parvenir les offrandes que réclame leur faim. Ils ont été plus loin, ils sont parvenus à faire croire que des assemblées publiques et extraordinaires devaient avoir lieu pour secourir efficacement les morts. Dès lors leur ministère a été nécessaire et des souscriptions sont devenues indispensables. Une fois tous les ans, le peuple s'assemble en beaucoup de lieux, après avoir chargé un comité de recueillir des fonds; deux tréteaux sont élevés, l'un pour les prêtres, l'autre pour les provisions; des bannières et des lanternes sont portées à une courte distance, le bruit des tambours se fait entendre, évoque du fond de l'enfer les esprits errants, qui ne peuvent pas savoir autrement qu'un repas leur est préparé, les prêtres procèdent à la répétition de leurs prières, et remuant leurs doigts d'une manière particulière, ils ouvrent les portes de l'enfer, comme s'ils en tenaient les clefs; dès-lors accourent vers leurs rations, les esprits affamés. Plusieurs spectateurs prétendent avoir vu les portes infernales s'ouvrir, et les démons sortir précipitamment pâles, défaits, les cheveux hérissés, les côtes nues, à force de maigreur, se jeter avec impétuosité sur la table dressée pour eux et enlever les fruits, le riz, les cochons, les chèvres, tout ce qui y était déposé.

L'autre monde est, selon les Chinois, comme celui-ci; on ne peut y vivre sans manger, on ne peut y manger sans argent. C'est pourquoi, outre ces offrandes annuelles, des espèces deviennent nécessaires aux esprits, pour d'inévitables dépenses. Pour leur faire parvenir de l'argent, on prend un morceau de papier d'environ quatre pouces carrés; on fixe au milieu des fractions de feuilles d'étain ou de papier doré; l'on en fait un mandat

irrévocable dans l'enfer; après avoir été brûlé, il y arrive avec la fumée, il y est changé en lingots d'or ou d'argent. Le papier de sacrifice est une branche importante du commerce en Chine; des milliers d'hommes vivent des ressources qu'il procure. Mais parce qu'avec de l'argent on ne se procure pas tout, dans l'autre monde, les Chinois envoient encore à leurs parents décédés des vêtements et d'autres objets propres au climat de l'enfer. Ils dessinent sur le papier destiné à ce lieu, plusieurs sortes d'habits, ceux-ci passent les limites des deux mondes avec le papier et comme lui. Afin que ces maisons, ces ustensiles, ces esclaves et mille autres objets soient bien reçus, agréés, remis à leur adresse, des actes sont dressés, signés, scellés en présence de plusieurs témoins. Ces formes accomplies, on ne doute point que les envois n'arrivent exactement à leur destination.

Parmi ces extravagances, règne la plus profonde impiété. La Chine a peut-être plus de dieux que d'habitants; les temples, les maisons, les rues, les champs, les montagnes, les rivières, les chambres, les fenêtres, les portes, tout est rempli de charmes, d'amulettes, d'idoles; le cœur de l'homme seul est vide; c'est dans ce pays, plus que partout ailleurs, que tout est Dieu, sauf Dieu lui-même. Les Chinois sont le peuple de la terre qui oppose le plus de résistance à l'Evangile; remplis les uns d'orgueil et de hautaine indifférence, les autres de ténèbres et d'endurcissement, ils ont, par des moyens contraires, également étouffé la voix de leur conscience, et éteint jusqu'au souvenir des devoirs sacrés de la nature humaine envers son Créateur; ce sont plus de trois cent millions d'âmes qui vivent sans Dieu, et meurent sans espérance, enfermées, pour ainsi dire, dans leur incrédulité et volontairement soustraites aux lumières de l'Evangile! Pensée poignante pour un cœur

chrétien ! Puisse l'Eglise, en élevant au ciel la prière de la foi, continuer à faire, par ses ministres, le tour de ce vaste empire, comme autrefois Israël fit sept fois le tour de Jérico ; et tôt ou tard, le bras de l'Eternel abattra ces nouveaux remparts élevés devant son peuple, car il doit, de son sceptre, dominer les bouts du monde.

NOUVELLES RÉCENTES.

Proclamation extraordinaire du Grand-Seigneur.

Le dimanche, 3 novembre, le jeune Sultan de Constantinople a promulgué, en présence d'une foule d'hommes éminents, la nouvelle loi qu'il a résolu de donner à ses sujets; cette loi doit garantir la vie, l'honneur et les biens des citoyens, régulariser la levée des impôts, déterminer le mode de la levée des troupes et la durée du service militaire.

La politique est vivement préoccupée des résultats d'une mesure aussi importante; sans anticiper sur les plans de la Providence, mais à cause de cela même qu'elle croit à sa sagesse et à son amour, l'Eglise doit aussi et avec plus de sollicitude encore, considérer cette nouvelle loi dans son caractère et dans ses conséquences probables. Elle est une déviation considérable du Mahométisme; puisée dans une source chrétienne, elle porte une atteinte grave à l'honneur du faux prophète, et si la Providence permet qu'elle soit mise en vigueur, elle changera complètement la position des missionnaires et des âmes converties dans ce pays, et ainsi lèvera un double obstacle aux progrès de l'Evangile.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Pages

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

